

Cahiers
Emmanuel Mounier
n°6

2022-2023

Responsable de la publication

Jacques Le Goff

Rédacteur en chef

Yves Roullière

(roulliereyves@gmail.com)

Comité d'orientation

Marie-Étiennette Bély, Patrick Bizot-Espiard, Bernard Comte, Guy Coq,
Sylvain Guéna, Yves Le Gall, Gérard Lurol, Patrice Obert, Jean-François Petit,
Jean-Louis Schlegel, Maria Villela-Petit

LES AMIS D'EMMANUEL MOUNIER

11, rue des 3 Forget – 29000 Quimper

<http://www.emmanuel-mounier.org>

Mise en page : <https://ottmar-et-tolbert.fr/>

Dépôt légal : 1^{er} semestre 2023

ISSN : 0407-8330

SOMMAIRE

Présentation

Jacques LE GOFF7

Documents

Rayonnement d'Emmanuel Mounier à l'étranger

(Présenté et annoté par Yves Roullière)

I - Introduction

L'Internationale personaliste

L'influence d'« Esprit » hors de France

Jean-Marie DOMENACH..... 11

II - La mort d'Emmanuel Mounier

Les réactions à l'étranger (24 mars-1^{er} juillet 1950)

Allemagne. *Frankfurter Rundschau* (Wilhelm K. GERST, 24 mars), *Ludwigshafener Tagblatt* (24 mars), *Neue Zeitung München* (24 mars), *Stuttgart Narviusen* (24 mars), *Frankfurter Rundschau* (Alwin MÜLLER, 25 mars), *Hamburger Echo* (J. L., 25 mars), *Süddeutsche Zeitung* (S., 25 mars), *Die Welt* (Erich WALTER, 25 mars), *Deutsche Tagespost* (27 mars), *DeutschlandRadio* (Otto B. ROEGELE, 27 mars), *Die Neue Zeitung* (Arnold BAUER, 27 mars), *Neustädter Zeitung* (E. SCHWARZ, 27 mars), *Frankfurter Hefte* (Walter DIRKS, 1^{er} avril), *Rheinischer Merkur* (Emmanuel MOUNIER, 1^{er} avril), *Rheinischer Merkur* (O.B. ROEGELE, 1^{er} avril), *Deutsche Tagespost* (Erwin K. MÜNZ, 8 avril), *Aussprache* (Charles MAIGNIAL, 10 avril), *Herder-Korrespondenz* (1^{er} juin)..... 21

Autriche. <i>Neue WR Zagesitung</i> (28 mars), <i>Geistiges Frankreich</i> (Armand JACOB, 3 avril).....	62
Belgique. <i>La Libre Belgique</i> (24 mars), <i>De Nieuwe Gids</i> (Jozef DELAFORTRIE, 24 mars), <i>Le Peuple</i> (Victor LAROCK, 24 mars), <i>Le Soir</i> (24 mars), <i>La Relève</i> (25 mars), <i>Gazet van Antwerpen</i> (28 mars), <i>De Nieuwe Gids</i> (29 mars), <i>De Vlaamse Linie</i> (31 mars), <i>Le Soir</i> (1 ^{er} avril), <i>Grenz-Echo</i> (5 avril), <i>De Nieuwe Gazet</i> (7 avril), <i>L'Essor du Congo</i> (8 avril), <i>La Lanterne</i> (Roger LEDENT, 15 avril), <i>Le Face à Main</i> (Jean HUBAUX, 22 avril), <i>Le Peuple</i> (J. SX., 27 avril), <i>L'Escolier de Louvain</i> (Robert BULTOT, 1 ^{er} mai), <i>Universitas Leuven</i> (Guido VAN HOOFF, 1 ^{er} mai), <i>La Revue nouvelle</i> (Jean BABOULÈNE, 15 mai), <i>Le Soir</i> (Henri LIEBRECHT, 27 mai), <i>Construire</i> (Élie BAUSSART, 1 ^{er} juin), <i>Nouvelle Gazette de Bruxelles</i> (Jacques MADAULE, 18 juin).....	66
Canada. <i>Le Devoir</i> (André LAURENDEAU, Gilles MARCOTTE, Gérard PELLETIER, 15 avril), <i>Notre Temps</i> (Robert ÉLIE, 22 avril).....	104
Danemark. <i>Arbejdet</i> (1 ^{er} avril), <i>Kirkeus Front</i> (Ellen NIELSEN, 12 avril), <i>Litterae</i> (Olaf PEDERSEN, 1 ^{er} mai), <i>Gads Danske Magasin</i> (1 ^{er} mai).....	117
Égypte. <i>Le Rayon d'Égypte</i> (Béatrice BOULAD, 12 avril).....	125
États-Unis. <i>The Catholic Worker</i> (1 ^{er} avril), <i>Revue de la Pensée française</i> (Georges LERMINIER, 1 ^{er} mai), <i>The Commonweal</i> (Hélène ISWOLSKY, 5 mai).....	127
Grande-Bretagne. <i>Socialist Commentary</i> (1 ^{er} mai).....	132
Italie. <i>Avvenire d'Italia</i> (24 mars), <i>La Fiera letteraria</i> (Massimo FRANCIOSA, 9 avril), <i>Il Popolo</i> (Carlo BO', 20 avril), <i>Il Quotidiano</i> (Giampetro DORE, 20 avril), <i>La Fiera letteraria</i> (Giovanni BARRA, 14 mai), <i>Il Nuovo Corriere</i> (Henri LEFEBVRE, 19 mai), <i>Conzienza</i> (Valerio VOLPINI, 20 mai).....	133
Luxembourg. <i>Luxemburger Wort</i> (28 mars), <i>Luxemburger Wort</i> (G. KR., 5 avril), <i>Escher Zageblatt Luxemburg</i> (8 avril).....	152
Pologne. <i>Dziś i Jutro</i> (J.K., 16 avril), <i>Tygodnik Powszechny</i> (Jerzy TUROWICZ, 23 avril).....	160
Suisse. <i>La Coopération</i> (Roger PHILIPPE, 24 mars), <i>Journal de Genève</i> (24 mars), <i>Die Ostschweig</i> (24 mars), <i>La Tribune de Lausanne</i> (24 mars), <i>Voix ouvrière</i> (24 mars), <i>Die Tat</i> (Zurich, 25 mars), <i>Basler Volksblatt</i> (27 mars), <i>Die Tat</i> (Herbert LÜTHY, 29 mars), <i>Luzerner Neueste Nachrichten</i> (Xavier SCHORDERET, 29 mars), <i>Le Pays</i> (Henri SCHALLER, 31 mars), <i>Die Weltwoche</i> (31 mars), <i>Le Nouvelliste valaisan</i> (Clovis LUGON, 7 avril),	

<i>Gazette de Lausanne</i> (Albert BÉGUIN, 11 avril), <i>Der Landbote</i> (13 avril), <i>La Nation</i> (Marcel RÉGAMEY, 14 avril), <i>Le Courrier</i> (Henri CARLIER, 26 avril), <i>Der Bund</i> (Heinrich MAHLBERG, 29 avril), <i>Neue Zürcher Nachrichten</i> (François-Albert VIALLET, 30 avril), <i>L'Essor</i> (Serge RADINE, 2 juin).....	174
Articles français retrouvés. <i>Réforme</i> (Jacques ELLUL, 25 mars), <i>Réforme</i> (J. ELLUL, 1 ^{er} avril), <i>Alderdi</i> (Emilio P. DE NEGURI, 1 ^{er} mai), <i>Esprit</i> (Jean-Marie DOMENACH, Louis DULONG, Paul FLAMAND, Paul FRAISSE, Henri MARROU, 1 ^{er} mai), <i>Journal intérieur d'Esprit</i> (J.-M. DOMENACH, Albert BÉGUIN, 1 ^{er} juin), <i>Dieu vivant</i> (Marcel MORÉ, 1 ^{er} juillet), <i>Les Études sociales</i> (Bruno CLÈVES, 1 ^{er} août).....	209

Chroniques I - Colloques

A. Journée de Grenoble (4 octobre 2019)

1. Dévoilement de la plaque en hommage à Emmanuel Mounier (11, Grande Rue)

Emmanuel Mounier

Martine JULLIAN238

Un jalon dans la ville

Marie-France MOTTE.....240

Une commémoration

Jacques LE GOFF241

2. Mounier à Grenoble (Maison de l'Internationale)

Les vingt premières années de Mounier

Yves ROULLIÈRE244

Emmanuel Mounier et les enseignantes Davidées avec Marie Silve

Pierre FOURNIER249

Emmanuel Mounier et son « maître » Jacques Chevalier à Grenoble

Gérard LUROL.....259

L'influence intellectuelle de Mounier sur Hubert Dubedout*Une hypothèse*

Jacques LE GOFF266

*B. Responsabilité humaine et citoyenne selon E. Mounier
(Université catholique de Lille, 26 janvier 2021)***Le chemin sans retour***La responsabilité de l'homme engagé selon Mounier, vue à travers le prisme
des réactions à sa mort*

Yves ROULLIÈRE276

*C. Emmanuel Mounier à Lyon
(Université catholique de Lyon, campus Saint-Paul,
6 novembre 2021)***Un témoignage**

Madeleine COMTE.....291

Mounier à Lyon (1940-1941)*De la réparation d'Esprit aux premiers contacts avec la Résistance*

Sylvain GUÉNA296

Évocation historique

Max BOBICHON315

*II - Divers***« Chemins de renaissance et d'humanité »***Retour sur une soirée d'hommage à Mounier**(Collège des Bernardins, Paris, 21 janvier 2022)*

Patrick BIZOT-ESPIARD et Yves LE GALL.....323

Livres.....329**Échos de la vie de l'Association**.....339

PRÉSENTATION

Jacques LE GOFF

Ce Cahier Mounier paraît avec retard. C'est moins son volume plus conséquent que la complexité de mise de sa mise au point qui l'explique.

Le dossier consacré, dans la suite du précédent Cahier, aux échos de la mort de Mounier a, en effet, nécessité un travail de traduction et de recherche tout à fait inhabituel. Yves Roullière, notre vice-président, l'a mené avec méthode, rigueur et obstination, comme à l'accoutumée. Qu'il en soit remercié.

Nous avons nous-mêmes été surpris et impressionnés de l'ampleur du choc provoqué par la disparition du directeur d'Esprit et de l'émotion de certains des témoignages parus dans la presse belge, danoise, italienne, allemande... Ça et là pointait l'interrogation sur l'avenir du personnalisme, particulièrement explicite sous la plume de Roger Ledent dans un journal bruxellois : « Que restera-t-il du personnalisme après la disparition de son animateur et de son chef? »

Presque soixante-quinze ans plus tard, si cette pensée a perdu de son influence pour des raisons liées au contexte, elle demeure présente et active, souvent de manière implicite et presque souterraine. Notre association s'emploie activement à lui assurer une meilleure visibilité sur la foi de sa pertinence accentuée dans un contexte de débâcle à l'origine d'un retour à l'essentiel.

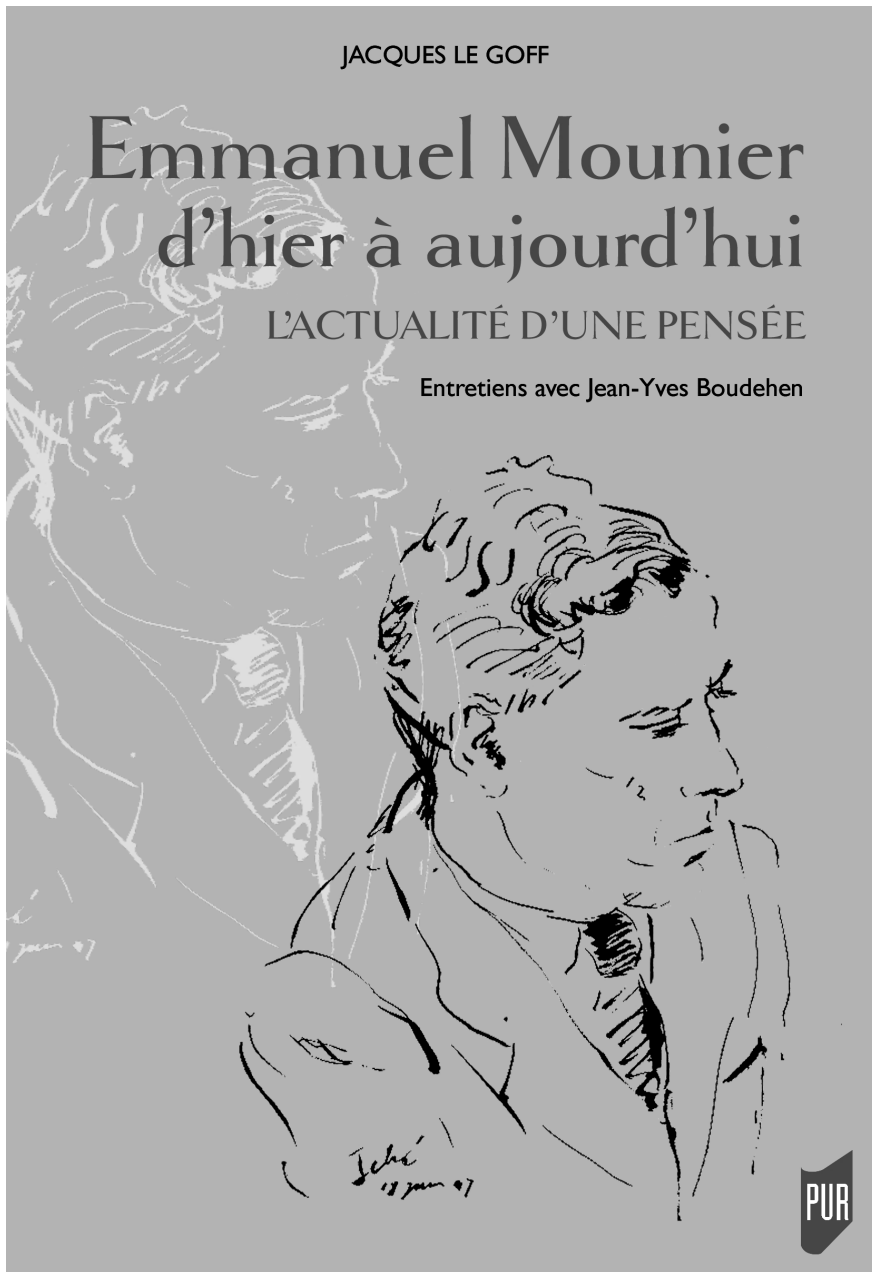
Les deux dossiers suivants en sont l'illustration avec la reprise des interventions au cours de la journée de Grenoble organisée à l'occasion de l'inauguration d'une plaque commémorative dans la Grand Rue, et de celle de Lyon, là aussi sur fond de dédicace d'un foyer d'Habitat et Humanisme au souvenir, vivace en ce lieu, de Mounier.

JACQUES LE GOFF

Emmanuel Mounier d'hier à aujourd'hui

L'ACTUALITÉ D'UNE PENSÉE

Entretiens avec Jean-Yves Boudehen



DOCUMENTS

RAYONNEMENT D'EMMANUEL MOUNIER À L'ÉTRANGER

Dans notre précédent Cahier (n° 5), nous avons reproduit une bonne partie des abondantes réactions publiées en France à l'occasion de la mort brutale de Mounier le 22 mars 1950. Comme annoncé, nous reproduisons dans le présent Cahier les réactions parues à l'étranger qui ont été portées à notre connaissance grâce en partie à la bonne volonté des auteurs qui les ont envoyées à Paulette Mounier (en Belgique et en Suisse francophones, cette collecte s'est plutôt effectuée par l'intermédiaire de l'Argus). C'est dire que nous ne prétendons à aucune exhaustivité ni ici ni précédemment (nous reproduisons d'ailleurs en annexe des articles de la Presse française retrouvés depuis la parution du n° 5).

On constatera d'un seul coup d'œil l'importance de l'aire linguistique germanique : Allemagne, Autriche, Luxembourg, Suisse (et même Belgique). Intellectuels et journalistes de ces pays se trouvaient encore sous l'onde de choc qu'avait constituée la publication du numéro spécial d'Esprit intitulé « Les Allemands parlent de l'Allemagne » (juin 1947) qui fut presque aussitôt traduit chez Johannes Asmus Verlag (Constance). Ce premier miroir tendu par les Allemands à eux-mêmes était a priori bienveillant de la part de la revue – ce qui n'empêchait pas la plus grande lucidité, alors que les Allemands étaient sous la surveillance étroite et sourcilleuse des Forces alliées dans leurs efforts de dénazification. Ces témoignages de gratitude, parfois bouleversants, dépassent largement, on le verra, les frontières allemandes¹.

On ne s'étonnera guère du nombre de réactions belges, Mounier ayant vécu une bonne partie de son temps à Bruxelles (avec son épouse belge) entre 1935 et 1939². Importantes aussi sont les réactions provenant de Suisse, pays où, à la grande surprise de Mounier lui-même, le mouvement Esprit avait pris un essor aussitôt après sa création en France, au point que furent créés des Cahiers Esprit suisses et que les Cahiers du Rhône (Lausanne) furent fondés par Albert Béguin (qui succéda à Mounier à la tête d'Esprit) pour pallier à l'absence de la revue, interdite par Vichy en 1941.

1. Merci à Markus Kneer, membre de l'AAEM, pour ses traductions de l'allemand.

2. Merci à François Denoël, membre de l'AAEM, pour ses traductions du néerlandais.

Fort intéressantes, révélatrices, sont également les réactions recueillies au Canada, au Danemark, en Italie et en Pologne, en particulier.

Pour opérer une vraie synthèse – qui n'en est pas moins un vibrant témoignage – de tout ce réseau de relations internationales qu'avait formé Esprit, nul n'était plus autorisé que Jean-Marie Domenach, et c'est pourquoi nous reproduisons en ouverture l'intervention qu'il donna à l'occasion d'un colloque organisé par l'AAEM pour le cinquantenaire du premier numéro d'Esprit (du 30 octobre au 1^{er} novembre 1982 à Dourdan)³.

Yves ROULLIÈRE

3. *Le personnalisme d'Emmanuel Mounier hier et demain : pour un cinquantenaire*, Paris, Seuil, 1985, p. 165-176.

I. INTRODUCTION

L'INTERNATIONALE PERSONNALISTE *L'INFLUENCE D'ESPRIT HORS DE FRANCE*

Jean-Marie DOMENACH⁴

À l'époque où la productivité est reine, il est plus rentable d'écrire l'histoire en recopiant des citations : c'est ce qui se pratique couramment aujourd'hui. Mais ces extraits, pris souvent de seconde main, ne nous disent presque rien de ce que fut la vie d'un mouvement de pensée tel qu'« Esprit ». Pour le comprendre et le restituer, il faudrait puiser dans les mémoires, les archives, les correspondances et les témoignages... L'histoire d'*Esprit* n'est pas faite, elle serait plutôt contrefaite par ces hommes qui sont souvent de bonne volonté, comme Zeev Sternhell⁵. Et ce n'est pas moi qui prétendrai l'écrire. Certes, je fus un de ses acteurs, entre 1946 et 1976, mais ce que je sais de la fondation et de l'avant-guerre, je l'ai appris par ouï-dire, je ne l'ai pas vécu.

La première chose à noter, et à répéter parce qu'on ne parvient plus à l'imaginer, c'est qu'*Esprit* n'était pas une revue comme les autres, faite à Paris avec quelques intellectuels rassemblés pour l'occasion. Sa fondation fut précédée de voyages, de contacts, de conférences et de la constitution de « groupes » : le « mouvement » a précédé la revue. Il s'agissait bel et bien de changer de civilisation et, pour cela, de rassembler tout ce qui était valable et disponible – non pas d'écrire des papiers intelligents et de vendre une livraison mensuelle.

On retrouve ici l'écho du primat personaliste du « Nous » sur le « Moi » individualiste et ce souci de la « pédagogie » qui, comme Jean Lacroix l'a souvent noté, obsédait Emmanuel Mounier⁶. Celui-ci, de par sa formation chrétienne, ne pouvait considérer la vérité comme un trésor particulier ; elle était le but d'une

4. J.-M. Domenach (1922-1997), écrivain, résistant, rédacteur en chef d'*Esprit* de 1946 à 1957, puis directeur jusqu'en 1976.

5. NdA : Z. Sternhell, « *Ni droite, ni gauche* » : *l'idéologie fasciste en France*, Paris, Seuil, 1983.

6. Cf. J. Lacroix, « Mounier éducateur », *Esprit*, décembre 1950, p. 839-851.

marche en commun où ceux qui faisaient métier de penser accompagnaient la troupe de tous ceux qui travaillaient, luttaienent et simplement vivaient. Retracer l'histoire d'*Esprit* sans parler de ces hommes-là, c'est laisser de côté un élément fondamental, c'est réduire *Esprit* à une revue comme les autres.

Changer de civilisation, c'est un projet mondial et pas seulement français. Cet horizon universel est symbolisé par le titre *Esprit*, qui d'ailleurs remplaça le titre auquel Mounier avait d'abord songé : *Univers*. Cette ouverture est surprenante chez un provincial comme lui, pour qui la « montée » à Paris fut une aventure. Mounier est typiquement un Français de province formé aux disciplines traditionnelles, qui n'a pas encore voyagé et pratiqué assez peu les langues étrangères. Mais ses premières ruptures l'y avaient préparé. D'ailleurs, paradoxalement, on peut dire qu'il était plus facile alors de penser le monde que de nos jours. La France y occupait une place centrale ; elle rayonnait à l'étranger ; elle était le centre d'un « Empire » étendu. Paris était une capitale cosmopolite où affluaient étudiants et artistes étrangers, réfugiés politiques, bientôt ces Juifs d'Europe centrale et d'Allemagne qui joueront un rôle irremplaçable de relais culturels (cf. Paul Landsberg). Enfin, les nationalismes n'avaient pas encore cloisonné la planète ; un « humanisme » européen continuait de vivre, qui, depuis que Berlin était tombé aux mains des nazis, trouvait à Paris son haut lieu (cf. Albert Béguin, qui sera le premier successeur de Mounier à la direction d'*Esprit*). Le Tiers Monde s'agitait à peine. Alors, c'est l'Occident qui fait, ou défait, l'Histoire, et la France donne le ton. Un exemple : à Nagasaki, en 1972, j'ai rencontré un Japonais qui m'a raconté qu'il avait lu dans *Le Figaro*, en octobre 1932, l'annonce du lancement d'*Esprit* : il s'y était abonné et il s'y réabonna après la guerre.

I. La géographie d'« *Esprit* » dans les années Trente

Correspondants et groupes « *Esprit* » forment un réseau extrêmement étendu dont je ne puis donner une description complète – seulement un schéma par cercles concentriques.

1. *La petite couronne*

1. La *Belgique* est la « deuxième patrie » d'*Esprit*. Mounier y réside de 1935 à 1939. C'est là qu'habite son ami intime Jacques Lefrancq, c'est là qu'il rencontre celle qui deviendra sa femme. En 1934, des groupes fonctionnent à Bruxelles, Louvain, Gand et Liège. Il y aura des « congrès » des groupes belges, qui se réuniront de nouveau après la guerre (j'ai participé à plusieurs d'entre eux).

2. La Suisse est le second pilier d'*Esprit*. Bâle, Berne, Fribourg, Lausanne, Leysin, Neuchâtel et Zurich ont des groupes « Esprit », qui tissent également des liens entre eux.

Cette ceinture francophone est extrêmement vivante et elle persistera jusque dans les années soixante. Il ne s'agit pas seulement d'adhérents ou d'auditeurs : ces groupes prennent en charge les problèmes de leur pays et acquièrent non seulement une autonomie, mais une influence sur le mouvement et la revue, influence qui se traduit par leurs interventions dans les réunions et les congrès communs, ainsi que par des collaborations à la revue, voire par des ensembles ou des numéros spéciaux⁷. On sait le rôle joué dans les débuts d'*Esprit* par le Belge Lefrancq et par le Suisse Denis de Rougemont. Muller et Schorderet, suisses également, sont pleinement engagés à *Esprit*, ainsi que Niklaus, qui, dans le plan primitif, devait rejoindre Mounier à Châtenay pour y fonder une école de rééducation d'enfants.

2. La grande couronne

En 1934, la Hollande compte quatre groupes et un correspondant parisien. La Grande-Bretagne, trois groupes. L'Espagne comptera bientôt cinq correspondants. Je m'y arrête un instant car le cas est typique de l'internationalisme d'*Esprit* : en lisant la revue des années 1936 et suivantes, on constate que l'influence des correspondants d'*Esprit* à l'étranger peut avoir eu un rôle décisif. En effet, *Esprit* situe aussitôt l'agression franquiste dans son véritable contexte, au lieu d'en faire une annexe des querelles politiques françaises. Dans presque chaque numéro de la revue intervient l'un des amis espagnols d'*Esprit*, en particulier José Bergamín ou J. M. de Semprún y Gurrea. La lettre de celui-ci à Mounier et la réponse de Mounier (*Esprit*, mai 1938) sont le témoignage de la manière internationaliste dont *Esprit* traite de la guerre d'Espagne, comme des problèmes qui commencent à se poser dans les colonies ; comme de tout ce qui, dans le monde, touche à l'honneur et à l'avenir de l'espèce humaine. Toujours, Mounier commence par écouter – et publier – les lettres et articles des camarades étrangers, quitte à leur répondre ensuite.

Assurément, la géographie d'*Esprit* est plus fournie dans les zones latines qu'anglo-saxonnes, dans les zones à dominante catholique que dans celles à dominante protestante. Au départ, il y avait eu un projet de coédition franco-allemande d'*Esprit*. La prise de pouvoir hitlérienne le réduisit à néant. L'Italie était fasciste et l'on n'y tolérait pas les représentants d'une revue que Mussolini, probablement moins bien renseigné sur le fascisme que Zeev Sternhell, considérait comme dange-

7. NdA : Exemple pour la Belgique : *Esprit*, février 1936. Cela durera longtemps. Dans les années soixante-dix, encore, le tiers environ des participants aux réunions hebdomadaires du « Journal à plusieurs voix » n'étaient pas français.

reuse. Cependant, ainsi que l'après-guerre le prouvera, bien des antifascistes italiens lisaient et connaissaient *Esprit* : dès 1945, se constituent là-bas des cercles proches d'*Esprit* ; Olivetti lance son expérience communautaire de culture populaire. De même, dans les prisons d'Espagne franquiste (j'en ai eu des témoignages directs), des détenus – des prêtres en particulier – parviennent à lire *Esprit*...

La pénétration en Amérique latine est certaine : *Esprit* y compte des abonnés dans l'élite intellectuelle, mais peu de groupes. Cependant, l'un existe en Argentine, et un correspondant au Chili, Alban Vistel, qui aide le parti socialiste chilien à lutter contre les menaces de la droite et qui fait là son apprentissage de futur chef de la Résistance R.1 (Région Rhône-Alpes).

N'oublions pas ce qu'on appelait alors l'Empire. Les départements d'Algérie ne semblent pas encore actifs à *Esprit*. En revanche, au Maroc (Jérôme Martinaggi), puis en Tunisie où enseigne, dans un collège de Sfax, notre vieil ami Marcel Reggui, et au Sénégal, Senghor témoignera de l'influence d'*Esprit*, qu'il connut, il est vrai, comme étudiant à Paris.

3. La diaspora

On le voit, il est très difficile de prendre la mesure de l'influence d'*Esprit* à l'étranger – même si l'influence de l'étranger sur *Esprit* en donne une idée. Nombreux sont les étudiants étrangers à Paris qui fréquentent les cercles d'*Esprit* et en reviendront à jamais liés au mouvement. Un cas éminent entre d'autres : celui d'Edvard Kocbek, ce catholique slovène qui devient le leader des chrétiens de gauche à Ljubljana et qui, avec ses camarades, prend le maquis dès juin 1941 et deviendra ministre du gouvernement insurrectionnel de Tito. Encore un fasciste qui s'ignorait ! Il est mort l'année dernière, après des années douloureuses pendant lesquelles il fut marginalisé et persécuté par le PC yougoslave... Il y a aussi ces enseignants français qui, déjà amis d'*Esprit*, essaient à l'étranger. J'ai cité Henri Marrou, Jérôme Martinaggi, Marcel Reggui... J'aurais dû mentionner aussi Raymond Aron, qui donne son premier article à *Esprit* sur l'Allemagne en 1933, Merleau-Ponty, Gandillac, etc.

Marrou aimait à dire : « Ce qui est merveilleux avec *Esprit*, c'est qu'on peut faire le tour du monde en trouvant partout des gens qui vous disent la vérité. » C'est vrai, j'en témoigne. Parmi tant de rencontres avec des amis inconnus, je voudrais évoquer celle-ci : invité du gouvernement en Yougoslavie, en décembre 1949, je me trouvais dans une voiture avec un guide auquel, méfiant, je n'adressais que des propos sur la pluie et le beau temps, lorsque celui-ci me dit : « Si nous parlions de choses sérieuses, je suis un disciple de Kocbek. » J'ai connu la même chose en Espagne, au Portugal. Ça aurait été plus difficile en Russie et en Chine...

Esprit a donc fonctionné réellement comme une internationale ; c'était le moins ethnocentrique des mouvements de pensée français. D'où, je pense, sa compréhension des réalités extérieures à la France : les dénonciations immédiates du nazisme, de Munich, du franquisme, du colonialisme et du terrorisme stalinien grâce à Victor Serge. On ne discerne dans l'*Esprit* de l'avant-guerre aucune trace de nationalisme français et l'on trouve des reflets de tout ce qui se passe d'important dans le monde. Il y avait du mérite à cela, à un moment où la France se trouvait elle-même secouée par la crise et les turbulences politiques qu'elle provoquait. Cependant, il est de fait que cette internationale reste enracinée dans l'Occident chrétien et qu'elle a ses bases les plus fortes dans les pays francophones et latins, alors que son influence est encore mineure aux États-Unis⁸. C'est ce qui contribuera à son affaiblissement après la guerre.

II. Après 1945

La guerre marque une césure dont on mesure mal l'ampleur aujourd'hui. Le désastre de juin 1940, d'abord, qui renvoie les Français à eux-mêmes – délectation morose, résignation, collaboration ou résistance – et qui met fin au mythe de la grande puissance ; la coupure entre la France et le reste du monde, ensuite, qui accentue ce repliement. Ces quatre années opèrent une « re-nationalisation » dans tous les secteurs. Et le sursaut de fierté patriotique que provoque la participation à la victoire des Français libres et des résistants contribuera à accentuer encore le phénomène.

Après la guerre, la France a perdu une partie de son rayonnement dans le monde. USA et URSS dominent maintenant la politique mondiale et l'Europe semble se partager en deux morceaux, soumis chacun à la tutelle d'un géant. Le contexte culturel change également ; encouragés par la victoire de l'antifascisme, une partie des chrétiens de gauche se laisse séduire par le compagnonnage avec le PCF... Les problèmes spécifiquement français prennent plus d'importance à *Esprit* même...

Cependant, ces divers facteurs ne se font pas encore pleinement sentir dans l'euphorie qui suit la Libération et l'écrasement du nazisme. D'ailleurs,

8. *NdA* : Elle y portera pourtant des fruits après la guerre. Le *Catholic Worker* de Dorothy Day et Peter Maurin est proche d'*Esprit*, qu'il cite souvent. Un groupe de jeunes chrétiens fonde *Cross Currents*, qui se considère comme une revue sœur d'*Esprit*. Il y aurait beaucoup à dire sur l'influence qu'a *Esprit* sur le renouveau du catholicisme américain d'après-guerre, auquel collaborent aussi des prêtres et des jeunes laïcs français. Mais *Esprit* compte aussi des amis dans des publications athées, tel Stanley Plastrik, rédacteur en chef de la revue *Dissent*.

en Allemagne, en Italie, ainsi que dans divers pays d'Europe centrale (Pologne, Tchécoslovaquie, Roumanie), qui ne sont pas encore « normalisés », des champs nouveaux s'ouvrent et les contacts se nouent ou se renouent. Étonnant dialogue que celui qui, en 1945, a lieu, par l'intermédiaire de Mounier, entre Victor Serge, alors au Mexique, et Edvard Kocbek, qui est rentré à Ljubljana. Le premier adjure Mounier de ne rien concéder au communisme ; le second l'engage à ne pas reculer devant une histoire que le marxisme a déchiffrée et à laquelle il est capable de rendre un sens humain ...

Dès 1946, Mounier visite la Pologne où il est accueilli par des jeunes catholiques personalistes que le pouvoir ne pourchasse pas encore. Avec l'Allemagne, aussi, les contacts sont immédiatement noués tant à Paris où, dans le bureau de Mounier, est fondé le Comité d'échange avec l'Allemagne nouvelle que dans la zone occupée par les Français où se tiennent, entre 1947 et 1950, plusieurs rencontres et où se forment des groupes de jeunes proches d'*Esprit*, tels que celui qui publie *Ende und Anfang...* Mounier se rend en Angleterre, en Yougoslavie, en Italie (où j'irai, en 1948, parler à des cercles de jeunes catholiques de gauche reliés à *Chronache Sociali...*) et en Afrique noire.

Des groupes se forment ou se reforment en Belgique, en Suisse (où ils éditent les *Cahiers suisses Esprit*), au Canada français (où bientôt P.-E. Trudeau et Pelletier firent paraître *Cité libre*). N'oublions pas les traductions des œuvres de Mounier, ainsi que de Lacroix et d'autres collaborateurs d'*Esprit*, qui exercent une influence profonde, particulièrement dans les pays où l'État interdit les groupes dissidents : en Pologne, avec Jerszy Turowicz⁹ qui va diriger le grand hebdomadaire catholique de Varsovie, *Tygodnik Powgsechne* ; au Portugal, avec Alçado Baptista et la librairie Morais, et dans bien d'autres pays.

Malgré la prégnance des problèmes français (grandes grèves, guerre d'Indochine, armée européenne, etc.), *Esprit* reste une revue internationale. La preuve : c'est à propos du schisme yougoslave et du voyage que je fais avec Baboulène et Queffélec, en décembre 1949, que la rupture entre *Esprit* et le PC est consommée. Cependant, après 1950, il est incontestable que la présence d'*Esprit* à l'étranger (sinon son influence) décline. Ce déclin affecte également les groupes « *Esprit* » de France, et il a plusieurs causes que je ne puis qu'énumérer :

- la mort d'Emmanuel Mounier, bien évidemment, dont la personnalité s'était identifiée à *Esprit* ;
- une politique qui semblait trop marquée par l'impératif national (refus du fédéralisme et de l'armée européenne) ;

9. *NdA* : Jerszy Turowicz avait déjà participé à un congrès d'*Esprit* en 1936.

– la montée de la « société d'abondance », qui fait prédominer le privé sur le public et transforme les idées en produits de consommation. (Ainsi le succès de la *Währungsreform* en Allemagne provoquera-t-il, dans les années cinquante, l'affaiblissement des groupes parents d'*Esprit*.)

Pourtant, il est des pays où cette influence progressera encore, non sans poser de nouveaux problèmes. J'ai évoqué le Portugal où un groupe très actif constitue, autour de la librairie Morais et de la revue *O Tempo e O modo*, un centre de résistance intellectuelle. Allant les visiter, à la fin de la dictature, je fus arrêté par un policier de la PIDE (ancien gestapiste) et refoulé le lendemain. Cependant, la fatigue du militantisme se fait sentir dans cette vieille dictature et des formes aberrantes de marxisme (maoïsme...) contribuent à affaiblir le groupe.

Au Québec, le numéro spécial d'*Esprit* de 1952 consacré au Canada français¹⁰ marque le départ d'un mouvement apparenté (*Cité libre*) qui, après bien des luttes courageuses, opère la rupture avec l'ordre clérical. Mais bientôt de jeunes radicaux, inspirés d'un mélange de sartrisme et de marxisme, se posent en avant-garde, tandis que Pelletier et Trudeau parviennent au pouvoir à Ottawa. L'« indépendantisme » débute sans eux et contre eux, mais au fond grâce à eux. Cette cassure a ses répercussions sur *Esprit*, où, après avoir critiqué les extrémistes de *Parti pris*, je prends position en faveur de l'autonomie québécoise.

Ce problème était au cœur d'*Esprit*, non seulement parce que nous nous sentions fraternellement liés aux Canadiens français, mais parce que cette division idéologique reflétait la nôtre : démocrates, certes, mais à la française, c'est-à-dire dans cette ligne qu'ont illustrée Michelet et Péguy, plus sensibles à la ferveur républicaine et à l'émancipation des peuples qu'aux droits juridiques – et souvent hypocrites – de l'individu. Un Canadien français valait-il un Canadien anglais ? En théorie, oui, mais en réalité, c'était un dominé promis à l'asphyxie... C'est là-dessus que je rompis avec Trudeau une amitié qui m'était chère.

De fait, cet aspect populaire, républicain, péguyste, d'*Esprit* le rendait plus accessible aux réformateurs et révolutionnaires de tradition catholique et musulmane que de tradition protestante. Car nous avons eu aussi des amis dans le monde arabe, tel Lahbabi, penseur marocain personnaliste ; mais si lui est musulman, la plupart des autres, tel Habachi, que Jean Lacroix a appelé le « Monsieur du Moyen-Orient », sont chrétiens. P. Gemayel, fondateur des Phalanges libanaises, mit le personnalisme à la base de son programme. Michel Aflak, l'inspirateur du Baas, l'avait dit à Damas : « Les trois maîtres français sont Michelet, Bergson et

10. *Nda* : Numéro préparé par Albert Béguin, en collaboration avec des Canadiens français du Québec et de Paris.

Mounier. » Cela devrait nous inciter à réfléchir sur le lien profond qui existe entre le *personnalisme communautaire* (ici, l'épithète est essentielle) et les mouvements de libération du Tiers Monde. On a beaucoup critiqué *Esprit*, ces derniers temps, du point de vue d'un démocratismes issu de la tradition libérale et passé à travers l'épreuve des totalitarismes (une épreuve qu'il a d'ailleurs assez mal soutenue). Mais *Esprit* a fourni à beaucoup des éléments qui leur permettaient d'accéder à ce niveau démocratique où les droits de l'homme s'intègrent soit à la défense d'une communauté menacée, soit à un mouvement populaire qui, de par sa tradition et sa situation, n'est pas en mesure de pratiquer le libéralisme parlementaire. Certes, il est arrivé que le personnalisme serve de paravent démocratique à des leaders réactionnaires (ce fut le cas de Diem en Indochine). Mais il est arrivé aussi, particulièrement dans des pays catholiques, qu'il soit un fervent de conscience et de libération. Le meilleur exemple en est la Pologne.

III. La Pologne

J'ai évoqué les deux bastions d'*Esprit* dans le monde slave de l'avant-guerre : la Slovénie-Croatie et la Pologne. Ce sont des régions catholiques où, comme en Italie, l'influence de Mounier, en synergie avec celle de Maritain, a contribué à susciter et à alimenter les élites intellectuelles qui, sans rompre avec leur foi, voulaient émanciper leur société d'une tutelle cléricale qui masquait des dictatures réactionnaires. Cet usage idéologique du personnalisme d'*Esprit*, efficace contre le totalitarisme de « droite », montre aussi son efficacité contre le totalitarisme de « gauche » : c'est le cas en Pologne¹¹.

Après le voyage de Mounier en 1946 – alors que l'URSS impose sa loi politique en Pologne –, les catholiques progressistes de Pax, qui lui servaient d'alliés, s'efforcèrent de se concilier les bonnes grâces d'*Esprit*. Ils lui décernèrent même, en 1953, un « prix de la paix ». Parmi eux se trouvaient d'ailleurs d'excellents camarades, qui quittèrent bientôt Pax et contribuèrent à la naissance de Solidarité. Les premiers voyages en Pologne (1952 et 1953) me mirent en garde contre ces avances. Bientôt les choses s'éclaircirent, même si l'on assistait à une sorte de surenchère entre Pax et les mouvements indépendants pour se réclamer de Mounier et d'*Esprit*. En 1968, le chef de Pax, Piacecki, me fournit l'occasion de la rupture définitive en publiant un article à la gloire de la raison d'État, qui justifiait la répression.

11. *NdA* : Ce qui dément d'un seul coup les deux caricatures que l'on présente d'*Esprit* : selon les uns, camouflage du fascisme ; selon les autres, complice du communisme...

Lors de mes voyages suivants en Pologne, je pus constater l'importance qu'avaient la pensée de Mounier¹² et l'action d'*Esprit* pour décléricaliser le catholicisme polonais et le mettre en mesure de résister à la pression totalitaire non pas seulement sur une base traditionnelle, purement religieuse, mais sur la base d'une conscience démocratique autonome. La publication en polonais de mon article « Pour une conscience politique » (1956) eut, dans cette perspective, une certaine importance. Ainsi les catholiques personalistes devenaient-ils les défenseurs naturels des Droits de l'homme et l'on vit la revue *Wiecz*, sœur d'*Esprit*, publier des textes d'auteurs juifs et même de marxistes dissidents. De cette marche à une lucidité ouverte et généreuse, l'itinéraire d'Adam Michnik, adjoint de Kuron à la direction du *Kor*, porte le témoignage¹³. Le rédacteur en chef de *Wiecz*, Mazowiecki, allait devenir en 1980 le conseiller de Walesa, puis le directeur de l'hebdomadaire de *Solidarnosc*. L'autre conseiller était l'historien Geremek, ami d'*Esprit* également. J'ajoute que le jour du coup de force de Jaruzelski, le 13 décembre 1981, l'actuel directeur d'*Esprit*, Paul Thibaud, qui avait poursuivi et intensifié les rapports avec nos camarades polonais, se trouvait à Varsovie. Ainsi, entre la droite réactionnaire et antisémite et les staliniens, une voie avait été ouverte – je ne dis pas grâce à nous, mais grâce aux travailleurs polonais et grâce à un catholicisme que nous avons contribué à décléricaliser et à moderniser¹⁴.

L'influence d'*Esprit* en Pologne ne se limitait pas à *Wiecz* et au KIK (Club des intellectuels catholiques). Le groupe des chrétiens sociaux de Zablocki (*Odis*) s'en réclame également. J'ai mentionné Turowicz. J'aurais dû, pour lui rendre une justice historique, mentionner d'abord le groupe *Znak*, qui, par ses publications et son action intellectuelle et politique (il eut cinq députés à la Diète), fut le promoteur de la prise de conscience libératrice du catholicisme polonais. On peut dire que là-bas deux des caractéristiques d'*Esprit* ont été opérantes : la double critique du capitalisme occidental et du despotisme oriental ; l'alliance des intellectuels avec les travailleurs, non pas comme le pratiquent les staliniens, mais dans un esprit de

12. *NdA* : Le *Manifeste au service du personalisme* fut traduit et clandestinement ronéotypé à deux cents exemplaires en 1941. De nombreux articles et livres de Mounier parurent par la suite, après-guerre, en Pologne. Signalons ici que les relations entre *Esprit* et la Pologne sont abordées en détails, également, dans les *Bulletins des amis d'Emmanuel Mounier*, n° 21 (1963, avec un article de Bukowski), n° 28 (1966, avec un article de Turowicz) et n° 50 (avril 1981, avec la reproduction d'un article de Mounier : « L'ordre règne-t-il à Varsovie ? » paru dans *Esprit*, juin 1946, et deux témoignages de Paulette Mounier et de Jean-Marie Domenach).

13. *NdA* : cf. Adam Michnik, *L'Église et la Gauche : le dialogue polonais*, Paris, Seuil, 1979.

14. *NdA* : Comme quoi, n'en déplaise à Sternhell, on peut être entre droite et gauche et faire reculer le totalitarisme.

solidarité et d'enrichissement réciproque (« L'homme spirituel ne se sépare pas », disait Mounier). Ainsi la « troisième voie », étroite, dangereuse, et qui fut parfois mystifiante, devenait en Pologne la voie du changement social et de l'espérance.

Il est vrai que l'influence d'*Esprit* fut surtout forte en milieu catholique. Elle a touché le cardinal Wojtila, il me l'a dit lui-même. Comme nous l'avions vu, elle a eu des répercussions profondes en Italie, en Espagne, au Portugal et au Québec. Dans ce pays, comme en Pologne, une société était amenée à se défendre contre la menace d'une dissolution. Et de même que chez nous, pendant la Résistance, *Esprit* y est devenu une source de libération spirituelle et nationale, tant il est vrai que pour sauver la liberté il ne faut pas compter exclusivement sur les libéraux.

II. LA MORT D'EMMANUEL MOUNIER

Les réactions à l'étranger

(23 mars-1^{er} août 1950)

ALLEMAGNE (RFA)

24 mars

1

Wilhelm K. GERST

« L'Allemagne sera ce que nous faisons d'elle »

À la mort d'Emmanuel Mounier

*Frankfurter Rundschau (Francfort)*¹⁵

À la surprise générale, nous est parvenue de Paris la nouvelle qu'Emmanuel Mounier, l'écrivain et philosophe français, est décédé mercredi, à seulement 45 ans.

Mounier était considéré comme le porte-parole de la jeunesse catholique de la gauche française. Ses opposants conservateurs l'accusaient de favoriser les chrétiens progressistes, qui prônaient la coopération entre catholiques et communistes. Seulement, Mounier n'a jamais appartenu à ce mouvement, même s'il rejetait un anticommunisme unilatéral. Ces derniers temps, les communistes l'ont plus sévèrement attaqué car la revue *Esprit*, qu'il avait fondée en 1932, avait publié des articles favorables à Tito¹⁶. Le professeur communiste Garaudy publia une *Lettre ouverte à Emmanuel Mounier*, où il essayait de prouver, au moyen de citations bien agencées, que Mounier avait soutenu le Maréchal Pétain et le régime de Vichy¹⁷. Il suffit de jeter un coup d'œil aux numéros d'*Esprit* sortis après l'effondrement de la France en 1940 pour prouver l'absurdité de cette accusation. Pendant l'Occupation, Mounier était un des chefs du mouvement de la Résistance française.

Sa revue a rapidement retrouvé une position de leadership après la fin de la guerre. Ses numéros, chacun avec un thème spécifique (par exemple « L'agonie du

15. W.K. Gerst (1887-1968), journaliste politique socialiste, fut le seul catholique co-fondateur, en 1945, avec des sociaux-démocrates et des communistes, du quotidien *Frankfurter Rundschau*. Traduit par la Rédaction.

16. Cf. Jean Cassou (1897-1986), « La révolution et la vérité », et Vercors (1902-1991), « Réponses », *Esprit*, décembre 1949.

17. Cf. Roger Garaudy, *Lettre à Emmanuel Mounier*, Éditions de la Nouvelle Critique, 1950. Cf. *Cahiers Mounier*, n° 5, p. 23-24.

christianisme¹⁸ », « Le problème scolaire¹⁹ », « Réponses allemandes à une enquête française²⁰ »), ont fourni matière à discussion bien au-delà des frontières hexagonales. Aujourd'hui, *Esprit* est une des revues françaises les plus connues au monde.

L'ouverture d'Emmanuel Mounier aux questions urgentes de notre époque est particulièrement évidente dans son attitude envers l'Allemagne²¹. Il fut l'un des cofondateurs du Comité d'Échange avec l'Allemagne nouvelle. Peu après la fin de la guerre, lui-même est venu en Allemagne à plusieurs reprises, à la faveur de conférences et de rencontres, pour discuter avec des jeunes ; par exemple, lors de la rencontre franco-allemande à Offenbourg en pays de Bade en 1947, ainsi qu'au Congrès international de la Jeunesse à Munich en 1948. Son *Anthologie der deutschen Meinung* [*Anthologie de l'opinion allemande*], publié en 1948 par Asmus-Verlag à Constance, fit sensation²².

Dans les cercles philosophiques, Mounier s'est d'abord fait connaître à travers une étude sur la caractériologie et, dans des cercles plus larges, à travers sa philosophie « personnaliste », qui a souvent été décrite comme une contribution à la philosophie chrétienne de l'existence. Dans un ouvrage publié en 1937 par Vita Nova à Lucerne, il analyse le concept de propriété d'un point de vue personnaliste²³. Certes, il avait de nombreux adversaires, mais personne n'osait douter de l'honnêteté et de la sincérité de ses intentions, même s'il était souvent accusé d'un certain flou et d'une tendance à enchaîner des pensées contradictoires.

Avec Emmanuel Mounier disparaît un grand représentant de la France qui, bien qu'il n'ait jamais directement occupé de poste politique, a contribué de façon décisive à donner de fortes impulsions à la vie intellectuelle en France dans l'avant et l'après-guerre. Sa mort résonne aujourd'hui comme un symbole : même ses amis les plus proches ont mentionné dans une conversation que l'espoir mis dans la IV^e République était émoussé, car ce ne seront plus les politiciens, marqués par un sens trop personnel de leur responsabilité, qui vont décider mais le diktat des experts et des chefs d'entreprise.

18. Cet article a d'abord paru en Allemagne dans la revue *Lancelot* en mai 1947, et repris dans *Feu la chrétienté*, Paris, Seuil, 1950. La revue mensuelle *Lancelot : der Bote aus Frankreich* [*le Messager de la France*], a paru de 1946 à 1951 à Baden-Baden. Très marquée à gauche, elle publiait quasi exclusivement des traductions d'articles français. Pour l'hommage à la mort de Mounier, c'est celui de Pierre Emmanuel, paru aux *Nouvelles littéraires*, qui fut choisi (cf. *Cahiers Mounier*, n° 5, p. 91-92). *Lancelot* était dirigé par Jacqueline Grappin-Prévost, épouse du germaniste Pierre Grappin.

19. Allusion probable au dossier d'*Esprit* intitulé « L'École de la France libérée » (mars 1945) ou à celui intitulé « Propositions de paix scolaire » (mars-avril 1949).

20. Allusion à l'enquête d'*Esprit* intitulée « Les Allemands parlent de l'Allemagne » (juin 1947).

21. Cf. *Allemagne*, 1^{er} avril 1950, repris dans *Cahiers Mounier*, n° 5, p. 108-109.

22. Traduction du numéro spécial d'*Esprit* « Les Allemands parlent de l'Allemagne ».

23. Traduction de *De la propriété capitaliste à la propriété humaine*, Desclée de Brouwer, 1936.

2

Ludwigshafener Tagblatt (Ludwigshafen)²⁴

Le fondateur et directeur de la revue *Esprit*, Emmanuel Mounier, est décédé à l'âge de 45 ans à Châtenay-Malabry. Il était le fondateur de la « philosophie personnelle » qui s'appuie sur le respect de la personnalité humaine. Mounier a rédigé de nombreux ouvrages dont *Révolution personaliste et communautaire*, *La pensée de Charles Péguy*, *Qu'est-ce que le personalisme ?*, *Traité du caractère*, *L'affrontement chrétien*, *Liberté sous conditions* et *La petite peur du XX^e siècle*. Dans sa revue Mounier s'engageait pour la justice sociale et la liberté humaine.

3

Emmanuel Mounier est décédé*Stuttgart Narviusen* (Stuttgart)²⁵

L'écrivain et philosophe français Emmanuel Mounier est décédé mercredi à Paris à l'âge de 45 ans. Pendant dix-huit ans, il fut le directeur du mensuel littéraire et politique *Esprit*, qui préconise de rénover le monde à partir d'un christianisme purifié, conscient de sa tradition et de sa tâche actuelle. Vers 1930, il fonde un mouvement « personaliste » qui rejette le « nihilisme auto-complaisant des existentialistes autour de Sartre » et exerce une influence significative sur la jeune génération française.

25 mars

1

Hans-Joachim LANG

Un Européen ami de l'Allemagne
Mort soudaine d'Emmanuel Mounier
Hamburger Echo (Hambourg)²⁶

Une année terrible pour la littérature : après George Orwell qui a succombé de la tuberculose il y a quelques semaines au plus fort de sa santé mentale²⁷, nous appre-

24. Le *Ludwigshafener Tagblatt* était un quotidien du pays de Bade d'obédience catholique. Traduit par Markus Kneer.

25. Le *Stuttgart Narviusen* était un quotidien de centre-droite. Traduit par Markus Kneer.

26. H.-J. Lang (1921-2006), américaniste, occupait à l'époque le poste de rédacteur en chef du trimestriel *Hamburger Akademische Rundschau* (1946-1950). – Le quotidien *Hamburger Echo* (1875-1933, puis 1946-1966) était social-démocrate. Traduit par la Rédaction.

27. G. Orwell était mort le 21 janvier de cette même année à l'âge de 46 ans.

nons maintenant la mort d'Emmanuel Mounier, victime d'un malaise cardiaque à l'âge de 45 ans seulement.

Mounier était un des rares Européens de sa génération. Son influence en Allemagne ne fait que commencer. Mounier se caractérisait par une exceptionnelle maîtrise de trois champs intellectuels souvent trop isolés les uns des autres – le marxisme, la philosophie chrétienne ou thomiste et la philosophie existentielle – et par la capacité à les fusionner en une vivante unité de pensée et d'action.

Cette synthèse n'est pas le fruit d'une étude, bien au contraire. Mounier détestait « l'objectivité doucereuse, cette réaction défensive de l'instinct de confort ». Il a ainsi pris part aux changements politiques. La revue *Esprit* (fondée en 1932), qu'il dirigeait, doit son élan à la crise économique. La formulation de sa tâche, selon Mounier, est la suivante : « La révolution spirituelle sera une révolution économique ou elle ne sera pas. La révolution économique sera spirituelle, ou elle ne sera pas. » La philosophie de Mounier, ou plutôt sa méthode de pensée et de combat, le « personnalisme », est une réponse au défi du totalitarisme – une réponse, et pas un retour au fauteuil confortable de l'individualisme et du libéralisme, qui prétend qu'il ne s'est rien passé.

La traduction allemande des œuvres les plus importantes de Mounier est publiée par Karl-Rauch-Verlag, Boppard. Après l'*Introduction aux existentialismes* (cf. *HE* du 20 septembre 1949), on attend sous peu *Von der Freiheit der Person* [*Sur la liberté de la personne*]²⁸, dont le titre français est plus parlant : *Liberté sous conditions*.

Mounier, qui s'est rendu plusieurs fois en Allemagne après-guerre, fut un des promoteurs les plus zélés des échanges franco-allemands. Sa revue lança des enquêtes sur l'opinion d'un grand nombre de citoyens allemands ordinaires²⁹. Les résultats ont été également publiés en allemand (Asmus-Verlag).

Ce que les Français, Allemands et Européens ont perdu en Mounier n'apparaîtra au grand jour qu'au bout d'un certain temps.

28. Cette traduction de *Liberté sous conditions*, à notre connaissance, n'a jamais paru.

29. Cf. « Les Allemands parlent de l'Allemagne » (cf. *supra*, p. 22).

2

Alwin MÜLLER

Synthèse par charité

À la mort d'Emmanuel Mounier
Junge Front/Michael (Düsseldorf)³⁰

Nous avons ce matin, à Châtenay-Malabry, inhumé Emmanuel Mounier. À l'âge de 45 ans, il a soudainement succombé à un arrêt du cœur aux premières heures du 22 mars : le surmenage. Ce n'est pas seulement le catholicisme français qui a perdu l'une de ses figures de proue mais toute la famille du mouvement personneliste autour de la revue *Esprit*, qui va bien au-delà des frontières françaises. Après-guerre, il a été l'un de ceux qui ont compris que le monde occidental était à un tournant et qu'il n'y avait pas plus noble tâche pour un croyant que de porter la lumière du Christ en ce temps-là. Faim et soif de justice – selon les mots du prêtre ouvrier qui célébra la messe de funérailles dans une petite église de campagne³¹ –, telle était l'attitude de cet homme, comblé des richesses de la culture occidentale : philosophe professionnel, brillant styliste de sa langue maternelle, source inépuisable de connaissances vivantes, théologiques, politiques et littéraires. Sur sa tombe se penchaient prélats et ouvriers, prêtres et athées, des écrivains comme François Mauriac, Gabriel Marcel, Stefan Andres³², des socialistes chrétiens ou non, des Allemands et des Russes. Les revues *Frankfurter Hefte* et *Michael*, proches de Mounier, ainsi que *Dokumente/ Documents* et le Groupe d'Études allemandes, avaient déposé des couronnes.

Il en est qui parlent peu de l'Europe mais qui n'en sont pas moins des Européens en chair et en os. Peut-être sont-ce les meilleurs Européens, en ce qu'ils connaissent les frontières de l'Europe, pensent globalement. Emmanuel Mounier a été l'un d'eux. Lorsqu'en 1947 son essai « L'agonie du christianisme » fut publié en Allemagne³³, il fut écouté : c'était à la fois un réconfort et un signal d'alarme pour la jeune génération chrétienne. Que d'amitiés a suscitées cet essai ! Ce n'est pas pour rien que Mounier écrivit un des premiers éditoriaux de *Michael* en 1948. Johannes Maassen avait senti ce qui rayonnait chez cet homme. – Tous ceux qui connaissaient Mounier l'aimaient, car malgré l'acuité de son langage, malgré le caractère discutable et la richesse ahuris-

30. A. Müller était un spécialiste allemand de la littérature française. – Hebdomadaire de la jeunesse catholique allemande, *Junge Front/Michael* (1933-1936, puis 1945-2017) avait été fondé et refondé par le journaliste Johannes Maassen (1902-1949). Traduit par la Rédaction.

31. Il s'agit de l'abbé André Depierre. Cf. *Cahiers Mounier*, n° 5, 2020-2021, p. 235-250.

32. S. Andres (1906-1970), romancier allemand, catholique, opposant au régime nazi. Exilé de 1937 à 1950 en Italie, il est souvent venu en France dans l'avant et l'après-guerre.

33. Cf. *supra*, p. 22.

sante de sa pensée, une chose transparaisait : l'audace d'un homme droit nullement esclave d'un « courant » ; l'amour éprouvé d'un chrétien ; la fidélité d'un catholique qui connaissait l'incompréhensible grandeur de la Parole et du sacrement, tout en souffrant de la faiblesse de son Église comme de la sienne propre, et sans jamais confondre l'obéissance authentique avec la subalternité.

Après-guerre, les Allemands de zones et d'engagements différents ont pu parler ouvertement à la France : un événement journalistique inédit pour Paris³⁴. Dans une critique de la politique française à l'égard de l'Allemagne en 1948, Mounier déclara : « Il n'y a plus de problème franco-allemand. Il est dur aux malades de renoncer à leurs vieilles maladies et aux peuples de changer d'angoisses. [...] L'Allemagne n'est que l'équation URSS-USA ; la France, un coefficient d'appoint. S'il paraît à Paris audacieux de pousser encore jusqu'au Rhin nos rêveries historiques, le monde ne pense plus Rhin mais Elbe, Danube, mer Rouge, Nigeria, Mongolie. Dans ce vaste réseau, il est inimaginable, désormais, que l'Allemagne règle seule comme hier ses ambitions européennes, et la France ne recueille qu'un ridicule superflu à remâcher en 1948 des pensées taillées en 1918, en 1970 ou en 1648³⁵. » Dans sa revue *Esprit* (il l'avait fondée en 1932, alors qu'il était professeur de philosophie, à l'âge de 27 ans, avant de quitter l'université³⁶), il avait souvent donné la parole aux Allemands.

Sans être un « marxiste scolastique³⁷ », il se tenait du côté du mouvement ouvrier, souhaitant qu'il fût libre de réaliser sa reconfiguration sociale. Les communistes ne lui ont pas pardonné son ouverture à cette classe. Ils ne lui ont pas pardonné d'être resté libre et objectif – malgré son grand intérêt pour les vérités cachées du marxisme –, de s'opposer au totalitarisme et au mensonge par un non catégorique ; quant aux conservateurs, ils interprétaient son rejet de la pensée et de la vie bourgeoise comme le « début de la fin ». Mounier, cependant, était un audacieux, radical, authentique « homme du centre », homme de la « synthèse par charité », comme l'appelle son ami Georges Izard dans *Le Figaro*³⁸. Il avait choisi la pauvreté et les pauvres, et voilà pourquoi il était libre, ni esclave du « maître secret de l'argent », ni esclave de la terreur.

Emmanuel Mounier est le prototype de l'« écrivain engagé » que la France et toute l'Europe produisent de plus en plus à notre époque. Ni pragmatiste au sens anglo-saxon, ni activiste au sens bolchevique, c'est l'homme qui veut la vérité en abondance. Qui peut mieux connaître cette unité de prière, de pensée et d'action que

34. Cf. « Les Allemands parlent de l'Allemagne », *Esprit*, juin 1947.

35. E. Mounier, « Allemagne, responsabilités France », *Le Figaro littéraire*, 21 août 1948.

36. Mounier n'a jamais été professeur d'université.

37. Cf. « Marxisme ouvert contre marxisme scolastique », *Esprit*, mai-juin 1948.

38. Cf. G. Izard, « Un homme libre », *Le Figaro*, 23 mars 1950 (*Cahiers Mounier*, n° 5, p. 27-28).

le chrétien à qui l'on a dit que quiconque prétend aimer Dieu sans aimer ses frères est un menteur et qu'il n'y a pas de vérité en lui ? Selon Mounier, cependant, cet amour doit culminer dans l'action politique du chrétien.

Avec nos amis français, les jeunes allemands pleurent la perte de cet homme si proche d'eux en pensée et en action. Dans la communauté ecclésiale, disons et prions ce que le service funèbre peut simplement dire et prier à son sujet : « Dieu, nous te prions pour ton serviteur Emmanuel ; il a espéré et cru en Toi : donne-lui la joie éternelle. »

3

S.

Emmanuel Mounier †
Süddeutsche Zeitung (Munich)³⁹

Lors de la première rencontre d'écrivains allemands et français quelque part en pays de Bade à la fin de l'été 1947, Emmanuel Mounier déclara dès le début de sa conférence qu'il rejetait la thèse de la culpabilité collective des Allemands⁴⁰. À ce moment-là, ce n'était pas encore, pour ainsi dire, dans l'air, et il était libérateur d'entendre pareille réflexion venant d'un combattant français. Il la donna en plongeant au cœur de son existence chrétienne : la culpabilité n'est que personnelle, une question de conscience pour l'individu.

L'existence de l'individu ! Ce fut le point de départ de sa philosophie, influencée par Kierkegaard et Heidegger. Il était donc en contradiction avec la philosophie qui procède de l'être en tant que tel, de l'« objectif ». Contrairement à beaucoup de ses compatriotes, il n'a jamais voué un culte à la raison. Mais il serait faux de l'accuser de défendre un subjectivisme irrationnel. À travers son « personnalisme », il s'est sincèrement efforcé de reconnaître l'existence de l'individu dans sa condition et son

39. L'auteur de l'article est probablement Franz Joseph Schöningh (1902-1960), journaliste catholique et cofondateur, en 1945, du quotidien de centre gauche *Süddeutsche Zeitung*. Traduit par la Rédaction.

40. « Je crois pour ma part que s'il est important qu'une collectivité fasse un acte de reconnaissance de culpabilité, moins on le lui demandera, plus elle le fera et mieux elle le fera. La reconnaissance par l'Allemagne de cette culpabilité aurait été plus rapide, plus totale, moins difficile, si on en avait moins bruyamment parlé. Les transformations morales ne se font pas dans le tapage de la place publique et sous le regard trop insistant d'autrui. La culpabilité est un fait intérieur, profond, une conversion se fait d'abord dans le secret. / Il aurait aussi été souhaitable que l'on parle plus de responsabilité et moins de culpabilité, car en soulevant de trop lourdes affectivités morales, on risque d'entraîner une masse obscure de complexes d'infériorité et de complaisances malsaines » (E. Mounier, « Intervention à la Rencontre de Lahr en 1947 », *Documents*, septembre 1947, p. 512).

intégration sociologiques et historiques réelles. Voilà pourquoi il ne croyait pas que les ordres sociaux passés pussent être restaurés, si ce n'est temporairement, et pourquoi il a cherché à tirer parti de l'œuvre de Karl Marx afin d'en sauver des éléments qui lui semblaient prometteurs pour l'avenir : comprendre les conditions socio-historiques de tous les desseins humains, critiquer durement l'ordre social bourgeois, mais avant tout « faire » la vérité une fois reconnue. Néanmoins, il était tout sauf marxiste, et son existentialisme contraste fort avec celui de Sartre. Ses expériences au sein de la Résistance, dont il a beaucoup appris, l'ont poussé à être de plus en plus critique à l'égard de la bourgeoisie. Alors que la jeunesse française était au plus haut point déterminée à combattre Hitler, la bourgeoisie, uniquement ébranlée par la peur du communisme, a conclu un pacte avec lui. Pour Mounier, les communistes furent de fidèles compagnons dans cette vie souterraine, dangereuse et, pour beaucoup, tragique de la Résistance.

Il ne les a jamais oubliés. D'où sa lutte contre les mouvements politiques de l'après-guerre et leurs tentatives de restauration. Il a refusé de laisser ces combats partisans entacher sa véritable préoccupation, la préoccupation chrétienne. Lors du Congrès des Écrivains de 1947, les Allemands furent agréablement surpris de voir des Français aux convictions politiques très différentes discuter du problème du socialisme avec une franchise quasi fraternelle. Pour tous, leur conscience de chrétiens était plus forte que ce qui les séparait. C'était le bel héritage non encore gaspillé de la résistance commune.

Mais l'histoire suit son cours et certaines choses s'évanouissent qui naguère promettaient de donner de riches fruits. Le mensuel *Esprit*, qui peu après la guerre séduisit un lectorat extraordinairement large et exerça une forte influence, a dû survivre à de graves crises existentielles. Ce n'était certes pas une raison pour que Mounier changeât le moins du monde de cap. Il se tenait entre les partis, tour à tour loué et détesté, apparaissant seul parmi des amis fidèles, austère, mais d'une intégrité qui rayonnait, pour ainsi dire, de son être le plus profond. Sa volonté était pure et se nourrissait encore et toujours de sources qui ne sont pas de ce monde. La France perd en lui un grand écrivain, et même ses adversaires pleureront de ne plus écouter ce prophète et critique désintéressé, animé par la passion de la justice.

4

Erich WALTER

Une vie pour l'Europe**À la mort de l'écrivain et du philosophe français Emmanuel Mounier***Die Welt* (Essen-Hambourg)⁴¹

En 1932, année noire pour l'Europe, un groupe de jeunes Français se réunit et fonde une revue audacieusement intitulée *Esprit*, rejointe par de jeunes intellectuels dont les noms étaient jusqu'alors inconnus. Un universitaire en prit la direction : Emmanuel Mounier, 27 ans.

Une revue en plus : pour Paris, cela n'avait qu'une signification accessoire dans l'actualité culturelle. Mais sous l'impulsion de Mounier, *Esprit* est vite devenu tout autre chose qu'un simple organe de quête spirituelle, qu'une revue d'informations pour gens cultes, qu'un point de rencontre pour la génération d'étudiants de l'entre-deux-guerres ; plutôt un phare étincelant – indispensable au moment où les voiles de la nuit descendaient lentement sur l'Europe. 1932 : Hitler s'apprête à prendre le pouvoir, l'Italie connaît la montée du fascisme, la France, frappée par une crise économique, subit une politique de déflation, la Russie du Sphinx garde son secret ; peu après, la guerre civile fait rage en Espagne.

L'esprit d'un socialisme purifié par le christianisme, qui découlait pour Mounier des numéros des *Cahiers de la Quinzaine*, la foi en la justice du solitaire Péguy lui devinrent des exemples et le remplirent d'une passion pour la justice qui devait l'imprégner jusqu'à son dernier souffle... « Je crois en un destin humain qui mène à la liberté », dit la préface du premier numéro de la revue *Esprit*, que Mounier et ses amis fondèrent en 1932. « Défendre sans esprit de recul tout ce qui fait, en tout régime, la valeur de l'homme, sur des points très précis : la sécurité matérielle, la dignité sociale [...], la fierté humaine, le courage civique et démocratique, l'honnêteté intellectuelle, la liberté spirituelle – avec quiconque, en chaque cas, les défendre sans équivoque, contre quiconque, en chaque cas, les compromettra », écrit Emmanuel Mounier en 1950⁴².

Dès le début, ces principes ont été les lignes directrices du groupe « *Esprit* », qui était issu de la communauté intellectuelle de l'Ordre Nouveau : Robert Aron, Arnaud Dandieu, Denis de Rougemont, Brice Parain et Emmanuel Mounier – la plus forte

41. E. Walter (1900-1982), protestant, économiste, cofonda en 1949 le quotidien *Frankfurter Allgemeine Zeitung*. – Créé en 1945, le quotidien *Die Welt* est de tendance centre-droite. Cet article est une version longue de celui paru le même jour dans le *Frankfurter Allgemeine Zeitung*. Traduit par la Rédaction.

42. E. Mounier, « Fidélité », *Esprit*, février 1950, p. 179.

personnalité. Dans une série de numéros spéciaux, *Esprit* est monté sur toutes les barricades dressées contre l'exploitation de l'homme par l'homme, la bestialité, l'ennui et la haine. Derrière la notion de personnalisme, qui a été mis au jour par cette revue, il y a non seulement une sage philosophie, mais aussi une vision combative de la dignité humaine. *Esprit* s'est battu pour la libération de Victor Serge⁴³, de Carl von Ossietzky⁴⁴, d'Erich Mühsam⁴⁵, du cardinal Mindszenty⁴⁶, pour la liberté en Espagne, en Russie, en Allemagne. *Esprit* devient l'épicentre de la résistance intellectuelle contre toutes les dictatures – déguisées et à découvert – dans son propre pays et dans le monde.

Pendant la guerre, Mounier a continué à travailler dans la France non occupée, dans la clandestinité. Après la capitulation de l'Allemagne, *Esprit* a été la première revue étrangère à faire campagne pour l'Allemagne et à prôner une entente avec les Allemands au nom de la justice. « Être généreux, [...] c'est vouloir que les bienfaits de la victoire se déversent aussi sur le vaincu pour le bien même du vainqueur⁴⁷... »

Grâce au numéro spécial « Les Allemands parlent de l'Allemagne », publié en juin 1947, il fut de nouveau permis à tous les Allemands de bonne volonté d'élever leurs voix à l'étranger et de présenter sans détour aux vainqueurs le vrai visage de l'Allemagne. En conclusion à ces témoignages, qui ont pu faire scandale en France, Emmanuel Mounier écrit : « Par ce numéro, nous contribuons à lutter, autant qu'il dépend de nous, pour que vous ayiez votre chance, la chance de l'Europe. [...] Il n'est plus possible à n'importe quelle nation de se sauver sans sauver le monde entier, de se suicider sans emporter l'univers dans sa ruine. Bon gré, mal gré, tous les peuples d'Europe sont liés à l'œuvre qui ne connaît plus de frontières⁴⁸. » Il n'y a qu'un autre exemple comparable, celui de Victor Gollancz avec son appel : « Save Europe now⁴⁹ ! »

43. Lors de la première publication dans *Esprit* de V. Serge (1890-1947), resté fidèle à Trostky, voici comment la Rédaction le présentait en note : « On connaît l'histoire de Victor Serge : Français resté en URSS il travailla longtemps avec Moscou, jusqu'à ce qu'il fût accusé d'opposition contre-révolutionnaire, trainé de déportation en citadelle, dans un calvaire qui dure encore et qui n'a pas été sans émouvoir jusqu'à certains intellectuels communistes occidentaux. Nous publions cet émouvant récit comme un grave témoignage humain, sans intention d'apologétique ni de polémique » (avril 1936). En fait, V. Serge était belge.

44. C. von Ossietzky (1889-1938), écrivain pacifiste allemand condamné en 1931, prix Nobel de la Paix en 1936. Il fut arrêté en 1933 et libéré en 1935.

45. E. Mühsam (1878-1934), anarchiste allemand, arrêté et assassiné en camp de concentration.

46. József Mindszenty (1892-1975), primat de Hongrie, farouchement opposé au régime communiste, fut arrêté en 1948. Cf. E. Mounier et J.-M. Domenach, « Le procès du cardinal Mindszenty », *Esprit*, février 1949 (repris dans *Les certitudes difficiles*, Paris, Seuil, 1951).

47. E. Mounier, « Final », *Esprit*, juin 1947, p. 1076.

48. *Ibid.*, p. 1075-1076.

49. V. Gollancz (1893-1967), pacifiste britannique, éditeur, a joué dès 1945 un grand rôle dans l'aide humanitaire aux pays occupés comme l'Allemagne.

Emmanuel Mounier est décédé à l'âge de 45 ans. Il est mort à un moment où l'Europe et la France avaient plus que jamais besoin de sa clairvoyance. Le courage de l'esprit, le désir d'explorer, l'audace de la pensée, le renoncement à tout conformisme, la hantise de toutes les vérités officielles, c'était Mounier.

Il avait écrit : « L'honnête est plus rare que l'héroïque » ; lui, représentait les deux à la fois. Honnête, impitoyable. Honnête envers lui-même, envers ses amis et ses ennemis, pour le bien de la vérité, pour le bien de l'Europe, qu'il valorisait plus que sa propre vie, plus que sa propre patrie. Sa patrie, c'était l'Europe, sa vie, la justice.

Il semble que son silence ait déjà permis aux tièdes et aux insignifiants de faire entendre leurs voix plus fort.

27 mars

1

Emmanuel Mounier est mort
Deutsche Tagespost (Wurtzbourg)⁵⁰

Il y a dix-huit ans, une revue paraissait à Paris ; elle a croisé intellectuellement le fer non sans tranchant, panache, avec le désordre bourgeois « établi ». Son directeur était Emmanuel Mounier, associé à son camarade Georges Izard, deux jeunes catholiques qui avaient étudié à la célèbre École Normale Supérieure⁵¹. *Esprit* était son nom : l'essayiste et philosophe français, décédé à Paris à l'âge de 45 ans, l'anima et en fit, au prix de mille difficultés, l'un des plus importants organes intellectuels et politiques de France. Dans son œuvre, Mounier est parti de l'expérience d'une « agonie du christianisme » (titre de l'un de ses essais les plus importants⁵²), afin de proposer une nouvelle rencontre du christianisme avec notre monde bouleversé. Mounier eut une forte influence sur le public français. Un mouvement révolutionnaire s'était rapidement regroupé autour de sa revue, dont le « mode d'action » se manifesta dans le numéro spécial « Monde chrétien, monde moderne » (1946)⁵³. Le rejet de l'ordre

50. *Die Tagespost* (fondé en 1948), qui paraît trois fois par semaine, est le plus important quotidien catholique allemand. Son rédacteur en chef à l'époque était Johann Wilhelm Naumann (1897-1956), journaliste anti-nazi. Traduit par la Rédaction.

51. En fait, ni Mounier ni Izard ne furent normaliens.

52. Cf. *supra*, p. 22.

53. Allusion probable à ce passage du liminaire (non signé) de cette enquête : « On sait que cette revue [*Esprit*] unit des chrétiens et des incroyants dans l'étude d'un certain nombre de problèmes intemporels et de valeurs de civilisations qui constituent un viatique commun de l'humanité en marche. Nous n'aimons pas confondre les genres ou mêler les compétences. Les chrétiens n'ont évidemment pas à remettre en cause leur christianisme même. Si des incroyants collaborant à cette revue croient avoir à le faire, par une convention mutuelle, ils le font ailleurs, de même que nos

bourgeois l'a mis en contact avec le socialisme, car ses questions intellectuelles, politiques et sociales sur notre temps s'exprimaient en général avec une ouverture d'esprit extrêmement dynamique. Mounier fut le premier à offrir aux Allemands la possibilité de parler de leur sort. Son grand numéro spécial, où étaient recueillies les « réponses allemandes », a été publié en 1947⁵⁴ ! (Johannes-Asmus-Verlag, Constance, en a publié le contenu sous la forme d'une *Anthologie de l'opinion allemande* il y a deux ans.) Mounier était venu à plusieurs reprises en Allemagne, notamment à Lahr à la rencontre entre écrivains catholiques français et allemands (on se souvient encore avec quelle passion il prit position contre la culpabilité collective dans une discussion avec Eckart Peterich⁵⁵), et contribua, ce faisant, à donner au public français une image fiable de l'Allemagne après le Troisième Reich. Il a fondé ses multiples efforts journalistiques sur sa philosophie « personnaliste », qu'il a expliquée dans son *Manifeste au service du personnalisme* en 1936. Mounier s'éloigne fortement du « nihilisme auto-complaisant des existentialistes autour de Sartre ». Son souci était toujours de « se rapprocher le plus possible de la vérité – et de soulager les esprits », d'être au service des personnes au nom d'une responsabilité et d'une obligation toutes chrétiennes.

2

Otto B. ROEGELE

Emmanuel Mounier

*DeutschlandRadio*⁵⁶

Voici comment j'ai rencontré pour la première fois Emmanuel Mounier.

Nous avons quitté l'Allemagne en ruines pour Paris, nous demandant avec inquiétude comment nous y serions accueillis, traités et entendus. Les premiers ponts

collaborateurs chrétiens s'expriment ailleurs sur leurs préoccupations proprement religieuses et confessionnelles. Certes [...], du christianisme au monde chrétien sociologiquement pris, la frontière n'est pas toujours aisée à trouver [...]. Mais il suffit de dire que le problème posé l'est aussi proche que possible du plan sociologique, où les comportements du chrétien et même les professions des clercs ne traduisent pas toujours fidèlement l'Esprit qui les anime. Là, il nous est possible d'interroger l'opinion et les faits sans empiéter sur des domaines qui ne sont pas nôtres » (*Esprit*, août-septembre 1947, p. 186-187).

54. « Les Allemands parlent de l'Allemagne », cf. *supra*, p. 22.

55. E. Peterich (1900-1968), journaliste et écrivain polyglotte. Sur son dialogue avec Mounier à Lahr, cf. *supra*, p. 27.

56. O.B. Roegele (1920-2005), médecin, philosophe et journaliste, membre à partir de 1933 du Bund Neudeutschland (ND), organisation de jeunesse, dont l'obédience catholique et l'opposition frontale à la Jeunesse hitlérienne la firent interdire en 1936 par les nazis. Depuis 1949, il était rédacteur en chef de *Rheinischer Merkur* (cf. *infra*, p. 40). Cet article reproduit une conférence diffusée par les postes de Berlin, Cologne et Hambourg. Traduction anonyme (fonds AAEM).

avec la France n'étaient pas encore jetés – au sens propre comme au sens figuré –, il fallait descendre du train à Kehl et aller à pied jusqu'à Strasbourg. L'Allemagne était en proie à la dépression et au chaos des premières années de l'après-guerre, la France n'avait pas encore pansé la plupart de ses blessures.

Au sein de notre petit groupe de journalistes et d'écrivains, aucun dont le cœur n'ait battu de plus en plus fort à mesure que le faisceau des voies devenait plus complexe, les maisons plus hautes et la Gare de l'Est plus proche. Petit groupe anxieux, nous sommes passés à la chaîne, puis ce fut l'instant inoubliable où Emmanuel Mounier vint avec quelques amis à notre rencontre, grand, droit, viril et simple ; en quelques mots spontanés, il dissipa notre crainte et créa le contact que la mort seule devait rompre. Derrière la tête blonde et bouclée de Mounier (il semblait Breton ou Flamand, bien que né dans le sud de la France, à Grenoble), derrière ce visage fortement buriné aux yeux éternellement mobiles, j'entendais les bruits de Paris noyé dans une mer de couleurs, je voyais la place que le soleil couchant éclairait de fantastiques lueurs rouges, tout le tumulte de la vie parisienne. La présence de Mounier nous donnait un sentiment de sécurité, et de protection ; il ne pouvait plus rien nous arriver...

Puis vinrent les journées du Congrès, dures journées de travail dans les vieux murs de Royaumont⁵⁷, et c'est là seulement, dans l'intimité de la rencontre, à travers des conférences faites avec passion et écoutées dans le même esprit, que nous avons compris ce que représentait Mounier pour la France et aussi pour nous : un philosophe extraordinairement proche de la vie, qui, pour cette raison, voulait accorder la grande tradition du Moyen Âge occidental et la réalité sociale actuelle ; un penseur plein d'imagination et de passion : un homme qui trouvait des formules élégantes et convaincantes ; un orateur sachant manier les arguments comme un escrimeur son fleuret.

Mais sa personnalité ne se limitait pas à cela : Emmanuel Mounier était un Européen, en qui brûlait le désir ardent d'un ordre nouveau et meilleur. Cette nostalgie n'avait pas pour cause les vagues rêveries d'un idéaliste épargné par les malheurs de notre époque : elle avait pris une forme très concrète, et Mounier l'avait payée très cher, en souffrant et en résistant. À 27 ans, il avait fondé la revue *Esprit*, qui fut interdite par les Allemands sous l'occupation. En 1944, elle reparut avec d'autant plus de vigueur et d'ambition. Mounier avait connu les prisons de Vichy et la vie dangereuse de la Résistance. Il connaissait le prix de la liberté, la dureté de la défaite et l'amertume de

57. Le Congrès de l'abbaye de Royaumont (4-8 octobre 1948) succéda à celui de Lahr qui consistait en des rencontres entre écrivains catholiques français et allemands, animées par le jésuite Jean du Rivau (1903-1970).

ses fruits. Mais il savait aussi que la victoire impose au vainqueur des obligations, et il était assez français pour se sentir responsable de la mise en pratique de ces obligations.

Ainsi naquit sa grande entreprise, son expédition dans les ténèbres de l'Allemagne d'après-guerre, pour se renseigner sur place sur les hommes et leurs conditions de vie, briser le voile de silence, derrière lequel l'Allemagne semblait irrémédiablement plongée⁵⁸. Décidé à ne s'en laisser accroire par personne et à aucun prix, décidé à voir, entendre et goûter par lui-même, il voyage à travers les zones, prenant des notes, accumulant les documents, recevant des lettres ; il conquiert, souvent de haute lutte, une liberté totale par rapport à la censure et au contrôle – d'où est né un livre qui éclata comme une bombe dans l'opinion publique française⁵⁹. Le numéro d'*Esprit* sur l'Allemagne – en juin 1947 ! – ne passait sous silence aucun des sujets de tension (et à ce moment-là encore bien plus épineux qu'aujourd'hui) qui séparaient les deux peuples : la thèse de la faute collective, les plaintes sur l'occupation française, la situation de la jeunesse, la dénazification, le manque d'ouverture à la démocratie, les méthodes de l'administration militaire, le problème des réfugiés, les relations avec la Russie – chacun de ces points contenait suffisamment de dynamite pour mettre en danger de mort le hardi médiateur entre nations.

Mounier a osé en être un. Le succès de son expérience a non seulement fait disparaître d'innombrables préjugés mais encore ouvert la voie aux nombreux échanges, rencontres, congrès, messages, entretiens et sessions qui ont mené à des contacts spirituels et personnels d'une extrême variété avec la France. L'entreprise hasardeuse de Mounier brisa le voile de silence, de méfiance et d'implacabilité qu'avaient créé le nazisme et la guerre entre les deux peuples. En outre, les autorités françaises ont accepté que cet homme peu influençable publie ce numéro sans coupures ni censures préalables. C'est un des événements (il n'y en a pas tant à notre époque !) qui nous permet d'espérer en un avenir meilleur. Cette enquête est aussi un témoignage de la magnanimité des vainqueurs, que Mounier réclamait si expressément.

La vaste maison blanche de Châtenay n'abritait pas seulement Mounier, sa femme et ses enfants. On y voyait aussi les collaborateurs permanents et les amis d'*Esprit*. C'est là que s'élaborait peu à peu une nouvelle forme de vie communautaire au service de l'idée qui servait de lien entre ces hommes. L'habitué des lieux qui en connaît les habitants et l'atmosphère, l'esprit de camaraderie et la largeur de vues, sait aussi que l'héritage de Mounier est en de bonnes mains et qu'il sera transmis. La communauté de Châtenay était en quelque sorte la preuve effective des théories sociales de Mounier, dont l'œuvre avait pour but de briser le morcellement individualiste qui régissait la

58. Allusion probable au reportage de Mounier « Où va le IV^e Reich ? » (*Le Monde*, 11-13 mai 1947).
59. Cf. « Les Allemands parlent de l'Allemagne », cf. *supra*, p. 22.

société vers 1920, pour le remplacer par une forme authentique de communauté, par une philosophie proche de celle de Maritain (et, à travers lui, de saint Thomas d'Aquin) mais sur laquelle Karl Marx et ses disciples auraient exercé une certaine influence. Mounier, puisant dans sa meilleure tradition chrétienne et occidentale, appelait « personnalisme » l'ordre social dont il rêvait, car il voyait en la personne humaine et ses rapports avec la communauté le cœur de la philosophie actuelle. Comme tous ceux qui refusaient de s'intégrer sans conditions à droite ou à gauche, il avait des amis et des adversaires des deux côtés. C'était, même dans ce domaine, un homme libre, hardi et désintéressé, infatigable et plein d'idées. Malgré ses profondes affinités avec Bernanos – ainsi leur parenté spirituelle avec Pascal –, il n'eut pas peur de le défier, alors que Bernanos était à l'apogée de sa gloire⁶⁰. Parmi les opinions, thèses et propositions de Mounier, un bon nombre sont discutables. Ses théories sociales, ses tentatives d'entente avec les communistes français, ont toujours été violemment attaquées, souvent avec raison. Remarquons pourtant que, chez cet écrivain qui était en même temps un penseur sérieux et loyal, la clarté des idées et le sens de l'essentiel l'empêchaient de tomber dans le flou et d'employer des mots vides de sens. Mounier connaissait et créait des frontières précises, même quand il se trompait.

Il est mort à quarante-cinq ans, beaucoup trop tôt pour son œuvre et pour son peuple. Constamment aiguillonné par sa conscience, il souffrait depuis longtemps du cœur. Plus d'une attaque l'avait déjà conduit au bord de la tombe. La dernière s'est produite pendant qu'il dormait, l'emportant sans bruit. Sa bouche, maintenant muette pour toujours, aurait eu encore beaucoup à nous dire, surtout à nous autres Allemands.

3

Arnold BAUER

« Il nous faut un cœur large »
À la mort d'Emmanuel Mounier
Die Neue Zeitung (Francfort)⁶¹

Après Nicolas Berdiaev, philosophe russe émigré en France et mort il y a un an, Emmanuel Mounier, décédé à seulement quarante-cinq ans, était le plus important représentant du personnalisme, cette branche de la philosophie existentielle dont

60. Cf. E. Mounier, « Un surnaturalisme historique : Georges Bernanos », dans A. Béguin (dir.), *Georges Bernanos*, Neuchâtel/Paris, Cahiers du Rhône/Seuil, 1949 (repris dans *L'espoir des désespérés*).

61. A. Bauer (1909-2006), écrivain et critique littéraire, ami et biographe de Thomas Mann. Socialiste, il fut un résistant au régime nazi, proche de l'Orchestre rouge, et connut la prison à plusieurs reprises. – Le quotidien culturel *Die Neue Zeitung* (1945-1955), financé par les États-Unis, avait été conçu pour contribuer à la dénazification. Traduit par la Rédaction.

les caractéristiques diffèrent nettement de celle de Sartre. Avec la mort prématurée de Mounier, la France, mais aussi toute l'Europe, perd une des rares personnalités spirituelles qui, même après la catastrophe de notre siècle, n'a pas prêché le désespoir, mais qui a cru que le destin de l'homme résidait en un humanisme sceptique. Pour les personnalistes, l'être humain est porteur de la valeur la plus élevée tant qu'il reste personnel et ne se laisse pas absorber par le collectif qui nivelle tout.

Mounier n'était pas un homme d'étude, ni un pâle théoricien, mais un voyageur agile, un chrétien combatif reconnaissable à l'obligation qu'il avait d'agir. Fondateur et directeur de la revue *Esprit*, publiée à partir de 1932 avec une pause de plusieurs années en raison de son interdiction pendant l'Occupation allemande, Mounier s'est retrouvé au centre d'un mouvement foncièrement chrétien qui a révolutionné les esprits. Face à la coercition dogmatique, il enseignait la libre décision des consciences, la « communication des consciences ». À travers elle, l'homme n'est plus membre d'un organisme sans vie ; son « être avec » se fait jour dans le travail et la camaraderie, l'amitié et l'amour.

Contrairement à d'autres cercles plus ésotériques, l'équipe d'*Esprit* n'a pas éludé l'engagement historique. Elle a soutenu le combat des Espagnols pour la liberté, le Front populaire démocratique sous Léon Blum, elle fut contre la paix fictive avec Hitler à Munich, contre Vichy et contre le national-socialisme et le fascisme, et enfin, au grand scandale des communistes, contre la dictature de Moscou. Militant au sein de la Résistance, Mounier a été fait prisonnier politique pendant quatre ans⁶². Pourtant, après la défaite allemande, il fut un des premiers à se rendre dans le pays vaincu pour transmettre un message de réconciliation et faire campagne pour une paix juste. En 1947, a paru un numéro spécial d'*Esprit*, « Les Allemands parlent de l'Allemagne », que Mounier avait lui-même initié et édité. Mounier s'est fait connaître au public allemand grâce à son discours encourageant lors de la Rencontre internationale de la Jeunesse à Munich en 1948⁶³.

« Je ne veux pas vous apporter de faux réconfort, disait le philosophe à l'époque, parce que je ne connais rien de plus inhumain que l'optimisme : à l'exception peut-être du pessimisme. » C'est une attitude quasi goethéenne à mi-chemin entre « la peur et l'espoir, les deux misanthropes ». Dans le même discours, Mounier a également mis en garde contre les dangers du libéralisme figés dans les slogans : « Vouloir défendre l'Occident est une grande chose, mais cela peut être dangereux car l'Occident a donné au monde une grande partie de sa culture, mais aussi de ses maladies. »

62. En fait, Mounier n'a été « prisonnier politique » que quelques mois.

63. Ce Congrès était organisé par l'hebdomadaire *Echo der Woche*. Cf. E. Mounier, « Munich : 2^e Congrès international de la Jeunesse », *Esprit*, août 1948, p. 108-110.

Le livre le plus important de Mounier, également disponible en allemand, est son *Introduction aux existentialismes*. Œuvre extrêmement dense qui, au prix d'une discipline classique de l'esprit, dessine de façon quasi aphoristique le « courant le plus riche et le plus fructueux » de la philosophie contemporaine – en tâchant peut-être de le réguler. Tout d'abord, un arbre généalogique est dessiné de façon plaisamment schématique. La racine de la philosophie existentielle serait la question socratique des stoïciens. Saint Augustin et saint Bernard, plus tard, vont à la racine de ce monde d'idées, dont le nom a été consacré par Kierkegaard. Ensuite, les directions se ramifient avec une branche chrétienne et une branche athée.

L'existentialisme d'observance chrétienne est décrit par Mounier comme un vivant message du rationalisme occidental : « [Il] en peut renouveler le visage et l'esprit devant les continents qui déjà s'avancent vers nous avec leurs richesses énormes et leur dédain⁶⁴. » À condition, cependant, que la plénitude de l'existence soit redécouverte, et qu'elle ne reste pas un vain mot. Il est admirable de voir comment la rigoureuse intelligence de Mounier y est parvenue en trouvant des mots qui, de par leur simplicité et leur noble clarté, sont compréhensibles pour tous, pour toutes les personnes de bonne volonté. Les paroles du philanthrope Mounier à la jeunesse pourraient s'imposer comme son testament spirituel : « L'être humain doit redevenir humain et non un loup... Il nous faut un cœur large. »

4

E. SCHWARZ

Une perte pour l'Europe
À la mort d'Emmanuel Mounier
Neustädter Zeitung (Neustadt)⁶⁵

L'Europe a subi une perte exceptionnelle. Emmanuel Mounier, qui combinait les qualités les plus brillantes de l'esprit français et une humanité fascinante libre de tout nationalisme, est décédé il y a quelques jours à Paris. La mort a emporté dans son sommeil, à seulement quarante-cinq ans, cet homme actif, analyste politique de grande valeur, qui dépensa sans retenue sa riche énergie pour atteindre ses objectifs européens.

Mounier était à l'origine professeur de philosophie et a fondé la revue *Esprit* en 1932, basée sur des principes socialistes imprégnés de culture catholique. Après 1945, Mounier a mis cette revue, devenue l'une des plus représentatives de France, au service de la compréhension mutuelle entre l'Allemagne et la France. Un numéro

64. E. Mounier, *Introduction aux existentialismes* [1947], Rennes, PUR, 2010, p. 120.

65. Journal régional de Neustadt (Bavière). Traduit par la Rédaction.

de 1947, d'ailleurs, fut exclusivement consacré aux questions allemandes⁶⁶. Mounier avait aussi parcouru l'Allemagne déchirée d'après-guerre avec l'ouverture d'esprit d'un véritable ami, il a parlé et débattu avec des gens de tous horizons grâce à une grande largeur de vue et une grande liberté intérieure, sans crier victoire ni se méfier sous cape. Bien que minimes comparés au pouvoir des responsables militaires, ses efforts resteront cependant d'autant plus inoubliables que la noblesse de son attitude brilla dans les ténèbres de cette période d'occupation si bouleversée humainement parlant. Mounier était aussi l'une des figures de proue du Comité d'Échange avec l'Allemagne nouvelle, fondé l'an dernier⁶⁷.

Malgré une vie bien remplie comme journaliste, Mounier est toujours resté une figure solitaire. Alors que tous se regroupaient autour de croyances, d'idéologies, et sous la bannière de partis, Mounier a parié sur une lucidité clairvoyante. Quiconque n'est pas un tant soit peu partial est négligé par la plupart au sein du milieu politique. Que Mounier, chrétien résolu, ne se soit pas voulu anticommuniste, bien qu'éloigné du communisme, était incompréhensible pour la bourgeoisie et suspect pour les communistes eux-mêmes. Mounier n'était pas un bavard mais un chrétien actif qui, pour cette même raison, ne pouvait être systématiquement contre : il voulait comprendre, équilibrer, relier – ce dont l'Europe a tellement besoin de nos jours. Mounier a tenté de rapprocher les anciens ennemis, il a osé dépasser la grande contradiction du monde moderne au moyen d'une vraie conversation spirituelle.

Dans un article intitulé « Casse-cou » (1949), tout à fait caractéristique de sa forme de pensée, il écrit :

Le problème, après 45, était non pas de faire des sermons au nationalisme allemand, mais d'éliminer les conditions qui lui avaient donné naissance. [...] [L'Allemagne] eût été [...] arrachée à sa solitude amère, sublimant son patriotisme dans de grandes tâches supranationales. [...]

Les circonstances présentent à l'Allemagne, aujourd'hui, une voie de facilité. [...] Empire du milieu, elle garde une vocation virtuelle à empêcher que l'Europe ne se brise définitivement en deux. Cette rupture, ce serait la rupture définitive de la patrie allemande et sans doute encore, sur son territoire, la vague de fer et de feu. Si l'Europe trouve en elle les ressources qui lui feront écarter ce malheur, l'Allemagne plus que tout autre, par sa situation, est vouée à cette invention. Mais elle ne s'y acheminera pas en se livrant aux vieux cadres, aux vieilles idées, à ses vieux maîtres dans une Restauration de lassitude ou de peur. Notre espoir sur elle est qu'elle résiste à ce vertige du passé contre lequel chacun de nous veille dans

66. « Les Allemands parlent de l'Allemagne », cf. *supra*, p. 24.

67. Voir *ibid.*

son propre pays. Puisse la chaîne de ces vigilances, la fraternité des Européens difficiles, émouvoir la mauvaise humeur des temps⁶⁸.

Mounier n'était pas seulement un analyste politique d'une grande clairvoyance et d'une humanité exemplaire, c'était aussi un philosophe de haut vol. Son *Introduction aux existentialismes* (K. Rauch Verlag) est d'une rare élégance et manifeste une parfaite maîtrise de son sujet. C'est précisément là qu'il se révèle tout à fait moderne, né libre tout en étant profondément ancré dans la tradition occidentale – un penseur de la même race que Pascal.

1^{er} avril

1

Walter DIRKS

Emmanuel Mounier

Frankfurter Hefte (Francfort)⁶⁹

Nous ne connaissons pas la longue préhistoire ni les groupes qui donnèrent du relief au nom d'Emmanuel Mounier en France lorsque nous avons lu ses textes pour la première fois après-guerre, lorsque *Lancelot* publia son « Agonie du christianisme ». C'était la première voix française spirituellement proche qui nous parvenait – même si cet essai ne portait pas du tout sur les Allemands mais sur le christianisme. Mais n'y avait-il pas là de quoi « se rencontrer » ou « se comprendre » lorsqu'une telle voix démontre sans le vouloir que nous vivons dans le même monde, que nous avons et les mêmes soucis et les mêmes doutes et les mêmes espoirs ? Peu après, il est lui-même venu ici : notre voix était également parvenue de l'autre côté et avait probablement suscité un sentiment similaire, mais comme lui pouvait franchir les frontières plus facilement que nous, il nous a offert son cœur, sa main fraternelle, ses interrogations. À Lahr puis à Royaumont, lors des premières rencontres des écrivains français et allemands, une action commune nous a réunis. Dès lors, Emmanuel Mounier faisait partie de notre monde et renforçait nos espérances.

Il était et devenait des nôtres à contre-courant, à mesure qu'il s'attirait bien des ennuis en France même. Le grand et subtil élan qui a porté l'héritage du christianisme

68. Cet article dont l'original français est inédit (fonds AAEM) a été écrit pour *Der Monat* (1948-1987), mensuel de gauche anticommuniste (Berlin) et a paru sous le titre « Versäumte Gelegenheiten » (juin 1949). Ce mensuel était dirigé à l'époque par le Nord-Américain Melvin J. Lasky (1920-2004).

69. W. Dirks (1901-1991), journaliste catholique proche de Romano Guardini, militant anti-nazi. Il a co-fondé le mensuel *Frankfurter Hefte* (1946-1984) centré sur la construction d'une démocratie allemande basée sur un socialisme d'obédience chrétienne. Il collabora régulièrement à *Esprit* de 1948 à 1968. Traduit par la Rédaction.

français rajeuni et renouvelé, auparavant mystique et antisémite, dans le monde de l'après-guerre et bientôt dans un dialogue des plus fructueux avec l'athéisme, en particulier l'humanisme combatif des communistes – cette tentative généreuse d'impartialité, honnêtement engagé, de confrontation à l'histoire, a commencé à s'épuiser face à la dureté « monolithique » du stalinisme ; les conversations devinrent plus stériles, tragiques, et cet élan fut mis à rude épreuve. En Allemagne, cependant, nous ne sommes pas encore entrés dans la crise telle qu'elle s'est présentée en France. Comme nous attendions, dans l'après-guerre, l'argumentation claire, la force, l'énergie de notre compagnon français ! Comme nous comptions sur son existence, sur l'immense réseau de la revue *Esprit*, sur ses livres, sur ses visites ! Je crains qu'avec la mort d'Emmanuel Mounier, l'Allemagne n'ait davantage perdu que la France pour les dix années à venir.

Il n'aurait pas accepté cette idée car il était modeste et pensait au sein de l'histoire. Mais c'était un « personneliste » qui savait que la vérité de l'histoire ne pouvait se réaliser que chez des personnes qui « font le nécessaire » (pour le dire en termes marxistes) ou qui « font la volonté de Dieu » (pour le dire en termes chrétiens), et il nous pardonnera de n'être pas seulement profondément touchés par la nouvelle de sa mort, mais de voir nos inquiétudes sur cette histoire même, sur le chemin de nos deux peuples, de l'Europe, du monde, depuis ce jour, devenir bien plus lourdes. Et ce ne sont pas seulement ses camarades et compagnons d'armes qui éprouveront cela.

Beaucoup d'Allemands inconnus, surtout des jeunes, qui l'ont vu et entendu parler à Munich, qui étaient avec lui à Paris, ou qui ont été touchés par l'une ou l'autre de ses contributions et en ont été éclairés, pleureront cette perte autant que nous. Nous avons perdu un ami fort, intelligent et bon.

2

Emmanuel MOUNIER

Telle est l'Allemagne

Rheinischer Merkur (Coblence)⁷⁰

Le lecteur allemand doit garder à l'esprit que les lignes suivantes parurent en France en juin 1947, à une époque où les problèmes allemands étaient considérés avec beaucoup de réserve. Leur haute autorité morale brille d'autant plus compte tenu de cet arrière-plan.

70. L'hebdomadaire *Rheinischer Merkur* (1948-2010) était dirigé par O.B. Roeggele. Ce texte est extrait du « Final » (p. 1073-1075) du dossier d'*Esprit* de juin 1947 consacré à l'enquête « Les Allemands parlent de l'Allemagne ».

Telle est l'Allemagne : les vieilles ressources d'une grande nation, la fraîche ardeur d'une jeunesse que le malheur grandit, mêlées aux poisons durables de la propagande nazie, aux délires du désespoir, à l'indifférence qui suit trop d'enthousiasmes déçus. Le meilleur, le pire. Dans le tableau que nous avons présenté, il n'y a rien qui encourage l'illusion, rien qui décourage la volonté de renverser le mode centenaire des rapports de l'Allemagne et de la France.

Nous avons entendu un tumulte de récriminations. Nous n'avons pas éludé celles qui parlaient justice et raison, une justice et une raison que nous devons servir d'autant plus scrupuleusement que nous avons combattu en leur nom. On affirme ici depuis deux ans que nous aurons devant nous demain « l'Allemagne de nos mérites », que nous sommes les premiers responsables de l'orientation bonne ou mauvaise de l'avenir allemand. Soulignons-le encore, le sentiment ne suffit pas à assurer cette responsabilité. Il ne s'agit pas d'aimer ou de détester, de se souvenir ou d'oublier. Il s'agit de *faire*, et de faire bien : la paix. Mais il faut choisir la paix ou la guerre. La guerre vise à casser et à exterminer. Elle utilise les sentiments qui expulsent et détruisent : haine, vengeance, mépris, échauffement, orgueil national. Mais les armes, bonnes à soutenir le cœur (parfois défaillant) du guerrier, sont inutiles à la paix. Bien plus, elles l'entravent, car ses problèmes ne sont plus des problèmes d'extermination, mais d'édification. *Cedant arma togae*⁷¹.

Rien n'est moins commode que ce passage de l'esprit de bataille à l'esprit politique. La génération de 1919 a cru que l'opération consistait en un simple « désarmement des esprits », un glissement de la fureur au repos. Or dans cette longue crise de croissance il ne s'agissait pas de désarmer ; il fallait, pour un combat nouveau, revêtir des armes nouvelles. Les années 20 ont cru faire la paix au sentiment. La guerre est trop aujourd'hui, trop insinuée en tout lieu. Il faut enlever la paix à l'impuissance somnolente des sentiments paisibles, la construire comme une machine savante, et l'armer contre ses ennemis. Cette construction difficile est gênée aussi bien par les passions survivant de la guerre que par les idéalismes vagues, toujours complices de quelque intérêt ou de quelque lâcheté. Toute paix demande au vainqueur de la générosité. On a voulu faire croire que la générosité, en politique, n'était que sentimentalité de l'esprit et sottise du cœur, un nom pour annoblir l'esprit de reculade. Elle est au contraire le signe et l'effet de la maîtrise. Être généreux, c'est dans la victoire réprimer la passion victorieuse, qui réclame la victoire totale, pour l'esprit de victoire, qui veut la victoire féconde. C'est vouloir que les bienfaits de la victoire se déversent aussi sur le vaincu pour le bien même du vainqueur, et pour le bien tout court. C'est se donner à l'avenir plus qu'au passé, au risque autant qu'à la sécurité. C'est savoir

71. « Que les armes cèdent à la toge. » Locution latine connue grâce à Cicéron.

l'efficacité souveraine du crédit que l'on fait aux événements et aux hommes, pour les transformer contre toute attente. C'est finalement lucidité. C'est en ce sens que nous demandons une victoire généreuse. Nous savons que seule elle sera une victoire productive et durable.

Cela nous permet de parler net aux jeunes Allemands.

Qu'ils se persuadent de la stérilité de l'esprit de récrimination et de justification. Ils ont cent raisons légitimes de se plaindre des Alliés, de l'occupation, de la démocratie. Mais ont-ils oublié un si proche passé ? Croient-ils qu'il eût été même pensable sous la puissance de la Gestapo, sous l'occupation de la Reichwehr, qu'une revue allemande eût fait aux revendications et aux aspirations françaises le même libéral appel que nous faisons ici ? Ce cahier a été monté dans la liberté. Quand nous avions signalé aux autorités françaises d'occupation notre désir de circuler en Allemagne pour le mettre sur pied, elles nous ont facilité la tâche, sans nous demander sur elle le moindre contrôle. C'est cela, la démocratie. Que mille désordres la défigurent encore (songez qu'elle n'a qu'un siècle de tâtonnements), nous le savons, travaillons ensemble à les éliminer. Mais dans cette confiance faite à la libre réflexion des hommes, sachez reconnaître et mesurer une valeur plus grande que tous les délires. Construisons sur elle, fût-ce sur plans nouveaux, la maison sera solide.

Quant au passé, ne disons pas qu'il faut passer l'éponge. J'ai souvent entendu cette parole. Elle est insupportable devant ceux qui ont souffert et qui sont morts. Combien je préfère entendre dire à ce combattant allemand que vous avez lu plus haut : « Oradour, c'est nous qui le prenons en charge. Nous qui en entretiendrons en nous le souvenir, pour qu'il porte des fruits. » Non, n'oublions pas, mais transfigurons. Un souvenir vivant ne bouche pas l'avenir, il l'ensemence. Faisons de l'avenir avec le souvenir.

3

Otto B. ROEGELE

Un Européen est décédé
Sur la mort d'Emmanuel Mounier
Rheinischer Merkur (Coblence)⁷²

*Bon gré, mal gré, tous les peuples d'Europe
sont liés à l'œuvre qui ne connaît plus de frontières.
La mort collective, l'échec de l'humanité guettent à l'horizon*⁷³.

72. De 1949 à sa mort, O.B. Roegele fut le rédacteur en chef du *Rheinischer Merkur*. Traduit par la Rédaction.

73. E. Mounier, « Final », *Esprit*, juin 1947, p. 1076.

Il n'y aura pas de « dernier mot » sur la mort d'Emmanuel Mounier, ni au propre ni au figuré. La mort a recouvert de son silence cet homme de quarante-cinq ans. Son cœur, mû par une conscience apocalyptique, clairvoyante et vigilante – un vrai paradoxe divin –, a cessé de battre en plein sommeil. Sa conscience avait auparavant menacé sa vie, sans pouvoir calmer son âme orageuse. Mais il y a plus : la vie et l'œuvre de cet homme manifestaient une lutte inlassable et un effort constant, et non l'expression de quelque chose de fini, de définitif, de clos. Mounier, qui à 27 ans avait commencé à faire date en fondant la revue *Esprit*, avait encore bien du chemin devant lui, que lui-même n'aurait pu préciser. Néanmoins, la mort de Mounier est la perte la plus lourde que la France ait subie depuis celle de Georges Bernanos – exemples tragiques de la terrible déperdition de forces que nous ont imposées les deux guerres mondiales !

Il était né à Grenoble en 1905, mais ressemblait à un Breton ou à un Flamand, grand et fort, avec des cheveux blonds ondulés, indisciplinés, et des yeux gris, des taches de rousseur sur le visage à la peau claire, les mains nerveuses, sèches et fermes. Puissant dans l'expression orale, pétillant d'idées et de comparaisons, brillant dans sa diction, imbattable dans le débat – mais encore plus fort dans l'écoute, tout dévoué et passionné par l'auditeur en qui les mots même les plus étranges ont pu pénétrer comme la pluie sur la terre sèche qu'il faut retenir pour qu'elle se transforme et fructifie.

Ce qui a poussé le jeune professeur de philosophie à se tourner vers le journalisme, c'est la nette prise de conscience que cette France de 1932 allait se dissoudre en d'innombrables individualismes. Héritier spirituel de Jacques Maritain, Mounier s'inscrit, en France, dans la lignée des réformateurs chrétiens de Pascal à Bloy, en passant par Bernanos, ainsi que dans celle de la philosophie thomiste, mieux : de Thomas d'Aquin. Ce qui le distinguait, même là où il se trompait, c'était cette « clarté latine », cette clarté de concept, cette logique et ces démarcations qui ne toléraient aucun flou, aucune correspondance nébuleuse, aucune confusion entre catégories.

On ne peut et on ne doit pas cacher que nombre de ses opinions, de ses idéaux, et en particulier de ses vues sociologiques, étaient contraires à ce qui a été présenté, justifié et défendu dans notre revue pendant des années. En France même, on ne manquait pas de s'opposer à ses inclinations pour le marxisme orthodoxe et à ses tentatives d'accommodement avec le communisme qui, selon ses adversaires, avaient dépassé les limites de ce qui était permis à un chrétien. Personne, cependant, ne pouvait le confondre avec ce misérable essaim de « chrétiens progressistes » qui ont mis tant de zèle à bolcheviser l'Église. Sa position permanente, inchangée, ressortait très clairement, celle du chrétien qui a su mettre son salut dans la restauration de l'ordre des valeurs centré sur la personne (Dieu et le peuple créé par Lui) et qui s'est

consumé physiquement et mentalement afin de trouver la bonne formule définissant le caractère communautaire et relationnel de la personne. Ce n'est pas pour rien que Mounier a inventé le terme « personnalisme » qui résume le cœur de sa philosophie et de son enseignement social.

Il n'est donc pas étonnant que Mounier, si soucieux de rester en contact avec les intellectuels communistes et toujours à la recherche de ce qui relie le christianisme aux ouvriers, ait esquissé dans son dernier article publié avant sa mort une claire délimitation entre lui et le bolchevisme⁷⁴.

La revue *Esprit*, fondée en 1932, a été interdite pendant l'occupation allemande. Mounier erra de prison en prison, ce dont sa grève de la faim l'a libéré.

Il apprit de première main à goûter à la grâce de la liberté et à l'amertume de la défaite. Quand l'heure de la victoire est venue, *Esprit* renaît transformé et plus influent, devenant un lieu de réconciliation, de compréhension et d'espoir pour une meilleure Europe. Mounier lui-même luttait contre une avant-garde française submergée par la haine, le nationalisme, le ressentiment et la peur, et déterminée à agir sur-le-champ. Peu après la fin de la guerre, il est apparu avec son équipe d'*Esprit* dans une Allemagne privée de toute espérance, divisée par des zones frontières infranchissables, sombre et secouée par la peur de l'avenir. Il sillonnait, demandait, voyait, vérifiait, faisait écrire des lettres, recueillait des témoignages sur la mentalité allemande, obtenait une absolue liberté de supervision et de censure de son travail, un permis de voyager à travers toutes les zones – et publiait un volume en juin 1947 qui frappa le public français comme la foudre.

Le numéro spécial « Allemagne » d'*Esprit* témoigne éminemment de l'audace et de la puissance de jugement de Mounier, mais aussi de la générosité vraiment démocratique des autorités françaises, qui lui ont permis d'être publié intégralement même en Allemagne (*Anthologie de l'opinion allemande*, Johannes-Asmus, Constance, 1948).

L'audace de Mounier n'a esquivé aucun des nombreux problèmes encore explosifs entre nations voisines, bien plus délicats alors qu'ils ne le sont aujourd'hui. D'une main de chirurgien aussi savant que miséricordieux et impitoyable, il a mis à nu les points critiques des relations franco-allemandes : occupation, dénazification, imposition de la démocratie, théorie de la culpabilité collective, question des réfugiés, misère des jeunes et bien d'autres sujets. La phrase avec laquelle il introduit ce livre est révélatrice de la grandeur de son esprit : « Deux ans après l'occupation de Paris, deux ans après l'ouverture des portes de l'enfer : Buchenwald, Dachau, Ravensbrück, l'initiative de ce numéro peut surprendre ou choquer. C'est bien ainsi qu'il a une chance d'être fécond. » Il précise plus loin : « Nous avons voulu supprimer tout

74. Cf. id., « Fidélité », *Esprit*, février 1950.

écran, créer le choc salutaire entre des groupes humains piétinés de propagandes, de préjugés, de lieux communs, faire voir à vif ce qu'est, ce que pense l'Allemand de 1947, faire connaître d'abord, sans déformer⁷⁵. »

Le livre de Mounier a levé la chape de défiance, de préjugés et de silence qui s'était formée entre la France et l'Allemagne à certains moments cruciaux. Ce fut le début de rencontres, d'entretiens, de congrès, d'échanges et de visites de toutes sortes qui ont conduit depuis à des contacts mutuels très fructueux. Mounier, le chrétien et l'écrivain, a animé un groupe de Français qui a rendu possible de recevoir à grande échelle des Allemands, de les loger, de les faire participer à des événements importants et de les introduire dans la conversation. Le « Comité d'Échange avec l'Allemagne nouvelle » a réalisé de très grandes choses.

Sa maison de Châtenay restera inoubliable pour beaucoup, cette grande maison blanche aux portes de la ville où Mounier, toujours en mouvement entre le travail, les visites et les conférences, vivait avec sa famille et ses proches, trouvant encore du temps à consacrer aux hôtes d'outre-frontières. La communauté de Châtenay – particulièrement impressionnante pour ceux qui connaissent douloureusement la solitude de l'existence spirituelle – préservera et poursuivra l'œuvre de celui qui est mort beaucoup trop tôt ; elle sera aussi un exemple de cette doctrine sociale que Mounier a vécue et développée. Ce qui a permis à cet homme de gagner les cœurs avec une telle force, ce n'était pas d'abord la splendeur de son discours ou l'éclat de ses seuls idéaux, mais le sérieux moral qui se manifestait dans sa personnalité avec la force élémentaire de la conviction.

Quiconque a rencontré Mounier ne pourra jamais l'oublier. Même ses adversaires devaient laisser parler leur cœur au moment même où ils le contredisaient. Il n'est pas en notre pouvoir de dire pourquoi le Seigneur de l'Histoire a fait taire si tôt cet Européen passionné, bien trop tôt pour mettre en route une réflexion humaine sur l'Europe. C'est à nous, Allemands, de veiller à ce que le message de cet esprit noble et ardent envers notre peuple ne s'efface pas durablement. Nous avons toutes les raisons de pleurer avec la France un grand esprit et un grand cœur.

75. Id., « Deux ans après... », *Esprit*, juin 1947, p. 890.

8 avril

Erwin K. MÜNZ

Emmanuel Mounier, un homme parfait

Deutsche Tagespost (Wurtsbourg)⁷⁶

Il y avait encore un sourire sur le visage d'Emmanuel Mounier, entré si brusquement dans l'éternité, comme s'il était déjà devant saint Pierre. La vision céleste de saint Étienne s'est confirmée, et les anges et le rêve l'ont escorté vers un autre royaume. Rarement la mort d'un responsable d'un groupe chrétien n'a été aussi choquante que celle de Mounier, mort inopinée. Les journaux français ont attendu plus d'une semaine pour faire des « appréciations » détaillées sur l'œuvre de sa vie. Nous aussi, Allemands, surtout catholiques, avons toutes les raisons de commémorer l'homme et le philosophe Mounier, puisque c'est lui qui a pris la parole pour la première fois à la Rencontre des Écrivains de Lahr en 1947, puis au Congrès international de la Jeunesse à Munich en 1948 et enfin dans un numéro spécial de sa revue *Esprit* (fondée en 1932). Il s'est battu avec audace pour convaincre des cercles influents du gouvernement français d'envisager l'entente et la coopération entre nos deux peuples. Beaucoup d'Allemands ont rencontré Mounier, beaucoup ont puisé force et confiance dans sa poignée de main, ses paroles, son regard incontournable, sans savoir qu'ils avaient affaire à un philosophe, à l'un des fondateurs du « personnalisme ». C'est l'homme qui rayonnait d'abord chez Emmanuel Mounier, et qui donnait envie de lui parler.

Sa longue silhouette, chancelante, un peu paysanne, son visage qui n'avait rien de celui d'un intellectuel, plutôt de celui d'un homme plein de vie, au regard scrutateur, inspiraient immédiatement confiance. On savait son amitié fidèle, on savait qu'elle ne pouvait rien garder pour elle, qu'elle n'avait rien à revendre. En effet, Mounier n'avait aucune réserve, ni dans la conversation, ni dans l'activité journalistique, ni dans l'engagement caritatif. Il a toujours mis toute sa personne en jeu sans crainte d'être diffamé ou incompris par ses adversaires. Ses paroles jaillissaient de lui avec élan, s'arrêtant brusquement pour laisser passer le flot de paroles de son interlocuteur, l'absorber et l'entretenir jusqu'à le laisser couler en Dieu. En tant que journaliste, il ne parlait jamais tout seul ; il laissait s'exprimer toutes les voix alentour, dussent-elles le déranger, lui et ses compagnons d'armes.

Trois visions du monde dominant aujourd'hui la pensée européenne : le marxisme, l'existentialisme et le personnalisme. Ces trois conceptions de l'être

76. E.K. Münz (1912-1978), poète, dramaturge et enseignant, francophile, à l'époque journaliste à la SDR, radio couvrant le sud de l'Allemagne. Traduit par la Rédaction.

humain diffèrent sur quelques lignes fondamentales. Pour le marxisme, l'homme existentialiste est une abstraction, une invention philosophique derrière laquelle se cache une peur métaphysique. L'homme marxiste, c'est-à-dire l'homme situé dans l'histoire, complètement déterminé par son rapport à la structure économique de la société, apparaît abstrait du point de vue de l'existentialisme et du personalisme, puisque la conception marxiste n'englobe pas l'homme tout entier. La philosophie d'un Sartre et celle d'un Mounier ont le même point de départ : l'homme est un être à part dans l'ensemble de la nature, dans la mesure où il peut contempler son existence et la remettre en question à chaque pas puisqu'elle lui semble « libre ». Pour Mounier, cependant, cette liberté a une autre valeur que pour Sartre : le personalisme est un « réalisme spirituel ». Dans cette liberté conçue comme un absolu par l'existentialisme, le chrétien Mounier voit un mode de relation à un ordre transcendantal. La particularité de l'être humain réside précisément en ce qu'il est appelé à prendre une décision en tenant compte de toute sa personne. Seul l'être humain en tant que personne a une âme, une âme unique dont la liberté réside dans sa décision pour ou contre l'absolu, liberté qui ne peut être exercée qu'au sein d'une réalité spirituelle. Mais qui ne saurait être gagnée que par un esprit purifié. Bref, selon Sartre, la liberté est une valeur absolue, puisqu'aucune limite ne lui est fixée ; selon Mounier, cette même liberté ne sert qu'à dévoiler les valeurs transcendantales, et donc l'œuvre de Dieu.

Les chrétiens ne seront surpris par aucune des idées de Mounier (résumées dans *Qu'est-ce que le personalisme ?*), car elles sont profondément enracinées dans l'histoire des idées chrétiennes, en particulier dans Thomas d'Aquin (l'une des plus importantes personnalités françaises, Jacques Maritain, est le père de la néo-scholastique !). Surprenante, toutefois, est sa manière d'appliquer cette connaissance de la valeur de la personne humaine au présent, à ses manifestations extrêmes. Mounier, qui a lui-même été privé de liberté pendant de nombreuses années, est une personnalité résolument ancrée dans la croyance au salut et dans la grâce de Dieu. Voilà pourquoi il s'est de plus en plus engagé après 1945 en faveur d'une réconciliation. La peur de trahir le peuple le rendait souvent muet ; il a peut-être prié plus souvent qu'il n'a parlé.

Mounier n'était pas le seul à apporter une image chrétienne de l'homme. Le personalisme est l'œuvre collective d'une élite d'esprits français issus du groupe « Ordre nouveau » vers 1932. Gabriel Marcel (l'« existentialiste chrétien » !), Jacques Maritain, Robert Aron, Brice Parain et Denis de Rougemont ont largement

contribué à sauver la personne chrétienne⁷⁷. *Esprit* y a joué un rôle décisif, en démasquant notamment tous les fétichismes modernes, qu'on les appelle race, classe, État ou capitalisme ; le mythe de 1789 est définitivement détruit, le rationalisme comme le totalitarisme fomentent la guerre ; les contradictions des systèmes de pensée dictatoriaux d'un Napoléon et d'un Staline, d'un Marx comme d'un Gobineau, d'un Descartes comme d'un Hegel, sont pointées du doigt, les dégâts du capitalisme et du communisme mis à nu. Seule la personne chrétienne est dans le juste milieu, elle seule peut permettre de penser et d'être libre et servir l'unité.

L'une des principales préoccupations de Mounier était le monde ouvrier. Il tenta à plusieurs reprises de créer des organisations propres à le « déprolétarianiser », à rendre son image à l'image de Dieu. Mais jusqu'où il a été en tant qu'être humain, Dieu seul le sait. Dans les nécrologies, certains amis ont osé qualifier la vie d'Emmanuel Mounier de sainte.

Mounier avait un charisme certain ; il rayonnait. Et sa vie a certes été bien remplie : peu importe ce qu'il a pu laisser d'inachevé derrière lui. Il reste que nous sommes ses héritiers.

10 avril

Charles MAIGNIAL

Emmanuel Mounier

Aussprache (Stuttgart)⁷⁸

La nouvelle de la mort d'Emmanuel Mounier m'a surpris alors que j'avais devant les yeux un article qu'il venait de m'envoyer pour *Aussprache*, le dernier sans doute qu'il ait écrit. Dans cette « Lettre à quelques amis européens », que nous publierons dans notre prochain numéro, Mounier lance à ses amis éparés hors de France un appel à la hardiesse, l'ouverture, le courage seuls capables de faire sortir le monde de son impasse d'aujourd'hui⁷⁹. Ce dernier appel prend aujourd'hui valeur de testament. Il signe une vie lourde de pensée, d'œuvres et de cœur passionnément consacrées à la cause de l'homme. Il est le dernier acte de cette vie – et il est destiné d'abord à l'Allemagne.

77. En fait, seuls R. Aron (1898-1975) et D. de Rougemont (1906-1985) ont appartenu à l'Ordre Nouveau.

78. Ch. Maignial (1915-1993), français, haut fonctionnaire européen, collaborateur d'*Esprit* jusque dans les années 1970, avait cofondé et codirigé le trimestriel *Aussprache* (1948-1952), « cahiers franco-allemands politiques et culturels ». Original en français (Fonds AAEM).

79. Cette « Lettre » a été écrite en février dans *Aussprache*. Elle a été reprise en partie au sein des *Certitudes difficiles* (*Œuvres*, t. IV, Paris, Seuil, 1963, p. 208-213).

La mort a fauché debout, en plein travail, cet infatigable combattant. Elle l'a fauché aux pointes les plus avancées du combat – celles d'où l'on ne peut reculer sans se faire tuer. Depuis qu'Emmanuel Mounier avait pris place dans l'affrontement spirituel de notre temps, c'est aux avant-postes qu'il se tenait, aux points exposés aux coups de tous, de droite, de gauche et du centre, dans ce *no man's land* où se retrouvent les hommes libres, seuls devant les routines, les conformismes, les étroitesse, les lâchetés. Ils sont nombreux maintenant partout en Europe, ces hommes que Mounier a éveillés à eux-mêmes, en qui il a allumé et entretenu l'exigence inextinguible de justice, le goût sans cesse plus aigu de la liberté. Oui, ils sont nombreux ceux que Mounier a mis en mouvement, et qui ne pourraient désormais laisser mourir son message qu'en se reniant eux-mêmes, qu'en renonçant à ce qui les fait hommes. Ceux-là savent qu'il y a mieux à faire qu'à pleurer sur une mort, ou à se lamenter sur la brièveté d'un destin dont Dieu garde le secret – mais que l'on n'a pas trop de tout son temps et de toutes ses forces pour accomplir la vocation d'un monde libre en marche, qui les a choisis pour se faire.

« Connaître les lieux, chercher une issue », écrivait Mounier dans sa préface au courageux cahier spécial d'*Esprit* qu'il avait consacré à l'Allemagne en 47⁸⁰. Toute sa vie il a étudié tenacement les lieux, il a cherché une issue. Dans une impitoyable rigueur de pensée, une scrupuleuse honnêteté intellectuelle, une passion jamais en défaut des chemins neufs et féconds : « J'espérais recevoir assez de réponses contraires à mes prévisions, écrivait-il dans le même article, afin de m'assurer que nous touchions quelque vérité : car les faits qui viennent confirmer nos opinions ont toujours, quoi qu'on dise, un visage de faux témoin⁸¹. » Cette règle a été celle de toute sa vie. Tenant ferme les deux bouts de la chaîne, la passion de la justice terrestre, de l'histoire en marche, qui conférait âpreté et violence à ses démarches, et la foi en Dieu, qui lui assurait la sérénité du cœur aux pires cris de désespoir, il a cherché d'année en année, au jour le jour, les synthèses libératrices, les sympathies créatrices. Cernant toujours de plus près l'idée, il a toujours cherché à êtreindre les hommes pour qui elle est faite. C'est sa recherche toujours renouvelée de l'homme qui nourrissait de vérité sa pensée créatrice. Et cette pensée créait l'homme, le campait dans toute sa stature, le fondait dans sa liberté. « Nous chercherons jusqu'au bout à assurer ce seul et poignant service de la parole qui élucide et appelle, quand le libre monde des hommes étouffe tous les occupants invisibles : le silence peureux, le mensonge

80. E. Mounier, « Deux ans après... », p. 891.

81. *Ibid.*

cynique, l'illusion satisfaite⁸². » Ainsi écrivait-il dans un des derniers numéros d'*Esprit*. C'est d'avoir donné toute sa force à ce service qu'il est mort.

Quelqu'un dira ici prochainement la vie, l'œuvre et le cœur de cet homme qui a marché avec simplicité et courage en tête de sa génération. Je veux dire seulement aujourd'hui, en mon nom et au nom de tous, que ce que nous lui devons fait partie maintenant de notre substance, que sa mort prématurée renforce les fidélités que nous avons à son combat qui est devenu le nôtre, et qu'il nous appartient, Français, Allemands, Européens, citoyens du monde de demain, d'avoir présente à l'esprit cette maxime de Goethe, qui s'inscrit en filigrane sur sa courte vie si chargée d'œuvres et de courage : « J'étais un homme – c'est-à-dire un combattant. »

1^{er} juin

Emmanuel Mounier

Herder-Korrespondenz (Fribourg-en-Brisgau)⁸³

Au matin du 22 mars de cette année, le directeur de la revue *Esprit*, Emmanuel Mounier, est décédé à l'âge de 45 ans.

Nous avons beaucoup perdu avec sa mort : les Allemands, le défenseur chaleureux et audacieux d'une réconciliation franco-allemande et d'un chemin commun par-delà vainqueur et vaincu ; les chrétiens, un courageux et authentique pionnier d'un renouvellement du christianisme en cette heure historique, incontournable, qui est la nôtre, dans notre réalité spirituelle, sociale et politique ; tous, un homme accueillant, une voix fiable qui a pris la parole en personne et est resté ouvert à la cause de l'homme quand d'autres se taisaient par opportunisme ou tendance au conformisme ; certains d'entre nous, d'un côté comme de l'autre, un bon ami.

C'était un de premiers qui, le cœur sur la main, aient traversé la frontière après la guerre. C'est le même que j'avais connu naguère à la Sorbonne après un cours de Gilson, grand et blond, n'ayant pas du tout l'air français (s'il fallait chercher un type) bien que né à Grenoble, jeune et fort robuste, et c'est pourquoi il paraît inimaginable que la main de la mort ait pu le toucher aussi soudainement. Seules, avec le temps, des rides assez profondes avaient marqué son visage de traits plus rigoureux : on pouvait y lire l'effort de la pensée et la violence de l'épreuve, même s'il était resté ouvert et jeune avec son rire éclatant quand il racontait une histoire drôle. Sans doute

82. Id., « De l'esprit de vérité », *Esprit*, novembre 1949, p. 660. Cf. *Cahiers Mounier*, n° 5, p. 155-156.

83. Cet article est probablement de Karlheinz Schmidhüs (1905-1972), qui fonda en 1946 et anima jusqu'en 1960 le mensuel culturel *Herder-Korrespondenz*, tout en dirigeant la maison d'édition Herder, marquée par Romano Guardini et liée à l'épiscopat catholique allemand. Traduit par Markus Kneer.

se tenait-il plus droit que naguère, sans doute gardait-il la tête – qui même en hiver était découverte – plus haute, et non pas certes par fierté ; bien que son nom soit devenu célèbre, il était toujours resté aussi modeste, simple et généreux. Dans un entretien, il se consacrait totalement à l'interlocuteur, il était là pour l'autre comme naguère, mais l'époque de la guerre et de la Résistance l'avait fortifié. Sans doute ses yeux bleus, lumineux et chaleureux, étaient-ils devenus plus vigilants, attentifs et critiques, eux qui cherchaient toujours le cœur des choses et leur noyau humain. Il faisait partie de ceux qui s'appuient sur leur regard pour connaître les hommes selon le visage qu'ils présentent. On lit à la première page de *L'affrontement chrétien* : « Ce n'est peut-être pas une si mauvaise manière de trier les hommes. » Et plus profond : « Mais le reflet sur notre visage des questions soudaines et aveuglantes tombées d'un univers étrange où les notions communes sont entrées en fusion, [elles] suffisent à apprécier ce que nous sommes quand il ne nous reste plus rien⁸⁴. » Ce regard était honnête. Tout son souci et tout son effort visaient précisément à se confronter à la pleine réalité, la réalité embrouillée, illusoire, ambivalente et mauvaise, tout en gardant les mains pures et fidèles. « Ne pas trahir les hommes » : « ces mots de sa première lettre après l'armistice, si simples et sincères, comme toujours, pourraient nous être donnés en héritage. Car y est inclus tout son amour pour les hommes. » On lit encore dans *L'affrontement chrétien* :

Si l'Évangile attire l'attention sur le prochain, c'est afin d'éprouver l'amour à bout portant et d'éluider les vastes ferveurs théoriques que ne soutient aucun engagement réel. Mais le prochain de l'Évangile, [...] ce n'est pas le proche préféré comme plus docile aux exigences de notre égocentrisme ou plus propre à calfeutrer notre atmosphère de vie contre les appels du dehors, c'est l'homme quel qu'il soit qui se présente sur notre chemin : de préférence le plus « lointain », spirituellement et spatialement, le Samaritain méprisé sur une route de montagne, car celui-là, dans un acte d'amour prochain, nous arrachera au rapetissement progressif des affections prochaines⁸⁵.

La revue *Esprit*

L'œuvre de sa vie, c'était sa revue. C'était là où sa fidélité était mise à l'épreuve. Sa parole avait la force du témoignage car celui qui la prononçait était crédible. Lorsqu'il a fondé *Esprit* en 1932, c'était un inconnu de 27 ans ayant tout juste publié un petit ouvrage sur Péguy (*La pensée de Charles Péguy*, Paris, 1931). Mais ce n'était pas un hasard si son premier ouvrage avait porté précisément sur Péguy qui avait

84. E. Mounier, *L'affrontement chrétien* [1946], Paris, Parole et Silence, 2006, p. 23.

85. *Ibid.*, p. 100-101.

une pensée à la fois révolutionnaire et conservatrice, qui s'était engagé de toute son âme pendant l'affaire Dreyfus pour la cause de l'être humain, qui avait été socialiste et embrassé la tradition et le christianisme sans trahir le socialisme, qui avait aimé la pauvreté tout en la distinguant clairement de la misère prolétarienne causée par l'avidité capitaliste, qui avait attiré l'attention sur la situation historique de l'homme et été soucieux de sa finitude concrète, de son corps dans lequel l'esprit doit témoigner de l'Incarnation du Verbe. C'est Péguy qui a le plus profondément influencé Mounier pendant ces années-là. Mais avant tout pour son exemple. Ne convenait-il pas de voir son héritage comme une mission ? Péguy n'avait-il pas vécu pour sa revue, pour *Les Cahiers de la Quinzaine* tellement célèbres après coup mais bien peu connus de son vivant ? N'avait-il pas porté sa parole solitaire, courageux, incorruptible, sans aucun intérêt commercial dissimulé, libre des grandes tentations du siècle ? C'est ainsi que commencèrent aussi pour Emmanuel Mounier, à partir de 1932, les années héroïques de sa revue. Avec seulement autour de lui un petit groupe d'amis. Ce qui l'a d'abord caractérisé, ce fut sa collaboration en chrétien avec des non-chrétiens, sans itinéraire fixe, en toute indépendance, à condition que chacun fût sincère. Dans une lettre publicitaire envoyée le 8 juin 1931 pour annoncer la parution de la revue, on lit ces phrases obligeantes :

Nous nous sentons unis par un commun souci de reconnaître la dignité de l'objet face à la dignité du sujet et de préparer, sur diverses voies d'enquête, ce réalisme spirituel auquel aspire notre époque comme l'unique recours contre les usurpations de la matière et la dissolution de la personne.

Ceux d'entre nous qui se rattachent à une foi religieuse sentent le besoin d'en réveiller les vigueurs, d'en secouer les compromissions, d'en exprimer les audaces, et d'y intéresser, en s'intéressant à elles de plain-pied, toutes les valeurs humaines ; ils tiennent qu'on ne dépasse l'homme qu'en allant jusqu'au bout de l'homme et se sont convaincus, par l'expérience de leurs amitiés, que la pleine intelligence des implications de leur foi, de ses soubassements intellectuels et de ses exigences pratiques est le plus court moyen de collaborer avec des esprits indépendants tout en restant intégralement fidèles à eux-mêmes⁸⁶.

C'est en se fondant sur de tels principes qu'*Esprit* a conquis sa place dans les années 30. La revue ne défendait pas un nouveau parti, un nouveau système politique, ou une nouvelle école intellectuelle, mais une attitude qui, en étant clairvoyante sur les différents mensonges de notre époque, essayait de sauver la liberté et la dignité

86. E. Mounier, « Trois lettres circulaires pour la création d'une revue », dans *Œuvres complètes (1922-1932)*, vol. 1, Rennes, PUR, 2020, p. 650.

concrètes de la personne humaine de toute humiliation et de tout asservissement de quelque côté qu'ils vinssent (du fascisme allemand ou espagnol, du pouvoir économique capitaliste ou d'une dictature marxiste) avec la passion d'une conscience infatigable, toujours vigilante. En même temps, le directeur de la rédaction donnait des éléments de réflexion afin que chacun prît mieux position. Vint la guerre. Après une courte captivité de trois semaines, Mounier essaya, dans le chaos général qui suivit l'armistice avec l'Allemagne en 1940, de faire paraître *Esprit* à Lyon, en zone non occupée. Mais il comptait sur une interdiction, plus précisément il l'a provoquée puisqu'il pensait qu'une violente suppression était une fin plus digne pour la revue qu'une disparition sans tambour ni trompette dans la grande débâcle. L'interdiction est bel et bien arrivée quelques mois plus tard. Avec d'autres intellectuels Mounier organisa alors un centre de résistance spirituelle en zone Sud. En janvier 1942, il fut arrêté par la police française. Il passa plusieurs mois en différentes prisons et dans un camp d'internement, d'où il fut libéré après une grève de la faim de quinze jours. Avec cinquante autres prévenus il passa devant les tribunaux, mais le procès se révéla à son avantage. C'est dans le maquis des Préalpes, dans la Drôme, qu'il apprit la fin de la guerre. *Esprit* fit partie des premières revues à reparaitre après la prise de Paris. Elle était maintenant parmi les plus connues et estimées. Les tirages étaient multipliés. Mais Mounier restait toujours le même. Il préférait confier l'édition de la revue à une nouvelle petite maison d'édition fondée par un de ses amis, les Éditions du Seuil⁸⁷, qu'à l'une de ces vieilles et puissantes maisons qui s'efforçaient d'obtenir ses textes. Ces dernières années Mounier avait son bureau sous la mansarde de cette petite maison d'édition de la rue Jacob dans le Quartier Latin, une petite pièce aux murs inclinés. Il s'est arrêté comme il avait commencé. Dans un de ses derniers numéros, celui de février, il avait rédigé un éditorial intitulé « Fidélité », comme s'il avait tiré, quelques semaines avant sa mort, la leçon de sa vie. On y lit :

Le premier [devoir] de défendre sans esprit de recul tout ce qui fait, en tout régime, la valeur de l'homme, sur des points très précis : la sécurité matérielle, la dignité sociale [...], la fierté humaine, le courage civique et démocratique, l'honnêteté intellectuelle, la liberté spirituelle – avec quiconque, en chaque cas, les défendra sans équivoque, contre quiconque, en chaque cas, les compromettra. Pas de *pro*, pas d'*anti*, décidé une fois pour toutes : un discernement combatif⁸⁸.

87. Le Seuil avait été fondé en 1935 par l'abbé Jean Plaquet (1901-1965), proche d'*Esprit*.

88. E. Mounier, « Fidélité », *Esprit*, février 1950, p. 179.

Le personnalisme

Mounier n'aurait pas considéré ni réalisé sa vie s'il n'avait pas eu une conscience très précise de la portée de la crise où se retrouve l'homme d'aujourd'hui. Il l'éprouvait non seulement comme une crise spirituelle, politique et sociale, mais aussi comme une crise fondamentale. Par là la décision exigée à chaque carrefour spirituel, politique et social, était très exposée et périlleuse : l'avenir était toujours en jeu. Il convenait d'aller chercher la vérité et le chemin pour y accéder. Mounier appelait « personnalisme » cette attitude acquise au prix d'une longue réflexion – tout étiquetage intellectuel pouvant prêter à de graves ambiguïtés.

Le personnalisme auquel se vouait Mounier n'est pas un système philosophique. C'est une réponse à la crise contemporaine, une crise marquée par l'auto-aliénation de l'homme. C'est donc une attitude enracinée dans l'histoire. Même s'il reconnaît au cœur de l'homme un caractère intemporel, il refuse de l'enfermer dans une définition toute faite. Le personnalisme rejoint l'existentialisme dans sa méfiance profonde pour l'optimisme conceptuel rationaliste et matérialiste, pour toute connaissance « objective » déconnectée du temporel. L'éternel en l'homme⁸⁹, qui se révèle pour Mounier dans la situation concrète de la personne seule et la situation historique d'un groupe, peut être conceptuellement objectivé non dans le clos mais dans l'ouvert. Cependant, le caractère personnel d'un être humain ne se dévoile que dans le dépassement de soi et de la situation où il se trouve par l'ouverture à la transcendance. « La vie personnelle est la plus haute fleur de la vie, mais elle transcende déjà la vie⁹⁰. » L'ouverture à la transcendance humanise l'Homme, et le personnalisme consiste à maintenir cette ouverture et à résister à toutes les tentatives de la clore. Mounier ne voulait pas limiter le personnalisme au christianisme. Selon lui on peut avoir une attitude personnaliste sans être chrétien. Néanmoins, on sent bien à quelle source il puise, à l'expérience du chrétien pour qui l'ouverture à la transcendance s'accomplit en s'abandonnant au Dieu vivant.

L'ouverture à la transcendance se rattache mystérieusement à l'ouverture à l'autre. Être-là, c'est être-avec, comme dit Mounier avec Heidegger. Il ne voulait à aucun prix réduire le personnalisme à une modalité individualiste. En proposant des modes de vie communautaires, il rejetait catégoriquement tous ceux qui se référaient au personnalisme pour sauver l'image traditionnelle de l'homme libéral. Dès 1935, il avait donné à son deuxième livre le titre de *Révolution personnaliste et communautaire* qui ne souffre d'aucune ambiguïté.

89. Expression de Max Scheler.

90. E. Mounier, *Qu'est-ce que le personnalisme ?* dans *Œuvres III*, Paris, Seuil, 1962, p. 211.

Mais ce qui distingue le personalisme de Mounier des existentialismes contemporains, c'est l'ouverture à ce qui est devant soi, l'ouverture à l'avenir en prenant toutes ses responsabilités. Il a voulu répondre à la crise de l'homme sous un angle toujours révolutionnaire, et c'est en débattant sur ses modalités que le personalisme a repris ses bases de départ. Dans *Qu'est-ce que le personalisme ?* Mounier rapporte comment à l'époque de la fondation de la revue *Esprit* s'exprimaient deux interprétations antagonistes de la crise : l'interprétation marxiste expliquant la crise à partir de l'économie et exigeant par conséquent une transformation des structures ; l'interprétation idéaliste voyant dans la crise une rupture opérée par l'Esprit et attendant que la solution vienne d'une révolution purement spirituelle. Les deux interprétations n'étaient pas satisfaisantes, car elles prolongeaient au fond le dualisme cartésien entre l'âme et le corps. Le personalisme joignait les deux conceptions tout en s'y opposant. En modifiant une phrase de Péguy, il disait aux idéalistes : la révolution morale et spirituelle sera économique ou ne sera pas, et aux matérialistes : la révolution économique sera morale et spirituelle ou ne sera pas.

Nous avons dû nous limiter à une rapide description du personalisme. Il faudrait encore dégager par exemple ses relations à d'autres positions : ses liens avec ses maîtres, saint Augustin, Pascal et Kierkegaard, ses débats avec Karl Marx, ses rencontres avec Nietzsche et Max Scheler, ses échanges avec les existentialistes, exprimés dans son *Introduction aux existentialismes* (1946), la psychologie des profondeurs que Mounier a étudiée avec sensibilité dans son vaste *Traité du caractère* (1946). Il n'a jamais cherché la facilité pour répondre à la crise.

« *Ce discours dur et fraternel*⁹¹ »

Tout cela met en avant que Mounier cherchait non seulement la connaissance mais aussi la réalisation, non seulement la vérité de la pensée mais aussi la juste décision. Dans le débat français sur le rôle des intellectuels dans la société contemporaine, le terme d'*engagement* fut très important. En allemand on pourrait traduire « engagement » par *Einsatz*, mais le mot est trop vidé de son sens par un usage abusif. La connaissance est définitive ; elle oblige l'homme spirituel à affronter la réalité et à assumer ses responsabilités de façon décidée et agissante. Mounier s'est toujours prononcé pour un tel « engagement ». Il ne refusait jamais l'appel de la réalité. Mais l'appel le plus fort et le plus contraignant reçu par sa conscience provenait du monde politico-social. C'est là qu'il devait s'engager. À l'époque de la fondation d'*Esprit*, il a décidé que son engagement serait (soit dit brièvement, uniquement pour marquer la direction) révolutionnaire, socialiste. Nul besoin de préciser qu'un

91. Id., « Débat à haute voix », *Esprit*, février 1946, p. 190, repris dans *Les certitudes difficiles* (Œuvres IV, p. 137).

homme comme Mounier qui donna à sa revue le nom d'*Esprit*, dont la confession spirituelle avait pour nom « personnalisme » et qui fut tellement ouvert à la grande tradition occidentale – nul besoin de préciser que le socialisme d'un tel homme n'est pas à mettre au même rang qu'une pensée matérialiste ou collectiviste. « Notre philosophie, qui doit une partie de sa santé aux eaux marxistes, n'en a pas point reçu le baptême⁹². » Sa métaphysique n'a donc pas été fécondée par Karl Marx ; il la puisait à d'autres sources. Mais il lui avait fourni une aide importante pour analyser concrètement les structures économique-sociales et de nombreux pans de la connaissance historique – et il n'en faisait pas mystère. C'est de cette manière qu'il a préparé le terrain pour un vrai dialogue et un débat fécond entre chrétiens et marxistes. Mais ce qui portait son cœur vers le socialisme, c'était le souci des pauvres et des exclus qui constituent sous le régime capitaliste toute une couche sociale, c'était – devons-nous dire avec le sermon sur la montagne – sa faim et sa soif de justice. « Allez à Montreuil [banlieue rouge de Paris] ! », lance-t-il aux philosophes, certes bien intentionnés, mais qui n'ont en tête que le démembrement théorico-moral du communisme. « Dans cette banlieue où hier veut dire humiliation, aujourd'hui souci, demain menace. [...] Le chrétien ne quitte pas le pauvre, le socialiste n'abandonne pas le prolétariat, ou ils parjurent leur nom⁹³. » C'est envers les accablés et les opprimés qu'il a cette « fidélité » ; et c'est elle précisément qu'il vise dans le numéro de février d'*Esprit* susmentionné et dont sont extraites les dernières citations.

Le désastre historique a fait que les personnes menacées par la société se retrouvent aujourd'hui avec les militants du parti communiste. Inconnue de nous autres Allemands, cette situation permet de comprendre pourquoi la fidélité de Mounier au prolétariat l'a entraîné dans une voie étroite. L'horizon de son chemin s'est obscurci dès que s'est profilée la possibilité d'un échec. Mais que l'homme se heurte à un moment donné à une frontière qui le prive de toute plénitude, cela fait partie de sa philosophie et il n'a pas d'autre choix que de prendre sa croix. Or une voie étroite n'est pas une impasse. Aussi étroite soit-elle, elle mène à l'ouvert. Mounier était décidé à emprunter le droit chemin qui lui imposait sincérité et fidélité. Il a refusé de soutenir le groupe des « chrétiens progressistes » qui sympathisait avec le communisme. Il a toujours résolument rejeté toute appartenance au communisme. Selon lui, faire un tel pas n'aurait prêté qu'à une plus grave confusion des esprits, crût-on le communisme français transformable. Selon lui, l'Église, à travers le décret romain d'excommunication, avait attiré l'attention sur le fait que pareille

92. *Ibid.*, p. 177.

93. *Ibid.*, p. 178 et 181-182.

confusion ne saurait apporter de réelle solution⁹⁴. D'un autre côté, il refusait tout aussi résolument de monter au front contre les communistes français, front dont les motivations sont si souvent faussées par des intérêts réactionnaires ambigus. Que lui restait-il donc à faire dès lors qu'il voulait d'un côté être fidèle à la masse du mouvement ouvrier, et de l'autre résister au danger d'une idéologie qui n'était qu'une nouvelle trahison de l'homme ? Il lui restait le Oui et le Non concrets, le « discours dur et fraternel » qu'il a défendu, par exemple, dans le remarquable numéro spécial de sa revue de février 1946 sur « Le communisme devant nous ». Par amour pour la vérité, il pouvait avoir ce discours dur, dans la mesure où l'on ne pouvait jeter aucun soupçon sur l'indépendance et la probité de ses opinions – et à cet égard il fut à la fois impitoyable jusqu'à son dernier souffle et fraternel par amour et fidélité. Et voilà pourquoi les vieux poètes et maquisards Vercors et Cassou choisirent *Esprit* pour annoncer leur séparation du communisme sans nier leur adhésion à la révolution.

La rencontre franco-allemande

C'est avec ce même esprit indépendant et impartial que Mounier s'est occupé de la question allemande. Il ne se contentait pas de répondre à l'appel de cette heure historique, mais il s'y offrait avec une rare générosité. Il avait pourtant fait partie de la Résistance et avait lui-même souffert sous l'Occupation. Il avait perdu quelques-uns de ses meilleurs amis et compagnons de route à cause de nous autres Allemands. Mais il n'a pas hésité un seul instant, après la fin des combats, sans aucun ressentiment, ni non plus complaisance, à tendre la main aux vaincus pour envisager un nouveau départ. Il n'est pas indifférent de rappeler que sa revue critiqua énergiquement la politique française de l'occupation et s'engagea pour une vision audacieuse et clairvoyante opposée à la politique stérile française, arcboutée à l'hostilité traditionnelle, voire routinière envers l'Allemagne (voir par exemple son article « Pour une politique allemande » dans le numéro de mars 1947 d'*Esprit*). Pour lui, la rencontre immédiate de peuple à peuple, d'homme à homme, était le plus important. Ainsi prit-il l'initiative, pour la première fois après la guerre, de faire parler les Allemands sur eux-mêmes dans un numéro spécial de juin 1947 sous le titre « Les Allemands parlent de l'Allemagne » (dont il existe une version allemande : *Deutsche sprechen über Deutschland*⁹⁵). Pour préparer ce numéro, Mounier avait voyagé en Allemagne en février 1947, et, pour inviter les Allemands à y participer, il avait rédigé un appel où l'on lisait :

94. Cf. id., « Le décret du Saint-Office » (*Esprit*, juillet 1949), repris dans *Feu la chrétienté* (*Œuvres III*, p. 654-663).

95. *Anthologie der deutschen Meinung. Deutsche Antworten auf eine Umfrage*, Constance, Johannes Asmus Verlag, 1948, p. 10-15 et 309-315.

Les responsables d'*Esprit* ont refusé toute attitude servile au pouvoir d'occupation, et ils en ont payé le prix. Ils ne souhaitent pas exiger une telle attitude de la part des jeunes allemands. Nous désirons des témoignages d'une véracité inconditionnelle. On n'aurait pas crainte de témoigner de sa sympathie qu'on a encore réservée pour l'ancien régime ni de la colère qu'on ne communique pas aujourd'hui. Il revient à nos gouvernements de tirer les conséquences politiques de la guerre. Il nous revient de chercher à animer un échange immédiat entre nos deux peuples. Pour y arriver, la première condition sera que l'on ne se serve pas des mots pour dissimuler mais pour révéler.

Dans cet esprit, il travaillait avec franchise et générosité ces dernières années pour l'échange mutuel entre nos deux peuples. Il s'est rendu à la Rencontre internationale de la Jeunesse à Munich, à la rencontre des écrivains à Lahr, à l'université d'été franco-allemande à Mayence, il fit partie des fondateurs du « Comité d'Échange avec l'Allemagne nouvelle ».

Renouveau chrétien

« Ceux d'entre nous qui sont rattachés à une foi religieuse éprouvent le besoin de divulguer leurs engagements et d'exprimer leur audace. » Voilà ce qui est écrit dans le tract d'*Esprit* susmentionné. Paroles téméraires ! Même si sa volonté de renouveau était radicale, Mounier était fort éloigné de la manie superficielle, primaire, voire hérétique, de renouvellement. Il était toujours attentif à la force du témoignage chrétien dont l'affaiblissement le souciait profondément. Il était consterné de ce que le christianisme soit devenu inefficace dans le monde contemporain. Aurait-il perdu la force de ses origines ? Se serait-il usé en fécondant, à certaines époques, des cultures qui à leur tour l'ont défiguré et réduit à une composante uniquement civilisatrice ? Toute l'audace d'un Mounier a consisté à affronter cette situation historique. Il n'a pas pris cette situation à la légère. Il ne s'est pas rassuré, comme beaucoup de chrétiens, en confondant l'inactualité contemporaine du christianisme avec sa transcendance atemporelle. Il faut que le christianisme témoigne *dans* le monde – et non qu'il vivote comme souvent *à côté* du monde, ce qui est inexcusable parce qu'il n'est pas *de* ce monde. Ce prétexte erroné à l'égard de la vérité historique le préoccupait autant que l'autre erreur qui consiste à activer un christianisme non-contemporain avec les techniques de pensée les plus modernes. On encourt alors le risque de tourner le christianisme en ridicule. Mounier savait de la vive assurance de sa foi qu'il existe une relation vraiment profonde, mystérieuse et même apparemment contradictoire entre la transcendance du christianisme et son efficacité temporelle : plus il s'engage dans le temps, plus l'ombre du monde se projette facilement sur lui, et il perd beaucoup

de son pouvoir atemporel. Plus il perd de son pouvoir atemporel, plus inefficace sera sa plongée dans le temporel et fade sa présence au monde ; au contraire, plus sa rupture avec le monde osera le plonger dans le mystère de sa réalité atemporelle, plus efficace sera son rattachement au monde et à son salut. N'est-ce pas la dialectique du christianisme dans l'histoire ? Autrement dit en termes croyants : n'est-ce pas l'agonie permanente et la permanente résurrection que les chrétiens doivent vivre dans leur pèlerinage à travers l'histoire à la suite de leur Seigneur ?

À l'heure actuelle, il faut des paroles fortes pour réveiller les cœurs inhibés. Et voilà pourquoi Mounier a donné ce titre à un article d'*Esprit* de mai 1946 : « L'agonie du christianisme⁹⁶ ». Il ne s'est jamais bercé d'illusions : notre christianisme d'aujourd'hui se trouve à l'agonie. Dès 1943, il écrivait :

Dans plusieurs pays d'Occident, on vient à se demander si le christianisme, qui y paraît encore puissant, y est autre chose à cette heure qu'une illusion massive. Sur la permanence des cérémonies et le flux somnolent des foules, on perçoit déjà, menus mais de plus en plus nombreux comme les premières gouttes d'un orage, les signes furtifs de la plus grande tempête peut-être qui doive submerger les édifices de la chrétienté. Vienne le jour où pour manger et vivre il faudrait abjurer, les religions d'habitude s'effondreront par pans immenses. [...] Que notre christianisme désincarné s'écroule dans un combat ou qu'il s'assoupisse lentement dans son bien-être, il n'échappera pas au jugement de l'histoire⁹⁷.

Mais le mot d'agonie, n'a-t-il pas un sens complexe ? Ne signifie-t-il en langue grecque, outre le combat à mort, la façon de combattre en général ? Et le combat à mort, n'est-il pas la manière chrétienne de combattre, à la suite du Seigneur, par qui nous héritons de la résurrection ? « Il faudra chercher dans les venelles et dans les taillis le christianisme héroïque où se refera, dans une vie hardie, une vision neuve de l'éternelle tradition⁹⁸. » L'article « L'agonie du christianisme » devait être un signal d'alarme. Il annonçait le numéro spécial d'août 1946, « Monde chrétien, monde moderne », où étaient recueillies les voix de chrétiens français de valeur sur la question de l'efficacité du christianisme sur le monde moderne⁹⁹. Ce numéro tellement stimulant pour la réflexion se concluait avec un témoignage de l'audacieuse réali-

96. Article traduit en allemand dans *Lancelot*, n° 3, 1946, p. 13-26.

97. E. Mounier, *L'affrontement chrétien*, p. 11.

98. *Ibid.*

99. Les principaux collaborateurs à ce numéro spécial étaient Julien Benda, Nicolas Berdiaeff, Jean Boulier, Raymond-Léopold Bruckberger, André Depierre, Louis Doucey, Étienne Gilson, Louis Hadamard, Henri de Lubac, François Mauriac, Maurice Montuclard, Marcel Moré, Georges Mounin, Brice Parain, l'Abbé Pierre, Roland de Pury, Denis de Rougemont, Bruno de Solages...

sation du christianisme à l'époque actuelle par un prêtre de la Mission ouvrière de Paris, l'abbé Depierre : « Dans ce témoignage [...] on verra constamment entrelacés les deux soucis [...] : le souci d'actualité et le souci de transcendance, l'un appelant l'autre, l'un ripostant à l'autre, et le chemin s'ouvrant malgré tout¹⁰⁰. »

Il serait donc aberrant de penser que la critique de Mounier à l'égard de ce christianisme apparent signifie un rejet de tout lien entre le chrétien et le temporel. Au contraire ! Il savait qu'« aucune confession chrétienne ne nous pousse aussi loin l'esprit de synthèse, et ce qu'on appelle le sens modeste du monde, la patience avec le pécheur et avec l'histoire, le sens des étapes nécessaires et des approximations inévitables [que la confession catholique]¹⁰¹ », et il l'a confirmé. Avec une grande insistance il attirait l'attention sur le danger auquel s'expose le christianisme en se rattachant trop étroitement à l'esprit des temps modernes ou passés. Danger d'autant plus grave que le christianisme opère une fusion quasi mortelle avec l'esprit du temps bourgeois et rationaliste qui menace de s'emparer de son être.

Il s'agissait donc pour lui d'arracher la portée éternelle du christianisme des compromissions temporelles qui l'endurcissent. Telle était sa tâche critique. Dès les débuts d'*Esprit*, il s'est chargé de dénoncer le « désordre établi ». Dans l'article « Confessions pour nous autres chrétiens », il séparait l'esprit du christianisme généreux et ouvert à l'Éternel de l'esprit bourgeois avec sa sécurité calculatrice qui défigure le christianisme depuis plusieurs siècles¹⁰². À la fin de la guerre, la revue *Jeunesse de l'Église* s'est demandé si le christianisme avait privé l'être humain de sa virilité¹⁰³. De sa réponse est né son ouvrage *L'affrontement chrétien* dont nous avons déjà cité quelques lignes (en allemand cela donne à peu près : *Der Christ stellt sich*, dont nous espérons qu'une traduction allemande verra le jour cette année¹⁰⁴). Dans ce livre, il opère aussi une rupture nette et radicale avec cette fois les déformations des vertus chrétiennes, de l'amour, de l'obéissance, de la pureté, ou des compromissions théologiques, des fatalismes politiques et sociaux, de la littérature édifiante éloignée de la réalité ou de l'inexpressivité de l'art chrétien. Et il manie même l'épée de la critique sur l'expression de la transcendance.

Pour avoir voulu maintenir le dialogue intérieur de l'homme avec Dieu, l'intimité de la Grâce, et sauver par là – ne nous en plaignons pas – toute la substance

100. Introduction d'*Esprit* à André Depierre, « Un témoignage d'avenir », août-septembre 1946, p. 322.

101. E. Mounier, *L'affrontement chrétien*, p. 20.

102. Cf. *Esprit*, mars 1933, repris dans *Révolution personaliste et communautaire*, Paris, Aubier, 1935, p. 328-356.

103. « Le christianisme a-t-il dévirilisé l'homme ? (Enquête) », *Jeunesse de l'Église*, n° 3-4, 1944-1945.

104. Ce livre, traduit par Theo Pehl, a paru en 1954 à Francfort chez Verlag der Frankfurter Hefte.

de l'humanisme chrétien, et la joie chrétienne, et la force de l'Incarnation, n'a-t-on pas diminué parfois, dans l'expression et dans les mœurs, le scandale fécond de la transcendance ? On voit les plus fanatiques tripoter les choses divines avec une indiscrétion qui soulève le cœur, décider sans trouble des intentions de Dieu et des mystères de l'histoire. Les théologiens dénoncent théoriquement ces blasphèmes : font-ils toujours la bonne mesure de l'Infini ? À force d'appuyer sur l'analogie du monde créé et de son Créateur, on semble parfois refouler en marge des grandes voies chrétiennes la tradition centrale de la théologie négative¹⁰⁵.

Mais il s'avère particulièrement heureux que la libération de ses compromissions coïncide avec la redécouverte du contenu éternel du christianisme, ainsi que de sa force mystérieuse et atemporelle qui rayonne à nouveau sur le temporel. Casser la coquille, extraire un néoplasme dégage le noyau essentiel. La critique authentique, qui est une rupture, la critique chrétienne, qui est un examen de conscience, se révèlent comme la véritable apologie du christianisme dans le temps présent.

Et elle rend libre. Elle ouvre le regard vers l'avenir, vers la voie à suivre. De même que Mounier a reconnu la place privilégiée de la Mission ouvrière en tant que « témoignage d'avenir », il a aussi salué de façon élogieuse la lettre pastorale du Cardinal Suhard, bien connue aussi en Allemagne, qui a sans doute stimulé son intervention¹⁰⁶. Avec l'encyclique papale sur la promotion moderne des études bibliques¹⁰⁷, il en voyait des premiers appels de la plus haute autorité ecclésiale à rechercher et à devancer audacieusement à notre époque. *La petite peur du xx^e siècle*, qui rassemble plusieurs articles, dépasse aussi la peur apocalyptique timorée qui contamine plus d'un chrétien (« Pour un temps d'Apocalypse¹⁰⁸ ») et se prononce pour un progrès qui se base sur la profondeur de la théologie de l'histoire (« Le christianisme et l'idée du progrès »).

Est-ce la raison pour laquelle, hors les murs de la tradition chrétienne, beaucoup ont été attirés par la voix de Mounier et l'ont écouté alors que tant d'autres voix, inaperçues en dehors de l'Église, se prononcent en vain à l'intérieur¹⁰⁹ ?

105. E. Mounier, *L'affrontement chrétien*, p. 21.

106. Cf. id., « Aux avant-postes de la pensée chrétienne » (*Esprit*, août 1947), où est commenté *Essor et déclin de l'Église*, lettre pastorale du cardinal Suhard, archevêque de Paris.

107. Pie XII, *Divino afflante spiritu*, 30 septembre 1943.

108. Article traduit dans *Lancelot*, n° 8, 1947.

109. Suit une bibliographie exhaustive des œuvres de Mounier.

AUTRICHE

26 mars

Emmanuel Mounier décédé
Neue Wiener Tageszeitung (Vienne)¹¹⁰

Emmanuel Mounier, le célèbre philosophe et journaliste français, est décédé avant-hier à l'âge de 45 ans des suites d'une crise cardiaque. Emmanuel Mounier était connu des cercles intellectuels viennois pour avoir fait ici une intervention sur « Christianisme, existentialisme et personnalisme » en février de l'année dernière, laquelle a beaucoup retenu l'attention du public. En 1932 Mounier a fondé la revue *Esprit* qui passe pour être la meilleure revue politique de France. À côté de son activité journalistique, il écrivit en moins de quinze ans une œuvre importante qui comprend la théologie, la philosophie politique et le reportage.

3 avril

Armand JACOB
Sacrifice immortel
À la mort d'Emmanuel Mounier
Geistiges Frankreich (Vienne)¹¹¹

De tous les Romains, il fut le plus noble. [...]
Lui ne se fit l'un d'eux que par vertu civique
Et par souci loyal du bien de tous.
Sa vie fut haute. Et les éléments
S'étaient unis en lui avec tant de bonheur
Que la Nature pourrait paraître
Et dire à l'Univers : « Ce fut un homme¹¹² ! »

C'était un homme : non pas une « célébrité » mais un homme, un combattant pour et contre son temps. À tout juste quarante-cinq ans est mort le directeur de la revue culturelle et politique la plus prestigieuse de France, le responsable d'une

110. Le quotidien *Neue Wiener Tageszeitung* (1948-1964), organe de l'ÖVP, parti démocrate-chrétien alors au pouvoir, était dirigé par Helmut Schuster (1919-1977), journaliste catholique. Traduit par la Rédaction.

111. A. Jacob, germaniste français, traducteur en particulier du théâtre de Bertold Brecht. Il codirigeait le Centre de Documentation française fondé en 1947 par l'Ambassade de France en Autriche et dont l'organe était *Geistiges Frankreich* (« La France intellectuelle »). Traduit par la Rédaction.

112. William Shakespeare, *Jules César*, V, 5, dans *Œuvres complètes*, t. VI, trad. Y. Bonnefoy, Paris, Club français du Livre, 1957, p. 461.

importante collection éditoriale, lancée, encore jeune homme, il y a huit à dix ans, avec un petit groupe, non sans témérité et sang-froid. Il y a dix-huit ans, seul un petit groupe inconnu de jeunes camarades, Jacques Madaule, P.-A. Touchard, Henri Marrou et leur chef qui était le plus vif d'entre eux, le professeur de lycée Emmanuel Mounier. La plupart étaient catholiques, mais il y avait aussi des protestants et des libres-penseurs. Une chose leur était commune : le rejet de ce qu'ils appelaient « le désordre établi », avec comme slogan : « La révolution sera morale ou elle ne sera pas. La révolution sera spirituelle ou elle ne sera pas¹¹³. »

Sans argent ni ressources, *Esprit* a commencé dans un contexte de crise mondiale non encore surmontée, où étaient remises en jeu, indistinctement, la politique, l'économie, l'éthique et les valeurs culturelles. C'était une scène libre, où les discours du monde entier avaient voix au chapitre, bien que la revue ait été tout aussi personnelle que les *Cahiers de la Quinzaine*, car dans le regroupement de ces différents esprits, Emmanuel Mounier incarnait leur volonté commune de nettoyer tout ce qui est sali, de sauver tout ce qui vaut la peine d'être sauvé, de célébrer tout ce qui est positif. Dans ce groupe, qui a mis en pratique le proverbe de Novalis : « Là où sont les jeunes, il y a une république », c'était le philosophe, l'ami de la sagesse et le champion de sa réalisation, interprétant tout ce qui est actuel et humain comme faisant partie intégrante de sa tâche philosophique. Pour définir sa philosophie, il inventa le mot « personnalisme », devenu le slogan de tout son groupe ; il ne s'agit pas d'un système mais d'une attitude envers l'homme, d'une doctrine ouverte, au centre de laquelle se trouve l'homme, non seulement l'homme en soi mais l'homme présent et situé, conditionné par la matière et l'histoire, s'affirmant homme dans sa vie profonde et ses exigences quotidiennes, dans sa vocation spirituelle et son engagement matériel, dans sa dépendance à l'histoire et son destin d'acteur de l'histoire. Cette doctrine rejetait donc toute déshumanisation, toute forme de totalitarisme, ainsi que toute forme d'individualisme, tout système niant le rôle de l'esprit et de la matière en l'homme ; c'était en même temps, par-delà les doctrines, une attitude à l'égard de l'être humain, qui, né au sein d'un catholicisme profondément éprouvé, était conciliable avec toutes sortes de visions du monde¹¹⁴ et apte à sauver chacune de la malédiction et de la paralysie.

113. Cf. E. Mounier, « Révolution et révolution », intervention à l'Union pour la vérité le 18 février 1932 : « Nous sommes avec Péguy : la révolution sera morale ou elle ne sera pas. Mais nous sommes aussi avec lui quand il demande à l'homme, plongé parmi les forces, d'employer les moyens temporels, même pour le service d'une révolution spirituelle » (repris dans *Révolution personnaliste et communautaire*, dans *Œuvres*, t. I, p. 849).

114. *NdA* : Mounier a dès le début défini son enseignement comme un existentialisme chrétien, ou plutôt comme l'existentialisme d'un chrétien, ce qui lui permettait d'apprécier à la fois l'existentialisme athée et catholique et toute philosophie en général qui concerne l'homme concret.

Cette philosophie, qui avait des mots très durs sur le monde moderne, ne se souciait pas seulement d'interpréter le monde mais de le changer. Elle se diffusait donc non seulement dans les traités philosophiques de Mounier, comme le *Traité du caractère*, mais aussi dans ses études politico-économiques et ses polémiques sur l'actualité, par exemple pour soutenir la République espagnole, contre la montée en puissance des mouvements de la droite radicale, puis contre la politique de Munich, et, jusqu'à ce qu'une censure soupçonneuse mais heureusement obtuse interdît *Esprit*, contre le gouvernement de Vichy.

Dans ces années d'avant-guerre, les conditions matérielles d'*Esprit* furent toujours incertaines et la revue ne dut sa vie qu'au désintéressement de ses rédacteurs, qui n'étaient guère riches, et de ses abonnés, qui étaient sans le sou. La droite l'attaquait et la gauche le jugeait plutôt suspect, mais dans toutes les villes de France et d'Europe, il y avait des jeunes gens pour lesquels *Esprit* portait un message rédempteur, et pour lesquels Mounier lui-même était un frère.

Quand la guerre et l'occupation sont arrivées, ces jeunes gens furent parmi les plus courageux et les plus clairvoyants au sein des mouvements de Résistance. Mounier lui-même fut plusieurs fois emprisonné, et ne dut sa liberté qu'à une grève de la faim. Ces circonstances tragiques, qui n'ont pas fait disparaître le désordre établi mais l'ont au contraire poussé jusqu'à l'absurde, et qui, en forçant chacun à l'autocritique, ont rendu obsolètes bien des contradictions idéologiques, ont permis à *Esprit*, lorsqu'il reparut après la Libération, d'avoir un public plus nombreux et plus réceptif, et la meilleure revue française fut enfin reconnue comme telle : chacune de ses enquêtes se révéla non seulement une sensation mais un événement. Certains rédacteurs avaient démissionné par ambition politique ou en raison d'une activité professionnelle surchargée¹¹⁵. De plus jeunes tels que J.-M. Domenach, André Bazin, Jean Baboulène, Henri Queffélec, Chris Marker ou Gabriel Dheur les remplacèrent¹¹⁶. Cependant, *Esprit* a conservé cet esprit qui était à la fois ferme et combatif, netteté spirituelle et sens du temporel et de l'éternel dont Mounier était le nom.

La pensée politique de Mounier s'était entre-temps raffermie, sa revendication de justice muée en un engagement pour le socialisme, si ce n'est pour les partis socialistes. Il traitait avec passion des problèmes du communisme, à propos desquels son approche était farouchement contestée et plus ou moins volontairement incomprise des deux côtés. Mounier fit l'éloge du marxisme et de la volonté révolutionnaire

115. Allusion probable à Georges Izard et Pierre-André Touchard.

116. J.-M. Domenach, cf. *supra*, p. 11 ; A. Bazin (1918-1958) tint la rubrique de cinéma dans *Esprit* de 1945 à sa mort ; J. Baboulène, cf. *infra*, p. 88 ; H. Queffélec (1910-1992) tint une rubrique littéraire dans la revue de 1945 à 1955 ; C. Marker (1921-2012) écrivit dans la revue entre 1946 et 1955 ; G. Dheur (1906-1965) prit en charge les questions socio-politiques entre 1947 et 1953.

du peuple communiste en tant qu'ils protestent contre un monde perverti, tout en faisant une critique acerbe – qui n'excluait en rien la compréhension de la *realpolitik* – des contradictions et des réalisations positives, de toute marque de déshumanisation idéologique, du Parti communiste. Jusqu'à il y a quelques mois, il espérait que le communisme pût surmonter ces problèmes par lui-même ; après le procès Rajk¹¹⁷, il abandonna cet espoir, ce qui lui valut de nombreuses attaques personnelles tout aussi insultantes, qui n'ont pas même cessé après sa mort : à certaines de ces attaques, il a répondu il y a quelques semaines avec une indignation justifiée, mais sur un ton qui, malgré toute l'ironie exercée aux dépens de son interlocuteur, a clairement montré que son rejet de la politique communiste, sans haine aucune envers ses partisans, ne revenait pas à se réconcilier avec les communistes, et que son rejet de toute prise en compte politique ou belliqueuse du communisme est demeuré « parce que des combattants infatigables et incorruptibles ne sont pas nés pour haïr mais pour aimer ».

Après des semaines d'un travail épuisant, à l'aube d'une nouvelle journée, Emmanuel Mounier a succombé à une crise cardiaque. Beaucoup perdent un phare avec lui, beaucoup un adversaire qu'ils devaient aimer comme un frère au milieu de la confrontation la plus féroce. Beaucoup dans le monde entier, Églises et partis politiques, ont perdu avec lui ce qu'ils ont de meilleur en leur sein. Dans le monde d'aujourd'hui avec ses conflits internes, nombreux, cette « communauté d'esprit » qui comprenait les tenants de bien des écoles de pensée et à laquelle appartiennent non seulement leurs membres mais aussi certains de leurs opposants, regroupent une petite force à peine perceptible. Mais même après la mort du meilleur d'entre eux, les rédacteurs de la revue n'abandonneront pas le combat, fût-ce dans un monde rempli de démons. Confiance était le maître-mot de Mounier, et le dernier qu'il ait prononcé avant sa mort et par lequel il clôt sa dernière polémique et lègue son héritage : « Il arrive que l'histoire récompense ceux qui s'obstinent, et qu'un rocher bien placé corrige le cours d'un fleuve¹¹⁸. »

Emmanuel Mounier était ce rocher.

117. Cf. E. Mounier, « De l'esprit de vérité », *Esprit*, novembre 1949, p. 657-660. Ministre des Affaires étrangères hongrois, Lázlo Rajk (1909-1949) fut victime de la politique d'épuration stalinienne au terme d'un procès truqué.

118. Id., « Ne jouons pas à côté du jeu », *Esprit*, mars 1950, p. 555.

BELGIQUE

24 mars

1

Emmanuel Mounier est mort *La Libre Belgique* (Bruxelles)¹¹⁹

On apprend le décès survenu mercredi à la suite d'une défaillance cardiaque due au surmenage du philosophe français Emmanuel Mounier, qui fonda en 1932 la revue *Esprit* dont il assumait la direction jusqu'à sa mort, à l'exception de la période 1941-1944 pendant laquelle la publication fut interdite.

Emmanuel Mounier, philosophe chrétien « engagé » s'il en fut, laisse une œuvre importante.

Il est l'auteur, notamment, de *La pensée de Charles Péguy*, de *L'affrontement chrétien* et du *Traité du caractère*. Son ouvrage le plus récent est *La petite peur du XX^e siècle*.

La pensée et l'action de Mounier sont connues sous le nom de « personnalisme » : cette doctrine, opposée à tous les totalitarismes, avait pour base, sur tous les plans, tant spirituel que social et politique, le respect de l'intégrité de la personne. Mounier et sa revue ainsi que les groupes nationaux et internationaux « *Esprit* » ont été étroitement mêlés à la vie intellectuelle et politique de l'Europe et du monde au cours des vingt dernières années : on peut se demander si la mort de Mounier n'entamera pas l'unité du « personnalisme » dont il était l'incarnation vivante et comme le véritable ciment.

2

Jozef DELAFORTRIE **Emmanuel Mounier †** *De Nieuwe Gids* (Bruxelles)¹²⁰

Emmanuel Mounier, directeur de la revue *Esprit*, est mort brutalement mercredi dernier. Bien que souffrant depuis peu de troubles cardiaques, il ne pouvait pas réduire son intense activité ; un infarctus l'a terrassé à l'âge de 45 ans.

Durant plus de vingt ans, il a exercé une influence hors norme sur la formation des conceptions politiques non seulement en France mais dans toute l'Europe.

119. Fondée en 1915, *La Libre Belgique* est à l'époque un quotidien catholique conservateur, dirigé par Paul Jourdain (1877-1954), fils du fondateur du journal, Victor.

120. J. Delafortrie (1910-1959), journaliste, co-fondateur de *De Nieuwe Gids* (1947-1995), quotidien flamand démocrate-chrétien. Traduit par François Denoël.

L'influence de Mounier s'est en effet étendue bien au-delà du cercle des lecteurs de son mensuel, elle a atteint ceux qui, comme lui, s'émouvaient de la condition de l'homme dans les circonstances actuelles, face au risque que la liberté humaine soit sacrifiée à la sécurité considérée par beaucoup comme la condition d'une plus grande équité sociale.

Mounier étudia la philosophie, mais il renonça très tôt à la tentation de se consacrer à la spéculation pure. Il prit exemple sur la personne et l'œuvre de Charles Péguy dont le catholicisme ne faisait pas oublier son passé socialiste. Comme Péguy, il tenta d'opérer une synthèse entre son catholicisme et son socialisme. Il ne pouvait pas se satisfaire de la démocratie chrétienne d'alors, l'estimant trop tiède dans le domaine de l'action et de la doctrine.

En 1930, Mounier, en collaboration avec Georges Izard, publia trois études sur Péguy dans la collection de Jacques Maritain « Le Roseau d'Or ». Peu après, il décida de consacrer sa vie à diffuser ses idées, donnant sa démission de professeur de lycée :

Nous avons raison et pas un sou. Mais seules les entreprises fondées sur la pauvreté réussissent. J'abandonne l'Université et je m'installe à Paris. Il faudra seulement que j'explique cela à la famille, mais je suis sûr qu'ils comprendront. Je prends la direction en supposant qu'il y aura quelque chose à diriger. Cela n'ira pas plus mal en tout cas qu'aux *Cahiers de la Quinzaine*¹²¹.

Esprit paraît en octobre 1932. Mounier en fut le directeur dès cette date jusqu'à sa mort. De 1941 à 1944, elle fut interdite par Vichy. Cette interdiction paraît presque providentielle. Mounier créa un réseau de cercles d'études clandestins pour en regrouper les sympathisants. Ainsi entra-t-il en relation avec des penseurs d'autres courants dont il apprit à connaître la générosité et l'abnégation, le tenant éloignés d'un anticommunisme stérile.

L'article que publia Mounier dans un des premiers numéros d'*Esprit* sous le titre « Refaire la Renaissance¹²² » posa les fondements du personalisme, en mettant en évidence que l'effort vers plus de justice sociale n'irait pas de pair avec une restriction des libertés humaines. Il vit la solution dans la mise en valeur de la personne humaine, qui domine toutes les contingences et peut s'affirmer lorsqu'elle ne se soustrait pas à la communauté humaine : l'engagement.

Parmi les ouvrages les plus remarquables de Mounier, citons : *Révolution personaliste et communautaire* (1934), *Manifeste au service du personalisme* (1936),

121. Cité par G. Izard dans « Un homme libre », *Le Figaro*, 23 mars (*Cahiers Mounier*, n° 5, p. 28).

122. *Esprit*, n° 1, octobre 1932.

Qu'est-ce que le personalisme ? (1947), *Le personalisme* (1950), *L'affrontement chrétien* (1946), *Liberté sous condition* (1946) et *La petite peur du XX^e siècle*.

L'aspect le plus séduisant qui émane des travaux de Mounier réside dans l'acuité de son esprit et sa profonde probité. Cela lui créa beaucoup d'inimitiés, mais d'abord et avant tout un petit cercle d'amis fidèles.

3

Victor LAROCK

Hommage à Emmanuel Mounier

Le Peuple (Bruxelles)¹²³

La France intellectuelle perd en lui un des maîtres qui lui faisaient le plus d'honneur.

De conviction catholique, intimement sincère dans sa foi comme dans la recherche de la vérité, le fondateur de la revue *Esprit* était de ces hommes avec lesquels, au-dessus de toute divergence, philosophique et politique, chacun éprouve quelque fierté à se sentir en communion d'idée, parce que le désintéressement et la générosité sont, en eux, à la mesure de l'intelligence.

Emmanuel Mounier n'a vécu que pour penser librement et rendre témoignage, par la plume et par la parole, à un idéal qu'il voyait vrai et juste. Ses écrits, d'une netteté lumineuse, ont souvent fait scandale dans les milieux auxquels ils étaient surtout destinés. Ils ont exercé et continueront à exercer, sur la jeunesse intellectuelle, en France et hors de France, une influence rayonnante.

Il laisse derrière lui une œuvre considérable, qui ne porte l'estampille d'aucun parti, d'aucune académie et d'aucune Église.

Sans souci d'aucune ambition, sinon celle de se vouer tout entier à sa mission spirituelle, il n'a pas seulement proposé à ses contemporains des idées neuves, originales et fécondes : il les a « vécues » dans la lutte et la douleur. Jeté en prison, dès janvier 1942, sur l'ordre de Vichy, il a donné des preuves d'un courage stoïque, qui l'ont mené à l'extrême limite de ses forces et ont fini par fléchir ceux qui l'avaient emprisonné.

Il devait connaître bien d'autres hostilités : celle des bien-pensants, celle des sectaires de toute obédience, y compris, bien entendu, ces staliniens avec lesquels les porte-parole patentés du catholicisme politique le confondaient si volontiers.

123. V. Larock (1904-1977), homme politique belge représentant à l'Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe et directeur du quotidien *Le Peuple* (1885-1998), organe du Parti socialiste.

Il n'est pas d'existence plus belle que celle-là, qui a jumelé si étroitement « l'action et le rêve » et qui, trop tôt brisée, laisse après elle un message et un exemple sur lesquels la mort est sans prise.

4

Emmanuel Mounier est mort*Le Soir* (Bruxelles)¹²⁴

Emmanuel Mounier est mort subitement, mercredi, d'une défaillance cardiaque, à l'âge de 45 ans. Mounier exerça une grande attraction sur un large secteur de la pensée politique en France et à l'étranger, ralliant ceux qui veulent concilier leur désir de justice sociale et de liberté spirituelle.

Retenons, parmi les ouvrages publiés par le jeune philosophe : *La pensée de Charles Péguy* (1930), *Révolution personaliste et communautaire* (1934), *L'affrontement chrétien* (1944), *Le personalisme* (1950), *La petite peur du XX^e siècle*.

Fondateur, en 1932, de la revue *Esprit*, il organisa, pendant la guerre, un réseau clandestin d'études et fut arrêté pour ses activités. Il fut relâché après avoir fait la grève de la faim.

5

Décès d'Emmanuel Mounier***Un combattant du personalisme catholique****De Standaard* (Bruxelles)¹²⁵

Avec Mounier disparaît une des personnalités les plus importantes issues du mouvement qui après 1918 rappelait leurs obligations aux croyants chrétiens sur le terrain de l'action politique et sociale, en élaborant une éthique communautaire qui, par-delà toutes les nuances qu'il faudrait apporter, peut être désignée sous le terme général de *personalisme*. Pour une grande part, ce concept n'était pas nouveau et pouvait être plutôt considéré comme la renaissance d'une ancienne pensée chrétienne, nourrie de philosophie dite « moderne ». En France, elle était associée à la pensée de Péguy, tandis que sur les penseurs allemands une très forte influence du personalisme dans toute l'Europe émanait de Max Scheler.

124. Fondé en 1887, le quotidien *Le Soir*, de tendance centre-gauche, était dirigé par Marie-Thérèse Rossel (1910-1987), fille du créateur du journal, Victor Rossel.

125. Fondé en 1918, le quotidien *De Standaard*, lié au parti social-chrétien (centre-droit), était dirigé à l'époque par Albert de Smaele (1921-2009). Traduit par François Denoël.

E. Mounier commença sa carrière d'écrivain philosophe et politique en 1930 (il avait alors 25 ans) avec une étude sur la pensée de Péguy qui était à la fois chrétien et socialement progressiste. Deux ans plus tard, il créait la revue *Esprit*. Il fut de plus en plus entraîné vers une politique de gauche, très proche du Front populaire. Comme Bernanos, il avait peu d'attrait pour l'Espagne de Franco et, de façon générale, n'eut aucune difficulté en matière de politique internationale à combattre les puissances fascistes dans l'espoir qu'un monde chrétien démocratique en advint.

Durant la guerre, il fut un chaud partisan du combat à la vie à la mort contre les Allemands et le régime de Pétain. D'où son étroite collaboration avec les communistes. Il fut arrêté en 1942, et c'est à ce moment-là qu'il entama quelque temps une grève de la faim avant d'être remis en liberté.

À la Libération, il fut considéré comme un homme de la Résistance. Penseur scrupuleux et honnête, il chercha toujours à justifier ce qu'il pensait développer. En 1947, il consacre un numéro de sa revue au problème de la justice politique¹²⁶. Cette interrogation ne l'a jamais quitté. Du côté de ses alliés communistes, il relevait les mêmes méthodes qu'il avait contestées durant la guerre, ce qui le conduisit à se poser de plus en plus la question du bien et du mal en politique.

Les dernières années – les premières du développement complet de sa personnalité – ne lui ont pas épargné leurs lots d'épreuves. Avec la plus parfaite honnêteté, il a tenté d'en rendre compte dans un cadre spirituel. À cet égard, nous pensons aux nombreuses propositions publiées dans *Esprit*. Son livre le plus récent, *La petite peur du XX^e siècle*, atteste de cette recherche de la voie juste pour le chrétien confronté aux oppositions sociales et politiques de ce temps.

Il y a quelques jours, nous avons commenté dans notre journal sa très belle et très riche étude sur la politique sociale dans les pays scandinaves¹²⁷.

Jusqu'à la fin, il est resté un combattant et un chercheur enthousiaste, d'une foi chrétienne profonde, même si plus d'un catholique de tendance plus conservatrice hochait la tête à propos de ses audaces sociales et politiques.

Dans la nuit de mardi à mercredi, il est mort subitement d'une crise cardiaque.

126. Cf. « Y a-t-il une justice en France ? », *Esprit*, août 1947.

127. Cf. E. Mounier, « Notes scandinaves ou Du bonheur », *Esprit*, février 1950, p. 253-286, repris dans *Les certitudes difficiles* (*Œuvres complètes*, t. IV, p. 259-281).

25 mars

Emmanuel Mounier
La Relève (Bruxelles)¹²⁸

Le directeur d'*Esprit* est mort subitement cette semaine, succombant à une crise cardiaque. C'est là pour la presse catholique d'expression française une perte irréparable. Depuis 1932 Mounier avec un courage intellectuel sans faiblesse et une orthodoxie rigoureuse a été l'homme des problèmes difficiles. Dans une époque conformiste il fut le philosophe qui ose aborder les questions délicates sous leur angle vrai.

Le fond du problème... telle aura été l'ambition de cet homme dont l'influence apparaîtra dans l'histoire de la pensée française comme la fille et la continuatrice de celle de Charles Péguy.

28 mars

Emmanuel Mounier
Gazet van Antwerpen (Anvers)¹²⁹

La vie intellectuelle française a perdu la semaine dernière une de ses plus remarquables figures : Emmanuel Mounier qui, à 45 ans, a succombé à une crise cardiaque.

À tort, il a été parfois affirmé que Mounier fut le fondateur du personalisme. En fait il serait plus exact de dire qu'en France, il fut l'héritier le plus représentatif et le plus profond du testament que transmet l'inoubliable Charles Péguy. D'autres éminentes personnalités, Louis Lavelle et René Le Senne, étaient plus influencées par Max Scheler et par conséquent moins orientées vers les questions sociales et politiques que Mounier, quoique ce dernier devait beaucoup au grand Allemand.

Mounier était le prototype du « penseur engagé » moderne, mais dépourvu de tout snobisme. L'humanisme développé surtout après la Libération ne pouvant le satisfaire en principe et en pratique, il chercha une forme qui, dans notre monde technique, serait une garantie plus sûre et plus robuste pour la personne humaine. Cela, il le découvrit dans le personalisme qui pour lui était au croisement d'un catholicisme apocalyptique et d'une disposition à une aspiration sociale. Dans son intéressant ouvrage *La petite peur du xx^e siècle*, Mounier a mis les points sur les i. Le x^e siècle était indéniablement sous le signe de l'apocalypse. On attendait alors la fin

128. L'hebdomadaire *La Relève* (1945-1968) constituait l'organe du « mouvement d'études et d'action politique d'inspiration chrétienne », lié au Parti social-chrétien (centre-droit). Son rédacteur en chef était à l'époque Réginald Hemelleers.

129. Fondé en 1891, le quotidien chrétien-social flamand était dirigé par Louis Meerts (1920-2007). Traduit par François Denoël.

du monde et le Jugement dernier. Actuellement, loin de signifier la peur, l'apocalypse désigne l'attente. La peur domine, mais l'espoir subsiste aussi. Les chrétiens sont face à l'apocalypse – craignant le Jugement, mais confiant dans le Libérateur. Un ressenti apocalyptique rattaché au désespoir devant la décadence moderne, qu'il qualifie de petit-bourgeois.

La notoriété de Mounier doit beaucoup à la revue *Esprit* qu'il avait créée en 1932 et qui exerça une influence considérable sur la vie intellectuelle française. Cet organe répond à la véritable mission d'un périodique, c'est-à-dire à se situer à l'avant-garde d'un mouvement de pensée – ici le personnalisme. Dans un de ses derniers articles, Mounier s'oppose au système des mensonges politiques. La citation qui suit est caractéristique de la forme d'esprit du penseur trop tôt disparu : « Il faut rompre le Système non pas seulement sur la frontière du rideau de fer, mais sur le rideau d'aveuglement et de pharisaïsme qui traverse nos orgueilleuses libertés¹³⁰. »

29 mars

Emmanuel Mounier

De Nieuwe Gids (Bruxelles)¹³¹

Emmanuel Mounier est mort cette semaine. Son nom n'est certes pas connu du grand public. Mais son œuvre est importante et, au moment où les gens semblent être dominés par une sorte de fatalisme politique, Mounier s'est toujours efforcé de comprendre et d'élever son esprit au-dessus de la politique. C'est d'ailleurs le mot « Esprit » qui fut choisi comme titre de sa revue, organe d'un groupe de philosophes. Le groupe « Esprit » avait pour but de réconcilier l'aspiration à la justice sociale en respectant la liberté. En partant de l'idée que christianisme et socialisme n'étaient pas incompatibles, il fut un des théoriciens ou plutôt un précurseur du MRP. Mais il dénonçait chez ce dernier le manque de fermeté de la pensée, il reprochait aux hommes politiques les compromis qui leur ont été imposés par les circonstances. C'est son extrême honnêteté spirituelle qui a été cause de tant d'incompréhensions, de tant de critiques, mais aussi de tant d'admiration. Emmanuel Mounier fut un des premiers à s'appliquer le néologisme d'« écrivain engagé », c'est-à-dire d'un auteur dont l'œuvre, même sans intérêt, s'accomplit en fonction d'un climat politique.

En 1931, il publie un livre sur *La pensée de Charles Péguy* dont la vie et l'œuvre rappellent rétrospectivement le processus de l'homme qui œuvra tant pour ramener l'élite intellectuelle vers le catholicisme et qui périt sur le champ de bataille. Emmanuel Mounier écrivit ensuite toute une série de livres sur le personnalisme,

130. Id., « De l'esprit de vérité », *Esprit*, novembre 1949, p. 659.

131. Traduit par François Denoël.

idée centrale de sa philosophie, qui restitue à l'homme sa dignité à une époque où de tous côtés l'individu succombe sous le poids du collectif.

31 mars

Emmanuel Mounier *De Vlaamse Linie* (Bruxelles)¹³²

Le philosophe français Emmanuel Mounier que l'on considère comme le fondateur du personnalisme catholique est décédé subitement. Il fut bien le premier à utiliser ce terme de personnalisme pour associer l'individu à une conception politique antitotalitaire. Mais ce terme après la seconde guerre mondiale est devenu un slogan pour ceux qui veulent renouveler les institutions démocratiques ou même tout simplement créer une nouvelle étiquette.

Concernant les idées fondamentales d'Emmanuel Mounier, très rares furent celles traduites dans la réalité politique. Peut-être n'y étaient-elles pas spécialement adaptées. Mounier a été en premier lieu l'homme qui voulut mettre les chrétiens, et plus précisément les catholiques actifs en politique, face à leurs responsabilités, et ce sans leur fournir de programmes « clés en mains ». Il s'était opposé à un « étiquetage » prématuré de l'organisation d'un mouvement politique. Qui ne voit en lui que l'homme du personnalisme chrétien ou du catholicisme de gauche coopérant avec les communistes n'appréhende que partiellement Mounier.

On a cité comme précurseurs de Mounier aussi bien Charles Péguy que Max Scheler. Ici, on peut ajouter le philosophe russe chrétien-orthodoxe Berdiaeff qui précéda Mounier dans la mort il y a quelques années¹³³, et le fort célèbre thomiste français Jacques Maritain. Tous ces penseurs rejetaient, comme Mounier, les courants dominants de cette époque ; Mounier désignait ce refus par « la rupture avec le désordre établi » et soulignait l'urgence d'une réflexion chrétienne sur les questions politiques. Les considérations de Mounier visaient davantage les moyens de s'engager en politique que l'élaboration d'un programme. « Ouvrier de l'histoire », le chrétien ne peut se dérober. Mais comment faire de la politique sans se salir les mains ? « *Toute action n'est-elle pas condamnée à être inefficace dans la mesure où elle sera pure, impure dans la mesure où elle sera efficace*¹³⁴ ? » C'est ainsi que Mounier s'interroge dans son premier ouvrage important : *Révolution personnaliste et communautaire*. Il

132. Fondé par la Province jésuite flamande, l'hebdomadaire *De Vlaamse Linie* (1948-1964) était dirigé à l'époque par l'historien Karel Van Isacker (1913-2010). Traduit par François Denoël.

133. Mort en mars 1948, Nicolas Berdiaeff fera l'objet d'un cahier d'*Esprit* en août de la même année.

134. E. Mounier, « Pour une technique des moyens spirituels », *Esprit*, novembre 1933, repris dans *Révolution personnaliste et communautaire* (*Œuvres*, t. I, p. 314)

faut donc chercher à utiliser des moyens qui ne soient pas impurs. Le chrétien utilisant cependant les moyens ordinaires, telle la justice politique, devra toujours, avec scrupule et rigueur, se demander si ces moyens lui sont permis. Avant tout, il devra choisir entre éviter de laisser étouffer sa conscience par le parti de l'ordre, qui dans les faits peut être simplement le désordre établi, et s'orienter vers une coopération avec les révolutionnaires, dont l'idéal de justice est peut-être d'inspiration chrétienne alors même qu'ils s'opposent aux Églises établies.

Comme beaucoup d'autres intellectuels français, Mounier est allé très loin dans la coopération avec les communistes. Ces penseurs ouverts et honnêtes n'ont pu éviter un certain simplisme, et il leur a surtout fallu des années pour comprendre que totalitarisme et machiavélisme politique sont tout aussi présents dans la révolution de gauche que dans celle de droite. Que la plus grande partie de la classe ouvrière française se retrouve dans le camp communiste et qu'en dehors il n'y ait aucune force révolutionnaire a aussi bien obsédé Mounier que Sartre et Malraux. Le point de vue de Mounier sur les procès de l'Europe de l'Est marque cependant sa rupture avec le stalinisme.

L'influence de Mounier n'est pas limitée à la France. Un groupe allemand comme celui du *Frankfurter Hefte* le reconnaît comme son maître¹³⁵. Peut-être ses ouvrages et ses articles manquent-ils de clarté et d'acuité littéraire pour faire de lui un de nos grands « maîtres à penser ». En attendant, il a aidé de nombreux chrétiens à se libérer du conformisme de notre temps, et ainsi à les réintroduire comme le levain de l'histoire. Sa mort précoce à 45 ans laisse son œuvre inachevée, mais Emmanuel Mounier n'est pas à négliger dans l'évolution de bon nombre de nos contemporains à l'intérieur et à l'extérieur du christianisme.

1^{er} avril

Un second Péguy

Le Soir (Bruxelles)

Emmanuel Mounier, qui vient de mourir à 45 ans, épuisé par le travail, n'avait certainement pas le talent littéraire et le souffle épique de Charles Péguy. Il n'en demeure pas moins que sa philosophie personaliste et ses tentatives de concilier la foi chrétienne avec les revendications sociales sont certainement ce qui se rapproche le plus de la démarche du normalien dreyfusard et qu'*Esprit* (dont le sort paraît du coup bien incertain) reprit la tradition des *Cahiers de la Quinzaine*.

135. Cf. *supra*, p. 39.

5 avril

Emmanuel Mounier est mort

Grenz-Echo (Eupen)¹³⁶

Beaucoup d'Allemands ont rencontré ce Français à l'esprit de feu et porté par un grand idéalisme dans les années qui ont suivi la fin de la guerre, soit en tête à tête, soit en groupe. Le directeur de la revue catholique *Esprit* a été l'un des premiers Français à avoir vu la nécessité d'encourager la jeunesse allemande après la chute du régime hitlérien et aux heures de la plus profonde désolation. C'est à son initiative qu'a été fondé le « Comité d'Échange avec l'Allemagne nouvelle », où se sont réunies de nombreuses personnalités pour lesquelles échanger des idées entre ces deux peuples voisins semblait utile et ce, sans aucun ressentiment, alors que beaucoup d'entre eux avaient sévèrement souffert sous la terreur nazie¹³⁷. Mounier s'y est engagé avec enthousiasme et s'en est souvent fait l'écho dans sa revue¹³⁸. Dès 1947, il publia un numéro spécial sur l'Allemagne où s'exprimèrent des Allemands de toutes couches sociales¹³⁹. Cette publication était un vivant témoignage qu'il y avait aussi, à côté d'épanchements de désespoir dans une Allemagne abattue, des forces positives qui exigeaient avec une grande foi en l'avenir un renouveau rigoureux de la vie politique et spirituelle.

Mounier était un homme actif, toujours en quête de travail, il passait de conférence en conférence, écrivant des articles, débattant avec des amis jusque tard dans la nuit et trouvant le temps d'enrichir ses connaissances en lisant de nombreux livres et périodiques. Il est mort du surmenage, d'une crise cardiaque. Encore jeune : il avait un peu moins de 45 ans. Après ses études philosophiques, il refusa une chaire. Il fonda un groupe d'études qui se transformera plus tard en groupes des études « *Esprit*¹⁴⁰ ». La revue du même nom a vu le jour en 1932. Ses collaborateurs étaient issus de cercles catholiques pour lesquels il convenait de ne pas se fermer à la pensée socialiste qui n'aurait pas dû dégénérer en une dictature en Russie. Comme la plupart de ses amis et collaborateurs, Mounier n'était membre d'aucun parti politique. Sa saine critique qui n'a épargné personne lui a souvent valu des attaques de tous bords.

136. Fondé en 1927, le quotidien germanophone *Grenz-Echo* est lié au Parti social-chrétien et dirigé à l'époque par l'archéologue allemand Otto Eugen Mayer (1888-1981). Traduit par Markus Kneer.

137. Cf. *supra*, p. 22.

138. Cf. E. Mounier, « Munich : deuxième congrès international de la jeunesse » (août 1947), « Un comité France-Allemagne » (novembre 1947)...

139. Cf. « Les Allemands parlent de l'Allemagne », juin 1947.

140. Allusion probable au « Groupe d'études en commun » fondé par Jacques Chevalier en 1921 à Grenoble, et dont Mounier fut le secrétaire de 1924 à 1926. Le lien que fait l'auteur avec les futurs groupes « *Esprit* » est en partie justifié par la circulaire adressée à ce groupe initial (cf. *Œuvres complètes*, t. I, p. 647-649).

Il ne variait pas dans ses idées, même s'il se montrait bienveillant envers des propositions positives de ses adversaires et en tirait les conséquences pour promouvoir sa propre cause. Malgré toutes ces attaques (c'était sans doute un des plus importants représentants du personnalisme), l'homme était très estimé pour son indépendance intellectuelle, sa sincérité et sa maîtrise de soi. Pour la vie intellectuelle française, sa disparition est une grande perte. Parmi tous les écrits qu'il a laissés, ses livres sur le personnalisme occupent une place prédominante.

8 avril

Emmanuel Mounier

L'Essor du Congo (Élisabethville)¹⁴¹

Ce n'est pas sans émotion qu'on a appris la mort inattendue d'Emmanuel Mounier, enlevé à ses courageuses activités alors qu'il était dans la force de l'âge.

Il aura été un de ces hommes qui avait les qualités du chef de file. Il fut un homme audacieux, nourri d'un haut idéal humain et se consacrant corps et âme à la défense de ses idées.

Entré dans l'enseignement, il résigna ses fonctions pour se donner complètement à l'œuvre qu'il avait conçue et à sa revue *Esprit*. Faisant appel à de nombreux collaborateurs et ayant réussi à former une forte équipe, il résuma sa pensée dans ce « personnalisme communautaire » auquel se rallièrent des hommes d'opinions philosophiques et religieuses divergentes mais qui se retrouvaient dans la volonté d'un redressement où serait reconnue la primauté du spirituel.

Voici comment il définit un jour sa « position » :

Le danger, c'est de quitter le plan de la réalité concrète et, croyant « s'élever » au plan spirituel, s'arrêter dans une sorte de moralisme solennel et dogmatissant, sans morsure sur les choses qui sont dans ce lieu et dans ce temps, sur les hommes réels ; mystification qui, pour être une défense contre l'empirisme des politiciens, n'en est pas moins éloignée du réalisme chrétien. Il faut apprendre à beaucoup de catholiques que rien n'est encore fait quand ils ont énoncé une généralité¹⁴².

Il fut de ces catholiques qu'on se plut à nommer « catholiques de gauche » et plusieurs de ses articles soulevèrent de chaudes discussions. Il ne fut pas un

141. Fondé et dirigé par Jean Sépulchre (1894-1969), colonialiste modéré, l'hebdomadaire *L'Essor du Congo* (1928-1960) était lié à la maison d'édition du même nom (sise à Élisabethville, future Lubumbashi).

142. E. Mounier, « Action temporelle des catholiques », dans *Regards catholiques sur le monde* (entretiens avec Dominique Auvergne), Paris, Desclée de Brouwer, 1938, p. 82-83.

« copiste » de Charles Péguy, mais le poète de Jeanne d'Arc, à qui d'ailleurs il consacra un important ouvrage, était le compagnon de sa pensée.

15 avril

Roger LEDENT

Emmanuel Mounier et le personnalisme

La Lanterne (Bruxelles)¹⁴³

Tous les hommes de ce temps, dont la bonne volonté s'attache à transcender les conflits qui nous déchirent dans l'ordre politique, économique ou social, auront ressenti très douloureusement la mort d'Emmanuel Mounier.

Philosophe et homme d'action, Emmanuel Mounier restera aux yeux de tous ceux qui, en ce dernier quart de siècle, tentèrent de dominer la stérile rivalité des peuples, des classes et des idéologies, pour fonder un nouvel humanisme, celui qui les aura le plus dignement et le plus courageusement représentés. Cette tentative, Mounier l'avait baptisée « personnalisme ».

Sans vouloir ajouter une nouvelle doctrine à toutes celles qui se partageaient la pensée politique de sa génération, Emmanuel Mounier prétendait retrouver en chacune les éléments valables qui permettraient d'édifier une société nouvelle sur ce qu'il appelait « la faillite du monde moderne ».

Ce n'est pas que le personnalisme n'eût ses buts propres. La revue *Esprit* qui, depuis 1932, était l'organe du mouvement les précisait de la manière suivante en 1934, dans une déclaration dépourvue de toute *ambiguïté*. Il s'agissait d'établir un ordre nouveau sur la primauté des valeurs spirituelles, de « délier ces valeurs de leurs compromissions avec le désordre établi ; de les engager dans les résolutions qu'elles commandent¹⁴⁴ ».

Si le « personnalisme » s'opposait au matérialisme individualiste, il n'était pas moins hostile au matérialisme collectiviste et au faux spiritualisme fasciste :

Renaissance solitaire de la personnalité et de la communauté humaine qui est, à tous les degrés, une communauté de personnalités : tel est notre but dernier.

Une personne, ce n'est pas seulement un rouage économique bien adapté, ou une vie bien tendue ; c'est un centre de liberté, de méditation, de création et d'amour. C'est une vocation originale que la société doit développer dans son originalité. [...] Tout homme sans exception a le droit et le devoir de développer toute sa personnalité. Cette exigence condamne à la racine un régime social

143. R. Ledent (1910-1980), philologue, était journaliste littéraire au quotidien *La Lanterne* (1944-2002), édition bruxelloise du quotidien liégeois conservateur *La Meuse*.

144. *Esprit*, « Nos positions », *Esprit*, mars 1934, p. 3.

qui rejette les uns dans la misère et la lutte de classe, les autres dans la médiocrité et l'envie de classe, abolit la propriété qu'il prétend défendre et asservit tous les esprits, depuis leur première éducation, aux valeurs d'argent¹⁴⁵.

Sans prétendre convertir les masses à quelque nouveau credo politique ou social, Emmanuel Mounier avait appuyé son action sur la confrontation amicale de tous les esprits d'élite soucieux, comme lui, de mieux comprendre le monde contemporain pour y découvrir les sources les plus fécondes d'une réformation, sinon d'une révolution, qu'il croyait très prochaine. Ainsi se sont formés dans toute l'Europe ces groupes « Esprit » qui tissèrent entre des hommes appartenant à divers partis politiques comme à diverses confessions philosophiques un réseau de liens dont la solidité résista à plus d'une épreuve.

Avant cette guerre, le personnalisme représenta, en face du matérialiste marxiste et de l'individualisme libéral, une « Troisième Force », comme il s'intitula lui-même, dont le rôle fut très sensible parmi les divers courants qui se partageaient alors la vie spirituelle.

Peut-être y eut-il, en dépit de leur bonne volonté, une grande part d'illusion dans la croyance de ces intellectuels à l'efficacité de leur action. Leur « engagement » resta toujours soumis à trop d'exigences particulières en face d'autres révolutionnaires beaucoup mieux armés contre les tentations de l'esprit critique.

Par contre, la qualité des collaborateurs d'*Esprit* confère une exceptionnelle valeur à toutes les enquêtes entreprises par la revue sur les grands sujets d'actualité, dans l'ordre politique, social ou philosophique. La collection complète d'*Esprit* représente à cet égard un inestimable document sur le monde moderne.

Les numéros spéciaux sur le travail, sur le christianisme contemporain, sur la société américaine présentent une densité et une objectivité dont les historiens et les sociologues sauront tirer le plus large parti¹⁴⁶.

Emmanuel Mounier, passionnément attentif à tous les aspects que revêtait une Révolution à laquelle il voulait imposer la marque personnaliste, croyait découvrir chez les autres la même générosité dont il était animé.

C'est ainsi qu'après la guerre, dans l'euphorie d'une victoire dont le communisme voulait s'attribuer tout le mérite et tout le fruit, il engagea avec le marxisme un dialogue au terme duquel il eut la faiblesse d'envisager une conciliation possible entre son humanisme chrétien et le totalitarisme intransigeant de ses interlocuteurs.

145. *Ibid.*, p. 4.

146. Cf. « Le travail » (juillet 1933), « L'homme américain » (novembre 1946), « Monde chrétien, monde moderne » (août-septembre 1946).

Cet intellectuel fut, comme tant d'autres, plus soucieux d'adapter ses conceptions idéologiques à l'évolution des faits que de tenter d'incliner ceux-ci dans le sens de ses propres doctrines. Ce pragmatisme est, à nos yeux, l'aspect le moins sympathique de l'œuvre de Mounier.

Que restera-t-il du personnalisme après la disparition de son animateur et de son chef ?

Le mouvement a-t-il encore assez d'influence pour se défendre sans le secours de celui qui l'avait nourri de toute la substance de son esprit fécond, qui y avait consacré toutes ses forces, et tout son courage ?

« Marxisme, existentialisme, personnalisme se partagent maintenant l'avant-garde comme trois autres "grands" se partagent le pouvoir politique français, trois autres encore l'hégémonie mondiale », affirmait Mounier en 1945¹⁴⁷.

Je ne sais si, depuis ce temps, comme d'autres grands dans l'ordre politique, le personnalisme n'a pas subi une perte de vitesse vis-à-vis de ses rivaux. Dans ce cas, la disparition d'Emmanuel Mounier aggraverait encore sensiblement ce recul. À vrai dire, cette disparition, c'est le monde intellectuel tout entier qui la ressentira très durement. Il perd en Mounier à la fois un grand homme d'esprit et un grand homme de cœur.

18 avril

Le Soir (Bruxelles)

Emmanuel Mounier, directeur de la revue *Esprit* et qui vient de mourir si jeune, croyait, bien entendu, aux vérités éternelles. Très fermement. Mais aussi aux nécessaires évolutions. Il disait : « Il y a une sorte de métempsychose spirituelle ; les vérités demeurent à travers les siècles et les climats, mais elles doivent changer de corps pour sauvegarder leur éternité même. »

22 avril

Jean HUBAUX

Sur la mort d'Emmanuel Mounier

Le Face-à-main (Bruxelles)¹⁴⁸

Dans une aventure comme l'exode de l'an quarante, il y a des épisodes dont le souvenir s'estompe, et d'autres, au contraire, dont l'image tend à s'affermir à mesure qu'elle s'éloigne dans le temps. Je pense que je n'oublierai jamais l'heureuse surprise que me procura, voici bientôt dix ans, la lecture d'un simple hebdomadaire, par quoi

147. E. Mounier, « Le message des *Temps modernes* et le néo-stoïcisme », *Esprit*, décembre 1945, p. 960.

148. J. Hubaux (1894-1959), professeur de latin à l'Université de Liège, collaborait à l'hebdomadaire illustré *Le Face-à-Main* (1926-1965).

je me retrouvai soudain en contact avec un monde d'idées que je commençais à croire disparues.

J'étais réfugié avec les miens en Auvergne, non loin de la ligne de démarcation des deux zones, mais encore du bon côté. Dans notre village montagnard, les journaux et périodiques français, qui d'abord nous étaient parvenus en abondance, devenaient depuis le 15 juin de plus en plus rares.

Paris-Soir paraissait, sur format réduit, à Clermont-Ferrand, et nous pensions avoir la berlue en lisant les titres et manchettes¹⁴⁹. Quelques jours avant, ce journal ne tarissait pas d'éloges sur la bravoure et l'habileté des pilotes de la RAF. Maintenant, il imprimait, sans même avoir changé les noms de ses correspondants, qu'on n'avait pas vu dix avions anglais dans le ciel de France. Mais nous n'étions pas au bout de nos étonnements. Il nous restait à apprendre que le propre directeur de ce canard venait d'être promu ministre des Informations dans le gouvernement de Vichy.

C'est dans ces conjonctures qu'un beau jour de ce mémorable été, j'ouvris, sans grand espoir, un numéro de l'hebdomadaire *Marianne*, qui avait tenté de réparaître, à Lyon, je pense¹⁵⁰. Il contenait un long article d'une veine si rare, d'un si ferme courage, d'un ton si juste, que j'en imposai la lecture à ma famille, toutes affaires cessantes. « On a bien fait, disait en substance le chroniqueur occasionnel de *Marianne*, on a eu raison de nous exhorter à la pénitence. Avec une componction sincère, chacun d'entre nous a battu sa coulpe tantôt sur sa poitrine, tantôt sur celle d'autrui. Oui, la France fut coupable et les Français ont de bons motifs d'éprouver regrets et remords. Seulement, maintenant que la confession publique a été faite – et avec quel éclat ! – allons-nous encore continuer longtemps à nous abandonner à cette sorte d'ivresse masochiste qu'il y a dans le repentir proclamé ? Ne sera-t-il pas bientôt temps, après la pénitence et le ferme propos, de passer à des activités moins mystiques et plus utiles¹⁵¹ ? » L'article se poursuivait ainsi sur deux larges colonnes,

149. Ancêtre de *France-Soir*, *Paris-Soir* (1923-1944) était dirigé depuis 1930 par Jean Prouvost (1885-1978), qui, du 6 juin au 10 juillet 1940, fut ministre de l'Information, poste dont il démissionna au moment où Pétain reçut les pleins pouvoirs.

150. *Marianne* (1932-1940), hebdomadaire de gauche, s'était en effet installé à Lyon à l'automne 1939.

151. Paraphrase probable de ce passage d'« À l'intelligence française » de Mounier (*Marianne*, 21 août 1940) : « Ne perdons pas non plus nos forces dans la polémique et dans la critique. Quand on nous a renvoyé dans nos foyers, sortant de cette coupole de solitude qui est tombée sur nous entre mai et juin, nous avons trouvé des faits, des institutions et des hommes improvisés. Nous verrons bien d'autres vicissitudes encore, d'autres écroulements, d'autres nouveautés. N'épuisons pas nos forces à jurer contre la poussière soulevée par l'effondrement. Dans six mois, dans un an, dans deux ans, quand le "processus" de la défaite sera clos, la France, l'Europe, auront besoin de notre effort constructif. Ne pensons qu'à ce qui peut naître, ressusciter, guérir, et laissons les morts

splendiblement réconfortantes, et quel bonheur de constater qu'il était signé d'un nom connu de nous dès avant la guerre et la drôle de guerre : Emmanuel Mounier.

Emmanuel Mounier vient de mourir, jeune encore, laissant en Belgique un grand nombre d'amis que sa disparition prématurée risquerait de désemparer s'ils n'avaient pas reçu de lui de nobles leçons de morale et de pensée. Mounier était le fondateur d'un groupe international de sociologues, de moralistes et d'écrivains qui collaborent plus ou moins régulièrement à la revue *Esprit*. Dès le début, des Belges de tendance catholique mais libres dans leurs opinions se rallièrent à ce mouvement généreusement syncrétiste qui faisait appel à tous les « esprits » libres. *Esprit* n'a pas de programme à proprement parler, mais cette revue originale propose à ses lecteurs une sorte de cri de ralliement : le personalisme. Un bon nombre de Belges, amis de Mounier, devinrent, grâce à lui, « personalistes » et il y a gros à parier qu'ils le restèrent. D'autres, moins éminents, parmi lesquels figure le signataire de ces lignes, abandonnèrent le groupe « *Esprit* », le personalisme et l'idéologie communautaire. Pour ma part, ce fut par lassitude. Autant la nette pensée de Mounier m'avait séduit et conquis dans l'article de *Marianne* publié en juin quarante, autant j'avoue que j'ai maintes fois éprouvé un sentiment d'irritation et, finalement, de découragement en présence des broussailles, des obscurités, des abstractions néologistiques dont fourmille trop souvent la revue *Esprit*.

Quel dommage ! S'il y a une matière où il conviendrait, où il importerait d'écrire en un style limpide, coulant, simple en un mot, n'est-ce pas précisément la morale ? Mais non ; le malheur des temps a voulu que des penseurs français, influencés par ce travers que Julien Benda appelle injustement le byzantinisme, aient cru devoir formuler leur théorie en des phrases complexes et ténébreuses, fréquemment composées de mots dont on ne trouve nulle part la définition.

Peut-être cette manière d'impuissance à s'exprimer avec simplicité appartenait-elle au destin tragique d'Emmanuel Mounier.

27 avril

J. Sx.

**Une émission de la Radiodiffusion française
consacrée à Emmanuel Mounier**

Le Peuple (Bruxelles)

Récemment, la radiodiffusion française a consacré une émission d'une heure à Emmanuel Mounier, promoteur du mouvement personaliste et directeur de la revue *Esprit*, mort récemment.

enterrer leurs morts. Soyons les distributeurs de vie : à quelque régime que ce soit, la vie ne peut que donner la vie. »

J.-M. Domenach, l'un des plus proches collaborateurs de Mounier, a résumé la position et l'action du mouvement personnaliste, rappelant que, comme Péguy avait dit : « La révolution sera spirituelle, ou elle ne sera pas », Mounier avait écrit : « La révolution sera morale, ou elle ne sera pas. S'il faut changer les choses, il faut, aussi changer les hommes¹⁵². »

P.-A. Touchard, autre promoteur de la revue *Esprit*, retraça l'histoire de la revue, qui débute en 1932¹⁵³. On entendit alors quelques-uns des principaux amis de Mounier parler de lui, dont quelques peintres, comme Bazaine et Gromaire, et des musiciens comme Jaubert¹⁵⁴.

Paul Fraisse situa chaque numéro de la revue dans les circonstances des mois et des années d'avant-guerre et rappela l'importance spirituelle qu'eurent les numéros consacrés au Travail (juillet 1933), à l'Argent (octobre 1933), au Manifeste personnaliste (1933-1935), à la Femme (juin 1936), au Salut au Front populaire (juillet 1936), à la Résistance espagnole (avril 1937), enfin au Lendemain d'une trahison : Munich (octobre 1938) et au rassemblement démocratique personnaliste (décembre 1938), qui visait « non les hommes de bonne volonté, mais de volonté¹⁵⁵ ».

Puis la guerre, et Beigbeder évoqua l'exil de Mounier à Lyon, et les dix numéros de la revue parus sous la censure, dénonçant Vichy, Bonnard, et le mouvement « Dieu à l'école » que défendait J. Chevalier¹⁵⁶.

152. J.-M. Domenach (cf. *Cahiers Mounier*, n° 5, p. 115-116 et 184-185). Cf. E. Mounier, « Révolution et révolution », intervention à l'Union pour la vérité le 18 février 1932 : « Nous sommes avec Péguy : la révolution sera morale ou elle ne sera pas. Mais nous sommes aussi avec lui quand il demande à l'homme, plongé parmi les forces, d'employer les moyens temporels, même pour le service d'une révolution spirituelle » (repris dans *Révolution personnaliste et communautaire*, dans *Œuvres*, t. I, p. 849)

153. P.-A. Touchard (1903-1987), entré dans la revue *Esprit* comme permanent, chargé de la rubrique littéraire et théâtrale, de 1932 jusqu'en 1947, année où il fut nommé administrateur du Théâtre français (jusqu'en 1953). Il assura aussi la direction du *Voltigeur* de 1938 à 1939. Cf. « Dernier dialogue [avec Mounier] », *Esprit*, décembre 1950, p. 777-787.

154. J. Bazaine (1904-2001), peintre, collabora à *Esprit* de 1934 à 1938 ; Marcel Gromaire (1892-1971), peintre, y écrivit de 1934 à 1935 ; Maurice Jaubert (1900-1940), proche de Ravel, y collabora assidument de 1934 à 1938.

155. P. Fraisse (1911-1996), psychologue, premier président de l'Association des Amis d'Emmanuel Mounier. Cf. « Sa puissance d'accueil », *Esprit*, décembre 1950, p. 788-796.

156. Marc Beigbeder (1916-1997), philosophe et écrivain, collabora à *Esprit* de 1941 à 1986. Sur la revue durant la guerre, cf. E. Mounier, « La ligne est en réparation », *Esprit*, mars 1950 (repris dans *Cahiers Mounier*, n° 5, p. 23-24).

En 1940, Mounier organise la résistance dans le sud de la France avec Bourdet, Béguin¹⁵⁷, etc. En janvier 1943, il est arrêté. Il demande à être jugé. On le lui refuse. Il poursuit alors une grève de la faim en prison. Le douzième jour on cède et on le traduit devant la cour de justice. C'est le fameux procès de Lyon, en octobre 1943. Mounier se défend. On l'acquitte. Il rentre dans la clandestinité. Pierre Emmanuel raconte la vie clandestine de Mounier et comment la résistance spirituelle devint pour les groupes *Esprit* de la résistance¹⁵⁸.

À Paris, c'est P.-A. Touchard qui rassemblait les groupes. Et le 1^{er} décembre 1944, Mounier revient à Paris et relance le premier numéro de la revue.

Depuis lors, c'est la magnifique série d'enquêtes sur les Juifs (septembre 1945), sur le communisme (février 1946), sur la jeunesse allemande (juin 1947) à propos de laquelle Mounier écrit : « Désormais on ne pourra plus sauver ou condamner une nation sans sauver ou condamner avec elle le monde entier¹⁵⁹. »

C'est également le numéro sur l'échec politique de la Résistance (décembre 1947) et sur le centenaire du communiste (mai 1948). On diffusa un disque où la voix de Mounier était enregistrée, qui célébrait ce centenaire¹⁶⁰. Enfin, après l'enquête sur l'avenir de l'école libre en France, c'est la dernière enquête que Mounier mena : « La médecine, quatrième pouvoir », qui dénonçait les techniques mises en œuvre pour violer la liberté humaine¹⁶¹.

Mort en pleine tâche, Mounier laisse des groupes actifs, un mouvement significatif et une trace essentielle dans l'époque. Et la revue *Esprit* qui continue de paraître.

157. Cl. Bourdet (1909-1996), résistant à *Combat*, déporté, cofonde la revue *Socialisme et liberté*, le journal *Octobre*, puis, en 1947, *Combat*. En mars 1950, il venait de créer *L'Observateur*. Il collabora quatre fois à *Esprit* de 1936 à 1950 sur des questions politiques. – A. Béguin, cf. *infra*, p. 195.

158. P. Emmanuel (1916-1984), poète, travaillait depuis la Libération à la Radiodiffusion française, où il s'entretint avec Mounier au sujet du *Personnalisme* en 1949. Il collabora à *Esprit* dès 1939.

159. La phrase de Mounier dit exactement : « Il n'est plus possible à n'importe quelle nation de se sauver sans sauver le monde entier, de se suicider sans emporter l'univers dans sa ruine » (« Final », *Esprit*, juin 1947, p. 1076).

160. Il s'agit probablement de la chronique « Le marxisme et l'opinion française » (2 décembre 1945). En 1948, Mounier ne tenait plus de chroniques radiophoniques.

161. Cf. « Le travail » (octobre 1933), « Propositions de pays scolaire » (mars-avril 1949) et « Médecine, quatrième pouvoir » (mars 1950).

1^{er} mai

I

Robert BULTOT

Emmanuel Mounier

L'Escolier de Louvain (Louvain) ¹⁶²

Le 22 mars à 3 h 30 du matin, Emmanuel Mounier succombait à une défaillance cardiaque. Tous ceux qui luttent pour la Vérité et pour une juste révolution sociale ressentiront douloureusement sa perte.

Emmanuel Mounier était un de ces rares chrétiens, trop rares encore, qui avait compris que vivre, c'est foncer en avant, c'est remettre en question. Compris aussi et réalisé l'engagement chrétien. Il savait que l'Église ne forme pas une caste où il faut contraindre d'entrer des brebis infidèles ou têtues. La position de Mounier était extrêmement ouverte et fraternelle. Il luttait côte à côte, dans l'amitié et le respect, avec tous ceux pour qui la Vérité et la Justice sont les valeurs primordiales, celles qui réclament un don total. L'agressivité et le désintéressement de la revue *Esprit* qu'il a fondée il y a dix-huit ans, et à laquelle collaborent des hommes de toutes opinions et de toutes croyances, communistes, athées, existentialistes, chrétiens, sont un cinglant soufflet à la face des pharisiens et des embusqués.

Je songe à son compagnonnage avec les marxistes. Mounier a vu le chancre qui mine l'Europe et devrait faire sa honte : l'injustice sociale. Le socialisme est un fait aussi inéluctable que le capitalisme. La plaie de l'Europe, c'est le hiatus entre les deux. Le scandale consiste dans la persistance, après les accidents fatals qui ont accompagné la naissance et le développement de la grosse industrie, d'une attitude bestiale, antihumaine, d'un monde qui n'a d'autre dieu que l'argent et le Moi exclusif des autres.

Mounier s'était jeté dans ce combat pour une réforme sociale ; non celle d'esprit bourgeois qui consiste uniquement dans une amélioration des conditions matérielles : économiques et financières. Mais pour une réforme d'esprit humaniste qui vise l'épanouissement de la personnalité de l'ouvrier dans une perspective humaine et non de classes.

Dans le dernier éditorial qu'il consacrait à *Esprit* (février 1950), sous le titre « Fidélité », il précisait lui-même sa position et les devoirs qu'elle entraîne :

162. R. Bultot (1929-2017), futur médiéviste à l'Université catholique de Louvain, alors étudiant en histoire dans cette même université. – *L'Escolier de Louvain* (1945-1960) était le journal des étudiants de cette université.

inquiétudes de son siècle. Mais quelle simplicité dans la personne et dans le ton, quel langage dépouillé et quelle pénétration d'analyse. C'est bien avec un esprit neuf, vierge pourrait-on dire, qu'il attachait les problèmes.

Ceci aussi est une leçon pour nous : le monde que nous avons à refaire, ce n'est pas en retournant en arrière, dans le passé, que nous le reconstruirons, mais en partant de la situation présente, de nous-mêmes et de notre foi. Nous sommes assez forts pour cela. Avec Dieu par devant, nous n'avons pas besoin de béquilles, mais seulement de courage, de désintéressement et d'audace.

2

Guido VAN HOOF

Pas d'adieu possible...

In memoriam E. Mounier

Universitas (Leuven)¹⁶⁶

Plongé dans un calme de rêve, le petit cimetière de Châtenay-Malabry, où une foule d'amis accompagna sa dépouille mortelle, Emmanuel Mounier attend la résurrection de la chair. Beaucoup parmi eux ont pleuré à l'annonce de son décès. Nous voudrions tous être sûrs que Dieu est venu le chercher comme un voleur dans la nuit. Plus jamais nous ne verrons sa puissante stature, son visage serein aux traits irréguliers, ses lèvres fines si accueillantes au rire et à l'humour. Miné par la fatigue, il est décédé d'une crise cardiaque dans la nuit du 22 au 23 mars 1950. *Universitas* veut se joindre aux nombreux hommages qu'il a déjà reçus¹⁶⁷.

Pour le moment il est impossible d'appréhender la portée de l'œuvre de Mounier. Par l'intermédiaire de sa revue *Esprit*, dont le très renommé *Frankfurter Hefte* peut être considéré comme une annexe¹⁶⁸, à travers l'imposante liste de ses publications, il exerça sur les jeunes générations européennes une immense influence et n'a pas peu contribué à la renaissance du christianisme en France.

Mounier était avant tout un penseur aux talents singuliers. Très tôt, durant la crise économique de 1929-1930, il découvre que l'organisation de la société libérale-

166. G. Van Hoof (1926-2022), futur journaliste catholique réputé, étudiait à l'époque le droit et la philosophie à l'Université de Leuven, où il dirigeait la revue étudiante *Universitas*. Traduit par François Denoël.

167. NdA : Le monde de la presse, sauf *L'Humanité* [cf. *Cahiers Mounier*, n° 5, p. 30-31] et *De Vlaamse Linie* [cf. *supra*, p. 73-74], lui a consacré des articles émouvants. Voir par exemple la pénétrante contribution de Victor Larock dans *Le Peuple* du 24 mars 1950 [cf. *supra*, p. 68-69]. Cette année *Universitas* publiera une étude approfondie.

168. Cf. *supra*, p. 39.

individualiste était moribonde, tout en discernant les dangers des régimes totalitaires. Ce violent combat intérieur pour échapper à cette dualité aboutit à la création d'*Esprit* dans le sillage de la *révolution personaliste et communautaire*. Sous la direction attentive de Mounier, la revue se consacra rapidement à témoigner de la vérité.

Entièrement entre des mains de laïcs, la revue réunit tous les hommes de bonne volonté, catholiques, juifs, protestants, marxistes et incroyants, mettant de côté leurs querelles pour, sur une base communautaire, arriver à bâtir l'Europe de l'Ouest. Ce qui s'est dit lors de son oraison funèbre est exact : Mounier avait des amis et des contradicteurs, mais pas d'ennemis¹⁶⁹ ; son esprit ouvert et sincère accueillait d'abord le bien qu'un homme lui offrait avant de soumettre à la critique ce qu'il y trouvait mal. Mounier était d'abord un ami et il le demeure par-delà toutes les polémiques. Toutes ses capacités en philosophie, en critique littéraire et en éducation lui permirent d'être un pionnier du *personalisme*. Pour autant, ce mot ne doit pas induire en erreur : il ne s'agit pas d'un système philosophique mais d'une attitude de l'esprit, d'un style de pensée : « *Le meilleur sort qui puisse arriver au personalisme, c'est qu'ayant réveillé chez assez d'hommes le sens total de l'homme, il disparaisse sans laisser de traces, tant il se confondrait avec l'allure quotidienne des jours*¹⁷⁰. » Son point de départ est double : d'une part, dans la totalité des objets nous faisons l'expérience dans la forme la plus élevée de l'existence : notre croissance originelle vers la personnalisation est une réalité centrale. « L'insecte qui se mime en branche pour se faire oublier dans l'immobilité végétale annonce l'homme qui s'enterre dans le conformisme pour ne pas répondre de soi¹⁷¹ ... » ; d'autre part, dans la conscience de soi « espérant séduire un grand nombre qui vivent des arbres, comme des animaux ou comme des mécaniques¹⁷² ». La personne marque si fortement son empreinte sur le monde objectif qu'elle est entièrement responsable de son organisation ; les transformations politiques, sociales et économiques lui sont redevables. Ce profond mystère psychologique de la personne a conduit Mounier à ce très volumineux *Traité du caractère*, synthèse magistrale.

D'autres travaux éclairent encore ses conceptions. Citons : *La pensée de Charles Péguy* (1931), *Révolution personaliste et communautaire* (1935), *De la propriété capitaliste à la propriété humaine* (1936), *Manifeste au service du personalisme* (1936) et *Liberté sous conditions* (1946).

169. Cf. homélie d'André Depierre (1920-2011), reprise et développée dans « Ce témoin persévérant de Dieu », *Esprit*, décembre 1950 (*Cahiers Mounier*, n° 5, p. 243). Ce prêtre-ouvrier vivait depuis 1944 à Montreuil, ville ouvrière, où il forma une équipe sous la houlette de la Mission de Paris.

170. NdA : E. Mounier, *Qu'est-ce que le personalisme ?* Paris, 1946, p. 8 [Avant-propos].

171. NdA : Id., *Le personalisme*, Paris, 1950, p. 9.

172. NdA : *Ibid.*

Mais avant tout il reste un enfant fidèle de l'Église, le cœur ouvert au royaume de Dieu, ses yeux ouverts à ses faiblesses humaines. Jamais je n'ai perçu son message aussi actuel, convaincant et profond que dans *L'affrontement chrétien* (1944) et *La petite peur du XX^e siècle* (1949), au style aussi brillant l'un que l'autre.

Il rédige inconsciemment son testament quelques jours avant sa mort : « Dans cette pâte décomposée que devient l'Europe, nous avons à multiplier des hommes qui aient de l'os : des idées fermes, du courage, quelques entêtements irréductibles¹⁷³. »

Puissions-nous aussi en Flandre voir se lever de nombreux héritiers d'Emmanuel Mounier pour faire surgir des pensées nouvelles et de nouvelles actions. Il n'est pas trop tard.

15 mai

Jean BABOULÈNE

Emmanuel Mounier et le mouvement catholique

La Revue nouvelle (Bruxelles)¹⁷⁴

En pleine étape, au milieu de la longue marche aventureuse et nécessaire entreprise voici dix-huit ans, Emmanuel Mounier nous a quittés, sans un au revoir. Avec nous des milliers d'hommes se sentent aussitôt étrangement orphelins. Depuis tant d'années s'était forgée l'habitude de compter avec sa présence amicale et forte pour assurer notre propre présence au monde, à l'événement, à nos tâches, à nos vocations ! Ce trou dans l'équipe n'est pas de ceux qu'on bouche en serrant les rangs. Mounier tenait à nous tous par mille petits dons personnels, une disponibilité souriante et jamais en défaut qui tant de fois nous vint à l'aide. Mais plus encore, il tenait à toute notre génération par cette œuvre qu'il voulait commune, fruit d'un « mouvement » sans cesse alimenté d'engagements personnels, où nous avions l'illusion d'apporter notre part d'efforts et dont, lui parti, il nous faut bien convenir qu'il était seul, essentiellement seul, à l'assumer. C'est de cela qu'il est mort incontestablement : de nous avoir longtemps, trop longtemps attendus ; non pas pour le relayer, non pas pour lui donner l'occasion de se démettre d'aucune des paternités qu'il avait accumulées sur sa vie, mais pour lui éviter le harassant labeur d'avoir sans cesse à rameuter la troupe indécise de ces fidèles que nous croyions être, mais dont

173. Id., « Où va *Esprit* ? », *Journal intérieur d'Esprit*, mars 1950, p. 3.

174. J. Baboulène (1917-1985), polytechnicien, ingénieur, fit partie de l'équipe dirigeante de *Témoignage chrétien* dès 1944 et s'installa un peu plus tard avec son épouse aux Murs blancs auprès des Mounier. – Fondé en 1945, le mensuel *La Revue nouvelle*, d'inspiration chrétienne, était dirigé à l'époque par André Molitor (1911-2005).

la fidélité ne s'était jamais mesurée de façon décisive, comme la sienne, aux exigences de pauvreté et de vérité qui étaient l'être même d'*Esprit*.

Cet homme aura passé sa vie à ouvrir sur l'espérance des fenêtres à un monde asphyxié. Vingt ans de vigilance aux frontières, vingt ans vécus à tailler à même l'épaisseur des préjugés, des aliénations, des durcissements de l'Occident chrétien des issues, des brèches où il fallait ensuite se tenir, accueillir à la fois et se battre : on comprend qu'une exceptionnelle énergie vitale s'y soit consumée sans appel. Mais combien n'ont respiré en France et très au-delà de tous les rideaux qui cloisonnent l'Europe que parce qu'*Esprit* chaque mois leur apportait la substance de la liberté ? Combien d'autres qui n'ont jamais lu *Esprit*, qui n'ont jamais rencontré le regard heureux et plein d'humour à la fois de son fondateur, ont bénéficié sans le savoir d'une impulsion dont ils ne soupçonnaient pas la source ? Mounier lui-même a-t-il imaginé les innombrables relais par lesquels son témoignage alimentait pour une part considérable tous les mouvements généreux de son temps ? Une imprégnation aussi prodigieuse, on la décèle jusque dans le langage de ses adversaires qui n'ont jamais pu, fût-ce au plus chaud d'ardentes polémiques, traiter Mounier et son message comme de l'extérieur. Il y a là un fait de « communion » spirituelle absolument unique ; Péguy lui-même ne l'a pas à ce point suscité et sans doute nous faudrait-il remonter aussi haut qu'à la Renaissance pour retrouver pareille attente et pareille disponibilité de toute une génération à se mettre en résonance avec la recherche d'un homme.

J'en parle honnêtement, puisque je ne suis ni philosophe ni homme de lettres, ni théologien ni critique et que n'étant pas même un collaborateur (sinon accidentel) de la revue *Esprit*¹⁷⁵ ce n'est pas d'abord par son œuvre que j'ai connu Mounier mais par le rayonnement diffus de sa participation au renouveau chrétien de notre temps. Des milliers de « militants » catholiques ont reçu comme moi l'impulsion de son réalisme spirituel, se sont grâce à lui enracinés de manière plus authentique dans le temps, qui ne le connaissaient pas ou n'avaient pas même accès aux rugosités de sa doctrine. Mounier, à côté de nous, se croyait, se disait étranger aux organisations de « conquête » chrétienne qu'étaient nos mouvements d'Action catholique : autonome en tout cas et soucieux de marquer sa vocation qui n'était pas d'apostolat, mais de dialogue, de témoignage et d'accueil. Avec quelle jalousie obstinée défendait-il sa revue de tout étiquetage confessionnel. Non qu'il cherchât par là à se faciliter le contact du monde, non pas surtout qu'il ait jamais songé pour lui-même ou pour ses collaborateurs à camoufler la source de foi où s'alimentait toute sa vie. Son souci n'était ni d'attirer, ni de convaincre, mais de créer ces zones de liberté authentique

175. Du vivant de Mounier, J. Baboulena a publié dans *Esprit* « Le conflit des savants et des militaires » (janvier 1947) et « Le sens de l'édification socialiste en Yougoslavie » (février 1950).

où la personne, passée de l'aliénation à la communion, voit elle-même et accepte son salut.

Les abîmes de la facilité, c'est nous bien souvent qui les côtoyions, qui y serions peut-être bien plus souvent tombés si *Esprit* ne nous avait, entre autres, servi de repère. Ce n'est pas à Mounier seul que le mouvement catholique français de l'entre-deux-guerres doit de n'avoir pas, comme ailleurs quelquefois, succombé aux formules des totalitarismes massifs ni jugé de ses tentations politiques à l'aune des recettes d'apostolat. Une certaine expérience passée et les clairs enseignements d'une doctrine ravivée par Léon XIII à notre usage plus particulier y collaboraient en premier lieu¹⁷⁶. Mais il ne se suffisait pas de ces rappels, ni de l'élaboration rigoureuse et sereine d'un Maritain, ni de la véhémence assénée en temps de crise par Bernanos. Il fallait qu'un homme et une équipe avec lui prissent le risque de recommencer cette tâche tous les mois dans le langage même de l'événement. Il fallait que le « personnalisme » s'édifiât à même le sol du champ de bataille en enseignant qu'« aucune stratégie, fût-elle tournée vers la transcendance, n'a le droit de mutiler quoi que ce soit qui est en l'homme et que le totalitarisme, de quelque robe qu'il s'affuble, est essentiellement la négation de l'homme total ».

À côté de nous – avec nous par communion profonde – Mounier joua lucidement ce rôle providentiel. Il ne m'appartient pas de juger son influence sur de larges zones de l'incroyance contemporaine. Mais pour nous autres croyants, initiés à cette nouvelle manière de vivre dans l'Église, à ce comportement neuf qu'était l'Action catholique naissante, Mounier fut une référence essentielle. Je ne devais le connaître personnellement qu'en 1947 et devenir depuis son ami de tous les jours. Mais peut-être ai-je cessé dès lors de sentir le poids de sa présence sur les déterminations du catholicisme français. Tandis qu'en 1936, le *Manifeste au service du personnalisme* nous arrivait tout chaud dans ce petit parloir du Lycée Louis-le-Grand qu'une administration pleine de condescendant mépris avait abandonné à un aumônier timide, bien des questions qui se posaient au-delà de notre action dans la JEC trouvaient leur réponse¹⁷⁷. C'était, certes, une nourriture un peu lourde pour de jeunes esprits, surtout habitués aux simples coloris d'un évangile en image et mal guéris, quoi qu'ils en disent, de la lourde hérédité pathologique d'un catholicisme accoutumé à se penser lui-même en opposition sociologique au monde des incroyants. Les réponses n'étaient pas des solutions aussi simples, aussi étiquetées, que les « méthodes » préconisées par nos manuels d'apostolat. C'était à vrai dire

176. Cf. *Rerum novarum* (1891) de Léon XIII, première encyclique consacrée à la doctrine sociale de l'Église.

177. De 1933 à 1949, Pierre Drujon (1898-1983), jésuite, fut aumônier national de la Jeunesse étudiante chrétienne (JEC), ainsi que de Louis-le-Grand.

l'inventaire de toutes les exigences que nous n'avions pas le droit d'exclure un seul instant de notre champ de vision sous peine de condamner à la faillite, même spirituelle, nos plus pures générosités. Ainsi, Mounier parlait aux chrétiens pour qu'ils ne confondissent pas leur vocation avec l'art de se chanter à eux-mêmes des cantiques superflus, pour leur faire savoir qu'une présence à la Rédemption est contradictoire avec une absence à l'Histoire.

Le même centrage de notre regard sur le réel, Mounier nous l'imposa dans la crise de l'hiver 1940-1941. Je reçus *Esprit* dans un camp d'Allemagne au milieu d'une foule généreuse et avide d'officiers français. Ce public tout occupé à refaire ses classes de catéchisme était dangereusement tenté de surcroît d'habiller sa ferveur religieuse de la plus naïve idéalisation politique de la soi-disant « Révolution nationale ». *Esprit*, une fois de plus, nous sauva du mirage. Nous sentions Mounier au cœur de ce réseau de fidélité en train de naître maille à maille et qui devait, pour notre honneur à tous, donner à la Résistance son âme chrétienne. Il nous aidait à vivre, dans ces circonstances inouïes, comme d'autres ailleurs, un christianisme de l'« affrontement¹⁷⁸ ». Sans doute la sollicitation de choix décisifs, le tranchant des situations pouvant culminer parfois dans la seule alternative de l'avilissement accepté ou du témoignage donné jusqu'à la vie ont-ils laissé croire à beaucoup que toute vocation chrétienne pouvait facilement se dénouer dans l'héroïsme. Mounier justement, dès sa prison, dès ce procès de Lyon qui lui valut subitement l'audience de toute une jeunesse attentive, même installé à l'avant-scène de l'héroïsme personnel, pensait aux pesantes complexités des situations à venir, à ces lendemains de liberté où seraient nécessaires plus de lucidité intellectuelle et de courage politique que jamais.

Ce n'est certes pas dans la Résistance, ni après elle, comme tant d'autres, que Mounier avait enregistré le témoignage du communisme. Non point seulement celui des professeurs ou des hommes du parti, mais aussi la prodigieuse immanence de la foi prolétarienne. Persuadé qu'il était de la nécessité d'une révolution intégrale – à la suite de son maître Péguy –, il la voulait aussi morale. Il n'imaginait pas une seule seconde que cette œuvre nécessaire de l'histoire pût se faire sans l'apport massif du communisme. Comment frustrer l'avenir de cette part irremplaçable des forces neuves et pures de l'humanité présente que le communisme assume en asservissant ? Mounier ne pensait pas que notre tâche – surtout d'un point de vue chrétien – s'identifiât à la tentative quelquefois pure d'intention, mais toujours avortée, de détacher du communisme ce qu'il a de meilleur. Il pensait au contraire qu'il fallait le lester d'un poids plus lourd encore d'humanité véritable, de telle sorte que s'il devait un jour être vaincu ce le soit du dedans, par sa propre richesse.

178. Allusion à *L'affrontement chrétien* écrit par Mounier durant l'occupation.

Au maintien de cette hypothèse était essentiel le comportement collectif des chrétiens à l'égard de l'athéisme marxiste. Comportement hostile à toute concession. Quel accommodement aurait pu concevoir cet esprit rigoureux et tranquille ? Que de fois ne l'ai-je entendu s'étonner qu'on ne comprît pas qu'était révolu le temps des modernismes et de leurs dérisoires conciliations, que nulle génération moins que la sienne n'était tentée de mettre en cause l'intégrité de la foi. Mais les attitudes de l'intégrisme lui paraissaient du même coup la pire des trahisons et la plus inutile, une arme sans gibier, un propos sans discours. Le marxisme lui paraissait totalement hors de la vérité parce qu'à mi-chemin de la vérité. Ce n'était pas en deçà, par je ne sais quels reniements dégradants dont tant d'exemples aujourd'hui nous montrent le vide spirituel, mais au-delà de l'expérience révolutionnaire que le communisme pouvait s'ouvrir et se dépasser.

Qu'une telle attitude soit difficile à tenir, les incompréhensions forcenées dont furent l'objet ses plus récents témoignages le prouvent assez. Des deux côtés. Aux chrétiens, il demandait d'être dépouillés de tout le reste. Et de ne poser aux communistes d'autres conditions de dialogue que celles de la vérité, de la justice, mais non celles de l'abandon et du reniement. Il exigeait de ne se point satisfaire d'un abord conceptuel de cet écrasant problème, mais de le saisir dans l'existence même du prolétariat. Rien sans doute ne le faisait plus souffrir que les sophismes des « compagnons de route » ou les misérables simplifications « progressistes ». Mais rien ne lui paraissait plus scandaleux que la prétention de tant d'intellectuels ou de pseudo-apologètes de ne rencontrer le communisme qu'au niveau rabaisé de leurs consciences bourgeoises.

Mounier ne s'est jamais attendu à grand écho du côté communiste. Les remous qu'y suscitait sa position singulière ne l'abusaient pas. Ni les avances cauteleuses, ni les sarcasmes ou les calomnies. Il savait que le bloc marxiste ne pourrait s'entrouvrir dans un monde hostile qu'à la stricte condition d'un monde chrétien autour de lui purifié par l'ascèse sociale de tout comportement négateur. Tout devait tendre, selon lui, à faire mûrir cette conscience réciproque, mais non point à en hâter la manifestation. Aussi n'avait-il aucune peine à admettre les disciplines de son Église. Au milieu de beaucoup de ses amis troublés et inquiets, il avait réussi en juillet dernier à faire des décisions de Rome lumière et filiale acceptation¹⁷⁹.

179. Le 1^{er} juillet 1949 parut un décret du Saint-Office, approuvé par Pie XII, qui excommuniait notamment les fidèles professant « la doctrine matérialiste et antichrétienne des communistes et surtout ceux qui la défendent ou la propagent ». Mounier réagit dans un article qu'il conclut ainsi : « C'est à nous de lui donner [au décret] un avenir salutaire et d'en écarter des développements mortels. Ce n'est pas comme un cadavre, c'est comme un vivant, et en vivant, que le chrétien écoute la voix de son Église. Les énergies spirituelles auxquelles l'Église barre le chemin du communisme ne doivent

Il est vrai qu'au regard de toute apparence autour de lui l'horizon ne s'élargissait pas. Le témoignage qu'il s'efforçait de rendre, les événements et les hommes le lui renvoyaient sans cesse plus durement. Le communisme venait de le prendre pour cible et de falsifier atrocement ses intentions. Ses amis partout énuméraient les impasses au bout de leurs engagements divers. Le dialogue devenait une gageure. Mounier, malgré lui, se voyait contraint au prophétisme, à quoi n'allaient pas ses désirs profonds. Nous l'avions vu ces derniers temps se recueillir sur son œuvre, avoir surtout de plus en plus explicitement recours à la réflexion sur l'histoire chrétienne. Un silence se faisait en lui, que ne troublaient pas les mille obligations de sa tâche auxquelles il se donnait en souriant. Il mûrissait quelque nouveau départ, lui qui, tant de fois déjà, en avait eu le courage serein. Il allait une fois encore, à force de cœur, briser ce cercle autour de lui, reprendre le sillon, éclairer du devant notre chemin difficile. S'il nous a devancés un peu au-delà, c'est peut-être, lui aussi, pour nous dire avec encore plus de force que le dernier mot de l'intelligence, c'est la charité.

27 mai

Henri LIEBRECHT¹⁸⁰
Le Soir (Bruxelles)

C'est une joie de pouvoir, l'occasion s'offrant, honorer le mérite. Mais le mérite, lui, se déroberait plutôt aux compliments. Il croit à ses « dieux », et à la cause qu'il sert, beaucoup plus qu'à son personnage. Il arrive que la mort de l'homme authentiquement grand offre à la louange la première occasion adéquate de s'exprimer à son propos.

Tel est le cas, je pense, d'Emmanuel Mounier. La disparition soudaine, à quarante-cinq ans, du fondateur et directeur d'*Esprit*, a désolé une vaste famille spirituelle qui compte maints Belges dans son sein. Comment a-t-il pu tomber, dirons-nous avec tous ceux qui croient au devoir intellectuel, cet homme en pleine force, dont la vie « remplissait d'admiration et d'effroi », écrit H. Marrou¹⁸¹, ceux qui le voyaient à l'œuvre depuis dix-huit ans ? La gratitude du monde des Lettres envers Mounier ne saurait s'affirmer plus conformément à l'esprit du merveilleux anima-

pas refluer, mais se précipiter en avant et, selon leur tempérament, penser fortement les données politiques d'une issue possible, ou frayer la voie à un nouveau et dévorant franciscanisme. Que ces enfants fous se conduisent en enfants fidèles, qu'ils ne s'amortissent pas en enfants sages » (« Le décret du Saint-Office », *Esprit*, août 1949, p. 310).

180. H. Liebrecht (1884-1955), écrivain et historien, dirigea de 1947 à 1954 les pages littéraires du *Soir*.

181. H. Marrou, « Quelques jours avant sa mort, Mounier écrivait : "Dans cette pâte décomposée [l'Europe], il faut multiplier les hommes qui aient de l'os" », *Témoignage chrétien*, 31 mars 1950 (*Cahiers Mounier*, n° 5, p. 102).

teur qu'en faisant des vœux et, si possible, davantage, pour l'œuvre à laquelle il avait fini par tout sacrifier : sa grande « revue internationale », dont l'importance n'est contestée de personne. Je n'ai pas à insister, ici, sur les positions philosophiques, politiques et sociales d'*Esprit*, sur la clairvoyance et le courage insigne de ses défis aux « réalismes » bottés, sur sa résistance aux puissances de mensonge et d'abêtissement. Mais rien ne m'empêche de rappeler quelle place tient *Esprit* dans la vie des Lettres et des Arts d'aujourd'hui. Il nous est arrivé de discuter, sous cette rubrique, une mémorable « Interrogation à Malraux » qui, positivement, fait date¹⁸². D'autres numéros spéciaux ont traité, par exemple, de Bernanos, du théâtre¹⁸³. Berdiaeff a eu sa part, et Camus, et Sartre¹⁸⁴. J'ai sous les yeux la compendieuse livraison de décembre 1949, où Cassou et Vercors stigmatisent le Saint-Office nouveau style que vous savez, mais où, sereinement, quelque soixante pages signées Claude-Edmonde Magny, Alain, Henry Miller, Georges Duveau, composent un important « Balzac vivant¹⁸⁵ ».

1^{er} juin

Élie BAUSSART

Emmanuel Mounier ou le philosophe engagé

Construire (Louvain)¹⁸⁶

Parler d'Emmanuel Mounier, c'est parler d'une pensée, d'une revue, d'une action. La pensée centrée sur la personne, corps et esprit, « immergée » dans la nature ainsi qu'elle est engagée dans l'histoire, appelée par vocation à transformer celle-là, à créer celle-ci (elle subit les déterminismes, mais elle les « corrige » par la dialectique de l'action) parce qu'elle est un être libre, porteur de valeurs qu'elle

182. « Interrogation à Malraux » (octobre 1948). Collaborateurs du dossier : A. Béguin, Pierre Debray, Claude-Edmonde Magny, E. Mounier, Gaëtan Picon, André Rousseaux et Roger Stéphane.

183. Allusion probable à l'article d'A. Béguin à la mort de Georges Bernanos et à un inédit de celui-ci (août 1948), ainsi qu'à l'article de Marc Beigbeder, « Théâtre philosophique ? Comment le théâtre vient à la philosophie, comment la philosophie vient au théâtre » (décembre 1949).

184. Cf. « Cahier Nicolas Berdiaeff » (août 1948), « Les carrefours de Camus » (janvier 1950) et, sur Sartre, Wladimir Rabinovitch, « Les chemins de la liberté » (janvier 1950).

185. Cf. Jean Cassou (1897-1986), « La révolution et la vérité » ; Vercors (1902-1991), « Réponses » ; Cl.-E. Magny (1913-1966), « Balzac romancier essentialiste » ; Alain (1868-1951), « Étude d'ensemble sur le style de Balzac » ; H. Miller (1891-1980), « Balzac et son double » ; G. Duveau (1903-1958), « Note conjointe : Balzac et le prolétariat ».

186. É. Baussart (1887-1965), homme de lettres, syndicaliste de la Gauche chrétienne et militant wallon, fondateur en 1919 du mensuel *La Terre wallonne* (1919-1940), avait publié *Essai d'initiation à la révolution anticapitaliste* (préf. L. Sturzo), Paris, Bloud et Gay, 1938. Il collabora sept fois à *Esprit* entre 1936 à 1954. – *Construire*, « mensuel de front spirituel » (1946-1959), était édité par le scolasticat missionnaire Notre-Dame du Congo à Louvain.

incarne et, en les incarnant, enrichit et, en fin de compte, « spiritualise » l'univers. La revue *Esprit* fut fondée en 1932 ; elle interrompit sa publication pendant la guerre après avoir tenu aussi longtemps qu'elle pouvait sous le régime de Vichy. Ses numéros spéciaux étudièrent plusieurs des grands problèmes de notre temps, toujours avec le souci d'en étreindre toute la réalité, d'en définir les incidences, de leur proposer, quand il y avait lieu, des solutions. *Esprit* constitue une véritable chronique (au sens étymologique) des vingt dernières années : elle distingue dans la confusion du quotidien les faits qui ont une valeur, qui charpentent le présent ou annoncent l'avenir, elle les décrit, les analyse, les pèse, les juge, sinon toujours sans passion, avec une totale indépendance. L'action fut celle de cette pensée, de cette revue, identifiées à un homme qui pensa librement, qui fut fidèle, plus soucieux de vérité que d'influence (qui eut l'influence par surcroît) ; qui ne céda pas au démon de la polémique et fut vigoureux dans la défense et dans l'attaque ; qui ne crut pas que la pensée dût demeurer spéculation (ni surtout être jeu gratuit) et n'eut de cesse qu'il n'en découvrit et mît en lumière les formes dans lesquelles elle s'exprime – un homme qui servit avant tout la vérité et l'homme : est-ce pour cela qu'il souleva parfois l'inquiétude et fit le scandale des uns, fut en butte aux agressions de certains autres ? La pensée et le caractère sont rares dans un même individu.

La philosophie de Mounier a son point de départ dans sa conception de la personne, conception qui est fille de la pensée chrétienne qui la fonde et en commande le développement.

L'homme appartient à la nature et, en même temps, la transcende ; il la subit, mais il la connaît et la transforme, en quoi il est « coopérateur » de Dieu. Il est un univers, non un univers clos qui se suffirait à lui-même ; en vertu d'une disponibilité innée, il suscite des communautés – des « sociétés de personnes » – et tend à l'organisation des choses, lesquelles, communautés et organisation, sont liées à l'activité et au développement de la personne. Il est esprit et corps ou, plus exactement, une âme incarnée dans un corps, vivant ensemble « une seule et même expérience » : le corps qui est matière, donc pesanteur ; l'âme, lieu d'élection des valeurs « à l'appel singulier d'une Personne suprême¹⁸⁷ », d'où le conflit intérieur dont l'âme est appelée à sortir victorieuse, car la personne est un être dont la vocation est de « se dépasser indéfiniment lui-même¹⁸⁸ ». Malheureusement, il y a dans cette voie des obstacles. Cette pesanteur, d'abord, qui assujettit tellement l'homme à son milieu ; qui le fait sacrifier la liberté qui coûte au conformisme le tout repos ; qui incite au refus qui est fuite et à l'acceptation qui est faiblesse ; qui le livre à l'instinct

187. NdA : *Le personnalisme*, p. 86 [ch. 6 : « L'éminente dignité »].

188. NdA : *Révolution personnaliste et communautaire*, p. 69 [ch. 5 : « Révolution personnaliste »].

qui est « maternel », aux réactions de la paresse, de l'ignorance et de la peur. Des obstacles, on en rencontre partout : dans le monde, dans la famille à cause de « l'oppression secrète¹⁸⁹ » dont elle couvre les siens : dans les « religions d'habitude¹⁹⁰ » avec leur « conservatisme sentimental¹⁹¹ », leur moralisme, dans les entreprises de la « propriété capitaliste » dans le monde d'aujourd'hui avec sa « désolation métaphysique », ses « structures économiques et ses cadres sociologiques [qui] dénoncent chaque jour leur anachronisme, leur impuissance, l'absurdité de leur existence¹⁹² ». Et cependant, l'homme ne peut pas se quitter lui-même qu'il ne peut vivre en dehors de son temps : il est, dès avant sa naissance, « engagé, embarqué¹⁹³ ». À lui, par la vertu d'un réalisme total, au prix d'une lutte sans trêve, de prendre conscience de lui-même, de s'« unifier » ; à lui encore, de s'intégrer dans l'histoire, pour agir sur ses « structures et ses conditionnements¹⁹⁴ », car il est un être libre.

La liberté, pour Mounier, qui « est affirmation de la personne » est conditionnée et limitée dans son exercice par « notre situation concrète¹⁹⁵ » ; elle est la limite mouvante contre laquelle viennent, à un certain moment, se briser les déterminismes ; elle se réalise, sous ses espèces sociales, dans les libertés. C'est cette liberté conjointe à l'« éminente dignité » de la personne qui s'opposent à la dictature des hommes, des collectivités, des techniques ; qui protestent contre toutes les aliénations et contre le mensonge ; qui proposent à l'homme, « créateur de formes, faiseur d'artifices [...] un destin ouvert, jeté en avant de lui-même, vers l'imprévisible, vers l'infini¹⁹⁶ ».

Hélas ! l'esprit de liberté s'affadit facilement, le sentiment de la dignité s'émousse : pour qu'il n'en soit ainsi, fasse Dieu que l'homme cultive en lui la force, « la force humaine, à la fois intérieure et efficace, spirituelle et manifeste¹⁹⁷ », la vertu de force, non la violence – l'homme fort, c'est Gandhi.

189. *NdA* : *Manifeste au service du personnalisme*, p. 122 [part. III : « Structures maîtresses d'un régime temporel » ; ch. II : « La vie privée »].

190. *NdA* : *L'affrontement chrétien*, p. 12 [Introduction].

191. *NdA* : *Le personnalisme*, p. 133 [part. II : « Le personnalisme et la révolution du XX^e siècle »].

192. *NdA* : *La petite peur du xx^e siècle*, p. 25-24 [ch. 1 : « Pour un temps d'Apocalypse »].

193. *NdA* : *Le personnalisme*, p. 11 [part. I : « Les structures de l'univers personnel » ; ch. 7 : « L'engagement »].

194. *NdA* : *Ibid.*, p. 98.

195. *NdA* : *Ibid.*, p. 76-77.

196. *NdA* : *La petite peur du xx^e siècle*, p. 29 [ch. I : « Pour un temps d'Apocalypse »].

197. *NdA* : *Le personnalisme*, p. 67 [part. I : « Les structures de l'univers personnel » ; ch. 4 : « L'affrontement »].

Emmanuel Mounier, dont la vie fut un choix toujours renouvelé parce qu'il eut le courage de « tout remettre à tout moment en question¹⁹⁸ », qui fut un fort, revient à plusieurs endroits sur cette vertu de force¹⁹⁹, tantôt pour en louer la vertu chez l'individu, tantôt pour en célébrer la valeur historique. La force est un instrument de la libération de l'homme, comme « le développement des sciences et des techniques [...] constitue un moment décisif de cette libération²⁰⁰ », peu importe si, ainsi qu'aujourd'hui, il s'affole devant ses dernières conquêtes qu'il craint de ne plus maîtriser. Est-ce parce que l'homme occidental « s'est laissé déborder par le mouvement de découverte scientifique, d'organisation technique et de libération sociale qui s'est développée... depuis deux siècles²⁰¹ », que le sens de l'histoire serait soudainement renversé ? Libre à l'infantilisme américain de cultiver l'angoisse et au nihilisme existentialiste de crier à l'absurde, le chrétien qui croit à l'« action de la générosité divine », qui a observé « la dialectique de la lumière et de la nuit dans l'histoire », qui sait que « l'humanité une et solidaire est clouée à un événement : l'Incarnation », pour qui le progrès est « non accumulation d'avoir, mais marche à la perfection de l'être²⁰² », le chrétien oppose une confiance que rien n'ébranle au désespoir qui guette nos contemporains. Même l'Apocalypse s'ouvre sur une espérance. Mais pourquoi songer à l'Apocalypse ? Le contraire du pessimisme n'est pas l'optimisme. C'est un indescriptible mélange de simplicité, de pitié, d'obstination et de grâce.

Malheureux qui parviendrait aujourd'hui à se délivrer de cette compassion [devant le drame et les dangers de notre temps] qu'une seule vie ne peut plus épuiser ! Mais ce n'est pas la chasser que d'écarter les cris vulgaires qui l'entourent comme des mouches, ceux de l'éloquence, ceux de l'émotion et de la peur, ceux de la sensiblerie, ceux de la fausse dureté, tout ce mauvais théâtre, ce grotesque solennel, cette ridicule émeute d'humeurs qui se croient sacrées. Nous voici, hommes et non surhommes, hommes et non sous-hommes, faits pour un destin glorieusement plus humble que tout leur fracas, amours quotidiennes, longues familiarités avec l'effort ou la détresse, joies brèves, miraculeuses, sans mots, œuvres communes, tâtonnantes, lent dégagement de l'animalité toute proche encore. Derrière cette toile sans éclat scintille une grande aventure, un drame au-delà de

198. *NdA* : *Ibid.*, p. 65.

199. *NdA* : cf. notamment : *Révolution personaliste et communautaire* [part. III : « Lignes de méthode et d'action » ; ch. 2 : « Éloge de la force »] et *L'affrontement chrétien*, p. 39, 100 [part. I : « La vie la plus inquiète et la plus dangereuse » ; ch. 3 : « De l'autre côté »].

200. *NdA* : *La petite peur du xx^e siècle*, p. 134 [ch. III : « Le christianisme et la notion de progrès »].

201. *NdA* : *Ibid.*, p. 148.

202. *NdA* : *Ibid.*, p. 115.

toute mesure, mais qui, précisément, pour n'être pas mesurable à nos effets, est plus transparent au silence qu'au tapage, aux mots quotidiens, père, pain, joie, mort, amour, péché, qu'aux mobilisations dramatiques des nerfs. Tout l'enseignement chrétien tient entre deux de ces mots : travail, bonne volonté. L'un prononcé au seuil de l'humanité, sur nos membres encore frais de la terre originelle, l'autre au seuil des temps nouveaux, sous la lumière fragile de la nuit de Noël. Travail : effort patient, progressif, appliqué. Bonne volonté : disposition souple et docile d'un cœur qui se cherche et s'essaye. J'aime à penser que le divin, c'est peut-être le moins visible plus que l'invisible ; le murmure plus que le silence ; la discrétion plus que la catastrophe. Peut-être les trompettes de Jéricho ne seront-elles qu'une parole bouleversante chuchotée à notre oreille. L'éclat du jour se fera un peu plus vif. Le pommier prendra l'air plus heureux, le chêne plus éternel, et sur chaque visage, la grâce des jours uniques deviendra quotidienne. Peut-être²⁰³ ...

•

Cet aperçu sommaire de la pensée d'Emmanuel Mounier serait trop incomplet si – en dépit des lacunes dont nous avons conscience dans le tracé d'une pensée foisonnante qui a touché à tant de choses et à tant d'aspects des choses – nous n'essayions de retrouver les positions essentielles à l'égard de la « révolution » dans son contenu, ses promesses et ses incertitudes, dans ses rapports avec le christianisme.

Mounier est, avec Jacques Maritain, de ces rares catholiques²⁰⁴ qui ait rompu avec les compromissions et les prudences devenues des complicités dont a tant souffert depuis un siècle l'action apostolique et sociale des catholiques. Dénonçant le « désordre établi » (l'expression est, je crois, de Maritain, si ce n'est de Mounier lui-même – il faudrait vérifier²⁰⁵), ils ont défini une politique positive sur les problèmes essentiels posés par le régime capitaliste. Des ouvrages comme la *Révolution personaliste et communautaire* (1935), *De la propriété capitaliste à la propriété humaine* (1936), *Manifeste au service du personalisme* (1936), les études et les campagnes d'*Esprit* sur le fascisme, le national-socialisme, la guerre impérialiste d'Éthiopie, fournissent les éléments doctrinaux et historiques de cette politique qui mériterait une étude spéciale. Il faudrait y ajouter les livres parus pendant et depuis la guerre,

203. NdA : *La petite peur du xx^e siècle*, p. 156-157 [Conclusion]. Cette citation est longue – je ne m'en excuse cependant pas. Elle sert mon dessein en exprimant ce que j'aurais très mal dit. En outre, cette page où l'ironie et l'ampleur de l'imagination se mêlent à la richesse de la pensée, frémissante de vie, révélera à celui qui ne connaît pas l'œuvre de Mounier quel écrivain il était.

204. NdA : En Belgique, *La Cité chrétienne* et *La Terre wallonne* prirent leur part dans cet effort de redressement [*La Cité chrétienne* (1926-1940) était dirigée par Jacques Leclercq].

205. Cette formule est bien de Mounier.

et notamment *L'affrontement chrétien* (1944), *La petite peur du xx^e siècle* (1948) ; il y aurait à glaner aussi dans *Le personnalisme* (1950) (la seconde partie), outre évidemment dans la collection de la revue, particulièrement dans ses numéros spéciaux, tels « Marxisme ouvert contre marxisme scolastique », « La pause des fascismes est terminée », « Le communisme devant nous », « Monde chrétien, monde moderne²⁰⁶ » (cette énumération ne prétend pas être exhaustive).

Pour Mounier, « la lutte contre le capitalisme est un devoir chrétien²⁰⁷ » ; elle n'a pas de sens si elle ne tend à « une révision profonde des valeurs, une réorganisation des structures et un renouvellement des élites²⁰⁸ ». – On est prié de faire attention aux trois formes que devrait revêtir la révolution considérée, ici, comme souhaitable, ailleurs comme nécessaire. Il n'y a donc de vraie révolution que celle qui institue un nouveau régime de production et d'échange, un nouveau système de distribution. Mais, à la différence des marxistes et des technocrates (matérialistes, chacun à leur manière) qui estiment qu'elle rétablirait automatiquement l'harmonie dans l'économie et dans le monde, Mounier professe que cette révolution matérielle, nécessaire et en quelque sorte préalable, ne serait qu'une mystification si elle ne se prolongeait, en s'achevant, dans une révolution spirituelle. Ce serait pure dérision d'être libéré de l'aliénation capitaliste pour être livré à cette autre aliénation qui résulterait de la discipline étouffante des dictatures de l'économique, même sous le couvert communiste ! Faut-il signaler que cette révolution spirituelle suppose une révision des valeurs fondamentales du régime actuel ? Il suffit de citer, parmi celles-ci, le primat de l'économique : du profit dans l'entreprise ; de l'argent, dans la vie sociale ; des puissances d'argent, non seulement dans le domaine propre de l'économie, mais de la vie nationale et internationale – et qui, même, agit à la manière d'un dissolvant sur l'éthique, sur la pensée, sur l'art.

Selon Mounier, l'agent de cette profonde révolution serait, dans nos civilisations industrielles, « l'élite organisée des travailleurs », groupant autour d'elle un aussi large consentement que possible²⁰⁹ ; plus tard, dans un ordre nouveau, le monde du travail élaborerait lui-même sa culture qui serait l'expression de l'ère ainsi commencée.

206. « Marxisme ouvert contre marxisme scolastique » (mai-juin 1948), « La pause des fascismes est terminée » (décembre 1947), « Le communisme devant nous » (avril 1946), « Monde chrétien, monde moderne » (août-septembre 1946).

207. *NdA* : *Révolution personnaliste*, p. 344.

208. *NdA* : *Le personnalisme*, p. 119 [part. II : « Le personnalisme et la révolution du xx^e siècle »].

209. *NdA* : *Qu'est-ce que le personnalisme ?* p. 105 [ch. 6 : « Au cœur du matérialisme, du collectivisme et du spiritualisme »].

Quel rôle le christianisme pourra-t-il jouer dans cette transformation ? Avec tant d'autres et en légère avance sur des observations qui sont maintenant devenues classiques, Mounier constate que le christianisme, en Occident, pour s'être laissé accaparer par la classe bourgeoise, s'est confiné dans un moralisme dévitalisé et stérile ; par suite d'une méfiance excessive à l'égard des forces libérées par la Révolution française, et d'une nostalgie de certains régimes périmés, il s'est en quelque sorte placé en marge de l'évolution de notre temps.

Actuellement, « il semble qu'après avoir peut-être frôlé pendant quelques siècles la tentation juive de l'installation directe du Royaume de Dieu au plan de la puissance terrestre, le christianisme revienne lentement à sa position première : renoncer au gouvernement de la terre et aux apparences de sa sacralisation pour former l'œuvre propre de l'Église, la communauté des chrétiens dans le Christ, mêlés aux autres hommes pour l'œuvre profane²¹⁰ ». En même temps, des signes se multiplient d'une vue plus exacte de la réalité sociale et de ses impératifs, ainsi que d'une volonté de contribuer à l'évolution sociale. La voie dans laquelle s'engagent de nombreux chrétiens paraît bien modeste, après certaines ambitions d'autrefois ; leur action n'en serait pour cela pas moins importante, ni surtout moins nécessaire ; elle n'exigerait d'eux ni moins d'audace intellectuelle, ni moins de générosité créatrice. Mounier me paraît avoir heureusement indiqué les traits capitaux de cette activité : « Apprendre son métier d'homme d'action, de syndicaliste, d'homme d'État, de représentant, comme tout autre métier, honnêtement et soumis au réel. Chercher à courber ce donné historique au maximum de service chrétien dont il est actuellement capable, mais à partir d'une vision lucide, et d'une patience égale à celle des anges²¹¹. »

Mounier écrit encore : « Pour l'homme qui ne renie pas sa vocation, le temps chrétien est à chaque moment substantiellement nouveau, tout en étant fidèle, parce qu'il est baigné d'éternité²¹². » On ne peut exprimer plus fortement, me semble-t-il, le double caractère d'une insertion chrétienne dans le conflit qui déchire le monde en attendant que se décide son sort : l'un, une attention, résolue en action, à comprendre et même à deviner les besoins et le sens d'une époque en pleine crise de transformation ; l'autre, une audace éclairée qui ne laisse le chrétien déconcerté en face d'aucune des exigences actuelles, dans lesquelles s'incarne la destinée éternelle du genre humain par qui, au jour de l'accomplissement de toutes choses, s'achèvera le corps du Christ.

210. *NdA* : *Le personnalisme*, p. 133 [part. II : « Le personnalisme et la révolution du XX^e siècle »].

211. *NdA* : *Liberté sous conditions*, p. 82 [part. I : « Personnalisme et christianisme » ; ch. 7 : « La condition humaine »].

212. *NdA* : *La petite peur du XX^e siècle*, p. 115 [ch. 3 : « Le christianisme et la notion de progrès »].

18 juin

Jacques MADAULE

Le personnalisme d'Emmanuel Mounier

Nouvelle Gazette de Bruxelles (Bruxelles)²¹³

La France vient de perdre en Emmanuel Mounier, directeur d'*Esprit*, un des hommes les plus représentatifs de ses traditions spirituelles dans ce qu'elles ont de permanent. Ce jugement a de quoi surprendre, porté sur un homme qui n'a jamais cessé de proclamer la révolution nécessaire, et qui même, volontiers, la concevait permanente. D'autant qu'il ne s'agissait point, dans sa pensée, d'une révolution purement morale, mais d'une transformation, au besoin violente, des institutions politiques, économiques et sociales. On doit donc y regarder de plus près.

Emmanuel Mounier était, on le sait, le fondateur et l'animateur d'un mouvement « personnaliste », dont la revue *Esprit* est l'organe. Or, qu'est-ce que le personnalisme ? C'est une doctrine selon laquelle le souci de la personne humaine doit être la première et la dernière préoccupation de l'État, et aussi des hommes qui le composent. Je ne reviendrai pas sur la distinction, désormais fameuse, que faisait Mounier entre individu et personne. L'individu est l'élément d'un compte, une entité numérique, refermée sur elle-même, qui se définit par sa séparation et son opposition avec les autres individus. La personne au contraire, échappe au nombre ; elle ne se définit point par ce qui sépare, mais par ce qui unit ; elle est ouverture et accueil ; inachevée tant qu'elle ne s'épanouit pas en communauté ; orientée par une vocation, c'est-à-dire par un appel vers les autres ; elle possède enfin une dimension spirituelle, sans quoi elle ne serait même pas concevable.

Que cette personne soit aujourd'hui méconnue et bafouée, menacée à la fois par le monstre totalitaire et par l'égoïsme individuel, il n'est pas nécessaire, je crois, de le démontrer. Le personnaliste doit donc lutter sur deux fronts : une espèce de front intérieur, où en chacun de nous la personne doit à tout moment combattre pour se dégager de l'individu ; et un front extérieur, où il lui faut lutter contre la pression sociale et transfigurer, en quelque sorte, cette pression en une force de propulsion. La révolution extérieure ne suffit pas si elle ne s'accompagne d'une révolution inté-

213. J. Madaule (1898-1993), écrivain et homme politique, membre du MRP, était depuis 1949 maire d'Issy-les-Moulineaux et président de l'Amitié judéo-chrétienne. À partir de 1934, ce spécialiste de Claudel fut un des collaborateurs les plus importants d'*Esprit* sur la littérature et le judaïsme. Cf. ses autres hommages à Mounier dans *Le Courrier de l'Ouest* et *L'Âge nouveau* (*Cahiers Mounier*, n° 5, p. 22-25 et 207-208). Le quotidien *Nouvelle Gazette de Bruxelles* (1946-1985) était de tendance social-chrétienne.

rieure. Mais celle-ci, à son tour, serait inefficace sans la première, et c'est là ce que les idéalistes de toute obédience ont eu le tort d'oublier.

Telle fut donc, réduite à ses traits essentiels, la pensée de Mounier, et je répète qu'il n'en est pas de plus profondément inscrite dans la tradition française. C'est qu'il n'est pas de pays plus humain, au sens à la fois le plus large et le plus concret du terme, que la France. Le personalisme peut être coloré de bien des façons, mais on le trouverait aussi bien dans Montaigne que dans Pascal ou Rousseau. Pour m'en tenir à des hommes plus proches de notre époque, Péguy fut un personaliste, et il peut à bon droit être considéré comme le père du personalisme, dans la mesure où il fut une des sources d'Emmanuel Mounier, qui lui consacra son premier livre, publié avant même la fondation d'*Esprit*²¹⁴.

De France encore est cette formation universitaire qui fut celle de Mounier, agrégé et professeur de philosophie avant qu'il ne fût écrivain et directeur de revue. Quand on lit un livre comme le *Traité du caractère*, par exemple, on se prend à regretter que les activités du militant aient nui, chez Mounier, aux travaux du philosophe. Mais doit-on vraiment le regretter ? Le moment est venu de dire sur Mounier ce que ses écrits eux-mêmes ne laissent que mal deviner. Avant d'être un philosophe et un chef d'école, Mounier était un homme au sens le plus plein et le plus fort du terme. Il ne se bornait pas à parler de la personne, il était une personne, il vivait son personalisme, et il le démontrait chaque jour en étant ce qu'il était.

Sans doute est-il mort avant d'avoir dit tout ce qu'il avait à dire. Je ne suis pas près d'oublier que, le lendemain de sa mort, ayant été admis dans son cabinet de travail, j'ai pu voir sur sa table les fiches qu'il avait remplies la veille. Elles se rapportaient à un ouvrage sur les précurseurs du personalisme, qui ne verra jamais le jour. Néanmoins, la perte que nous venons de faire n'est point là tout entière. Elle est dans l'homme lui-même, dont il faut avoir connu l'amitié pour savoir qu'il est des valeurs que l'on ne remplace pas, et c'est à l'homme, davantage qu'à l'écrivain, que je voudrais rendre hommage.

On pouvait n'être pas d'accord avec lui sur tous les points ; on pouvait regretter certaines partialités de sa pensée, la violence peut-être inutile de certaines polémiques. Mais on ne pouvait jamais lui refuser son respect et son affection. Les motifs de Mounier étaient toujours les plus hauts et les plus nobles. On lui a beaucoup reproché de n'avoir pas consenti à une rupture avec les communistes. Je demande que l'on relise, avant de le juger, les quelques pages qu'il publia dans le numéro de février d'*Esprit*, sous le titre de « Fidélité », et qui constituent, en quelque manière, son testament spirituel. Mounier n'était pas un politicien, et même pas un politique. Mais

214. Cf. *La pensée de Charles Péguy*, Paris, Plon, 1931.

ce n'était pas, pour autant, un naïf. Tout ce qui était inadmissible dans le communisme stalinien, il le savait, et il ne s'en rendait pas solidaire. Les communistes, par leur attitude avant et après sa mort, ont bien montré qu'ils ne s'y trompaient pas et que la bienveillance clairvoyante qu'on leur avait témoignée ne les abusait pas sur la profondeur d'une opposition irréductible.

Mais Mounier pensait qu'on ne peut se résigner à reconstruire la France sans tenir compte de ces millions de Français égarés, sans tenir compte des espérances que le communisme a fait germer dans la classe ouvrière, sans tenir compte de certaines légitimes colères. Il ne se résignait pas à rompre tout contact avec le camp des pauvres et en cela il demeurait fidèle à sa foi chrétienne, qui est sans doute ce qu'il y eut en lui de plus profond et de plus essentiel.

Tradition française aussi, celle qui court sur plus d'un siècle, et qui va de Lamennais à Mounier, en passant par Péguy et Bernanos. De génération en génération des hommes se sont trouvés en France depuis plus de cent ans pour penser que le divorce entre l'Église et le peuple est un intolérable scandale, et que la responsabilité en incombe davantage aux catholiques qu'aux ouvriers. C'est ce combat qu'a combattu Mounier avec ses armes propres pendant vingt ans. Dans cette génération parvenue à l'âge d'homme peu après la guerre de 1914, il a été un des très rares qui eût qualité et vocation de chef. Il avait formé autour de lui une équipe qui était d'abord et avant tout une amitié. Le rayonnement d'*Esprit* s'étendait bien au-delà du cercle de ses quinze mille abonnés. Il dépassait largement les frontières de la France, et cette revue qui, dès son premier numéro, se disait « internationale » le fut vraiment, par la qualité de ses collaborateurs autant que par celle de ses lecteurs. Mounier tombé, l'équipe demeure, où son esprit reste vivant.

Mais quant à lui, on peut bien dire qu'il est mort sur la brèche, en plein combat, et parce que ce combat de tous les jours, poursuivi pendant vingt ans, avait épuisé ses forces physiques quelque entouré qu'il soit d'amitiés, un homme tel que lui est toujours seul, en face d'un destin qu'il ne désespère pas de conjurer. C'est l'éternelle lutte contre l'ange, à laquelle l'homme succombe, mais où l'esprit demeure vainqueur. Si l'Occident découvre un jour les voies du salut, s'il réussit à triompher de son adversaire autrement que par les armes, la pensée de Mounier ne sera pas étrangère à ce redressement et à cette victoire, et notre ami ne sera pas mort en vain.

CANADA

15 avril

1

André LAURENDEAU

« Mounier, 1936 »

Le Devoir (Montréal)²¹⁵

En ce temps-là *Esprit*, fondé en octobre 1932, groupait une partie de l'élite de la jeunesse. Des camarades m'avaient amené aux réunions du groupe, dans une petite salle trop confortable du Palais de la Mutualité²¹⁶. Le cadre convenait assez peu à ces rencontres, où l'on trouvait des étudiants (surtout en philosophie et sociologie), des inclassables, d'autres déjà sortis de l'obscurité comme Jean Lacroix²¹⁷. Un soir j'assistai à une confrontation qui me frappa vivement : celle de Georges Izard, co-fondateur d'*Esprit*, lancé depuis dans l'aventure politique et élu du Front Populaire, avec Alexandre Marc, membre d'un groupe alors rival, l'*Ordre Nouveau* (qui comptait Denis de Rougemont, Daniel-Rops, René Dupuis)²¹⁸. J'ai trop peu

215. A. Laurendeau (1912-1968) était, depuis 1947, rédacteur en chef adjoint du quotidien *Le Devoir* (fondé en 1910) et directeur, depuis 1948 (après l'avoir été de 1937 à 1942), du mensuel *L'Action nationale* (fondé en 1917), deux périodiques indépendantistes québécois de tendance conservatrice. En 1936, il était à Paris avec sa jeune épouse pour étudier la philosophie et les sciences sociales.

216. Depuis janvier 1936, chaque quatrième mercredi du mois à La Mutualité, était organisée une conférence publique suivie d'un débat.

217. J. Lacroix (1900-1986), enseignant à Dijon où il animait le groupe « Esprit », venait de publier son premier ouvrage : *Timidité et adolescence* (Paris, Aubier, 1936). En 1950, installé à Lyon, il en avait déjà publié dix, dont le plus récent avec succès : *Marxisme, existentialisme, personnalisme : présence de l'éternité dans le temps* (Paris, PUF, 1949), et il tenait la chronique philosophique du *Monde* depuis cinq ans.

218. G. Izard (1903-1973) s'était lancé dans la politique avec son parti la *Troisième Force*, qui fusionna avec le mouvement antifasciste *Front commun* de Gaston Bergery, sous la bannière du *Front populaire* pour les élections d'avril 1936. L'*Ordre Nouveau* (1930-1938) était à la fois contre le nationalisme et l'internationalisme, contre le parlementarisme et le fascisme, et promoteur du fédéralisme. A. Marc (1904-2000) en était le fondateur et l'animateur, avec l'essayiste D. de Rougemont (1906-1989), l'écrivain Daniel-Rops (1901-1965) et le juriste R. Dupuis (1905-1975). Voici comment Mounier rend lui-même compte de cette réunion à la Mutualité : « À la réunion mensuelle du 4^e mercredi de mai nous avions demandé à Georges Izard, élu au premier tour député de Longwy dans une campagne où *Esprit* fut à l'honneur de toutes les affiches et de tous les tracts, de nous dire l'état d'esprit et les projets des quelques jeunes députés formés dans notre génération et pour certains dans nos groupes. Ce témoignage fut passionnément suivi (on remarqua la présence incongnito, dans la salle, de François Mauriac) d'un débat fort vivant. Izard apporta un beau témoignage

suivi l'*Ordre Nouveau* pour me permettre de le juger ; sa tendance à la rigueur technique, aux mathématiques sociales, m'en écartait ; *Esprit*, grâce surtout à Mounier, semblait autrement humain. – Donc Izard avait quitté la pensée pure et plongé dans l'action : il n'y avait pas réussi sans compromis. Marc lui reprocha ses « trahisons », avec la fougue d'un fanatique et la sécheresse d'un cérébral, et Izard parait les coups en souriant – c'était un dialogue de sourds, la Pensée et l'Action aux prises.

Mounier assistait au débat. Rigoureux, intransigeant, l'avenir allait montrer à quel point il le fut toujours. Mais il refusait les puretés stériles, celles qui se félicitent de leur infécondité. Il prit peu de part à la discussion, assez cependant pour que l'auditoire comprenne : il ne croyait pas aux antinomies entre la pensée et l'action, chacune ayant ses lois propres et évoluant dans un univers étanche. Mounier avait foi dans une pensée engagée, dans un « spirituel » incarné. Ç'aura été l'effort de sa vie, de maintenir une doctrine très haute dans les réalités les plus quotidiennes.

•

Je l'ai revu quelquefois à *Esprit*, rue du Faubourg Saint-Denis. On grimpeait quelques étages, dans un immeuble pauvre ; la pauvreté du lieu vous saisissait bien davantage quand vous pénétriez dans le local exigu. Quelques jeunes gens, de corvée, s'occupaient à des besognes serviles : adressage, mise sous bande de la revue, correspondance courante, toute la cuisine des œuvres. (Et déjà, pourtant, l'influence d'*Esprit* se frayait un chemin à travers le monde.) Du petit couloir où l'on attendait, je les regardais travailler, sérieux, un peu tendus, impatientes d'en avoir fini. Derrière une mince cloison, Mounier recevait dans un bureau de dimension médiocre, encombré de livres et de paperasses ; un pupitre branlant, trois chaises dures, laides et tristes.

Mounier est né à Grenoble – c'est-à-dire, pour nous, le sud, presque le midi de la France ; j'allais sans doute rencontrer un petit Français sec et noir, ou bien un garçon à forte encolure, concitoyen de Stendhal, ou un intellectuel désincarné. Non. Mounier était grand, un blond aux yeux bleus. Malgré sa haute taille, ses épaules larges, il donnait l'impression d'un être fragile, peut-être à cause de sa voix faible, un peu étouffée. Le premier accueil marquait de la réserve, il n'avait aucune chaleur physique, mais ses yeux disséminaient de la lumière.

humain. Avec nos camarades de la 3^e Force, il a su donner une allure nouvelle au mouvement de Bergery, alors que plusieurs, dont le signataire de ces lignes, redoutaient qu'ils y fussent submergés. Nous formons tous des vœux pour que notre ami résiste pareillement au virus parlementaire dont au bout de 15 jours il nous décrivait tristement déjà les symptômes » (*Journal intérieur des groupes d'amis d'Esprit* », juin-juillet 1936, p. 6).

J'essayai de lui parler de ses livres. Ce grand philosophe était d'une incroyable modestie. Il était trop préoccupé de son œuvre pour l'être de ses œuvres.

Voilà quinze ans bientôt que ces entrevues ont eu lieu. Quand je songe à Mounier, qu'est-ce qui me revient d'abord ? Sa douceur, qu'il faut appeler de son vrai nom : charité. Mounier, ou l'homme du dialogue, celui que nul être de bonne foi n'a jamais trouvé fermé. Et tout de suite après, l'homme du risque et de l'inquiétude. Il ne portait pas, comme d'autres, ses angoisses en écharpe, mais quand on entre dans sa pensée, on prend un bain d'inconfort, je veux dire qu'on est contraint à se méfier des spiritualismes moelleux, des fausses sécurités bourgeoises, des « bonnes consciences ».

Et pourtant, l'homme restait serein au milieu des plus grands risques. Ne prenons pas sa fringale de dialogue pour une curiosité vaine ou pour le masque de l'incertitude. Péguy, confiait-il, l'avait « happé au collet » lorsque, jeune agrégé, il aurait pu devenir la victime « de ces tuyauteries bien réglées dont la menace guette un jeune universitaire » ... La pauvreté, il ne l'avait pas installée seulement au centre de sa pensée : elle était la compagne de sa vie, et son premier risque, il l'avait pris en interrompant une carrière de professeur, pour se plonger dans l'insécurité d'un mouvement qui lui donnait à peine de quoi vivre. Au moment de lancer *Esprit*, il avait dit sans hésiter à son ami Izard : « Bon ! Nous avons raison et pas un sou. Mais seules les entreprises fondées sur la pauvreté réussissent. J'abandonne l'Université [il enseignait la philosophie au lycée de Saint-Omer²¹⁹] et je m'installe à Paris. Il faudra seulement que j'explique cela à la famille, mais je suis sûr qu'ils comprendront²²⁰. »

Parfaitement pauvre il fut parfaitement libre, et capable d'assumer des risques d'un autre ordre. La première équipe d'*Esprit* s'unissait « pour un approfondissement des valeurs spirituelles et une recherche en commun des révolutions temporelles qu'elles commandent²²¹ ». Mounier était catholique, à une profondeur que ses lecteurs soupçonnent rarement. Mais où ces chemins de l'aventure le mèneraient-ils, par exemple, sur le plan social et économique ? Il était un pionnier ; ses adversaires le déclarèrent souvent hérétique ; quand on pensa qu'il se rapprochait des communistes, on le menaça de toutes les excommunications – celles-ci ne se sont jamais produites. Et Mounier n'a pas dévié.

•

219. En fait, Mounier allait abandonner sa thèse. Il fut professeur de philosophie au lycée de Saint-Omer de 1931 à 1932.

220. Cité par G. Izard dans « Un homme libre », *Cahiers Mounier*, n° 5, p. 28.

221. E. Mounier, « *Esprit* et les mouvements de jeunesse », dans « Appendice », *Révolution personaliste et communautaire*.

Quand à la veille de quitter Paris, fatigué des rencontres impersonnelles du bureau ou des lieux publics, j'osai l'inviter à dîner chez moi, il est venu simplement, amicalement. Il n'y avait pas en lui d'exubérance physique, mais une cordialité d'âme, le secret de reconnaître dans l'étudiant de passage tel homme avec ses problèmes. Il ne nous a rien dit que je puisse citer avec gloire ; nous avons parlé de la guerre civile en Espagne, de la Belgique où vivait sa femme et où il passait trois jours chaque semaine²²², du Canada d'où lui venaient peu de nouvelles, de mon séjour finissant. Je me souviens qu'il disait :

– C'est dommage, vous aurez connu surtout Paris, vous aurez vu la province presque en touriste... Pour connaître la France il faut s'installer dans un village d'abord en Touraine, puis en Provence, puis dans une province plus dure, par exemple l'Auvergne, et là prendre contact avec le petit peuple paysan, laisser des liens se nouer. Comme, dans les villes, il faut connaître le peuple ouvrier, mais les vrais contacts sont difficiles à établir...

Avais-je tort ? J'ai cru reconnaître là des confidences. Il a dû souvent arriver à ce grand intellectuel, dont les œuvres sont parfois toutes hérissées de références techniques et dont le style garde un certain maniérisme, de s'enfoncer ainsi en pleine vie française, et là, d'écouter le message des humbles.

Viendrait-il au Canada ? Je l'y invitai. « Dans un an ou deux, oui : je veux connaître l'Amérique. » Mais ce fut Munich, puis la guerre, l'action clandestine après quelques numéros d'*Esprit* chargés d'allusion et publiés à la barbe de l'hitlérisme, enfin la prison et pour toujours une santé diminuée. De jeunes Canadiens avaient repris le projet l'an dernier ; la mort les a devancés, nous ne l'aurons pas eu parmi nous.

Avant de le quitter, comme nous déambulions vers le métro :

– Mais un mouvement comme le vôtre, si exigeant, n'est-il pas condamné d'avance à l'échec ?

C'était au moment des triomphes fascistes et communistes, et *Esprit* cherchait à définir et à réaliser une troisième position.

– Nous avons cinquante pour cent de chances d'être vaincus. Il faut quand même avoir l'ardeur et le désir de vaincre. Mais, ajoutait-il presque à mi-voix, le vrai combat ne se situe pas sur ce plan des victoires et des défaites apparentes, il est intérieur : c'est l'histoire de tous les mouvements chrétiens...

222. Mounier était professeur de philosophie au Lycée français de Bruxelles (1935-1939), tandis que son épouse Paulette était conservatrice au Musée du Cinquantenaire à Bruxelles.

•

Mauriac, qui ne l'aimait pas, vient de lui rendre un témoignage fraternel. Il le déclare « doucement intraitable », et la formule contient une part de vérité. Plus justement, Mauriac écrit : « Là où étaient les Pauvres, là aussi était le cœur de ce Pauvre. [...] Il était au milieu du monde et il n'était pas du monde : voilà le secret de cette grande âme²²³. »

2

*Gilles MARCOTTE*²²⁴

Affrontement chrétien : la vie enfin vécue

Le Devoir (Montréal)

Je n'ai pris connaissance de *L'affrontement chrétien* qu'il y a quelques mois, grâce à un religieux qui me le prêta en me pressant de le lui retourner au plus tôt (inutile d'ajouter, n'est-ce pas, que je n'en ai encore rien fait). Ce qu'était pour moi Emmanuel Mounier, à ce moment ? À peu près ce qu'il est pour tous les Canadiens français si peu que ce soit informés sur la France : l'auteur d'une magnifique étude sur Péguy, le directeur d'une revue de haute qualité, mais suspecte de tendances vaguement modernistes, très désagréables en tous cas aux partisans des situations claires. L'opinion bien-pensante était – elle est encore – qu'il faut le placer sur la liste grise : pas noir parce qu'il se proclamait catholique, pas blanc non plus parce qu'il affichait des idées gênantes. Un bonhomme embêtant, quoi, et dont il ne faut pas recommander les livres à la population d'une « catholique » province – ainsi que disent les politiciens.

J'ai lu deux fois la petite brochure de *L'affrontement*, et je partage maintenant l'avis des prudents. Eh non, il ne faut pas que l'affrontement chrétien ait crédit chez nous, si l'on veut rester sur les positions acquises, éviter les aventures de la pensée et de l'action, si l'on veut survivre, quoi, ainsi que le veulent nos *leaders*. Car on ne peut se faire d'illusion là-dessus : pour peu qu'elle se répande, la pensée de Mounier ne pourra avoir d'autre effet qu'une libération, et peut-être – qui sait ? – commencerions-nous à vivre ... J'en ai la chair de poule.

•

Affrontement : le Petit Larousse, à qui je fais confiance en matière de sens commun, me dit que c'est l'action de « mettre au niveau et bout à bout ». Vous voyez ça : ajuster des planches, des panneaux, « mettre d'équerre », comme on dit

223. F. Mauriac, « L'exemple d'Emmanuel Mounier », *Le Figaro*, 27 mars (*Cahiers Mounier*, n° 5, p. 80).

224. G. Marcotte (1925-2015) était directeur des sections littéraire et artiste du *Devoir*.

chez nous. Or pour Mounier il s'agit de « mettre d'équerre » le chrétien et l'*autre*, ce type d'homme fort dont Nietzsche a formulé la condition en flamboyantes apostrophes – mais qui peut tout aussi bien exister sans soupçonner même l'existence de Nietzsche, n'ayez crainte. Avouons que le « bon catholique », le catholique moyen, nous est toujours apparu, ainsi qu'à Mounier, comme un être inférieur pour ce qui est des choses du monde, écrasé sous la dévotion comme un autre sous les honneurs, incapable de rien faire parce qu'il a déjà tant de difficultés à se « conserver bon ». Il est facile, évidemment, de se faire une bonne conscience en reportant la supériorité finale du catholique dans l'autre monde, en lui faisant gloire même d'une certaine infériorité en cette vie. Mais il ne faut pas aller bien profond dans l'examen de cette position pour n'y voir qu'une forme de paresse, prête à sacrifier l'homme quand il est requis au contraire de le magnifier. On n'impose pas le poids du christianisme à une humanité vidée de tout ce qui fait sa force naturelle ! Si le chrétien, dans sa nature humaine, n'est pas « d'équerre » aux humains les plus forts, comment espérer qu'il puisse porter le témoignage de la Vie ? ...

L'équerre, l'équilibre que Mounier cherche est de nature psychologique. Car la spiritualité, il n'a aucune difficulté à le montrer, n'a rien à voir avec les complexes qui tiennent le chrétien en état d'infériorité. Il s'agit simplement de malformations psychologiques, projetées sur le plan religieux par une tentative de justification. Ne vous en faites pas, la confusion de la vertu et du complexe ne se fait pas dans les principes ; elle existe plus profond, dans ce substrat psychologique nourri de la première éducation, et d'où procèdent nos réactions les plus vraies et les plus constantes. Que de masochistes, de boudeurs de la vie, de défaitistes dans l'Église de Dieu, qui n'admettraient pour rien au monde qu'ils sont tels !

C'était peut-être une des tâches les plus urgentes de ce siècle que de dissiper la confusion, et Mounier – le premier peut-être ? – s'est mis à la tâche. Évidemment, *L'affrontement chrétien* ne fait qu'esquisser le problème et indiquer brièvement les principaux redressements. Son mérite est de toucher tout l'essentiel et d'ouvrir la voie aux penseurs qui voudraient poursuivre. C'est à l'image de Mounier lui-même, d'ailleurs, que *L'affrontement* ouvre la voie et s'efface aussitôt ...

•

Voyons un peu ce qu'éclaire, dans ce tout petit livre, le projecteur de Mounier. Il y en a suffisamment déjà pour qu'à la lecture nous ressentions une sorte de libération. C'est comme un enfant tout à coup rassuré quand on lui montre que ce qu'il prenait pour un ours n'est en réalité qu'un vieux meuble ...

Le complexe fondamental, le complexe-clé des chrétiens en est un de peur : une peur horrible de la liberté, de la vie et de toutes ses manifestations, affectives,

agressives. Un retrait devant la vie, une contraction, un refus. Cela s'appelle, chez les bonnes gens, la prudence, la douceur, et je ne sais quoi encore qui sonne bien à l'oreille et endort certaine mauvaise conscience. Il est si facile de servir le christianisme à la sauce de la faiblesse, la morale chrétienne est si facilement détournée dans le sens ; des « vertus couronnées de pavots » dont parle Nietzsche²²⁵ ! Cette œuvre de « dévirilisation » a été le fait du XIX^e siècle, et nous en sommes les victimes, malheureusement trop satisfaites. Nous avons peut-être assez peu envie, au fond, d'être des hommes...

L'impitoyable éclairage de Mounier porte sur deux points principaux, la défiance de l'instinct, sa « domestication », et la déchéance des vertus chrétiennes : la souffrance devenue dolorisme, la charité bonasserie, l'esprit d'enfance la niaiserie. Toutes choses intellectuellement évidentes, encore un coup, mais terriblement confuses dans le contexte existentiel, et qui font de bien des chrétiens ces êtres anémiés, affectés d'une « crampe d'expectative » qui les paralyse devant la vie.

•

Cet éclairage, quelque passionnant qu'il soit à un esprit dévoué à la vérité, ne représente tout de même que la part négative d'une entreprise qui veut la régénération complète du monde par une foi vivante. Il s'agit de dégager la vie enfin, de faire entendre cet appel à la liberté, sans quoi le christianisme n'est pas lui-même. Le chrétien peut sauver le monde : « Mais alors, qu'il mette la grande voile au grand mât, et, sorti des ports où il végète, qu'il cingle vers la plus lointaine des étoiles, sans attention à la nuit qui l'enveloppe²²⁶. »

Cette orientation ne fut-elle pas celle-là même de la vie de Mounier ? ...

3

Gérard PELLETIER²²⁷

Mounier et les dialogues d'*Esprit*

Le Devoir (Montréal)

— *Qui est Mounier ?*

Cette question, souvent posée par des amis qui feuilletaient sur ma table un numéro d'*Esprit*, m'a toujours laissé très perplexe, hésitant, incapable de formuler une réponse qui satisfasse chez mes interlocuteurs le goût inné des catégories.

225. Titre du deuxième chapitre de *L'affrontement chrétien* (Neufchâtel, La Baconnière, 1945).

226. Dernière phrase d'*ibid.*

227. G. Pelletier (1919-1997) était journaliste au *Devoir*, avant de créer durant l'été 1950 le semestriel *Cité libre*, inspiré de la ligne éditoriale d'*Esprit*.

Répondre qu'Emmanuel Mounier était un directeur de revue ? Non. Car mes amis l'auraient pris pour quelque vague journaliste ; ils auraient quitté ma maison sans emporter avec eux même une parcelle de mon admiration immense pour cet homme. J'aurais pu dire : « C'est un écrivain français contemporain. » Mais alors, j'aurais vu flotter dans les yeux de mes camarades un peu de ce désespoir inévitable qui nous prend tous quand nous réfléchissons au nombre indéfini des livres et aux limites si étroites de nos loisirs... Et surtout, il ne fallait pas prononcer le mot *philosophe*, encore moins le mot *penseur*. Ce sont deux vocables qui effraient les hommes d'action.

Je m'en tirais donc avec une réponse vague où j'essayais de mettre toute la sincérité dont je suis capable :

— Mounier, c'est un homme. Un homme extraordinaire. Je me demande comment j'arriverais à me retrouver dans les grands problèmes du monde si je n'avais pas à lire, chaque mois, ses commentaires ou encore ceux qu'il provoque et publie dans sa revue...

•

Non, ça ne réussissait pas toujours, comme vous pensez bien. Certains disaient : « Ah ! oui... » d'un air embarrassé, et parlaient d'un autre livre qu'ils s'empressaient de choisir sur les rayons. D'autres m'avouaient franchement leur désaccord ; ils ne comprenaient pas qu'on pût ainsi se confier à un guide en matière aussi mouvante que l'histoire en marche.

Alors, la discussion était amorcée. Nous lisions ensemble certaines pages du numéro d'*Esprit*. Je me souviens par exemple de deux faits que les textes de Mounier éclairaient singulièrement : l'organisation des *Chrétiens progressistes* et l'assassinat politique de Rajk, ministre communiste hongrois des Affaires étrangères²²⁸.

À distance, et gorgés comme nous le sommes de propagande capitaliste (*Time*, *Reader's Digest*, notre propre presse d'information), nous n'avions rien compris à tout cela. Ou pire, nous donnions tête première dans les interprétations de la propagande.

Puis, *Esprit* nous arrivait. Non pas avec des dictats pour consciences chancelantes, des convictions arrêtées, des opinions toutes faites. Mais d'abord, les faits nous étaient exposés avec une rigueur dont ni les hommes d'argent ni les hommes de partis ne sont capables. Et sur les faits, la lumière d'une pensée large, accueillante mais rigoureuse dans ses démarches jusqu'à l'intransigeance quand le débat touchait à l'essentiel.

228. Cf. « Les chrétiens progressistes » (*Esprit*, mars-avril 1949, p. 567-576) et « De l'esprit de vérité » (*Esprit*, novembre 1949, p. 657-660).

J'ai choisi ces deux exemples parce qu'ils marquent deux pôles de la pensée de Mounier depuis la guerre.

Sitôt les armes déposées, *Esprit* reparaisait, la seule revue française qui n'ait perdu ni son intérêt, ni son actualité au cours des cinq années mauvaises. Mais au scandale d'une foule de gens, Mounier engageait aussitôt le débat essentiel, celui du communisme. Ce débat, il prenait la forme d'un dialogue. Ce n'était ni la propagande stupide du temps de guerre, alors que Londres et Washington nous chantaient la gloire des bons Russes et de cette révolution bolchevique faussement décriée, ni l'acharnement anticommuniste que nous avons connu depuis et qui aboutit aujourd'hui à l'hystérie humiliante du sénateur américain McCarthy²²⁹.

Mounier ne se payait pas de mots. Un dialogue était pour lui un dialogue. Celui qu'il engageait avec les communistes était honnête, sincère. Il voulait que deux pensées s'affrontent dans une atmosphère de vérité, de sérénité. Gageure, dirait-on ? Certes. Une terrible gageure et que seul il pouvait tenir. Mais l'effort incessant qu'il a déployé de 1945 à 1950 pour démêler ces oppositions véritables d'avec les propagandes et les faussetés agressives des faits vraiment troublants, cet effort n'est pas perdu et reste à l'honneur de la pensée chrétienne dans le temps de crise que nous traversons.

•

Mais engagé dans un tel dialogue, Mounier devenait la cible des deux clans à la fois. Les communistes l'accusaient de préjugés intellectuels, bourgeois, plus tard de complots et de conspirations contre les masses ouvrières. Les capitalistes et certains chrétiens en firent un traître, un irresponsable, un mauvais berger.

Mais des deux côtés, Mounier voyait plus clair que ses détracteurs. Devant l'attitude des chrétiens progressistes, il rappelait que les deux tendances devaient progresser de pair et qu'il fallait être d'autant plus chrétiens qu'on s'aventurait plus loin dans la collaboration avec les communistes.

Face aux communistes, et si loin qu'il se soit avancé à leur rencontre, il a toujours soutenu les droits de la vérité. Le dernier texte qu'il ait donné à *Esprit* constitue un refus éclatant de se laisser aller à la propagande mensongère « pour servir la cause du prolétariat²³⁰ ». Et déjà, devant l'assassinat de Petkov, de Rajk, devant les attaques

229. En février 1950, le républicain Joseph McCarthy (1908-1957) prononça son célèbre discours sur « les ennemis de l'intérieur », entraînant une vraie « chasse aux sorcières » connue sous le terme de « maccarthysme ».

230. Cf. E. Mounier, « Réponse à Garaudy » (mars 1950).

du Cominform contre Tito, Mounier avait fait le point et reproché aux communistes, avec une pénétration extraordinaire, de desservir leur propre cause²³¹.

On a dit que Mounier avait « flirté » avec le communisme. Quelle bêtise ! S'il fut jamais un homme incapable de flirt, ce fut bien Emmanuel Mounier. On l'a accusé d'avoir entraîné vers le communisme des jeunes qu'il n'a pas su retenir aux frontières qu'il se fixait à lui-même. Mais pour qui a vécu en Europe la crise des jeunes dans l'après-guerre immédiat, la vérité apparaît toute différente. Mounier aura sauvé du communisme un nombre incalculable d'esprits pour qui la tentation marxiste prenait, à ce moment-là une acuité inimaginable à distance. En gardant l'oreille de cette jeunesse par son attitude ouverte, respectueuse et sincère, il a rendu possible l'assimilation du marxisme que son analyse impitoyable désembourbait d'un contexte émotionnel extrêmement dangereux.

•

— *Qui est Mounier ?*

Un homme qui à vingt-cinq ans fondait une revue dont l'autorité n'a cessé de grandir à travers toute l'Europe. Un chrétien dont la pensée ne suivait aucun des sentiers battus. Elle a réveillé chez les catholiques de France une conscience politique depuis si longtemps endormie. Elle s'est attaquée aux plus durs problèmes d'une époque dure. Elle a erré ? Mounier n'était pas infaillible. Mais jamais il n'a proposé de solutions indignes, faciles ou haineuses. Et ce que les chrétiens non conservateurs doivent à *Esprit* comme lumière chrétienne, sur la route qu'ils doivent suivre, je me demande qui parviendra jamais à l'exprimer.

Revue politique, *Esprit* ? Mon article pourrait le faire croire, mais il n'en est rien. Sur Camus, sur Malraux, sur Sartre, nulle revue littéraire n'a formulé de jugements plus pénétrants, plus complets, plus lumineux. Et ne faudrait-il pas parler longuement de ces numéros spéciaux dont seul Mounier avait le secret et qui jetaient sur les questions les plus vastes (l'Amérique, Monde chrétien, monde moderne, etc.) une lumière saisissante ?

Esprit, ce fut une revue extraordinaire (et prions Dieu qu'elle continue en fidélité avec elle-même) au même titre que Mounier était un homme extraordinaire. Extraordinaire de lucidité, d'honnêteté devant les faits, mais aussi de charité profonde et de respect de la personne. Comment expliquer que Mounier, croisant le fer avec les plus grands écrivains de son temps, avec les plus échevelés des polémistes

231. Cf. id., « Petkov en nous » (septembre 1947), « Réponse à Garaudy » (mars 1950). Nikola Petkov (1889-1947), dirigeant du parti de l'Union nationale agraire bulgare, chrétien, antifasciste (il sera interné durant la guerre) puis anticommuniste, sera arrêté en pleine Assemblée nationale et exécuté après une parodie de procès.

staliniens, n'ait jamais eu un mot dur, n'ait jamais porté un coup bas, n'ait jamais humilié un seul de ses adversaires ?

C'est que Mounier était l'homme du *dialogue*. Ce mot, qu'il a lancé lui-même et popularisé jusqu'à l'inévitable abus, définissait toute une attitude et résumait toute une philosophie.

Je ne trouve rien de mieux à citer, en terminant, que ces quatre lignes de Mounier lui-même, dans le dernier texte qu'il ait donné à *Esprit* :

Je ne sais qui a cru malin de dire un jour, Garaudy [journaliste communiste à qui Mounier répond dans son article], que sur vos charrettes [communistes], marchant à l'échafaud (quel romantisme !), je chercherais encore le moyen de dialoguer avec vous. Je remercie cet homme d'esprit de sa confiance. Mon Évangile m'apprend qu'on n'est pas plus malin que son Dieu, qui cherche toujours une voie vers le cœur du plus désespérant des hommes. Mon Évangile, au surplus, est l'Évangile des pauvres. Jamais il ne me laissera satisfait sur un seul malentendu avec ceux qui ont la confiance des pauvres²³².

22 avril

Robert ÉLIE

Un témoin loyal : Emmanuel Mounier

Notre Temps (Montréal)²³³

Emmanuel Mounier est mort à 45 ans. Nous avons peine à croire au premier communiqué de presse parce que ses nombreux travaux nous le faisaient imaginer en pleine santé. Il venait de publier plusieurs ouvrages importants et il continuait à diriger avec vigueur sa revue *Esprit*, acceptant tous les engagements et tous les risques. Nous ne savions pas que Mounier s'empressait de tout donner sans se soucier de son cœur qui inquiétait ses amis. Cette mort subite à la fin d'une journée de travail ne nous étonne pas, car on ne peut en imaginer de plus conforme à la vie de ce combattant, mais elle nous émeut d'autant plus que Mounier venait d'atteindre à la maturité, à la pleine santé de l'âme.

Chez Mounier, l'âme était en santé, justement parce qu'il donnait sans compter, et c'était cette générosité qui lui assurait partout des amitiés ferventes comme si les frontières n'existaient pas, et il est vrai qu'elles n'existent plus si l'on s'avance

232. Id., « Réponse à Garaudy », p. 546.

233. R. Élie (1915-1973), homme de lettres et journaliste à *Radio-Canada*. – *Notre Temps* (1945-1962) était un quotidien catholique.

un peu loin, non seulement dans la voie du christianisme, mais aussi dans celle de l'humanisme véritable. Et Mounier appartenait à cette famille spirituelle pour qui l'Évangile offre mieux que des moyens d'éviter le mal. Il y trouvait la promesse d'une vie éternelle, qui peut commencer dès maintenant, le ferment d'un humanisme qui sauve, en les exaltant, toutes les valeurs humaines.

On a reproché à Mounier de manquer de réalisme, c'est-à-dire de partir de trop loin et de viser trop haut, comme s'il était possible de réaliser autrement les promesses du moment présent. Et il est vrai que Mounier a pu s'égarer, et lui-même a parlé en souriant des premiers cahiers d'*Esprit*, un peu lourds et confus. Mais, déjà, il nous conduisait tellement plus loin que des écrivains plus élégants qui s'étaient résignés trop tôt à leurs limites et il nous rappelait que même les problèmes les plus urgents ne peuvent se résoudre et se dépasser qu'en cherchant des appuis dans les profondeurs, aussi paradoxal que cela paraisse.

Mounier s'est prêté à toutes les confrontations, mais il n'y avait rien de gratuit dans les dialogues qu'il poursuivait inlassablement. S'il écoutait son interlocuteur avec attention de manière à lui permettre de livrer le meilleur de lui-même, il ne manquait jamais de s'exprimer à son tour avec une totale franchise, ce qui donnait tant de prix à son action, même pour ceux qui ne partageaient pas ses idées.

En créant la revue *Esprit*, Mounier a voulu s'opposer à un monde partagé entre les solutions brutales des totalitarismes et les illusions d'un libéralisme presque aussi meurtrier pour l'homme. Il a voulu aussi préparer cette renaissance spirituelle qui se produira peut-être quand nous serons las de livrer des luttes sociales et des guerres qui n'apportent jamais la paix. Il faudra bien, un jour, chercher nos solutions dans les profondeurs de la foi, au moins de la foi naturelle, et ouvrir notre cœur et notre esprit à ce qui dépasse la raison dans la réalité simplement humaine. Sans doute le chrétien sait-il que le salut de l'homme vient de plus haut encore et qu'il doit recevoir la foi surnaturelle qui le fait participer à la réalité divine. Mais, dans un monde où croyants et incroyants doivent travailler ensemble, ne faut-il pas accorder un grand prix à cette foi naturelle qui place l'homme devant l'infini ? Parmi ces incroyants généreux que la raison ne satisfait pas, combien désirent que cet infini soit la vie plutôt que le néant ? N'est-ce pas déjà un commencement d'espérance, un appel qui ne peut rester vain ?

Mounier avait fondé et maintenu *Esprit* pour soutenir cette espérance humaine et empêcher qu'elle ne soit étouffée par ces puissances qui n'avaient souci que des valeurs économiques. Il cherchait, à la suite de Maritain, de Berdiaeff et de beaucoup d'autres poètes, romanciers ou philosophes, à s'engager dans la lutte, non pas pour prendre part au carnage, mais pour établir des zones de paix, augmenter les chances de la justice et de la charité. Semblable conquête ne se fait qu'avec des

moyens pauvres et elle s'appuie sur des valeurs qui n'ont plus cours et qui paraissent inactuelles, mais ce sont les seules valeurs éternelles.

Mounier, comme ses aînés et ses compagnons, a compris que plusieurs allaient vers le communisme ou d'autres mouvements avec cette espérance qui ne pouvait s'épanouir que dans une philosophie plus respectueuse de la liberté humaine. Voilà pourquoi il a jugé nécessaire d'engager le dialogue avec les communistes et des indépendants qui appartenaient à des familles spirituelles nées de Proudhon, de Nietzsche, de Bergson... Chez tous se retrouvaient cette précieuse espérance et au moins l'intuition de la vérité, et ils avaient à communiquer les fruits d'expériences souvent décisives. Mounier n'a pas déçu cette espérance, mais, pour empêcher qu'elle ne conduise ses amis sur des chemins sans issue, il s'est attaqué aux illusions et aux compromissions même inconscientes avec les totalitarismes. Comme il arrive toujours, sa franchise lui a fait des ennemis parmi ceux qu'il avait accueillis sans arrière-pensée. Les communistes ont jugé nécessaire de rompre avec un interlocuteur qui ne s'était pas lassé de les écouter, probablement parce qu'il n'avait rien à craindre. Ils n'ont pas eu sa patience et ils ont retiré la main qu'ils avaient tendue parce qu'il refusait de soumettre les exigences de la vérité à celles de la tactique. Un Mounier paraîtra naïf, et pourtant, dans ces sortes de rupture, le vaincu n'est jamais le plus généreux.

C'est ici qu'il faut parler de son ardente loyauté. S'il n'y a pas de justice sans charité, il n'y a pas non plus de loyauté sans amour sincère de la vérité. Un apôtre doit payer de sa personne et le témoin qui ne s'engage pas est en grave danger d'imposture. Il y a certes plusieurs manières de s'engager, mais il n'y en a qu'une de s'abstenir, et si nous parlons de loyauté, c'est pour l'opposer à cette impartialité qu'affichent tant de moralistes méprisants qui se réclament parfois de l'Évangile. Les juges impassibles qui refusent de prendre parti ont perdu jusqu'au désir de la vérité et leur assurance est faite d'indifférence. La loyauté suppose au contraire une adhésion totale à la réalité – ce consentement à l'être dont parlait un philosophe – et une exacte fidélité à la vie qui va jusqu'au respect de son mystère.

Mounier a été un témoin loyal. Sa foi lui indiquait le chemin de la vérité, un chemin qui passe par les autres, tous les autres, et non pas seulement les membres de la confrérie, un chemin où il faut l'espérance et la charité pour avancer. Il ne possédait pas la vérité, mais elle le possédait, et il ne se croyait pas justifié d'en vivre comme on vit des rentes. Il en voyait le reflet dans toute manifestation de vie, dans la plus modeste générosité et la plus humble fidélité. Il avait vraiment l'esprit de Péguy, son premier maître, et il a voulu ouvrir sa revue à tous, les pauvres qui vivaient, comme lui, d'espérance, et même à de plus pauvres, chez qui on ne trouvait plus

qu'un douloureux regret de la vérité, ou même une profonde amertume : ces Russes, ces Allemands, ces Espagnols, ces Juifs, évadés de l'enfer.

Les amis d'*Esprit*, même les plus lointains et les moins méritants, participaient à la création d'une société vraiment humaine, comme les abonnés des *Cahiers de la Quinzaine*, mais d'un caractère assez différent, moins monacal dirions-nous. Les prières d'*Ève* et des *Tapisseries* et même les méditations sur l'Argent s'élevaient dans le silence, mais la maison d'*Esprit* était un refuge ouvert à tout vent, construit en pleine crise économique évacué pendant la guerre, retrouvé à la faveur de la guerre froide, et quelle faveur ! Péguy nous semble d'un autre siècle, même s'il a annoncé des temps que nous attendons encore. Mais il ne refusait aucun engagement et, entre l'Affaire Dreyfus et la bataille de la Marne, il a lutté contre le conformisme multiforme qui devait donner naissance aux totalitarismes.

Le rayonnement d'un Mounier, comme celui d'un Maritain, d'un Bernanos ou de maîtres plus cachés, doit nous rappeler que la France du XX^e siècle est un milieu propice à l'éclosion d'œuvres de foi. Il suffit de lire la correspondance et le journal d'un Gide pour constater avec quelle urgence la question de foi s'y est posée, et c'est là, je crois, une promesse de renaissance à laquelle il faut prêter plus d'attention qu'aux mouvements de surface qui s'épuisent d'eux-mêmes. La mort de Mounier nous a rappelés que des liens étroits d'amitié unissent beaucoup de Canadiens aux annonceurs de cette renaissance spirituelle. Ne devons-nous pas souhaiter que des rassemblements se produisent également ici pour soutenir les efforts de renouvellement qui se manifestent dans tous les domaines, mouvements d'accueil et non pas de défense, animés d'une foi assez vive pour accepter tous les risques de la liberté, sans quoi nous serons toujours en retard sur la vie ?

DANEMARK

1^{er} avril

Emmanuel Mounier
Arbejdet (Copenhague)²³⁴

Emmanuel Mounier, l'un des principaux catholiques de la gauche française, est décédé subitement, à seulement 45 ans, des suites d'un surmenage. Il avait fondé la revue *Esprit* qui lutte contre la société capitaliste, en se basant sur des principes spirituels, et pour restaurer le respect de la personnalité humaine, qui a une valeur éternelle. En 1932, Mounier abandonne son poste de professeur de lycée afin d'œuvrer

234. Le trimestriel *Arbejdet* (1949-1963) était proche de l'Action catholique. Traduit par la Rédaction.

à cette cause avec quelques amis. Avec eux, avec femme et enfants, il vivra dans une maison collective au sein d'un petit village en dehors de Paris. Pendant la guerre civile en Espagne, *Esprit* a pris une position ferme contre Franco, et pendant l'occupation de la France lors de la dernière guerre, il a dû rapidement arrêter la revue. Emprisonné par Vichy, Mounier s'en est sorti après une grève de la faim.

Dans les années qui ont suivi la guerre, il n'a cessé de discuter dans sa revue avec les marxistes et les communistes, et toujours avec une franchise et un respect inaltérables envers son adversaire. Il a également été fortement attaqué par les catholiques de droite qui l'accusaient d'être progressiste et de suivre la voie des communistes – bien à tort. Dans son dernier article pour sa revue, il écrit que ceux-ci disaient avec force que le jour même où les communistes voudront l'envoyer à la guillotine, il poursuivra son dialogue avec eux en chemin²³⁵. Peut-être savait-il sa mort proche quand il s'adressait aux communistes qui l'attaquait de façon pressante pour leur rappeler les paroles qu'un ami avait dites aux simples soldats allemands, avant d'être abattu : « C'est pour vous que nous mourrons²³⁶. »

Emmanuel Mounier est mort en plein combat, mais sa pensée doit être portée par d'autres catholiques du monde entier. Certains d'entre nous ont eu la chance de le connaître lors de sa visite à Copenhague en novembre 1949. Il a compris notre situation et a parlé dans sa revue du catholicisme danois comme élément vivant et dynamique au sein du milieu protestant²³⁷. Il a dit des choses audacieuses sur la relation de l'Église avec le monde moderne, que nous aborderons à l'occasion dans notre revue.

235. Cf. E. Mounier, « Réponse à Garaudy », *Esprit*, mars 1950, p. 546.

236. Paroles que prononça Gabriel Péri (1902-1941), journaliste à *L'Humanité* et membre du Comité central du PCF, avant d'être fusillé au Mont-Valérien (*ibid.*, p. 554).

237. Cf. ce passage de « Notes scandinaves ou Du bonheur » : « Le catholicisme [danois] représente, dans ce climat d'immobilité, un élément vivant et dynamique. Il compte 23.000 fidèles (un peu moins que les sectes). Mais beaucoup de convertis, pour qui la foi a été, contrairement à la religion de la masse du pays, une découverte et un bouleversement » (*Esprit*, février 1950, p. 257).

12 avril

Ellen NIELSEN

Emmanuel Mounier et le personalisme

Kirkens Front (Copenhague)²³⁸

Représentant le plus éminent du personalisme français, Emmanuel Mounier est récemment décédé, âgé de seulement 45 ans. Il a profondément marqué ceux qui l'ont connu lors de sa visite en novembre 1949 à l'Institut français de Copenhague, ceux qui ont été témoins de son engagement acharné, en catholique au grand cœur, et ceux qui parmi les jeunes l'ont écouté dans la situation historique de notre temps.

C'est en 1932, sous la pression de la crise mondiale, que Mounier et quelques camarades conçoivent pour la première fois le personalisme. Ce n'est pas un système, mais plutôt ce qu'au Danemark, nous appellerions une « vision de l'humanité ». Un profond mépris pour l'homme en tant que personne imprègne notre époque avec son « désordre établi ». Ainsi le rationalisme, le libéralisme, le fascisme et le capitalisme, qui ne voient dans les êtres humains que des individus. Ainsi le marxisme, le collectivisme, qui musèlent la liberté humaine et sa capacité créatrice dans un État policier.

Mais l'homme peut évoluer. Il ne se réalise comme personne qu'au sein de la communauté. Mounier ne sépare jamais « personaliste » de « communauté ». L'homme comme personne ne s'oppose pas au « nous » mais à l'« homme isolé ».

Le personalisme nous parle donc d'engagement et de responsabilité. Nous devons nous saisir de la situation historique, ici et maintenant, et y prendre parti, car nous ne nous développons en personne qu'en prenant des décisions et des responsabilités, en remodelant le monde qui nous entoure. Les idées et les spéculations, c'est très bien, mais elles ne sont rien sans l'homme, seul capable de les faire mûrir. Toute théorie est façonnée dans et par l'expérience.

Le personalisme approuve également une grande partie du contenu du marxisme et se reconnaît des affinités avec l'existentialisme. Mounier a ainsi défendu Sartre à plusieurs reprises.

Le personalisme rencontre de sérieux problèmes avec certains cercles chrétiens, qui trop souvent s'enferment de façon morbide dans le pharisaïsme et l'égo-centrisme : les gens pieux s'impliquent rarement lorsque les choses se compliquent. Ils doivent aujourd'hui sortir de leurs grottes et contempler leur véritable héritage

238. E. Nielsen (1922-1987) était une traductrice du français (notamment des « Notes scandinaves » de Mounier) et collaboratrice du mensuel *Kirkens Front* (1943-1958), proche du parti social-démocrate, fondé sous l'occupation par des pasteurs de l'Église évangélique-luthérienne du Danemark ou « Église nationale ». Traduit par la Rédaction.

chrétien. Lors de sa visite ici, Mounier a dit beaucoup de choses à ce sujet. Il a rappelé aux chrétiens l'importance de l'*incarnation*, en sorte que le christianisme devienne aussi une référence dans la société moderne. Les institutions de la société : hôpitaux, écoles, services de santé mentale, etc., tendent à être de plus en plus indépendantes de l'Église, et les chrétiens doivent l'accepter. Mais ils doivent aussi se retrouver dans *toutes* les institutions, y compris les institutions politiques. Beaucoup de catholiques l'ont appris en France aujourd'hui, et pour une grande part en sont redevables à Mounier.

Mounier a toujours ouvert la voie avec son mensuel de renommée mondiale, *Esprit*, dont le traitement vif et courageux des problèmes de l'époque suscite à la fois opposition et admiration. Cela prend souvent la forme de grandes enquêtes sur un sujet particulier comme « Monde chrétien, monde moderne », « Marxisme ouvert contre marxisme scolastique », « Les deux visages du fédéralisme européen », « La civilisation du digeste » – et récemment un gros dossier sur le pouvoir de l'intervention psychique se posant en psychiatrie à propos du sérum de vérité, qui s'attaque aux limites de l'intégrité de la personne²³⁹.

En outre, Mounier a façonné les idées du mouvement « Esprit » en ces termes : *Révolution personaliste et communautaire* (1935), *Manifeste au service du personalisme* (1936), *Qu'est-ce que le personalisme ?* (1947) et *Le personalisme*, petit livre qui vient d'être publié dans la collection « Que sais-je ? ». Mounier s'est aussi fait connaître par *De la propriété capitaliste à la propriété humaine* (1936) (traduit en allemand en Suisse). *Introduction aux existentialismes* (1946) est une excellente présentation, une bonne vue d'ensemble. Dans *L'affrontement chrétien* (1944), Mounier remet passionnément en question la conception du christianisme telle que l'avait eue Nietzsche. La persécution des peuples noirs est traitée dans le reportage *L'éveil de l'Afrique noire* (1948). Enfin, *Traité du caractère* (1946) est un manuel de psychologie moderne tel qu'il peut être écrit d'un point de vue chrétien.

C'est tout récemment que le mot « personalisme » et le nom d'Emmanuel Mounier se sont fait connaître dans notre pays. Cependant, le cercle autour d'Arne Sørensen fut très tôt conscient du mouvement²⁴⁰, ainsi que, dans *Det Tredje Standpunkt* (1939), le professeur K.E. Løgstrup à travers un des proches de Mounier,

239. Cf. « Monde chrétien, monde moderne » (août-septembre 1946), « Marxisme ouvert contre marxisme scolastique » (mai-juin 1948), « Les deux visages du fédéralisme européen » (novembre 1948), « La civilisation du digeste » (juillet 1948), « Médecine, quatrième pouvoir ? » (mars 1950).

240. A. Sørensen (1906-1978), politologue, social-démocrate antinazi, fondateur en 1936 du parti antiparlementariste Unité danoise. Après-guerre, il militera pour le fédéralisme européen.

le calviniste Denis de Rougemont, et son livre *Penser avec les mains*²⁴¹. *Information* rend régulièrement compte de ce qui est écrit dans *Esprit*²⁴². Dans l'ensemble, il y a des raisons de croire que cette vision positive de l'humanité contient un message pour l'Europe, prise en sandwich entre l'Est et l'Ouest, et surtout pour la patrie de Grundtvig et Vilhelm Grønbech²⁴³. Elle pourrait être tout aussi fructueuse pour les universités, pour les organisations chrétiennes que pour la vie politique et sociale dont les idées ont été recueillies en France par Brandes en son temps²⁴⁴ – mais de manière différente.

1^{er} mai

1

Emmanuel Mounier

Gads Danske Magazin (Copenhague)²⁴⁵

Âgé de seulement 45 ans, l'écrivain français Emmanuel Mounier est décédé fin mars. C'est une grande perte pour la vie intellectuelle française, en particulier la vie catholique. En 1932, il fonde la revue *Esprit* et rassemble autour de lui un groupe d'amis qui ne partagent pas tous sa foi, mais qui voient en lui un guide et comprennent le pouvoir créateur de sa personne et de ses pensées.

En plus de sa revue, il a créé des cercles de jeunes à travers la France et la Suisse, qui ont promu le « personnelisme », conception de l'homme avec un accent social beaucoup plus ample que celui que le catholicisme en France avait pu l'envisager jusqu'à présent, sans se limiter à la visée chrétienne de la relation personnelle de l'homme avec Dieu. Le « personnelisme » a fait exploser le sentiment étroit qu'avaient les catholiques d'être les garants de la culture ambiante, hostiles à ce qu'ils appellent le « matérialisme », se tenant à l'écart des problèmes politiques et sociaux les plus concrets. Il a fait exploser de même l'individualisme et l'intellectualisme excessifs où beaucoup, notamment en France, cherchaient refuge.

Il a poussé les catholiques à coopérer avec le monde moderne en assumant leur éducation religieuse et surtout morale. Il a su restituer au catholicisme son esprit

241. Knud Ejler Løgstrup (1905-1981), philosophe et théologien moraliste de l'Église danoise.

242. Le quotidien *Information*, fondé en 1943, est un journal marqué à gauche et dirigé à l'époque par le journaliste anti-nazi Erik Seidenfaden (1910-1990).

243. Svend Grundtvig (1824-1883), premier grand collecteur des chants populaires danois et islandais ; V. Grønbech (1873-1948), grand historien de la culture danoise et des religions.

244. Georg Brandes (1842-1927), écrivain et critique littéraire, a longtemps vécu en France, devenant proche de Renan et de Taine.

245. *Gads Danske Magazin* (1898-1952) était un mensuel culturel chrétien-démocrate. Traduit par la Rédaction.

tragiquement révolutionnaire. D'autre part, il a combattu le socialisme doctrinaire, marxiste, qui, à ses yeux, est une machine inhumaine et un culte de masse ; avec sa croyance matérialiste en la technique, l'organisation et la planification rationnelle de la vie sociale sous un angle exclusivement économique, il promeut à la fois la barbarie et étouffe la vie de la personne et le développement de l'humanité.

Cependant, c'est à son éloquence et à sa vitalité, à son intelligence claire et toujours concrète, qu'est due son énorme influence. Et il ne les a pas utilisées pour faire une carrière politique ou devenir un auteur de livres vendus à des millions d'exemplaires. Il a été un agitateur, un inspirateur, un critique de notre temps, un philosophe social. Toujours et partout, il interrogeait les conditions de vie et de liberté de l'homme pour qu'il fût une personne. Que signifie la « personne » dans ces conditions ? Comment le désir de liberté et les revendications communautaires s'articulent-ils avec les tâches à effectuer dans l'immédiat ? Il avait une extraordinaire capacité de contact et d'observation des situations sociales et politiques, ce qu'elles permettent de faire pour que les choses avancent, se développent. En dehors de l'écriture d'un certain nombre d'ouvrages psychologiques et sociologiques, il a consacré sa vie à sa communauté et à l'étude des signes des temps.

La vie européenne d'entre-les-deux-guerres, il la définissait comme un « désordre établi », c'est-à-dire comme un désordre voulu, maintenu, intentionnel, ayant ses origines dans le capitalisme, mais nullement aboli par le socialisme. Ce désordre sert à établir la tyrannie du pouvoir par la ruse ou la brutalité sur les gens de bonne volonté qui tentent de la surmonter en vivant de façon individualiste, voire sectaire. À partir de ses analyses lucides sur le désordre, il a embrassé l'histoire du monde des années 1930-40. Dès l'été 1940, il se lance dans le mouvement spirituel de la Résistance. *Esprit* en est devenu le premier et le plus courageux organe. L'année suivante, il est arrêté par le régime de Vichy. En faisant une grève de la faim, il força le régime à instruire un procès contre lui, et, de là, orienta sa défense de manière à être acquitté. Il s'est alors rendu en Suisse, d'où il a entretenu des relations avec les groupes de résistance les plus divers²⁴⁶.

Après la Libération, il a proposé que l'on reprît contact avec l'Allemagne. Il a également souhaité être en bons termes avec les marxistes, mais ceux-ci ont fait en sorte de mettre fin à toute communication avec lui. Fort de cette expérience, il est devenu l'un des premiers à constater la volonté d'isolement maintenant si évidente dans la politique de Moscou et la tactique de toutes les cinquièmes colonnes communistes.

246. Mounier ne s'est jamais rendu en Suisse pendant l'occupation. Il est entré dans la clandestinité en trouvant refuge dans la Drôme.

2

Olaf PEDERSEN

Mort de Mounier*Litterae* (Copenhague)²⁴⁷

Les rédacteurs de *Litterae* m'ont demandé d'écrire un petit article sur Emmanuel Mounier, car il est mort. Je ne peux pas. J'aimerais bien. J'ai essayé trois fois. Mais je ne peux pas. J'ai essayé de décrire sa « carrière » depuis que, jeune professeur de philosophie inconnu de 27 ans, il a lancé *Esprit* en 1932, jusqu'à ce qu'il soit soudainement frappé par une crise cardiaque le 22 mars de cette année. J'ai essayé de citer ses écrits, de résumer sa philosophie et de caractériser sa position dans la vie intellectuelle d'aujourd'hui. J'ai aussi essayé d'évaluer son importance sous un angle « académique ». Mais cela ne suffisait pas. Tant de gens, il est vrai, écrivent des livres. Et la philosophie sera toujours discutable. Et une énumération de faits arides ne pourra jamais dévoiler le secret de l'exemple que nous a donné Mounier.

Car Mounier était avant tout un exemple. Un exemple pour quiconque tentait de savoir quoi faire à notre époque confuse et tourmentée. C'était un homme qui gardait toujours la tête froide et considérait les choses dans leur contexte. Mais, avec toute son humble force, c'était surtout un exemple pour ces catholiques essayant de vivre pleinement leur foi dans un monde qui, sans le savoir, a faim de l'Évangile. Sa vie n'était pas portée par l'inquiétude du xx^e siècle face aux bouleversements sociaux en cours. Au lieu de cela, chose beaucoup plus fructueuse, il y avait la crainte que les croyants, au point où nous en sommes dans notre civilisation, n'éclipsent l'Évangile et ne l'empêchent de toucher les pauvres et les opprimés qui en ont besoin. Par conséquent, il a littéralement consacré toute son existence à chercher comment un chrétien du xx^e siècle peut mettre toute sa foi à lutter pour la liberté et la dignité de la personne humaine.

Dans la Maison du Père, il y a beaucoup de demeures, et Mounier s'est installé dans l'une des plus exposées. De même que son maître Péguy, il y a cinquante ans, faisait le lien dans ses *Cahiers* entre l'Église et le socialisme, et rendait hommage à sainte Jeanne d'Arc et saint Louis aussi bien qu'à la chute de la Bastille et à la Commune de Paris, Mounier dans *Esprit* n'a cessé d'en appeler à la révolution sociale, qui ne peut accepter que l'existence humaine soit soumise à la technique. Voilà pourquoi, en tout et pour tout, il s'est montré solidaire des pauvres, de leur détresse et de leur espérance.

247. O. Pedersen (1920-1997), épistémologue, étudia la philosophie et l'histoire des idées à Paris auprès d'Étienne Gilson. – *Litterae* (1946-1961) était le bimensuel de l'Academicum Catholicum, association fondée en 1896 par des universitaires. Traduit par la Rédaction.

Ses adversaires l'ont souvent accusé de trop se soumettre au communisme. Rien n'est plus faux. Mounier a toujours su où se trouvait la ligne à ne pas franchir. Mais il avait une vision du communisme plus large que beaucoup d'autres. Pour lui, ce n'est pas seulement le désordre établi qui menaçait de renverser le règne des classes privilégiées. Ni un système philosophique plus ou moins imparfait. C'était avant tout l'idée en laquelle la grande majorité des pauvres de France avaient placé leur espoir. Voilà pourquoi il devait la prendre au sérieux.

Avec *Esprit*, il a créé un forum où pouvait s'exprimer toute personne ayant une conviction sérieuse sur les problèmes sociaux, politiques et culturels de notre temps. Mounier savait choisir ses collaborateurs. Il ne leur demandait pas s'ils étaient communistes ou libéraux, staliniens ou démocrates. Il n'essayait jamais non plus de convertir qui que ce fût. Il protestait quand des amis ou des ennemis disaient qu'*Esprit* était une revue catholique. Condition *sine qua non* pour que le débat fût animé et fructueux. Personne n'avait besoin de se retenir de peur d'être mis sur la balance dogmatique. Mais personne ne doutait du lieu où il se situait lui-même. Avec sa conviction inébranlable que la vérité sert toujours la cause de Dieu – même lorsqu'elle est filtrée par des incroyants –, il est devenu le centre unificateur faisant travailler ensemble de nombreux points de vue contradictoires. Dès lors, il rendait le dialogue possible. On devine combien, juste avant sa mort, il a dû souffrir de le voir interrompu par des communistes et de se voir taxé de fasciste pour avoir refusé de renoncer à son principe d'entendre l'avis de l'autre partie. Il n'y a pas renoncé, comme l'attestent ses derniers mots :

La bonne conscience en face du communisme, le soulagement en face de certaines âneries imprimées [...] est un indice à surveiller. Plus les communistes accumulent les signes inquiétants, plus nous devrions être en alerte sur ce monde où nous vivons : sa corruption est donc tellement profonde qu'elle atteint jusqu'à ceux qui se dressent contre elle ! Aussi la lutte contre la bonne conscience occidentale reste-t-elle au premier plan de notre tâche²⁴⁸.

Cette persévérance dans la croyance en la vérité et cette volonté sans faille de la dire coûte que coûte est le meilleur exemple que nous ait donné Emmanuel Mounier. Nous sommes nombreux à penser que nous allons avoir du mal à nous passer de lui dans les années à venir. Cependant nous devons *nous* réjouir qu'il ait persévéré et *nous* ait donné l'exemple. Il ne s'est pas battu pour préserver nos avancées sociales. Il s'est battu pour préserver l'être humain qui doit vivre s'il ne veut pas être remplacé par un autre type d'être humain. Voilà pourquoi il a toujours été sceptique à l'égard

248. E. Mounier, « Où va *Esprit* ? », *Journal intérieur d'Esprit*, mars 1950, p. 3-4.

de la politique, des traités et des alliances. Car dans le combat pour l'homme, la vérité est plus forte que les armes. Car seule la vérité peut nous rendre libres. Mounier l'a prouvé dans sa propre vie. À l'heure de sa mort, par conséquent, nous devons nous demander si nous aurons assez de foi pour le prouver aussi quand sonnera la nôtre.

Le prêtre pauvre de la Mission de Paris, qui a enterré Mounier dans l'un des faubourgs « désordonnés » de la ville, a déclaré dans son homélie : « Il reste assez de sainteté dans le monde pour sauver le monde²⁴⁹. »

C'est vrai. Qui ne voudrait pas y croire ? Mais qui mettra sa vie en jeu pour le réaliser ?

ÉGYPTE

12 avril

Béatrice BOULAD

Sur le tombeau d'Emmanuel Mounier

Une voix égyptienne

Le Rayon d'Égypte (Le Caire)²⁵⁰

C'est parfois une étrange destinée que celle des écrivains. On voit de ces vieux troncs desséchés s'efforcer de pousser des rameaux vers lesquels personne ne se soucie de tendre la main, tandis que de jeunes chênes tombent, prématurément foudroyés. La mort jeune est, chez un philosophe, particulièrement regrettable, car l'homme de pensée a plus à gagner que quiconque de l'épreuve du temps. Si sa philosophie fut bien axée dès l'origine – et celle de Mounier l'était sur la pensée chrétienne –, l'écoulement des années ne peut que la corroborer et l'enrichir. Aussi, à l'inverse de ce qui se passe généralement chez le romancier, l'ouvrage de sa vieillesse sera souvent pour le penseur le couronnement de ses travaux.

Mounier, lui, était apparemment bien loin de son dernier ouvrage. Un jour qu'en sa présence on faisait allusion à ses œuvres, il interrompit avec un sourire : « Mes œuvres, oui, mais non pas mes œuvres complètes. J'ai encore beaucoup à faire. » Il ne lui fut même pas donné trois ans de vie depuis ce jour de l'été 1947 où il envisageait du regard la tâche qu'il lui restait à accomplir. Or, voici que déjà, bon gré mal gré, il nous faut faire le total, ou plutôt, car le mot « total » serait impropre là où tout est qualité, tenter de définir ce qu'a été Mounier. D'autres, en France, ont dû certainement déjà dire qu'il fut un moment de la pensée occidentale dans la première moitié

249. A. Depierre cité par F. Mauriac, cf. *supra*, p. 87.

250. B. Boulad (1915-1995) fit après-guerre des études d'orientalisme à Paris. – *Le Rayon d'Égypte* (1928-1957) était un hebdomadaire culturel francophone catholique, animé par les dominicains.

du xx^e siècle. On remarquera que j'évite de dire : de la pensée française. Mounier avait, dès le début, survolé les frontières de son pays. Il y a des philosophies qui portent les couleurs d'un drapeau, tandis que le mouvement personneliste, bien que né en France, se développait simultanément et de façon parfaitement naturelle et harmonieuse dans plusieurs pays d'Europe et même en Amérique. On se souvient peut-être qu'ici même, en Égypte, il y eut jadis un cercle personneliste²⁵¹. C'est spontanément que Mounier voyait humain, qu'il savait dépasser ce qu'on appelle la conjoncture pour atteindre une réalité qui demeurerait aussi vraie au-delà des Pyrénées qu'elle l'était en deçà.

Je crois avoir d'autant plus de raisons de louer en Mounier la qualité proprement humaine qu'au Congrès d'*Esprit* en juin 1947, je fus déçue de voir certains coryphées du jeune maître, après que celui-ci s'était tu, revenir à des discours qui auraient perdu beaucoup de leur intérêt s'ils avaient été tenus ailleurs qu'en France²⁵². Je n'entends nullement faire grief de la chose à ceux qui gravitaient autour de Mounier, car chacun ne peut donner que ce qu'il a ; mais ceci m'amène seulement à me demander – et c'est sans doute la question que tous les amis de Mounier se posent aujourd'hui – si la place qu'occupait l'auteur de *Liberté sous conditions* aussi bien dans le monde de la pensée qu'au bureau directorial d'*Esprit* ne va pas demeurer longtemps vacante ou, du moins, n'être remplie qu'en apparence.

Si ceci devait arriver, il ne nous resterait plus qu'à revenir à ces pages – celles, par exemple, du *Manifeste au service du personalisme* – dans lesquelles s'est définie, pour l'orientation spirituelle et l'épanouissement de beaucoup d'hommes, une pensée qui sut prendre de la hauteur sans se détacher du réel et ne pas perdre en équilibre ce qu'elle gagnait en enthousiasme.

251. Il y eut deux groupes au Caire avant-guerre : l'un, fondé en 1935 par Jean Rapnouil, professeur de lettres, et l'autre, fondé en 1936 par le philosophe René Habachi (1915-2003).

252. Le congrès d'*Esprit* de 1947 eut lieu à Jouy-en-Josas du 13 au 16 juillet avec une nouveauté : la rencontre entre groupes personalistes européens.

ÉTATS-UNIS

1^{er} avril

Emmanuel Mounier
The Catholic Worker (New York)²⁵³

Ce fut pour nous un grand choc d'apprendre le décès à Paris, d'une crise cardiaque, d'Emmanuel Mounier, à l'âge de quarante-cinq ans. Mounier était l'esprit du mouvement personneliste français, le fondateur et le directeur d'*Esprit*, l'organe du mouvement. Mounier, enfant de paysans²⁵⁴, fut un brillant élève de la Sorbonne. En 1929, alors qu'il n'a que vingt-quatre ans, il subit l'influence de l'écrivain français Charles Péguy, à qui il attribue l'inspiration du mouvement personneliste.

Peter Maurin disait partout où il allait : « Il y a un homme en France qui s'appelle Emmanuel Mounier. Il a écrit un livre qui s'appelle *Manifeste au service du personnelisme*. Vous devriez lire ce livre. »

Mounier y écrivait :

Disons tout de suite que [...] le personnelisme ajoute une affirmation de valeur, un acte de foi : l'affirmation de la valeur absolue de la personne humaine. Nous ne disons pas que la personne de l'homme soit l'Absolu (bien que pour un croyant l'Absolu soit Personne et qu'à la rigueur du terme il ne soit de spirituel que personnel). [...] Nous voulons dire que, telle que nous la désignons, la personne est un absolu à l'égard de toute autre réalité matérielle ou sociale, et de toute autre personne humaine. Jamais elle ne peut être considérée comme partie d'un tout : famille, classe, État, nation, humanité. Aucune autre Personne, à plus forte raison aucune collectivité, aucun organisme ne peut l'utiliser légitimement comme un moyen. Dieu même, en doctrine chrétienne, respecte sa liberté tout en la vivifiant de l'intérieur : tout le mystère théologique de la liberté et de la faute originelle repose sur cette dignité conférée au libre choix de la personne. [...] Pour le chrétien [cette affirmation de valeur] se fonde sur la croyance de foi que l'homme est fait à l'image de Dieu, dès sa constitution naturelle, et qu'il est appelé à parfaire cette image dans une participation de plus en plus étroite à la liberté suprême des enfants de Dieu²⁵⁵.

253. *The Catholic Worker* est le mensuel du mouvement éponyme, tous deux fondés en 1933 par Dorothy Day (1897-1980) et Peter Maurin (1877-1949), centrés sur l'aide aux pauvres. *La pensée de Charles Péguy* de Mounier les influença considérablement. Traduit par Yves Roullière.

254. En fait, seuls les grands-parents de Mounier, des deux côtés, provenaient de la campagne dauphinoise.

255. *Manifeste au service du personnelisme*, II, 1, p. 64.

Mounier était aussi un Pèlerin de l’Absolu²⁵⁶, et il a rejoint maintenant ce Dieu qui est une Personne, trois Personnes en un seul Dieu. Il va à sa rencontre avec de bonnes œuvres. Puisse-t-Il le faire entrer dans la joie éternelle.

1^{er} mai

Georges LERMINIER

**Le philosophe Emmanuel Mounier,
fondateur du Mouvement Esprit, est mort**
Revue de la Pensée française (New York)²⁵⁷

La mort d’un maître, comme le fut Emmanuel Mounier, laisse tant de consciences affolées qu’une sorte de vertige du cœur et de l’esprit saisit ses fidèles. Depuis 1932, l’influence du fondateur de la revue *Esprit* n’avait cessé de grandir. Il était la voix de tous ceux qu’habite une exigence jamais satisfaite d’un monde, tout ensemble plus juste et plus libre, et qui cherchent à en édifier les structures temporelles sur des bases spirituelles.

La société moderne, écartelée entre « le désordre établi » et des tentations contradictoires, mais également dangereuses, avait trouvé en ce David de la pensée un frondeur impitoyable. Sa recherche, qu’un sens aigu de l’analyse et un don de synthèse remarquable ne firent cependant jamais échouer dans le système, mariait constamment deux préoccupations maîtresses, qui furent comme les deux bouts de la chaîne de sa pensée : la défense de la personne, dont un christianisme profond lui faisait affirmer l’irréductible autonomie, et le souci de la communauté humaine, que les aspirations socialistes, caractéristiques de ce siècle, ont si justement fait passer au premier plan. D’Emmanuel Mounier, comme d’un Charles Péguy dont il avait repris et amplifié le message, on peut dire que sa pensée était une action. Il n’est pas de problèmes sur lesquels il n’ait pris position, avec une lucidité et une autorité qui ne négligeaient aucune nuance. Polémiste, il ne voulait tourner aucune difficulté, et je ne crois pas qu’il se soit jamais laissé aller à aucun écart de verbe ou de doctrine, même sous le coup de l’indignation ou du scandale. Les numéros spéciaux d’*Esprit*, cette revue austère, honneur de la pensée française, qui était lue dans le monde entier, ont révélé à beaucoup l’ampleur et l’urgence de questions aussi graves et aussi variées que la médecine moderne, le

256. « Pèlerin de l’Absolu » est une formule de Léon Bloy.

257. G. Lermnier (1915-1978), critique théâtral à *L’Aube*, puis, de 1945 à 1946, à *Esprit*. Depuis 1947, il dirigeait les conférences à l’étranger de l’Alliance française. – Le mensuel *Revue de la Pensée française* (1942-1956), qui transcrivait durant la guerre les émissions de radio en langue française, était dirigé par le grand reporter Henri-Jean Duteil (1907-1979).

rôle de la femme, l'école, la guerre atomique, la colonisation, le pacifisme, la grève, le marxisme, les droits et les devoirs de l'homme, la jeunesse²⁵⁸...

Une certaine manière de traiter l'actualité en la toisant du plus haut qu'il était possible, mais sans sacrifier à des principes sclérosés, telle était sa manière. Il nous a enseigné à bien penser de toutes les choses humaines et à ne jamais séparer l'amour de l'homme et le sens de sa destinée de la quête passionnée d'une condition meilleure. L'homme de cœur savait qu'il n'est pas de plus grande injustice parfois que la justice et le philosophe n'oubliait jamais que la Vérité est complexe, si elle est une.

À quarante-cinq ans, en pleine bataille, ce lutteur qui refusa toujours de recourir aux armes de Satan, comme aurait dit Péguy²⁵⁹, succombe à la tâche. Vivant, nous nous sentions avec lui et par lui représentés : il disait haut et clair ce que nous n'avions ni le temps, ni la force, ni peut-être le courage de dire. Disparu, il nous oblige à sortir du rang et à exprimer, en paroles et en actes, notre fidélité.

5 mai

Hélène ISWOLSKY

Emmanuel Mounier

The Commonweal (New York)²⁶⁰

Emmanuel Mounier, décédé à Paris à la fin du mois dernier à l'âge de 45 ans, était le chef de file du mouvement personnaliste en France. Après avoir terminé deuxième de sa promotion à la très compétitive École Normale²⁶¹, il a abandonné une carrière d'enseignant des plus prometteuses pour se battre contre les idées capitalistes et autres idées dominantes qui, selon lui, menaçaient le caractère sacré de la personne humaine dans l'entre-deux-

258. Cf. « Médecine, quatrième pouvoir ? » (mars 1950), « La femme aussi est une personne » (juin 1936), « Propositions de paix scolaire » (mars-avril et octobre 1949), « Documentaire atomique » (janvier 1947), « Humanisme contre guerres coloniales » (avril 1950), « Révision du pacifisme » (février 1949), « La grève est-elle anachronique ? » (mars 1948), « Marxisme ouvert contre marxisme scolastique » (mai-juin 1948), « L'incivisme » (janvier 1949), « Mouvements et institutions de jeunesse » (octobre 1945).

259. Cf. Ch. Péguy, « Les armes de Jésus » dans *La tapisserie de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc*, repris dans *Œuvres poétiques et dramatiques*, Paris, Gallimard, 2014, p. 1087-1114.

260. H. Iswolsky (1896-1975), écrivain, traductrice et journaliste russe, proche de Berdiaeff, a collaboré cinq fois à *Esprit* de 1934 à 1939 sur la question religieuse en URSS. Mounier avait recensé avec éloge son ouvrage *L'homme 1936 en Russie soviétique* (Paris, Desclée de Brouwer, 1936). Elle s'exila aux États-Unis en 1941. – Fondé en 1924 par des laïcs, l'hebdomadaire catholique *The Commonweal* était animé à l'époque par John Cogley (1916-1976), proche de Dorothy Day. Mounier y a publié à cinq reprises en 1940 et 1945. Traduit par Yves Roullière, qui remercie la rédaction de cet hebdomadaire de nous avoir autorisés à traduire cet article, et Benjamin Cail d'avoir aidé à faire le lien.

261. En fait, il s'agit de l'agrégation de philosophie.

guerres. En 1932, il fonda la revue mensuelle *Esprit*, avec un budget dérisoire, et publia peu après sous forme de livre son célèbre *Manifeste* au service du personalisme. Il enrôla un certain nombre de jeunes catholiques français à sa cause personaliste, rejoints par des protestants, des juifs et même quelques humanistes athées. Lorsque les troupes allemandes entrèrent en France en 1940, Mounier tenta de poursuivre la publication d'*Esprit*, mais il fut jeté en prison pour s'être opposé à la politique antisémite des autorités en place²⁶². Il entame alors une grève de la faim et est finalement libéré après environ un an d'incarcération. Dès la fin de la guerre, il reprend *Esprit* et la revue connaît à nouveau un grand succès.

En apprenant la mort de Mounier, la première pensée qui m'est venue à l'esprit (avant même le chagrin) a été : « Comme il nous a quittés vite ! » Bien que près de vingt ans se soient écoulés depuis notre première rencontre, c'est comme si c'était hier ; l'« expérience *Esprit* » venait à peine de commencer à ce moment-là. Il y avait en lui tellement de potentialités à développer, à mûrir, à réaliser. Il aurait fallu encore de nombreuses années pour mener l'expérience à son terme. C'est une chose à laquelle il était difficile de s'habituer, car, que l'on ait été d'accord ou non avec Mounier, on attendait toujours avec impatience sa réaction à tel ou tel événement. Il nous aidait à vérifier notre propre réaction, à travailler sur le problème donné – en rejetant les solutions faciles, en recherchant le combat le plus difficile.

Cependant, dans son apparence personnelle, ses manières et ses méthodes d'approche, Mounier n'avait ni l'air ni le comportement d'un leader « sérieux ».

Bien sûr, il était jeune quand je l'ai rencontré pour la première fois, mais il faisait plus jeune que son âge. Cheveux clairs, yeux bleus, manières calmes, sourire engageant. Il ressemblait plus à un étudiant qu'à un professeur. Même après que le *Manifeste au service du personalisme* eut suscité la curiosité, l'intérêt, l'enthousiasme ou l'hostilité, il est resté extraordinairement discret, comme un écolier qui, après avoir commencé un jeu passionnant, regarde ses camarades y participer. C'est précisément la simplicité de ses manières, tant dans les relations privées que dans les débats, qui lui a valu tant d'amis, alors que ses ennemis ne savaient pas comment s'y prendre avec un guerrier aussi mal armé.

Cette simplicité n'était pas un masque hypocrite, mais cachait une personnalité extrêmement complexe, forte et mûre. Mounier était certes un leader, mais un leader d'un type particulier, qui s'adresse à des groupes limités, à de petites unités séparées, et non à de vastes audiences.

•

262. C'est plutôt à cause d'actes de résistance.

Sa technique pour créer des *équipes*²⁶³ n'était pas artificielle, mais tout à fait spontanée, à son image. Mounier n'a pas non plus cherché à former les groupes de disciples locaux pour prolonger sa doctrine. Presque au premier coup d'œil, il savait si les jeunes hommes et femmes qui venaient à lui étaient capables d'agir en personnalistes. Et après s'en être assuré, il les laissait entrer immédiatement en action, avec les moyens qu'ils possédaient déjà, petits ou grands.

Le message chrétien, écrit Mounier, n'est pas né, comme les écoles morales de l'Antiquité, d'une philosophie adressée aux savants, mais c'est un appel à tous les hommes : « Changez le cœur de votre cœur²⁶⁴. » C'est finalement le sens du don de soi, de l'engagement, exigé par le mouvement *Esprit*. C'est, à mon sens, le grand mérite de Mounier d'avoir rappelé à des jeunes hommes et femmes (ses collaborateurs) que cette règle de base était indispensable pour jouer loyalement le jeu. Et l'on peut dire que *tous* ont choisi et respecté cette règle. Les réunions *Esprit*, qui se tenaient dans les arrière-salles de cafés bon marché, et les congrès *Esprit*, autour de longues tables rudimentaires d'une auberge de jeunesse, l'ont montré avec force. Personne ne parlait ouvertement de sacrifice, d'héroïsme, mais la conversion du cœur était le *climat* (comme disent les Français) de ces réunions.

Mes propres souvenirs me ramènent à ces réunions et congrès, et je me souviens encore du sentiment de fraîcheur, d'égalité intellectuelle et spirituelle retrouvée, avec lequel on sortait de ces rencontres.

Avant la guerre, les bureaux d'*Esprit* étaient situés à Paris, dans le quartier miteux et peu attrayant de la Gare du Nord. Mounier travaillait avec une équipe de bénévoles. Il n'y avait pas de salaire pour le rédacteur en chef ni pour le personnel²⁶⁵, pas de publicité, juste assez d'argent pour payer l'imprimeur.

Mounier et le groupe chargé de la rédaction de chaque numéro travaillèrent jusqu'à épuisement. Souvent, Mounier se trouvait encore au bureau quelques minutes avant que son train ne quittât la Gare du Nord pour Bruxelles, où il occupait un poste d'enseignant, tout comme sa femme²⁶⁶. Ils étaient constamment en déplacement, faisant la navette entre Paris et Bruxelles. Ils visitaient également diverses villes, en France, en Belgique, en Suisse. Mounier donna beaucoup de conférences à différents petits groupes de province. L'effet stimulant qu'il exerçait sur la jeunesse

263. En français dans le texte.

264. Cf. E. Mounier, « Refaire la Renaissance », dans *Révolution personaliste et communautaire* (Œuvres, t. I, p. 148).

265. En fait, la secrétaire de la revue, Angèle Touchard, était rémunérée par Georges Zérapha, patron de la Société française des Papiers peints.

266. En fait, Paulette Mounier était conservatrice de musée.

provinciale française était énorme ; il semblait, partout où il allait, insuffler sa propre âme au groupe *Esprit* local.

C'est peut-être cette tension constante, cette vie de travail, de lutte, de voyage, de pauvreté jusqu'à épuisement (sans parler de son expérience de la guerre), qui a raccourci ses jours. Je n'ai assisté qu'à ses débuts, mais j'avais la certitude que je verrais le fruit mûrir. Mais ce sera peut-être, comme Mounier, sans que je sois là.

GRANDE-BRETAGNE

1^{er} avril

F. B.

Emmanuel Mounier

Socialist Commentary (Londres)²⁶⁷

Peu avant que Léon Blum ne disparût²⁶⁸, le fondateur et rédacteur en chef d'*Esprit*, Emmanuel Mounier, est mort à seulement quarante-cinq ans. C'était un catholique qui, suivant le chemin de Péguy, a agi plus que quiconque pour forger de nouveaux liens entre la croyance chrétienne et la pensée socialiste. Son influence s'est étendue au-delà de la France, en Allemagne, Scandinavie, Pologne et Suisse. Alors que Léon Blum héritait d'une grande tradition, construite par les fondateurs de son parti, Mounier représentait une « première génération » qui devait repartir à zéro. Cette génération a pressenti les catastrophes à venir et remis en question toutes les valeurs admises, tâtant le terrain pour aboutir à une nouvelle réalité. Mounier est resté en dehors de l'arène politique, bien que la Résistance ait été grandement influencée par le groupe *Esprit* et par ses idées. Il était avant tout un penseur et un leader intellectuel. La petite communauté d'amis, et non l'organisation du pouvoir, tel était son élément, son monde. Bien qu'il n'ait guère dépassé la phase d'examen et de questionnement, de tâtonnement, ses écrits sont remplis d'idées éclairantes et constructives. Politiquement, ses tentatives de clarification ont parfois été entravées par la crainte qu'elles ne fussent pas assez « révolutionnaires » ou trop coupées des masses. Pourtant, l'influence d'Emmanuel Mounier est restée pendant dix-huit ans l'une des forces les plus vives, et même les plus stimulantes sur le plan politique en France et en Europe. Lui et *Esprit* ont été la source inavouée d'importants développements spirituels et politiques.

267. Le mensuel *Socialist Commentary* (1941-1959), organe du Socialist Vanguard Group (1928-1978), fut fondé par des socialistes allemands réfugiés en Grande-Bretagne. Traduit par Yves Roullière.

268. L. Blum est mort le 30 mars 1950 à l'âge de 77 ans.

ITALIE

24 mars

Le philosophe Emmanuel Mounier est mort à Paris*L'Avvenire d'Italia* (Bologne)²⁶⁹

Le célèbre philosophe catholique français, Emmanuel Mounier, est décédé aujourd'hui des suites d'une crise cardiaque causée par le surmenage.

En 1932, il avait fondé la revue *Esprit* et l'a dirigée jusqu'à sa mort, à l'exception des années 1941-1944, durant lesquelles sa publication fut interdite par les autorités allemandes.

Mounier est le chef de file de cette école de pensée qui a pris le nom de « personnalisme » et qui entend se positionner, aux côtés du philosophe russe Berdiaeff et de l'Anglais B. Russell²⁷⁰, comme la solution historique et sociale chrétienne entre les extrêmes opposés que sont le libéralisme et le marxisme. Voici les principales œuvres de ce grand philosophe : *La pensée de Charles Péguy, Révolution personnaliste et communautaire, De la propriété capitaliste à la propriété humaine, Qu'est-ce que le personnalisme ?, L'affrontement chrétien, La petite peur du xx^e siècle, les deux dernières n'ayant pas encore été traduites en italien*²⁷¹.

Le catholicisme social, et pas seulement le catholicisme français, perd avec Emmanuel Mounier l'une de ses voix les plus fortes bien que calme et nuancée dans ses modulations. Ce n'était pas un philosophe au sens courant du terme, ni ce que l'on peut appeler un sociologue ou un homme politique. Il s'est positionné dans ces champs de recherche de façon personnelle (et c'est peut-être sa limite et son mérite les plus évidents) car, pour lui, jeune d'une génération sans professeurs après-guerre, toutes les valeurs de la société paraissaient en crise. Du coup, pour Mounier, tous ses quêtes se réduisaient à une seule : surmonter la crise avec la certitude que Dieu demeure la providence mais aussi avec l'angoisse de chercher sans guide un chemin au sein de l'histoire. On peut dire que Mounier et ses amis sont les héritiers spirituels

269. Le quotidien *L'Avvenire d'Italia* (1896-1968), d'inspiration catholique, était dirigé à l'époque par Raimondo Manzini (1901-1988). Traduit par Yves Roullière.

270. Bertrand Russell (1872-1970), philosophe et mathématicien. Cette affirmation étonne car Mounier ne s'est jamais, à notre connaissance, référé à ce penseur athée assumé.

271. *Révolution personnaliste et communautaire* (trad. L. Fuà, Milan, Comunità, 1949), *De la propriété capitaliste à la propriété humaine* (trad. P. Cenini, Brescia, Vittorio Gatti, 1947), *Qu'est-ce que le personnalisme ?* (trad. G. Mottura, Turin, Einaudi, 1948), *L'affrontement chrétien* (trad. M. Guidacci-Pinna, Florence, Libreria Editrice Fiorentina, 1951), *La petite peur du XX^e siècle* (trad. M. Tarchi, Florence, Libreria Editrice Fiorentina, 1951).

de Péguy : même aspiration à la révolution, même nausée des positions bourgeoises, même rejet du matérialisme marxiste mais aussi même souffrance et même participation, poussée à l'extrême, à la douleur libératrice de la classe ouvrière.

Ce n'est pas pour rien que le livre programmatique de Mounier sur la révolution personaliste et communautaire s'ouvre sur l'admonestation désormais classique de Péguy : « La révolution sera morale ou elle ne sera pas²⁷². »

Bien sûr, cette aspiration au renouveau, magnifiée dans son combat au sein de la Résistance, ne suffit pas à créer un mouvement œuvrant sur le plan politique. Il est nécessaire d'avoir un programme qui ne soit pas seulement en opposition aux mouvements actuels. Mounier éprouve ce besoin de réalisme et esquisse, avec une intelligence aiguisée par les réactions de ses contemporains, les positions personalistes et communautaires de sa révolution, afin de s'opposer aux dérives individualistes et communistes. Il a voulu se battre dans sa propre époque plutôt que de rester dans celle de ses précurseurs.

Mounier demeure, dans ses limites programmatiques, une personnalité de temps de crise, avec ses témoignages et ses prises de position parfois exacerbées mais toujours profondément humaines.

Pour certaines de ses positions trop audacieuses, on pourrait répéter la phrase de saint Paul : « Je voudrais être anathème pour sauver un frère²⁷³. » Commentant le décret du Saint-Office sur le communisme dans le numéro d'*Esprit* d'août 1949, Mounier écrira :

Un catholique qui se considérerait comme hors de jeu dans une décision ou une épreuve quelconque de son Église ne serait déjà plus catholique, ne se sentirait pas dans les plis de sa chair cette union plus intime que le lien social qui greffe les battements mêmes de son cœur sur le cœur du tout. Ce n'est pas comme un cadavre, c'est comme un vivant, et en vivant, que le chrétien écoute la voix de son Église²⁷⁴.

Tel est son testament spirituel qui porte le poids d'une période de crise et de grande attente.

272. Mounier a mis cette phrase en exergue de son essai « Refaire la Renaissance » (*Esprit*, octobre 1932).

273. Paraphrase de la Lettre aux Romains 9,3.

274. E. Mounier, « Le décret du Saint Office », *Esprit*, août 1949, p. 307.

9 avril

Massimo FRANCIOSA
Emmanuel Mounier
La Fiera letteraria (Milan)²⁷⁵

La dernière œuvre d'Emmanuel Mounier passée sous nos yeux, avant sa mort prématurée, se situe dans le troisième numéro d'*Esprit* de cette année, revue mensuelle maintenue et dirigée par lui avec un engagement à la hauteur du courage de son système. Sa présentation et ses textes de liaison de la grande enquête « Médecine, quatrième pouvoir ? », dressent le bilan, avec une tentative de conclusion, du problème de la liberté individuelle mise en danger par les interventions psychologiques employées dans les systèmes policiers, comme la neurochirurgie, la thérapeutique de choc, la narcose, la narco-analyse, la psychanalyse, l'usage extra-thérapeutique dudit « sérum de vérité » ...

Il s'agissait d'un cri d'alarme, disait-il alors, car l'*homme* est en danger, surtout l'homme pauvre face à l'homme puissant. On pensait que l'homme se serait adapté à cette ouverture à sa vie intérieure bien qu'indépendamment de sa volonté, car l'homme (et précisément la doctrine « personnaliste » de Mounier) est constamment inséré dans l'histoire – mais cette adaptation au contexte extérieur était tendue : il ne savait absolument pas jusqu'où elle pouvait aller.

C'était un cri d'alarme, qui pouvait presque tout dire sur Mounier, qui aurait même suffi à le définir : il était parvenu, en fin collecteur d'opinions, à trouver un accord unique dans la mosaïque des déclarations personnelles de savants. Extraordinaire cri de justice en faveur de l'homme pour qu'il défende ses trois dimensions inséparables : l'homme matériel, l'homme intérieur et l'homme transcendant. Ce numéro d'*Esprit* aborde une question vraiment importante dont nous discuterons une autre fois.

Mounier avait su tirer le meilleur d'*Esprit* pendant de nombreuses années. Il habitait à l'intérieur, sa maison même était la rédaction, dans la grande maison de Châtenay, où les familles des éditeurs vivaient au quotidien²⁷⁶. Cette équipe de rédaction était presque la projection d'un organisme « communautaire ». Leurs enfants en bas âge, et la dernière de Mounier tient à peine sur ses jambes, jouaient tous les

275. M. Franciosa (1924-1998), critique littéraire, collaborait à l'hebdomadaire *La Fiera letteraria* (1925-1977), dirigé à l'époque par le poète Vincenzo Cardarelli (1887-1959) et le dramaturge catholique Diego Fabbri (1911-1980) : ils avaient publié en septembre 1947 la traduction de « Quelques réflexions sur le personnalisme » (*Synthèses*, avril 1947). Traduit par Yves Roullière.

276. Si certaines réunions, après-guerre, se déroulèrent en effet à Châtenay, où vivaient Mounier et Domenach, la rédaction siégeait rue Jacob à Paris.

jours dans le jardin, pendant que les rédacteurs travaillaient à édifier cette tendance philosophique du personalisme, branche importante des tendances chrétiennes de ce siècle, dont la vertu principale, mis à part d'autres mérites que des critiques, un jour, mettront définitivement en évidence, était d'en appeler à protéger l'homme dans son intégrité, l'homme qui ne se limite ni à la matière ni aux idées, mais qui est un mélange de ces éléments essentiels, et qui donc agit avec souplesse – au point de rejeter à la fois l'excès du dogmatisme et l'excès du réalisme. L'homme personnel est tellement souple et libre que « même le personaliste chrétien, quand sa vision dépasse l'histoire, ne peut que progresser dans l'histoire elle-même ».

La doctrine de Mounier et de ses disciples, malgré la modestie et le sérieux dont elle faisait preuve pour pénétrer l'opinion, représentait donc une rupture avec les partis en présence, rupture que les politiciens français ont toujours considérée comme inacceptable. D'où les bien tristes persécutions ordonnées par l'amiral Darlan contre Mounier et sa revue²⁷⁷.

Mais on peut dire que ces vicissitudes lui ont donné une plus grande cohérence. C'est ainsi que l'un après l'autre, et avec une grande vigueur, ont paru ses grands traités, publiés ces six dernières années, certains déjà célèbres dans le monde culturel international (*Le personalisme*, le *Traité du caractère* et *La petite peur du xx^e siècle*).

20 avril

I

Carlo Bo'

Emmanuel Mounier

Il Popolo (Rome)²⁷⁸

Le matin du 22 mars, l'écrivain français Emmanuel Mounier est décédé subitement ; il avait quarante-cinq ans. Notre article ne se veut pas seulement un acte de condoléance et de mémoire, il a avant tout pour but de célébrer un des très rares hommes libres de notre temps. Emmanuel Mounier est né à Grenoble en 1905. Ayant définitivement renoncé à sa carrière universitaire en 1928, il a fondé quatre ans plus tard la revue à laquelle son nom est à jamais attaché, *Esprit*. J'ai dit par commodité « revue », mais en réalité *Esprit* représente bien davantage. Pendant

277. C'est en effet sous le gouvernement de François Darlan (1881-1942), entre 1941 et 1942, que la parution d'*Esprit* fut supprimée et Mounier emprisonné.

278. C. Bo' (1911-2001), historien de la littérature française, recteur de l'Université d'Urbino. À l'époque il avait écrit des essais sur Stéphane Mallarmé, Jacques Rivière ou le surréalisme. – Le quotidien *Il Popolo* (1923-2003) était l'organe de la Démocratie chrétienne et dirigé à l'époque par Mario Melloni (1902-1989), journaliste politique. Traduit par Yves Roullière.

de nombreuses années, *Esprit* fut un des mouvements les plus vivants de la France nouvelle, puis, dans l'après-guerre, désolante et déshéritée, la revue est devenue un symbole, l'image même de nos libertés, de celles qui nous sont encore accordées. Mounier s'était fait connaître très jeune à travers une étude approfondie et documentée de Péguy où l'on pouvait déjà mesurer ce que seraient plus tard sa passion et sa fidélité. En un temps de trahisons et de démissions, la parole de Mounier avait pris tout naturellement une place importante, la lumière d'un exemple. À noter que son amour initial pour Péguy est très significatif : il sert à nous faire comprendre à quelle famille appartient Mounier. Comme le grand poète d'*Ève*, Emmanuel Mounier deviendra aussi un exemple dans la vie spirituelle de notre temps. Mounier était un écrivain engagé²⁷⁹, mais, par boutade, on ajoutera que, chez lui, la pratique passait avant la théorie : Mounier ne spéculait jamais, et s'il faisait des projets, ceux-ci étaient presque toujours dictés par la passion et sa grande intelligence humaine. Peut-être était-ce précisément à cause de cette apparence de sévérité et d'austérité spirituelle que ses paroles n'apparaissaient pas d'abord dans leur pleine lumière de vérité : il a fallu que le monde connût douleur et désespoir pour que son exemple apparût pleinement, dans toute sa splendeur.

Cependant, Mounier n'avait pas encore connu ses plus dures années d'épreuves. *Esprit* commença à paraître en 1932 et ne resta silencieux que trois ans, à l'époque de Vichy, quand la parole de liberté et l'amour du débat, même en France, étaient suspectés et refusés. Même alors, Mounier n'a pas abandonné et a payé sa loyauté envers son camp en faisant de la prison et en connaissant les camps de concentration²⁸⁰. À la fin de la guerre, il a pleinement repris son activité. La paix ne lui a certes pas accordé le repos pour voir venir le temps de la moisson. Mounier savait que les combats continueraient et, de fait, il continuait d'intervenir à tout propos, avec franchise, avec cette fidélité vraiment exemplaire. Peu à peu, Mounier avait pris la place de Péguy. Presque imperceptiblement dans le climat renouvelé de cette vieille Europe, il avait remplacé cette image lointaine, en partie préservée maintenant par sa légende et son ombre ; au contraire, au persévérant entêtement de Péguy, Emmanuel Mounier tentait d'opposer une vision plus large, plus actuelle. Après la Libération, se sont élevées d'autres voix apparemment plus libres et très prometteuses. Il suffit de penser à Sartre pour avoir aussitôt sous nos yeux le souvenir d'une terre promise trahie et abandonnée en toute hâte. Alors, en ces temps de confusion et d'espoirs après tant de peines et tant d'années de lâche divertissement spirituel, il nous semble que d'autres témoins de notre temps auraient pu nous aider de manière plus concrète

279. En français dans le texte.

280. En fait, si Mounier a bien fait de la prison, il n'a jamais été en camp de concentration.

et décisive, mais, comme nous l'avons dit, ce n'était qu'une illusion. On en est revenu au temps de la solitude forcée, et si certaines attitudes étaient vraiment intenables, chacun s'est remis à parler tout seul, chacun est retombé dans ses monologues et ses rêveries solitaires. Un seul esprit dans toute l'Europe n'a pas baissé les bras : Emmanuel Mounier. Ponctuellement, chaque mois, avec le dossier *Esprit*, il venait nous rappeler que, malgré tout, il fallait encore avoir foi en l'homme, que si le temps de l'optimisme n'était pas encore venu, on ne devait pas tomber pour autant dans la nuit du désespoir. Mounier était le seul d'entre nous qui ne se lassait pas, qui ne trahissait pas, le seul surtout qui ne plongeait pas dans la désolation. Et c'est alors même que son exemple nous est devenu de plus en plus nécessaire que sa parole s'est brusquement interrompue. À l'avenir, il nous faudra avoir la force de nous souvenir de ses propositions, de ses suggestions ; j'ai dit : « il nous faudra » car je ne sache pas qu'à ce stade, notre foi et l'amour de l'homme puissent nous aider. Ces derniers mots mettent en évidence ce qu'étaient, à mon avis, les grandes directions de Mounier. Homme de foi qui ne se borne pas à donner à ses questions personnelles des accents universels, le grand mérite de l'essayiste français fut d'avoir toujours gardé ouvert le dialogue avec les autres hommes. Je dirais qu'à ce travail continu il sacrifia en quelque sorte son travail même d'écrivain ; il n'est qu'à citer les titres de ses livres après l'essai sur Péguy : *Révolution personaliste et communautaire* (1934), *Manifeste au service du personalisme* (1936), *L'affrontement chrétien* (1943), *Liberté sous conditions* (1946), *Qu'est-ce que le personalisme ?* (1947), *Traité du caractère* (1947) et *La petite peur du xx^e siècle* (1950). Comme on le voit, ces titres ont une claire fonction persuasive. Ce que l'on a appelé par commodité la philosophie du personalisme nous ramène à son exigence fondamentale : la liberté est de l'ordre de la foi. Il suffit d'accorder ces deux termes apparemment contradictoires – liberté et foi – pour avoir en un éclair l'image la plus juste de Mounier. Et il nous est rarement arrivé de trouver une comparaison aussi concise sur l'œuvre et sur la vie. Après tout, Mounier est mort en protestant contre cette foi centrale dans le travail et dans la bonne volonté. Lisons ses derniers mots, ceux qui ferment le livre sur notre peur, la peur des hommes du xx^e siècle :

Nous voici, hommes et non surhommes, hommes et non sous-hommes, faits pour un destin glorieusement plus humble que tout leur fracas, amours quotidiennes, longues familiarités avec l'effort ou la détresse, joies brèves, miraculeuses, sans mots, œuvres communes, tâtonnantes, lent dégagement de l'animalité toute proche encore. Derrière cette toile sans éclat scintille une grande aventure, un drame au-delà de toute mesure, mais qui, précisément, pour n'être pas mesurable à nos effets, est plus transparent au silence qu'au tapage, aux mots quotidiens,

père, pain, joie, mort, amour, péché, qu'aux mobilisations dramatiques des nerfs. Tout l'enseignement chrétien tient entre deux de ces mots : travail, bonne volonté. L'un prononcé au seuil de l'humanité, sur nos membres encore frais de la terre originelle, l'autre au seuil des temps nouveaux, sous la lumière fragile de la nuit de Noël. Travail : effort patient, progressif, appliqué. Bonne volonté : disposition souple et docile d'un cœur qui se cherche et s'essaye. J'aime à penser que le divin, c'est peut-être le moins visible plus que l'invisible ; le murmure plus que le silence ; la discrétion plus que la catastrophe. Peut-être les trompettes de Jéricho ne seront-elles qu'une parole bouleversante chuchotée à notre oreille. L'éclat du jour se fera un peu plus vif. [...] Dieu n'est pas expressionniste. Il n'a pas le goût du malheur.

Je ne pense pas qu'il aime les heureux non plus, ou les optimistes ; mais les simples, qui ont pitié, et travaillent sans user leur pitié, ni s'en régaler. Les autres, ceux que le progrès des robinetteries exalte jusqu'à combler les vœux de leur cœur et les délivrer de tout fantôme ils peuvent lancer des croisades contre le désespoir. Ils traînent déjà dans leurs fourgons le désespoir de demain, celui qui ne laisse plus de recours, fût-ce le goût des abîmes, les abîmes devant être supprimées par décret, puis par terreur, puis par habitude²⁸¹.

Paroles humbles, pleines de foi, paroles qui trahissent le sens d'une vie bien remplie, d'un travail bien fait, d'une parfaite honnêteté. Des mots durs peuvent parfois apparaître sous sa plume, des mots qui ne trompent pas, mais qu'on se rappelle que ce sont les mots d'un des hommes de notre temps les moins ouverts à la corruption, les mots d'un homme libre qui s'est sauvé par le travail et l'humilité. D'autres nous ont trompés, en nous offrant un espoir de salut bon marché et toujours avec des mots d'un jour, d'une saison. Mounier était un des rares à ne pas avoir peur : quel instinct, quel privilège bien mérité !

281. E. Mounier, *La petite peur du xx^e siècle*, p. 156-157 [Conclusion].

2
Giampietro DORE
Souvenir de Mounier
Le fondateur d'« Esprit »
*Il Quotidiano (Rome)*²⁸²

En octobre 1932, Mounier commence à publier *Esprit*. En relisant aujourd'hui le long article par lequel il inaugura la revue, il est trop facile d'y repérer ce qui était vague, naïf, voire contradictoire²⁸³. Pourtant, c'est un article que beaucoup d'entre nous, appartenant à sa génération, auraient souhaité avoir écrit. Ce pour quoi il était valable alors l'est encore aujourd'hui ; ce qui a fait la fortune d'*Esprit*, ce n'est pas une idée ou un ensemble d'idées, mais la position qu'a prise Mounier dès le début et qu'il a ensuite obstinément tenue de nombreuses années durant.

L'esprit est fait pour deviner les valeurs qu'aucun éclat ne signale : sous les mots unis, le relief des pensées ; et les paysages qui ne sont pas dans les guides, et les hommes qui n'entrent pas dans l'histoire, et les désordres qui prennent le visage de l'ordre. Il y a plus d'éclats violents que d'événements violents. Une vieille habitude de tranquillité bourgeoise nous fait croire à l'ordre chaque fois que le repos s'établit. La question est de savoir si le monde n'est pas plutôt fait de telle sorte que le repos y soit toujours un désordre. Je ne veux pas jouer sur les mots, ni compromettre des concepts avec des émotions morales : nous connaissons des immobilités tendues et ferventes. Mais l'authentique repos est une éternité qui ruisselle. Tous les autres sont des chutes, engagés avec nous dans une matière dont la loi intime est une loi de descente et de dégradation. Ce désordre des périodes étales, le plus pernicieux parce qu'inapparent, le plus odieux parce que masqué, voilà l'ennemi héréditaire. Quand ils ne se posent pas, c'est alors qu'il est beau de poser les problèmes. Et de montrer les hommes d'ordre perpétuant le désordre quand l'apparente violence des révolutions souvent porte en avant la raison²⁸⁴.

Au sein d'un laïcat catholique qui comptait des hommes comme Maritain, sur lesquels agissait l'influence de Bernanos, et d'autres moins connus ou n'ayant pas

282. G. Dore (1899-1974), journaliste et directeur de l'édition Studium, traducteur de *Primauté du spirituel* et d'*Humanisme intégral* de Jacques Maritain. – *Il Quotidiano* (1944-1964) était l'organe de l'Action catholique, dirigé à l'époque par Federico Alessandrini (1905-1983), également journaliste à *L'Osservatore romano*, organe du Vatican. Traduit par Yves Roullière.

283. Cf. « Refaire la Renaissance », *Esprit*, octobre 1932.

284. *Ibid.*, dans *Révolution personaliste et communautaire*, repris dans *Œuvres*, t. I, Paris, Seuil, 1961, p. 138-139.

donné tout ce que l'on pouvait espérer d'eux – un seul nom : Paul Archambault, dont le *Plaidoyer pour l'inquiétude* est de loin plus remarquable que *Notre inquiétude* de Daniel-Rops²⁸⁵ –, Mounier impose ainsi un ton et des sujets bien à lui. C'était vraiment et pleinement un homme de son temps, il n'avait aucune nostalgie du passé, des expériences de table rase, du bagage culturel. Son catholicisme finit aussi par avoir une empreinte particulière. Mounier aimait son prochain et, ce qui est encore plus difficile, avait confiance en lui, il détestait l'injustice, le mensonge, tout abandon passif aux forces du monde.

De ces prémisses découlent la continuité de son action et les développements de sa pensée. Il cite souvent saint Thomas, mais je ne crois pas qu'il soit possible de le classer parmi les thomistes ou les néothomistes. Ce qui l'a probablement attiré vers la *Somme*, c'est la rigueur méthodologique, l'extrême clarté du style et la catholicisation de la pensée aristotélicienne. L'aristotélisme de Mounier, c'était le marxisme. Il a centré la plupart de ses études et de ses actions sur le marxisme en théorie et sur le communisme en pratique.

Il s'est toujours refusé à devenir un crypto-communiste ou en tout cas un compagnon de route du communisme. Ce qu'il tentait était quelque chose de beaucoup plus exigeant quoique bien illusoire : établir un dialogue avec les communistes pour construire un monde nouveau. Là, il s'est affronté à des difficultés de toutes sortes et surtout au dogmatisme. Les derniers numéros d'*Esprit* le documentent abondamment et douloureusement. L'illusion s'est estompée. « Les écrans, par malheur – glisse-t-il dans le n° 2 de cette année –, se multiplient devant le prolétariat ; les écrans chatoyants de l'anticommunisme, mais aussi les écrans de la scolastique, du mensonge, du caporalisme que le communisme de fait dresse chaque jour plus nombreux entre le peuple et nous. Il ne faut accepter ni les uns ni les autres ; ne pas consentir à nous laisser couper du prolétariat parce qu'une administration nous refuse le visa. » Mounier n'a pas lâché. « Il faut, poursuit-il, lui rendre [au prolétariat] sa liberté de mouvement, d'inspiration et de création afin qu'il puisse retrouver sa libre voix. Il faut le nourrir enfin de réalités et non plus de dogmes fétiches, de vociférations et de paradis illusoire²⁸⁶. » Le problème de la conversion des nouveaux « barbares » – pour reprendre un mot d'Ozanam –, de l'assimilation positive du contenu du marxisme, de la christianisation des communistes, est un problème dont le destin de notre temps dépend en grande partie. Mounier l'a éprouvé et fait tout son possible pour le résoudre.

285. P. Archambault (1883-1950), essayiste et philosophe disciple de Blondel, auteur entre autres de *Plaidoyer pour l'inquiétude* (Paris, Spes, 1931) ; Daniel-Rops (1901-1965), essayiste, membre de l'Ordre nouveau, auteur entre autres du livre générationnel *Notre inquiétude* (Paris, Perrin, 1927).

286. E. Mounier, « Fidélité », p. 178-179.

Son « personnalisme » tombe dans le champ de l'action métapolitique. Il a estimé qu'une humanité engagée dans des formes de vie sociale toujours plus amples et plus exigeantes doit se sauver en sauvant les valeurs chrétiennes fondamentales de la personne humaine. *Révolution personnaliste et communautaire* remonte à 1935, le *Manifeste au service du personnalisme* à 1936, *De la propriété capitaliste à la propriété humaine* à la même année et sa dernière réélaboration à 1946 : *Qu'est-ce que le personnalisme ?* S'il avait vécu plus longtemps, il ne se serait pas arrêté là. En 1946, il fait le point, « *comme dix ans plus tôt, sur notre marche* ». D'ici quelques années, il aurait ramené les avirons sur le bateau et repris son poste. Le personnalisme n'était pas en effet pour lui « *un système ou une machine politique* ». C'était une « *perspective des problèmes humains [...] dans la solution de la crise du xx^e siècle, certaines exigences qui ne sont pas toujours mises en valeur* ». Et il espérait qu'« *ayant éveillé chez assez d'hommes le sens total de l'homme, il disparaisse sans laisser de traces, tant il se confondrait avec l'allure quotidienne des jours*²⁸⁷ ».

Tout cela suffisait déjà à remplir une vie. Mounier avait une capacité de travail exceptionnelle et surtout d'autres sollicitations à satisfaire. C'était un enquêteur passionné, un clarificateur de problèmes parfois trop aigus. Certains numéros d'*Esprit* sont significatifs à cet égard. Je retiens, parmi les derniers, « *Marxisme ouvert contre marxisme scolastique* », le problème de l'école en France, et enfin « *Médecine, quatrième pouvoir*²⁸⁸ ? ». Là aussi, les conclusions sont souvent incertaines, mais on ne saurait ignorer la masse de données recueillies, les ouvertures envisagées. Le *Traité de caractère* est en lui-même un authentique ouvrage de recherche scientifique, une mine d'informations, bref un traité au plein sens du terme.

Ce qui fait la force de Mounier en fait aussi ses limites. Il était fermement convaincu de la primauté de l'esprit mais éternellement « engagé », ce qui l'empêchait souvent d'avoir le détachement nécessaire, même historique, par rapport à certains faits et certaines idées. Dès qu'il s'en distanciat, il donnait vraiment toute sa mesure, comme dans les belles pages, parmi tant, de *La petite peur du xx^e siècle*.

287. Id. « Avant-propos » de *Qu'est-ce que le personnalisme ?* Paris, Seuil, 1947.

288. « *Marxisme ouvert contre marxisme scolastique* » (mai-juin 1948), « *Propositions de paix scolaire* » (mars-avril et octobre 1949), « *Médecine, quatrième pouvoir ?* » (mars 1950).

14 mai

Giovanni BARRA²⁸⁹
Présence de Mounier
La Fiera letteraria (Rome)

« Dans cette pâte décomposée que devient l'Europe,
 nous avons à multiplier des hommes qui aient de l'os :
 des idées fermes, du courage, quelques entêtements irréductibles²⁹⁰. »

Un visage pâle, de doux yeux bleus où l'on regardait la clarté des lacs alpins, des lèvres qui savaient sourire affectueusement, des traits tantôt calmes, tantôt tourmentés : tel est le portrait physique d'Emmanuel Mounier. Et voici son portrait spirituel :

Le spectacle de sa vie remplissait d'admiration et d'effroi. On restait confondu devant cette prodigieuse activité de tout ordre, car il était à la fois homme d'action, organisateur, animateur, reporter, journaliste, homme de pensée, un philosophe authentique et un grand écrivain : c'était comme une étonnante machine, fonctionnant sans raté, avec la même puissance, la même maîtrise et la même fécondité. Rien ne pouvait l'interrompre : n'est-ce pas en prison, au temps de Vichy, qu'il composa son plus gros livre, ce riche et complexe *Traité du caractère*, rédigé dans des conditions inhumaines, feuille après feuille, sur du papier d'écolier²⁹¹ ?

Sa grandeur, comme pour bien d'autres, n'est reconnue que depuis qu'il a disparu. Le vide qu'il laisse en France, dans la culture occidentale, dans l'Église elle-même, ne sera pas comblé de sitôt et si facilement.

Pour comprendre l'apport de Mounier, il faut remonter à une ou deux générations. Raïssa Maritain a récemment décrit la misère du catholicisme français autour

289. G. Barra (1914-1975), prêtre du diocèse de Turin, était conférencier, journaliste et écrivain. En janvier 2023, il a été consacré vénérable par l'Église. Traduit par Yves Roullière. – Dans le même numéro, *La Fiera letteraria* a publié deux traductions : E. Mounier, « Foi chrétienne et civilisation » (1949), repris sous le titre de « Feu de la chrétienté » dans l'ouvrage éponyme (*Œuvres*, t. III, p. 686-713) ; Jean Cayrol, « Emmanuel Mounier, le pèlerin de l'Espérance », *Le Figaro littéraire*, 1^{er} avril 1950 (*Cahiers Mounier*, n° 5, p. 117-118).

290. E. Mounier, « Où va Esprit ? », *Journal intérieur d'Esprit*, mars 1950, p. 3.

291. H. Marrou-Davenson, « Quelques jours avant sa mort Mounier écrivait... », *Cahiers Mounier*, n° 5, p. 102. Mounier avait entrepris la rédaction de cet ouvrage en février 1942, alors qu'il était incarcéré à Clermont-Ferrand, dans des conditions relativement confortables. On n'a pas trace d'un tel travail durant sa grève de la faim à Vals-les-Bains (avril-juillet 1942), mais à Lyon (prison Saint Paul, été 1942), il s'y remettra activement (cf. *Entretiens*, p. 811-884).

des années 1900-1910²⁹². Il n'y avait que de tout petits groupes animés par Bloy et Péguy (les *Cahiers de la Quinzaine* n'étaient tirés qu'à trois cents exemplaires). Non seulement les catholiques ne sortaient pas de leurs frontières étroites, mais ils se laissaient sérieusement contaminer par l'argent, par l'esprit bourgeois, par le néopaganisme. Dans la pratique, le chrétien était coupé de la civilisation contemporaine, de la vie politique, du mouvement artistique et scientifique. Tout cela doit être rappelé pour mesurer l'ampleur du changement historique qui a mis fin à cette émigration intérieure et fait tomber les murs du ghetto. Emmanuel Mounier fut un des plus puissants promoteurs de ce mouvement, et sa revue *Esprit* pour ainsi dire son étendard.

Pour comprendre la valeur de ce mouvement qui s'est polarisé autour de la revue *Esprit*, il faut comprendre l'idée d'où Mounier est parti en lançant la revue. Mounier savait que le message chrétien ne se limite pas à la promesse et à l'espérance eschatologiques. Même sur cette terre, la vérité chrétienne est féconde. Il suffit de l'expliquer. Il suffit de l'appliquer aux problèmes concrets et immédiats de la cité terrestre. C'est là toute l'originalité de la position assumée par Mounier. Il y a une diversité de dons et de vocations dans l'Église. Mounier ne croyait pas devoir travailler à l'évangélisation et à l'apostolat. Il ne cherchait à convertir personne : cela explique pourquoi le groupe « *Esprit* », en toute loyauté et toute liberté, collaborait indifféremment avec catholiques et non-catholiques. Il savait que la lampe ne devait pas être mise sous le boisseau mais sur le chandelier, afin d'éclairer tous ceux qui vivent à la maison. Il croyait que le moment était venu où les chrétiens devaient descendre ouvertement dans la cité en ruine pour travailler fraternellement avec tous les hommes de bonne volonté qui s'efforcent de la sauver du chaos, du désespoir et de l'erreur. Il ne voulait rien faire d'autre que de déranger, poser et autant que possible résoudre les problèmes imposés aux hommes de notre temps : la justice, la paix, l'homme, la communauté. Chrétien comme il l'était, Mounier puisait dans sa foi les principes pour résoudre chacun de ces problèmes. Et ses solutions, il les a proposées en sachant que leur authenticité impressionnerait chaque âme sincère.

C'est ainsi que, grâce à son action lente, prudente, audacieuse, l'Église a cessé peu à peu d'être un refuge, une citadelle fermée mais de plus en plus le sel de la terre, la lumière du monde, au plein sens du terme – et pas seulement surnaturel – de ces paroles divines.

Mounier n'a pas voulu montrer le Christ. Il voulait que les autres le voient. En effet, même s'il ne voulait être qu'un homme parmi les hommes, un citoyen travaillant aux côtés de tous ceux qui s'efforçaient de construire une cité plus

292. Cf. R. Maritain, *Les grandes amitiés : souvenirs*, Paris, Desclée de Brouwer, 1948.

humaine, plus fraternelle, il arrivait que ceux-là mêmes finissent par reconnaître la source d'où venaient leur science, leur sagesse, leur prudence et leur force.

Avec un sens théologique très affiné, il se gardait bien de compromettre l'Église comme telle dans ses tentatives, dans son action audacieuse. Mais là où est le chrétien, là est l'Église. Et cette activité, même mise au service de la cité et de l'homme, a entraîné l'avènement du royaume de Dieu.

Seule cette ouverture d'horizon et d'esprit peut expliquer l'extraordinaire succès rencontré par la revue *Esprit*. Elle devint rapidement un port auquel on accède par les voies les plus diverses et les plus disparates : philosophie, droit, musique, histoire, théâtre, cinéma, syndicalisme... Chacun y voyait ses problèmes agités, tentés d'être résolus.

L'ultime message de Mounier est contenu dans le dernier numéro du *Journal intérieur* (une feuille ronéotypée dont il avait besoin pour rester en contact avec les amis d'*Esprit*). Dans ce fascicule, il donnait quelques conseils pour réagir à la violente campagne de dénigrement déchaînée contre *Esprit* par les communistes. « Dans cette pâte décomposée que devient l'Europe – dit-il –, nous avons à multiplier des hommes qui aient de l'os : des idées fermes, du courage, quelques entêtements irréductibles²⁹³. »

Quelques jours après sa mort, l'ampleur de son action n'est pas encore mesurable. Mais on peut déjà dire sans crainte de se tromper qu'il a été le meilleur inspirateur d'une révolution qui s'opère lentement et qui va peu à peu germer en un nouveau christianisme, un « christianisme en marche ».

Mounier n'était pas un « chrétien progressiste²⁹⁴ » ni l'un de ces opportunistes qui savent habilement se dérober aux dangers que court le chrétien dans le monde moderne. C'était au sens exact du terme un chrétien de son temps, un chrétien présent – précisément le contraire d'un chrétien qui s'accommode de son temps. Attentif au fait politique mais en même temps étranger au calcul politique, il est entré

293. E. Mounier, « Où va *Esprit* ? », p. 3.

294. Cf. id., « Les chrétiens progressistes » (*Esprit*, mars-avril 1949) : « En 1947 se fondait en France l'Union des Chrétiens progressistes. Elle prit d'abord une position de collaboration exclusive avec le parti communiste. À son Congrès de septembre dernier, elle affirmait vouloir grouper plus largement tous les chrétiens opposés à un certain anticommunisme politique de combat, et de position "progressiste" (le mot restant vague, hors quelques déterminations marxistes générales, et trop purement affectif : c'était sa faiblesse). Depuis lors, dans la jeunesse intellectuelle, le mouvement connut un succès certain, que cependant le bruit récemment fait à son propos a fortement exagéré. Assez subitement, dans les dernières semaines de 48, la presse s'intéressait à lui, le traitait comme une menace politique qu'il n'était pas et un scandale spirituel qu'il était, au moins en un sens du mot. Tour à tour *Le Monde*, *La Croix*, *Le Figaro* alertaient l'opinion. L'interdit jeté sur Rodano, fondateur d'un mouvement semblable en Italie, jetait une première lueur dramatique sur cette campagne » (p. 567).

concrètement dans l'histoire pour les raisons qui lui venaient de sa foi chrétienne. Le titre qu'il donna à l'un de ses livres de combat est révélateur de sa merveilleuse personnalité : l'*affrontement*²⁹⁵ lui était aussi naturel que l'est chez d'autres la peur, la manœuvre ou le calcul. Mounier était celui qui a toujours su « faire front ».

19 mai

Henri LEFEBVRE

Le personnalisme

Il Nuovo Corriere (Florence)²⁹⁶

Emmanuel Mounier, directeur de la revue *Esprit*, principal représentant du personnalisme, est mort récemment. Il est encore trop tôt pour savoir s'il laissera une trace dans l'histoire de la pensée française et des luttes idéologiques de notre temps. On sait seulement qu'avec sa revue, il a fini par se rabattre sur des positions anticommunistes, qu'il combattait pourtant depuis longtemps. Dans quelle mesure les scrupules, les doutes, les conflits intérieurs ont-ils épuisé prématurément cet homme dans la force de l'âge ?

De longue date, l'Église n'a pas eu la vie facile en France. Elle doit affronter, jusqu'en son sein, quelques esprits critiques. De façon générale, en France, la foi religieuse s'est détachée, bien davantage qu'en d'autres pays, des pratiques superstitieuses, pour renouer avec des réflexions sur la morale et la métaphysique.

Depuis les XVI^e et XVII^e siècles, depuis Calvin, Jansénius, Saint-Cyran et Pascal, ce pays irrégulier est peut-être celui où l'on prend la religion le plus au sérieux, où des hommes d'esprit sincère et relativement libre s'efforcent de définir, d'une manière qui leur semble valable, leur propre foi. Les tristes thèses de la scolastique et du thomisme ne suffisent plus depuis longtemps. La tradition augustinienne,

295. En français dans le texte. Cf. id., *L'affrontement chrétien* (1946).

296. H. Lefebvre (1901-1991), philosophe marxiste, proche de Georges Gurvitch, était à l'époque au CNRS, spécialisé dans la sociologie rurale et membre du comité de rédaction du mensuel communiste *La Nouvelle Critique*. Mounier avait recensé élogieusement son *Matérialisme dialectique* (Paris, Alcan, 1940) : « Ce précieux petit ouvrage est tout autre chose que le livre d'un commentateur. M. H. Lefebvre s'était déjà affirmé comme l'esprit le plus libre parmi les jeunes marxistes d'après-guerre, et son nom a le mérite de n'avoir pas participé au tapage intellectuel qui a accompagné, il y a 3 ou 4 ans, la période de conformisme communiste. Bien qu'il se donne pour tâche [...] d'exposer l'histoire d'un mouvement de pensée, celui qui va de Hegel à Marx par Feuerbach, il pense si directement son sujet tout le long du livre que ce petit manuel historique couvre de fait un ouvrage personnel d'égal intérêt » (*Esprit*, février 1940, p. 316) – Le quotidien *Il Nuovo Corriere* (1945-1956) était un journal de gauche, dirigé par l'écrivain Romano Bilenchì (1909-1989). Traduit par Yves Roullière (original introuvable).

avec ses conséquences hérétiques, exerce aussi une grande influence sur les milieux catholiques.

La France, pays de luttes idéologiques ardentes, poussées à l'extrême, pays de guerres de religion, pays où religion et laïcité se combattent encore durement, est aussi un pays d'hérétiques qui critiquent leur propre religion et lui donnent donc une certaine vie. Avec une extrême habileté politique, l'Église a toujours su absorber ou écraser ces hérétiques. Elle a su briser le jansénisme et ruiner un homme comme Pascal.

Emmanuel Mounier sera-t-il considéré comme le Pascal de notre temps ? Sans doute était-ce son plus profond désir. Mais les marxistes savent que les faits historiques ne se répètent jamais avec exactitude, et que la répétition n'est jamais qu'une caricature de l'événement premier. Mounier, peut-être, n'avait de commun avec Pascal que l'élan brisé, l'hérésie qui recule devant ses conséquences, la mort prématurée.

Il y a trente ou quarante ans, à une époque où l'Église se montrait encore ouvertement réactionnaire, des chrétiens français, très sincères, sincèrement démocrates et socialistes, se sont regroupés en un groupe actif. Ils créèrent un mouvement qui restera célèbre : le Sillon²⁹⁷. Leur audace attira les foudres ecclésiastiques : mise à l'index, c'est-à-dire excommunication pour « modernisme ». J'ai rencontré beaucoup d'hommes du Sillon, des philosophes qui n'osaient plus penser, des poètes, pleins d'ingéniosité et de générosité, exilés et lentement asphyxiés dans des campagnes reculées. Aujourd'hui, le MRP et l'Église de France occupent officiellement les positions démocrates condamnées – « officiellement » en apparence ! Grand représentant du Sillon, Marc Sangnier, à qui les fascistes de l'Action française faisaient jadis boire un verre d'huile de ricin accompagné d'une raclée, Marc Sangnier, qui vit toujours, passe pour un saint patron du MRP. Il protège, au nom du prestige démocratique du Sillon, la politique antidémocratique du MRP, à laquelle il ne comprend rien. Ainsi vont les choses !

Emmanuel a essayé de comprendre son époque en chrétien, et de résoudre en chrétien, en catholique, les contradictions de cette époque. C'est pourquoi ni le thomisme, ni la doctrine pascalienne, ni même les tentations « modernistes » ne pouvaient lui suffire. Il lui fallait quelque chose de neuf. Mounier inventa au moins un mot nouveau : le « personnalisme ».

297. Le Sillon, fondé en 1898 par Marc Sangnier (1873-mai 1950), dans la foulée de l'encyclique sociale de Léon XIII, *Rerum novarum*, fut condamné et supprimé en 1910.

Chacun sait désormais que l'individu bourgeois a fait faillite, cet individu isolé, solitaire, désabusé, incertain dans sa prétendue « intériorité » comme dans ses rapports sociaux avec les autres êtres humains.

Les marxistes affirment qu'il faut saisir l'individu dans des rapports réels et le réintégrer dans une communauté ; mais pas dans n'importe laquelle : dans la communauté qui lutte contre la bourgeoisie, dont la classe ouvrière constitue le centre actif, et où se forme déjà l'homme nouveau qui attendra son complet épanouissement dans le socialisme et la société communiste sans classes sociales. Le marxisme affirme que l'individualisme détruit l'individu (comme le rationalisme détruit la raison, le nationalisme la nation, et comme les formes vides nient tout contenu !).

Comment dépasser (en apparence) l'individualisme sans adopter la solution éthique et politique proposée par les marxistes ? Mounier a abandonné la notion claire et nette d'individu, la critique de l'individualisme, la perspective de l'individu libre et accompli dans une société libre. Il a pris cette notion obscure de « personne » où l'on peut mettre ce que l'on veut : une morale traditionnelle ou pas, une métaphysique, une mystique. Bref, il a pris l'individu en crise dans la société bourgeoise, avec ses espoirs et ses profonds désespoirs, avec les survivances métaphysiques et morales qu'il traîne avec lui ; et ce complexe de contradictions insolubles, Mounier le baptise « personne ». Position qui lui a permis de rejeter l'individualisme, mais en même temps de refuser la perspective marxiste. Il reprochait aux marxistes de mutiler la « personne » parce qu'ils n'acceptent pas naïvement l'idéalisme, la métaphysique, la théologie, les croyances religieuses et finalement l'Église tout entière !

À sa manière, Mounier essaya de trouver une « troisième voie²⁹⁸ » entre la bourgeoisie et le prolétariat. Comme la « Troisième Force », dont la « troisième voie » se voulait l'expression idéologique, sa doctrine a sombré à la fois sous la pression de la critique marxiste et celle des circonstances²⁹⁹. La défense de la « personne humaine » s'était récemment muée en une défense de Rajk et Petkov, considérés comme des martyrs³⁰⁰ !

298. Cf. E. Mounier, « Troisième Voie », *L'Aube*, 1^{er} février 1938 (*Cahiers Mounier*, n° 5, p. 62-66).

299. Sur la Troisième Force, cf. *supra*, p. 104.

300. Sur Rajk et Petkov, cf. *supra*, p. 65 et 113.

20 mai

Valerio VOLPINI
Une pensée pour Mounier
Coscienza (Rome)³⁰¹

À quarante-cinq ans, à la fleur de l'âge, Emmanuel Mounier nous a quittés : il est mort de surmenage ; il y a déjà dans ce fait un témoignage particulier, peut-être rare à notre époque. Avec lui, nous avons perdu l'un des meilleurs d'entre nous, l'un des plus vivants et celui qui, au sein d'un tel délitement et d'un tel individualisme délétère, parlait de façon cohérente, bien qu'avec rudesse parfois. Mounier, grâce à son ample interprétation historique, a réussi à démontrer l'extrême nécessité d'un rapport entre le chrétien et la société. Il a poursuivi avec force justifications, raisonnements et fondements historiques l'esprit de Bloy et de Péguy, en le portant cependant à un niveau plus audible.

À vingt-cinq ans, il avait écrit le premier livre sur la pensée de Péguy. À vingt-sept, il avait fondé la revue *Esprit* autour de laquelle s'était aussitôt formé un mouvement qui, sous la dénomination de « personnalisme communautaire », redonnait à la société une nouvelle vitalité. Pendant l'occupation nazie, la revue fut supprimée, Mounier poursuivi et arrêté, avant de se faire libérer et de se cacher, avec la Résistance.

Alors qu'*Esprit* avait triplé le nombre de ses lecteurs – la revue étant un peu l'âme d'un mouvement non circonscrit mais agissant et efficace –, il était revenu vivre à Paris dans sa maison de Châtenay avec sa famille et celle de ses collaborateurs : l'idéal communautaire trouvait ainsi sa première mise en forme, démontrant qu'il était assurément possible de l'édifier.

Nous n'avons pas d'autres éléments à révéler qui puissent nous éclairer et nous aider. Peut-être ceux que nous donnons ici sont-ils suffisants pour prouver la valeur de cette œuvre.

Pour autant, nous ne souhaitons pas synthétiser sa réflexion ; sans doute ne sommes-nous pas assez qualifiés pour pouvoir le faire sans négliger des éléments importants, et c'est pourquoi nous préférons nous référer aux textes que toute personne intelligente ne saurait ignorer³⁰². Il nous semble juste de souligner le rappel

301. V. Volpini (1923-2000) était à l'époque critique littéraire au trimestriel *Coscienza* (fondé en 1947), organe du Movimento laureati di Azione cattolica (Mouvement des Diplômés de l'Action catholique), qui vise à former les intellectuels aux responsabilités politiques. Traduit par Yves Roullière.

302. NdA : Ses ouvrages traduits sont les suivants : *De la propriété capitaliste à la propriété humaine*, Brescia, 1947 ; *Qu'est-ce que le personnalisme ?* Einaudi, 1947 ; *Révolution personnaliste et communautaire*, Milan, 1949.

que Mounier a fait aux chrétiens pour les inviter à entrer dans une méditation spirituelle et humaine que peu avaient faite jusqu'à présent. Mounier part d'un christianisme intégral, dégagé de toute casuistique, de tout compromis plus ou moins justifié, qui ne peut manquer de racheter même des habitudes sociales.

La misère est passée, avec son cortège de grandeurs. Voilà la clé. Quiconque ne ressentira d'abord la misère comme une présence et une brûlure en soi nous fera des objections vaines et des polémiques à faux. [...]

Non seulement des hommes servent à la fois ouvertement Dieu et Mammon : on peut parer un danger effronté. Mais les mots eux-mêmes que l'on croit purs cachent le mensonge et la duplicité à force de vivre parmi les hommes doubles. Nous romprons avec ces hommes, nous briserons ces mots, et nous travaillerons à purifier ces valeurs auxquelles leurs ennemis mêmes, dans le malentendu actuel, sont plus d'une fois profondément fidèles.

Enfin, en dehors de toute autre considération morale, nous voyons un monde jeune et vivant étouffer dans des vêtements centenaires³⁰³.

Voilà des paroles qui donnent toute son importance à la lecture du texte que nous choisissons d'analyser : *Révolution personaliste et communautaire*.

Il y a dans sa façon de nous parler une impatience et une nécessité qui vient du fond du cœur et qui rend cette page irremplaçable. Mounier s'est seulement installé dans l'ordre rationnel sans cœur ni enthousiasme. D'où l'importance de bien lire la quatrième partie du livre qui a par titre : « Rupture entre l'ordre chrétien et le désordre établi ».

Dans les premières pages, Mounier avoue nos crimes, nos fautes sociales ; cela peut sembler tendancieux, mais personne n'a réussi à parler de façon aussi forte et objective :

Avons-nous été assez attentifs aux enseignements des papes concernant les problèmes sociaux, sentons-nous tout ce qui engage nos responsabilités dans la parole de Pie XI : « Le plus grand scandale du XIX^e siècle, c'est que l'Église, en fait, a perdu la classe ouvrière » ? Les chrétiens de ce temps sont-ils décidés à faire cesser ce scandale ? Il ne cessera que s'ils refusent toute solidarité avec les hommes, qui, ne craignant pas « d'opprimer les travailleurs par esprit de lucre », et parfois « abusant de la religion elle-même en cherchant à couvrir de son nom leurs injustes exactions », « sont cause que l'Église, sans l'avoir en rien mérité, a pu avoir l'air et s'est vue accuser de prendre le parti des riches » ; et s'ils sont les

303. E. Mounier, « Plaidoyer pour l'enfance d'un siècle », avant-propos à *Révolution personaliste et communautaire*, dans *Œuvres*, t. I, p. 133.

premiers à combattre le matérialisme sanglant d'une civilisation rongée d'injustice qui impose à la grande masse des hommes une condition inhumaine³⁰⁴.

Mounier cite les paroles des papes et jusque-là nous sommes d'accord : ce qui nous frappe et nous atteint comme une vérité douloureuse que nous serions souvent tentés de rejeter, c'est d'apprendre que nos attitudes sont anti-chrétiennes, ce que peut-être nous n'avions jamais envisagé auparavant.

C'est une voix qu'il faut écouter même si elle dérange notre confort de vie ; il ne s'agit pas seulement d'une interprétation violente, voire implacable, mais de la démonstration de ce qui reste à faire, de ce qui est urgent pour la société et la juste défense du christianisme. Mounier, avec sa clarté d'analyse habituelle, ne nous laisse pas devant l'énoncé d'une vérité ; en l'éclairant et la précisant, il nous la fait accepter sans hésiter ; il nous enjoint, dirais-je, de l'accepter ; il nous met le dos au mur sans possibilité d'échapper à cette décision :

Il y a toute une théologie, peu connue par le chrétien moyen, du Corps mystique et de la communion des saints, qui pourrait bien être la théologie de ce temps. Non pas que nous confondions [...] communisme et communion. Mais le Royaume de Dieu n'est pas seulement *en nous*, il est *parmi* nous, nous l'avons par trop oublié depuis la Renaissance et la Réforme. [...]

C'est dire que le chrétien ne doit point fuir, même en temps normal. Or, dans des périodes violentes comme celle que nous traversons, il est terriblement tenté de fuir³⁰⁵.

Dans les citations, qu'on aimerait bien pouvoir faire plus longuement – et qu'on nous pardonne d'insister pour qu'on lise ce texte, ne fût-ce que pour faire connaissance avec Mounier –, on sent une manière bien à lui d'être *révolutionnaire*. Le lecteur ne doit pas se laisser prendre par les consonances de ce mot (l'écrivain ne parle jamais en démagogue) car c'est bien une révolution que le chrétien doit réaliser spirituellement chaque jour, à quoi doit s'ajouter une forme de révolution plus large, plus sociale.

Le deuxième chapitre de cette partie considère le développement de l'action chrétienne dans le domaine politique : « Y a-t-il une politique chrétienne ? » Bien sûr, Mounier répond par l'affirmative sans approuver les compromis des partis catholiques actuels. Il est à cet égard cohérent qu'il insiste sur une politique engagée au

304. E. Mounier, citant un manifeste (écrit par J. Maritain) d'un groupe de catholiques : *Pour le bien commun : les responsabilités du chrétien et le moment présent* (Desclée de Brouwer), dans « Y a-t-il une politique chrétienne ? » (*ibid.*, p. 395).

305. *Ibid.*, p. 383.

sens chrétien du terme, sur un christianisme originel qui n'a jamais rien à perdre à être dans le monde et n'a rien d'autre à conserver que le véritable témoignage du Christ et la vivante interprétation de l'Évangile. Il ne peut y avoir de politique chrétienne conçue dans une légèreté et une insouciance coupables ou de vocation chrétienne purement conformiste.

Emmanuel Mounier est un des rares qui se soient tenus à la croisée des chemins à un moment de grande confusion spirituelle et qui aient parlé clairement en homme et en chrétien. Et s'il a pu parler ainsi, c'est qu'il a su mieux que nous lire l'Évangile. En cela, nous sommes sûrs que son œuvre perdurera.

LUXEMBOURG

28 mars

Voix de l'étranger

Luxemburger Wort (Luxembourg)³⁰⁶

Le 22 mars, Emmanuel Mounier, directeur de la revue *Esprit*, est décédé à l'âge de 45 ans. La disparition trop précoce et brutale de cet infatigable combattant a semé la consternation. Dans un numéro de *Documents* (1947), Alfons Erb l'a portraituré comme suit : « Un homme au profil droit, un esprit combatif, déterminé, et aussi bien une personne sympathique, chaleureuse, ouverte, concise, pointue dans sa formulation, juste dans son comportement. Il marche souvent sur les crêtes frontalières, avec tous les dangers que cela comporte. Il a des partisans enthousiastes et des adversaires frontaux (notamment dans les milieux chrétiens)³⁰⁷. »

Dans le numéro de novembre du *Frankfurter Hefte*, Walter Dirks trouve les mots justes pour caractériser la personnalité controversée de Mounier³⁰⁸. Le directeur d'*Esprit* et ses amis ont été « initiés de très près au marxisme, au mouvement ouvrier révolutionnaire et au Parti communiste français ». « Leur ligne de démarcation, à la fois théologique et philosophique, a toujours été claire en théorie, nonobstant le fait que, comme de Lubac, Lacroix, Desroches et d'autres catholiques français, il a suggéré avec noblesse et profondeur des liens entre marxisme et christianisme, liens

306. Le quotidien catholique conservateur *Luxemburger Wort*, fondé en 1848, est principalement publié en allemand, avec certaines pages en français et en luxembourgeois. Il était dirigé à l'époque par l'écrivain Pierre Grégoire (1907-1991). Traduit par la Rédaction.

307. A. Erb (1907-1983), journaliste et économiste, catholique, antinazi, cofonda, avec l'aide de Mounier, la revue *Dokumente/Documents*, qu'il dirigea de 1946 à 1949.

308. Sur W. Dirks, cf. *supra*, p. 39.

déterminés par l'Incarnation³⁰⁹. Son attitude est et n'est pas comparable, en pratique et en théorie, à celle, beaucoup plus imposante, des progressistes³¹⁰. Son attitude était et n'était pas comparable, à la fois intellectuellement et pratiquement, à celle beaucoup plus massive des progressistes. » Comme celle de Walter Dirks.

À présent, Mounier est mort et son œuvre est orpheline. Georges Izard, l'ami, esquisse la personnalité du défunt dans *Le Figaro* du 24 mars : « C'est un créateur qui disparaît, créateur d'une revue, d'une pensée et d'une forme d'amitié intellectuelle, d'une conception vivante de l'équipe. [...] Mounier a été pour *Esprit* ce que Péguy fut pour les *Cahiers*. [...] Synthétique par charité, Mounier n'a jamais accepté un compromis. Lancé dans les polémiques sur les sujets les plus brûlants, il n'a jamais cédé à l'impatience et il a donné un rare exemple de rigueur intellectuelle dans la vigueur des convictions³¹¹. »

5 avril

G. KR.

Le témoignage d'Emmanuel Mounier

Luxemburger Wort (Luxembourg)

La mort d'Emmanuel Mounier est une grande perte pour l'Église contemporaine, à la recherche de son style de vie futur :

La chrétienté ne sortira pas de cette anémie avec le surcroît de précautions et de remèdes dont s'affaiblissent encore les malades oisifs. Elle se sauvera comme elle s'est sauvée des langueurs du Bas-Empire, en christianisant hardiment quelque société barbare dont le sang s'épure en colorant le sien. Ces Barbares sont peut-être lointains, perdus dans le murmure de l'Orient ; peut-être les croisons-nous dans nos rues. Un christianisme plébéen, à l'ère des masses, est la première condition d'un christianisme viril³¹².

Dans un billet du *Figaro*, François Mauriac a fort justement caractérisé la situation d'Emmanuel Mounier face aux problèmes de son temps :

309. Allusion probable aux articles suivants : Henri de Lubac (1896-1991), jésuite, « La conception de l'homme », dans *Le catholicisme social face aux grands courants contemporains* (Semaine sociale, 31 juillet 1947), Lyon, Chronique sociale de France, 1948 ; J. Lacroix, « L'homme marxiste », dans *ibid.*, repris dans *Marxisme, existentialisme, personnalisme*, Paris, PUF, 1950 ; Henri-Charles Desroches (1914-1994), dominicain, « Théologie et marxisme », *Esprit*, mai-juin 1948.

310. Sur les « chrétiens progressistes », cf. *supra*, p. 145.

311. G. Izard, « Un homme libre », *Cahiers Mounier* n° 5, p. 27-28. Cité en français.

312. E. Mounier, *L'affrontement chrétien* (*Œuvres*, t. III, p. 32-33).

Il ne consentit [pas] à pactiser avec le monde, mais il ne s'en retira non plus. Ce chrétien a vécu sa vie chrétienne, c'est-à-dire sa vie pauvre et renoncée, en contact étroit avec les hommes de son temps, avec leur féroce et absurde histoire³¹³.

Je voudrais présenter aux lecteurs de la *Wort*, sans longs commentaires, quelques extraits de son *Affrontement chrétien*, qui, s'il renferme peut-être des affirmations contestables, déborde d'idées saines, suggestives et – dans le bon sens du mot – révolutionnaires. Il prenait à cœur l'abandon, par les masses, de « son » Église de France. Il en recherchait les causes avec angoisse ; il se croyait le droit et la mission de suggérer des remèdes. Telle est l'origine de ce beau livre...

Plus de privilèges pour le catholique. On le juge sur son seul exemple :

Comme les autres, au bord de l'avenir, il sera enrôlé ou refusé à son allure, sur quelques gestes élémentaires, d'autant plus importants que, malgré lui, il y engagera plus que lui-même, la foi et l'Église qu'il est censé représenter³¹⁴.

Mounier s'inquiète de voir tant de chrétiens faire piètre figure au point de vue humain. Il les voudrait plus fiers, plus droits et entiers :

Ces êtres courbes qui ne s'avancent dans la vie que de biais et les yeux abattus, ces âmes dégingandées, ces peseurs de vertus, ces victimes dominicales, ces froussards dévotieux, ces héros lymphatiques, ces bébés suaves, ces vierges ternes, ces vases d'ennui, ces sacs de syllogismes, ces ombres d'ombres, est-ce là l'avant-garde de Daniel marchant contre la Bête ?

Pour effacer d'un coup tant d'images accablantes, il suffit de dix visages de moines perdus au fond d'un monastère, de cette paysanne espagnole que j'entrevis un jour au plus épais secret d'une petite église de Tolède, les bras écartés d'un geste souverain, droite comme une reine dans son agenouillement. Mais faut-il donc fouiller les monastères et les chapelles castillanes pour recueillir les reflets mourants d'un feu qui doit embraser le monde³¹⁵ ?

Car, en fait, quelle est la solidité des racines chrétiennes dans des pays entiers ? Emmanuel Mounier paraît sévère ou pessimiste. Un avenir peut-être prochain dira s'il se trompe :

Dans plusieurs pays d'Occident, on vient à se demander si le christianisme, qui y paraît encore puissant, y est autre chose à cette heure qu'une illusion massive. Sur la permanence des cérémonies et le flux somnolent des foules, on perçoit

313. F. Mauriac, « L'exemple d'Emmanuel Mounier », *Le Figaro*, 27 mars (*Cahiers Mounier*, n° 5, p. 77).

314. E. Mounier, *L'affrontement chrétien* (*Œuvres*, t. III, p. 10).

315. *Ibid.*

déjà, menus mais de plus en plus nombreux comme les premières gouttes d'un orage, les signes furtifs de la plus grande tempête peut-être qui doit submerger les édifices de la chrétienté. Vienne le jour où pour manger et vivre il faudrait abjurer, les religions d'habitude s'effondreront par pans immenses³¹⁶.

Il discerne un vaste complexe d'intériorité chez le chrétien de tradition et en dénonce les causes :

De père en fils, on voit se développer en milieu formellement chrétien un complexe d'infériorité collectif mal avoué. Sous une pratique extérieure encore solide, un cœur incertain accepte secrètement l'infériorisation publique de la vie chrétienne. Les uns sont encore convaincus de la vérité finale du christianisme, mais leur foi débile se faisant battre sur tous les terrains immédiats, ils lâchent partout du lest. D'autres, au contraire, restent attachés à un style de vie chrétien, à une certaine atmosphère morale, mais au fond d'eux-mêmes ils tiennent le reste pour mythologie. Ces duplicités gardées dans l'ombre contribuent beaucoup plus que les obstacles extérieurs à ce manque d'assurance et d'assiette qui dénonce si fréquemment aujourd'hui l'homme religieux³¹⁷.

Pourtant le christianisme, n'est-il pas par définition une école d'assurance et d'équilibre, ennemi de tous les particularismes, de tous les extrêmes du passé et du présent ? Le paradoxe et la synthèse sont situés au cœur même du christianisme :

Le christianisme, qui sauve l'homme et la femme, prêche la force avec la douceur, les vertus héroïques en même temps que la parfaite obéissance, la violence spirituelle à travers la désappropriation de soi ; il ne peut se laisser entraîner dans une exclusive sous prétexte de combattre l'exclusive opposée. Il n'est pas pour autant indifférent aux remous de la sensibilité dans l'histoire. Son destin éternel peut dépendre, à un moment de l'histoire, de quelque partialité passionnée pour une vertu dont l'affaissement est la menace de l'heure. Il a la ressource de sonner aujourd'hui le ralliement des énergies viriles, comme en sens contraire, jadis, il tempéra la rudesse médiévale par l'exaltation de la femme et des mœurs courtoises. Mais il ne saurait se faire une idole de la virilité pas plus que de la féminité. Qu'on ne s'étonne pas de le trouver, comme Dieu même, en tous lieux, mais en tous lieux aussi contre les idoles³¹⁸.

316. *Ibid.*, p. 11.

317. *Ibid.*, p. 12-13.

318. *Ibid.*, p. 14-15.

De toute façon, Mounier sonne à l'heure actuelle le ralliement pour un christianisme viril qui retrouverait, avec le « sens de Dieu », la véritable adoration. Nos rapports avec Dieu sont par trop familiers, ils perdent le sens du drame humain et de la transcendance divine :

Le Bon Dieu nous fait oublier aujourd'hui le Grand Dieu comme il nous fait oublier le Beau Dieu. C'est une myopie bien moderne : elle tient aux mœurs. [...] L'amabilité de nos relations sociales, voilant les drames souterrains, est une mauvaise école pour admettre que la nuit des sens et de l'esprit soit un chemin obligatoire vers la possession de ce que, au bout de la nuit seulement, saint Jean de la Croix appellera « la satiété que donne l'Esprit de Dieu³¹⁹ ».

•

Un homme aussi intransigeant dans sa vie religieuse devait avoir ses adversaires, même et peut-être surtout chez les catholiques. Si certaines de ses enquêtes dans *Esprit* ont paru attaquables, sa vie en tout cas échappe à tout reproche. N'a-t-il pas toujours affirmé lui-même qu'un exemple de détachement et de courage personnels valait mieux, surtout à notre époque, que des proclamations naïves de fidélité à une tradition mal comprise ? Mauriac, dans le billet du *Figaro* cité plus haut, a mis en relief la parfaite loyauté de sa vie :

Son intransigeance eût été sans portée si elle n'avait été inscrite dans une vie frugale dont la volonté de puissance était toute tournée non vers les honneurs et l'argent, mais vers la possession de la vérité. Il était au milieu du monde et il n'était pas du monde : voilà le secret de cette grande âme. La vérité ne tient jamais dans des paroles ni dans des écrits ; elle fuit à travers le crible des mots : c'est notre vie qui la fixe et qui la manifeste. Emmanuel Mounier a pu errer sur tel ou tel point ; il n'a rien avancé dans *Esprit* qui, après tout, ne fût discutable, mais sa vie et sa mort sont indiscutables³²⁰.

319. *Ibid.*, p. 22-23.

320. F. Mauriac, « L'exemple d'Emmanuel Mounier » (*ibid.*, p. 80).

8 avril

Le « virage à gauche »
Page commémorative pour Emmanuel Mounier
Escher Tageblatt (Esch-sur-Alzette)³²¹

Aujourd'hui, les gens aiment faire appel au bon sens, lequel ne s'enlise pas dans des constructions de concepts audacieux mais se cherche dans la réalité nue de la vie quotidienne. Tout doit être à la portée du *man in the street* anglais, du *common man* américain, de l'*uomo qualunque* italien et du *Juan Pueblos* espagnol, tout doit être adapté à lui. Avec leur *bon sens* et leur *Jacques Bonhomme*, les Français y associent un brin de conservatisme qui vise à se faire plaisir malgré les difficultés. Pourvu que le *common sense* soit conservé. Dans sa démesure, il peut faire autant de mal qu'une métaphysique sans frein. Ce que nous demandons aujourd'hui à la philosophie, c'est qu'elle soit notre guide, qu'elle soit en rapport avec notre monde conceptuel, directement issu de la réalité qui s'impose à nous. À l'ère de la dégénérescence morale de masse, des affreuses manifestations de la lutte sociale, nous exigeons des philosophes un sens du réel, des conseils sur la manière d'apporter des changements fondamentaux dans les relations humaines. La tâche que nous attendons des philosophes contemporains et des représentants de l'*humanitas militans* est de nous apprendre à ne pas succomber aux conditions d'existence imposées par la technologie et l'économie de la même manière que la génération précédente, qui dans une certaine mesure en a subi l'agression. Et ce n'est pas tout : la politique aussi joue un rôle. Julien Benda a montré dans *La trahison des clercs* que, surtout vers la fin du XIX^e siècle, dans toute l'Europe, la grande majorité des écrivains et des artistes, ainsi que de nombreux savants et philosophes, furent responsables de la haine de parti, de la haine raciale, et surtout de la haine nationaliste³²².

Emmanuel Mounier, le regretté philosophe et écrivain, s'est prononcé de façon similaire :

Devant cette étrange Europe qui rôde aux frontières de tous les possibles tout en reclassant sagement ses partis, ses idées et ses hommes dans des rayons un moment désaffectés, deux dangers nous menacent : un défaut d'imagination, qui nous ferait traiter les problèmes du XX^e siècle avec les moyens intellectuels et politiques du XIX^e ; et un excès, qui nous porterait à croire définitivement dépassées

321. Le quotidien principalement germanique *Escher Tageblatt*, fondé en 1913, était à l'époque la propriété de syndicats socialistes et dirigé par Gust van Werveke (1896-1976). Traduit par la Rédaction.

322. Cf. J. Benda (1867-1956), *La trahison des clercs*, Paris, Grasset, 1927.

des situations que les événements n'ont pas encore entièrement refoulées, ou qui peuvent renaître à la faveur de conjonctures semblables à celles qui leur ont une première fois donné naissance³²³.

Il vaut la peine d'examiner plus en détail la pensée d'Emmanuel Mounier. Avec sa revue *Esprit*, fondée en 1932, cet essayiste a eu une résonance non seulement en France mais aussi en Europe. Il a été comparé à Péguy, dont les *Cahiers de la Quinzaine* sont devenus une référence intellectuelle. Mounier n'a peut-être pas laissé un sillage littéraire aussi lumineux que Péguy, mais dans « Refaire la Renaissance³²⁴ » il a jeté les bases d'une philosophie qui porte actuellement le nom de « personnalisme ». Ce qu'est réellement le personnalisme ne peut être résumé en deux ou trois formules. Peut-être est-il permis d'y voir les influences des visions augustinienne et thomiste. « Te connaître, me connaître », dit saint Augustin en se tournant vers Dieu. Il voulait probablement indiquer que l'enseignement essentiel des évangiles concerne tout le monde. C'est sur cette base que s'est construit le personnalisme dont Denis de Rougemont est un autre précurseur³²⁵. Jean Lacroix définit le personnalisme comme suit :

Ainsi le seul problème philosophique est en définitive celui de la connaissance d'autrui ou plus exactement de l'amour du prochain. Car il s'agit d'atteindre une certitude morale et vivante, personnelle, qui est connaissance et amour à la fois : les nécessités de l'évidence intellectuelle ne peuvent se séparer des exigences de la vie spirituelle. La philosophie n'a point pour but de se complaire et de s'arrêter en des idées, mais de promouvoir la vie et la pensée l'une par l'autre³²⁶.

Dans ce contexte, Emmanuel Mounier a tenté de renouveler l'esprit révolutionnaire à partir du catholicisme et du socialisme. Il a rencontré quelques résistances dans les milieux dits de droite réactionnaire, contre lesquels il s'est gagné de nombreux partisans dans les milieux socialement progressistes, voire socialistes. Parce qu'il comprenait la valeur de l'individu, il pouvait, comme Denis de Rougemont ou Stanislas Fumet³²⁷, reconnaître les conditions sociales données comme des faits incontestables. Il est allé si loin dans ses revendications sur la transformation sociale et économique de l'État et de l'Europe que les gardiens ultramontains de l'ordre

323. E. Mounier, « Casse-cou » (cf. *supra*, p. 38-39).

324. Id., « Refaire la Renaissance », *Esprit*, octobre 1932.

325. Allusion probable à D. de Rougemont, *Politique de la personne*, Paris, Je sers, 1934.

326. J. Lacroix, « Le personnalisme de Laberthonnière », *Le Monde*, 18 décembre 1948 (cité en français).

327. Allusion probable à S. Fumet (1896-1983), *Le renouveau spirituel en France et en Russie* (avec G. Fédotov), Paris, Desclée de Brouwer, 1931.

bourgeois l'ont accusé d'être un révolutionnaire, un socialiste, et plus encore : un hérétique affilié au communisme. Accusations qu'a pu également entendre Péguy qui, venant du socialisme, n'en a jamais renié la conception de l'économie. Mais Mounier n'a jamais fait de compromis. Dans ses polémiques, il a fait preuve d'une rare vigueur intellectuelle et d'une tout aussi rare fermeté de conviction. Il a vécu dans des conditions très modestes, comme un « homme libre » qui forme son jugement dans la liberté de pensée, comme le faisait autrefois Socrate. C'est cette liberté de pensée qui lui a permis de se saisir concrètement du rapprochement entre la France et l'Allemagne et d'en tirer toutes les conséquences :

Les circonstances présentent à l'Allemagne, aujourd'hui, une voie de facilité. À elle, sans perdre le sens du possible, de n'y pas céder. Empire du milieu, elle garde une vocation virtuelle à empêcher que l'Europe ne se brise définitivement en deux. Cette rupture, ce serait la rupture définitive de la patrie allemande et sans doute encore, sur son territoire, la vague de fer et de feu. Si l'Europe trouve en elle les ressources qui lui feront écarter ce malheur, l'Allemagne plus que tout autre, par sa situation, est vouée à cette invention. Mais elle ne s'y acheminera pas en se livrant aux vieux cadres, aux vieilles idées, à ses vieux maîtres dans une Restauration de lassitude et de peur.³²⁸

La position de Mounier sur les brûlantes questions de l'actualité politique ne l'a nullement empêché d'exposer ses vues sur les problèmes philosophiques. Son *Introduction aux existentialismes* (1947) est à placer au-dessus de la *Petite histoire de l'existentialisme* de Jean Wahl³²⁹. Car Mounier aborde plus profondément l'existentialisme que Wahl :

Quand on parle aujourd'hui de l'existentialisme, on pense dans la plupart des cas à Sartre. Il représente, à la suite de Heidegger, la branche athée de la philosophie de l'existence. Il n'y a pas si longtemps que les snobs intellectuels sont d'avis que la genèse de la philosophie de l'existence coïncide avec le début de la guerre. Ils ignoraient qu'il existe une philosophie de l'existence chrétienne qui enseigne, certes, le tragique de l'existence humaine, mais pas le désespoir, et qui va, en passant par Scheler, Gabriel Marcel, Berdiaeff, Buber et Blondel, jusqu'à Kierkegaard, et par celui-ci, jusqu'à Pascal. Jaspers lui est proche par bien des aspects, même si sa pensée n'aboutit finalement pas à la vision chrétienne du

328. E. Mounier, « Casse-cou » (cf. *supra*, p. 38-39).

329. Cf. J. Wahl, *Petite histoire de l'existentialisme*, suivi de *Kafka et Kierkegaard*, Paris, Club Maintenant, 1947.

monde. C'est la raison pour laquelle on ne doit pas parler de l'existentialisme, mais des existentialismes³³⁰.

Et Mounier sait le danger de s'illusionner sur les pseudo-essences qui brouillent notre vision et épuisent notre énergie. Il demande donc que l'on se défende de toutes les aberrations « existentialistes » (ce qui ne veut pas dire bien sûr que tous les « existentialismes » soient des aberrations). Seule une autre idée sur l'homme peut proposer cette défense, une idée qui « se révèle dans l'histoire mais la dépasse ». Avec cet énoncé, la boucle des idées de Mounier est bouclée, et le penseur revient au point de départ de sa recherche, à la base de ses convictions : le « personnalisme ». Cette philosophie n'est pas entièrement nouvelle, et nous avons déjà indiqué qu'elle provient fondamentalement de saint Augustin et de Thomas d'Aquin extraits dans une intention droite. Si une philosophie « personnaliste » de ce type se retourne contre l'existentialisme, c'est qu'elle y voit, du moins dans sa version sartrienne, une plongée dans le néant où la foi pourrait autant perdre pied que l'idéalisme.

C'est une nouvelle confirmation de la permanence de la *Consolatio philosophiae* qu'il y ait eu et qu'il y ait des hommes qui, comme Mounier, placent la parole éternelle de Boèce comme une maxime au-dessus de leur œuvre : « Un immense besoin d'intégrité vous est indiqué lorsque vous ne vous reniez pas, puisque vous vivez sous les yeux du Juge qui voit tout³³¹. »

POLOGNE

16 avril

J. K.

Emmanuel Mounier

Dziś i Jutro (Varsovie)³³²

Cette première nuit de printemps est mort brusquement, d'une crise cardiaque, un des plus grands écrivains catholiques contemporains, fondateur et directeur de la revue mensuelle *Esprit*, Emmanuel Mounier. Avec lui, la France et les catholiques français perdent un des esprits les plus originaux et les plus lumineux de l'époque

330. Cf. E. Mounier, *Introduction aux existentialismes* (1947).

331. Cf. Boèce (480-524), *Consolation de la philosophie*.

332. L'auteur de cet article est peut-être Józef Kuśmirek (1927-1992), journaliste indépendant qui avait rendu ostensiblement sa carte du parti en 1949 et qui, après des reportages sur la pauvreté en Pologne, sera interdit de publication durant l'été 1950. – L'hebdomadaire *Dziś i Jutro* (1945-1956), organe du catholicisme social soumis au régime communiste, a été fondé par Boleslaw Piasecki (1915-1979). Traduit par Paul Kleczkowski (fonds AAEM).

contemporaine, l'une des figures les plus caractéristiques et courageuses du mouvement intellectuel catholique d'aujourd'hui.

Emmanuel Mounier qui, candidat le plus doué de la section philosophie, avait obtenu l'agrégation en 1928 a mûri spirituellement et intellectuellement dans l'atmosphère des débuts de la grande renaissance catholique en France, dont les coryphées étaient Claudel, Maritain, Gabriel Marcel, Fumet, Bernanos et Ghéon, tout en se réclamant de ceux qu'il considérait comme ses maîtres et précurseurs, les figures, quelque peu oubliées ou ignorées par les milieux catholiques, de Léon Bloy, Charles Péguy et Ernest Hello³³³.

Durant toute sa jeunesse, Mounier fut témoin du désordre moral et de l'injustice sociale qui s'étaient introduits dans les valeurs religieuses et spirituelles ; il voyait le masque d'hypocrisie dont on recouvrait les enseignements du christianisme proche de sa sensibilité. Voilà pourquoi le premier ouvrage de Mounier fut consacré à arracher de l'oubli l'une des plus vigoureuses protestations contre cet état de choses, l'œuvre de Péguy. *La pensée de Charles Péguy*, paru en 1931, n'est pas seulement la première étude philosophique jamais consacrée à ce penseur catholique ; elle demeure à ce jour l'analyse à certains égards la plus fouillée et la plus pénétrante de la production de ce poète et militant socialiste. Ce premier ouvrage décida en quelque sorte de la vocation de Mounier lui-même. Il abandonne la carrière de professeur et avec une équipe de jeunes philosophes, sociologues et historiens, fonde en 1932 *Esprit*, dont le parrainage, pourrait-on dire, revient aux fameux *Cahiers de la Quinzaine* de Charles Péguy.

L'originalité « rédactionnelle » de cette publication, si l'on peut s'exprimer ainsi, est d'être à l'avant-garde, de se positionner au-delà toute confession, grâce au large éventail de ses collaborateurs qui s'y exprimaient librement. *Esprit* et son équipe ne craignent rien ni personne. Dès qu'ils constatent l'expression de quelque pharisaïsme ou préjugé, ils l'attaquent résolument, sans autre forme de procès. La revue était, comme l'a dit un jour un des plus éminents écrivains français, un « carrefour de courages³³⁴ ».

Quant à l'originalité « intellectuelle » d'*Esprit*, elle repose sur son orientation, donnée par le fondateur de la revue et répondant le nom de « personnalisme ». En effet, Mounier, alors qu'il étudiait l'œuvre de Péguy, avait fait connaissance avec Maritain et, par ce dernier, pris contact avec le thomisme. C'est à l'influence directe de Maritain que l'on doit les trois livres suivants de Mounier : *Révolution personnaliste*

333. En fait, Mounier s'est toujours montré distant, voire négatif, vis-à-vis de Léon Bloy (1846-1917), un des maîtres de Maritain, et d'Ernest Hello (1828-1885), même s'il connut un enthousiasme passager pour celui-ci en 1929.

334. En français dans le texte.

et communautaire (1934), *De la propriété capitaliste à la propriété humaine* (1935), ouvrage remarquable, et enfin ce document fondamental qu'est le *Manifeste au service du personnalisme* (1936).

Mounier proclamait dans ces livres, par opposition à l'individualisme anarchique de l'époque capitaliste, la primauté spirituelle de la personne humaine, dont l'expression sociale doit se baser sur la communauté sociale. De cette tendance, *Esprit* est devenu l'organe.

La guerre survient, et peu après Mounier passe en « zone libre », où il continue à publier *Esprit* jusqu'en 1941, date à laquelle le gouvernement de Vichy suspend la parution de la revue. En guise de réponse, Mounier organise un groupe d'études clandestines qui assure la liaison entre les lecteurs et les amis d'*Esprit*.

Arrêté pour cette raison en 1942, il passe une année dans différentes prisons et finit par être relâché avec d'autres prisonniers à la suite d'une grève de la faim. Il reprend aussitôt son activité clandestine. À ce titre, il a dirigé entre autres des séances de travail qui se réunissaient régulièrement pour réviser et rajeunir la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* et auxquelles participaient d'illustres philosophes, historiens, juristes et théologiens³³⁵.

Dès la libération il ressuscite, en 1944, *Esprit*, adjoignant à la rédaction beaucoup de jeunes essayistes que Mounier avait connus dans la clandestinité. Parmi eux, on voit apparaître en tête Jean-Marie Domenach, jeune écrivain de grand talent, qui dirigeait dernièrement *Esprit* en qualité de rédacteur en chef, aux côtés de Mounier. Embrassant tous les nombreux courants et les nouvelles situations, liées de l'histoire, Mounier prend en même temps une part active aux travaux de recherches sur les tendances du temps présent ; il s'efforce constamment de garder une position objective, mais attaque toutes les formes de régression et de prévention. Il l'a manifesté lors du voyage qu'il entreprit en Pologne avec un groupe d'intellectuels catholiques

335. E. Mounier présente les circonstances de cette « Déclaration » comme suit : « J'ai présenté cette Déclaration (que depuis longtemps nous projetions à *Esprit*) comme le premier objet de travail du centre d'études clandestin qui a remplacé *Esprit* après son interdiction. Mon texte a été discuté à Lyon par une commission où entraient André Philip [économiste et juriste, protestant], Jean Lacroix [philosophe], Henri Marrou [historien], Jean Wahl [philosophe], Joseph Hours [philosophe], le P. Desqueyrat [économiste, jésuite], Lucien Fraisse [éducateur, jésuite], etc. Le texte ici publié leur doit plusieurs corrections importantes. Il a figuré comme pièce à conviction au procès de "Combat" en 1942, auquel fut rattachée l'activité du centre d'études que nous venons d'évoquer » (« Faut-il refaire la Déclaration des Droits ? », *Esprit*, décembre 1944, p. 120). Cf. *Entretiens*, p. 801-802.

et communistes, en 1946, à un moment où toute l'opinion réactionnaire se livrait à des attaques contre les pays de démocratie populaire³³⁶.

Il poursuit simultanément ses travaux d'écrivain, où il traite des problèmes brûlants de la nouvelle époque – travaux qui reflètent à peu près tous les problèmes contemporains, comme par exemple : *Qu'est-ce que le personnalisme ?* (1947), *Traité du caractère* (1946), *L'affrontement chrétien* (1944), *Liberté sous conditions* (1946) et, tout dernièrement, *La petite peur du xx^e siècle* (1948). La mort le prend dans la plénitude de ses forces créatrices, alors qu'il vient d'avoir à peine 45 ans.

Souhaitant dans le cadre de cette brève esquisse compléter la silhouette de l'écrivain défunt, nous devons formuler quelques observations critiques. Emmanuel Mounier a surtout occupé tout au long de son œuvre une position d'observateur. Bien qu'il ait tenté honnêtement et objectivement de critiquer la réalité ambiante et d'analyser les courants d'idées, son jugement avait un caractère intellectualiste au premier chef. Il en résulte qu'à aucun moment de sa vie il n'a soutenu un mouvement social ou politique précis, quel qu'il fût. À aucun moment de sa vie il ne s'est engagé lui-même ni n'a engagé son groupe dans un combat positif. Il émettait des jugements, dont le plus élogieux ne pouvait se passer d'un « mais », justifiant sa réserve.

Le personnalisme, tel que le concevait Mounier, servait donc à prendre la mesure du monde contemporain, non pas à donner des directions pour l'action. D'où, dans les jugements de Mounier, une tendance dangereuse à l'objectivisme *sub specie æternitatis* qui lui permettait par exemple, quand il évaluait les mouvements ouvriers, de mettre sur le même plan les mouvements communiste, trotskiste, titiste ou social-démocrate. Pareil jugement *in abstracto* a provoqué de la part des réels représentants des masses ouvrières françaises les plus vives protestations. Il plaçait d'autre part Mounier et *Esprit* dans la position équivoque de celui qui soutient la dispersion et les scissions au sein du mouvement ouvrier³³⁷. La mort soudaine de

336. Allusion probable à ce passage de « L'ordre règne-t-il à Varsovie ? » : « Ce régime est-il parfait ? Évidemment non. Sans fautes, sans dangers, sans ambiguïtés ? Qui le soutiendrait ? La question n'est pas là. La question est de savoir si, les circonstances étant ce qu'elles sont, ce régime assure de manière supportable les charges de l'État, et si son renversement violent ne mettrait pas en danger la paix générale et l'indépendance de la nation polonaise. Aux deux questions nous n'avons pas hésité à répondre oui. Si la Pologne n'a pas encore trouvé l'équilibre entre la révolution hardie que souhaitent quelques fractions du pays et la sagesse un peu lente de ses masses paysannes, si elle cherche encore à accorder son patriotisme avec les servitudes de sa situation géopolitique, ce n'est que par des voies progressives, celles de la raison politique, qu'elle élargira les bases d'un régime qui a dû s'improviser en pleine tempête. Le mensonge et la haine que sèment certains émigrés servent peut-être leurs sentiments et leurs illusions, ils ne servent pas la Pologne » (p. 1002-1003).

337. Allusion probable aux polémiques concernant la publication dans *Esprit* d'auteurs soutenant Tito (cf. *infra*, p. 190).

Mounier a tragiquement interrompu une violente polémique alors qu'*Esprit* allait essayer d'expliquer ses intentions.

Mounier n'a pourtant pas fait œuvre politique. Il ne fut jamais un homme politique réaliste. Ce fut en revanche un penseur hardi qui, lorsqu'il entrevoyait la vérité quelque part, savait la défendre, comme il savait démasquer les mensonges ou l'ambiguïté des milieux bourgeois, dont il provenait.

Il a laissé derrière lui un riche héritage d'écrivain. Il a laissé une équipe jeune, douée et travailleuse, il a laissé *Esprit* dont les colonnes furent au service de plus d'une cause, âprement défendue.

Si le mérite de Mounier est incontestablement grand sur le terrain du renouvellement de la pensée chrétienne en France, les tâches qui s'offrent aujourd'hui à son équipe en deuil se font davantage ardues. Car ce n'est plus seulement le catholicisme français, mais la France entière qui se trouvent face à une grande crise. Tout en restant fidèle à la ligne tracée et en gardant intacte la hardiesse de pensée qui le caractérise, *Esprit* doit se ranger du même côté que les masses laborieuses françaises. Alors et alors seulement la revue accomplira sa tâche de faire le lien entre le monde chrétien et le monde contemporain.

Pénible épreuve de maturité idéologique pour un groupe qui vient de ressentir douloureusement la perte de son fondateur et de son chef.

23 avril

Jerzy TUROWICZ

Emmanuel Mounier

Tygodnik Powszechny (Cracovie)³³⁸

Nous éprouvons toujours un sentiment de douleur lorsque meurt un écrivain dont nous connaissions et aimions les livres, lorsqu'une œuvre qui allait croissant s'interrompt brusquement. Mais quand cet écrivain disparaît à un âge avancé ou après une maladie, alors que ses jours, à échelle humaine, étaient déjà comptés, l'événement, pour triste qu'il soit, apparaît naturel. Certes, notre peine fut grande à la mort de Georges Bernanos ou de Sigrid Undset ou encore, chez nous, de l'abbé Konstanty Michalski ou de Woroniecki³³⁹ ; mais ne s'attendait-on pas un peu au décès de ces auteurs qui laissaient une œuvre derrière eux ?

338. J. Turowicz (1912-1999), journaliste et essayiste, fondateur et rédacteur en chef de l'hebdomadaire catholique indépendant *Tygodnik Powszechny* (1945-1953, puis 1956-1999). Traduit par Paul Kleczkowski (fonds AAEM).

339. G. Bernanos est mort en 1948 à l'âge de 60 ans ; S. Undset, romancière norvégienne, de confession catholique, est morte en 1949 à l'âge de 67 ans ; K. Michalski, théologien et philosophe, est mort

La mort récente d'Emmanuel Mounier, douloureuse, a en soi quelque chose de stupéfiant, que l'on se refuse à croire. Huit jours auparavant, Mounier participait à une manifestation du centre parisien des intellectuels catholiques, et François Mauriac le saluait comme le représentant de « l'indispensable avant-garde catholique³⁴⁰ ». 45 ans à l'état-civil, une immense jeunesse et fraîcheur intérieures, une énorme vitalité, une activité consciente, précise, conséquente, dirigée par une intelligence proprement fabuleuse – tout cela brisé d'un seul coup par une crise cardiaque.

Mais s'il est difficile de nous faire à la mort de Mounier, nous qui l'avons connu en personne ou par sa pensée et son œuvre, ce n'est pas seulement parce que cet excellent écrivain a quitté ce monde et qu'il n'écrira plus. Mounier n'était pas qu'un « excellent écrivain ». Parmi les chrétiens de sa génération, osons même dire de son temps, il était un des plus pénétrés du sentiment de responsabilité. Responsabilité – il nous faut employer ici de grands mots – envers les choses de l'Église et de l'Histoire. De son christianisme, de son profond catholicisme, Mounier savait tirer toutes les conséquences. Vivant dans un monde plutôt éloigné du christianisme, considérant ce christianisme comme une vérité dont le monde a besoin, il tendait de toutes ses forces à le rendre efficace au cœur de l'actualité. Sa vision optimiste du monde s'affirmait dans cet effort, mais ce n'était pas là un optimisme facile, naïf. Mounier connaissait trop bien la théologie de la nature et de la grâce, du monde et de l'homme, pour céder à des solutions ou des propositions aisées. Avec quelle fraîcheur et quel courage il cassait toutes les routines, conventions et encroûtements spirituels, rejetait le confort des formules toutes faites, recherchant au contraire une forme pratique de réalisation du christianisme. Il regroupait autour de lui des hommes qui aimaient cette façon de faire et les conduisait là où ils pouvaient s'y couler. Mounier n'est plus, mais demeure sa vision précise de cette façon de faire et avec elle l'engagement de poursuivre la voie qu'il a si lumineusement tracée.

•

Emmanuel Mounier est né à Grenoble en 1905. Il fait ses études philosophiques à Grenoble puis à Paris ; il les achève en 1928 avec le titre d'agrégé. En 1931 paraît son premier livre, *La pensée de Charles Péguy* (Plon), écrit en collaboration avec le socialiste Georges Izard et Marcel Péguy, le fils du poète. La moitié de cet ouvrage collectif, soit plus de 200 pages, est occupée par l'étude de Mounier sur la conception philosophique de Charles Péguy. Cette association entre le départ littéraire de Mounier et la pensée de Péguy a valeur de symbole. Nous y reviendrons.

en 1947 à l'âge de 68 ans ; Jacek Woroniecki, théologien et philosophe, dominicain, est mort en 1949 à l'âge de 69 ans.

340. Cf. *Cahiers Mounier*, n° 5, p. 17-18.

Mounier abandonne une carrière scientifique qui s'annonçait brillante pour s'adonner à une tâche plus directe³⁴¹. En 1932, avec quelques amis, il fonde la revue *Esprit*. À partir de ce moment et jusqu'à sa mort, son nom et toute son œuvre sont indissociablement liés à *Esprit* et la plupart de ses livres paraissent d'abord en extraits dans la revue.

Esprit est une publication qui défend l'idée du *personnalisme*. Qu'est-ce donc ? Il existe beaucoup de malentendus à son sujet, et il est malaisé de brosser en quelques phrases ce qui caractérise le personnalisme, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois ici même. Disons donc seulement que le personnalisme qui, comme le souligne Mounier, est moins un système qu'une perspective et une méthode, s'oppose à la fois au totalitarisme et à l'individualisme. Son point de départ est la personne humaine. D'où l'affirmation que l'esprit se manifeste exclusivement dans la personne et qu'aucune collectivité humaine, aucune nation, aucune race ne possèdent d'esprit. La personne humaine, gratifiée donc d'une immense dignité, principalement dans la perspective chrétienne, n'est pas donnée toute faite à l'homme. La tâche de l'homme est de former la personne, d'en devenir une. Ce qui est possible non par la voie d'une introversion égoïste, égocentrique, ni par celle d'une revendication libérale des Droits de l'homme, mais par la voie du renoncement, de l'extraversion, par la voie de l'amour et du service du prochain, autrement dit par la voie qui mène précisément à la collectivité, à une collectivité de *personnes*. Voilà pourquoi Mounier lance un mot d'ordre, celui-là même qu'il donne pour titre à son premier ouvrage après la fondation d'*Esprit : Révolution personnaliste et communautaire* (Montaigne, 1935). Le terme « communautaire », difficilement traduisible en polonais, souligne justement le caractère social et anti-individualiste par excellence de la perspective personnaliste et de la révolution personnaliste elle-même.

Ce personnalisme comporte pour Mounier, comme catholique, de profondes racines métaphysiques. Mounier l'interprète en accord avec la théologie, la philosophie et l'anthropologie catholiques, et, naturellement, il considère cette interprétation du personnalisme comme la plus fondée et la plus profonde, parce que la plus complète. Le personnalisme, néanmoins, n'est pas la propriété exclusive des catholiques ou des chrétiens, car il existe aussi des interprétations non chrétiennes du personnalisme. Et bien que le personnalisme catholique et, par exemple, le personnalisme agnostique soient différents à la base, ils se croisent, coïncident sur certains points, car ils ont sans doute en commun un projet et une attitude, principalement quand il s'agit de la position pratique à tenir face au monde et à la culture

341. Après le baccalauréat, Mounier entreprit en effet des études préparatoires en médecine, qu'il abandonna au bout de six mois.

d'aujourd'hui. Et c'est précisément ce projet personnaliste commun qui constitue le point de départ d'*Esprit* qui (Mounier l'a souvent souligné avec force) n'est pas un organe catholique – c'est-à-dire qu'il est non confessionnel –, mais un groupe défendant le personnalisme de toutes les écoles spirituelles, de toutes les conceptions cosmiques, des catholiques peut-être en majorité mais aussi des protestants et des juifs, comme des socialistes.

Dans la composition de l'équipe d'*Esprit* entrent d'excellents jeunes philosophes, sociologues ou critiques. Il nous faut citer ici, parmi les noms les plus connus aujourd'hui en France et à l'étranger, des philosophes catholiques comme Jean Lacroix, Étienne Borne, P.-H. Simon, l'éminent théologien protestant, élève de Barth, Denis de Rougemont, le philosophe de la culture et de l'éducation Henri Marrou-Davenson, aujourd'hui professeur à la Sorbonne, les critiques littéraires Jacques Madaule et Albert Béguin ou un philosophe disciple de Scheler, P.-L. Landsberg, assassiné par la Gestapo à Oranienbourg³⁴².

Voilà l'équipe qui, dans les colonnes d'*Esprit*, sous la conduite de Mounier, intente un procès au monde contemporain tout entier, à ses courants, régimes et institutions, et procède à la révision des valeurs fondamentales de la culture de notre temps. Il n'est pas un numéro d'*Esprit* qui ne serve cette cause, surtout les numéros spéciaux, nombreux et parfaitement rédigés, qu'il consacre à des sujets tels que l'argent, la propriété, le travail, la personne de l'ouvrier, la femme « qui aussi est une personne³⁴³ ». L'un de ces numéros spéciaux démasque sans pitié les pseudo-valeurs spirituelles dans l'art, ou la nécessité d'un projet culturel ; un autre traite de la situation du christianisme³⁴⁴.

342. J. Lacroix, cf. *supra*, p. 104 – É. Borne (1907-1993), philosophe, professeur à Henri IV, proche du Sillon et collaborateur assidu d'*Esprit* de 1932 à 1936, est à l'époque membre actif du Mouvement républicain populaire (MRP). Cf. *Cahiers Mounier*, n° 5, p. 18-19, 59-62, 190-191. – Pierre-Henri Simon (1903-1972), romancier et essayiste engagé, collabora assidûment à *Esprit* de 1933 à 1939, puis plus sporadiquement à partir de 1949 jusqu'à sa mort. Il fut professeur de littérature française à l'Institut catholique de Lille de 1928 à 1937, puis à Fribourg (Suisse) de 1949 à 1966. – D. de Rougemont, cf. *supra*, p. 104 ; Karl Barth (1886-1968), théologien protestant suisse. – H. Marrou (1904-1977), historien de l'Église, qui avait aussi pour pseudonyme Davenson, fait partie de l'équipe d'*Esprit* de 1933 à 1941, puis de 1944 à 1975. – J. Madaule, cf. *supra*, p. 101 – A. Béguin, cf. *infra*, p. 195 – Paul Ludwig Landsberg (1901-1944), philosophe allemand disciple de Max Scheler (1874-1928), résistant à Hitler dès 1932, collabora à *Esprit* de 1934 à 1940.

343. « L'argent : misère du pauvre, misère du riche » (octobre 1933), « De la propriété » (avril 1934), « Le travail et l'homme » (juillet 1933), « Personnalisme et problèmes ouvriers » (mars 1936), « La femme aussi est une personne » (juin 1936).

344. « L'art et la révolution spirituelle » (octobre 1934) et « Rupture entre l'ordre chrétien et le désordre établi » (mars 1933).

Il convient de souligner ici plusieurs aspects du personnalisme d'*Esprit*. Le premier concerne précisément la question du christianisme. Suivant la trace de Maritain ou dans la continuité de sa pensée, Mounier introduit une distinction nécessaire entre la religion – l'authentique et l'immuable – et la civilisation chrétienne, changeante comme toutes les autres civilisations, car constituant une création historique qui peut disparaître sous sa forme initiale pour céder la place à une autre formation. La civilisation chrétienne n'est pas pure ; elle traîne derrière elle un énorme bagage historique, des déformations et des apports superficiels, des alliances jadis peut-être justifiées et vivantes, mais qui ne survivent que par leur force d'inertie. Mounier demande que le christianisme se désolidarise de tout ce qui, dans les structures culturelles ou politiques, se décompose et périt. Il lance le mot d'ordre : « Rupture de l'ordre chrétien et du désordre établi³⁴⁵ ». D'où sa position critique à l'égard de certains phénomènes au sein du christianisme (considéré comme une civilisation) souvent défendus à tort par une apologétique naïve.

L'autre aspect du personnalisme, sur lequel il convient de mettre l'accent, concerne les ouvriers ou en d'autres termes les masses populaires, tous ceux que Péguy appelle les « damnés de la Terre ». Ici, Mounier – conformément à la révolution personnaliste des droits pour chaque personne humaine, conformément au commandement de l'amour du prochain, source du personnalisme chrétien – adopte cette position, la seule qui s'impose à tout catholique conscient et logique avec lui-même : se ranger inconditionnellement du côté des opprimés contre le capitalisme, réclamer la transformation du régime social et économique dans un esprit d'équité et de réparation, l'accès des masses populaires aux avancées sociales, à la culture et au pouvoir, conformément à la théorie de la maturité de l'histoire³⁴⁶.

Ensuite, le personnalisme a un caractère anti-bourgeois par excellence, étant entendu que « bourgeoisie » ne veut pas dire ici couche sociale fortunée. Il s'agit de la morale bourgeoise comme caricature de la morale chrétienne ; il s'agit de la mentalité et de la civilisation bourgeoises procurant à l'homme un soi-disant sentiment de sécurité et un contentement de soi qui le maintient dans la médiocrité, le dépersonnalise, le ramène à une sorte de monde plat à deux dimensions.

345. « Rupture entre l'ordre chrétien et le désordre établi » (mars 1933).

346. *NdA* : Ajoutons aussitôt, pour éviter tout malentendu, que nous ne souhaitons en aucune façon que la position concrète de Mounier à l'égard des questions sociales et économiques soit obligatoirement adoptée par tous les catholiques. Ce qui s'impose en revanche à eux, c'est de se prononcer en faveur des opprimés et de réclamer la justice sociale. Un catholique n'a pas le droit d'approuver un régime ou un état de fait (ou d'en être solidaire) dans lequel la masse populaire, qu'il s'agisse du prolétariat des villes et des campagnes ou de la population indigène dans les pays coloniaux, soit systématiquement lésée, opprimée et exploitée.

Le dernier aspect du personnalisme a trait à la liberté. Le personnalisme réclame pour la personne humaine la liberté, non pas la liberté anarchique à son bon plaisir. Le personnalisme est contre le libéralisme. Il sait en effet que l'intérêt d'une collectivité de personnes, voire l'intérêt de chacune d'entre elles, prises isolément, peuvent exiger que la liberté de l'individu soit limitée en bien des domaines et subordonnée à l'intérêt général, bien que, par ailleurs, il existe dans la personne humaine un secteur inviolable que nul n'a le droit de restreindre. Le personnalisme exige en outre de la personne qu'en revendiquant la liberté elle ne se contente pas de la liberté de choix, qui en constitue seulement le point de départ, mais qu'une fois le choix fait, elle acquière une liberté supérieure, la liberté d'être autonome, d'être gouvernée par ses propres lois, volontairement acceptées, et cesse d'être une restriction pour devenir précisément une liberté, un accroissement de liberté.

•

Revenons à la revue elle-même et à l'œuvre de Mounier. *Esprit* connaît rapidement un retentissement qui ne s'arrête pas aux frontières de la France. Ce n'est plus seulement une revue, cela devient aussi un mouvement. Des groupes des amis d'*Esprit*, des cercles d'études se constituent et un congrès annuel fait le bilan de leur activité et esquisse leur programme. En 1935 paraissent de nouveaux ouvrages de Mounier : une étude peu volumineuse, mais importante, sur la conception personnaliste de la propriété privée, *De la propriété capitaliste à la propriété humaine* (Desclée de Brouwer, coll. « Questions disputées »), et le célèbre *Manifeste au service du personnalisme* (Éd. Montaigne), large essai de synthèse de la pensée personnaliste.

Éclate la guerre, provoquée par le fascisme, dont Mounier a depuis longtemps démasqué les crimes, mettant en garde les hommes contre ce qu'il contient de menaces pour la paix et la culture. Après la défaite de la France, Mounier transfère *Esprit* de Paris en « zone libre », et là, sous le coup de la censure de Vichy, il mène une campagne acharnée, encore que discrète, contre le régime de Pétain. *Esprit* passe alors pour « la publication la plus notoire de la presse clandestine ». Simultanément, du reste, Mounier entre dans l'opposition et organise des réunions clandestines dès l'automne 1940, premiers signes de la « Résistance » anti-allemande dans la zone sud. En 1941, après neuf numéros, *Esprit* est suspendu par la police de Pétain, le ministère public accusant la revue d'être le *spiritus rector* du mouvement de la résistance. Le motif direct de la suspension avait été la fameuse « Suite aux *Mémoires d'un âne* » de Marc Beigbeder, violent pamphlet contre le régime de Vichy³⁴⁷. Peu après, en janvier 1942, Mounier est arrêté. Il reste un an en prison, après quoi, grâce à une

347. M. Beigbeder, voir *supra*, p. 82.

grève de la faim, il recouvre la liberté et se consacre entièrement à œuvrer dans la résistance. Après la libération de la France, Mounier reprend la publication d'*Esprit*, dont le premier numéro de la nouvelle série paraît dès le mois de décembre 1944.

La ligne de la revue demeure inchangée, avec peut-être plus d'attention qu'avant la guerre aux questions politiques, à l'actualité immédiate. L'équipe des collaborateurs s'élargit et l'on voit apparaître les noms de Paul Fraisse, Henri Queffélec, Bertrand d'Astorg ou encore du jeune et éminent essayiste J.-M. Domenach, rédacteur en chef, aux côtés de Mounier, de la nouvelle série d'*Esprit*³⁴⁸. C'est certainement lui qui continuera à mener la revue après la mort de son créateur³⁴⁹. De nombreux et excellents numéros spéciaux maintiennent également la tradition et beaucoup d'entre eux sont le résultat de larges et solides enquêtes. Voici quelques sujets : « Angleterre 1945 ou les révolutions insensibles », « Les nationalisations », « La question juive », « L'homme américain », « Documentaire atomique », « Les Allemands parlent de l'Allemagne », « La pause des fascismes est terminée », « Propositions de paix scolaire³⁵⁰ ». Des cahiers spéciaux ont été dédiés à Berdiaev et à Bernanos³⁵¹. L'enquête « Monde chrétien, monde moderne », consacrée à l'analyse de la situation actuelle du christianisme, a connu un grand retentissement³⁵². Mentionnons enfin la forte campagne contre le colonialisme avec une documentation abondante sur l'Indochine, Madagascar et l'Afrique française³⁵³.

D'autres ouvrages de Mounier commencent également à voir le jour. En 1946, le *Traité du caractère* (Seuil), volume de 800 pages, écrit durant le « congé » forcé de l'occupation et en grande partie en prison. C'est là, sans aucun doute, un des ouvrages catholiques les plus importants dans le domaine de la caractérologie et de l'anthropologie philosophique. Les scientifiques formuleront peut-être plus d'une réserve, mais ce livre, comme tous ceux de Mounier, est avant tout un livre de combat et pas un manuel universitaire.

348. P. Fraisse, voir *supra*, p. 82. H. Queffélec, voir *supra*, p. 64. Bertrand d'Astorg (1913-1988), écrivain et poète, a collaboré à *Esprit* de 1946 à 1948. – J.-M. Domenach, voir *supra*, p. 11.

349. En fait, ce fut Albert Béguin qui succéda à Mounier, Domenach demeurant rédacteur en chef. Celui-ci succédera à A. Béguin à la mort de celui-ci en 1957.

350. « Angleterre 1945 ou les révolutions insensibles » (février 1945), « Les nationalisations » (avril 1945), « La question juive » (mai 1933), « L'homme américain » (novembre 1946), « Documentaire atomique » (janvier 1947), « Les Allemands parlent de l'Allemagne » (juin 1947), « La pause des fascismes est terminée » (décembre 1947), « Propositions de paix scolaire » (mars-avril 1949 et avril 1950).

351. Sur Berdiaeff, août 1948 ; sur Bernanos, décembre 1948.

352. « Monde chrétien, monde moderne », août-septembre 1946.

353. « Union française sans mensonge : Madagascar » (février 1948), « Notre pétition pour l'Indochine » (janvier 1934), « Prévenons la guerre d'Afrique du Nord » (avril 1947).

Puis plusieurs volumes d'essais voient le jour. Le premier, *L'affrontement chrétien* (La Baconnière, 1945), est consacré à la situation du christianisme dans le monde d'aujourd'hui et à la responsabilité des catholiques ; le second, *Liberté sous conditions* (Seuil, 1949), est une réimpression de trois études d'avant-guerre de Mounier. Elles traitent l'une de la propriété, l'autre de l'anarchisme et la troisième de la position du christianisme à l'égard du personnalisme, avec en commun l'idée de la liberté de la personne humaine, liberté limitée par la vocation et la responsabilité de la personne, par le caractère social du personnalisme³⁵⁴. Enfin le dernier volume, *La petite peur du XX^e siècle* (Seuil, 1948), réunit trois conférences faites après-guerre par Mounier sur le catastrophisme contemporain, le problème du machinisme et la conception chrétienne du progrès³⁵⁵. Toutes portent la marque d'un optimisme tragique, avec un accent anti-catastrophiste, mais sans la position naïve du réalisme chrétien.

Pour compléter la bibliographie des œuvres de Mounier, mentionnons encore son *Introduction aux existentialismes* (Denoël, 1946), excellent exposé des problèmes de l'existentialisme, de sa généalogie et de ses ramifications, et appréciation aussi du sens et de la valeur de cette philosophie d'après-guerre. Le volume intitulé *L'éveil de l'Afrique Noire* (Seuil, 1948) est un récit, rempli d'impressions profondes, du voyage effectué par Mounier à travers l'Afrique française. Viennent ensuite deux ouvrages qui se relient directement à la formation et au développement de la doctrine personnaliste : *Qu'est-ce que le personnalisme ?* (Seuil, 1947), sorte de mise au point du *Manifeste* d'avant-guerre, vu sous une nouvelle perspective avec dix ans de recul, et enfin *Le personnalisme* (Presses universitaires de France, 1950) paru quelques semaines avant la mort de son auteur. Ce petit mais substantiel volume, publié dans la collection « Que sais-je ? », constitue un exposé clair, concis, sans aucun simplisme, de toute la doctrine personnaliste, non seulement celle propre à Mounier, mais cette doctrine philosophique telle qu'elle s'est développée et façonnée. Car inutile d'ajouter qu'à la base, le personnalisme n'est ni la propriété, ni l'œuvre de Mounier. Ses fondements résident dans l'Évangile, et beaucoup de philosophes, parmi eux des non-chrétiens, ont au cours des siècles apporté leur contribution au développement de la même idée. L'énorme et incontestable mérite de Mounier est qu'au personnalisme, sous une forte influence de Maritain, il a su donner une définition tout à fait nouvelle, extraordinairement « percutante » et précise, et qu'à sa lumière il a repensé tous les problèmes brûlants du temps présent et puis ses conséquences pratiques.

354. « Personnalisme et christianisme » (1939), « De la propriété capitaliste à la propriété humaine » (1934) et « Anarchisme et personnalisme » (1937).

355. Ces conférences ont été prononcées aux Rencontres internationales de Genève et à la Semaine de sociologie entre 1946 et 1948.

Mounier n'était pas un intellectuel pur ; rien en lui qui pût le faire passer pour un « bel esprit » ou un spéculateur abstrait. Il rejetait les petites recettes toutes faites qui masquent la réalité au lieu de la saisir. Il était personnaliste, certes, mais d'un personnalisme qui n'aime pas les formules telles que « défense de l'homme », « défense de l'Occident », « défense de la civilisation ». Il exigeait du concret et que la pensée fût en contact avec la réalité car il voulait une pensée opérante. Lui-même était le meilleur exemple de ce qu'il appelait la « pensée engagée », une pensée de combat. Nous avons parlé au début du sentiment qui empêchait précisément Mounier de demeurer enfermé dans une idée, car chez lui pensée et action s'unissaient pour former un tout capable de le mener sur les chemins de la révolution personnaliste.

Mais il n'était pas non plus un politique *stricto sensu* ; il n'appartenait à aucun groupement politique, bien que lui-même et la revue se soient occupés de bien des questions politiques. Il considérait que sa tâche et sa vocation étaient autres. L'action politique doit être dirigée par la pensée, appuyée sur une conception déterminée du monde. C'est sur le terrain-là que, précisément, il travaillait. Bien des malentendus ont surgi récemment à ce propos. Plus d'une position adoptée par Mounier apparaît inacceptable aux yeux de nombreux lecteurs de notre hebdomadaire et à ceux aussi de l'auteur de ces lignes. Les adversaires du marxisme ont reproché à Mounier d'avoir essayé de concilier marxisme et catholicisme. Ils se trompaient. Mounier connaissait parfaitement les différences essentielles et profondes entre les philosophies ou les sociologies catholiques et marxistes. Je ne pense pas que l'on puisse trouver dans toute la doctrine de Mounier une opinion quelconque qui soit contraire à l'orthodoxie catholique. Mounier ne faisait pas non plus partie, comme on le croit parfois à tort, du fameux groupe des « chrétiens progressistes³⁵⁶ ». Mais tout cela n'empêchait pas Mounier de déclarer que sur les problèmes socio-économiques, il y avait certaines convergences entre le catholicisme et le marxisme, principalement lorsqu'il s'agissait d'apprécier le capitalisme ou encore de se positionner sur la civilisation bourgeoise. En outre, Mounier se prononçait constamment contre l'anticommunisme en tant qu'attitude politique, en déclarant que l'anticommunisme, par son attitude négative, est stérile et, plus grave, néglige complètement les valeurs ou les réalisations positives que comportent la doctrine et la pratique communistes. Ce qui est certain, c'est que les conceptions socio-économiques de Mounier découlaient avant tout de ce qu'il tirait toutes les conséquences sociales du catholicisme, de l'Évangile. S'il a pu se tromper sur tel point ou tel point, on n'a pas le droit d'oublier qu'il a toujours été à l'avant-garde, aux premiers rangs de la pensée catholique. Une avant-garde a le droit de se tromper, et ce n'est pas à ceux qui sont constamment en guerre de le contester.

356. Sur les « chrétiens progressistes », cf. *supra*, p. 144.

Il est intéressant d'ajouter, à titre d'information, que, ces derniers mois, un âpre différend, dans les colonnes de différents périodiques, voyait les meilleurs intellectuels communistes de France aux prises avec Emmanuel Mounier³⁵⁷. La mort de ce dernier a interrompu cette polémique.

•

Cette esquisse, nécessairement rapide, ne serait cependant pas complète si nous ne disions pas un mot de Mounier lui-même. Aucun de ceux qui l'ont connu n'a pu résister à la séduction qui émanait de sa personne. J'ai eu le bonheur de rencontrer Mounier avant-guerre en France³⁵⁸ et après-guerre en Pologne, qu'il a visitée en 1946 avec un groupe de catholiques français. Ces rencontres m'ont laissé un souvenir ineffaçable. L'impression d'un homme immensément pur et noble, simple (Mounier était « direct »), bon et cordial, tout en étant fort résolu. Une absence totale de prétention et un non moins total désintéressement. Une jeunesse étonnante, entretenue peut-être grâce à sa position à l'avant-garde catholique. Mais les traits essentiels du caractère de Mounier sont ceux qui s'expriment dans son œuvre – dans son cas, l'homme et l'œuvre forme un tout parfait –, à savoir l'équité, l'amour, la fidélité à la vérité. Cette soif de justice qui le dévorait, ce grand amour pour le prochain, principalement pour les pauvres, les opprimés, les déshérités, voilà la source de toute son action. Cet esprit de justice se manifeste dans tous ses écrits, dans sa probité intellectuelle et son souci d'objectivité. Dans la polémique et le débat, Mounier pénétrait les intentions de l'adversaire, allait au-devant d'elles, cherchait à comprendre le mieux possible les positions qu'elles impliquent et à leur donner raison chaque fois que le service de la vérité le permettait.

Ce sont précisément ces traits du caractère de Mounier que son ami l'abbé Depierre, de la Mission de Paris, avait à l'esprit lorsque, prenant la parole sur sa tombe, près de la petite église de Châtenay aux environs de Paris, il a dit de lui qu'il avait été avant tout *un juste*³⁵⁹.

J'estime quant à moi qu'Emmanuel Mounier aura été l'écrivain catholique le plus éminent de sa génération. Le meilleur inspirateur de la révolution personaliste, révolution visant à préparer la nouvelle civilisation chrétienne. Parti prématurément, il a cependant laissé une œuvre étonnamment vaste : 13 ouvrages, 165 cahiers d'*Esprit* et, plus encore, tout ce qui ne trouve pas place dans un répertoire bibliographique. Cette œuvre, bien que brusquement interrompue, constitue un tout, riche et abouti, un tout qui vit et va grandir. Mounier l'avait commencée, cette œuvre, par

357. Sur les polémiques avec les communistes, cf. *infra*, p. 190.

358. L'auteur participa au Congrès *Esprit* de 1936 à Jouy-en-Josas.

359. Cf. A. Depierre, *Cahiers Mounier*, n° 5, p. 235-250.

une étude sur la pensée de Péguy, écrivain dont l'énorme influence avait pesé salutairement sur plusieurs générations de la jeunesse catholique française. Je pense qu'il y a une éloquente analogie entre Charles Péguy et Emmanuel Mounier. Inconsciemment peut-être, Mounier a poursuivi l'œuvre de Péguy : *Esprit* est assurément le prolongement des *Cahiers de la Quinzaine*. Cette même soif de justice qui apparaissait dans les créations lyriques et les pamphlets de Péguy, nous la retrouvons dans les écrits condensés, précis, paisibles et à la fois violents de Mounier. Péguy a quitté ce monde en 1914 en ayant à peine dépassé la quarantaine – mais en laissant une œuvre achevée. N'y a-t-il lieu de voir là une analogie avec la mort prématurée d'Emmanuel Mounier ?

SUISSE

24 mars

I

Roger PHILIPPE

Paris a dit adieu à Emmanuel Mounier

La Coopération (Bâle)³⁶⁰

Les journaux apportent ce matin la nouvelle de la mort subite d'Emmanuel Mounier, figure de proue de l'une des tendances les plus représentatives de la pensée française d'aujourd'hui.

J'ai rencontré quelquefois Mounier dans son bureau de la rue Jacob, derrière le clocher médiéval de Saint Germain-des-Prés, où se trouve la rédaction de sa revue, *Esprit*. On savait s'il était là en voyant, en bas, contre le mur, la motocyclette qui lui servait à venir de la banlieue où il habitait. Dans son bureau blanchi à la chaux, humble, mais sans désordre, avec de la documentation bien rangée sur des planches de sapin, il travaillait, pensait, parlait, au rythme pressé et inlassable qui lui était propre. De part et d'autre d'un couloir étroit, fraîchement repeint, des portes de bois blanc ouvrent sur des cellules où œuvre la petite équipe acharnée à faire vivre, à développer, l'une des deux ou trois revues européennes qui comptent. Mounier était, pour toute une jeunesse, l'homme de confiance. Son prestige venait de son parti pris de ne jamais esquiver aucun problème et, dans un problème, de toujours tout examiner honnêtement, à fond. À force d'exercice, il avait acquis, en plus de cette noblesse intellectuelle, une incontestable souveraineté de style. Lui, qui avait

360. R. Philippe a publié *Gagner son temps : les sources de l'action*, Genève, Éditions du Mont-Blanc, 1948. – Le bimensuel *La Coopération* est un « journal populaire » fondé en 1904.

été pendant longtemps surtout un virtuose de l'analyse des idées et de la description des situations, se haussait au niveau des plus grands écrivains de l'époque.

Mounier travaillait à entretenir, autour de lui, la vigilance. Ses ouvrages, depuis ses articles d'*Esprit* jusqu'à ses livres philosophiques et scientifiques – comme, par exemple, son *Traité du caractère* –, visent à dévoiler les réalités et à enhardir les hommes contre toutes les contraintes dégradantes. Son action, telle qu'elle se reflète dans la série des numéros d'*Esprit*, a beaucoup contribué à renforcer et à préciser la volonté de ceux qui cherchent à ne pas séparer la transformation révolutionnaire de la société et la nécessité primordiale, pour chacun, de vivre avec une pleine conscience son drame personnel.

Mounier, philosophe catholique non-conformiste, a mené, sur un tout autre plan, à peu près le même combat que Ramuz³⁶¹. Ils avaient une même façon de comprendre la situation de l'homme dans les temps modernes.

Le romancier de Pully et Mounier ont, par des moyens totalement différents, exercé une influence du même ordre sur le même genre de personnes. Ramuz a disparu, mais la trace de son passage subsiste ; vous connaissez tous des gens qui, visiblement, ne se comporteraient pas dans la vie comme ils le font s'ils n'avaient pas lu quelques-uns de ses livres. Le rayonnement de Ramuz s'affirme même de plus en plus, notamment en France. Pour Mounier également, à n'en point douter, une survie du même ordre commence.

361. Cf. ce passage d'un article de Mounier à la mort de Charles-Ferdinand Ramuz (1878-1947), romancier et essayiste, qui collabora à *Esprit* en 1933 et 1937 : « Je me rappelle une chaude et ronde après-midi d'automne. J'entrai chez Ramuz pour la première fois [à Pully]. [...] *Besoin de grandeur* [1936], le premier essai sur les questions actuelles de ce romancier si peu rompu aux idées, venait de paraître. C'est de lui que nous parlâmes d'abord. Visiblement, Ramuz était déconcerté dès qu'il quittait les images de la chair, dès qu'il abandonnait cette paysanne et ce vigneron peinant au flanc dur d'un coteau. Il s'abritait de sa propre timidité en bombardant son interlocuteur de questions, dont la plupart semblaient d'une naïveté extrême, mais sortaient de l'esprit rusé d'un vieux paysan. Il n'avait de cesse qu'il n'eût désarçonné à son tour celui qu'il affrontait. "Ah, vous veniez dire des choses intelligentes ? semblait-il chuchoter, eh bien ! je vais vous poser tant de questions idiotes que nous devons bien convenir en nous-mêmes que nous ne savons rien de la question !" / Si l'on parle de Ramuz penseur, c'est ainsi qu'il faut l'imaginer. Pas du tout de la famille de ceux qui creusent des idées et les rangent en théories. Mais de la famille, un peu sauvage, un peu insolente, naïve autant qu'il le faut, de Socrate et de Diogène. Je ne dirai pas que la pensée d'expression française a fait, lorsque vendredi ces yeux se sont fermés, une perte égale à la littérature d'expression française. Mais ce Vaudois, sérieux comme un Suisse, malin comme un montagnard, était de ces esprits qu'il est bon d'avoir en marge de la cohorte des penseurs. Ils ne traitent pas les problèmes, ils les lèvent comme des chiens courants et les lancent sur la route des philosophes » (« Ramuz et ses pensées », *Esprit*, juin 1947, p. 1092-1093).

2

Mort d'Emmanuel Mounier
Journal de Genève (Genève)³⁶²

Emmanuel Mounier, que l'on entendit aux Rencontres internationales³⁶³, a été l'interprète le plus ardent et le plus lucide de la pensée personaliste, c'est-à-dire de ce réalisme spirituel qui découvre dans la liberté de l'homme une relation avec l'ordre divin. Pour le personaliste, l'homme possède une âme et doit chercher la possibilité d'un accord harmonieux entre le monde tel qu'il nous est donné et la mission que nous y devons remplir.

Directeur de la revue *Esprit*, Mounier était l'un des écrivains contemporains qui a étudié « avec le plus de sensibilité, d'intelligence et de fermeté », les valeurs sur lesquelles notre existence est fondée, et qui a le mieux discerné et dénoncé les périls que court notre civilisation. Le dernier livre qu'il ait publié, *La petite peur du XX^e siècle*³⁶⁴, montre comment les forces inhumaines que la technique a mises à notre disposition peuvent et doivent servir à humaniser la nature, à l'intégrer totalement dans l'aventure humaine. Il dénonce « cette sorte de masochisme de l'inquiétude ou de l'angoisse qui installe depuis quelque temps une sorte de nouveau romantisme philosophique sur un nouveau mal du siècle³⁶⁵ ».

Tous ceux qui pensent que c'est mal servir le Dieu d'amour que de voir en lui un artisan de catastrophes ont reconnu en Emmanuel Mounier l'un des plus complets types d'humaniste chrétien.

362. Le quotidien *Journal de Genève* (1826-1998), de tendance libérale, était dirigé à l'époque par René Payot (1894-1970).

363. Le 13 septembre 1947, Mounier participa en effet aux deuxièmes « Rencontres internationales de Genève » sur « Progrès technique et progrès moral ». Son intervention intitulée « Le christianisme et l'idée de progrès » sera reprise dans *La petite peur du XX^e siècle*. Ses rencontres annuelles visaient à contribuer au « dialogue dans un monde déchiré au lendemain de la guerre ». Les actes de celle de 1947 ont été coédités par La Baconnière (Neuchâtel) et Oreste Zeluck (Aix-les-Bains) en 1948.

364. *La petite peur du XX^e siècle*, Neuchâtel/Paris, La Baconnière/Seuil, 1948.

365. *Ibid.* (*Œuvres*, t. III, p. 412).

3

† **Emmanuel Mounier, rédacteur en chef d'*Esprit****Die Ostschweig* (Saint-Gall)³⁶⁶

Le célèbre écrivain Emmanuel Mounier, fondateur et directeur de la revue catholique *Esprit*, est décédé soudainement d'une crise cardiaque à Paris. Né en 1905 à Grenoble, il a permis que cette revue retint très vite l'attention et devint le porte-parole des éléments les plus actifs du catholicisme français. Dans ce périodique et plusieurs livres importants, Mounier soutenait une philosophie « personnaliste » qui exigeait le respect de la personnalité humaine et travaillait au réveil d'un humanisme chrétien. Grande était l'influence mouniérienne sur la jeunesse française et les cercles progressistes au sein de catholicisme français, où l'ardeur et la générosité de ses idées rencontraient une reconnaissance méritée. R.I.P.

4

Mort d'Emmanuel Mounier*La Tribune de Lausanne* (Lausanne)³⁶⁷

Emmanuel Mounier, fondateur et directeur de la revue *Esprit*, vient de mourir d'une embolie à l'âge de 45 ans seulement à Châtenay-Malabry. Fondateur de la « philosophie personnaliste », axée sur le respect de la personne humaine, Emmanuel Mounier était l'auteur de nombreux ouvrages, dont les plus connus sont *Révolution personnaliste et communautaire*, *La pensée de Charles Péguy*, *Qu'est-ce que le personnalisme ?*, *Traité du caractère*, *L'affrontement chrétien*, *Liberté sous conditions* et *La petite peur du XX^e siècle*. *Esprit* ouvert et généreux, Emmanuel Mounier plaidait dans sa revue en faveur de la justice sociale et de la liberté humaine.

5

Emmanuel Mounier est mort*Voix ouvrière* (Genève)³⁶⁸

Emmanuel Mounier, fondateur et directeur de la revue *Esprit*, vient de mourir d'une embolie à l'âge de 45 ans seulement à Châtenay-Malabry. Cet intellectuel

366. Le quotidien catholique *Die Ostschweig*, fondé en 1874, est proche du parti chrétien-social. Traduit par Markus Kneer.

367. Le quotidien *La Tribune de Lausanne* (1893-1984) publiait principalement des informations provenant de dépêches.

368. Le quotidien *Voix ouvrière* (1944-1995), organe du Parti suisse du Travail (communiste), fondé et à l'époque dirigé par l'homme politique Léon Nicole (1887-1965).

catholique savait que l'avenir appartenait à la classe ouvrière et à son parti, le Parti communiste. Toute son action a été marquée par cette constatation de fait.

25 mars

Emmanuel Mounier est mort

Die Tat (Zurich)³⁶⁹

Le fondateur et directeur de la revue *Esprit*, Emmanuel Mounier, est décédé à Châtenay-Malabry à l'âge de 45 ans. Il fut le fondateur de la « philosophie personnelle » basée sur le respect de la personnalité humaine. Mounier a écrit de nombreux ouvrages, dont *Révolution personnelle et communautaire*, *La pensée de Charles Péguy*, *Qu'est-ce que le personnalisme ? Traité du caractère*, *L'affrontement chrétien*, *Liberté sous conditions* et *La petite peur du xx^e siècle*. Dans sa revue, Mounier a prôné la justice sociale et la liberté humaine sans jamais abandonner le christianisme.

27 mars

Emmanuel Mounier †

Basler Volksblatt (Bâle)³⁷⁰

De manière tout à fait inattendue et douloureuse, nous est parvenue la nouvelle du décès du grand écrivain français, combattant de l'amour et de la justice, le grand ami des pauvres : Emmanuel Mounier. Son cœur, qui battait avec une telle puissance et un tel courage, a soudain cessé de fonctionner. La mort a arraché le stylo de la main de l'homme de quarante-cinq ans, de façon cruelle et incompréhensible, et a fermé sa bouche éloquente.

Ce que Mounier disait et écrivait n'était pas toujours commode et agréable à entendre. Jusqu'à paraître malcommode et souvent désagréable à l'égard de certains de ses frères français et catholiques. S'il n'a épargné personne, c'est qu'il aimait par-dessus tout la vérité et craignait que la société ne se déstructurât et que l'Église ne s'éloignât de sa mission. Il pouvait même devenir injuste lorsqu'il réclamait justice. Il ne souffrait aucun compromis. Mais quelle largeur de vue, quel puits de science, quelle abondance d'idées ! Et quel zèle, quelle envie de réfléchir, de pénétrer la foi et la raison catholiques, l'État catholique et l'enseignement social, à partir d'une action toujours plus profonde et à l'avant-garde !

369. Le quotidien *Die Tat* (1935-1978) était l'organe du parti de l'Alliance des Indépendants, de tendance libérale, dirigé à l'époque par le fondateur de ce parti, Gottlieb Duttweiler (1888-1962). Traduit par la Rédaction.

370. Le quotidien catholique *Basler Volksblatt* (1878-1982), organe du parti démocrate-chrétien, était dirigé alors par Josef Escher (1885-1954). Traduit par la Rédaction.

Mounier s'est d'abord fait connaître par son *Manifeste au service du personnalisme*, où il s'en prenait aux positions devenues intenable de la « bourgeoisie » catholique et développait de nouveaux aspects de l'humanisme chrétien. À travers son excellente revue *Esprit*, à travers des conférences et des colloques, il influença les cercles les plus actifs du catholicisme français, au risque de sous-estimer certains dangers d'une trop grande proximité avec le communisme.

Nous ne le verrons plus, nous ne l'entendrons plus défendre la beauté et dénoncer l'injustice de notre temps. Alors que nous étions récemment à Paris et avions écrit à son sujet, nous n'aurions jamais soupçonné que ce serait notre dernière rencontre. Peu après le départ de Bernanos, nous avons tous perdu un grand penseur et un grand combattant. Il nous revient de continuer à chérir et à mettre en œuvre sa parole et sa volonté. Avec ambition et foi.

29 mars

1

Herbert LÜTHY³⁷¹

Emmanuel Mounier †

Die Tat (Zurich)

Dans le dernier numéro de sa revue *Esprit*, paru avant sa mort, Emmanuel Mounier a dû traiter du pamphlet du philosophe communiste stakhanoviste Garaudy dirigé contre lui à travers une *Lettre ouverte à Mounier*, avec la haine, la saleté et la bassesse de ce cinglant esprit policier dont font preuve les communistes à l'encontre des compagnons de route qui ont été fidèles jusqu'à la limite de ce qui leur était humainement possible :

Je ne sais qui a cru malin de dire un jour que sur vos charrettes, marchant à l'échafaud (quel romantisme !), je chercherais encore le moyen de dialoguer avec vous. [...] Le jour où vous nous écraseriez, nous pourrions vous dire comme Péri au peloton de modestes fantassins allemands qui l'exécutaient : « C'est pour vous que nous mourrons³⁷². » Mais nous n'avons pas le complexe du martyr. [...] Il arrive que l'histoire récompense ceux qui s'obstinent, et qu'un rocher bien placé corrige le cours d'un fleuve³⁷³.

371. H. Lüthy (1918-2002), historien et journaliste, traducteur de Montaigne, était correspondant de *Der Monat* à Paris. Traduit par la Rédaction.

372. Cf. *supra*, p. 118.

373. E. Mounier, « La ligne est en réparation » et « Ne jouons pas à côté du jeu », *Esprit*, mars 1950, p. 546 et 554-555 ; « L'aviissement ne rend pas », dans *Les certitudes difficiles* (*Œuvres*, t. IV, p. 181-182 et 189).

Depuis la libération de la France, Mounier n'avait cessé de rechercher ce dialogue avec les communistes, et tant que le Parti maintenait la « tactique du Front populaire », de la Résistance et entretenait soigneusement les confusions de la « renaissance nationale », cet homme plein d'esprit était remercié pour sa confiance :

Mon Évangile m'apprend qu'on n'est pas plus malin que son Dieu, Lui qui cherche toujours une voie vers le cœur du plus désespérant des hommes. [...] Je reprendrai la conversation sur le ton de la conversation. Ce sera peut-être, à votre égard, un monologue. Mais il y a toujours quelqu'un pour écouter les monologues. Il n'y a pas de monologue³⁷⁴.

Voilà Mounier tel quel, en chair et en os : la bonté rayonnante, tenace, infiniment patiente, qui n'acceptait ni ne pouvait concevoir, dans sa naïveté, qu'il pût y avoir des rideaux entre les pays, les cerveaux et les cœurs. L'amour de l'Épître aux Romains, égaré dans la politique : je ne veux pas cesser de vous parler, même si, pour toute réponse, vous ne faites que bavarder et donner ne fût-ce que l'illusion d'un vrai dialogue³⁷⁵. Mais depuis que le parti s'est replié avec obstination sur la ligne générale du kominformisme³⁷⁶, son dialogue est devenu de plus en plus solitaire. Sans doute Mounier avait-il raison : il y a toujours quelqu'un pour écouter les monologues. La grande communauté d'*Esprit*, dispersée dans toute la France et les pays voisins, écoutait, et avec elle d'innombrables jeunes attirés par ce groupe de pure bonne volonté. Mais il ne touchait pas l'auditoire réellement visé, les communistes : le rideau de fer avait été tiré au beau milieu de la France. Cette tentative de dialogue fraternel avec un mur de prison, avec un seul haut-parleur croassant qu'il écoutait jusqu'au bout, lui accordant jusqu'à l'absurde le préjugé favorable de la bonne foi, fut dans ces années-là la tragédie de Mounier : ceux-là, selon le mot cruel de Bernanos, « aiment le peuple, mais le peuple ne les aime pas » ; c'était la conviction inébranlable que la France a besoin des forces authentiquement révolutionnaires si elle veut surmonter le désordre et la désintégration sociale dont se nourrit le communisme.

Avec l'impatience et l'irritabilité de celui qui se sent investi d'une mission, Mounier s'opposait à tous ceux qui voulaient le ranger dans un « Front » anti-

374. *Ibid.*, p. 546 (*Œuvres*, t. IV, p. 181).

375. Allusion probable à ce passage de l'*Épître aux Romains* de saint Paul : « En effet, ma façon d'agir, je ne la comprends pas, car ce que je voudrais, cela, je ne le réalise pas ; mais ce que je déteste, c'est cela que je fais. Or, si je ne veux pas le mal que je fais, je suis d'accord avec la Loi : je reconnais qu'elle est bonne » (7,15-16).

376. Le Kominform, organisation internationale centralisée du mouvement communiste, fut en activité de 1947 à 1956.

communiste ; il voyait toujours derrière l'appareil communiste cette classe ouvrière française qui vit dans la désolation de la « banlieue rouge » et du minimum vital, et chez qui toutes les révélations sur la réalité russe font peu d'effet, car elle ne juge pas de la réalité russe mais de la réalité française lorsqu'elle donne sa voix au Parti communiste. « Nous ne passerons pas au camp de ceux qui lui mènent la guerre des armes », écrivait Mounier dans son dernier article intitulé « Fidélité » :

Si la révolution socialiste dévie, il est trop commode de la juger, de se détourner, et de s'asseoir. Le chrétien ne quitte pas le pauvre, le socialiste n'abandonne pas le prolétariat, ou ils parjurent leur nom. Plus que jamais, nous devons recommencer la révolte de nos vingt ans, les annulations de nos vingt-cinq ans³⁷⁷.

Mounier n'a pas pu « recommencer ». Il est mort le 22 mars d'un arrêt cardiaque à son domicile de Châtenay-Malabry, en banlieue parisienne, où il vivait avec ses collaborateurs de l'équipe *Esprit* dans une sorte de communauté spirituelle mondiale – homme jeune de 45 ans, de ceux à qui il est donné de rester pur d'esprit et enfant jusqu'au bout, rongé par nul scepticisme, nulle haine, nulle résignation. Mais toute sa vie il a « recommencé ». Lorsqu'il abandonne sa carrière universitaire en 1932 pour fonder avec quelques amis, pauvres comme Job, la revue *Esprit*, c'est déjà dans le double refus de l'individualisme bourgeois en pleine crise boursière et du totalitarisme de type fasciste ou communiste qui se profile ; il suffit de citer Nicolas Berdiaeff parmi les collaborateurs du premier numéro pour voir que le dialogue obstiné de ces dernières années s'était engagé dès cette époque.

La *philosophie du personnalisme*, due à Mounier et développée durant la crise mondiale, est née de la défense de l'évolution collectiviste-totalitaire, non pas comme un système philosophique fermé, une « nouvelle idée dans la foire aux idées », mais comme un critère d'attitude et d'action : il ne s'agit ni de « sauver » quelque chose qui meurt, ni d'accepter la fatalité, mais de créer, au-delà de l'individualisme et du collectivisme, la synthèse d'une culture communautaire personnelle. L'individu amorti, sans fondement, uniquement tourné vers lui-même et perdu dans son égoïsme ou sa misère, n'est qu'une forme de souffrance humaine et l'individualisme un facteur de décomposition de la société bourgeoise, de même que la « masse » des idéologies collectives est un facteur de décomposition de l'individualisme ; ce que Mounier, par opposition à l'atome individuel ou de masse, appelait la « personne », c'est l'homme libre dans la communauté, responsable et auto-responsable, ancré dans des valeurs supra-personnelles, qui seul peut résister aux mystifications déshumanisantes de la conscience et de la culture collectives ; car la conscience et la culture

377. E. Mounier, « Fidélité », *Esprit*, février 1950, p. 179 et 181.

sont personnelles ou elles ne sont pas. « Sauver l'homme », comme le proclament tant de croisés de l'Occident, ce n'est pas le sauver tel qu'il est, mais sauver sa capacité à devenir homme ; à partir de cette position, aucune défense conservatrice ne peut être fondée, mais seulement la révolte au nom de la personne contre toute privation de ses droits et de ses possibilités d'épanouissement, contre l'avilissement social d'un prolétariat privé de sa personnalité et contre l'oppression politique de la liberté.

En même temps, cette attitude se situe aux antipodes du marxisme, dont le *Manifeste au service du personnalisme* (1936) dit qu'il est « inspiré par un mépris foncier de la personne », qu'il considère la masse « comme un instrument de dressage de la personne, et l'idéologie comme un instrument de dressage de la masse³⁷⁸ ».

Mais rien n'a été plus difficile pour cette philosophie synthétique et ouverte d'esprit que de se voir strictement délimité ; rien, à part la complaisance paresseuse dans le « désordre établi », ne lui était a priori odieux, et dans le choc avec l'histoire contemporaine, toujours foncièrement confuse, elle a toujours pris au sérieux les *bonnes raisons* de l'adversaire, même quand elle lui disait non, que ce fût avec le fascisme ou avec le communisme. Tous les rejets abrupts, tous les blocages énervés des « anti » répugnaient à Mounier. Mais sans jamais être non plus un « collaborateur » ou un « suiveur » : c'est précisément parce qu'il ne risquait jamais de se perdre qu'il a pu s'aventurer aussi dangereusement en territoire ennemi et chercher toujours et encore chez l'adversaire ce qui lui était commun. Au risque de graves malentendus. Et si sa synthèse a toujours débouché sur un « ni droite ni gauche » ou un « ni individualisme ni anticommunisme », c'est précisément parce qu'il n'a jamais réussi à fixer de concepts solides sur les structures patiemment construites de ses synthèses. À notre époque, chaque concept tombe désespérément dans la confusion dès qu'il dévie dans le domaine politique, et ni le « personnalisme », ni l'« économie pluraliste³⁷⁹ », ni le « socialisme libéral³⁸⁰ » n'y ont échappé. « Notre premier devoir d'action est une *croisade contre la confusion* », disait-il au début de son livre³⁸¹ ; mais certains numéros spéciaux d'*Esprit*, surtout ceux d'après-guerre,

378. Id., *Manifeste au service du personnalisme*, Paris, Aubier, 1936, p. 60 (*Œuvres*, t. I, p. 520).

379. Cf. id. : « Une économie d'inspiration personnaliste est une *économie pluraliste*, réalisant entre la collectivisation et les exigences de la personne autant de formules que le suggèrent les conditions différentes de production. Ce pluralisme ne doit pas être conçu comme un éclectisme. En période de transition, l'économie personnaliste elle aussi peut admettre la juxtaposition ou l'amalgame de structures nouvelles et de survivances provisoires. Mais son pluralisme repose sur une distinction de fonctions, non sur une concession » (*ibid.*, p. 182, repris dans *ibid.*, p. 605).

380. À l'époque, cette idée était portée par André Philip, inspiré par la ligne travailliste anglo-saxonne.

381. *Ibid.*, p. 232 (*Œuvres*, t. I, p. 641).

peuvent apparaître comme des monuments de confusion si l'on perd de vue le noyau idéal du personnalisme, qui n'était autre qu'un christianisme tourné vers le monde.

Mais ce qui tient, c'est ce noyau qui a rayonné et qui continuera à rayonner. Mounier n'était pas un homme politique au quotidien ; son action se voulait plus durable et plus profonde. « Une révolution comme celle que nous envisageons [...] ne peut être que gênée ou déviée par l'agitation et l'émeute. Elle vise bien plus loin qu'à la prise du pouvoir ou au bouleversement social : elle est la reconstruction en profondeur de toute une époque de civilisation³⁸². » Ce ne peut être l'affaire d'un parti, d'un mouvement, d'un bloc – c'est un travail de moine. Mounier le note en parlant de l'« ascèse » des actes, qui ne vise pas le succès mais l'effet à distance et à long terme et qui, comme la culture elle-même, ne peut être que personnelle et organique. *Esprit* était une sorte d'ordre séculier qui rassemblait de petits groupes, plantait des germes, formait des cellules, déclenchait des courants, semait des pensées, des attitudes et des engagements intérieurs. Cette influence est quasi impalpable – mais partout où l'on fait quelque chose en France, on rencontre des personnes qui sont passées par cette école de probité absolue, d'ouverture et d'absence de préjugés. Mounier n'aimait pas le mot « personnalité » ; disons alors qu'il était une personne telle qu'il la définissait, un homme qui conciliait liberté et engagement. Les personnalités sont remplaçables, les chefs de parti sont remplaçables, mais pas la personne.

La mort de Mounier laisse un vide dans la vie intellectuelle française que personne ne comblera. Rien n'est plus rare qu'un être humain. Mais c'est justement sa faillibilité qui prouve qu'il n'a pas agi en vain et qu'il continue à agir.

2

Xavier SCHORDERET

Le pionnier du personnalisme est mort

Sur la mort d'Emmanuel Mounier

Luzerner Neueste Nachrichten (Lucerne)³⁸³

La mort soudaine du jeune penseur et écrivain français Emmanuel Mounier est une grande perte pour la vie intellectuelle française, mais elle a également rempli d'une profonde tristesse toutes les personnes soucieuses d'une meilleure formation de la société. Le directeur de la revue *Esprit* s'était fait connaître, entre autres, aux

382. *Ibid.*, p. 234 (*ibid.*, p. 643).

383. X. Schorderet (1905-1952), juriste, collabora à la revue *Esprit* de 1937 et 1938 et anima dès 1935 le groupe *Esprit* de Fribourg, où il cofonda en 1946 les *Cahiers suisses d'Esprit*. – Le quotidien *Luzerner Neueste Nachrichten* (1918-1995), dirigé par Alice Bucher (1898-1991), était de centre-gauche. Traduit par la Rédaction.

« Rencontres internationales » de Genève et à l'occasion de longues discussions sur des questions de politique française et internationale³⁸⁴. Avec son équipe, il est intervenu partout où il fallait défendre la dignité de la personne humaine et définir les droits et les devoirs vis-à-vis de la Communauté. Le « personnalisme », ou, mieux, la « vision du monde », avait obtenu la citoyenneté dans la pensée de notre temps.

Mounier avait choisi la scène de la politique, en particulier la politique sociale, comme sphère d'activité. Sous l'influence discrète mais clairement perceptible de Charles Péguy, à qui est consacré son premier essai de jeunesse (*La pensée de Charles Péguy*, 1931), il souhaita faire la synthèse entre l'humanisme et les réalités nouvelles. Catholique, il s'est inspiré de sa foi et de la philosophie thomiste. Jacques Maritain, en particulier, lui avait donné un nouvel élan, une conception intégrale de l'homme. Ce faisant, il a su s'adapter aux exigences d'un combat totalement ancré dans le monde. Sans rien renier de son attitude foncière, il savait rassembler des gens de tous horizons.

L'œuvre de la vie de Mounier est avant tout un témoignage. À sa manière, elle a rendu à nouveau visible le sens spirituel de la vie humaine sous une forme moderne, en se basant sur la réalité sociale et professionnelle, et en réconciliant individualisme et communauté dans leurs principes.

Son témoignage faisait preuve d'une attitude positive envers le monde et l'existence – non seulement d'une réceptivité et d'un amour de ses semblables et de leur environnement, mais aussi, comme il l'a dit lui-même, d'une « initiative historique », d'un travail constant et d'un amour dans notre temps. Il paraissait donc logique que la question la plus urgente du moment, la question sociale, fût au premier plan de son œuvre. Mounier a su donner un caractère particulier à la revue *Esprit* et au mouvement « personnaliste ». Sa revue dite « d'avant-garde³⁸⁵ », périodique indépendant de tout objectif politique partisan, est devenue l'organe reconnu et le centre spirituel des « personnalistes ». Les années d'avant-guerre ont fourni suffisamment de thèmes : la dissolution d'une certaine bourgeoisie sous l'influence du fascisme et du national-socialisme, les tensions sociales, le Front populaire, la guerre civile espagnole, la menace de guerre mondiale. Face à une politique bourgeoise dont il dénonçait le conservatisme et les intérêts privés, Mounier a dû préciser aussi la position de sa revue sur le marxisme, ses divergences fondamentales vis-à-vis de cette doctrine, mais aussi les raisons pour lesquelles elle tenait à l'étudier au plus près. En outre, il est nécessaire d'améliorer les conditions de vie matérielles des travailleurs – condition préalable à la pacification et à la réforme sociales.

384. Cf. *supra*, p. 175.

385. En français dans le texte.

De cette période sont nés des écrits remarquables où Mounier examine, avec un groupe toujours croissant d'amis et de collaborateurs, la révolution personaliste, les problèmes de l'argent, de la propriété, du travail, de l'organisation de l'État, mais aussi les questions de l'art et de la culture. Ces études ont donné lieu aux ouvrages publiés par Mounier à l'époque : *Révolution personaliste et communautaire* (1934), *De la propriété capitaliste à la propriété humaine* (publié en allemand par Vita-Nova-Verlag, Lucerne) et *Manifeste au service du personalisme* (publié en allemand par Jean-Christophe-Verlag, Zurich).

Le déclenchement de la guerre en 1939 ne freina guère le travail de la revue *Esprit*. Après une courte interruption à l'été 1940, Mounier tenta de continuer à œuvrer sous le gouvernement de Pétain. La revue est publiée à Lyon en novembre 1940. Elle est interdite en août 1941. Mounier a profité de sa longue « détention provisoire », et plus tard de son refuge favorisé dans la « clandestinité » par des amis, pour développer ses recherches en psychologie appliquée, qu'il avait commencées des années auparavant. En 1946, il publia *Traité du caractère*, ouvrage pionnier. En outre, en 1944, Mounier fit paraître un livre bref particulièrement précieux dans la maison d'édition suisse La Baconnière : *L'affrontement chrétien*, qui présente quelques points de « l'initiative historique » du chrétien dans le temps présent avec un style mûr et courageux.

Les années de la guerre furent également consacrées à spirituellement mûrir, à coopérer avec les différentes branches de la « Résistance » et à préparer *Esprit* à être publié dès la Libération en décembre 1944. Elle devient rapidement l'une des revues les plus diffusées de la France nouvelle. Mounier n'a pas hésité à prendre position sur les questions difficiles du temps présent, et toujours avec une fidélité envers l'homme, mais aussi une grande perspicacité, de profondes nuances, afin de témoigner le mieux possible du personalisme de son vivant. La revue devint un centre spirituel de réflexion et de création. Outre ses articles, Mounier publie les ouvrages issus d'œuvres anciennes ou contemporaines de cette période : *Liberté sous conditions* (1946), *Introduction aux existentialismes* (1947), *La petite peur du XX^e siècle* (1948) et *Le personalisme* (1950), paru récemment dans la collection « Que sais-je ? » et à conseiller tout particulièrement.

C'est au beau milieu de son courageux travail qu'Emmanuel Mounier a été arraché aux siens. Peut-être ne prend-on conscience de son travail réel qu'à présent. Prévoyant, il a réuni une foule de jeunes collaborateurs autour d'*Esprit*. Ainsi, la revue continuera d'exister et poursuivra l'œuvre de Mounier. On peut s'attendre à ce que cela se fasse comme l'entendait Charles Péguy : les jeunes gens accueilleront la mission que Mounier leur a confiée, tout en veillant à ne pas s'attacher à ses paroles,

mais à les oublier pour reprendre la mission en faisant de nouvelles expériences avec leurs propres forces et leurs engagements propres.

30 mars

Emmanuel Mounier
La Liberté (Fribourg)³⁸⁶

La mort d'Emmanuel Mounier aura causé un choc à beaucoup qui, admirant sans réserve ou critiquant à l'occasion les vues du fondateur de la revue *Esprit*, n'en étaient pas moins d'accord sur la pureté d'intention et la sincérité de cette âme que Dieu a rappelée si tôt à Lui. Le passage suivant de l'article écrit par François Mauriac à la mémoire de Mounier dans *Le Figaro* nous paraît donner la note juste³⁸⁷.

31 mars

I
Henri SCHALLER
En hommage à Mounier... dont nous fûmes l'avocat...
au temps de Vichy
Le Pays (Porrentruy)³⁸⁸

Ne refoulons pas le désir, vivant depuis quelques jours dans notre âme, de parler ici d'Emmanuel Mounier, à qui de fidèles amis viennent de faire d'émouvantes funérailles.

Pour ceux de nos lecteurs qui connaîtraient moins cette grande et noble figure, rappelons que Mounier est né à Grenoble, en 1905. C'est donc un homme fauché, en pleine vie, par la mort. Reçu second, en 1928, à l'agrégation de philosophie, il fonda la revue *Esprit* en 1932 et en fut toujours le directeur, sauf dans un temps de suspension, entre les années 1941-1944, Vichy ayant interdit la revue.

Un réseau d'études clandestin fut alors créé entre les amis d'*Esprit*. Arrêté en janvier 1942, Emmanuel Mounier passa un an dans diverses prisons, notamment à Vals-les-Bains.

Fondateur du personnelisme, c'est le type du philosophe engagé.

386. Le quotidien *La Liberté*, fondé en 1871, de tendance catholique conservatrice, était dirigé à l'époque par l'abbé Louis Grillet.

387. Suivent trois paragraphes extraits de l'article de F. Mauriac (*Cahiers Mounier*, n° 5, p. 80).

388. H. Schaller (1886-1985), journaliste catholique, proche de Pie XI, fut le directeur du quotidien *Le Pays* (1873-1993), organe des démocrates-chrétiens du Jura suisse, de 1923 à 1969.

Son œuvre tient, depuis vingt ans, une grande place en France et dans plusieurs pays d'Europe. Elle est tout entière dans une quinzaine de volumes. De Mounier, ni vous ni moi, catholiques, n'aurions pu être les disciples sans réserve.

•

Pourquoi alors notre âme s'est-elle ainsi attristée à la nouvelle de sa mort ?

Pour qui voyage, le « hasard » peut créer des rencontres qui entrent pour toujours dans la vie. Ainsi en fut-il entre Mounier et nous.

Après notre retour des États-Unis, longue et palpitante traversée de l'Océan, alors que la guerre faisait rage sur mer, sur terre et dans les airs, un appel téléphonique nous arrivait de Neuchâtel, très tard, appel que nous crûmes être du savant maître devenu, depuis, recteur de l'Université de Neuchâtel, notre compagnon de bord pendant des journées à la fois charmantes et palpitantes du voyage d'Amérique³⁸⁹.

C'était l'appel d'un autre de ces Confédérés, rencontrés sous d'autres cieux et avec lesquels on se lie, heureux de se retrouver sur le sol du vieux pays³⁹⁰.

Dans le cas concret, c'est à l'*homme* indépendamment de toute philosophie, de tout Credo et de toute patrie, que tard, dans la nuit, cet ami des Lettres et des hommes, voyageur comme moi, me demanda d'intervenir *pour Emmanuel Mounier*, à l'époque où le trafic avec la France était encore possible par Genève.

Et c'est parce qu'il pensait possible une intervention en faveur de Mounier et me croyait à même de la faire, vu certaines relations, que ce Suisse vint, ce jour-là, plaider pour ce Français, prisonnier en zone de Vichy.

— Vous savez la nouvelle sur Mounier... ?

— Il s'est sauvé en Suisse... ? demandai-je.

Hélas ! il était en « zone libre », plus prisonnier que jamais. On avait jugé le cas des autres Français arrêtés avec lui, on refusait de juger le sien ; il demandait le jugement ; on le laissait en prison, sans possibilité de se défendre ! Il avait alors décidé de faire *la grève de la faim*, et la faisait, depuis plusieurs jours, arrivant au bout de ses forces !

— Il mourra ! Il faut d'urgence faire marcher des influences pour que Vichy agisse dans un sens ou dans l'autre ! Dans quelques jours, Mounier aura succombé...

389. Il s'agit probablement d'Eddy Bauer (1902-1972), historien, disciple de Joseph Bédier, recteur de l'Université de Neuchâtel de 1947 à 1949.

390. Il s'agit probablement d'A. Béguin, qui, après avoir tenté d'entrer en résistance dans la région de Châteauroux, venait de retourner à Neuchâtel pour animer les éditions de la Baconnière et créer les *Cahiers du Rhône*.

Tel était le problème.

Comment pouvais-je intervenir dans l'affaire ?

— Vous avez, me dit le professeur, des relations avec des personnalités françaises, dont l'autorité morale serait assez grande pour une solution : jugement ou libération...

Cette même nuit, je rédigeai une lettre à l'adresse de *Son Éminence le Cardinal Gerlier, archevêque de Lyon et Primat des Gaules*, lui exposant l'affaire³⁹¹. Le lendemain matin, par des moyens que je savais rapides et sûrs, Son E.M. le cardinal Gerlier recevait mon plaidoyer en faveur de Mounier, sur le point de succomber. Deux jours après, par des moyens rapides encore, j'avais, par l'entremise d'un des Rmes vicaires généraux de Lyon, la réponse et la *promesse* que tout serait fait en faveur du prisonnier, résolu à mourir de la grève de la faim – je ne juge pas le côté moral de cette résolution – pour *forcer* ses juges à le juger ! Et c'est d'un *homme* vraiment homme !

Comment Mounier retrouva vie et liberté, c'est à l'histoire de la Résistance de le dire et on le sait³⁹².

Quant à moi, on comprendra mon émotion lorsque, l'autre jour, arriva, brutale, la nouvelle : « Emmanuel Mounier a succombé, en quelques heures, en plein travail... »

Le hasard de cette intervention a fixé dans ma mémoire la vision d'un monde qui, sans être celui de *toute* ma foi, de toute ma conception du monde et de la vie, me fait comprendre et aimer mieux l'humanité.

Une fois de plus, après de tels « hasards », on sent qu'il serait facile d'être *frères* si les hommes savaient se rencontrer, sur le terrain du cœur, avant tout !

Ce que fut le *cœur* d'Emmanuel Mounier ? À lui seul, ce fait, rappelé par un de ses amis, Georges Izard, le montre de manière émouvante. C'est la réponse de Mounier lorsque lui fut offerte la direction d'*Esprit*, presque sans traitement, et qui lui faisait sacrifier le poste lucratif de professeur de philosophie au Lycée de Saint-Omer :

Bon ! Nous avons raison et pas un sou. Mais seules les entreprises fondées sur la pauvreté réussissent. J'abandonne l'Université et je m'installe à Paris. Il faudra seulement que j'explique cela à la famille, mais je suis sûr qu'ils comprendront. Je

391. Pierre Gerlier (1880-1965), proche de Pie XI, fut archevêque de Lyon de 1937 à sa mort. À partir de 1942, il condamna le sort fait aux Juifs et soutint la Résistance.

392. Cf. E. Mounier, *Entretiens*, p. 873-882.

prends la direction en supposant qu'il y aura quelque chose à diriger. [...] Et puis, la volonté que nous venons d'affirmer, c'est un commencement³⁹³.

Voilà comment il « s'engagea ».

Mounier est mort pour avoir toujours fait passer les soins de la pensée avant de les siens... Écrivains engagés ! Vies engagées, ne reculant devant aucun des risques humains parce qu'il fallait défendre l'éternel dans son moderne terrain de bataille.

Ayant choisi la pauvreté, il n'a rien à perdre de ce qui lui était essentiel. Son œuvre et sa vie serviront la vraie liberté, celle qui tire son droit à l'existence des devoirs qu'elle a assumés.

Mounier fut passionné de travail, impatient de produire, plongé dans la lumière d'un esprit de très grande richesse. Ceux qui l'ont approché, l'autre jour encore, au moment de sa mort, le croyaient en pleine vie.

Il ne souffrait pas [...]... Comme d'habitude, il avait travaillé, mardi soir, jusqu'à vingt-trois heures. Il avait quitté, enfin, sa table de travail où il relisait les articles qu'il devait réunir en un recueil, et il s'était couché. À six heures du matin, sa femme entendit son râle. Presque aussitôt, Emmanuel Mounier était mort³⁹⁴.

Il est mort à Châtenay-Malabry, laissant orphelins deux délicieuses enfants³⁹⁵.

C'est là que ce militant et philosophe chrétien, agrégé en rupture d'Université, travailla, dans la manière bourrue de Péguy, avec obstination, entouré dans la vie d'incompréhensions et d'attaques, à son œuvre dont l'action est grande dans les cercles de la jeunesse, en France et à l'étranger.

Emmanuel Mounier assumait un énorme travail personnel, en plus de la direction d'*Esprit*.

Sans s'en rendre compte, il s'était gravement fatigué. Il avait eu une alerte cet été, une nouvelle il y a quinze jours. Son cœur était épuisé. Il attendait, apparemment en pleine santé, le résultat d'un examen médical.

Quand il allait de congrès en réunion, animant la revue *Esprit* et les groupes de jeunes chrétiens qui, en France et à l'étranger, l'entouraient, on pouvait discuter les positions qu'il occupait et les idées qu'il défendait. Maintenant qu'il a atteint l'autre rive, d'un seul coup, sans effort apparent, comme un athlète vigoureux, et

393. Cité par G. Izard, « Un homme libre » (*Cahiers Mounier*, n° 5, p. 28).

394. Jean Prasteau, « La mort d'Emmanuel Mounier », *Le Figaro littéraire*, 25 mars (*Cahiers Mounier*, n° 5, p. 67-68).

395. J. Prasteau évoque seulement, dans son article, Anne et Martine, Françoise étant internée.

qu'il émerge au sein de son Éternité dans la calme lumière de Dieu, on se rend mieux compte que la place qu'il laisse vide ici-bas est grande.

•

La richesse du christianisme est faite de la variété des vocations particulières à chaque chrétien.

Georges Hourdin l'écrivait hier :

Mounier avait pour mission de faire le pont entre les socialistes et nous, entre l'espérance des foules du xx^e siècle et la forte sagesse de l'Église. Il s'y employait depuis vingt ans de son mieux, avec une chaleur humaine, un sens de l'actualité et une foi en Dieu qui entraînaient l'admiration. Il savait ne pas rompre l'équilibre. Il ne craignait pas toutefois la polémique et il rendait, avec vigueur, les coups qu'il recevait de tous côtés³⁹⁶.

Nous retrouverons Mounier chez le bon Dieu, après la traversée de la vie, si courte pour lui, mais si vaillante.

2

Emmanuel Mounier *Die Weltwoche* (Zurich)³⁹⁷

C'est au moment où je voulais attirer l'attention sur l'exceptionnel numéro spécial d'*Esprit* sur le rapport de la médecine à l'homme moderne³⁹⁸ que j'ai appris le décès d'Emmanuel Mounier, directeur de cette revue. Le cœur de ce jeune homme de seulement quarante-cinq ans n'a pas résisté au travail titanesque qu'il s'était imposé. L'année qu'il avait passée dans les prisons sous Vichy, sa grève de la faim, l'ont peut-être affaibli de façon définitive. J'avais remarqué quelque chose de pressé et de très intense chez cet homme mince et blond lorsque j'étais entré en contact étroit avec lui en 1944, et je l'avais alors attribué à sa curiosité intellectuelle dévorante et à ses efforts pour maîtriser des masses de connaissances incommensurables au sein de la plus stricte discipline logique. C'était la première fois que nous débattions au sein de la commission juridique des droits des citoyens³⁹⁹. Il avait une soif de justice tellement inconditionnelle que, dans ses polémiques, il restituait avec précision les

396. G. Hourdin, *La Vie catholique illustrée*, 30 mars (*Cahiers Mounier*, n° 5, p. 153-154).

397. L'hebdomadaire *Die Weltwoche*, fondé en 1933 et dirigé à l'époque par Karl von Schumacher (1894-1957), historien et journaliste, était de tendance libérale. Traduit par la Rédaction.

398. « Médecine, quatrième pouvoir ? », *Esprit*, mars 1950.

399. Cf. *supra*, p. 161.

nuances les plus fines de toutes les positions adverses. Sa quête de la vérité était portée par une passion sans pareille. Il fut un missionnaire chrétien moderne, voire – comme l'écrit François Mauriac (que Mounier n'aimait pas et attaquait souvent) dans une nécrologie d'une grande humanité parue dans *Le Figaro* – un saint de notre temps⁴⁰⁰.

Ce révolutionnaire chrétien – par ailleurs philosophe de renom – a été le fondateur du personalisme et a exercé, tant à travers sa doctrine qu'à travers sa personne, une considérable influence, quoique jamais bruyante, en Suisse. Il se trouve que sa dernière intervention politique a été consacrée à une querelle avec les communistes français qui, depuis peu, tentent de rabaisser, par de grossières invectives, le niveau du débat auquel *Esprit* les contraint, jusqu'à l'invective pure et simple, jusqu'à la dénonciation. Car *Esprit* était lu assidûment par de nombreux intellectuels communistes et donnait la parole aux nouveaux dissidents comme Cassou et Vercors, il apportait sur la situation en Yougoslavie et en Hongrie des documents gênants dans une langue accessible aux communistes⁴⁰¹. C'est justement cette liberté vis-à-vis de tout anticommunisme, que Mounier avait conservée, qui le faisait apparaître comme particulièrement dangereux. Pourtant, la voie étroite entre le communisme et l'anti-communisme, dont Mounier ne se laissait pas détourner, était devenue purement intellectuelle et sans conséquences politiques immédiates. Dans son équipe, il me semblait n'y avoir aucun autre penseur politique d'envergure, et la tragédie de cet animateur-né était qu'il dépendait de plus en plus exclusivement de ses engagements. Mounier avait une envergure européenne comme il en est peu dans chaque pays, loin de ce chauvinisme culturel que les étrangers ressentent chez de nombreux Français sans qu'ils l'admettent. De son œuvre et de son action, comme de celle de Charles Péguy, dont il est devenu à bien des égards le successeur spirituel, il restera bien des choses vivantes et fécondes.

400. F. Mauriac écrit précisément en conclusion de son article, citant l'abbé Depierre : « Il reste assez de sainteté dans le monde pour sauver le monde » (*Cahiers Mounier*, n° 5, p. 81).

401. Jean Cassou (1897-1986), écrivain, poète, directeur d'*Europe* avant et après-guerre, avait pris fait et cause pour Tito en 1949, entérinant de fait sa rupture avec le PC (cf. « La révolution et la liberté », *Esprit*, décembre 1949). – *Idem* pour l'écrivain Vercors (1902-1991) (« Réponses », *ibid.*).

7 avril

Clovis LUGON

Emmanuel Mounier

*Un chrétien engagé dans le temporel**Le Nouvelliste valaisan* (Saint-Maurice)⁴⁰²

Témoignage chrétien rapporte que toute la presse parisienne a rendu hommage à Emmanuel Mounier, à l'exception des journaux du soir à sensation occupés ce jour-là par le crime Da Silva⁴⁰³. Pour sa part, *Témoignage chrétien* ne consacre pas moins de

402. C. Lugon (1907-1991), prêtre du diocèse de Sion, collabora à *Esprit* en 1937. Mounier recensa son premier ouvrage, *La République communiste chrétienne des Guaranis* (Paris, Éditions ouvrières, 1949) : « En lisant un paragraphe consacré aux Communautés jésuites des Guaranis, en 1934, dans un numéro d'*Esprit* consacré à la propriété, C. Lugon fut pris d'intérêt, se mit à l'étude, et nous donne aujourd'hui le premier ouvrage d'ensemble en langue française sur une des plus passionnantes expériences historiques que nous ayons eu à connaître. [...] Mais ce n'est pas seulement un historien qui a écrit ce livre. Il avoue son "idée de derrière". On discute *a priori* sur la comptabilité ou la non-compatibilité du communisme avec le christianisme : est-ce que l'expérience des Guaranis n'est pas une preuve par le fait ? C. Lugon est suisse, et à ce titre doublement réaliste : une bonne expérience historique mieux lui chaut que dix exercices théoriques » (*Esprit*, octobre 1949, p. 651-652). – Le quotidien *Le Nouvelliste valaisan* (1903-1968) était dirigé à l'époque par André Luisier (1924-1998), démocrate-chrétien.

403. Cf. première page de *Paris-Presse-L'Intransigeant* du 23 mars sous le titre « Nouvelle tentative pour éclaircir le mystère Da Silva : le docteur Benoist, vedette n° 1 de ce rebondissement » : « "J'ai hâte de retourner au Brésil, de poursuivre mes études, afin de revenir un jour en France en qualité d'ambassadeur !..." / C'est le plus sérieusement du monde que Joas Da Silva Ramos – inculpé d'homicide volontaire sur la personne de sa femme par le parquet de Bayonne, et actuellement en liberté provisoire – a fait tout dernièrement, au cours d'un séjour à Superbagnères, cette déclaration pour le moins "inattendue" après s'être fait photographeur sur la terrasse enneigée d'un palace, en compagnie de sa mère, de sa jeune sœur, de son beau-père, le commandant Laroche. / Mais, en attendant que M. Joas Da Silva Ramos – dont l'innocence ni d'ailleurs la culpabilité n'ont jamais été prouvées – présente à l'Élysée ses lettres de créance, l'enquête judiciaire, ordonnée à la suite de la mort suspecte de Monique Da Silva semble devoir entrer dans une phase nouvelle et réapparaître au premier plan de l'actualité, après avoir été apparemment abandonnée pendant plusieurs semaines. / En effet, le commissaire principal Courtaud et l'inspecteur Somme, de la première brigade mobile du Paris, qui avaient quitté Paris hier soir dans le plus grand secret, sont arrivés ce matin à Biarritz. / À 9h30, les deux enquêteurs ont pris contact avec M. Puech, juge d'instruction. À 11h30, l'entrevue entre le magistrat et les policiers n'était pas encore terminée. / Interrogé sur le but de ce voyage au Pays Basque, le commissaire Courtaud s'est obstinément refusé à répondre à nos questions. Mais, malgré la prudente réserve observée par le policier, on croit savoir que le commissaire Courtaud et l'inspecteur Somme procéderont aujourd'hui ou demain à une nouvelle audition de certains témoins de l'affaire, notamment de celle du Dr Benoist qui, on le sait, fut appelé au chevet de la jeune femme, au cours de la nuit tragique, à "Fazenda", et dont les dépositions contradictoires faites pendant l'instruction furent diversement appréciées et interprétées au cours des trois reconstitutions du drame. / Doit-on s'attendre à un coup de théâtre au cours de ces ultimes auditions ? / Rien pour l'instant ne permet de

trois grands articles et une notule au directeur-fondateur d'*Esprit*⁴⁰⁴. Voici quelques lignes de H. Marrou-Davenson, fortement frappées et frémissantes de l'émotion et du chagrin qui étreignent tous les amis du disparu :

Emmanuel Mounier est mort à quarante-cinq ans, frappé au cœur pendant la nuit ; il avait quitté sa table de travail dans la soirée, laissant son stylo ouvert à côté d'un paquet de fiches rassemblant la documentation de l'article en cours ; il serait venu s'asseoir le lendemain matin à sa tâche, comme jour après jour, depuis tant d'années. Le spectacle de sa vie remplissait d'admiration et d'effroi. On restait confondu devant cette prodigieuse activité de tout ordre, car il était à la fois homme d'action, organisateur, animateur, reporter, journaliste, homme de pensée, un philosophe authentique et un grand écrivain : c'était comme une étonnante machine, fonctionnant sans raté, avec la même puissance, la même maîtrise et la même fécondité. Rien ne pouvait l'interrompre : n'est-ce pas en prison, au temps de Vichy, qu'il composa son plus gros livre, ce riche et complexe *Traité du caractère*, rédigé dans des conditions inhumaines, feuille après feuille, sur du papier d'écolier ?

Devant sa mort, nous réalisons brusquement que le Seigneur lui avait tout donné : l'acuité de la pensée et le sens de l'action, l'intelligence et le cœur, une curiosité sans limites et une volonté implacable, une main docile, une santé sans fléchissement, oui, tout sauf de sentir la fatigue et l'appel de ce corps surmené. Hélas ! il avait, comme nous, un corps fait de chair et de sang ; accablé, sans se plaindre, il s'est brisé.

Notre amitié, durement atteinte, mesure sa place qu'il occupait dans notre vie ; il est plus difficile d'apprécier dès maintenant le vide qu'il laisse dans la France, la culture occidentale et l'Église. [...]

Penseur chrétien authentiquement CATHOLIQUE, Mounier savait que le message chrétien ne se limitait pas à la promesse et à l'espérance eschatologiques, mais que dès ici-bas, très précisément dès ici même et maintenant, la vérité chrétienne possédait une fécondité propre, qui ne demandait qu'à se manifester, une fois appliquée aux problèmes concrets et immédiats de la cité terrestre. [...] Il jugeait qu'il était grand temps que les chrétiens descendent dans la cité en ruine pour travailler fraternellement avec tous les hommes de bonne volonté qui s'efforçaient de l'arracher au chaos, au désespoir ou à l'erreur⁴⁰⁵.

Le caractère non confessionnel et laïc de sa revue déconcertait parfois, au premier abord, ceux qui discernaient l'inspiration purement chrétienne et aposto-

l'affirmer, bien que les enquêteurs et M^e René Floriot, avocat des parents de Monique, soient décidés maintenant à jouer jusqu'au bout leur dernière carte dans cette dramatique partie. »

404. Articles d'A. Béguin, Joseph Folliet et H. Marrou-Davenson (*Cahiers Mounier*, n° 5, p. 97-107).

405. H. Marrou-Davenson, « Quelques jours avant sa mort... » (*ibid.*, p. 102-103).

lique de son action. Lors de la première conférence que Mounier avait donnée à Sion, en 1935, sur « la Révolution spirituelle », nous lui avons posé la question : « Vos positions sont au fond l'expression vivante et adaptée d'une doctrine plus ancienne et plus haute : pourquoi ne le dites-vous pas ? » Mounier nous avait répondu : « Cela doit se sentir. Vous, prêtres, vous le dites, c'est votre rôle. » Nous avons songé là-dessus que nous aussi, prêtres, nous aurions avantage souvent à réduire la proclamation verbale des principes et à laisser rayonner plus discrètement le meilleur de notre foi, qui doit plutôt être deviné à travers un exemple vivant. Si aisément nous plaquons les principes comme des étiquettes toutes prêtes sur des problèmes et des réalités dont nous nous dispensons à trop bon compte de porter le poids.

Chez Mounier, la méthode correspondait à une exigence de son esprit essentiellement respectueux de la liberté de l'autre. Après l'avoir rencontré, on se demandait chaque fois comment il lui était possible d'allier tant de franchise à tant de tact et de délicatesse. Nous découvrons aujourd'hui avec certitude et clarté que Mounier était surtout profondément bon. Nous pensions lui être liés par un échange intellectuel – où il était celui qui donne : un chagrin intime révèle qu'il était devenu un grand ami. Il l'est pour toujours.

Nous nous rappelons, comme sans doute nos anciens camarades du groupe *Esprit* valaisan, le sentiment de joie et de libération apporté par chacun des numéros spéciaux de la revue traitant avec une richesse d'aperçus extraordinaire les grands thèmes : la personne, la communauté, l'éducation, le travail, la propriété, la rupture entre l'ordre chrétien et le désordre établi⁴⁰⁶, etc. Ces numéros compacts des premières années – 1932 et suivantes –, véritables lingots, sont, depuis, monnayés dans l'activité courante de la revue. Le récent numéro de mars 1950, dirigé d'un bout à l'autre par Mounier lui-même, présente une vaste enquête, très suggestive, menée auprès des médecins et psychiatres les plus éminents de France, de Belgique et de Suisse, sur les techniques d'intervention psychologique (sérum de vérité)⁴⁰⁷. Jusqu'au bout, le directeur d'*Esprit* s'est donc dévoué au salut de la personne.

Il y a quelque temps, Mounier avait fait une tournée en Suède, Norvège et Danemark⁴⁰⁸ ; précédemment, en Allemagne, en Italie, en Afrique⁴⁰⁹. D'Espagne,

406. Cf. *Esprit*, « Révolution personaliste » (décembre 1934), « Révolution communautaire » (janvier 1935), « Le problème de l'Éducation nationale » (février 1933), « Le travail » (juillet 1933), « De la propriété » (avril 1934), « Rupture entre l'ordre chrétien et le désordre établi » (mars 1933).

407. « Médecine, quatrième pouvoir ? » (mars 1950).

408. Cf. E. Mounier, « Notes scandinaves ou Du bonheur », *Esprit*, février 1950, p. 253-286, repris dans *Les certitudes difficiles* (*Œuvres complètes*, t. IV, p. 259-281).

409. Cf. id., « Deux ans après... » (juin 1947), « Lignes de force du personalisme italien » (janvier 1948), *L'éveil de l'Afrique noire* (Paris, Seuil, 1948).

d'Égypte et d'au-delà des mers, on l'appelait. Faible signe de l'influence étendue, profonde et décisive exercée par Emmanuel Mounier. Du point de vue catholique en particulier, les effets de son action, qui n'apparaissent pour l'instant qu'aux initiés, sont loin d'être épuisés. Nous ne doutons pas que, maintenant, l'initiateur disparu, des hommes, qui sauront être mieux que des disciples (car Mounier ne voulait pas de disciples, il voulait des hommes), surgiront encore et toujours plus nombreux, s'engageront au service des pauvres, de la justice et de la vérité, pour la réalisation d'une société fraternelle, avec cet esprit de don joyeux et libre qui anima la vie d'Emmanuel Mounier.

P. S. Voici quelques lignes émouvantes tirées d'une lettre écrite par une Sédunoise établie à Paris, collaboratrice de la revue *Esprit*, et qui a assisté aux obsèques de notre ami : « Dans ce petit pays de Châtenay (près de Paris), une foule d'amis étaient venus : ministres, parlementaires, éditeurs, écrivains, etc., etc.⁴¹⁰. Mounier qui avait combattu pour la justice et la vérité et qui, dans sa vie, avait pris la position du pauvre pour pouvoir dire ce qu'il pensait, fut pauvre dans la mort : le cercueil de l'Assistance publique... et au cimetière, la tombe la plus proche de la fosse commune, dans le quartier des pauvres... et sur cette bière, contraste, il y avait pour plus de cent mille francs de fleurs... L'église était trop petite pour contenir tout le monde... Une grand'messe, toute l'assistance chantait... tous pleuraient. »

11 avril

Albert BÉGUIN

Emmanuel Mounier

Missionnaire du personnelisme

Gazette de Lausanne (Lausanne)⁴¹¹

Quelques jours avant son quarante-cinquième anniversaire, en pleine force, le fondateur de la revue *Esprit* est mort d'un brusque arrêt du cœur. Rien ne faisait prévoir cette soudaine entrée dans le silence définitif d'un homme que ses amis avaient pris l'habitude de juger infatigable. J'ai eu le privilège de vivre toute une année à ses côtés, dans cette maison de Châtenay-Malabry où il avait réuni, depuis 1945, quelques-uns de ses plus proches collaborateurs. C'était une communauté harmonieuse et libre, une

410. Cf. *Cahiers Mounier*, n° 5, p. 56-59.

411. A. Béguin (1901-1957), écrivain et essayiste. Collaborateur assidu d'*Esprit* dès 1938, il prit la direction de la revue à la mort de Mounier. Cf. son article dans *Témoignage chrétien* du 31 mars (*Cahiers Mounier*, n° 5, p. 97-99). – Le quotidien *Gazette de Lausanne* (1903-1991), de tendance libérale, était dirigé à l'époque par Pierre Béguin (1903-1978), frère d'Albert.

heureuse mise en pratique de ce « personnalisme » dont Mounier était beaucoup mieux que le philosophe ; il en était l'exemple vivant. On ne pouvait être le témoin de son existence quotidienne sans éprouver pour lui cette forme la plus belle de l'amitié qui implique un profond respect. Je ne dis pas l'admiration, mais bien le respect, ce mot que Péguy aimait⁴¹², ce sentiment qu'il est si rare et si doux d'éprouver envers un cadet.

Emmanuel Mounier était parvenu de bonne heure à une étonnante maîtrise de ses forces, à un équilibre qui n'était point celui d'une sagesse, mais celui d'une plénitude des énergies. Je n'ai connu personne qui pût à ce point disposer de lui-même à tout instant, et sans avoir besoin ni de conditions de travail particulières ni d'aucune tension des nerfs. Son intelligence, qui était d'une prodigieuse souplesse, semblait capable de s'appliquer n'importe quand à n'importe quel objet. Directeur de revue, animateur de groupes, présent à tous les débats intellectuels ou politiques, il aurait pu se laisser dévorer, comme tant d'autres, par les activités extérieures. Lui, arrivait encore à lire tout ce qui paraissait d'important, à écrire une œuvre considérable et même, je ne sais comment, à se réserver des loisirs qu'il consacrait à sa famille, à ses amis, aux rudes labours du jardinage. Ni lui-même, ni ses proches ne se doutaient que ces tâches et ces plaisirs l'usaient, car il était ainsi fait qu'il ne sentait pas sa fatigue. On avait l'impression qu'il pouvait poursuivre ainsi, sans fin, ce merveilleux exercice de facultés toujours disponibles. Nous en éprouvions un peu d'envie et nous le plaisantions sur l'espèce de « sainteté » qui le mettait à l'abri de toute fragilité humaine. Hélas !

Très jeune, il avait fait choix de la mission qu'il a menée à bien. Une fois achevées ses études de philosophie, il eût pu s'orienter vers l'enseignement – il avait toutes les qualités d'un grand professeur – ou se ménager la paix nécessaire à l'élaboration d'une œuvre d'écrivain. Mais, fortement marqué par l'influence et l'exemple de Péguy (dont il fut le premier à parler comme il convient⁴¹³), il devait préférer un rôle de témoin dans le temporel. Il n'avait que vingt-sept ans lorsqu'il fonda *Esprit*, et dès les premiers numéros, la revue montra toutes les qualités de la jeunesse, sans en avoir aucun des défauts. Il faut relire aujourd'hui ces livraisons qui en 1932 eurent pour nos générations la valeur d'un solennel avertissement ; elles restent entièrement valables. Ce que Mounier nous a appris, c'est qu'à une époque comme la nôtre, la vraie liberté de l'esprit ne consiste pas à s'isoler dans les protections de l'individualisme, mais à prendre conscience des exigences de la communauté. Beaucoup d'entre nous seraient restés des intellectuels bourgeois si Mounier ne les avait rendus attentifs aux périls que la personne humaine et la vie de l'esprit allaient courir.

412. Par exemple : « Le modernisme est un système de complaisance. La liberté est un système de déférence. / Le modernisme est un système de politesse. La liberté est un système de respect » (Ch. Péguy, *L'argent*, dans *Œuvres en prose complètes*, t. III, Paris, Gallimard, 1992, p. 821).

413. E. Mounier, *La pensée de Charles Péguy*, Paris, Plon, 1931.

Dans ses livres et dans *Esprit* première manière – car il y eut plusieurs *Esprit* successifs, selon l'appel des événements –, Mounier opposa à la fois au « désordre établi » et aux sociologies utopistes la revendication de la liberté essentielle. Je me rappelle, en particulier, un numéro spécial sur le travail, qui ouvrait la voie à un dépassement nécessaire du socialisme marxiste⁴¹⁴. N'oublions pas qu'à cette date, il y a dix-huit ans, il fallait une très grande clairvoyance pour discerner des périls que les événements n'avaient pas encore rendus visibles à tous les regards. N'oublions pas, surtout, qu'en dehors de Péguy qui demeurait méconnu, la pensée chrétienne ne s'était guère libérée des servitudes d'un conservatisme peureux ou bien des imprécisions d'un démocratismes timide.

Vinrent les prodromes de la grande catastrophe ; à propos de la guerre d'Éthiopie, de la guerre espagnole, de la confusion munichoise, Mounier fut l'un des seuls à voir parfaitement clair et à poser le problème sur son véritable terrain, qui était moral. Il eut besoin de beaucoup de courage pour maintenir sa ligne ; il dut rompre pour cela avec des hommes qui avaient été quelque temps ses compagnons de route et qui, obéissant à des tendances diverses, eussent voulu entraîner le mouvement *Esprit* vers l'action immédiate et le champ des luttes proprement politiques. Mais en même temps, Mounier vit venir à lui d'autres hommes, dont plusieurs étaient ses aînés. C'est à cette époque que Maritain, Mauriac, Ramuz furent proches de lui. On sait que chez nous, un Élie Gagnebin, un Marcel Raymond, un Aldo Dami, un Denis de Rougemont⁴¹⁵, puis des équipes plus jeunes répondirent aussi à l'appel d'*Esprit*.

En restant hors des partis et en poursuivant une constante analyse (qui n'impliquait d'ailleurs aucune « objectivité désintéressée »), *Esprit* eut dès lors une influence qui dépassa de loin le cercle de ses abonnés. Lorsqu'on pourra en écrire l'histoire, on découvrira qu'à tous les horizons de la vie publique française, et même internationale, des hommes de premier plan s'inspirèrent directement des positions de Mounier. Nous le sentîmes tous lorsque l'année quarante nous plaça devant des choix difficiles. Je suis certain de n'être pas seul à devoir avouer que sans *Esprit* j'aurais certainement tâtonné plus longtemps et couru le risque de graves aberrations. Grâce à Mounier, nous étions préparés à affronter les questions que nous posa alors l'histoire en cours.

C'est alors aussi qu'il eut à payer de sa personne. Arrêté par la police de Vichy, il fit la grève de la faim pour obtenir d'être jugé, et son procès, à Lyon, lui permit de prononcer publiquement des paroles admirablement courageuses. Libéré, il se retira

414. Cf. *Esprit*, « Le travail », juillet 1933.

415. É. Gagnebin (1891-1949), géologue, a réagi en 1935 dans *Esprit* sur l'œuvre musicale d'Igor Markévitch ; M. Raymond (1897-1981), critique littéraire, a écrit trois fois dans *Esprit* de 1934 à 1936 ; A. Dami (1898-1977), géopolitologue, a collaboré assidument à *Esprit* de 1934 à 1939 ; D. de Rougemont (1906-1985), écrivain, a régulièrement collaboré à *Esprit* de 1932 à 1962.

à Dieulefit, dans la Drôme, et resta l'un des principaux inspirateurs de la Résistance spirituelle. Dès 1944, il reprit sa revue ; dans la vie française de ces années, il tenait une place unique. Maintenant aussi longtemps que possible le dialogue avec les marxistes, sans aucun compromis mais avec la générosité d'un esprit libre, il était l'un des seuls chrétiens – le seul, peut-être – qui parvint à se faire entendre des non-chrétiens. Face à l'existentialisme, il n'y avait pas d'autre interlocuteur que lui. Et à l'intérieur même de la chrétienté française, Mounier représentait une position avancée, tout en gardant l'audience de catholiques fort éloignés de souscrire à ses vues.

Ce qui permit à Mounier la constante souplesse de son témoignage et la hardiesse de ses affirmations, c'est sa qualité humaine, la parfaite honnêteté que tout le monde lui reconnaissait, et à la fois l'absolue sûreté de sa foi. Il n'aimait pas qu'on qualifiât *Esprit* de revue catholique (il avait de nombreux collaborateurs protestants, juifs et incroyants), mais il était lui-même un chrétien très averti de sa doctrine, un pratiquant non seulement exact, mais fervent. Son meilleur livre, *L'affrontement chrétien*, est aussi celui où il se réfère le plus explicitement aux impératifs d'une théologie précise.

Mounier ne sera pas remplacé. Ni dans sa génération, ni dans les suivantes, on n'aperçoit personne qui ait ensemble sa fermeté et l'envergure d'une intelligence aussi naturellement universelle. Mais son œuvre ne meurt pas avec lui. Ses livres publiés, ceux qui sont encore inédits, les recueils qu'il faudra faire de ses articles resteront longtemps une source de vie. *Esprit* continuera très probablement, non pas tel que Mounier l'eût fait – rien ne serait plus contraire à sa vivante inspiration que cette imitation –, mais sur la même lancée profonde. Lui-même n'avait-il pas relayé Péguy sans le copier en rien ? Il laisse après lui les amis qu'il a orientés, et surtout ces milliers de lecteurs fidèles qui, si la revue disparaissait avec son fondateur, seraient privés d'une voix qui était la leur. Bernanos est mort, Ramuz est mort, Emmanuel Mounier est mort. Notre monde menacé serait un monde tristement orphelin si nous ne tentions filialement de poursuivre leur tâche, tant qu'il y aura place sur terre pour la liberté de la personne humaine.

13 avril

BN

Emmanuel Mounier †
Der Landbote (Winterthour)⁴¹⁶

La France a perdu l'un de ses meilleurs esprits : le fondateur et éditeur de la revue *Esprit*, Emmanuel Mounier. C'est seulement à l'âge de quarante-cinq ans que cet infatigable travailleur a soudain succombé à un arrêt cardiaque.

Mounier a été le disciple et le successeur du poète prophétique et fondateur Charles Péguy. Comme Péguy, il était profondément convaincu que l'homme d'esprit doit s'engager, prendre des responsabilités, se battre pour un idéal. L'individualisme sans engagement est voué à l'échec. Mais tout autant que l'éloignement des intellectuels de la communauté, il rejetait aussi l'aliénation de l'homme dans le collectif, la brèche de la liberté intérieure. Plus que l'individualité détachée de tout lien et que l'homme de la masse renonçant à être lui-même, c'est la personne humaine qui reçoit sa dignité de la filiation divine et de son don, fait librement, au service de ses semblables. « Personnalisme », tel était le message qu'apportait *Esprit* et qui, après la création de la revue par ce jeune homme de vingt-sept ans et des communautés de travail constituées autour d'elle, en France et en dehors, a eu un impact profond, notamment à l'époque où il fallait organiser et fédérer la résistance intellectuelle contre l'expansion et la domination totalitaire du nazisme.

Malgré la fermeté de ses prises de position, Mounier laissait une merveilleuse marge de manœuvre aux points de vue vraiment différents. L'élite qui a collaboré et collabore encore à la revue *Esprit* comprend des catholiques et des protestants, des marxistes et des représentants des courants philosophiques les plus divers. On y trouve par exemple un Jacques Maritain et un Denis de Rougemont. Même si des thèmes comme le travail, l'argent, le communisme, étaient toujours au centre des questions, on n'en parlait pas, on ne théorisait pas dessus de manière abstraite, mais on luttait pour qu'en sortît la vérité. Mounier pratiquait vraiment cette « communication » spirituelle dont parle Karl Jaspers⁴¹⁷ dans la réflexion libre, mais non dénuée d'engagement, de la revue, des groupes, des congrès. Grâce à cette association de forces créatrices issues des camps les plus divers, il espérait faire émerger du

416. Le quotidien *Der Landbote* (fondé en 1836) était à l'époque l'organe du Parti démocratique (centre-gauche) du canton de Zurich et dirigé par le pasteur Oskar Hürsch (1892-1979). Traduit par la Rédaction.

417. Cf. K. Jaspers (1883-1969), « La vérité en tant que communicabilité », dans *Raison et existence* (1935), repris dans *Nietzsche et le christianisme*, Paris, Bayard, 2003, p. 205-249.

« désordre établi⁴¹⁸ » un ordre nouveau, où le véritable esprit serait supérieur au bloc de la pensée matérialiste, routinière et machiavélique.

Outre la rédaction de la revue, Mounier, qui avait une étonnante capacité de travail, a déployé une vaste activité de conférencier et écrit des livres qui ont fait date. Même dans l'Allemagne vaincue, sa voix s'est fait entendre, son message a reçu un fort écho. La jeunesse française et européenne a eu en Mounier l'un de ses guides les plus fervents, les plus polyvalents et les plus désintéressés.

14 avril

Marcel RÉGAMEY

Esprit sans chair

La Nation (Lausanne)⁴¹⁹

La mort de M. Emmanuel Mounier, fondateur et directeur de la revue *Esprit*, est un événement important dans l'évolution des courants idéologiques. Cet écrivain exerçait une influence presque déterminante sur de nombreux intellectuels catholiques. Cette influence a pris la place de celle de l'*Action française* dans une partie du clergé, après la condamnation de 1926. Elle a beaucoup contribué à former la mentalité MRP, même si M. Mounier a désavoué les politiciens opportunistes⁴²⁰.

Emmanuel Mounier avait fait et a encore des adeptes en Suisse romande. Le panégyrique de ce révolutionnaire larvé publié dans la *Gazette* (largeur d'esprit excessive ou ignorance de l'homme et de l'œuvre ?) le prouve⁴²¹. On trouve des membres du groupe « *Esprit* » jusque dans nos chaires universitaires⁴²².

Nous avons eu l'occasion, à deux reprises, de discuter avec M. Mounier. Nous avons gardé l'impression d'un esprit sectaire, ayant l'horreur des limitations que nous impose notre condition d'êtres charnels. Tout ce qui suppose la transmission de génération en génération, l'apport héréditaire, les mœurs et usages liés à la condition sociale, le bien commun d'une nation, lui était contraire.

Avec Jacques Maritain, Emmanuel Mounier est sans doute le théoricien qui a tendu le plus à priver le monde catholique des garanties de sagesse qui lui assurèrent si longtemps la discipline du dogme et l'expérience vingt fois séculaire de la tradition.

418. En français dans le texte.

419. M. Régamey (1905-1982), avocat, a fondé en 1931 et dirigé le bimensuel *La Nation*, organe de la Ligue vaudoise, mouvement nationaliste inspiré d'Action française.

420. MRP : Mouvement républicain populaire (1944-1967).

421. Cf. *supra*, p. 194-197, l'article d'A. Béguin dans la *Gazette de Lausanne*.

422. Exemples à l'Université de Genève : Aldo Dami (géopolitologue) et Marcel Raymond (Littérature française), ou à l'Université de Lausanne : André Rivier (Littérature latine) ...

26 avril

Henri CARLIER
Le souvenir d'Emmanuel Mounier
Le Courrier (Genève)⁴²³

Le directeur d'*Esprit* vivait dans la banlieue parisienne en communauté avec les membres de l'équipe de sa revue dans une vaste maison : « Les Murs Blancs ». C'est là qu'il est mort, frappé soudain par une embolie, au petit matin du 22 mars.

Ceux-là mêmes qui ne partageaient ni toutes ses positions philosophiques, ni toutes ses options politiques reconnaîtront, en saluant son souvenir, que Mounier était un esprit de feu. L'éloquence du style soulignait en lui une profonde, intense et généreuse vibration intérieure. Capable de saisir la loyauté d'un adversaire, nul n'était plus enclin que lui à tenter d'assumer tous les appels de notre époque. Il ne se résignait pas – et cela seul marque la qualité de son âme – à voir le christianisme absent des masses prolétariennes. Aussi préférerait-il subir quelques déceptions, voire nourrir quelques illusions pour s'en rapprocher, que demeurer froid devant l'aspect le plus tragique de ce temps.

C'est par un essai sur Péguy, écrit à l'époque où il était encore pensionnaire de la Fondation Thiers à Auteuil, que Mounier débuta dans la carrière des Lettres⁴²⁴. Agrégé de philosophie, il n'eut jamais ce détachement de l'érudit ou du pur théoricien qui considère de haut et de loin l'évolution des idées. Dès l'abord, pour lui qui fonda *Esprit* en 1932, comme pour son maître intellectuel le fondateur des *Cahiers de la Quinzaine*, les idées avaient un visage et vivaient !

Ses ouvrages du début : *Manifeste au service du personnalisme* et *Révolution personnaliste et communautaire*, sentent à la fois la poudre et la passion des hommes. Dès la trentaine il était déjà, sinon chef d'équipe, du moins animateur d'un mouvement. Et son dernier livre, *La petite peur du XX^e siècle*, dit assez son optimisme aussi chaleureux que motivé devant le destin de l'époque.

Au-delà de l'actualité, il a publié un intéressant *Traité du caractère* et un petit livre dense, ample d'informations et riche de thèmes à contestations, sur les existentialismes⁴²⁵.

423. H. Carlier (1895-1951), prêtre du diocèse de Genève, fut, avant-guerre, rédacteur en chef du *Courrier*, quotidien « humaniste et progressiste », fondé en 1868 et dirigé à l'époque par René Leyvraz (1898-1973), catholique de gauche.

424. Cf. E. Mounier, *La pensée de Charles Péguy*, Paris, Plon, 1931. En fait, si Mounier s'est porté candidat, en 1929 et 1930, à la Fondation Thiers (Paris), ce fut en vain (cf. id., *Œuvres complètes*, t. I, p. 641-645).

425. Cf. *Introduction aux existentialismes*, Paris, Denoël, 1947.

Sa pensée était trop brûlante, son caractère trop vibrant, son exigence trop entière pour que ses thèses ne suscitassent pas la controverse. Mais quiconque l’approchait, fût-ce en un dialogue sans accord conclusif, ne pouvait garder de lui que cette impression trop rare d’un homme qui, selon le beau mot de Platon, allait « à la vérité avec toute son âme⁴²⁶ ».

29 avril

Heinrich MAHLBERG
Emmanuel Mounier
Der Bund (Berne)⁴²⁷

Au beau milieu d’une vie spirituelle si riche et couronnée de succès, le Français Emmanuel Mounier, a été arraché à la vie terrestre à l’âge de 45 ans. Il était entré en scène en 1932, à l’âge de 27 ans, luttant courageusement à visage découvert, doté d’une grande force spirituelle et d’une grande volonté morale. Et il avait choisi dès le début cette position peu enviable, en menant le combat contre deux fronts : le radicalisme de droite et le radicalisme de gauche. Mais le centre, du moins dans la mesure où il était occupé par le *juste milieu*⁴²⁸ bourgeois, vivant au jour le jour, sans terre ferme ni intention droite, ne se préoccupant de rien d’autre que de sa subsistance matérielle et prêt à se jeter au cou de quiconque la lui assurerait, n’était pas non plus sa tasse de thé. Mais alors que voulait-il ?

Mounier était chrétien et, comme tel, se souciait de la dignité de l’individu, consubstantiel à la foi chrétienne. Il souhaitait la lui restituer dans toute sa grandeur par l’engagement avec des hommes comme lui ; il s’agissait de la prendre au sérieux sur le moment et dans cette société, de construire à partir d’elle une culture qui seule mériterait d’être dite vraiment humaine. C’était son but spirituel et moral dès ses débuts, et c’est à cela qu’il a consacré sa vie.

Il lui a donné un nom, un *nom de guerre*⁴²⁹ en quelque sorte : « personnalisme », et dans le *Manifeste au service du personnalisme* publié en 1936 (et dont une traduction allemande a paru en Suisse en 1937⁴³⁰), il a justifié ses vues et annoncé ses objectifs.

Il s’agit là d’un problème vieux comme le monde : l’individu et la communauté, la liberté et l’engagement. Or, si Mounier désigne la personne comme un absolu,

426. Platon, *République*, VII, 518c.

427. H. Mahlberg, professeur de littérature à l’Université de Berne. – Fondé en 1850, le quotidien *Der Bund*, de tendance libérale, était dirigé à l’époque par le juriste et économiste Walter Egger (1895-1991). Traduit par la Rédaction.

428. En français dans le texte.

429. *Ibid.*

430. *Der Personalistische Manifest*, Zurich, Jean-Christophe Verlag, 1937.

qui ne saurait être réduite à la partie d'un tout, par exemple à une famille, une classe sociale, un État, une nation, une humanité, cela ne signifie pas qu'elle ne tient que par soi seule, autocratique et irresponsable ; au contraire, c'est précisément au nom de sa liberté, don suprême qui lui a été accordé, qu'il accepte de prendre des décisions sans sourciller. Il est maintenant clair que le fascisme – qui supprime l'individu, que ce soit en Italie au nom de l'État ou en Allemagne au nom du peuple – comme le marxisme – avec sa négation fondamentale de toute forme de réalité spirituelle – sont des aberrations, de fausses solutions.

Mais personnalisme ne signifie pas non plus individualisme. C'est à celui-ci, sous sa forme bourgeoise tardive, que Mounier déclare la guerre non moins vivement. Il démasque ses motivations et ses attitudes. Son temps, quelque grand qu'il ait été, est révolu.

À cette bourgeoisie il oppose aussi la revendication d'un nouvel ordre social. Il y serait interdit de laisser un seul être humain victime de la cruauté ou témoin de l'intransigeance des institutions, mais il serait obligatoire de donner au plus grand nombre d'êtres humains possibles et la liberté et les moyens de se perfectionner en tant que personnes.

Voilà pour les bases. Tout ce qui a suivi a servi à développer ces idées et à les mettre en pratique le moment venu. Car Mounier était tout sauf un théoricien ; il voulait aussi faire connaître ses objectifs, il voulait convaincre, et c'est ce qu'il a réussi à faire. En 1932, il fonda sa revue *Esprit*, qui devait réunir les voix de ceux qui lui étaient spirituellement liés, et bientôt des groupes se formèrent en son nom un peu partout, en particulier chez nous en Suisse romande, disposés à témoigner de leurs convictions et à les transmettre. *Esprit* a pu faire entendre sa voix lors de l'effondrement de la France, jusqu'à ce qu'en 1941, le courageux combattant subit dans sa propre chair l'emprise des pouvoirs qu'il avait dénoncés.

Après la Libération, la revue a reparu et pris position, dans le même esprit de toujours, sur la nouvelle situation intérieure et extérieure, plus périlleuse que jamais, dominée par les anciennes puissances. Mounier a lui-même pris personnellement la parole partout où il était nécessaire que l'on accordât ses violons. On se souvient de son intervention lors des « Rencontres internationales » de Genève en 1948, où il aborda, dans le cadre du thème général « Progrès technique et progrès moral », « le christianisme et l'idée de progrès », en restant là aussi fidèle à son espérance d'accès à la foi tout autant qu'à sa réflexion sur la foi⁴³¹.

Son aspiration à plus de hauteur n'a pas fait oublier à ce chrétien le temporel : c'est dans la vie terrestre, ici et maintenant, que les vérités éternelles devaient, selon

431. Cf. *supra*, p. 175.

lui, s'évaluer : dans la communauté des hommes, dans la société donc, au sens propre du terme. C'était son message, pour lequel il s'est battu jusqu'à ces derniers jours.

5 mai

François-Albert VIALLET
Emmanuel Mounier
Dialogue autour d'Esprit
Neue Zürcher Nachrichten (Zurich)⁴³²

La prise de conscience que la justice ne se réduit jamais tout à fait à un dénominateur politique, et que les questions sociales sont largement relatives aux circonstances et aux événements, a également eu des répercussions sur *Esprit*. De nombreux mouvements catholiques français n'ont pas résisté à la pression des choses extérieures et ont sombré dans le compromis et le conformisme. L'exemple le plus regrettable est *L'Aube* révolutionnaire de Georges Bidault avant-guerre, aujourd'hui organe d'un petit parti de droite où toutes les eaux convergent⁴³³. Nous l'avons vu avec *Témoignage chrétien*, bouleversant organe de christianisme social, sous la direction d'André Mandouze, aujourd'hui publication de moindre panache, qui maintient son tirage sous les applaudissements de tous les « bien-pensants⁴³⁴ ». *Nolens volens*, *Esprit* a lui aussi été de plus en plus poussé dans ses retranchements, invité à droite comme à gauche à faire son « choix ».

Plusieurs équipes de rédaction se sont succédé au cours de deux décennies. La tentative de transformer la revue *Esprit* en un mouvement échoua en raison de la diversité des conceptions fondamentales de ses collaborateurs et fut donc abandonnée par Mounier lors de la réapparition du mensuel après la Libération en 1944. Néanmoins, des efforts ont été faits jusqu'à ces derniers temps pour créer des groupes « personalistes » en diverses régions et divers pays. L'état interne de l'équipe rédactionnelle à la mort d'Emmanuel Mounier est le résultat d'un parallélogramme de forces entre

432. F.-A. Viallet (1908-1977), philosophe français d'origine autrichienne et italienne, résistant, auteur notamment de *Nos chaînes : expérience d'une captivité* (Paris, Éditions ouvrières, 1946). – Le quotidien *Neue Zürcher Nachrichten* (1904-1991) était l'organe des partis chrétiens-sociaux et dirigé alors par Carl Doka (1896-1980). Traduit par la Rédaction.

433. *L'Aube* (1932-1951), quotidien démocrate-chrétien, fut l'organe du Parti démocrate populaire (PDP) (1924-1944), puis du MRP au pouvoir en 1950 avec G. Bidault (1899-1983) qui, après avoir été rédacteur en chef de *L'Aube* de 1934 à 1939, avait été nommé président du Conseil grâce à une coalition appelée « Troisième Force » (MRP, socialistes, centre-gauche et centre-droit).

434. *Témoignage chrétien*, journal de résistance fondé et dirigé par le jésuite Pierre Chaillet (1900-1972) et A. Mandouze (1916-2006), catholique de gauche. Depuis 1949, c'est Pierre Montaron (1921-1997), dirigeant de la JOC, qui le présidait.

la droite et la gauche, avec une nette tendance à rester « objectif » face aux attaques communistes de plus en plus perceptibles, tout en évitant de se lier à la droite. En termes simplistes : ni Coca-Cola, ni procès dialectiques à grand spectacle...

Pour éviter le reproche de compromis funambulesque visant à ménager « la chèvre et le chou », *Esprit* a tenté ces derniers temps de trouver une autre issue. Lors d'un comité de rédaction, il a été décidé de se détacher quelque peu des questions du jour et de donner à la revue une note plus philosophique et abstraite⁴³⁵. Nous ne savons pas comment Mounier, philosophe et psychologue, auteur d'études approfondies sur le caractère, la personnalité et l'existentialisme, et sans doute toujours attiré par l'abstraction, se serait engagé dans cette voie, pas plus que nous ne savons quel sera désormais l'avenir d'*Esprit*.

Mais une chose est sûre : Mounier n'a que trop reconnu et expérimenté dans sa revue et en lui-même cette nécessaire dichotomie où se trouve aujourd'hui le chrétien qui veut vivre dans son temps. L'une des dernières phrases qu'il écrivit (et qui parut dans le *Journal intérieur*, bulletin polycopié destiné à son cercle restreint) est à cet égard révélatrice :

Plus les communistes accumulent les signes inquiétants, plus nous devrions être en alerte sur ce monde où nous vivons : sa corruption est donc tellement profonde

435. Allusion probable à l'intervention de Mounier au Congrès d'*Esprit* de juillet 1948 : « Dans le silence de cinquante millions de morts, sous le regard insupportable de quelques millions de torturés, de désespérés, de déracinés, quand tout fut fini, la dernière attitude que nous avions envie de prendre était celle de scolâtres qui, l'orage passé, sortent de leur trou et brandissent leurs formules intactes. Nous n'étions pas intacts. Nous avons voulu d'abord laisser le monde tâtonner autour de nous vers un ordre nouveau, afin de nous rajeunir dans son rajeunissement. Ce désir de ne pas nous répéter, et d'écouter la vie au lieu de lui couper la parole explique que de 1944 à 1947 nous ayons donné plus à l'enquête qu'à l'affirmation doctrinale, aux problèmes politiques qu'aux problèmes théoriques. Mais l'effort de la pensée ne peut rester longtemps stationnaire sans que les attitudes pratiques elles-mêmes perdent en force. Aussi bien sentons-nous maintenant le besoin de lui donner un nouveau départ. / Au reste, si le nœud de la pensée et de l'action se serre de plus en plus, il ne faut pas l'entendre en un seul sens : la pensée est de plus en plus militante, mais aussi l'action prend de plus en plus référence à une pensée primordiale sur le monde. Le marxisme, qui n'influençait jusqu'en 1939 que des milieux limités, est aujourd'hui abordé, questionné, assimilé bien au-delà de ses orthodoxies politiques. L'existentialisme polarise largement ce qui ne pense ni chrétien ni communiste, et souvent, hier, se laissait aller au fil du scepticisme sans structure. On s'interroge sur les frontières et les parentés, sans une sorte de branle-bas de mobilisation qui contraste avec l'incertitude générale de l'action : personnalisme et existentialisme se rapprochent pour rétablir devant le marxisme la valeur de l'homme subjectif, existentialisme athée et marxiste se retrouvent dans l'antichristianisme, personnalisme et marxisme pour rétablir devant l'existentialisme la valeur des médiations objectives. Autant de références à préciser : nous avons commencé à le faire » (« Tâches actuelles d'une pensée d'inspiration personnaliste », *Esprit*, novembre 1948, p. 682-683).

qu'elle atteint jusqu'à ceux qui se dressent contre elle ! Aussi la lutte contre la bonne conscience occidentale reste-t-elle au premier plan de notre tâche⁴³⁶.

2 juin

Serge RADINE

Une grande voix s'est tue : Emmanuel Mounier

L'Essor (Genève)⁴³⁷

En pleine force de l'âge, à quarante-cinq ans en pleine maturité intellectuelle, « un homme pas comme les autres », pour reprendre les termes du poète Jean Cayrol⁴³⁸, vient de nous quitter. Il y a à peine un an nous rendions visite à Emmanuel Mounier. Nous l'avions trouvé très fatigué. Il se surmenait, se dépensait sans compter pour toutes les causes où l'émancipation et l'ennoblissement de l'homme sont en jeu, de sorte que n'étant pas habitué à s'écouter, il avait, sans s'en douter, outrepassé ses forces. Ainsi, une grande voix, véhémement et pure, s'est éteinte bien prématurément. Il s'acharnait à parler, même pour ceux qui se veulent sourds, ne renonçant jamais à proclamer la vérité, à croire en son ennemi. Combien une telle attitude est rare aujourd'hui, et d'autant plus précieuse ! Dans le numéro de mars de sa revue *Esprit*, sous le titre singulièrement significatif de « Fidélité », il a écrit ces lignes qui, par la force même des choses, deviennent son testament spirituel : « Nous ne cesserons de lutter contre tous les dogmatismes complices de guerre. [...] Il n'y a pas un troisième camp, mais il y a la vie contre l'installation, la vigilance contre le conformisme, la création contre la répétition, et quand il le faut, les prophètes contre les docteurs de la Loi⁴³⁹. »

Ce que Mounier nous aura, avant tout, appris, c'est que, surtout à une époque comme la nôtre, la vraie liberté de l'esprit ne consiste pas à pactiser avec le « désordre établi », pour reprendre une de ses expressions qui devaient faire fortune⁴⁴⁰, ni à s'évader dans un isolement hautain et stérile, comme le font encore trop d'écrivains jaloux des prérogatives de leur caste, au nom des droits sacrés de la création artistique, mais à s'engager, à « affronter » (*L'affrontement chrétien* n'est-il pas le titre d'un de ses ouvrages principaux ?) la réalité sous toutes ses formes. Avec sa doctrine du personnalisme dont

436. Id., « Où va *Esprit* ? », p. 3-4.

437. S. Radine, critique littéraire et théâtral. – Le bimensuel *L'Essor*, fondé en 1905 sous la houlette de l'Église évangélique libre de Genève, était dirigé à l'époque par le philosophe et orientaliste André Chédel (1915-1984).

438. J. Cayrol, « Emmanuel Mounier, le pèlerin de l'Espérance » (*Cahiers Mounier*, n° 5, p. 117).

439. En fait, il s'agit de l'article « L'aviissement ne rend pas », *Esprit*, mars 1950 (*Œuvres*, t. IV, p. 188-189).

440. Cf. E. Mounier, « Refaire la Renaissance », *Esprit*, octobre 1932, repris dans *Révolution personaliste et communautaire* (1935).

les ramifications ne devaient pas tarder à s'étendre à l'étranger, comme pour toute pensée véritablement universaliste et valable, il devait nous apporter les bases mêmes d'un socialisme adapté à ce temps, « à l'échelle humaine » parce que seul il est susceptible de concilier les exigences de la justice sociale avec les droits imprescriptibles de l'Esprit. Et, dans un autre domaine, le rôle et la mission propre de Mounier auront été de ranimer la flamme de l'espérance. Et ici, son témoignage rejoint pleinement celui du romancier italien Giovanni Papini qui, dans ses bouleversantes *Lettres aux hommes du Pape Célestin VI*, nous rappelle que le mot même d'« Évangile », dans la langue où il fut écrit, signifiait « joyeuse nouvelle⁴⁴¹ », et que le climat dans lequel celui-ci s'épanouit n'est pas, ne saurait être un climat de tristesse inconsolable et de réfrigérante désolation. C'est fidèle à cette inspiration que Mounier s'est refusé à suivre ceux qui servent mal Dieu qui est amour, en finissant par ne plus voir en Lui qu'un artisan de catastrophes qui aurait conçu le sinistre dessein de laisser l'humanité aller à sa perdition.

À cet égard, il importe de garder présent à l'esprit le fait qu'à la suite des événements tragiques qui ont marqué notre génération d'une empreinte indélébile, le pessimisme représente le climat intellectuel et moral qui correspond le plus naturellement à notre état d'âme. Pour les non-croyants, celui-ci se reflète admirablement dans les œuvres d'un Sartre et de son école. Et, chez les chrétiens, par un parallélisme parfaitement logique, on constate une reprise de conscience de la notion du péché originel, qui s'était beaucoup atténuée au siècle précédent dans tous les milieux, ce qui incite certains d'entre eux à se détourner de l'action sociale et temporelle, en voyant dans un pessimisme métaphysique redécouvert la seule explication valable du monde absurde et terrible dans lequel ils vivent. C'est par contraste avec cette orientation générale de la pensée occidentale, qui fait de nous tous Européens des *vaincus*, selon le titre saisissant d'un grand roman de guerre allemand, de Hans Werner Richter⁴⁴², qu'on peut le mieux résumer la vie et l'œuvre d'Emmanuel Mounier. Ce dernier a eu l'insigne mérite de vouloir réagir contre les abus du pessimisme ambiant, qui ne dégénère que trop aisément en esprit de catastrophe. Il a tenu à nous rappeler, et là réside bien pour nous l'incomparable noblesse d'une telle existence, qu'en aucun cas, le vrai chrétien ne devait consentir à oublier les promesses de Pâques dans le désespoir du Vendredi saint et, dans une de ses dernières œuvres, *La petite peur du xx^e siècle*, il nous a laissé cet ultime message d'espoir et de réconfort, que « l'Histoire monte en fin de compte, [mais] elle ne monte pas par des chemins simples⁴⁴³ » !

441. La traduction des *Lettres aux hommes du pape Célestin VI* (1946) de G. Papini (1881-1956) a paru aux Éditions du Parvis en 1948.

442. La traduction des *Vaincus* (1949) de H.W. Richter (1908-1993) venait de paraître en 1950 chez Pierre Horay.

443. *La petite peur du xx^e siècle* (Œuvres, t. III, p. 411).

Par une coïncidence tragique, le jour même de la mort de Mounier, paraissait un article injuste à son égard dû à un représentant qualifié de l'orthodoxie barthienne qui soulignait les variations de sa pensée à l'égard du communisme, de la Libération à aujourd'hui⁴⁴⁴. Comme si la conjoncture internationale ne s'était pas modifiée ! Au surplus, ne sont-ce pas là les risques inhérents à toute « pensée engagée » ? Ces risques que Mounier assumait, toute sa vie durant, avec un tranquille courage, lui qui a su, en somme, sans le copier, renouveler l'exemple de Péguy, qui s'est voulu toujours solidaire des faibles, des pauvres, des opprimés, et à qui, par-dessus tout, nous devons un encouragement constant à ne pas abdiquer, à ne pas désespérer du sort de l'homme et de l'humanité, même à l'heure la plus sombre, et alors que tout paraît désespérant !

Errata du Cahiers Mounier, n° 5

- p. 4* : 1^{er} avril, l. 4 : au lieu de Lamburú, lire Landaburú.
- p. 21* : n. 7, avant-dernière ligne, lire : « C'est pourquoi l'Église affirme qu'il n'y a de véritable soumission qu'au for interne. »
- p. 52* : n. 61, au lieu de La Baronardière, lire : La Bonnardière.
- p. 55* : l. 1, au lieu de « vent », lire : « vient ».
- p. 66-67* : L'article de *L'Aube* n'est pas du 25 mars mais du 25 avril.
- p. 116* : l. 1 et n. 220, l. 3 : au lieu de Lamburú, lire Landaburú.
- p. 153* : n. 405 : non pas Louis mais André Rivier (1914-1973), latiniste, collaborateur d'*Esprit* et animateur des *Cahiers suisses Esprit*.
- p. 227* : L'article de *La Vie catholique* n'est pas du 2 avril mais du 30 mars.
- p. 251* : L'article de *Réforme* n'est pas du 22 mars mais du 15 avril.
- p. 304* : n. 2 : au lieu de « du point de la probité éditoriale », lire : « du point de vue de la probité éditoriale ».

444. Cf. J. Ellul, « MM. Cassou, Vercors, Mounier, Strachy et Zilliacus : ce n'est pas le communisme qui a changé, c'est vous », *Réforme*, 25 mars (cf. *infra*, p. 209).

ANNEXES

Nous reproduisons ci-après plusieurs hommages à Mounier parus en France entre mai et août 1950. Ils ont été portés à notre connaissance après la parution du n° 5 de nos *Cahiers* dans lequel ils auraient dû trouver leur place.

25 mars

Jacques ELLUL

**MM. Cassou, Vercors, Mounier, Strachey et Zilliacus,
ce n'est pas le communisme qui a changé, c'est vous**
Réforme (Paris)⁴⁴⁵

Depuis un certain temps, nous assistons à la défection d'intellectuels de la « frange » communiste. Ceci se produit en France avec Cassou⁴⁴⁶, Vercors⁴⁴⁷,

445. J. Ellul (1912-1994), historien du droit, sociologue et théologien protestant, fut, de 1934 à 1939, proche de *L'Ordre Nouveau* et d'*Esprit*, où il écrivit une fois en 1937 sur le fascisme. Depuis 1944, il était professeur de droit à l'Université de Bordeaux. Si cet article a paru dans l'hebdomadaire *Réforme* après la mort de Mounier, il avait été écrit peu avant. Mais la coïncidence fut du plus mauvais effet, l'article étant très polémique. Nous le reproduisons ici puisqu'il est plusieurs fois évoqué dans le présent dossier. Il donnera lieu la semaine suivante à une note de la rédaction, un article d'André Dumas, une lettre puis un article de J. Ellul, ainsi qu'à une lettre du pasteur Henri Faillietaz (cf. *Cahiers Mounier*, n° 5, p. 137-140 et 251-257 ; cf. aussi article de S. Radine, *supra*, p. 208 et note de la rédaction d'*Esprit*, *infra*, p. 220). – *Réforme*, hebdomadaire protestant dans la ligne de Karl Barth, fut fondé en 1945 par Jean Bosc (1910-1969) et Albert Finet (1899-1993).

446. J. Cassou, écrivain, poète, compagnon de route du PC à partir de 1934, fut directeur de la revue culturelle *Europe* (1936-1939) financée par le Parti dont il se sépara au moment du Pacte germano-soviétique. À la Libération, il redevint compagnon de route du PC et reprit de 1946 à 1949 la direction d'*Europe*, qu'il quitta après un voyage en Yougoslavie. Il officialisa sa rupture avec le PC en décembre 1949 dans *Esprit* (cf. « La révolution et la vérité »).

447. Vercors, écrivain, fut compagnon de route du PC à partir de 1941, année où il s'engagea dans la Résistance. En décembre 1949, dans *Esprit*, il dénonça le procès de Rajk, entraînant sa rupture avec le PC (« Réponses »).

Mounier et d'autres – en Angleterre avec Strachey⁴⁴⁸, Zilliacus⁴⁴⁹, et en Italie⁴⁵⁰. Nous nous occuperons seulement de la France.

N'étant pas communiste et l'ayant dit depuis 1945⁴⁵¹, je devrais me réjouir de ces abandons, mais ce que l'on qualifiera sans doute de pessimisme m'empêche totalement de le faire. Je ne puis absolument pas considérer comme un succès, ni comme une preuve de sincérité, ces variations publiques d'opinion. Je tiens tout de suite à préciser qu'une évolution est, à mes yeux, parfaitement légitime. Il me semble normal (au fur et à mesure que se produit un mûrissement de la personne et de la pensée, que se multiplient les expériences et les connaissances) que l'homme varie dans son interprétation. Je tiens également la conversion, brusque, du blanc au noir, pour valable et possible. Je me garderai d'en faire reproche à quiconque. Pourquoi donc ces palinodies en chapelet me semblent-elles suspectes, pourquoi ne puis-je faire fonds sur ces intellectuels en rupture de communisme ?

Le premier fait qui me rend suspecte toute l'opération, c'est qu'elle coïncide un peu trop avec les données sociologiques. Que M. Strachey et M. Zilliacus se repentent maintenant amèrement de leurs amitiés communistes, depuis que le Parti a été totalement éliminé aux dernières élections, cela devient comique, tout simplement. Je n'accuserai certes pas nos intellectuels français d'une pareille naïveté anglo-saxonne.

Je suis également certain que si se déchaînait une persécution anticommuniste, Mounier, Vercors, Cassou, qui ont suffisamment attesté leur courage en face des Allemands, se retrouveraient aux côtés de leurs anciens amis⁴⁵². Mais ce qui me semble tout à fait significatif, c'est que nos intellectuels cèdent aux variations sociologiques, sans même s'en rendre compte, à condition qu'elles ne soient pas

448. John Strachey (1901-1963), théoricien socialiste, fut dès 1931 compagnon de route du PC avec lequel il rompit au moment du Pacte germano-soviétique. Lors de la victoire électorale du Parti travailliste en 1945, il entra dans le gouvernement, représentant de l'aile procommuniste du parti. Lors des élections de février 1950, d'où le parti communiste ressortit très affaibli, il coupa tout lien avec le PC et accepta d'être ministre de la guerre.

449. Konni Zilliacus (1894-1967), homme politique, compagnon de route du PC dès 1919. Exclu du parti travailliste en 1949 pour « pro-communisme », il s'était représenté aux élections de 1950 comme « travailliste indépendant ».

450. Allusion probable, entre autres, à Elio Vittorini (1908-1966), écrivain, qui adhéra au PC en 1941 et le quitta en décembre 1947 pour se tourner vers la ligne titiste. *Esprit* avait publié une lettre de lui au secrétaire général du PCI, Palmiro Togliatti (cf. « Politique et culture », janvier 1948).

451. Cf. J. Ellul, « Fatalité du communisme » et « Permanence du communisme », *Réforme*, août-septembre 1945.

452. En effet, Cassou, Mounier et Vercors furent résistants, et pour les deux premiers, connurent la prison.

trop brutales et visibles. Je suis extrêmement gêné lorsque je constate que tout un ensemble de faits concordent : la condamnation des groupes communistes par le pape, l'invasion de plus en plus massive et obsédante de l'Amérique en France, la perte de vitesse du parti communiste, le bafouillage politique, où l'on ne voit plus très clairement les objectifs de chacun, la reprise assez triomphale de l'économie capitaliste, l'installation dans la guerre froide (qui semble définitive et qui, de ce fait, perd de son intérêt), la lassitude de la classe ouvrière française dont les grèves pourrissent, maintenant, assez vite, tout cela forme un climat⁴⁵³.

Que des intellectuels, au lendemain de la Libération, se découvrent communistes, alors que la gloire de la Résistance, la montée de la classe ouvrière, l'appétit des formes économiques et sociales, les amitiés clandestines mettaient en évidence le PC, puis que les élections le portaient au premier rang, cela donnait une indication relative à ces opinions. Mais que ces mêmes intellectuels se découvrent non-communistes lorsque le courant se renverse, alors, cette contre-épreuve permet de dire avec certitude : il ne s'agit pas d'opinion de leur part, il s'agit de la simple traduction du courant sociologique du moment. Ils varient exactement comme le bouchon qui monte ou descend suivant le flot ou le jusant.

Ils en sont tout à fait inconscients. Ils donnent à leurs changements des raisons qui paraissent personnelles. Mais, en fait, ils ne trouvent ces raisons que parce que le climat a changé, et eux avec. Il est vrai que cela est déjà bien de reconnaître que l'on change, tous n'ont heureusement pas l'aplomb de Mounier qui intitule ses tourne-veste successifs de « Fidélité⁴⁵⁴ ». Lorsqu'en 46, il écrivait que le « communisme était désormais solidaire de notre route », et qu'il donnait la parole à P. Hervé⁴⁵⁵.

453. Allusion respectivement au décret du Saint-Office (1^{er} juillet 1949), approuvé par Pie XII, qui excommuniait notamment les fidèles professant « la doctrine matérialiste et antichrétienne des communistes et surtout ceux qui la défendent ou la propagent » (cf. *supra*, p. 92-93) ; au plan Marshall débuté en 1948 ; à la désaffection pour Staline après la prise du pouvoir du PC en Tchécoslovaquie en février 1948 ; à la « guerre froide » entre Est et Ouest, qui débuta courant 1947 ; aux grèves des ouvriers et des mineurs d'avril à mai 1947 en France.

454. Cf. E. Mounier, « Fidélité », *Esprit*, mars 1950.

455. Id., « L'agonie du christianisme », *Esprit*, mai 1946, repris dans *Feu la chrétienté* (Œuvres, t. III, p. 535). Dans « Débat à haute voix » (*Esprit*, février 1946), Mounier interpelle Pierre Hervé (1913-1993), journaliste communiste à *Libération* et à *Action* : « Le *Hic et Nunc*, écrivez-vous, n'a pas de valeur." Je sais bien qu'il s'agit alors de démontrer qu'aucun problème ne peut actuellement se résoudre que dans sa liaison à l'évolution générale du monde. Des problèmes ? Mais pour qui faites-vous donc la révolution ? Pour des idées ? Pour l'amour du *Capital* ? Pour "l'intégration de la finité des choses à l'ordre universel" ? Ou pour les hommes ? Pour que des hommes malheureux soient moins malheureux. Pour que des hommes désespérés retrouvent l'espoir. Pour que des hommes accablés connaissent les joies de la libération. Notre *hic et nunc*, nos *personnes*, notre personnalisme si vous voulez, ce n'est pas une doctrine en concurrence du communisme, cette

Lorsqu'en 47, il prenait la défense des jeunes communistes chrétiens⁴⁵⁶, ce n'était quand même pas la même chose que de parler des « crimes du communisme », et d'ouvrir sa revue aux plus dures critiques du communisme en 1949⁴⁵⁷. Et quand, en plus, il vient nous nous dire : « Ce n'est pas moi, c'est Cassou et Vercors » (mars 1950, p. 545), ce n'est pas très joli, car enfin, Mounier est directeur de la revue⁴⁵⁸. Sans doute, Mounier a toutes les possibilités de se justifier, car chacun de ces articles est assez habilement conçu pour que chacun y reçoive son petit paquet dûment ficelé. Il peut toujours vous dire : « Vous n'avez pas compris. » Il est certaines choses que je me refuse, en effet, à comprendre. Ce que je sais, en dehors du plan des idées, c'est que beaucoup de jeunes catholiques, que je connais, ce sont engagés dans le communisme, parce qu'ils ont lu Mounier. Ils manquent peut-être de prudence, mais ils ont compris que Mounier marchait avec le communisme et leur en donnait

concurrence dont vous avez si peur. Ce sont ces hommes un à un, leur souffrance, leur désespoir, leur accablement et l'espoir que nous voudrions leur voir avant de mourir, fût-ce de votre main » (repris dans *Les certitudes difficiles*, *Œuvres*, t. IV, p. 129-130).

456. Cf. Id. « Communistes chrétiens ? » : « Les chrétiens, les catholiques doivent être présents dans la lutte sociale d'aujourd'hui, et au plus fort de la mêlée, non pas aux postes d'observateurs ni de donneurs de conseils et de bénédictions. » La pensée de Denis [Henri Denis (1913-2011)], jéciste puis communiste après-guerre, était à l'époque professeur d'économie à l'Université de Rennes] s'articule en trois phases : nécessité de l'engagement révolutionnaire du chrétien ; nécessité d'un engagement non séparé, et critique de ce "pluralisme" qui isole les chrétiens dans leurs groupements politiques ou sociaux ; proposition d'un engagement dans "les organisations révolutionnaires, qu'il s'agisse du parti communiste, du MUR [les "Mouvements unis de la Résistance", coordonnés par Jean Moulin à partir de 1943, perduraient après-guerre à travers les publications des principaux mouvements : *Combat*, *Franc-Tireur* et *Libération*] ou du Front National [organisation communiste issue de la Résistance (1941-1949)]". Les deux premiers points expriment notre pensée constante. La troisième formule un choix politique qui, il va sans dire, ne s'impose pas au chrétien comme tel, et sur lequel on peut différer tout en admettant les prémisses » (*Esprit*, juillet 1947, repris dans *Feu la chrétienté*, *Œuvres*, t. III, p. 620-621).

457. Cf. l'introduction de la Rédaction, intitulée « Il ne faut pas tromper le peuple », aux articles de Cassou et de Vercors : « *Même si leurs motifs et leurs positions d'hier et d'aujourd'hui ne sont pas toujours exactement les nôtres [...], ils s'élèvent ici avec nous contre l'espèce de chantage moral [...] que dénoncer les faiblesses ou les crimes du communisme, c'est affaiblir l'espoir socialiste* » (*Esprit*, décembre 1949, p. 943).

458. Dans « La ligne est en réparation », Mounier écrit plus précisément : « Cassou, Vercors, et quelques autres, décrochent, jusqu'à un point non encore fixé, de longues années de collaboration organique avec les communistes : ce n'est pas notre cas. Cassou le fait au nom d'un rationalisme classique où vibrent sur le nom de Descartes, les derniers reflets des Lumières, Vercors au nom d'un moralisme généreux et un peu abstrait : ce n'est, ici ni là, notre exacte perspective. Nous nous sommes rencontrés sur des réactions permanentes de l'honnêteté intellectuelle, de l'exigence critique, de l'expression démocratique. Nous ne voulons pas plus plier Cassou, Vercors ou d'autres à notre vision des choses que nous n'avons à assumer la leur » (*Esprit*, mars 1950, p. 546-547).

les raisons chrétiennes et intellectuelles. Et toujours avec leur simplicité, depuis un an, ils ne comprennent plus, et cela plonge certains dans des drames de conscience dont je suis le témoin.

Quand Mounier accusait violemment ceux qui font la distinction entre le prolétariat d'une part, le PC et la doctrine communiste d'autre part (position que j'ai toujours soutenue, me déclarant depuis le début prêt à marcher avec le prolétariat), ce n'est pas la même chose que lorsqu'il écrit : « Les écrans [...] que le communisme de fait dresse chaque jour plus nombreux entre le peuple et nous. [...] Il ne faut pas [...] consentir à nous laisser couper du prolétariat parce qu'une administration nous refuse le visa⁴⁵⁹. » Le grand argument pour expliquer cela consiste à dire : « Les faits ont changé. » Depuis 45, il y a eu la révolution mensongère tchèque⁴⁶⁰, Mindszenty⁴⁶¹, Tito⁴⁶², Rajk⁴⁶³, il y a eu les innombrables mensonges du PC français et le Kominform⁴⁶⁴, etc. Donc nous changeons.

Et voilà ce que je reproche sur ce point précis à nos intellectuels.

Je leur reproche de ne pas attacher d'importance aux idées, et par un soi-disant réalisme, de ne s'attacher qu'aux faits, qu'ils interprètent d'ailleurs mal, précisément parce qu'ils n'en voient pas le filigrane. Je m'explique.

Remontons en 1933. À cette époque, Hitler. Pour se renseigner, il y avait d'abord *Mein Kampf*, où l'on trouvait une doctrine sociale et politique après tout légitime. L'on y trouvait aussi le projet d'invasion de l'Europe, le cynisme total envers l'homme, l'annonce des camps de concentration et le totalitarisme, en même temps que la défense des « valeurs spirituelles ». Pour se renseigner, il y avait encore les innombrables récits de voyages, les témoins, les faits : or, les faits, c'était l'ordre, la discipline, l'essor économique, une jeunesse enthousiaste, la suppression du chômage, la voiture populaire pour les ouvriers, les congés payés, la sécurité sociale, l'intégration du prolétariat, la construction de maisons comme jamais on n'en avait vu en Europe, un peuple unanime autour de son Führer ! Tout ça se voyait. Sans doute, on parlait aussi de Gestapo, de camps de concentration... mais il n'y avait aucune preuve. Pour se renseigner, il y avait enfin les discours de Hitler sur la paix, l'égalité des peuples, etc.

Le problème réel était de savoir s'il fallait ou non prendre *Mein Kampf* au sérieux. Or, dans *Mein Kampf*, nous voyions exactement le programme social et

459. Id., « Fidélité », p. 178.

460. Cf. *supra*, p. 211.

461. Cf. *supra*, p. 30.

462. Cf. *supra*, p. 21.

463. Cf. *supra*, p. 65.

464. Cf. *supra*, p. 180.

économique tel qu'il se réalisait en Allemagne. Nous y trouvions aussi des principes très clairs de politique et de propagande, qui nous permettaient de rejeter tous les discours de Hitler, jugés à l'avance. En somme, les faits favorables au régime venaient confirmer la totalité de *Mein Kampf* et nous devions prendre au sérieux à la fois la promesse d'invasion de l'Europe et la Gestapo.

Et cela parce que *Mein Kampf* n'était pas écrit par un intellectuel (dont nous savons bien que les écrits n'engagent guère la vie), mais par un homme d'action dont c'était la méthode. Mais beaucoup d'intellectuels, parce qu'ils ne prennent pas au sérieux ce qu'ils écrivent eux-mêmes, n'ont pas pris davantage au sérieux *Mein Kampf*. Ils ont essayé de fonder leurs jugements en faits, et sont arrivés alors à d'inextricables contradictions.

Or, il se produit exactement la même chose avec le communisme. Nous avons un discours de la Méthode et de la Technique politique communiste : ce sont les œuvres de Lénine et de Staline. Nos intellectuels communistes ne les ont pas prises au sérieux sous prétexte que tout change, que les doctrines ne sont pas éternelles, etc. Or, il y avait de bonnes raisons de les prendre au sérieux. Il y avait les faits que l'on nous donnait à connaître et qui, tous, s'intégraient parfaitement dans la meilleure tactique léniniste. Les faits interprétés par cette méthode devenaient clairs, l'on ne pouvait guère se tromper sur leur compte. Ils nous montraient, en outre, que le communisme n'avait nullement changé, quoique ses applications temporaires aient pu nous le faire croire. Ils validaient, en outre, le reste de la stratégie. Le procès Rajk ou l'invasion de la Tchécoslovaquie sont une seule et même chose avec la fraternité de la Résistance, l'égalité économique, l'amitié avec les chrétiens ou l'opposition à la guerre au Viet-Nam⁴⁶⁵. Chacun de ces faits a sa place et son explication dans la bonne application de la méthode. Quand on vient dire : « Il y a là des faits nouveaux », non : ces faits paraissent nouveaux à ceux qui ne veulent pas connaître la relation entre tous ces faits et la « manière de s'en servir ». Et lorsque Cassou écrit : « L'on en vient à soupçonner l'existence d'un système qui fait fi de la vérité [...] pour n'admettre que des vérités utiles et utilisables, impératives, échappant à la juridiction de la raison, impliquant, du même coup qu'elles sont prononcées, une attitude active, pratique, militante, bref des vérités de caractère tout ensemble religieux et pragmatique⁴⁶⁶ », on reste confondu devant une telle innocence. Avoir mis tant de temps à « soupçonner » cela, alors que Lénine a pris la peine d'écrire environ 500 pages pour nous avertir que c'était cela la position communiste, c'est vraiment ne pas faire carrière d'intellectuel.

465. La guerre du Viet-Nam, dite « d'Indochine » avait été déclenchée en 1946.

466. J. Cassou, « La révolution et la vérité », *Esprit*, décembre 1949, p. 944-945.

Autrement dit, ce que je reproche à ces intellectuels, c'est d'avoir pris parti pour le communisme parce que le communisme, de 1940 à 1946, déclarait vouloir la paix, pratiquait la main tendue, préconisait des réformes sociales justes, devenait tolérant pour le christianisme, combattait les guerres coloniales et le racisme, sans les référer à la doctrine fondamentale de l'action communiste ; c'est d'avoir pris parti pour des raisons sentimentales, passionnelles, idéalistes, et non pas à la suite d'un jugement dépouillé comme on aurait pu l'attendre d'un intellectuel. Ce que je leur reproche, c'est maintenant de prendre parti contre le communisme pour d'autres mauvaises raisons, parce que leur sensibilité est choquée par la série de procès balkaniques, parce que leur attente de la liberté est déçue par l'indubitable dictature policière. Lorsque cette dictature policière se relâchera (parce que les opposants auront été éliminés) et que le souvenir des procès s'effacera, lorsque le primat de la propagande communiste sera de nouveau la justice et les réformes sociales, attendons-nous à les revoir communistes.

Il est normal de changer d'opinion. Mais lorsqu'un intellectuel a le moyen de se faire une opinion politique tout simplement en remplissant correctement sa fonction d'intellectuel et qu'il ne le fait pas, il a tort. Lorsqu'il se fait une opinion avec d'autres arguments, il a tort. Lorsqu'il en change, non pas parce qu'il a mieux appliqué la méthode intellectuelle, mais parce que ses sentiments ont changé, il a encore une fois tort.

Dans tout cela, il ne s'agirait pas d'intellectuels, je ne dirais rien. Je ne puis demander à l'ouvrier de lire les grandes œuvres politiques et de les interpréter correctement. Mais je puis exiger d'un intellectuel le minimum de connaissance et de lucidité qui font qu'il ne s'embarque pas les yeux fermés dans une opinion, que l'on ne s'y embarque pas, et que je n'y embarque pas les autres. Car, et c'est le dernier reproche que je puis formuler ici (il y a tout le problème de la Yougoslavie que je reprendrai dans un prochain article) : ce qui me paraît grave, c'est qu'un intellectuel dont l'opinion est si fragile, si peu fondée intellectuellement, la déclare en public et attire des gens derrière lui. Sitôt que ce littérateur s'« engage », il lui faut le grand tam-tam publicitaire et il se met à répandre des idées qui s'avèrent bientôt inexactes : il lui faut alors le grand désaveu également publicitaire. Autant je crois aux conversions silencieuses, durement payées, d'un combat spirituel, autant je souffre de ces étalages littéraires.

Celui qui s'engage ne doit jamais livrer au public que ce dont il est pleinement assuré. Que l'on nous épargne la menue monnaie de ces vérités incertaines qui sont l'honneur de l'homme qui les débat dans son cœur, et le déshonneur de l'intellectuel lorsqu'il les publie, montrant par là qu'il méprise et sa fonction et son public.

1^{er} avril

Jacques ELLUL
Une lettre
Réforme (Paris)⁴⁶⁷

J'ai été ému de la triste coïncidence qu'a été la mort de Mounier au moment même où paraissait mon article.

Il est bien évident que je ne retire rien de ce que j'ai écrit. Mais, en premier lieu, je puis dire que je ne l'aurais pas exprimé de la même façon après la mort de Mounier : ce que j'ai écrit était appel à un dialogue (même violent) et non pas un jugement, caractère que la mort donne à nos paroles.

En second lieu, je voudrais rappeler que les quelques lignes de cet article ne donnent pas toute ma pensée à l'égard de Mounier et de son œuvre. J'ai été son compagnon de travail pendant quelques années avant la guerre et j'avais pu apprécier son envergure intellectuelle et sa lucidité.

Nous nous sommes séparés d'abord pour des divergences théologiques qui entraînaient une conception de l'homme, de l'État, du progrès et de l'action profondément différente. Cette séparation ne s'accompagnait d'aucun jugement personnel, sinon d'une estime maintenue.

1^{er} mai

I
 Emilio P. DE NEGURI
Emmanuel Mounier
Un apôtre moderne
Alderdi (Bayonne)⁴⁶⁸

À Paris vient de mourir l'éminent écrivain Emmanuel Mounier, catholique fervent et grand ami du peuple basque. Après son agrégation en philosophie à l'âge de 25 ans, il aurait pu occuper une chaire ; or il voulut accomplir son apostolat en particulier au moyen de la parole écrite ; c'est ainsi qu'il fonda la revue *Esprit* dont un autre écrivain de grande classe, Albert Béguin, devait dire qu'elle « montra toutes les qualités de la jeunesse, sans en avoir aucun des défauts⁴⁶⁹ ». Pendant l'occupation allemande, il fut arrêté et fit la grève de la faim ; relâché, il apporta son concours à la

467. Cette lettre était accolée à l'article d'André Dumas (cf. *Cahiers Mounier*, n° 5, p. 137-140).

468. E. P. de Neguri fut avant et pendant la guerre civile rédacteur en chef du quotidien *Euzkadi* (Bilbao). – *Alderdi*, bulletin du Parti nationaliste basque (1944-1994), était un trimestriel. Traduit par l'auteur (fonds AAEM) et revu par Yves Roullière.

469. Cf. A. Béguin, *supra*, p. 195.

Résistance. Sa mort est survenue alors qu'il avait tout juste 45 ans et est due à une défaillance cardiaque. Il est mort de façon soudaine. Sur la table de son bureau se trouvaient les pages d'un article qui restera inachevé. S'il lui avait été possible de choisir, peut-être est-ce ce genre de mort qu'il aurait préféré, puisqu'il n'avait pas de temps à perdre à soigner une maladie, quelle qu'elle fût.

En l'espace de treize ans, par deux fois et dans des secteurs tout à fait opposés, Mounier fut invité à suivre certaines consignes⁴⁷⁰ ; or, lui, doué d'un esprit foncièrement libre, ne voulait pas que quiconque embrigadât sa pensée ou fixât des limites à son champ visuel qu'il avait la noble ambition de voir aussi étendu que possible : il s'y refusait ; pendant sa jeunesse il avait mis les bornes indiquant la route à suivre jusqu'à la fin de sa vie : d'un côté, son sentiment inébranlablement catholique ; de l'autre, son souci de justice sociale. Jamais celui-ci sans celui-là, jamais non plus le premier sans le second. Bien que catholique de naissance, de formation et de conviction, il ne pouvait tolérer que du manteau de la religion on fit la bâche d'un quai couvrant la marchandise avariée de l'injustice et de la concupiscence. Dans un autre ordre d'idée, son catholicisme était aussi agissant et vigilant que celui d'Euzko-Alderdi-Jeltzalia (Parti nationaliste basque).

Son plus vaste champ d'action fut la parole écrite, notamment à travers la revue *Esprit* ; mais il collabora à d'autres publications, et ne refusa jamais d'occuper une tribune quand on l'y invitait. J'ai eu une seule fois l'honneur d'assister à l'une de ses conférences. Ce fut vers la fin 1948, à Paris ; avec lui avaient pris place sur l'estrade Jean-Marie Domenach et Bertrand d'Astorg⁴⁷¹. Sur l'estrade, dis-je, car c'était le lieu

470. Allusion probable à la censure d'*Esprit* durant l'année 1941, puis à son enrôlement à Uriage.

471. Alors que l'Espagne de Franco demandait son admission à l'ONU, une soirée fut organisée à Paris, le 8 décembre 1948, par *Esprit* et l'association *France-Espagne* sous le titre : « Pourquoi nous avons choisi l'Espagne républicaine ». Voici comment *L'Humanité* en rendit compte : « En 1936, nous avions des raisons politiques et des raisons nationales pour prendre parti pour la République espagnole. / Politiques, parce que nous avons senti que Franco était un dictateur ; nationales, parce que nous nous rendions compte que la guerre d'Espagne était un champ d'expériences pour Hitler et Mussolini, en vue d'une guerre mondiale. / C'est en ces termes qu'hier soir, au cours d'une conférence [...], Emmanuel Mounier, directeur de la revue *Esprit*, a commencé à exposer les raisons profondes pour lesquelles lui et ses amis catholiques d'*Esprit* ont choisi l'Espagne républicaine. / Il stigmatise "l'attitude de Franco qui a présenté sa guerre comme une croisade religieuse" et qui s'est acharné à commettre des violences et des atrocités. / "Je regrette, a poursuivi Mounier, que les chrétiens ne commencent à s'émouvoir que lorsque des chrétiens sont en cause et qu'ils se taisent lorsque des cruautés sont commises contre des gens qui ne professent pas la même religion qu'eux ou qui sont athées." / Jean-Marie Domenach, rédacteur en chef d'*Esprit*, rappelle que, pour la première fois, des volontaires de tous les pays se sont rassemblés pour la défense de la République espagnole. "La guerre d'Espagne, affirme-t-il, contenait déjà la résistance à l'hitlérisme." Après avoir stigmatisé "les tristes représentants de l'aristocratie espagnole germanophones pour la plupart", Bertrand d'Astorg,

où le régime franquiste – le seul sujet traité pendant la réunion – fut sévèrement jugé. Quand je connais bien un écrivain, quand j’ai compris toute la profondeur de sa pensée, la clarté de son expression et le rayonnement de son style, il m’arrive d’avoir peur que l’orateur ne soit pas à la hauteur. Or, en ce qui concerne Emmanuel Mounier, mon doute devait se révéler dénué de tout fondement, puisque le poids spécifique de sa thèse et la solidité de son argumentation trouvèrent dans sa parole une expression aussi efficace et convaincante que pouvait l’être sa plume.

Depuis quelque temps, j’ai cru l’avoir entendu à une autre conférence, sans même y avoir assisté. Ce fut à Genève en 1947, à l’occasion des « Rencontres internationales⁴⁷² » ; après lecture d’un compte rendu très bien écrit, je me suis représenté Mounier à la tribune.

À la suite de sa mort, toute la presse française – des secteurs les plus catholiques, tels que *La Croix*, *L’Aube* et *Témoignage chrétien*, jusqu’aux journaux de l’extrême-gauche – a rendu hommage à l’éminente personnalité de Mounier. On lui a adressé de partout des éloges inconditionnels. Seul un journal a émis certaines réserves, sans nier pour autant la portée de sa pensée ni la droiture de ses intentions⁴⁷³.

Le Pays Basque vient de perdre un de ses meilleurs amis ; l’intelligence et le journalisme français, l’un de ses esprits les plus éclairés.

Comme on est sûr de soi après avoir lu la prose ou écouté l’austère parole d’un Emmanuel Mounier !

2

La mort d’Emmanuel Mounier

Esprit (Paris)

Nos amis ont exprimé le désir d’avoir des détails sur les circonstances de la mort d’Emmanuel Mounier.

Mounier, qui n’avait pratiquement jamais été malade dans sa vie, avait ressenti durant ses vacances du mois d’août un malaise qu’il attribua à la fatigue de l’année. Il reprit ses occupations comme auparavant. Mais une seconde fois, fin février, il fut obligé de s’aliter. Le docteur diagnostiqua une anomalie cardiaque. Mais Mounier refusa le repos que ses amis lui conseillaient. Il accepta cependant de consulter un spécialiste du cœur qu’il devait voir le 23 mars. Ce jour même, à trois heures du matin, il mourut brusquement en plein sommeil. L’examen du cardiogramme enre-

collaborateur de la revue *Esprit*, signale “le gigantesque effort de la République, qui, en même temps qu’elle combattait pour son existence, élevait le niveau intellectuel des citoyens” » (p. 3).

472. Cf. *supra*, p. 176.

473. Allusion probable à l’article de *L’Humanité* (*Cahiers Mounier*, n° 5, p. 30-31).

gistré quelques jours auparavant faisait apparaître une usure fatale des muscles du cœur (myocardite). C'est réellement de surmenage qu'est mort Mounier.

Ses obsèques eurent lieu en l'église de Châtenay-Malabry ; c'est l'abbé Depierre, prêtre ouvrier de la Mission de Paris, ami de Mounier, qui célébra le service⁴⁷⁴. Des centaines d'amis connus et inconnus remplissaient l'église. Des hommes étaient là qui n'avaient plus eu l'occasion de se rencontrer après la Libération : Michelet, Robert Prigent, Francisque Gay, François Mauriac, Georges Altman, Pierre Stibbe, Yves Farge⁴⁷⁵ ... Le corps de Mounier fut inhumé au cimetière de Châtenay-Malabry.

La Radiodiffusion française consacra à Mounier une émission de témoignages (dirigée par Jean Amrouche) et une tribune de Paris. En outre une émission d'une heure dirigée par Pierre Barbier a évoqué l'histoire du Mouvement « Esprit⁴⁷⁶ ». Les actualités cinématographiques ont consacré une séquence aux obsèques.

Les réactions de la presse ont été extrêmement nombreuses. De *L'Époque*⁴⁷⁷ à *Libération*⁴⁷⁸, tous les quotidiens ont rendu hommage à Emmanuel Mounier, en particulier Georges Izard dans *Ce Matin*⁴⁷⁹, Jean Wahl dans *Le Monde*⁴⁸⁰, Luc Estang dans *La Croix*⁴⁸¹, Fr. Mauriac dans *Le Figaro*⁴⁸², G. Madaule et Ét. Borne dans *L'Aube*⁴⁸³, Pauwels dans *Combat*⁴⁸⁴, Altman dans *Franc-Tireur*⁴⁸⁵. L'ensemble de la presse de province a manifesté son estime et sa douleur en termes souvent très émouvants.

Parmi les hebdomadaires, *Témoignage chrétien* a réuni, dans une page, les articles d'Henri Marrou-Davenson, Albert Béguin et du Frère Genièvre⁴⁸⁶. Jean Cayrol dans *Le Figaro littéraire*⁴⁸⁷, Pierre Emmanuel dans *Les Nouvelles littéraires*⁴⁸⁸, Ed. Humeau dans *Arts*⁴⁸⁹, Robert Kanters dans *La Gazette des Lettres*⁴⁹⁰, Gérard

474. Cf. A. Depierre, *Cahiers Mounier*, n° 5, p. 235-250.

475. Cf. *ibid.*, p. 56-59.

476. Cf. compte-rendu dans *ibid.*, p. 66-67 et 186.

477. *L'Époque* était un quotidien dirigé par des proches du Général de Gaulle (cf. *ibid.*, p. 26-27).

478. *Libération* était un quotidien provenant du mouvement de résistance Libération-Sud, proche du PCF (cf. *ibid.*, p. 31-32).

479. G. Izard fut interviewé dans le quotidien MRP *Ce Matin-Le Pays* (cf. *ibid.*, p. 33).

480. J. Wahl, cf. *ibid.*, p. 180-184.

481. L. Estang, cf. *ibid.*, p. 42-43.

482. F. Mauriac, cf. *ibid.*, p. 79-81.

483. En fait, J. Madaule a écrit dans *Le Courrier de l'Ouest* (cf. *ibid.*, p. 22-25) ; Ét. Borne, cf. *ibid.*, p. 18-19.

484. Louis Pauwels, cf. *ibid.*, p. 41-42.

485. Georges Altman, cf. *ibid.*, p. 29-30.

486. H. Marrou-Davenson, A. Béguin et Fr. Genièvre, cf. *ibid.*, p. 97-107.

487. J. Cayrol, cf. *ibid.*, p. 117-118.

488. P. Emmanuel, cf. *ibid.*, p. 91-92.

489. Edmond Humeau, cf. *ibid.*, p. 92-95.

490. R. Kanters, cf. *ibid.*, p. 127-129.

Caillet dans *Opéra*⁴⁹¹, André Ulmann dans *La Tribune des Nations*⁴⁹², Pierre Andreu dans *Carrefour*⁴⁹³, Yves Farge dans *Action*⁴⁹⁴, Jean de Fabrègues dans *La France catholique*⁴⁹⁵, Geneviève de Gaulle et Max-Pol Fouchet dans *Liberté de l'Esprit*⁴⁹⁶, Rabinovich dans *Terre retrouvée*⁴⁹⁷, ont chacun à sa manière rendu témoignage à Mounier.

Par un hasard douloureux, paraissait dans *Réforme* le jour même de la mort de Mounier un article de Jacques Ellul dirigé contre Mounier, Cassou, Vercors⁴⁹⁸. Cet hebdomadaire est revenu la semaine suivante sur Mounier avec un article d'André Dumas⁴⁹⁹ et a ensuite consacré une page au personnalisme dans laquelle Jacques Ellul a tenu à expliquer pourquoi « il s'était séparé de Mounier⁵⁰⁰ ».

Parmi les mensuels, ont déjà paru en avril un éditorial de *La Vie intellectuelle*⁵⁰¹, dans *Les Temps modernes* une note de la Rédaction⁵⁰², dans *Allemagne* un éditorial signé du Comité d'échange avec l'Allemagne nouvelle⁵⁰³.

Il nous est impossible de citer toutes les coupures de presse qui nous sont parvenues de l'étranger, tout spécialement de Belgique, du Luxembourg, de Suisse, et d'Italie, où Mounier et *Esprit* comptent beaucoup d'amis. Pour la Suisse, signalons l'article d'A. Béguin dans la *Gazette de Lausanne*⁵⁰⁴; pour la Belgique, ceux du *Peuple* et de *La Relève*⁵⁰⁵. Mais c'est en Allemagne que la perte de Mounier a été le plus douloureusement ressentie; il n'est pas un journal de l'Allemagne occidentale qui n'en ait rendu compte, en soulignant surtout le caractère européen de son magistère et l'influence qu'il a exercée sur l'évolution du catholicisme⁵⁰⁶. Une cérémonie solen-

491. G. Caillet, cf. *ibid.*, p. 87-89.

492. A. Ulmann, cf. *ibid.*, p. 107.

493. P. Andreu, cf. *ibid.*, p. 82-83.

494. Y. Farge, cf. *ibid.*, p. 77-78.

495. J. de Fabrègues, cf. *ibid.*, p. 96.

496. G. de Gaulle et M.-P. Fouchet, cf. *ibid.*, p. 131-134.

497. Wladimir Rabinovich, cf. *ibid.*, p. 144-147.

498. Cf. *supra*, p. 209-215.

499. A. Dumas, *Cahiers Mounier*, n° 5, p. 138-140.

500. J. Ellul, cf. aussi *ibid.*, p. 251-257.

501. *La Vie intellectuelle*, cf. *ibid.*, p. 149-150.

502. *Les Temps modernes*, cf. *ibid.*, p. 144.

503. *Allemagne*, cf. *ibid.*, p. 108-109.

504. A. Béguin, cf. *supra*, p. 195-198.

505. *Le Peuple* et *La Relève*, cf. *supra*, p. 68-69 et 71.

506. Cf. *supra*, p. 21-61.

nelle est organisée au mois de mai à la mémoire de Mounier dans l'amphithéâtre de l'Université de Nuremberg⁵⁰⁷.

Disons en terminant que les hommages rendus à Mounier par des journaux même fort éloignés de lui ont été généralement purs de cet annexionnisme posthume si douloureux. *L'Humanité* a cru bon cependant d'inviter *Esprit* à sortir « désormais » de l'impasse où Mounier l'aurait engagé⁵⁰⁸ ; et *La Croix* de Langres a annoncé sa mort en cette simple ligne : « M. E. Mounier vient de mourir à Châtenay. Il est temps de mettre une sourdine aux éloges que reçoit le directeur de la revue *Esprit*⁵⁰⁹. »

M^{me} Emmanuel Mounier et l'équipe d'Esprit ne peuvent répondre aux nombreuses lettres qui leur sont parvenues ; elles remercient ici tous les amis connus et inconnus d'Emmanuel Mounier, qui leur ont témoigné leur douleur et leur sympathie.

3

Paul FRAISSE, Paul FLAMAND, Henri MARROU,
Jean-Marie DOMENACH, Louis DULONG⁵¹⁰

Association « Les amis d'Emmanuel Mounier »

Esprit (Paris)

En réponse aux vœux de beaucoup, nous avons pris la décision de créer une association des Amis d'E. Mounier. Cette association aura évidemment pour but général de faire mieux connaître et de défendre, si besoin en était, le nom et l'œuvre du fondateur d'*Esprit*.

Mais cette association a un but plus immédiat. E. Mounier est mort pauvre comme il a vécu, il avait sacrifié toute sa carrière, tout souci de sécurité personnelle à une œuvre qu'il estimait la dépasser. Il n'a même jamais osé prélever sur le budget d'une revue souvent en difficulté le salaire réel auquel il aurait eu droit. Et maintenant, après s'être épuisé dans un labeur surhumain, il laisse sans ressources sa femme et trois petits enfants. Notre association voudrait, par de très larges adhésions, constituer une dot à ses enfants pour leur permettre d'être élevées comme l'aurait souhaité leur père.

507. Lors de cet hommage organisé par « Les Amis de la France en Bavière », J.-M. Domenach fit une intervention, publiée ensuite dans *Psyché* le 1^{er} juin 1950 (*Cahiers Mounier*, n° 5, p. 219-223).

508. *L'Humanité*, *ibid.*, p. 31.

509. En fait, il s'agit d'un entrefilet de *La Haute-Marne libérée* (Chaumont), cf. *ibid.*, p. 151.

510. P. Fraisse, cf. *supra*, p. 82 ; P. Flamand (1909-1998) dirigeait *Le Seuil* avec J. Bardet ; H. Marrou, cf. *supra*, p. 167 ; J.-M. Domenach, cf. *supra*, p. 13 ; L. Dulong (1907-1999), gérant d'*Esprit* de 1932 à 1951. Tous représentent « Le Bureau provisoire ».

Nous faisons donc un ardent appel à tous les amis d'E. Mounier et d'*Esprit*. Ils peuvent soit adhérer à l'association par un versement important, soit lui apporter une aide permanente par des cotisations annuelles. Pour l'année 1950, le montant des cotisations est le suivant :

- membre adhérent : 300 francs minimum ;
- membre fondateur : 5 000 francs ;
- membre bienfaiteur : 25 000 francs et au-dessus⁵¹¹.

En attendant que l'association ait son propre compte aux chèques postaux, nos amis sont invités à envoyer adhésions et cotisations à la revue *Esprit*, 27, rue Jacob, en précisant bien la nature des envois d'argent.

1^{er} juin

1

Jean-Marie DOMENACH

Esprit continue

Journal intérieur d'Esprit (Paris)⁵¹²

Sous l'urgence des tâches qui nous bousculent, nous n'avons le temps que de vous mettre au courant brièvement de l'essentiel.

Vous avez pu lire dans l'éditorial de notre dernier numéro qu'*Esprit* continuait⁵¹³. Le lendemain des obsèques d'Emmanuel Mounier, le comité directeur complété par ses membres de province s'est réuni à Châtenay. La quasi-unanimité de nos amis s'est accordée sur ce point que la mort de Mounier, si terrible qu'elle fût, ne pouvait mettre fin à *Esprit*, ni comme revue, ni comme mouvement. Les lettres que nous avons reçues de la plupart d'entre vous nous ont renforcés dans cette détermination.

Esprit continue donc, mais comment ? Autour de Mounier s'était formée une équipe. Cette équipe subsiste, aussi solide, plus solide même qu'avant la mort de son chef. C'est à elle qu'appartient maintenant, matériellement et moralement, la revue *Esprit*. Le mouvement appartient à nous tous. C'est donc cette équipe qui va continuer la tâche. Deux de ses membres, Domenach et Fraisse, assurent la direction par interim de la revue depuis deux mois. Cependant une équipe, si unie soit-elle, ne suffit pas à une œuvre comme celle-ci. Il faut un directeur, qui soit en même temps

511. Ce qui équivaut respectivement à 10, 150 et 750 euros.

512. Le mensuel *Journal intérieur d'Esprit* (*Centres personalistes*) (1935-1958), dirigé à l'époque par J.-M. Domenach, était à l'usage exclusif des groupes « *Esprit* ».

513. Signé par le Comité directeur (J.-M. Domenach, P. Fraisse et H. Marrou), cet éditorial date du 1^{er} avril 1950 (cf. *Cahiers Mounier*, n° 5, p. 115-116).

animateur, arbitre, chef d'orchestre. Nos camarades du Comité directeur ont donc cherché qui pouvait remplir ce rôle. Jean Lacroix et P.-A Touchard se sont récusés pour des raisons qui ont été parfaitement comprises de tous⁵¹⁴. Domenach, d'accord en cela avec ses camarades, s'est jugé insuffisamment formé pour revendiquer une responsabilité que les circonstances rendent encore plus lourdes. Le choix de nos camarades s'est alors immédiatement porté sur Albert Béguin, directeur des *Cahiers du Rhône*. On a estimé que la personne de Béguin, le rôle qu'il a joué au moment où, lançant les *Cahiers du Rhône*, il a en quelque sorte relayé *Esprit* qui venait d'être interdit, son amitié avec Mounier le désignaient pour occuper ce poste. A. Béguin qui se trouvait alors à l'étranger, fut pressenti dès son retour. Il apporta, lors d'une seconde réunion du Comité directeur, sa réponse mûrement méditée. Après avoir fait état des difficultés que risquaient de lui causer sa nationalité suisse – objection qui fut levée après une courte discussion –, Béguin déclara pouvoir accepter la fonction de directeur d'*Esprit*, qu'il assumera dans une période préparatoire, du 1^{er} juin au 1^{er} octobre, et officiellement à partir du 1^{er} octobre.

Un certain nombre d'inquiétudes se sont manifestées à propos de ce choix. Elles sont naturelles. Mounier avait fondé *Esprit* et n'avait cessé de l'animer. En sollicitant Béguin, le Comité directeur a pensé que la fidélité à Mounier devait être située dans une ligne vivante de création continuée ; il savait, il souhaitait qu'A. Béguin apportât à cette place le poids et la richesse d'une personnalité et donnât à la revue une certaine marque personnelle ; Béguin lui-même vous parlera tout à l'heure sur ce point.

Par ailleurs, l'équipe qui, au moment de la mort de Mounier, a fait la preuve de sa cohésion, continuera de jouer dans la revue un rôle qui sera plus important encore que dans le passé. En acceptant la direction d'*Esprit*, Béguin accepte en même temps de continuer à animer une équipe qui, si elle s'augmente de quelques éléments, ne perdra ni son caractère ni son homogénéité⁵¹⁵. Nos camarades comprendront que le vide terrible qui vient de se creuser ne se comblera que par un effort commun. C'est une lourde tâche qui est demandée à tous et particulièrement à celui qui a bien voulu l'assurer au premier rang.

Nous sommes sûrs que dans cette épreuve, tous nos camarades imiteront l'exemple de l'équipe de rédaction et se serreront étroitement autour d'*Esprit*. Il

514. Les deux hommes collaboraient à *Esprit* dès sa création. À cette époque, J. Lacroix (1900-1986) était depuis 1937 professeur en hypokhâgne au Lycée du Parc à Lyon et, depuis 1945, tenait la rubrique philosophique du *Monde* ; Pierre-Aimé Touchard (1903-1987) était depuis 1947 administrateur de la Comédie française.

515. Le comité directeur d'*Esprit* à l'époque était composé, outre de Béguin et Domenach, de B. d'Astorg, M. Beigbeder, P. Flamand, P. Fraisse, François Goguel (1909-1999), H. Queffélec et Jacques-René Rabier (1919-2019).

faut poursuivre et développer l'œuvre de Mounier. Il faut prouver que nous avons suffisamment appris de lui pour continuer seuls. Nos amis peuvent beaucoup ; sans eux, *Esprit* perdrait son caractère, car nous ne faisons pas une revue pour le plaisir (ou pour la peine) de faire une revue, mais pour animer et nourrir un mouvement. Si ce mouvement n'existait pas, la revue, en ces heures terribles, aurait disparu.

Comment pouvez-vous nous aider ?

D'abord en renforçant vos groupes, en relançant ceux qui ont tendance à sommeiller. Quand la famille a perdu son père, les frères se sentent plus proches entre eux. Même là où vous n'êtes que trois ou quatre, créez déjà un centre d'amitié et de rencontre.

Ensuite en accentuant la propagande. Presque tout est à faire. Sans cesse des jeunes gens nous écrivent ou viennent nous trouver qui ont découvert *Esprit* par hasard. Combien d'autres l'ignorent et pourraient être touchés. Et faites savoir partout qu'*Esprit* continue, créez un climat de confiance essentiel pour la poursuite matérielle et morale de notre combat.

Enfin, en nous écrivant, en nous tenant au courant de vos activités, en nous communiquant critiques et suggestions pour la revue.

Nous vous demandons fraternellement de ne pas rester crispés sur votre regret, de ne pas dire : « Mounier n'aurait pas fait ça » ou : « Mounier aurait fait autrement », mais simplement de nous écrire ce qui, à votre avis, ne va pas, et ce qu'il faudrait faire. Nous n'avons jusqu'ici laissé aucune lettre de nos amis sans réponse et sans réflexion.

Ce travail de contact va être favorisé par le congrès, qui sera l'occasion essentielle de nous rencontrer, de nous confronter, et d'examiner ensemble comment nous allons continuer de faire *Esprit*⁵¹⁶.

2

Albert BÉGUIN

Journal intérieur d'Esprit (Paris)

En assumant la direction d'*Esprit*, j'ai conscience non seulement des risques que je prends sur moi, mais surtout de ceux que je vais faire courir à la revue. Je ne saurais les affronter sans l'aide quotidienne de l'équipe existante et sans l'appui des amis qu'*Esprit* compte partout. La première chose dont j'ai besoin, c'est votre confiance à tous, et je vous demande de me l'accorder au départ, sous bénéfice d'inventaire, bien entendu. Que vos inquiétudes, si vous en avez conçues en me voyant chargé de

516. Cette année-là, le Congrès *Esprit* n'eut pas lieu comme d'habitude autour du 14 juillet mais les 23 et 24 septembre à Jouy-en-Josas.

diriger la revue, vous incitent à une plus active participation et non pas à une expectative plus ou moins défiante. *Nous avons à faire œuvre commune.*

Beaucoup parmi vous s'étonneront de voir brusquement apparaître au premier rang un homme dont la signature n'a pas figuré régulièrement dans *Esprit*. Je crois pouvoir dire que les amis de Mounier ont eu raison de ne pas penser à moi comme à quelqu'un d'étranger. Lecteur d'*Esprit* dès le premier jour, je dois à Mounier une part décisive de ma formation personnelle ; en 1942, j'ai fondé les *Cahiers du Rhône* dans le dessein très précis de relayer son effort pendant le silence auquel il était contraint. Plus précisément, c'est lui qui, aux étudiants venus de Genève lui proposer de fonder des cahiers pour continuer *Esprit*, conseilla de m'associer à leur projet et de m'en remettre la direction⁵¹⁷. Une amitié solide nous liait déjà, que les années de guerre ont renforcée et qui s'est approfondie pendant les quelques mois de 1948-1949 où j'ai vécu à Châtenay. Je ne pense pas me faire illusion en disant que, depuis quelques années, sans participer au travail précis de la revue, j'en ai eu une part réelle grâce à de fréquentes conversations avec Mounier et avec d'autres membres de l'équipe active. Notre entente était totale sur toutes les questions décisives. Je suis convaincu qu'elle le reste et le restera au-delà de la mort.

Il est inévitable, du fait de ma présence, que la revue subisse peu à peu certains changements. Un homme est toujours différent d'un autre homme, et cela se traduit dans le style et la forme de l'œuvre poursuivie. Telle est la loi de la vie et l'impératif des vocations personnelles. Mais *rien ne sera changé aux positions fondamentales de la revue*, ni aux instruments et aux méthodes que Mounier avait lentement mis au point. Lorsqu'il s'agit d'un homme comme Mounier, créateur d'une œuvre collective et sans cesse « en prise » sur le mouvement vivant de l'histoire, la fidélité ne saurait se réduire à une routine ou à une continuelle référence à la lettre d'une doctrine. Il s'agit de fidélité créatrice puisque c'est la fidélité à un esprit de création. On ne remplacera pas Mounier, nul ne pouvant prétendre à unir sa large compétence, son intuition immédiate des situations, sa sûre réponse aux questions de chaque moment du devenir. Mais nous pouvons faire le serment de ne pas le trahir, quels que soient les risques d'erreur que nous courrions depuis qu'il n'est plus à son poste de pionnier.

517. Allusion probable notamment à Bernard Anthonioz (1921-1994), premier secrétaire de rédaction des *Cahiers du Rhône*.

1^{er} juillet

Marcel MORÉ
Dieu vivant (Paris)⁵¹⁸

Emmanuel Mounier est mort le 22 mars 1950. Je me rappelle encore à quelle occasion je lui rendis visite pour la première fois. C'était en 1935. Je venais d'écrire une suite de quatre articles intitulés « Les années d'apprentissage de Karl Marx⁵¹⁹ ». On me conseilla d'aller voir le directeur d'*Esprit*, dont je connaissais à peine le nom. Les bureaux de la revue étaient alors situés dans un petit appartement du Faubourg Saint-Denis, à proximité de la Gare du Nord⁵²⁰. Je portais mes articles à Emmanuel Mounier. Quelques jours plus tard, il me fit appeler : « Ici, nous sommes proudhoniens, me dit-il ; mais vos articles m'intéressent : je les prends. »

Il avait alors une trentaine d'années. Je vois encore sa grande face tourmentée aux yeux globuleux si bons, sa chevelure en désordre, tirant sur le blond clair. J'entends encore les mots prononcés par lui d'une voix douce et accueillante. J'ai conservé de cet instant un souvenir très précis, car de notre rencontre, devaient

518. M. Moré (1887-1969), écrivain, membre du comité d'*Esprit* de 1934 à 1939, fonda et dirigea le trimestriel *Dieu vivant*, sous-titré *Perspectives religieuses et philosophiques* (1945-1955), qui regroupait principalement des membres des revues *Esprit* et *Études*. Cet article a paru sans titre en liminaire du numéro et fut recueilli dans *Accords et dissonances*, Paris, Gallimard, 1967, p. 230-237. Toujours dans ce même numéro, Moré publia une conférence inédite de Mounier donnée au domicile du directeur de *Dieu vivant* : « Les cinq étapes d'*Esprit* » (24 octobre 1944).

519. En fait, la première collaboration de Moré à *Esprit* fut l'article « Notes sur le marxisme » (juin 1934). L'article auquel il est fait allusion ici : « Les années d'apprentissage de Karl Marx : à propos d'un livre récent [Auguste Cornu, *Karl Marx : l'homme et l'œuvre, de l'hégélianisme au matérialisme historique*, Paris, Alcan, 1934] » a paru dans *Esprit* en avril, juin et août-septembre 1935. Voici comment la revue présenta cet article : « "Le marxisme" est un collectif commode pour les batailles partisans. Nous avons toujours refusé d'adhérer à la coalition antimarxiste, précisément parce que c'est une coalition partisane au service d'intérêts ou de préjugés de classe. Dès notre premier numéro, nous l'avons affirmé : on ne triomphera des erreurs du marxisme que si l'on commence par y découvrir et en détacher la beauté qu'il englobe. Le "spiritualisme" que Marx eut sous les yeux, dans ses premières amitiés intellectuelles, cette suffisance d'universitaires désincarnés, ivres d'idéalisme et vides d'amour, il est aussi notre adversaire : plus que pour Marx encore, car pour nous, en plus, il est blasphème. Un tour de clé, et la réaction marxiste se transfigure dans notre volonté de réincarner le spirituel et de faire acte de présence à la matière, c'est-à-dire à la misère du monde. Au lieu de polémiquer, il vaut autrement mieux reprendre les choses au départ, refaire, selon nos perspectives, l'œuvre critique de Marx, et lancer sur le bon aiguillage tout ce que nous lui devons de positif. Notre collaborateur s'est attaché à ce travail, et en donne ici les premiers résultats » (*Esprit*, avril 1935, p. 15).

520. Précisément au 137, rue du Faubourg Saint-Denis, Paris X^e, où la rédaction fut installée de 1933 à 1939, puis de novembre 1944 à août 1945.

sortir une amitié fidèle, une collaboration de plusieurs années, et peut-être même un certain changement d'orientation dans l'idéologie d'*Esprit*.

Quelles raisons m'avaient poussé alors à écrire ces articles sur le Marx d'avant le *Manifeste communiste* ? On parlait déjà beaucoup, à cette époque, dans les milieux chrétiens, du marxisme, et j'avais l'impression que l'on critiquait violemment sans savoir au juste de quoi il s'agissait. Lire *Le Capital* ? C'était à mes yeux le type même de livre que l'on referme avec ennui après avoir essayé d'en déchiffrer cinquante pages. Mais au même moment commençaient à paraître en français les « œuvres de jeunesse » de Karl Marx, et un professeur d'allemand du nom d'Auguste Cornu, publiait une thèse où il analysait fort clairement celles qui n'étaient pas encore traduites⁵²¹. J'eus immédiatement l'impression qu'*Économie politique et philosophie* était la clé du marxisme. Je fus frappé par le caractère concret de la description que Marx donnait de la société moderne, et surtout de la primauté qu'il accordait aux réalités économiques sur le bavardage politique : le « règne de la nécessité » dans les rapports économiques et sociaux, la dialectique des événements se développant suivant une chaîne ininterrompue d'actions, de réactions et de synthèses, l'oppression de l'homme, non pas par tel ou tel individu, mais due à la structure même de la société, tout correspondait bien à ce que je voyais de mes propres yeux dans le monde des affaires⁵²². Marx me montrait du doigt l'homme qui, en produisant lui-même ses propres moyens de subsistance – alors que l'animal les tire directement de la nature –, suscitait une véritable création, et cette réalité nouvelle le dépassait entièrement, bien que faite de ses gestes quotidiens dans le domaine économique et social. Marx parle quelque part (le mot est cité par Landshut et Mayer dans leur préface aux *Œuvres de jeunesse*) de « l'activité sociale de l'homme, se fixant en une puissance concrète au-dessus de nous qui échappe à notre contrôle, contrecarre nos attentes, réduit nos calculs à néant⁵²³ ». Et le monde moderne, avec ses luttes gigantesques pour les matières premières, ses grèves, ses révolutions, ses guerres universelles, ses maladies de monnaies inguérissables, ses organismes de toutes sortes mais tous plus monstrueux les uns que les autres, c'était bien cela : une puissance au-dessus de nous. Il fallait avoir vraiment, chevillé au corps, l'optimisme indéradicable des économistes et des politiciens bourgeois pour ne pas s'en apercevoir. Et je le pense encore aujourd'hui comme je le pensais alors.

521. Parallèlement à l'œuvre sus-citée, A. Cornu (1888-1981) publia sa thèse : *La jeunesse de Karl Marx (1817-1845)*, Paris, Alcan, 1934.

522. M. Moré était fondé de pouvoir d'un agent de change.

523. Cité par Siegfried Landshut (1896-1968) et Jacob Peter Mayer (1903-1992), préface à Karl Marx et Friedrich Engels, *Idéologie allemande*, dans *Œuvres complètes*, t. VII, trad. J. Molitor, Paris, Alfred Costes, 1938.

Par ailleurs, des pages sur l'« aliénation de l'homme par l'argent », sur le « chrétien devenu juif », sur le « pauvre » rencontrées dans ses mêmes *Œuvres de jeunesse*, et dues probablement au tempérament prophétique que Marx possède, comme tout écrivain juif, allié au sens de la spéculation, ne me paraissaient pas très éloignées de certains aperçus eschatologiques de Bloy⁵²⁴. « La fin de la patience des pauvres ! » Je me souviens combien j'avais été bouleversé, à une époque où je ne connaissais presque rien de la Révolution de Lénine, par ce titre donné par un journaliste américain à son reportage sur la Russie soviétique.

Ai-je cru alors à une alliance possible – et sous quelle forme ? – entre le marxisme et le christianisme ? Je n'arrive pas à reconstituer mon état d'esprit d'alors. Mais je n'en serais nullement étonné. Quant à Proudhon, il m'avait toujours donné l'impression d'un sentimental, d'un idéaliste, d'un rêveur, ignorant à peu près tout des « conditions historiques » du moment. Les articles, une fois publiés, finirent-ils par convaincre Mounier ? Quelle fut également, dans la même direction, l'influence de P.-L. Landsberg, philosophe émigré allemand qui venait de s'installer à Paris, chassé d'Espagne par la guerre civile, et qui était entré, lui aussi, en relation avec *Esprit*⁵²⁵ ? Toujours est-il que la figure de Proudhon disparut assez rapidement de la revue qui sembla s'orienter peu à peu, et de façon définitive, vers les conceptions marxistes du monde économique et social. Mes liens avec Mounier se resserrèrent. Quelques mois plus tard, il devait mettre sur pied un comité de rédaction qui n'existait pas encore : il me demanda d'y entrer, et bientôt les différents groupes d'*Esprit* (philosophique, politique, économique) prirent l'habitude de se réunir chez moi, dans le local même d'où allaient sortir, au lendemain de la libération, les *Cahiers Dieu vivant*.

Mais en même temps qu'un labeur presque quotidien nous unissait, Mounier et moi, dans la préparation des numéros de la revue, une certaine divergence commençait à nous séparer sur le plan des idées. Mounier paraissait de plus en plus séduit par le matérialisme historique, et parfois, c'était comme s'il avait espéré pouvoir intégrer à son « personnelisme » chrétien un large morceau de la philosophie marxiste concernant l'homme social. N'est-il pas frappant de constater que, dans un petit volume qui résume sa pensée philosophique au début de cette année 1950, et qui a paru aux Presses universitaires de France au lendemain même de sa mort, il liquide d'un mot l'auteur de *La justice dans l'Église et l'État* (« Ce sont les tentations anarchiques, écrit-il à la page 15, qui ont stérilisé partiellement la grande œuvre de Proudhon ») tandis que des citations d'*Économie politique et philosophie*, à quatre

524. Cf. Léon Bloy, *Le Sang du pauvre* (1909), Rennes, La Part commune, 2009.

525. P. L. Landsberg, cf. *supra*, p. 167.

ou cinq reprises différentes, font corps avec le texte même⁵²⁶ ? Dans ces derniers mois de sa vie, Mounier croyait-il encore à la possibilité de faire passer le monde du « règne de la nécessité » à celui de la « liberté » dans le sens où l'entendait Marx ? Je n'ai aucun moyen de me prononcer sur ce point, n'ayant pas eu depuis la guerre de conversations suffisamment approfondies avec lui.

Pour ma part, peu de temps après être entré à *Esprit*, je commençais à douter de l'efficacité de la « révolution prolétarienne » pour le présent et l'avenir. Non pas que je reconnais inexacte la description phénoménologique de la société donnée par Marx. Bien au contraire, elle me paraissait de plus en plus vraie, et à mes yeux elle ne s'appliquait plus seulement au « capitalisme », mais à toute l'« économie moderne », communiste y compris. Les événements de toutes sortes qui se sont déroulés depuis quinze ans n'ont fait que le confirmer dans mon opinion. L'économie qui a pris naissance dans les derniers siècles du Moyen Âge et que l'on a vue, depuis, se développer à une vitesse de plus en plus accélérée est un phénomène absolument nouveau. Il serait intéressant de se demander dans quelle mesure il est lié en particulier au monde chrétien dont il constituerait une déviation en tant que manifestation de la volonté de puissance d'un homme qui a découvert dans le christianisme le sens de l'infini. Il s'est, en tout cas, propagé sur toute la terre de concert avec lui, et en contradiction avec ses valeurs spirituelles. Cette économie est un terrain en perpétuel mouvement où peuvent prendre racine les idéologies les plus monstrueuses : le nazisme, le communisme, et en général les conceptions totalitaires du monde sont impensables dans l'antiquité ou au Moyen Âge ; il leur faut, pour qu'elles puissent vivre quelques années, cette économie de la technique où l'homme est réduit à l'état de matériel humain, et passe dans le fourgon à gaz comme les détritiques dans le fourneau qui les consume. Si j'avais pu me faire pendant quelques mois des illusions sur la « révolution prolétarienne », parce que j'ignorais à peu près tout de la Russie, m'étant méfié, avec juste raison d'ailleurs, des injures adressées par certains partis et certains organes politiques à la Russie soviétique, ces illusions ne tardèrent pas à s'écrouler quand je consultais des documents sûrs. La « nécessité » de l'économie moderne ne pouvait être détruite par la révolte du pauvre ; ce que Marx appelait la « révolution prolétarienne » ne faisait que masquer le passage du « capitalisme privé » au « capitalisme d'État ».

Tandis que Mounier croyait encore à l'efficacité, pour la liberté du monde, d'une révolution prolétarienne, pourvu qu'elle fût teintée sérieusement de christianisme, j'avais perdu tout espoir de ce côté ; la société était bien, comme l'avait vu Marx, le « règne de la nécessité », et cette nécessité, bien loin d'être brisée par des moyens

526. En effet, *Économie politique et philosophie* est cité quatre fois dans *Le personnalisme* de Mounier.

révolutionnaires, ne pouvait que se rassurer par le développement et le perfectionnement de la technique. Un demi-siècle de révolutions et de guerres était là pour prouver que « la puissance concrète au-dessus des hommes » continuait « à contrecarrer nos attentes et à réduire nos calculs à néant ». Bien plus : ni la morale, ni même le « spirituel » dans le sens immanent où le mot est trop généralement entendu, ne pouvaient avoir le moindre effet sensible sur l'évolution de la société. Le monde de l'asservissement et de la destruction de l'homme ne pouvait être contrebattu par une technique plus raffinée, plus subtile, mais rompu seulement par l'irruption, dans le monde visible, d'un monde invisible ayant ses racines dans la Transcendance : celui du Pauvre et du Mendiant éternel, de la Sainteté eschatologique, celui du Dieu vivant et de l'Église vivante.

Le premier Cahier *Dieu vivant* devait voir le jour à Pâques 1945, c'est-à-dire dix ans après ma première visite à Mounier. Notre amitié ne souffrit pas en quoi que ce soit de cet événement, et il est probable que si les circonstances permirent à *Esprit* et *Dieu vivant* d'avoir le même éditeur depuis cette date, ce n'est pas là l'effet d'un pur hasard⁵²⁷.

527. *Dieu vivant* était, comme *Esprit*, édité par Le Seuil. Une publicité pour le n° 1 de *Dieu vivant* couvrait la troisième de couverture du n° d'avril 1945 d'*Esprit*. Deux mois plus tard, Mounier écrivait à son propos : « Devant le concordisme et l'éclectisme qui signent les décadences, [d'aucuns] réagissent par un retour à l'austérité des théologies négatives, une affirmation passionnée de l'ineffable et du drame spirituel. / Nous trouvons un témoignage de cet esprit dans la naissance toute récente de *Dieu vivant*, cahiers apériodiques publiés par les Éditions du Seuil. Dieu est mort ? Les collaborateurs de *Dieu vivant* répondent : les chrétiens sont complices du meurtre. "Les Cahiers, nous dit-on, regroupent des hommes que rapprochent à la fois le goût des valeurs religieuses authentiques et le dégoût d'un certain christianisme dégradé qui a perdu son caractère de foi vivante pour n'être plus qu'une structure sociale." [...] *Dieu vivant* répond à un tempérament [...] eschatologique. Sans forcer l'analogie, nous y verrions plutôt l'homothétique, en milieu de foi, des tempéraments spirituels qui, en milieu athée, se classent du côté de Camus ou de Bataille : un mélange d'apreté lucide et de désir mystique, le sentiment que l'ascèse du Rien est nécessaire pour rejoindre le Tout. C'est dire que derrière les catholiques de l'équipe, on aperçoit l'ombre de Bloy, derrière les protestants, celle de Barth, et derrière les uns et les autres, les trois noms sont avoués : Kierkegaard, Dostoïevsky, Nietzsche – les spirituels de l'abrupt contre les spirituels des harmonies prématurées. Il y a là une note très moderne qui particularisera peut-être le christianisme de ces *Cahiers* pour l'observateur futur, mais qui l'insère aussi dès qu'il se peut pour une doctrine d'espérance, de la sensibilité humaine et désespérée de l'époque. / On pourrait craindre que, par ce biais, ne prenne autorité, dans l'acte de foi, une sensibilité d'apocalypse aussi étrangère à la foi que le goût des consolations, aussi impure, sous une protestation de pureté. Car le *nada* des mystiques ne se trouve pas dans une recherche de l'horreur sacrée : il est par-delà l'horreur comme par-delà les douceurs spirituelles. Le sens de la transcendance ne se mesure pas à la crainte et au tremblement qu'il déclenche dans un tempérament ou dans une époque portés aux sentiments sévères : il n'est pas moins rigoureux dans un chant du Poverello ou une lettre de François de Sales. On pourrait

Je ne l'avais pas revu depuis le début de l'hiver. Nous nous rencontrâmes exactement huit jours avant sa mort, à un déjeuner au Centre des Intellectuels catholiques, présidé par Mgr Feltin⁵²⁸. Il ne me dit pas qu'il souffrait du cœur, et je le trouvais plutôt moins fatigué que d'habitude. Nous échangeâmes quelques mots avant de passer à table : il me confirma une lettre qu'il m'avait adressée la semaine précédente où il exprimait le désir de reprendre dans les mois qui allaient venir un contact plus suivi avec *Dieu vivant*.

•

Mounier se dresse sur la toile de fond tragique et sanglante des premières années du xx^e siècle, au moment où elle va descendre dans les soubassements de l'histoire, comme une des grandes figures de l'Église des Temps modernes. C'était un juste, qui n'a jamais eu peur de la pauvreté. Il avait tout abandonné pour se livrer à la tâche qu'il s'était fixée : moins de vingt ans après la mort de Péguy, auquel il avait consacré un de ses premiers essais⁵²⁹, il a voulu renouveler, dans un monde ayant évolué à une vitesse prodigieuse, l'expérience des *Cahiers de la Quinzaine*. Il lui manquait évidemment le génie littéraire et poétique de l'auteur d'*Ève* et du *Mystère des Saints Innocents*, mais dès le premier instant, il trouva en face de lui un public capable de recevoir de façon régulière, une fois par mois, un message pour lequel Péguy, à ses débuts, ne rencontre qu'une centaine de lecteurs.

Sa générosité, son ouverture d'esprit le précipitèrent parfois dans des directions aventureuses ou le jetaient dans les bras de gens pas toujours bien intéressants, ni même très sûrs. Un certain manque de prudence s'alliait chez lui à un égal défaut de rapidité dans le discernement des esprits. Lorsqu'au bout de quelque temps, il prenait conscience de la vérité, comme il avait en horreur les compromissions, c'était

craindre encore qu'à trop écarteler les éléments du paradoxe chrétien, on ne le tourne à une sorte de romantisme sectaire, et qu'on n'en fasse éclater la tension salutaire au profit de folles oscillations entre le péché fervent et le pur amour, entre un désespoir forcené et la quiétude mystique. / L'humanisme catholique des collaborateurs de *Dieu vivant* les garantit contre ce vertige. Leur goût pour l'Église orthodoxe également. Car, fait original, pour une revue de direction catholique, les collaborateurs de *Dieu vivant* appartiennent à des confessions différentes. Ils feront même parfois, disent-ils, entendre "les témoins du Dieu mort". L'immigration russe a provoqué, entre les chrétiens occidentales et l'orthodoxie, un dialogue dont il faudrait fixer l'histoire, peut-être lourde d'avenir. Il semble devoir être un des éléments principaux des échanges ouverts par la nouvelle revue. La note liminaire souligne son importance et sa signification. La pensée catholique occidentale ressent intensément, aujourd'hui, la lassitude du juridisme et du rationalisme latins, où elle estime non sans raison avoir laissé glisser quelques-unes des richesses qu'elle tenait de la méditation grecque » (« La hauteur et la largeur », *Esprit*, juin 1945, p. 108-109).

528. Maurice Feltin était archevêque de Paris depuis octobre 1949 (cf. *Cahiers Mounier*, n° 5, p. 17-19).

529. Cf. *La pensée de Charles Péguy*, Paris, Plon, 1931.

un brusque rejet en arrière. Ces flux et reflux, dans la confiance qu'il accordait aux autres, ont été souvent la source pour lui de grandes souffrances. Il lui est même arrivé d'être dans des situations délicates. Il n'en repartait pas moins aussitôt, et sans perdre courage, vers de nouveaux champs de bataille.

L'idée, qui était restée ancrée en lui, d'une possibilité de transformation du monde par un « personnalisme chrétien », en accord, nous l'avons déjà noté, avec quelques-uns des aperçus économiques et sociaux du matérialisme historique, lui a permis de prendre des positions avancées, devant lesquelles d'autres auraient reculé. Les démocrates chrétiens ont toujours pensé qu'il suffisait de « christianiser » patrons et ouvriers, pour que tout fût arrangé. Mounier, lui, s'était bien rendu compte que le problème était autrement grave, et que le chrétien avait à agir dans un monde bouleversé jusque dans ses fondements : l'existence des oppresseurs et des opprimés, hélas, ne dépendait pas uniquement des dispositions morales de chacun !

A-t-il réussi dans son entreprise ? A-t-il eu une influence quelconque ? Sur les événements, certes pas. S'il avait repéré que la voix d'*Esprit* pouvait les faire dévier vers un peu plus de christianisme, il a dû être profondément déçu. Et pourtant, j'en suis sûr, rien de ce qu'il a donné de lui-même aux autres n'a été perdu. Il savait d'ailleurs que le Christ n'est pas un conquérant, et que le terme de « succès », pris dans son sens pleinement terrestre, n'appartient guère au vocabulaire d'une religion, où l'on est invité à l'imitation d'un Crucifié. L'essentiel pour le chrétien, c'est de « témoigner » pour donner l'éveil aux âmes. Et Mounier a témoigné. Malgré la « puissance concrète au-dessus de nous », dont parlait Marx, et qui ne cesse de nous écraser comme une calotte de plomb, le pauvre qu'il était a témoigné dans la structure même de la société moderne, et à *la face des chrétiens*, que le christianisme de Jésus Christ ne pouvait admettre aucune complaisance, ni pour le capitalisme dans ses excès, ni pour la dictature des États totalitaires.

Et son témoignage paraîtra, avec le recul du temps, d'autant plus essentiel que lui-même n'était pas une moitié de chrétien, un chrétien vague et fumeux, à la manière d'un Tolstoï ou de tant d'autres idéalistes qui veulent reconstruire le monde en niant l'existence de l'Église, uniquement avec quelques déchets d'« idées » chrétiennes. Il était aussi humblement soumis à sa mère l'Église que le dernier des enfants de celle-ci. Il était de ceux, nous pouvons le certifier, toujours prêts à abandonner ce qu'ils ont de plus cher quand ils en reçoivent l'ordre formel des autorités compétentes de l'Église.

Esprit et *Dieu vivant* ont pu quelquefois faire au public l'impression d'être en opposition assez vive. Si l'on a pu croire à un désaccord, c'est là une erreur due sans doute à quelques escarmouches qui étaient inévitables entre deux organes assez proches l'un et l'autre, principalement par une inspiration puisée dans la grande

tradition du catholicisme, mais quand même très différents par le plan de leur activité, l'un plus tourné vers l'engagement temporel, social ou politique, l'autre vers la réflexion philosophique et théologique. Si l'on veut interpréter sagement les positions respectives des deux revues, il me semble qu'il est bon de se rappeler avant tout que *Dieu vivant* est sorti de façon plus ou moins directe d'*Esprit*, et que les relations entre les deux groupements sont toujours restées très amicales : ils se complètent beaucoup plus qu'ils ne se combattent. *Esprit*, dévoré avant tout par son message politique, social, économique, avait dû négliger en grande partie l'aspect eschatologique du christianisme. Il était nécessaire de le restituer au plus tôt, en un temps où, lorsqu'on omet de mettre en lumière un côté essentiel d'une question, on a toute chance d'aboutir sans délai aux pires confusions. Mounier s'est dressé comme un prophète dans les entrailles mêmes d'une société pourrie et sanglante pour lui rappeler quelles étaient les *exigences* du christianisme. Et qu'y a-t-il de plus eschatologique, puisque les béatitudes que le Christ *exige* de nous ne relèvent pas d'une morale, mais sont enracinées dans un ciel éternel et absolu ?

Il est également très important de souligner un autre point de contact. Malgré la diversité des collaborateurs d'*Esprit*, Mounier avait tellement marqué la revue de sa personnalité religieuse qu'il n'y a jamais eu aucune équivoque sur son caractère catholique. Mais il savait que, dans la nuit du monde, il y a des âmes qui, sans appartenir explicitement à l'Église du Pape et des Sacrements, lui appartiennent implicitement. Et il a voulu les entraîner avec lui dans sa marche vers la lumière. De la même manière *Dieu vivant* a cherché à rassembler pour un même combat, autour d'un comité directeur exclusivement catholique, des protestants, des orthodoxes et même des fidèles d'autres religions⁵³⁰.

Enfin il est un point capital sur lequel nous n'avons jamais cessé d'être d'accord ; si le feu du ciel, depuis de nombreuses années, tombe sur la terre un peu plus souvent qu'on ne le désirerait, ce n'est pas pour châtier de tristes multitudes qui « ne savent plus », parce qu'elles ont été écartées de la vie dans le Christ par la turpitude des chrétiens eux-mêmes et par leur complaisance pour les puissances matérielles et intellectuelles de ce monde. « Si nous nous jugions, nous ne serions pas jugés par Dieu » (I Cor. XI, 31). Mounier pensait comme moi que les cataclysmes sur le monde, aujourd'hui, proviennent avant tout de ce que les chrétiens ont oublié que ce mot de saint Paul s'appliquait à eux-mêmes. C'est parce qu'ils interposent entre le christianisme d'autre part, la Croix et la Résurrection de l'autre, toutes sortes de

530. Catholiques : M. Alexandre, H.U. von Balthasar, J. Daniélou, K. Jaspers, P. Klossowski, P. Leyris, M. de Gandillac, G. Greene, R. Guardini, G. Marcel, F. Russo ; Orthodoxes : V. Lossky, L. Massignon ; Protestant : P. Burgelin ; Juif : Martin Buber ; Athées : G. Bataille, J. Hyppolite, M. Leiris, B. Parain ...

choses mesquines et infâmes que le fleuve de feu de l'Amour divin, pour bousculer ces obstacles et ces *impedimenta*, se déverse sur l'humanité comme une cataracte de justice.

Mounier avait-il l'esprit suffisamment synthétique et créateur pour ériger de grandes œuvres dans l'ordre intellectuel ? Je ne le crois pas. Il était plutôt le soldat qui ne quitte jamais le champ de bataille. Ce qui restera de lui dans l'avenir, ce sont ces courts bulletins de combat, où en enregistrant la suite de ses victoires et de ses échecs, il dressait en même temps sa taille de justicier au-dessus du monde des oppresseurs. Mais cette tâche-là n'est pas encore finie pour lui, car il fait partie maintenant de cette troupe de bienheureux qui, à travers les siècles et jusqu'à la fin du monde, ne cessent de clamer devant la face du Seigneur : « Justice ! Justice pour le Pauvre et l'Opprimé⁵³¹ ! »

1^{er} août

Bruno CLÈVES

Emmanuel Mounier

Les Études sociales (Paris)⁵³²

La nouvelle du décès d'Emmanuel Mounier, mort subitement à l'âge de quarante-cinq ans, a soulevé une vive émotion dans les milieux intellectuels, en France et à l'étranger. Éminent penseur et homme d'action, doué d'une grande valeur morale, il s'était attaché à l'idée du « personnalisme », et ce terme restera désormais inséparable de son nom. À ce titre il intéressait vivement les disciples d'Henri de Tourville, qui fut d'ailleurs son précurseur en cette matière : les quelques pages de *Lumière et vie* consacrées à la personne humaine et à la personne divine suffiraient à immortaliser Tourville⁵³³.

Il est regrettable que les écrivains et philosophes célébrant la mémoire d'Emmanuel Mounier n'aient pas cité le nom d'Henri de Tourville après ceux d'Occam, de Descartes, de Leibniz, de Kant, de Maine de Biran, la conspiration tenace du silence ourdie contre ce grand savant n'ayant pas encore été déjouée. N'avait-il pas écrit : « Un être qui a la personnalité comme l'homme est incontestablement supérieur,

531. Psaume 82,3.

532. *Les Études sociales* (1935-1940, et 1948-), organe de la société d'économie et de science sociales (École de Le Play), dont le président était à l'époque Roger Grand (1874-1962), historien du droit et agriculteur.

533. H. de Tourville (1842-1903), prêtre et sociologue, disciple du réformateur social Frédéric Le Play (1806-1882), promoteur de la « nomenclature des faits sociaux », auteur entre autres de *Lumière et vie : notes et fragments* (Paris, Bloud et Gay, 1924).

par là, à tout être qui n'a pas la personnalité », et n'ajoutait-il pas : « La personnalité est ce qui fait de l'homme le chef-d'œuvre de la création » ?

Des rapprochements multiples et intéressants pourraient d'ailleurs être établis entre certaines pensées de Mounier et d'Henri de Tourville ; le premier écrivait : « Je n'existe que dans la mesure où j'existe pour autrui⁵³⁴ » ; le second avait dit : « Quand on sonde bien cette notion de la personne, on est amené à penser que la personnalité ne va pas sans la société, qu'une personne ne va pas sans être destinée à la société. »

Mais alors qu'Henri de Tourville, s'étant engagé dans la voie ouverte par Le Play, marchait sans hésitation, projetait une vive lumière sur les événements, Mounier, comme le faisait remarquer Mauriac, se débattait au milieu de contradictions, s'efforçant d'unir le personnalisme au marxisme, autrement dit de marier l'eau et le feu⁵³⁵. C'est que ce dernier n'avait pas la profonde culture scientifique de son précurseur le plus direct. Henri de Tourville fut, en effet, non seulement un disciple de Biran, de Gratry⁵³⁶ et de Claude Bernard, digne de ses maîtres en philosophie, mais aussi un savant entraîné de longue date à l'application de la méthode de recherche scientifique.

Étant donné sa vaste intelligence, son vif souci de découvrir la vérité, il y a lieu de penser que Mounier aurait évolué, aurait compris qu'être communautaire c'est être retardataire ; des contacts allaient être établis entre lui et des sociologues expérimentaux. La mort est venue implacablement empêcher le dialogue.

534. E. Mounier, *Le personnalisme*, p. 40.

535. F. Mauriac, « L'exemple d'Emmanuel Mounier » (*Cahier Mounier*, n° 5, p. 79-80).

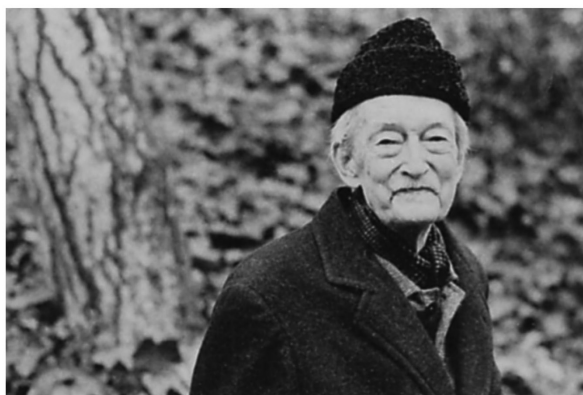
536. Alphonse Gratry (1805-1872), réformateur de l'Oratoire de France et philosophe, auteur entre autres des *Sources de la régénération sociale* (Paris, Girard, 1871).

philosophica

MARITAIN ou la libération des vérités captives

politique et société

sylvain guéna



PRESSES UNIVERSITAIRES DE RENNES

CHRONIQUES

I. COLLOQUES

A. JOURNÉE DE GRENOBLE (4 octobre 2019)

Le 4 octobre 2019, nous nous sommes retrouvés à Grenoble pour commémorer le souvenir de Mounier par l'apposition d'une plaque sur la maison où il a vécu au 11, Grand Rue. Une centaine de personnes étaient réunies dans l'émotion d'un moment que nous attendions depuis longtemps. Vous trouverez ci-après les interventions de Martine Jullian – alors adjointe au patrimoine de la ville de Grenoble –, de Marie-France Motte – épouse de Jean-Philippe Motte dont l'action municipale à Grenoble, en qualité d'adjoint à l'urbanisme, s'est directement inspirée de la réflexion du fondateur d'*Esprit* – et de Jacques Le Goff.

À cette occasion, nous avons fait le choix d'organiser une journée d'étude autour du thème « Mounier à Grenoble », suivie par une cinquantaine de personnes, et cela en dépit de l'épais silence du *Dauphiné libéré* qui nous a seulement gratifié de quelques lignes de bas de page publiées le jour même de notre rencontre. Nul n'est prophète en son pays, on le sait... mais tout de même !

À la demande de nombre d'entre vous, nous avons décidé de porter à la connaissance de tous les membres de l'AAEM les communications de ce moment convivial où sont successivement intervenus Yves Roullière pour un cadrage biographique des vingt premières années de Mounier, Pierre Fournier sur les Davidées, Gérard Lurol sur Mounier et Jacques Chevalier, et Jacques Le Goff sur l'éventuelle influence de Mounier sur l'action d'Hubert Dubedout qui fut maire de Grenoble de 1965 à 1983 et député de 1973 à 1983¹.

1. Goulven Boudic, qui intervenait sur la période d'Uriage de Mounier, ne nous a pas transmis son intervention.

1. DÉVOILEMENT DE LA PLAQUE EN HOMMAGE À EMMANUEL MOUNIER (11, GRANDE RUE)

Emmanuel Mounier

Martine JULLIAN²

Pour nombre de Grenoblois, « Mounier », c'est d'abord un lycée, campé à l'orée des quartiers sud, et qui a aussi donné son nom à une station de tram. Un lycée qui, face aux ancêtres que sont « Champollion » – dit « Campo » – et « Stendhal », a longtemps fait office de lycée « nouvelle génération », témoin de l'accroissement conjugué de la ville à l'époque des Jeux Olympiques et du nombre de jeunes qui poussent leur scolarité jusqu'au baccalauréat. Un lycée qui, construit en 1963, allait trouver quelques années plus tard son prolongement culturel dans l'édification de la Maison de la Culture et du Conservatoire proches.

Mais ce que les Grenoblois savent moins, c'est qu'Emmanuel Mounier est né à Grenoble, en 1905, au 56 quai Perrière, un petit immeuble qui ne paie pas de mine aujourd'hui, et que la famille a vite abandonné pour s'installer ici, 11 Grande Rue. Son père était pharmacien, d'une famille très catholique.

Et puis, ce que les Grenoblois ne savent peut-être pas vraiment non plus, c'est qui était Emmanuel Mounier. C'était un philosophe, un intellectuel. À ne pas confondre avec Jean-Joseph Mounier, l'homme du quai, l'homme de la Révolution, le politique, élu représentant du Tiers État aux États généraux.

Emmanuel fait ses études de philosophie à l'université de Grenoble de 1924 à 1927, où il a comme maître une personnalité qui le marquera fortement : Jacques Chevalier, dont nous retiendrons en l'occurrence, non pas la face politique du ministre de Pétain, mais le professeur de philosophie hors pair, dont nous allons entendre parler cet après-midi. Reçu à l'agrégation de philosophie, Mounier enseigna en lycée, mais, peu porté à l'enseignement, et plutôt que de finir sa vie en occupant une chaire confortable de professeur à la Sorbonne, il préféra les aléas de l'activité intellectuelle, qu'il matérialisa, si je peux dire, par la création de ce mouvement qu'il appellera le « personnalisme ».

Emmanuel Mounier philosophe. Mounier est l'inventeur du personnalisme et le fondateur de la revue *Esprit*, la bien nommée, si l'on peut se permettre de résumer

2. Conseillère municipale déléguée au patrimoine historique et à la mémoire (Ville de Grenoble).

l'une des personnalités les plus marquantes du xx^e siècle à ces deux mots, qui pourtant le définissent bien tout entier.

Le personnalisme. Demandons à Emmanuel Mounier lui-même ce qu'il entend par là : « Nous appelons personnaliste toute doctrine, toute civilisation affirmant le primat de la personne humaine sur les nécessités matérielles et sur les appareils collectifs qui soutiennent son développement. » Je le cite encore : « Je n'existe que dans la mesure où j'existe pour autrui, à la limite : être, c'est aimer. »

Le personnalisme, c'est « une matrice philosophique », a pu dire Jean-Marie Domenach, ancien directeur de la revue *Esprit*. Le personnalisme, c'est l'affirmation de la dignité inaliénable de la personne humaine : le fondement même des droits de l'homme. C'est le refus de tout rapporter au matériel : « L'ambition était de rendre la vie de l'esprit présente au monde » (François Faure, théologien, auteur d'une thèse sur Emmanuel Mounier).

Inspiré par la foi chrétienne, Emmanuel Mounier ne se limite donc pas à une œuvre confessionnelle, comme aurait pu le faire un théologien, mais il propose une réflexion sur le monde à construire, à laquelle sont invités croyants de toutes religions et incroyants.

« Le spirituel commande le politique et l'économique. L'esprit doit garder l'initiative et la maîtrise de ses buts, qui vont à l'homme par-dessus l'homme et non pas au bien-être », écrit-il dans le n° 1 de la revue *Esprit*. On aurait dit que déjà la société de consommation se profilait à l'horizon.

Emmanuel Mounier n'était pas seulement un intellectuel passif, c'était aussi un homme d'engagement.

Dans sa jeunesse, il fit l'expérience de la misère en visitant les quartiers déshérités de Grenoble.

Durant la guerre, après avoir été intéressé un court moment par certaines orientations du gouvernement de Vichy concernant la politique de la jeunesse, il rejoignit le mouvement de Résistance *Combat*, se réfugiant alors à Dieulefit, terre d'accueil, où se retrouvèrent des intellectuels, des écrivains, des artistes, juifs et non-juifs, à l'ombre de l'école Beauvallon, dont la fondatrice, Marguerite Soubeyran, organisa la résistance armée en regroupant les réfractaires au STO.

Après la guerre, il participa à la réconciliation franco-allemande et, en 1948, il créa le Comité français d'échange avec l'Allemagne nouvelle. Cette importance de l'échange, de la fraternité, du partage, dirait-on aujourd'hui, fondée sur un socle de valeurs communes, est au cœur de toute sa pensée et de son action. Au lendemain de la guerre, la pensée personnaliste est le creuset de l'idée européenne.

Il meurt le 22 mars 1950, jeune, beaucoup trop jeune, il avait 45 ans à peine. Mais sa pensée lui survivra, elle surprend encore aujourd'hui par son actualité. Quant

à la revue *Esprit*, elle existe toujours et, devenue revue de référence, elle fait plus que jamais preuve d'une grande vitalité.

Emmanuel Mounier fut un éminent représentant de l'humanisme du xx^e siècle. Primauté du spirituel sur le matériel, primauté de la personne sur l'individu, considération pour autrui, fraternité entre les peuples, attachement à la liberté, sont autant de points d'ancrage auxquels, en dehors de toute croyance, en dehors de tout sectarisme, en dehors de tout système, nous pouvons, nous devons croire encore aujourd'hui.

*

Un jalon dans la ville

Marie-France MOTTE³

Je vous remercie de m'offrir de dire ici quelques mots. Je le fais, hélas, à la place de Jean-Philippe Motte, qui avait tant et si longtemps souhaité que cet hommage puisse être rendu à un homme dont il avait presque tout lu et relu, et qui l'aura nourri tout au long de sa vie. À quoi s'ajoute un compagnonnage presque ininterrompu avec la revue *Esprit*. Il est émouvant – et juste, je crois – que son nom soit ici un moment associé à celui de Mounier.

Lorsque, Grenoblois ou touristes, nous déambulerons dans cette rue passante, au cœur de la ville, j'espère que cette plaque discrète, à l'image de celui qu'elle honore, éveillera notre curiosité et nous donnera l'envie de le découvrir, si ce n'est déjà le cas, ou de mieux le connaître.

Et ainsi pourrons-nous mieux saisir l'inouï de son actualité en ces temps quelque peu accablants de « désordre établi », pour reprendre ses mots. Comme lui, nous vivons des temps d'urgence, même s'il n'y a pas lieu de les confondre. Nous ne pouvons rester les bras ballants, dans l'inaction, dans la pseudo-pensée qui insidieusement nous formate, la vindicte des mots qui instille la haine ou, tout aussi grave, le mielleux de la bonne conscience.

Je formule le vœu que cette plaque nous relie aux lieux et aux personnes qui tous portent sa mémoire, ouvre l'avenir et, pour ce faire, suscite le désir de lire son œuvre.

Parmi ces lieux, j'en choisis d'abord un pour honorer son épouse : Bruxelles, où il rencontra Elsa Leclercq, devenue Paulette Mounier. Elle aura été partie prenante de tous les engagements d'Emmanuel, et, bien au-delà de la mort prématurée de

3. M.-F. Motte (1943-2021), longtemps éducatrice en milieu populaire, présida le Centre régional d'information sur les droits des femmes et coprésida l'association Femmes SDF.

son mari, de la diffusion d'une œuvre qu'il appartient de garder vive. Mais Bruxelles aussi comme témoin de son engagement pour l'Europe. Bruxelles encore, où il fut un court moment professeur de philosophie au Lycée Français. C'était à l'époque un tout petit lycée au centre de la ville, proche de la Gare de Midi. C'est là que mon propre « prof de philo » me le fit découvrir. D'abord par la lecture d'un petit livre bleu, disons plutôt couleur lavande comme celle de Dieulefit : *Introduction aux existentialismes*. J'aime ce pluriel, qui dit l'ouverture et l'envergure d'une pensée peut-être inclassable. Depuis, ce lycée a déménagé et est devenu un immense établissement. Il se nomme Jean Monnet ; la plus grande salle de réunion porte le nom de celui que nous honorons aujourd'hui.

Revenons ici, à Grenoble. Quand on parle de Mounier, c'est encore à un lycée qui porte son nom que l'on pense le plus souvent.

À Grenoble, dans notre région, en France, en Europe, tant d'autres lieux, tous ceux qui les animent fabriquent patiemment les liens qui font société : lieux d'enseignement, librairies, bibliothèques, maisons d'édition et d'autres encore bien sûr liés à la culture et au débat, comme la Maison de l'International. Mais aussi lieux souvent modestes où s'invente la solidarité, lieux qui portent le souci des personnes, le soin de l'autre. Tâches décisives pour Mounier car le soin est un humanisme, comme l'écrit le philosophe.

Jalon dans la ville, c'est aussi à ces personnes que cette plaque se réfère. Elle évoque la vie d'Emmanuel Mounier, si courte, trop courte sans doute, mais vigoureuse et féconde, et qui nous oblige – notamment les plus jeunes – à prendre maintenant le relais.

Le dévoilement de cette plaque est un événement qui nous engage à raviver l'espérance, celle dont Péguy parle si bien.

*

Une commémoration

Jacques LE GOFF

Chers amis, merci de vous être associés aussi nombreux à ce moment d'hommage à la mémoire d'Emmanuel Mounier, au lieu même où il a vécu durant près de vingt ans, de ses 3 ans à ses 22 ans. Il a aimé ce lieu où il est d'ailleurs revenu assez souvent jusqu'à la fin de sa courte vie pour les vacances de Noël et d'été.

Merci aussi, bien sûr, M^{me} Jullian, pour votre belle évocation de la figure de Mounier et merci d'avoir donné suite favorable à la demande d'un signe de reconnaissance que j'avais formulée, il y a quatre ans, en compagnie de Jean-Philippe Motte, hélas aujourd'hui absent.

Nous souhaitions en effet depuis longtemps – nous, *Association des Amis de Mounier* – qu'une plaque commémorative rappelle le souvenir de ce grand Grenoblois qui a marqué de son empreinte le xx^e siècle sans que l'on fasse toujours justice de sa place éminente dans le débat intellectuel et de son influence sur plusieurs générations, particulièrement dans le monde des militants. Je pense entre autres, parmi les plus connus, à Jacques Delors que j'ai entendu dire à mon prédécesseur Guy Coq : « Vous savez que lorsque vous me parlez de Mounier, je suis à vos ordres » ; je pense aussi à Michel Rocard, à Lech Walesa, à Tadeusz Mazowiecki, l'ancien premier ministre polonais, à Vaclav Havel et à tant de ceux qui ont combattu pour la liberté et la libération dans les pays de l'Est, en Amérique latine et en Afrique où Mounier demeure très lu et influent.

Car à la différence de ses contemporains immédiats, Sartre et Aron, compagnons d'agrégation en 1928, en se distinguant aussi de Camus de huit ans son cadet, Mounier n'a pas seulement voulu penser l'homme et son univers. Il a aussi souhaité l'aider à vivre en l'amenant à découvrir le sens de sa vocation de personne qui est de présence et d'engagement dans la vie de la cité. Et cela dans un mouvement concomitant d'approfondissement de sa vie intérieure. Dans son dernier petit livre, le « Que sais-je ? » sur *Le personnelisme*, il écrira dans un résumé saisissant : « L'être personnel est générosité. »

Il ne s'est pas borné à mettre la personne en concepts, dans l'atmosphère confinée d'un tour d'ivoire. Ce qu'il en a dit, il l'a vécu en s'attachant constamment à authentifier son dire par son faire, par ses choix de vie. Lui, le brillant agrégé de philosophie, deuxième en 1928 derrière Raymond Aron, sans être passé par Normale Sup, va vite quitter l'enseignement pour se vouer entièrement à la revue *Esprit* qu'il crée en 1932 en vue de penser la société alors en proie à une crise majeure à la fois économique et spirituelle. Ce qui l'amènera à tracer les « lignes d'orientation » d'un changement de grande ampleur visant la libération de la personne. Et, toujours par souci de cohérence, il fera le choix d'un mode de vie modeste par solidarité avec les déshérités de la société dont le sort n'a cessé de le préoccuper. Au point d'écrire à son ami André Depierre, deux jours avant sa mort prématurée à 45 ans : « J'insiste beaucoup pour qu'ensemble nous trouvions ce moyen d'entrer dans les souffrances et les luttes des travailleurs... Ne croyez pas qu'en vous demandant cela, je veuille payer la dîme d'une bonne conscience. Je voudrais, avec ma femme, donner au moins

un peu et me préparer au jour où les événements peut-être nous pousseront à donner tout⁴. »

Si l'Association des Amis de Mounier poursuit son travail de diffusion de sa pensée par la réédition de ses textes (nous travaillons à la publication de ses *Œuvres complètes* en 7 volumes), c'est pour l'évidente raison d'une réelle pertinence, on peut même dire d'une forte actualité de sa pensée en ces temps de crise encore plus globale que celle qui a présidé à la naissance de son œuvre. Face à la peur du vide intellectuel et spirituel qui gagne notre société, nous avons la conviction que cette œuvre offre une alternative des plus solides non seulement pour charpenter les existences personnelles mais aussi pour inspirer la réflexion collective sur l'économie, une « économie décentralisée jusqu'à la personne », disait Mounier, sur le politique à réarticuler plus fortement que jamais au prophétique, sur le social et le culturel en proie aux vertiges d'une autonomie déboussolée. Plus qu'un maître à penser, Mounier peut être aujourd'hui encore un maître à vivre, un pourvoyeur de sens. Telle est notre conviction, et le sens de notre action en tant qu'Association des Amis d'Emmanuel Mounier. Et si vous souhaitez nous rejoindre, vous êtes les bienvenus !

4. *Esprit*, décembre 1950, p. 906.

2. MOUNIER À GRENOBLE (MAISON DE L'INTERNATIONALE)

Les vingt premières années de Mounier

Yves ROULLIÈRE⁵

Je vais donc présenter à grands traits la relation que Mounier a entretenue avec Grenoble. Je m'appuierai sur différents documents, en particulier la biographie qu'Albert Béguin avait conçue pour le numéro spécial d'*Esprit* de décembre 1950 consacré à Mounier – biographie constituée de témoignages, d'extraits d'entretiens et de lettres – qui annonce l'ouvrage édité par Paulette Mounier intitulé *Mounier et sa génération*. J'ai pu aussi profiter de l'aide de Martine Mathieu-Mounier et de Sylvain Guéna que je remercie.

Un mois avant sa mort, Mounier écrivait dans une lettre au colonel dauphinois Xavier de Virieu : « Savez-vous que je suis dauphinois ? Né à Grenoble. Rien à voir, je crois, avec le conventionnel baron préfet de l'Empire, si j'en juge au grand-père paysan et l'arrière-grand-père charpentier, et à celui d'avant agent commercial. Mais j'ai là-bas un quai préfabriqué à mon nom : c'est commode, je suis même dispensé de cette ambition suprême ! »

On voit, s'il en était besoin, combien ses origines sont, jusqu'à sa mort, restées présentes dans la mémoire de Mounier. Les Mounier n'étaient pas une vieille famille grenobloise, contrairement à celle du baron, ministre de Napoléon I^{er}, et fils du révolutionnaire Jean-Joseph. Du côté paternel, ils provenaient de Vinay, à 40 km à l'ouest de Grenoble (porte du Grésivaudan), et du côté maternel (côté Laurent) de Tullins, à 30 km de Grenoble et à une dizaine de Vinay. Les ascendants sont d'extraction paysanne et artisanne, bien que les grands-pères de Mounier soient d'un côté coiffeur, de l'autre boulanger restaurateur. Le père de Mounier, Paul (1874-1956), fera quant à lui des études de pharmacie à Grenoble, où il exercera toute sa vie en tant qu'employé au sein d'un grand établissement du centre. L'homme est fragile nerveusement et impose le plus grand silence à la maison⁶. Au tout début du siècle il s'installe avec son épouse Baptistine Laurent (1872-1954) au 56, quai Perrière, où naîtront Madeleine

5. Vice-président de l'AAEM, co-éditeur des *Entretiens* de Mounier (avec B. Comte, Rennes, PUR, 2017) et éditeur des *Œuvres complètes* (t. I : PUR, 2020) du même.

6. Nul doute que ce léger déséquilibre paternel rendra le jeune Mounier sensible à la psychologie.

en 1901 puis Emmanuel en 1905. En 1908, la famille déménage au 11, Grand Rue où Mounier vivra jusqu'à ses 22 ans, et où il retourna périodiquement jusqu'à sa mort à l'âge de 45 ans.

D'après le témoignage des proches, Emmanuel était un enfant calme, bien qu'un peu têtue. Il entre à l'école primaire à 5 ans $\frac{1}{2}$, sans être un élève brillant, et même plutôt apathique. Mais peu à peu les enseignants comprirent que sa lenteur était due au fait qu'il voulait tout comprendre à fond. À cette époque, une otite mal soignée lui fit perdre l'ouïe, peu à peu, à une oreille. En 1917, il entre au Collège de Grenoble (futur Collège Champollion). Ses instituteurs souhaitaient le voir passer directement en 5^e, mais lui refusa « pour ne rien perdre de l'enseignement ». C'est un très bon élève, bien que moyennement à l'aise en mathématiques. L'année de la 5^e précisément, il perd un œil après avoir reçu une pierre lancée par un camarade.

En 1920, au moment où il entre en classes scientifiques au Lycée de Grenoble (futur Lycée Champollion), sa sœur Madeleine, trop turbulente au goût de ses parents, est envoyée en pension, remplacée aussitôt par ses grands-parents maternels (Tullins). Pour ces deux bachots il choisit le latin et le français, puis la philosophie avec comme professeur Armand Frossard, socialiste affirmé, agrégé en 1909 en même temps que René Le Senne, et dont les appréciations dénotent aussi un intérêt prononcé pour la psychologie. Durant cette année, il a affaire à deux stagiaires agrégatifs : Paul Belmont (proche de Chevalier) et Jean Tavernier. C'est aussi à cette époque qu'il fait la connaissance de celui qui deviendra son ami intime, son quasi-frère : Georges Barthélemy, qui l'initie aux grands textes littéraires.

Le premier tome des *Œuvres complètes* publie dix dissertations de cette année-là, dissertations assez impressionnantes pour un jeune homme de 17 ans capable d'intégrer en aussi peu de temps autant de lectures (de Platon à Bergson, en passant par les philosophes des Lumières, les moralistes et les scientifiques, les sociologues et les psychologues) ; de l'autre, on voit à l'œuvre une pensée très vivace, généreuse, clairement à l'aise avec les dimensions métaphysiques, éthiques et psychologiques de cette matière, et peut-être moins avec ses dimensions logique et épistémologique (malgré sa formation initiale)⁷.

Passé son bac (mention très bien en philosophie), il se propose de passer un certificat de chimie (PCN) en vue d'entrer à l'école de médecine et de pharmacie place Victor Hugo. Pourquoi ce choix ? Il semble que les parents lui aient souvent suggéré de faire médecine, voie proche de celle de son père... Quoi qu'il en soit, cette

7. Cf. E. Mounier, *Œuvres complètes*, t. I, Rennes, PUR, 2020, p. 465-519. On trouvera dans ce même volume une présentation d'Y. Roullière, qui emprunte un certain nombre d'éléments à la présente intervention (p. 13-28).

préparation se révéla vite désastreuse pour Mounier, qui vers Noël tombe dans une assez grave dépression avec des goûts suicidaires. En mars, il fait une retraite fermée à la villa Saint-Hugues à Saint-Égrève, retraite animée par Auguste Décisier, jésuite aumônier de l'ACJF, l'Association catholique de la jeunesse française, dont Mounier était membre. Cette retraite, selon ses propos, se révéla « lumineuse ». Il fait alors le choix d'interrompre le PCN et de s'inscrire à la faculté des Lettres, place Verdun, section philosophie.

Si dans ses études de médecine le père de Mounier pouvait le guider, en matière philosophique, il devait déléguer son autorité à un autre. Il se trouve que Mounier avait assisté à des conférences de Jacques Chevalier sur Malebranche et César Franck qui l'avaient enthousiasmé. En personne, le père de Mounier confia alors son fils à Chevalier à la fin d'un cours.

Après avoir récupéré psychologiquement et physiquement, Mounier entra en octobre 1924 à la faculté de Grenoble, non sans avoir écrit pour lui-même une sorte de vade-mecum, une ligne de conduite spirituelle, intitulée « Méditation sur l'égalité d'humeur⁸ ». Il y prône une sorte d'équanimité pour atteindre la paix, dût-il endurer souffrances et humiliations. À ce sujet je voudrais citer Albert Béguin qui décrit à merveille l'état d'esprit ou l'esprit tout court de Mounier : « Il n'est pas ce qu'on appelle un être "influçable" alors qu'en apparence il se soumet passivement à l'action et à l'exemple d'autrui ; une lente incubation secrète lui permet d'assimiler ce qu'il accueille et de le faire sien, dans l'attente d'autres révélations. Une longue patience le prépare à ces soudaines reprises de soi par lesquelles, d'un bond, il reconquiert sa liberté et, riche de tout l'acquis, se tourne vers de nouvelles acquisitions. Sous les métamorphoses de sa remarquable souplesse, on discernera après coup la ligne fermement maintenue de la démarche à laquelle il s'est tenu avec un entêtement de montagnard. »

Les liens entre Mounier et Chevalier sont si forts que Chevalier proposera à Mounier dès la première année de participer au Groupe de travail en commun qu'il avait fondé en 1920 et qu'il réunissait villa Primerose à La Tronche. Il s'agissait d'un groupe informel constitué d'amis et surtout d'élèves – anciens et actuels – de Chevalier. Mounier fut vite chargé de remplacer Jean Guittou au secrétariat de ce groupe ; il rédigeait le verbatim des débats, les faisait imprimer et les envoyait aux membres du groupe. Il croise ou recroise là, entre autres, les jeunes philosophes Jean Anglès d'Auriac, Paul Belmont, Louis Maggiani, etc.

L'autre figure importante pour Mounier à cette époque fut sans conteste Émile Guerry (1891-1969), de quinze ans l'aîné de Mounier, né à Grenoble, où il a entre-

8. *Ibid.*, p. 521-532.

pris des études de droit pour devenir avocat. En 1912, il entre au séminaire, mais dès 1914, il est mobilisé comme homme de troupe (il monta cinq fois sur le front de Verdun). Après-guerre il reprend ses études au séminaire, tout en achevant son droit par une thèse soutenue en 1921 sur les syndicats libres féminins de l'Isère. Il est ordonné prêtre en 1923 ; et, en 1925, à son retour de Rome où il achève un doctorat de théologie, on le nomme administrateur de la paroisse Saint-Laurent, dans un quartier très pauvre peuplé de nombreux immigrés italiens. C'est à ce moment-là que Mounier le rencontre. En effet Guerry participe au Centre Universitaire catholique animé par les jésuites et l'ACJF, où il donne notamment un cours de christologie que Mounier suivra assidument, tout en s'engageant à la Conférence Saint Vincent de Paul pour apporter aide et assistance aux familles de la paroisse dans le besoin. Ce fut le premier contact de Mounier avec les classes pauvres ; c'est là qu'il a pu commencer à se former à l'action politique de terrain, et j'ajouterai avec une attention particulière pour la condition féminine : j'ai dit que Guerry s'était intéressé à la structure des syndicats féminins, mais c'est également lui qui, au début des années 1930, cofondera à Grenoble l'Institut des Petites Sœurs des Maternités catholiques pour permettre à des ouvrières d'accoucher en toute sérénité. C'est un point important, car bien des figures tutélaires de Mounier seront féminines : sa sœur Madeleine, qui sera sa confidente jusqu'au bout, Thérèse de Lisieux, Jeanne d'Arc (via Péguy), puis Madame Silve, Madame Daniélou et bien sûr sa future épouse Paulette. Et je rappelle que le numéro de juin 1936 consacré à « La femme est aussi une personne » est le seul ensemble d'articles sur le sujet de cette époque, qui, d'après certaines féministes, est encore lisible aujourd'hui.

Mais revenons à l'époque de Grenoble. Durant le premier trimestre de 1926, l'événement culturel local le plus important fut la série de sept conférences données par Jacques Chevalier sur Bergson. Événement tel que Mounier prit ces conférences en sténo en vue d'en faire un ouvrage qui parut simultanément chez Plon à Paris et chez McMillan à New-York. Événement important dans une ville qui comptait à l'époque 85 600 habitants, 1 000 élèves en lettres, ce qui faisait de la faculté des Lettres de Grenoble la plus importante de France après Paris – sans oublier les 2 000 élèves étrangers toutes facultés confondues, très assidus aux conférences présentées par la faculté des Lettres sur l'histoire et la géographie, la littérature, la peinture et la philosophie françaises, ainsi que sur la région dauphinoise.

L'événement des conférences de Chevalier fut tel, disais-je, que l'amphithéâtre de la place Verdun s'avéra trop petit, et que l'on dut déplacer les conférences vers l'amphithéâtre de l'Institut électrotechnique (futur polytechnique), rue Félix Viallet, où il fallut encore refuser du monde. On finit alors par se retrancher dans la salle de concert du Vieux Temple, actuelle salle Olivier Messiaen. L'événement fut tel enfin

que Mounier se décida à en faire un article pour la toute jeune revue *La Vie catholique* dirigée par Francisque Gay, proche du PDP (parti démocrate chrétien) et de l'ACJF. Voici le début de l'article : « Un amphithéâtre, en province. Cinq heures du soir. Dans le vaste vaisseau de quinze cents places la foule s'entasse "comme au cinéma". Et pourtant le silence est lourd d'attention : il semble qu'il ne reste plus, de tout ce public disparate, distrait pour une heure de son agitation, qu'un faisceau d'âmes tendues dans une prière confuse à la vérité. » Suit le portrait élogieux de Chevalier et de son éloquence : « C'est ainsi que deux mois durant, en pleine après-midi de semaine, à Grenoble, dans ce Dauphiné qu'on nous dit méfiant des hommes et positif en idées, un philosophe a réussi ce prodige de réunir, par la seule annonce des grandes questions éternelles, un public tel que dès la seconde conférence il fallait refuser trois cents personnes aux portes et bientôt songer à de plus vastes locaux. [...] Jacques Chevalier nous vient du cœur de la terre française, de ce pays de Bourbonnais qui donna son nom à nos rois comme notre Dauphiné donna le sien à leurs héritiers⁹. »

Inutile donc d'insister sur l'attachement de Mounier à ses racines dauphinoises et dans son second article, toujours dans *La Vie catholique*, il tiendra à faire part à la France entière de l'événement que constitua la soutenance d'une thèse sur Maine de Biran par une jeune femme répondant au nom de Geneviève Barbillion, et qui n'était autre que la fille de Louis Barbillion, fondateur et directeur de l'École électrotechnique¹⁰.

En septembre 1926, Mounier commence à rédiger son mémoire de licence sur Descartes. Il écrira plus tard : « Je faisais de vastes siestes dans de vastes prés. Je passai un an pour mon diplôme à lire Descartes, comme un homme à la campagne, et à peu près rien autre¹¹. » Cette description donne envie de faire des études à Grenoble ! Parallèlement, il aide Chevalier à établir l'édition critique du *Discours de la méthode*, et il fonde un groupe de réflexion philosophique « Les platonisants », avec Pierre Boyancé, helléniste proche de Guitton, qui vivait à La Tronche comme Chevalier. À noter aussi qu'en janvier 1927, Mounier donne sa première conférence pour les étudiants étrangers : « Étude critique du principe démocratique¹² ». C'est

9. « Jacques Chevalier : un penseur français », *La Vie catholique*, 3 avril 1926 (*Œuvres complètes*, t. I, p. 167).

10. « À propos d'une thèse sur Maine de Biran : les leçons d'une vie », *La Vie catholique*, 3 septembre 1927 (*ibid.*, p. 173-175).

11. Lettre à Jacques Lefrancq, 25 août 1933, dans *Emmanuel Mounier et sa génération : lettres, carnets et inédits*, Saint-Maur, Parole et Silence, 2000, p. 18.

12. « Étude critique du principe démocratique » (*Œuvres complètes*, t. I, p. 357-377).

aussi sa première intervention qui touche au champ politique. En juin 1927, son mémoire sur Descartes reçoit la mention « Très bien¹³ ».

Dès le mois d'octobre de cette année, il s'installe à Paris pour préparer l'agrégation de philosophie. Il ne résidera plus à Grenoble, mais reviendra très souvent jusqu'à l'été 1932, année de la création d'*Esprit*, qui l'accapare. À ce propos, dès décembre 1932 (le premier numéro est sorti en octobre), Mounier vint présenter à Grenoble le mouvement et la revue *Esprit*. Le public est nombreux, et cela lui vaut un article dans *Le Petit Dauphinois*, article signé d'Yves Farge (qui deviendra rédacteur en chef de *La Dépêche dauphinoise*), article assez critique, sceptique, auquel Mounier tiendra à répondre début janvier 1933 dans ce même quotidien. Nul n'est tout à fait prophète en son pays... Même si *Le Dauphiné libéré*, en octobre 1950, informa que la nouvelle promotion de la Faculté des Lettres de Grenoble a choisi de s'appeler « Emmanuel Mounier », décédé en mars de cette même année.

*

Emmanuel Mounier et les enseignantes Davidées avec Marie Silve

Pierre FOURNIER¹⁴

Le philosophe (Emmanuel Mounier) et les jeunes enseignantes (Marie Silve et les autres enseignants « Davidées ») : une étonnante rencontre ! Et à partir de cette rencontre, un grand rayonnement de pensée, d'émulation, d'initiatives développées en France.

La fameuse formule de Mounier : « L'événement sera notre maître intérieur¹⁵ » s'applique bien au parcours de cette si dynamique institutrice des Alpes, Marie Silve, qui a onze ans de plus que Mounier, et lui survivra vingt-six ans. Marie Silve est à l'origine, en 1916, d'un mouvement – les « Davidées » (féminin du prénom David) – qui s'est diffusé assez rapidement parmi les normaliens, les enseignants du primaire, du secondaire, de l'enseignement universitaire et du technique. Ce mouvement a été

13. « Le conflit de l'anthropocentrisme et du théocentrisme dans la philosophie de Descartes » (*ibid.*, p. 567-638).

14. P. Fournier (1948-2021), philosophe formé à Grenoble, prêtre du diocèse de Gap et d'Embrun, territoire où M^{lle} Silve forma les Davidées.

15. Lettre de Mounier à J.-M. Domenach, mi-septembre 1949, dans *Emmanuel Mounier et sa génération*, p. 6 et 412.

particulièrement fécond pour les nombreux enseignants qui ont collaboré en intenses réseaux. Grâce à Marie Silve, ceux-ci ont vécu ce que Mounier a appelé « l'engagement de la foi », « l'affrontement chrétien » ou « feu la chrétienté », même si « la mort de la chrétienté décrite par Mounier n'était pas encore achevée¹⁶ ». D'une certaine façon, Marie Silve a incarné le personnalisme communautaire proposé par Mounier. Entre Mounier et M^{lle} Silve, il s'est produit comme un « coup de foudre », selon l'expression de Mounier lui-même. Le 5 octobre 1929, le philosophe confie à sa sœur Madeleine Mounier : « Quand je m'attache à une personne comme M^{lle} Silve, ou à l'esprit d'une œuvre comme la sienne, tu comprends bien que ce n'est pas l'esprit "bonne œuvre"¹⁷. » Ainsi naît une profonde et durable « amitié spirituelle¹⁸ ».

Nous pouvons examiner ici trois aspects : 1. L'événement de la rencontre de Mounier et des Davidées ; 2. L'engagement de Mounier auprès des Davidées ; 3. Mounier et les enjeux de la démarche des Davidées.

La rencontre marquante avec les Davidées

Marie Silve est née en 1884 dans les Alpes de Haute-Provence (les « Basses Alpes » à l'époque) dans la vallée de Seyne, au village de Saint-Pons. Dans sa famille et sa paroisse, elle reçoit une éducation selon la tradition morale et religieuse catholique ambiante. Elle est adolescente quand les convictions religieuses de la population sont touchées par la séparation de l'État et des Églises (décembre 1905). À 16 ans, Marie Silve entre à l'École Normale de Digne. Elle va s'y questionner profondément sur l'articulation entre la foi et la laïcité, entre la morale de source religieuse et la morale de source républicaine. En octobre 1913 (elle a 19 ans), Marie Silve est nommée institutrice en Haute-Ubaye, au petit village de Fours, à 1 700 m d'altitude, « dans le vallon le plus reculé des Basses Alpes¹⁹ ». Elle va y enseigner pendant trois années, années importantes puisqu'en août 1914, la Grande guerre éclate et,

16. Guy Coq, futur président des Amis d'Emmanuel Mounier, au sujet de *Feu la chrétienté*, dans *Que m'est-il donc arrivé ?* (Paris, Esprit/Seuil, 1993, p. 10). « Ma dette est immense envers ce mouvement des "Équipes enseignantes". C'est dans ce mouvement que pour la première fois, j'entendis parler de Mounier » (*ibid.*, p. 169).

17. Cité dans *Mounier et sa génération*, p. 49.

18. Cf. E. Mounier, sous le pseudonyme de François Chauvières, « Une amitié spirituelle : les Davidées », *La Vie spirituelle*, avril 1931, p. 1-31 [*Œuvres complètes*, t. I, p. 291-304]. Dans les *Entretiens* de Mounier (p. 98), on trouve une bonne synthèse sur Marie Silve, son parcours biographique, son œuvre, et ses relations avec Mounier « bouleversé » par sa rencontre avec les Davidées. Ce mouvement s'est intégré à l'Union nationale des enseignants, « La Paroisse universitaire », en 1929.

19. *Id.*, *Entretiens*, p. 112.

comme ses collègues invitées à « se faire agents de propagande morale », elle sera tenue de rester, pendant les vacances, auprès de la population « afin de l'encourager et de l'aider²⁰ ».

Marie Silve se préoccupe de la situation des quatre institutrices dans son vallon de Fours. Devant leur isolement, elle est soucieuse du lien amical à tisser avec ses collègues dans ces hautes vallées alpines. Elle a à cœur de lancer des initiatives de convivialité, de développer le soutien mutuel par une vraie vie communautaire. Le dimanche et le jeudi, et dans les soirées, « en dehors de la garde des petits enfants, nous vivions en communauté, au petit chef-lieu de la commune, dans mon école, la plus grande et au centre du vallon ».

En août 1914, arrive à Fours, un nouveau curé, l'abbé Signoret, un « extraordinaire et saint homme » assidu à la prière et qui « avait la manie des bulletins²¹ ». Il connaît le contexte socio-spirituel de la France, qui, pour certains, est le « temps d'inquiétude religieuse²² », convertissant des gens de Lettres à la foi chrétienne, comme l'universitaire Joseph Lotte entraîné par Bergson et Péguy dans les années 1910. Lotte, en 1911, avait créé le *Bulletin des professeurs catholiques de l'Université*. À la demande de Marie Silve, l'abbé Signoret lui remet divers livres, dont celui de René Bazin, *Davidée Birot*. Bazin révélera que ce roman, paru en 1912, a été « conçu après lecture d'un document réel, du carnet de notes qu'une institutrice lui avait confié²³ ». Le récit met en scène deux institutrices exerçant dans le même village et la même école, où elles résident en partageant la vie commune. L'une est en fin de carrière, très expérimentée, et l'autre – Davidée Birot – toute nouvelle, indifférente à la religion, découvrant la mission d'enseignante. La première estime qu'une bonne institutrice est celle qui suit bien son école, sa classe, ses élèves, leurs cahiers, et veille à la correction des devoirs... Et la seconde est décidée à ouvrir davantage sa mission : suivre ses élèves et son école, bien sûr, mais aussi connaître leurs familles, les rejoindre dans leurs joies et leurs épreuves, comme dans telle grève d'ouvriers... Lorsqu'une de ses élèves vient à mourir, elle emmène sa classe à ses obsèques, à l'église... Elle est alors inspectée, et suspectée d'entorse à l'École laïque... Davidée est une institutrice passionnée par sa « vocation », en quête de qualité professionnelle, en recherche à la fois de vérité et d'implication dans une vie sociale solidaire avec les familles. Sa devise : être « une femme inconnue mais capable de bien ». Dans son journal, elle note cette formule : « Le courage d'une seule suffit à plusieurs. » Et son questionne-

20. *Ibid.*

21. *Ibid.*

22. Cf. H. Bremond, *L'inquiétude religieuse*, 2 vol., Paris, Perrin, 1901 et 1909.

23. Cf. M. Silve, citée par E. Mounier, *Entretiens*, p. 146.

ment : « Savoir de qui nous venons, et à qui nous allons. » Progressivement, sortant de l'indifférence religieuse, elle se rapproche de la foi chrétienne.

Marie Silve lit plusieurs fois *Davidée Birot* et y modèle son art de vivre et d'enseigner... Ainsi, « la fiction littéraire devient l'inspiratrice d'un grand projet ». En 1916, dans le contexte tragique de la bataille de Verdun, Marie Silve signale le besoin d'« une correspondance fréquente entre institutrices à travers le département ». D'où la double idée d'« un bulletin de liaison » et d'« un temps fort en vue d'une prise de conscience plus précise des enjeux de ce soutien mutuel²⁴ ».

Jean Guittou témoignera de la confiance que R. Bazin lui a faite : sur l'ensemble de son œuvre, c'est de *Davidée Birot* qu'il est satisfait ; c'est ce roman dont il sera fier quand il se présentera au jugement de Dieu. Mounier note cette remarque qu'il fait avec J. Guittou et L. Massignon : « Curieux retour d'influence que cette lettre d'une institutrice qui provoque un livre, et celui-ci par contrecoup éveille des âmes²⁵. »

En septembre 1916, Marie Silve et des collègues, entre amies, décident de « se grouper pour un effort de perfectionnement intérieur et professionnel²⁶ ». Elles viennent dans les Hautes-Alpes, au sanctuaire tout proche de Notre-Dame du Laus, pour un temps de retraite spirituelle. Elles rencontrent là un groupe de la Drôme avec Mélanie Thivolle et une dizaine de ses anciennes élèves du cours complémentaire de Crest. Mélanie Thivolle se félicite du projet de bulletin de liaison, destiné non seulement aux catholiques mais à toutes les convictions. Marie Silve précise : « Le premier bulletin parut en décembre 1916. » Il passa rapidement de 4 à 40 pages... En 1922, la revue est devenue mensuelle, avec comme sous-titre *Revue de formation chrétienne*, et connaît un tirage à 4 000 exemplaires²⁷ ! « En 1925, le bulletin comptait déjà plus de 2 500 abonnés, nous ne pouvions prévoir un mouvement national. *Aux Davidées* : ce titre signifiait qu'il s'adressait, en même temps qu'aux catholiques, aux intelligences inquiètes comme *Davidée Birot* et adonnées comme elle à la recherche de la vérité. » Aux lectrices s'ajoutèrent des hommes, instituteurs et enseignants de divers degrés, tous appelés, les uns et les autres, « *Davidées* », au féminin et au masculin.

Marie Silve invite Marcel Légaut pour la session de septembre 1926 à N.-D. du Laus. Empêché, M. Silve demande à Jean Guittou d'assurer la session. Guittou est exhorté par M. Pouget, lazariste, qui lui cite Isaïe : « L'Esprit Saint m'a envoyé porter la Bonne Nouvelle aux pauvres. » Guittou a déjà entendu parler des *Davidées* par René Bazin lui-même, par André Aymard, doyen de la Sorbonne et par M. Pouget. Il

24. Gaston Savornin, « Souvenir et actualité de Marie Silve », *Site du diocèse de Digne*.

25. E. Mounier, *Entretiens*, p. 146.

26. *Ibid.*, p. 112.

27. Cf. *ibid.*, p. 113.

fait au Laus « l'expérience d'une activité joyeuse, efficace, reposante ». Il s'adresse à ses proches, philosophes, penseurs, écrivains : « J'amenais mes amis à connaître ce milieu de vie. » Et il cite 22 noms, et un 23^e, Mounier, « celui qui fut le plus séduit et dont l'œuvre fut fortement influencée par Marie Silve²⁸ ». Mounier anime les *Journées intellectuelles de N.-D. du Laus* les 9-13 juillet, puis les 29-31 août 1929, en reconnaissant que ce sont « les plus belles heures de [sa] vie » : « Toutes ces âmes simples qui ont l'intelligence de l'innocence, de la souffrance, de la bonté, de l'inquiétude. Pas de faux mysticisme. L'inoubliable impression de cette première journée²⁹. » L'un des participants des sessions avec Mounier, Marcel Reggui (1905-1996), enseignant en Tunisie puis à Orléans, est marqué par lui de façon décisive, alors que, fils de commerçants musulmans algériens, il a cheminé vers le baptême en 1927, accompagné par l'écrivain Jean Amrouche, kabyle chrétien, et Louis Massignon, son parrain³⁰.

Sur ces données historiques de rencontres fondatrices, parmi les documents disponibles, nous avons les volumineux *Entretiens (1926-1944)* de Mounier. Dans ses *Entretiens II*, Mounier donne écho de ses premières rencontres, en 1929, avec M^{lle} Silve et les Davidées, et de ses Journées intellectuelles à N.-D. du Laus³¹. Dans les *Entretiens III*, Mounier relate sa rencontre avec M^{lle} Silve chez elle, dans les Alpes, à Saint-Pons, fin juillet 1930, et, en allant à Toulouse, ses échanges avec sa sœur Madeleine et Louis Bourgey, spécialiste d'épistémologie et professeur de philosophie, participant très actif du mouvement des Davidées et longtemps organisateur des sessions annuelles à N.-D. du Laus³². Ce voyage à destination de Toulouse est dû au fait que Mgr Saliège y a été nommé archevêque en 1928, « y poussant la création d'une "maison de famille" des Davidées en son diocèse³³ », la maison « Les Tilleuls », où, avec M. Silve, vont être organisées de nombreuses retraites et recollections.

La « saga des Davidées » va se poursuivre avec la Paroisse universitaire. Par ailleurs, pour le cinquantième anniversaire du mouvement des Davidées, Jean Guittou publie un livre précieux sur ces premières années, sur le développement

28. G. Savornin, « Souvenir et actualité de Marie Silve ».

29. E. Mounier, *Entretiens*, p. 111-112.

30. *Ibid.*, p. 145. Cf. aussi Mahmoud-Marcel Reggui, « Comment j'ai connu Mounier » (*Esprit*, avril 1970) ; en 1996, il enregistre à Orléans « L'amitié est ma richesse » (RCF, 22 février 2000), où il évoque sa rencontre avec Mounier, les sessions du Laus de 1927 à 1939, et après 1945. Il qualifie Mounier d'« enseignant hors pair » et, en 1939, invita Mounier en Tunisie (cf. *Le Monde*, 18 mars 1996).

31. E. Mounier, *Entretiens*, p. 98-113.

32. *Ibid.*, p. 216.

33. *Ibid.*, p. 107.

admirable du mouvement, initié avec Marie Silve, dans lequel il intègre les démarches et les textes mêmes de Marie Silve, sur les origines du mouvement, et de Mounier sur son soutien aux Davidées au plan national³⁴.

Le plein engagement d'Emmanuel Mounier avec les Davidées

Le rayonnement de la personnalité de Marie Silve a été déterminant de par sa simplicité de relation fraternelle, sa vie spirituelle exigeante et sa foi partagée avec ses proches et son style de vie franciscain en « sobriété heureuse », avant que Pierre Rabhi ne donne toute sa force à cette expression.

Mounier reçoit l'exemple de la « communauté » formée par ces enseignants, leur goût de la compétence pédagogique, leur sérieux, leur conscience professionnelle, leur amour du travail bien réalisé dans des contextes souvent humbles. L'esprit de service a conduit Marie Silve non seulement vers les jeunes, mais aussi vers les personnes fragiles, en créant, en 1933, à Paris et à Toulouse, deux « maisons de famille » pour les personnes âgées et pour les malades³⁵. En ce sens, l'admiration qu'éprouve Mounier à l'égard de M^{lle} Silve rejoint celle qu'il a pour Ch. Péguy, à propos de qui il avait publié, en 1931, *La pensée de Charles Péguy*. Et peu avant sa mort, en mars 1950, Mounier résume son idéal : « Mon Évangile est l'Évangile des pauvres³⁶. » Il trouve en ces enseignants l'exemple d'une démarche mobilisée par une pédagogie personnalisée, par une philosophie implicitement, mais non moins concrètement, personnaliste et communautaire. Pour Marie Silve, « la personne a une valeur absolue », « toute personne est une vocation ». Les élèves sont à considérer selon leur vocation propre et selon « leur milieu³⁷ ».

Exemplaire aussi est leur engagement chrétien dans une société républicaine, laïque : « Être pleinement laïques et chrétiennes », proclament les Davidées. En 1928, l'évêque de Digne, Mgr D. Castellan, et l'évêque de Gap, Mgr J.-G. Saliège, leur demandent de demeurer totalement indépendantes, totalement laïques, fidèles à leurs paroisses : « Sans aucune obéissance, ni affiliation, afin de pouvoir répondre à leurs chefs qu'elles ne relevaient que de leur conscience et de leur foi tout en entretenant de bonnes relations avec leur curé, leur évêque, et le pape³⁸. » Jean Guitton peut parler de leur véritable « spiritualité laïque » selon la perspective de Marie

34. J. Guitton, *Les Davidées, histoire d'un mouvement d'apostolat laïc (1916-1966)*, Tournai, Casterman, 1967, p. 45-81.

35. E. Mounier, *Entretiens*, p. 108.

36. Id., « L'avilissement ne rend pas », *Esprit*, mars 1950.

37. Cf. id., *Entretiens*, p. 102.

38. G. Savornin, « Souvenir et actualité de Marie Silve ».

Silve. La dynamique de l'Action catholique qu'a pratiquée Mounier avec la Jeunesse Étudiante Chrétienne (JEC) est assez semblable, sur le plan du témoignage, avec « l'évangélisation du milieu par le milieu ».

Par ailleurs, l'exemple d'une vie *mystique* au cœur de la vie quotidienne et de l'action pédagogique est aussi prégnant pour Mounier³⁹. Marie Silve apparaît en effet comme une vraie mystique dans sa vie spirituelle, comme à la même époque Madeleine Delbrèl (1904-1964), assistante sociale dans les milieux pauvres de la banlieue parisienne, ou comme Charles de Foucauld.

Mounier est ainsi marqué par cette aventure solidaire, originale, spirituelle, des Davidées, par cette démarche emblématique. Sans doute a-t-il pu intégrer certains aspects de leur pensée dans sa propre philosophie, et ces données pourront transparaître plus tard dans *Le personnalisme* qui présentera les valeurs de l'intériorité⁴⁰.

Comme Guittou, Mounier écrit des articles, entre 1929 et 1931, dans la revue mensuelle *Après ma classe*, créée en 1929 par M. Silve, devenue bientôt la *Revue de culture générale*. Cette revue développe l'influence des Davidées. « Elle est appréciée jusque dans les Écoles normales malgré les préjugés hostiles⁴¹. » Pour ces articles d'initiation à la réflexion philosophique, Mounier rédige sous son nom, ou sous pseudonyme. Comme le perçoit Marie Silve elle-même, « ces articles peuvent être considérés comme l'esquisse de toute son œuvre ». Et, souligne-t-elle, « il avait dès ce moment le désir de se consacrer tout entier à une œuvre spirituelle et sociale fondée sur l'amitié. Il la voyait humble, fervente, en même temps que pauvre et usant de petits moyens⁴² ». Gérard Lurol, philosophe et psychopédagogue, relève que là est « le premier filon où Mounier voyait l'action s'offrir à lui sans le meurtrir. Les

39. Dans les *Entretiens*, M. Silve dit à Mounier : « À Fours, j'eus l'attrait de vivre [...] près de Dieu. Cet attrait ne m'a pas quittée » ; « Le tout est de penser et de sentir comme Dieu sent... » ; « Quand je sens que je ne me rendormirai pas, si c'est le matin avant 5 h, je prie » ; « Quand on pense à tout ce que l'on doit à Dieu... Et puis, il y a cette passion du Christ. Quand on l'a lue, on n'a qu'une envie, c'est de la relire... Pour comprendre et connaître, il faut aimer » ; « Cette union [à Dieu] permet de bien faire dans l'ombre ce que Dieu veut au fur et à mesure » ; « Plus on avance dans la vie, plus elle est bonne, plus elle est divine. On a le sentiment que Dieu est avec nous » ; « Au dos d'une image pieuse : "Ne chercher que le pur amour de Notre Seigneur... Jésus. Pauvre. Méconnu. Aimant. Silencieux. Travailleur. Mortifié. Priant" » (p. 100, 103-106 et 109).

40. On peut le vérifier en compulsant la collection du bulletin *Aux Davidées* : les rubriques Vie spirituelle, Bible, Thèmes culturels, Lectures...

41. E. Mounier, *Entretiens*, p. 108.

42. Id., cité par Paulette Mounier dans le « Liminaire » du *Bulletin des Amis d'Emmanuel Mounier* (n° 3, avril 1953, p. 2), et repris par Gérard Lurol dans « L'inspiration éducative chez E. Mounier », *Cahiers Mounier*, n° 4, 2017-2018, p. 63. Cf. le mémoire de philosophie politique de Manuel Grandin, *Peut-on fonder une société sur le principe de l'amitié ?*, Paris, Centre Sèvres, 1998.

Davidées furent pour lui une “amitié spirituelle”, fervente et riche de sa pauvreté, qui lui a donné le goût de fonder une revue⁴³ et des groupes travaillant autour de cette revue, sans compter l’incessante correspondance qui suscitera une autre orientation et d’autres objectifs⁴⁴ ».

Mounier partage aux Davidées ses convictions de la pensée personaliste communautaire, sa conception des rapports entre l’Église et la société sur le plan de la laïcité. Il apporte le soutien de sa philosophie et de sa propre expérience pédagogique, de son goût pour enrichir la pensée par la démarche de l’« entretien⁴⁵ », comme Platon prolongeait Socrate en privilégiant le dialogue.

Marie Silve peut ainsi trouver bien des affinités dans les propositions du personalisme communautaire : « Non pas un système, mais une perspective, une méthode, une exigence. » Elle peut apprécier d’y saisir que la destinée de l’être humain y est comprise « dans toutes ses dimensions : matérielle, intérieure, transcendante ». L’aspiration à une plénitude personnelle, comme visée et dynamisme de l’histoire universelle, n’y est pas coupée de la recherche d’une humanité perçue comme un tout, et à construire vers son unité. Aucune question n’y est pensée sans cette double perspective, personnelle et communautaire.

Mounier et la démarche des Davidées : la société et l’Église

La démarche des Davidées intéresse Mounier en ce qu’elle donne à penser la mission de tous et la vocation active des chrétiens dans la société et dans l’Église. Elle est exemplaire pour les disciples du Christ ancrés dans la société laïque. La notion d’« engagement », si chère à Mounier, fait partie de la vie quotidienne des Davidées. D’une certaine façon, cette exigence d’*engagement* rejoint l’exigence d’*enracinement* chez leur contemporaine Simone Weil (1909-1943)⁴⁶.

Mounier soutiendra les Davidées quand leur mouvement sera suspecté et contesté en 1930-1931. Dès ses débuts, certes, le bulletin a suscité des réactions critiques. Pourquoi ces enseignants chrétiens sont-ils dans l’Enseignement public

43. Ce sera bientôt, en 1932, la revue *Esprit*.

44. G. Lurol, « L’inspiration éducative chez E. Mounier », p. 64.

45. « Entretiens » au sens d’« entre-tien », d’« entre-tenir » : se « tenir » l’un l’autre, se soutenir mutuellement. Cf. Y. Roullière, « Qu’entendait Mounier par “entretiens” ? », *Cahiers Mounier*, n° 4, 2018-2019, p. 105.

46. S. Weil, *L’enracinement*, Paris, Gallimard, 1950 : « L’enracinement, participation naturelle par le lieu, la naissance, la profession, l’entourage. Chaque être humain a besoin d’avoir de multiples racines. » Cette notion d’enracinement se retrouve chez Camus, ainsi que chez Malraux, deux écrivains que Mounier appréciait.

alors qu'ils pourraient exercer dans l'Enseignement confessionnel ?... Le débat a été porté jusqu'au plan national, à la Chambre des députés, sur la question de la laïcité. Ces enseignantes et enseignants chrétiens n'outrepassent-ils pas leur devoir de réserve, de neutralité, auprès des élèves ? En juin 1930, l'enseignant syndicaliste Marceau Pivert intervient au Congrès de la Ligue de l'Enseignement, et va rédiger un rapport qui sera largement diffusé⁴⁷. Mounier, actif dans tous les combats de son époque, « irréductible et ouvert » (P. Ricœur), intervient en faveur des Davidées de façon convaincante et efficace. Il considère que leur déontologie est pertinente, loyale, respectueuse de la loi laïque républicaine, sans verser dans le prosélytisme. Ici, l'on peut penser aussi à Dietrich Bonhoeffer (1906-1945) luttant en Allemagne avec l'Église confessante, pour vivre comme chrétiens dans la société présente, et formant des chrétiens « adultes » dans les exigences du monde de ce temps. Les Davidées vivent réellement leur mission sur un mode de citoyenneté républicaine consciente, loyale, active, fructueuse, tout en étant discrètes sur leurs convictions, selon la parole de l'Évangile sur la discrétion : « Vous êtes le sel de la terre » et « Quand tu fais l'aumône, ne te fais pas remarquer des autres » (Matthieu 5,13 ; 6,3).

Sur un autre plan, au cœur de la vie de l'Église, la spiritualité qui anime les Davidées peut répondre au désir de Mounier en ce qu'elle s'apparente fortement aux orientations de l'École française de spiritualité à laquelle se rattachent des chrétiens avec le lazariste Monsieur Pouget, le P. Paris, ou les aumôniers qu'il a connus à la JEC, ou Charles de Foucauld... La figure de Foucauld, justement, est abordée, le 5 mars 1930, dans la conversation entre Mounier, Jean Guitton et Louis Massignon. Massignon déclare : « Je désire beaucoup connaître M^{lle} Silve. Je suis son mouvement qui est très beau. R. Bazin m'en a très longuement parlé comme d'une femme qui savait avoir de la résolution dans la simplicité. » Massignon, évoquant alors le travail de Bremond, « qui touche à nos mystiques », confie avoir incité Bazin à écrire la vie du P. de Foucauld, qui parut en 1921 : *Charles de Foucauld, ermite au Sahara*⁴⁸. Il précise, de façon éclairante et fondamentale pour l'accompagnement spirituel : « Cherchons dans chaque âme le cheminement obscur, le travail du Saint-Esprit qui s'accomplit sans que nous le sachions. C'est cela qu'il faut retrouver, tâcher de rejoindre et de prolonger. Nous serons parfois stupéfaits d'admiration. Il faut admirer la grâce, où qu'elle soit. Chercher le travail de la grâce, c'est l'idée même de la religion

47. M. Pivert devient dirigeant du principal courant révolutionnaire au sein de la SFIO, auteur d'*Un des aspects de l'offensive cléricale : le noyautage de l'enseignement public par les Davidées* (Paris, Édition du Groupe fraternel de l'enseignement, 1930) et *L'Église et l'École : perspectives prolétariennes* (Paris, Figuière, 1932).

48. E. Mounier, *Entretiens*, p. 144-146.

naturelle. Et puis le respect⁴⁹ ! » Et Massignon de citer l'exemple de son filleul de baptême, Abd-El-Jalil (1904-1979), musulman marocain venu à la foi chrétienne chez les franciscains, théologien du dialogue interreligieux. Nous avons là, dans cette conversation à trois, l'expression de la famille spirituelle qui unit Marie Silve, Foucauld, Mounier et Massignon « pour servir Dieu⁵⁰ ». Dès 1921, Marie Silve se fait une joie de présenter dans le bulletin *Aux Davidées* le nouveau récit de R. Bazin : *Charles de Foucauld... L'École française insiste en effet sur le sens de la transcendance de Dieu (Créateur et Saint) et de l'adoration (humilité des créatures devant la transcendance de Dieu), en même temps que sur le sens de l'Incarnation du Christ dans le silence de Nazareth, le sens de l'eucharistie, vie divine « incarnée » dans le pain et le vin consacrés, le sens de la simplicité de la Vierge Marie et de saint Joseph. Cette spiritualité conduit à être « sacrement de présence », selon l'expression du pape François⁵¹. À cette lumière, Mounier fut, et reste, lui aussi un grand spirituel, un maître, pour la société et pour l'Église.*

René Bazin avouait à Marie Silve : « Quand je mourrai, je dirai à Dieu : “Il n’y a pas grand-chose [dans ma vie et autour de moi], mais il y a les Davidées⁵².” » Nous pouvons alors comprendre comment Mounier a pu être séduit par la personnalité et l'œuvre de Marie Silve avec les Davidées. À la fois sa discrétion⁵³ et son rayonnement, sa profonde « intériorité » façonnée par le silence et la prière et sa fidèle « extériorité » dans son rôle d'organisatrice... Une « amitié spirituelle » s'est approfondie entre ces deux chercheurs de Dieu et serviteurs des frères humains.

La collaboration et la militance de Mounier avec les Davidées sont d'une étonnante actualité pour penser l'exigence persévérante des chercheurs de vérité dans le monde actuel et la vocation des chrétiens dans une société laïque. À leur manière, Marie Silve et Emmanuel Mounier ont anticipé sur les orientations du concile Vatican II, dans la Constitution de l'Église : « Les laïcs sont appelés par Dieu pour travailler à la sanctification du monde, pour manifester le Christ avant tout par le témoignage de leur vie, rayonnante de foi, d'espérance, et d'amour » (*Lumen Gentium*, n° 31). La Constitution *L'Église dans le monde de ce temps* (*Gaudium et spes*) nomme la culture comme l'un des problèmes urgents de ce temps, culture entendue comme accessible à tous. Et le décret sur *L'éducation chrétienne* (*Gravissimum educationis*) mise à la fois sur les familles, les écoles et les autres instances éducatives. De

49. *Ibid.*, p. 148.

50. *Ibid.*, p. 146.

51. Pape François au Maroc, lors d'une rencontre de chrétiens (mars 2019).

52. *Entretiens*, p. 216.

53. J. Guittou, « Une femme inconnue », *Le Figaro littéraire*, 31 décembre 1968.

son côté, le décret sur *L'apostolat des laïcs* (*Apostolicam actuositatem*) tient à mentionner la mission des chrétiens dans les écoles, dans les divers milieux de formation.

Tous deux, Emmanuel Mounier et Marie Silve, ont parcouru les chemins d'une vie solidaire et prophétique.

*

Emmanuel Mounier et son « maître » Jacques Chevalier à Grenoble

Gérard LUROL⁵⁴

Jacques Chevalier a intégré à la Faculté des Lettres de Grenoble le 31 juillet 1919, où il devint chargé de cours avant d'être professeur de philosophie le 19 avril 1920. La même année, il avait été élu à l'Académie delphinale, il y fut reçu le 21 janvier 1921 et y resta jusqu'à sa mort à Cérilly le 19 avril 1962. Cette Académie, représentée déjà par 60 membres comme c'est le cas aujourd'hui, avait pour objectif d'encourager la culture dans le Dauphiné. Elle y a connu des membres tels que Condorcet, Jussieu, Saussure, et bien d'autres.

J'ai choisi délibérément de ne pas parler de la période politique de Chevalier. J'ai dit ce que j'en pensais dans des livres, articles, conférences. Je m'en tiendrai à la période grenobloise de Mounier et à la relation qu'avait alors Mounier à Chevalier et Chevalier à Mounier. Qu'il me suffise cependant de dire que la rupture radicale entre Mounier et Chevalier date du 9 janvier 1941 après que le professeur Mossé a été révoqué comme juif de la Faculté de Droit de Grenoble. Les étudiants de ce dernier avaient écrit à Chevalier, alors secrétaire d'État à l'Instruction publique et à la Jeunesse, en remplacement de Georges Ripert, depuis le 13 décembre 1940, pour lui dire qu'ils ne comprenaient pas, étant donné ses services de guerre, que leur professeur ait été révoqué comme juif de sa chaire de la Faculté de Droit (l'exclusion des enseignants reconnus juifs fut effective par Ripert le 12 décembre 1940 et leur mise à la retraite par Chevalier le 18 décembre 1940). Chevalier leur a répondu : « Il ne s'agit pas de comprendre. Il s'agit d'exécuter mes ordres. » De ce jour, le point final est mis par Mounier à ses relations avec Chevalier. Il l'écrit en toutes lettres à cette date-là dans ses Carnets⁵⁵.

54. Membre de l'AAEM, philosophe et psychopédagogue, auteur d'*Emmanuel Mounier*, 2 vol., Paris, L'Harmattan, 2000.

55. Cf. E. Mounier, *Entretiens (1926-1944)*, Rennes, PUR, 2017, p. 681.

Je le signale, car sur les raisons de la rupture entre les deux hommes, on a dit tellement de choses : la relation de Mounier avec Maritain, la revue *Esprit*, les choix politiques différents, voire opposés... Tout cela est juste, mais ce qui pour Mounier a entraîné la rupture, c'est là où l'esprit et la méthode de Chevalier se trouvaient trahis par Chevalier lui-même. C'est l'un des sens, à mon avis, de la dernière lettre de Mounier à Chevalier, alors que celui-ci était en prison après-guerre : « Comment n'avez-vous pas gardé ce beau rôle d'éveilleur d'âmes, qui eût suffi à votre gloire, et à votre joie⁵⁶ ? »

C'est dire aussi quelle estime Mounier avait pour son professeur. Il faut dire que ce que Chevalier fit à Grenoble est particulièrement remarquable. Henry Bordeaux, romancier français, écrira en 1939 dans *Les Nouvelles Littéraires* : « Il a réussi à faire de sa petite chaire de Faculté locale une chaire mondiale. » Élu doyen de cette Faculté à partir de 1931, puis réélu successivement jusqu'à sa mise à la retraite en 1944, il attira un grand nombre d'étudiants des alentours. En 1936, il fut nommé vice-président du Conseil de cette université où il exercera alors à diverses reprises la fonction de recteur. À travers l'Europe, nombreuses sont les universités qui feront appel à lui comme professeur d'échange ou pour participer à un congrès. Au nombre des pays qui l'accueillirent figure en tête l'Angleterre, son pays de prédilection, puis l'Espagne, le Portugal, la Belgique, la Suisse, les Pays-Bas, ainsi que la Suède et l'Italie. En tant que doyen, il fut amené à contrôler et à assurer le développement des annexes de l'Université de Grenoble. Celles-ci étaient connues sous le nom d'Institut français de Rome, de Naples et de Florence. Il est l'invité des Universités de Pologne et de Bulgarie.

Outre ses cours à la Faculté, il était également chargé de cours de philosophie dispensés aux élèves-maîtres de la troisième année d'École Normale d'Instituteurs.

•

Dans son *Journal intime* inédit, Jacques Chevalier nota :

Emmanuel est un grand garçon blond, aux yeux bleus, au teint pâle. Il me regarde sans fixer à cause d'un léger défaut de vision. Il paraît très intimidé en ma présence. C'est un silencieux, qui écoute et ne dit presque rien. Quand il parle, il a un débit précipité. Mais on le sent tendu intérieurement à tout ce que je dis, qu'il concentre au-dedans de lui⁵⁷.

56. Id., *Œuvres*, t. IV, Paris, Seuil, 1963, p. 204-205.

57. Cité par A. Béguin, « Une vie », *Esprit*, décembre 1950, p. 941.

En le connaissant mieux, deux ans plus tard, le 21 novembre 1926, il écrira :

Âme docile, fervente, transparente que celle de Mounier. Il échappe au double péril de la dispersion et de l'ascétisme que me signale Guittou chez la plupart des jeunes et surtout à cette redoutable assurance qui s'imagine à vingt ans d'avoir fait le tour des problèmes, qui a tout vu, tout compris, tout arrêté. Esprit d'orgueil qui est l'éternelle hérésie, qui est celui de l'Action Française. Je communique à Mounier mon intention de le réunir lui et quelques-uns de ses camarades pour redresser tout cela et les former. J'attends beaucoup de lui⁵⁸.

Ainsi, à 19 ans, Emmanuel Mounier, ce timide, avait dénoué cette « première souffrance », où « la dégringolade avait été forte », par un coup d'audace qu'il avait cru impossible, tel qu'en ont les timides. À partir de cette décision qui le sortait soudain de l'obéissance familiale et de l'enfance, Mounier se mit ainsi sur l'axe de sa vocation et suivit pendant trois ans, de 1924 à 1927, les cours de Jacques Chevalier à la petite Université de Grenoble, isolée alors des grands circuits socioculturels parisiens. Il en gardera cette « alliance des contraires », si difficile à décrire et qui va soutenir son œuvre et sa vie : l'appel aux autres naissant du recueillement sur soi, la force dans la douceur et la douceur dans la force, l'opposé à la fois du mou et du violent, mais un homme, comme l'a écrit Paul Ricœur, « à la fois irréductible et offert⁵⁹ ».

Voici comment, dans son premier article, publié par *La Vie catholique* (n° 79), dirigée alors par Francisque Gay, le 3 avril 1926, intitulé « Un penseur français : Jacques Chevalier », article comportant un portrait, un entretien et des réflexions sur la portée de l'œuvre de Chevalier, Emmanuel Mounier décrivait son professeur et le climat de ses cours :

Un amphithéâtre, en province. Cinq heures du soir. Dans le vaste vaisseau de quinze cents places la foule s'entasse « comme au cinéma ».

Et pourtant le silence est lourd d'attention : il semble qu'il ne reste plus, de tout ce public disparate, distrait pour une heure de son agitation, qu'un faisceau d'âmes tendues dans une prière confuse à la vérité.

Tout en bas, le conférencier : un visage que la jeunesse éclaire encore de sa flamme ; quelque chose d'énergique dans le front et de doux dans le visage, de nerveux dans le geste, et de retenu dans la voix ; l'image vivante d'une force dans sa maturité, d'une pensée pleinement maîtresse d'elle-même et de son expression. La voix forte, lente, nue, parfois incisive, mais sans effets cherchés, – entraîne la conviction sans la forcer, par sa ferme assurance. L'éloquence se fait souple pour soutenir à chaque instant l'intérêt : une anecdote, un trait en bonne place, savent détendre à point les esprits, ou les préparer à un nouvel effort. Mais toutes les digressions convergent vers la fin, pour la

58. *Ibid.*, p. 943.

59. P. Ricœur, « Une philosophie personaliste », dans *ibid.*, p. 887.

montrer toujours : le geste scande la parole, la parole rythme la pensée qui se déroule, peu à peu, sans effort, autour d'un thème unique. C'est comme une cathédrale d'idées qui se bâtit devant nous, mais une cathédrale dont nous serions les ouvriers, dociles à l'idée créatrice. C'est le dialogue du musicien et de son clavecin, qui vibre sympathiquement avec l'inspiration de son maître. Aussi, quand tout est fini, les applaudissements spontanés de la foule semblent aller, tout autant qu'aux paroles qu'elles viennent d'entendre, à ces harmonies intimes, à ces visions ineffables qu'elles ont éveillées dans le secret de chaque âme.

C'est ainsi que deux mois durant, en pleine après-midi de semaine, à Grenoble, [...] un philosophe a réussi ce prodige de réunir, par la seule annonce des grandes questions éternelles, un public tel que dès la seconde conférence il fallait refuser trois cents personnes aux portes et bientôt songer à de plus vastes locaux.

Comment expliquer pareil succès ? L'homme, sans doute, n'y a pas la moindre part, et l'on ne peut comprendre la force rayonnante de ses idées, l'admiration de ses disciples et la sympathie qui l'entoure, sans le connaître d'abord, lui et son œuvre. [...]

Mais faut-il attribuer à la seule valeur de l'homme le succès de son enseignement ? Ce serait faire injure à ce qu'il y a de plus cher : la vérité. Si cette intelligence ne savait être sincère et humaine dans la recherche, si elle ne rencontrait dans les âmes ce besoin impatient de percer les ombres ; de démêler enfin quelque chose du grand mystère, son influence connaîtrait les caprices de toute mode d'un jour. Si vous voulez avoir la clé de son succès, cherchez-la donc dans cette croyance intime, inébranlable, d'un homme en une vérité tout à la fois intérieure et supérieure à nous. Cherchez-la dans cette profession de foi qu'il prononçait lui-même, il y a trois ans, en achevant son dernier cours sur Malebranche : « Ah ! Certes, la vérité est difficile à trouver, et je ne prétends l'imposer à personne. Mais sentir et savoir qu'il existe une vérité, sentir et savoir qu'elle se donne à ceux qui la cherchent de tout leur cœur, n'eussé-je persuadé de cette vérité qu'un seul esprit, qu'une seule âme, je m'estimerais payer de mon temps et de ma peine⁶⁰. »

Jacques Chevalier, ce « jeune maître », alliait ainsi son talent d'orateur, qui le faisait comparer à Briand et à Jaurès, à une capacité de faire vivre les idées et de les rendre présentes à un public non universitaire. Il eut à Grenoble le même succès que Bergson, son maître, au Collège de France à Paris.

Mounier s'attacha filialement à lui d'autant plus qu'il encourageait la méditation davantage que la lecture et qu'il lui donnait, ainsi qu'à ses autres étudiants à l'Université, une impulsion et une méthode de recherche orientant leur réflexion à l'opposé de toute construction systématique et artificielle, loin – comme il le dit lui-même dans l'article – « de cette science conceptuelle qui construit l'univers avec ses formes vides ». « J'ai donné – fait dire Mounier à son professeur – le sentiment qu'il y a toujours quelque chose à chercher, voilà ma méthode. » Ne jamais fermer l'horizon

60. E. Mounier, « Jacques Chevalier : un penseur français », *La Vie catholique*, 3 avril 1926 (*Œuvres complètes*, t. I, Rennes, PUR, 2020, p. 167 et 169).

par des solutions toutes faites, donner des directions de recherches sans jamais clore, aimer aussi en la vérité cherchée ceux qui la cherchent, considérer que « le mystère est au-dessus de la raison et non pas contre », qu'il nous traverse et nous stimule, telles furent pour Mounier les lignes de direction d'une philosophie « qui serait *humaine* au plein sens du mot, accessible à tous malgré la complexité du réel, pourvu que ce soit bien lui qu'on cherche⁶¹ ». Secrétaire après Jean Guilton du « Groupe de travail en commun », créé par Chevalier et composé d'une trentaine d'étudiants d'universités différentes soutenant entre eux une correspondance d'échanges réciproques des résultats de leurs recherches et travaux personnels, Mounier, selon déjà sa propre méthode, écoute, accueille, assimile, avant de manifester sa propre démarche, riche de tout l'acquis, en vrai disciple « qui n'est pas celui qui répète des formules – disait Chevalier lui-même à Mounier – mais qui propage un mouvement reçu », allant son propre chemin.

Le « Groupe de travail en commun » auquel Chevalier l'avait convié – ce dont Mounier se sentit très honoré – fut pour lui, outre les cours de Chevalier lui-même, très important. Interdisciplinaire quant aux professions exercées par ses membres, le groupe fondé par Chevalier le 5 décembre 1921 comptait 34 membres en 1922 avec comme premier secrétaire Jean Guilton. Son objectif était de former une école de pensée et à cette fin chaque membre devait envoyer une recension de ses lectures. Ce groupe cessera d'exister en 1936, car la crise socio-politique dans années 1930 provoqua non seulement la chute des effectifs mais la scission du groupe. Il avait eu jusqu'à 47 membres en mars 1930. Au total 75 personnes y ont participé. Comme le soulignait Étienne Fouilloux : « Le groupe vivait plus de l'entrecroisement des liens individuels que de ses rares réunions⁶². » En effet, deux rencontres seulement eurent lieu, la première à la Génételle en septembre 1925, près de l'étang de Saint-Bonnet en forêt de Tronçais chère à Chevalier, la seconde six ans plus tard en septembre 1931 à la Ruchère en Chartreuse. Mais la correspondance entre ces étudiants-là et ceux d'autres universités françaises et étrangères est considérable. Aucun travail sérieux à ma connaissance n'a encore été réalisé à son sujet. Documents polycopiés, simples instruments de réflexion non destinés à publication, circulation interne aux membres du groupe avec refus d'une visibilité externe prématurée, quelques circulaires d'organisation, listes de membres, listes de notes, retranscriptions de dialogues entre membres du groupe ou, à partir de 1923 jusqu'en 1925, entre membres du groupe et des personnalités extérieures, et surtout, notes plus ou moins développées sur thème

61. *Ibid.*, p. 170-172.

62. É. Fouilloux, « Le Groupe de travail en commun de Jacques Chevalier (1920-1940) », *Bulletin de la Société historique, archéologique et littéraire de Lyon*, XXXII, 2012, p. 366.

unique permettant à tel ou tel membre de faire part aux autres de ses préoccupations intellectuelles et spirituelles du moment. Tout cet ensemble d'entretiens écrits, sans périodicité ferme, représente 70 notes en mars 1927, 106 en décembre 1928, à partir d'où la circulation se fait de plus en plus espacée.

Plusieurs membres de cette équipe – dont Chevalier, Guitton et Mounier – eurent l'idée de fonder une nouvelle revue de philosophie qui prendrait ses distances vis-à-vis de la *Revue de Métaphysique et de Morale* de Léon Brunschvicg. Mounier en 1931, agrégé de philosophie, tenta d'en créer une où, dira-t-il dans une circulaire datant du 13 mai 1931 : « Nous pensons organiser une forte équipe de prospection qui ne laissera passer aucun évènement, aucun livre importants sans nous en envoyer la substance. Le groupe est tout destiné, par sa diversité, par son esprit, à former le noyau résistant de cette équipe⁶³. » Fondée début octobre 1932, la revue *Esprit* verra s'éloigner Guitton et Chevalier, opposés à sa dimension révolutionnaire. Leur ouverture et leur adhésion au libre cheminement de la pensée se heurtaient en fait à leur prudence conservatrice. Mounier, pour autant, ne voulait pas faire d'OPA sur le « Groupe de travail en commun », comme le pensait Étienne Fouilloux, il considérait simplement que le groupe qu'il connaissait et dont il faisait partie était le porteur naturel de cet état d'esprit.

Les plus âgés du Groupe étaient les camarades de Jacques Chevalier de l'ENS (École normale supérieure) de la rue d'Ulm à Paris : Émile Genty et Maurice Legendre ; André Bridoux fut son élève au lycée de Châteauroux, de même qu'André Fugier, André Latreille et Léon Husson à Lyon, et Jean Anglès d'Auriac⁶⁴, Paul Belmont, Louis Bourgey, Louis Garrone, Jean Guitton, Jean Lacroix, Emmanuel Mounier, ses premiers étudiants à Grenoble.

Le Groupe a recruté dans les promotions littéraires de 1919, de 1920 et de 1923 de la rue d'Ulm : Fugier, Gouhier, Guitton, Husson, Madinier, Moreau-Reibel, Terrasse... D'autres historiens et géographes en ont fait partie : Pierre Deffontaines et Jacques Zeiller ; des juristes et économistes : André Rouast, Henri Guitton (frère de Jean), mais aussi Jules Monchanin, Gabriel Garrone, Louise Casati, René Biot, Victor Carlhian (qui fut aussi le mécène du groupe).

En novembre 1926, débordé par l'échéance plus rapide que prévu que lui impose son éditeur pour lui remettre les épreuves de son livre sur Bergson, Chevalier fait appel à Mounier pour les relire, travail dont le remerciera Chevalier en lui dédicant, le 22 janvier 1927, l'exemplaire numéro 2 du livre :

63. E. Mounier, « Trois lettres circulaires pour la création d'une revue », *Œuvres complètes*, t. I, p. 648.

64. Cf. Thierry Anglès d'Auriac, *Jean Anglès d'Auriac (1902-1954) : genèse d'une pensée*, préf. G. Lurol, Paris, Boleine, 2019.

À mon très cher élève et ami Emmanuel Mounier, en reconnaissance de tout ce que je lui dois pour la réalisation de ce livre, et pour qu'il se souvienne toujours qu'une seule chose ici-bas mérite notre amour : la vérité⁶⁵.

Si le « Groupe de travail en commun » fonctionnait par l'écriture, le petit groupe que Chevalier constitua autour de lui avec les plus proches de ses étudiants (Anglès d'Auriac, Deletraz, Maggiani, Mounier, Dubarle) fonctionnait quant à lui par le dialogue avec la pensée du maître. Il y eut ainsi douze rencontres entre le 27 novembre 1926 et le 25 mai 1927. Aux premiers participants se sont adjoints ponctuellement Riondet, Belmont, Garrone, Cadiou, et les sujets y sont allés bon train : « L'intuition et son expression », « Spinoza », « L'Un et le multiple », « La révélation et la raison », « Maritain et le néo-thomisme », « Bergson », « Brunschvicg », « Parodi », « Claude Bernard », « Le miracle », « La force immanente de la vérité », « Nature et surnature », « Technique philosophique et technique artistique », « Questions d'origine et de méthode », « Réalisme et soumission au fait », « Individuel et particulier », « Passage de l'individuel à l'universel » (question posée par Mounier).

Chevalier était vraiment un maître : « Un maître ne donne pas de système : un grand maître se reconnaît à ce que tous ses disciples diffèrent entre eux⁶⁶. » Tel un organiste, un maître engendre une symphonie avec des singularités et des expressions différentes en respectant des plans différents d'intervention des uns et des autres. Un maître est celui qui, à partir de la musique qu'il entend lui-même, impulse un souffle créateur suscitant d'imprévisibles nouveautés dans l'esprit de ceux qui cherchent à l'entendre.

Jacques Chevalier fut ce maître-là pour Mounier. Un disciple n'est pas celui qui répète le maître mais qui ose suivre son propre chemin en ayant recueilli les propos du maître et en en faisant son propre miel : Emmanuel Mounier fut ce disciple-là pour Jacques Chevalier.

65. J. Chevalier cité dans *Entretiens*, p. 26.

66. Propos rapportés par Mounier lui-même lors de la réunion du 30 mars 1927 où Chevalier revenait d'Angleterre, ayant visité les universités anglaises du 27 février au 22 mars 1927. Cf. *ibid.*, p. 60.

*

L'influence intellectuelle de Mounier sur Hubert Dubedout *Une hypothèse*

Jacques LE GOFF⁶⁷

Pourquoi un tel rapprochement entre le fondateur d'*Esprit* et, de 1965 à 1983, le maire de la ville de Grenoble, haut lieu de l'expérimentation et de la « modernité municipale⁶⁸ », entre un philosophe et un homme d'action, rapprochement que ne suffit pas à justifier leur communauté d'inscription grenobloise ? Ils n'ont pas vécu au même moment – Mounier (1905-1950), Dubedout (1922-1986) – et ne se sont très probablement jamais rencontrés. Par ailleurs, on sait peu de choses de l'influence de Mounier sur Dubedout qui jamais, à ma connaissance, ne s'est réclamé de lui.

Et pourtant, je n'ai pas pu me retenir de m'interroger et de mener une enquête sur leur proximité, enquête qui, je le dis tout de suite, n'a pas abouti à des conclusions certaines mais plutôt à des hypothèses qui appelleraient certification par des recherches sur archives. De la même manière que lorsque j'ai établi entre Jacques Delors ou Michel Rocard une filiation politique incontestable avec Mounier, en ce qui concerne Edmond Maire, elle s'est révélée très discutée par l'intéressé lui-même, bien que⁶⁹...

S'agissant de Dubedout, j'aurais abouti à des conclusions bien plus fermes si je m'étais interrogé sur son rapport à Pierre Mendès-France, son « parcours mendésiste⁷⁰ » étant bien connu.

Si j'en suis venu à envisager un rapprochement Dubedout/Mounier, c'est pour trois raisons :

67. Président de l'AAEM, il a récemment publié : *Emmanuel Mounier d'hier à aujourd'hui : l'actualité d'une pensée*, entretien avec J.-Y. Boudehen, Rennes, PUR, 2021.

68. Bernard Bruneteau, « Le mythe de Grenoble des années 1960 et 1970 : un usage politique de la modernité », *Revue Vingtième siècle*, avril-juin 1998, p. 111sqq.

69. Cf. J. Le Goff, « Jacques, Michel, Edmond et les autres : sur la postérité politique de Mounier », suivi d'une correspondance entre E. Maire et l'auteur, *Cahiers Mounier* n° 3, 2016-1017, p. 121-157 et 158-166.

70. Pierre Frappat, *Hubert Dubedout, une pensée en action* (Grenoble, PUG, 2016), selon qui c'est une « référence qui compta beaucoup » et « les deux hommes nourriront une estime réciproque », la « méthode mendésiste se retrouvant souvent chez Dubedout ».

1. D'abord, le sentiment et assez vite la conviction d'une grande proximité entre leurs habitus de pensée et d'action. Et je suis parti de l'idée que cette parenté et cette homologie apparente ne le devaient sans doute pas au seul hasard. Il s'agissait donc initialement d'une intuition un peu vague qui deviendra hypothèse de travail au fil de mes recherches.

2. Cette hypothèse s'est trouvée partiellement validée par le fait qu'ils ont – du point de vue de leur formation intellectuelle et spirituelle au sens large du mot – baigné dans les mêmes eaux, celles de la JEC et de l'ACJF, à Grenoble pour Mounier, à Marseille pour Dubedout. On peut parler d'un creuset commun qui, à soi seul, ne suffit certes pas à établir quelque correspondance. Mais il faut savoir que déjà la pensée de Mounier avait une forte influence sur la JEC au moment même où Dubedout y militait.

3. Dubedout a compté parmi ses proches amis nombre de lecteurs passionnés de Mounier, par l'intermédiaire desquels la réflexion du fondateur d'*Esprit* a pu percoler sur un mode capillaire. Je pense, bien sûr, à Jean Verlhac qui fut, comme on l'a dit, « l'éminence grise » (P. Frappat) de Dubedout et en sera le premier adjoint à la mairie de Grenoble en charge des questions d'urbanisme⁷¹. Colette Verlhac, son épouse, nous avait transmis une étude de son mari sur le « Rapport entre l'action politique et la vie chrétienne », sous-titrée « L'apport d'Emmanuel Mounier », que nous avons publiée dans le *Bulletin* de notre association des amis en 2004. Il y met en valeur la singularité de l'approche personaliste du politique.

Le second vecteur d'influence également important est Mgr Matagrín (1919-2004) qui fut évêque de Grenoble de 1969 à 1989 et ami et confident de Dubedout. Or Gabriel Matagrín n'a jamais fait mystère de son intérêt soutenu pour la réflexion de Mounier. Dans ses souvenirs, je relève plusieurs mentions de Mounier, et spécialement celle-ci : « J'ai été fortement marqué par les premiers écrits de Mounier et en particulier par *Révolution personaliste et communautaire*⁷². » L'évêque a donné une préface à l'ouvrage de Lucien Ratel sur Dubedout, lequel, parmi les « sources qui alimentaient sa pensée et son action », cite « le socialisme d'inspiration chrétienne » auquel il rattache les noms de « Marc Sangnier et Emmanuel Mounier », selon un voisinage au demeurant problématique, du fait du rapport critique de Mounier au courant démocrate-chrétien. Et Ratel, dans son évocation, insiste sur cet enracinement de l'engagement socialiste de Dubedout « profondément marqué par cette définition du père du personalisme moderne ». Il ajoute : « Comment ne pas retrouver à travers les cinq actes sur lesquels Mounier articule sa philoso-

71. Cf. Simon Lambersens, *L'utopie réaliste de Verlhac*, Mémoire de maîtrise, Grenoble, 2004.

72. G. Matagrín, *Le chêne et la futaie*, Paris, Bayard, 2000, p. 438 et 51.

phie : “sortir de soi, comprendre, prendre sur soi, donner, être fidèle”, la ligne de conduite que le Maire fait sienne⁷³ ? » Je n’ai pas attendu de lire Ratel pour m’en convaincre. J’ai simplement trouvé dans cette étude confirmation partielle de mon intuition initiale.

On pourrait encore ajouter l’influence possible et probable d’autres proches comme Yves Droulers, René Rizzardo, Jean-Luc Brochier formés dans les mouvements d’Action catholique et, selon toute probabilité, intéressés par l’approche mouniériste.

Que les choses soient claires : il ne s’agit pas pour moi d’attirer à toutes forces Dubedout dans le champ d’influence du personnalisme et encore moins de l’y annexer. Car il saute aux yeux que si l’influence de Mounier est très probable, elle n’est qu’une de celles qui se sont exercées sur Dubedout, celle de Mendès-France étant évidemment plus manifeste. Donc, de ma part, pas de volonté d’arrondissement mais un effort que je veux honnête de compréhension de ce qui a pu rapprocher Dubedout de Mounier, étant entendu que par bien des aspects les philosophies de l’action de Mounier et de Mendès se recourent assez largement. Ce qu’illustre d’ailleurs la forte séduction de Mendès sur toute une génération de militants d’action catholique par ailleurs très acquis au personnalisme.

Mon parti pris est de prudence et de modestie, d’autant plus que je n’ai pas, pour l’instant, de certitude que Dubedout ait simplement lu Mounier. Son épouse, Marie-Rose, m’a indiqué qu’à sa connaissance il n’y avait aucun livre de Mounier dans sa bibliothèque. Elle se souvient simplement d’un numéro d’*Esprit*, ce qui évidemment ne vaut pas preuve de quoi que ce soit.

Après ces remarques introductives, je voudrais argumenter mon propos en évoquant trois aspects de l’action de Dubedout où se révèlent de fortes convergences et similitudes avec la réflexion de Mounier. Il s’agit de son rapport au *politique*, à la *vérité* et au *bien public*. D’autres aspects peuvent s’envisager, mais avec ces trois-là je pense aller à l’essentiel.

Le rapport au politique

Tous ceux qui ont connu Hubert Dubedout disent la singularité de son rapport au politique, certes central mais en même temps relativisé. Il était dans le politique, bien sûr, mais il a obstinément refusé de s’y identifier entièrement. Tout dans son attitude dénote un comportement alliant présence et distance. Distance vis-à-vis des appareils : c’est par raison qu’il adhéra au parti socialiste en 1974 ; distance

73. L. Ratel, *Hubert Dubedout, le bâtisseur*, Grenoble, Éditions de Belledonne, 1996, p. 198.

vis-à-vis des petits jeux d'intrigue et de pouvoir. Complètement voué et dévoué à sa cité – et en cela très politique –, il se montre en même temps très peu politicien, réservé sinon méfiant à l'égard des appareils et de leur nomenclatura. Les témoignages abondent en ce sens : « Dubedout était allergique à l'adhésion à un parti » ; « Grande défiance sinon méfiance à l'égard des hommes politiques⁷⁴ » ; « Exemple type du hors-machine⁷⁵ ».

Être dans le politique sans être du politique. C'était aussi l'approche de Mounier qui, contrairement à une opinion reçue, a toujours, et de plus en plus, fait sa part à l'action en général, et l'action politique en particulier, mais une part limitée.

Je ne peux pas trop développer. Quelques-unes de ses convictions, simplement.

1. « *Nous sommes dans le politique mais nous ne sommes pas du politique* », écrit Mounier. C'est à mon sens un trait très typique du mode de présence des chrétiens au politique. Ils ont un pied dedans et toujours l'autre pied dehors, ce qui garantit leur liberté de pensée et d'action. Ce que Maurice Merleau-Ponty, l'ancien jéciste, a très bien exprimé dans son article « Foi et bonne foi ». L'auteur y remarque à propos du comportement des catholiques que, « dans la question sociale, on ne peut jamais compter sur eux *jusqu'au bout* ». Ils ne seraient donc pas fiables. Merleau-Ponty rapporte ce statut à une « équivoque » originaire : « Le paradoxe du christianisme et du catholicisme [...] est qu'ils sont toujours *entre* l'un et l'autre, entre le Dieu intérieur et le Dieu extérieur, entre l'Esprit et l'histoire humaine commencée avec l'Incarnation, entre la Cité terrestre et la Cité céleste, dans une position toujours décalée qui rend compte de "l'ambiguïté politique du christianisme"⁷⁶. »

On retrouve cela chez Paul Ricœur quand il explique : « Je suis à la fois hégélien par mon sens de l'institution⁷⁷ et proudhonien par ma passion de la liberté. » Ou chez Delors : « La valeur à laquelle je tiens le plus est l'indépendance. » On croirait

74. Jean-Louis Schwartzbrod, dans Pierre Ducros, P. Frappat, François Lalande, R. Rizzardo (dir.), *Action municipale, innovation politique et décentralisation : les années Dubedout à Grenoble*, Grenoble, La Pensée sauvage, 1998, p. 275.

75. Edgard Pisani, dans *ibid.*, p. 16.

76. M. Merleau-Ponty, *Sens et non-sens*, Genève, Nagel, 1966, p. 306. Dans un commentaire de la pièce de Jean-Paul Sartre *Le diable et le bon dieu*, Henry Duméry note dans le même sens que « le croyant se présente comme un citoyen du ciel, pour qui l'appartenance à la terre est surtout une épreuve et un danger. L'incroyant flaire là je ne sais quel double jeu. Les besogneux de l'au-delà, pense Sartre, ne peuvent que reculer devant les tâches de ce monde hostile et précaire [...]. Le croyant lâche le monde et crie : "Sauve qui peut !" Les autres se salissent les mains, lui pas [...]. Un croyant dans ce sens, c'est celui qui se définit moins par ses protestations de concours intégral que par ses réticences qui ont nom : foi, pureté, salut » (*Esprit*, janvier 1952, p. 119).

77. Il le prouva en acceptant de devenir doyen de Nanterre dans le contexte critique de 1968.

entendre Dubedout dont Pierre Aigrain dira qu'il était un « homme libre⁷⁸ » et Pisani qu'« il [était] toujours à distance⁷⁹ », y compris à l'égard du PSU auquel il adhère « tout en gardant jalousement son indépendance⁸⁰ ». C'est aussi un trait commun avec Mendès-France très rétif au jeu des appareils.

2. *Le politique n'est pas tout*. Il doit être maintenu à sa juste place. Ce qui chez Mounier est facilité par la reconnaissance de l'antériorité du social sur le politique et son autonomie. « L'État, écrit Mounier, est un instrument au service des sociétés. » Entre société et État, la distance doit être maintenue en un écart qui à la fois sépare et unit. Ce qui rejoint ce que j'ai nommé « la pensée de l'intervalle⁸¹ » chez Hannah Arendt. Ce qui rejoint non moins la conviction profonde et la démarche de Dubedout qui est passé de l'associatif au politique, en travaillant obstinément à l'activation de la société et à la suscitation d'acteurs créatifs et responsables. Le social et le sociétal d'abord. C'était son mot d'ordre qui expliquera son adhésion au PSU et sa sensibilité « Deuxième gauche » autogestionnaire autant que la création d'un GAM (Groupe d'action municipale⁸²).

Le social, certes, mais pas sans le politique dont l'une des grandes fonctions est de contribuer à optimiser le potentiel créatif du social dans une démocratie du quotidien⁸³ et une démocratie sociale de quartier. Et Dieu sait si Dubedout s'y est pleinement consacré aussi bien au local qu'au national avec son grand rapport de 1982 sur *Le développement social des quartiers* et la présidence de la *Commission nationale du développement social des quartiers*. La même intuition proudhonienne se retrouve chez Delors, le chantre de la négociation collective, et chez Rocard, sans parler d'Edmond Maire.

3. *Pas de politique sans prophétie*, c'est-à-dire sans projet fortement arrimé à des valeurs d'orientation à tonalité éthique. « L'erreur, écrit Mounier, est de vouloir

78. P. Aigrain, dans *Action municipale...*, p. 245.

79. E. Pisani, dans *ibid.*, p. 280.

80. P. Frappat, *Hubert Dubedout...*, p. 24.

81. Cf. J. Le Goff, « Contre la domination, penser l'intervalle (Hannah Arendt) », *Politéia*, novembre 1997.

82. Les *Groupes d'action municipale* ont été constitués dans les années 1960 et 1970 par des militants dans un esprit de démocratie participative à l'échelle locale à l'heure où les partis politiques commencent à manifester les limites de leurs projets et actions. En 1971, on comptait environ 150 GAM à travers la France, le premier ayant été créé à Grenoble par Dubedout.

83. « Nul ne comprendrait qu'au moment où se mettent en place des structures de participation dans les entreprises [lois Auroux], les mêmes avancées ne soient pas engagées au niveau de la vie municipale » (H. Dubedout, cité par P. Frappat, *Hubert Dubedout...*, p. 251).

réaliser l'absolu dans le relatif, elle n'est jamais de penser le relatif sur fond d'absolu afin de lui maintenir une grandeur que, laissé à lui-même, il cède infailliblement⁸⁴. »

Plus Mounier a pris conscience de l'importance et de la spécificité du politique, plus il a insisté sur le rôle régulateur du prophétique face aux risques de dérives d'une praxis privée du lest des valeurs : opportunisme, cynisme, inconsistance, jeu d'appareils, trahison ... Entre le pur idéalisme sans mains⁸⁵ et le brutal réalisme machiavélien, il y a place pour la posture plus risquée d'un « idéo-réalisme » (Gurvitch) où tout se joue dans un va-et-vient permanent caractéristique d'une éthique en actes. Par-delà les louvoiements de l'action, l'essentiel est de garder le cap : « Un visage de l'homme, dira Delors, comme référence constante pour nos actions et nos choix⁸⁶. » C'est pourquoi, expliquera celui-ci, « notre socialisme sera une éthique », « une conception totale et cohérente du monde ». Car « le problème politique au sens le plus élevé du terme » est bien de « donner un sens à la marche de la société, [de] ne pas se laisser embarquer dans la marche aveugle du progrès scientifique et technique⁸⁷ ».

Cette dimension se retrouve tout à fait dans la démarche de Dubedout remarquable par sa fidélité à un certain nombre de valeurs initialement fondatrices, que ce soit l'ouverture au dialogue et la tolérance, la courtoisie et la pondération, ou le souci de justice qui le conduira à toujours donner la priorité à l'amélioration du sort des plus défavorisés par le social, l'urbanisme et la culture, par ce qu'il tenait pour l'infrastructure de la vie des gens les plus simples. Comme le note Frappat, « ce qui lui est particulier et qui apparaît constant, dès les municipales de 1965, c'est sa vision d'une ville sans discriminations, avec une attention plus particulière aux plus défavorisés⁸⁸ ». Là encore, puissante convergence d'inspiration avec Mounier qui, à la veille de la création d'*Esprit*, se prépare d'emblée à l'échec, tout en se persuadant que « nous avons la totale pauvreté d'où naissent les œuvres ». Il y reviendra souvent : « J'ai choisi la pauvreté » ; « Il faut parier pour la pauvreté [...]. L'œuvre commencée, écrit-il en 1933, je m'y maintiendrai jusqu'à la misère comprise. » Beaucoup plus qu'un choix intellectuel, un choix de vie,

84. E. Mounier, *Qu'est-ce que le personnalisme ?* (*Œuvres*, t. III, p. 186).

85. Tentation de Delors qui saura gré aux *Compagnons de France* de lui avoir fait découvrir « une manière d'appréhender les problèmes politiques et sociaux. Ce fut un choc pour moi. Ma démarche était jusqu'alors purement idéaliste, voire sentimentale. Eux parlaient de réalités économiques et sociales concrètes, du combat militant. Lorsque j'y ai réfléchi plus tard, j'ai réalisé que l'un de mes plus gros défauts, que je devrais toujours combattre, était une tendance à l'idéalisme, avec sa part de normativité excessive et de sous-estimation des obstacles » (J. Delors, cité par Alain Rollat, *Delors*, Paris, Flammarion, 1993, p. 28).

86. *Ibid.*, p. 75.

87. *Ibid.*, p. 72 et 110.

88. P. Frappat, *Hubert Dubedout...*, p. 10.

les deux ne se dissociant jamais chez lui. Dans son *Bloc-notes* du 11 mars 1956, Mauriac écrira ceci à l'occasion de la parution au Seuil de *Mounier et sa génération* : « L'exemple de Mounier aide à comprendre qu'être du côté des pauvres n'a pas de sens dans une vie comblée. Lui avait, sans ostentation mais délibérément, choisi la pauvreté. Il était né pauvre. La pauvreté est un état de l'âme. »

Et parmi ces valeurs, il y a aussi la passion pour la vérité.

Le rapport à la vérité

Sur ce versant encore, beaucoup de choses rapprochent Dubedout de Mounier, qui avait écrit : « Je ne sais qui a cru bon de dire que même sur la charrette qui me conduirait à l'échafaud, je continuerais à dialoguer avec mes adversaires⁸⁹... » Le mot visait juste et disait bien la passion de Mounier pour l'échange, le dialogue, la compréhension de tous les points de vue, y compris les plus éloignés du sien. Le pluralisme, il l'a mis en œuvre dans sa réflexion comme dans son travail à la tête de la revue *Esprit* dont l'équipe éditoriale mariait beaucoup de sensibilités. Pour lui, la réalité sociale est plurielle, et il faut savoir en partir comme d'un fait érigé en valeur.

Dubedout ne pensait pas autrement. Matagrin le signale : « L'affirmation des différences, la perception que l'autre a une part de vérité, la recherche d'un accord sur quelques valeurs fondamentales. Telle était la pensée de Dubedout. » Et il en tirait plusieurs convictions :

Une *vérité partagée* révélée par le débat le plus large et authentique. Il n'aurait pas contredit le poète soufi Rumi selon qui « la vérité est un grand miroir tombé du ciel qui s'est brisé en mille morceaux. Chacun en possède un mais pense à lui seul détenir toute la vérité ». Dubedout veillait à ce que chacun puisse livrer son opinion, à commencer par ses adversaires. À propos du journal municipal, il dira qu'« il doit être le lieu d'une concertation ouverte à l'expression des différences ». Non seulement il écoutait, mais il infléchissait volontiers son approche après discussion.

D'où son refus obstiné, comme chez Mounier, de tout manichéisme, de toute démagogie à la faveur d'une reconnaissance exigeante de la complexité du réel, et donc de la nécessité d'analyse fine et nuancée des situations.

D'où également sa méfiance à l'égard des approches dogmatiques, idéologiques, où l'orthodoxie, c'est-à-dire la sécurité intellectuelle, passe avant l'attention au réel et à sa vérité qui se tire de l'observation. De l'importance, en conséquence, de la *compétence* et du *parler vrai* dans le traitement des problèmes. « La lucidité des principes, dira-t-il, ne suffit pas à donner compétence dans la recherche des solutions techniques [...],

89. Il s'agit du journaliste communiste Jean Kanapa.

elle est une lucidité vaine et dangereuse si elle n'est point appliquée à la réalité historique. » L'important est « de distinguer clairement les problèmes techniques et de les traiter comme tels, en les débarrassant des pseudo-évidences d'un moralisme de courte vue. Il importe de préciser, chaque fois, par quel aspect un régime économique relève d'un jugement moral, par quel aspect d'une condamnation technique, même quand les deux jugements se croisent sur un même champ ». Et plus tard : « On ne guérira l'économique qu'avec l'économique, sinon seulement l'économique. » Une belle illustration de l'idéo-réalisme qu'on retrouvera à l'œuvre dans sa postérité chez Delors, Rocard, Maire et tant d'autres attachés à tenir les deux bouts de la chaîne. « On ne commande pas avec des leçons de morale », aimait à dire Delors. Ce n'est pas avec des bons sentiments et de belles idées qu'on fait une bonne politique économique. Il faut être à hauteur des enjeux. « Contrairement aux autres spécialistes sociaux qui venaient solliciter, la main sur le cœur, des hommes qui avaient la main sur le portefeuille, ajoute Delors, moi je parlais rentabilité sociale, équilibre économique et modernisation. » Mais en gardant le cap sur une « économie au service de l'homme ».

Ce rapport exigeant à la vérité partagée se retrouve également dans sa manière de concevoir l'exercice du pouvoir sur le mode de la délégation au sein d'une équipe confiance, avec un sens de l'équipe. « Un exemple dont peuvent témoigner ses plus anciens amis et compagnons, écrira J. Verlhac, c'est la pratique d'Hubert Dubedout de délégation au sein d'une équipe et de débats jamais fermés dont l'issue serait connue d'avance⁹⁰. » N'est-ce pas la manière dont Mounier n'a cessé d'animer l'équipe de rédaction d'*Esprit* conçue comme un intellectuel collectif ?

Enfin, le partage de vérité se prolongeait naturellement dans le partage des savoirs tel qu'il le pratiquera et l'amplifiera au sein de l'association *Peuple et culture* qui fut, dira Ratel, son « vieil amour⁹¹ ».

Pour conclure ce point, je n'aurai garde d'oublier son souci d'*être vrai* en veillant à l'accord entre le dire et le faire, cela encore comme Mounier dont toute l'existence fut comme une attestation de la profondeur de ses convictions.

90. J. Verlhac, cité par *ibid.*, p. 337.

91. *Peuple et culture* est un réseau d'associations d'éducation populaire fondé au lendemain de la Seconde guerre mondiale pour promouvoir le droit à l'éducation et à la culture pour tous et tout au long de la vie. Joffre Dumazedier et Benigno Cacérés, qui comptent parmi ses fondateurs, en ont lancé le projet dès 1941-1942 à l'École des cadres d'Uriage dont Mounier fut l'un des animateurs déjà dans un esprit de résistance. Cf. L. Ratel, *Hubert Dubedout, le bâtisseur*, p. 275.

Le rapport au bien commun

Compte tenu de ce qui précède, on n'est pas étonné de retrouver chez Mounier comme chez Dubedout une conception oblatrice de l'exercice du pouvoir dans laquelle le souci du bien commun prévaut absolument sur les considérations d'intérêt personnel.

Chez l'un et l'autre, le pouvoir est service de la cité, comme simple moyen en vue d'un projet. Il est, en dit Dubedout, « une capacité d'organisation permettant d'agir sur la formation de la société ; si l'on arrive à ne plus agir, il est inutile de garder le pouvoir. Je n'ai pas le goût de la puissance, mais celui de l'action⁹² ». Ce qui n'est pas sans rappeler la pensée du grand juriste Maurice Hauriou, dont Mounier appréciait hautement l'œuvre, dans sa théorie de l'institution définie comme une « *idée d'œuvre ou d'entreprise* qui se réalise et dure juridiquement dans un milieu social. Pour la réalisation de cette idée, un pouvoir s'organise qui lui procure des organes ; d'autre part, entre les membres du groupe social intéressé à la réalisation de l'idée, il se produit des manifestations de communion dirigées par les organes du pouvoir et réglées par des procédures ».

Mounier s'est totalement consacré à son œuvre, à sa revue, à la société de son temps, à la cité des hommes, bref au bien commun, dans une forme de réelle pauvreté et au prix de sa santé et de sa vie. Tous les témoignages font état de ce même sens du renoncement chez Dubedout au profit du bien public. L'ancien conseiller municipal J.-L. Schwartzbrod verra dans « son désintéressement et l'absence d'ambition personnelle⁹³ » l'un de ses principaux traits de caractère. Et Pisani soulignait chez lui « une ambition d'être et de faire, jamais d'avoir ni de paraître⁹⁴ ». Ainsi lorsqu'il décida de s'effacer devant la candidature de Mendès en 1967.

On peut aussi mentionner que son sens de l'équipe impliquait une forme d'effacement sans, pour autant, renoncement au nécessaire exercice d'autorité.

•

J'aurais pu encore multiplier les points de rapprochement entre Mounier et Dubedout. Ils auraient conforté un peu plus ma conviction d'un habitus partagé qui ne le doit pas seulement au hasard, même si je demeure prudent et modeste dans ma démonstration qui n'en est pas une, faute de preuves formelles qui viendront peut-être un jour. Avis à de futurs doctorants...

92. H. Dubedout, cité dans *ibid.*

93. J.-L. Schwartzbrod, dans *Action municipale*, p. 276.

94. E. Pisani, dans *ibid.*, p. 282.

B. RESPONSABILITÉ HUMAINE ET CITOYENNE
SELON E. MOUNIER
(Université catholique de Lille, 26 janvier 2021)

Dirigé par Cathy Leblanc et notre ami Jean-François Petit, philosophes, ce colloque a eu lieu « en distanciel » avec un certain succès (environ 80 personnes connectées). Les organisateurs nous ont fait la surprise d'être « en présentiel » au Centre de Ressources et de Recherches de La Coupole consacré à la mémoire des victimes du nazisme dans le Nord Pas-de-Calais. La Coupole se situe à 5 km de Saint-Omer, ville où Mounier enseigna la philosophie durant l'année scolaire 1931-1932.

Voici l'argument du colloque : « Parmi les pensées susceptibles de servir à la compréhension de notre présent, revient régulièrement celle du philosophe Emmanuel Mounier (1905-1950). En son temps, celui-ci avait diagnostiqué une "crise de civilisation". Mais la responsabilité humaine et citoyenne n'a jamais été aussi grande qu'aujourd'hui. Ce colloque, coorganisé par la Faculté de théologie de l'Université catholique de Lille et l'Association des Amis d'Emmanuel Mounier, entend faire un point d'étape sur les possibilités heuristiques de la pensée du fondateur de la revue *Esprit*, à l'occasion de la réalisation de l'édition de ses *Œuvres complètes*. »

Accueillis par Paulo Rodrigues, doyen de la Faculté de théologie de l'UCLille, qui proposa avec Gérard Lurol une intervention sur la dignité de la personne, Olivier Rota (Université d'Artois) évoqua les fondements personnalistes à l'idée de dialogue à travers Mounier et Jean Lacroix; Alexis Ngadjama, les *Entretiens* de Mounier; Philippe Henne (UCLille), la « personne » selon les Pères de l'Église; Éric Vinson (Sciences po Paris), les conséquences de la primauté du spirituel sur les sciences humaines et religieuses; notre président Jacques Le Goff concluait sur l'actualité de Mounier.

Nous reproduisons ci-après l'intervention d'ouverture faite par Yves Roullière.

Le chemin sans retour

La responsabilité de l'homme engagé selon Mounier, vue à travers le prisme des réactions à sa mort

Yves ROULLIÈRE

L'angle choisi ici est plutôt inhabituel, car nous l'envisageons non pas à partir de Mounier et de son œuvre, mais à partir de la perception que ses stricts contemporains ont eue de sa personne et de ses écrits, et singulièrement à partir de leur réaction à l'annonce de sa mort. C'est-à-dire à une heure de vérité, à l'heure où, face au choc et devant le vide que crée la disparition soudaine d'un être qui a compté dans notre vie (en bonne ou en mauvaise part), la personne surgit en son entier : son visage, son corps, sa voix, son regard, bref sa présence, ainsi bien sûr que ses paroles, ses prises de position qui nous ont le plus marqué chez elle. Nous nous baserons sur le n° 5 des *Cahiers Mounier* (paru en mars 2021), sur ces réactions parues en France (230 pages serrées) qui s'étalent du 23 mars 1950 (lendemain de la mort de Mounier) au 1^{er} juillet. Au-delà de cette date, les textes à son sujet sont moins réactifs que mémoriels. Si les derniers ont aussi évidemment leur part de vérité, chez eux le témoignage de la présence physique de Mounier tend à s'effacer derrière le témoignage de la reconnaissance d'une œuvre accomplie, ainsi que l'exprime l'historien Henri-Irénée Marrou, dit Marrou-Davenson, dans *Témoignage chrétien* :

Le spectacle de sa vie remplissait d'admiration et d'effroi. On restait confondu devant cette prodigieuse activité de tout ordre, car il était à la fois homme d'action, organisateur, animateur, reporter, journaliste, homme de pensée, un philosophe authentique et un grand écrivain : c'était comme une étonnante machine, fonctionnant sans raté, avec la même puissance, la même maîtrise et la même fécondité⁹⁵.

Bien sûr, on ne s'étonnera pas de rencontrer à cette occasion tragique des réactions provenant de son milieu initial, à savoir le milieu philosophique, même si leur petit nombre interpelle : Étienne Borne⁹⁶, Jean Kanapa⁹⁷, Aimé Patri⁹⁸, Jean-Paul

95. H. Marrou-Davenson, « Quelques jours avant sa mort, Mounier écrivait... », *Témoignage chrétien*, 31 mars 1950 (*Cahiers Mounier*, n° 5, p. 102).

96. É. Borne, « Emmanuel Mounier n'est plus », *L'Aube*, 23 mars ; « Une philosophie ouverte : le personnalisme », *L'Aube*, 25 mars ; « Emmanuel Mounier », *Cahiers universitaires catholiques*, 1^{er} mai (*ibid.*, p. 18-19, 59-62 et 190-191).

97. J. Kanapa, « Esprit jette le masque », *La Nouvelle Critique*, 1^{er} avril (*ibid.*, p. 135-137).

98. A. Patri, « Emmanuel Mounier », *Paru*, 1^{er} mai (*ibid.*, p. 205).

Sartre⁹⁹, Jean Wahl¹⁰⁰ et... Raymond Vancourt (1902-1978), professeur de philosophie à l'Institut catholique de Lille des années 1930 jusqu'aux années 1960, et qui écrira deux hommages à Mounier dans *La Croix du Nord* : l'un à la personne de Mounier, l'autre à sa philosophie personaliste¹⁰¹. Sans oublier les présents aux obsèques : Jean Lacroix¹⁰², Gabriel Marcel ou Paul Vignaux. À cette liste, on doit ajouter des théologiens comme Jean Bosc¹⁰³, Jean Daniélou¹⁰⁴ ou André Dumas¹⁰⁵, des historiens comme Marrou ou Suzanne Grumbach¹⁰⁶, ainsi que divers intellectuels comme Jean-Marie Domenach¹⁰⁷, Alfred Grosser¹⁰⁸, Paul Fraisse¹⁰⁹, Roger Mehl¹¹⁰ ou Wladimir Rabinovitch¹¹¹ (on remarquera dans cette liste le grand nombre de protestants).

Nettement plus importantes sont en fait les réactions provenant de romanciers, poètes ou critiques littéraires, entre autres Albert Béguin¹¹², Jean Cayrol¹¹³, Pierre Emmanuel¹¹⁴, Luc Estang¹¹⁵, Robert Kanters¹¹⁶, Joseph Folliet¹¹⁷, Max-Pol

-
99. J.-P. Sartre, « Mort d'Emmanuel Mounier », *Les Temps modernes*, 1^{er} avril (*ibid.*, p. 144).
100. J. Wahl, « Emmanuel Mounier (1905-1950) », *Revue de métaphysique et de morale*, 1^{er} avril (*ibid.*, p. 141).
101. R. Vancourt, « Emmanuel Mounier », *La Croix du Nord*, 26 mars ; « Le personalisme », *La Croix du Nord*, 7 avril (*ibid.*, p. 73-75 et 157-158).
102. Cf. J. Lacroix, « Mounier éducateur », *Esprit*, décembre 1950, p. 839-851.
103. J. Bosc, « Hommage à Emmanuel Mounier », *Foi & Vie*, 1^{er} juillet (*ibid.*, p. 231-232).
104. J. Daniélou, « La mort d'Emmanuel Mounier », *Les Études*, 1^{er} mai (*ibid.*, p. 193-195).
105. A. Dumas, « Emmanuel Mounier », *Réforme*, 1^{er} avril (*ibid.*, p. 138-140).
106. S. Grumbach, « Hommage à Emmanuel Mounier », *Foi & Vie*, 1^{er} juillet (*ibid.*, p. 233-234).
107. J.-M. Domenach, « Emmanuel Mounier », *Esprit*, 1^{er} avril ; « Un homme, une équipe », *Radio, cinéma, télévision*, 23 avril ; « Emmanuel Mounier », *Psyché*, 1^{er} juin (*ibid.*, p. 115-116, 184-185 et 219-223). Cf. aussi *supra*, p. 11-20 et 222-224.
108. A. Grosser, *Allemagne*, 1^{er} avril (*ibid.*, p. 108-109).
109. P. Fraisse, « Emmanuel Mounier », *Esprit*, 1^{er} avril (*ibid.*, p. 115-116).
110. R. Mehl, « Nota bene », *Revue d'histoire et de philosophie religieuse*, 1^{er} juin (*ibid.*, p. 224).
111. W. Rabinovitch (Rabi), « Emmanuel Mounier n'est plus », *La Terre retrouvée*, 1^{er} avril (*ibid.*, p. 144-147).
112. A. Béguin, « Emmanuel Mounier ou la vocation de la présence au temps », *Témoignage chrétien*, 31 mars ; « Vies parallèles de Péguy et de Mounier », *L'Amitié Charles Péguy*, 1^{er} mai (*ibid.*, p. 97-99 et 186-188). Cf. aussi *supra*, p. 195-198 et 224-225.
113. J. Cayrol, « Emmanuel Mounier, le pèlerin de l'Espérance », *Le Figaro littéraire*, 1^{er} avril (*ibid.*, p. 117-118).
114. P. Emmanuel, « Emmanuel Mounier », *Les Nouvelles littéraires*, 30 mars (*ibid.*, p. 91-92).
115. L. Estang, « Emmanuel Mounier », *La Croix de Paris*, 24 mars (*ibid.*, p. 42-43).
116. R. Kanters, « Emmanuel Mounier », *La Gazette des Lettres*, 1^{er} avril (*ibid.*, p. 127-129).
117. J. Folliet (Frère Genièvre), « Sur la tombe d'Emmanuel Mounier », *Témoignage chrétien*, 31 mars (*ibid.*, p. 99-102).

Fouchet¹¹⁸, Edmond Humeau¹¹⁹, Jacques Madaule¹²⁰, Thierry Maulnier¹²¹, François Mauriac¹²², ou Adrian Miatlev, poète russo-suisse, collaborateur d'*Esprit*, qui intitule son hommage de façon caractéristique : « Celui qui était plus qu'un poète¹²³ ». Sans oublier là non plus les présents aux obsèques : Jeanne Ancelet-Hustache, Stanislas Fumet ou Pierre-Aimé Touchard¹²⁴. Cette reconnaissance des littéraires pour Mounier n'est pas sans raison : il n'est que de constater le grand nombre d'articles que celui-ci a écrit sur la littérature et il n'est pas indifférent que son modèle ait été Péguy, à la fois authentique penseur, philosophe, et authentique écrivain. C'est un aspect de l'œuvre mouniérienne encore fort peu étudié.

Mais les réactions les plus nombreuses, les plus admiratives, sont encore celles des journalistes-reporters pour lesquels Mounier apparaît comme un exemple. Je cite ceux qui sont restés connus : Georges Altman¹²⁵, Hubert Beuve-Méry¹²⁶, Jean de Fabrègues¹²⁷, Yves Farge¹²⁸, Georges Hourdin¹²⁹, Louis Pauwels¹³⁰, Georges Suffert¹³¹ ou André Ulmann¹³²... C'est un aspect de l'œuvre de Mounier encore moins étudié que le précédent. On se rappelle surtout ses chroniques publiées dans *Combat* qui ont donné lieu à *L'éveil de l'Afrique noire*¹³³, mais ses séjours dans toute l'Europe – l'Allemagne surtout, mais aussi l'Autriche, la Pologne, la Suède¹³⁴, etc. – mériteraient aussi une étude à part. Sans compter que son activité journalistique toucha les sujets les plus divers, et il serait fastidieux de citer ici tous les sujets poli-

118. M.-P. Fouchet, « Hommage à Emmanuel Mounier », *Liberté de l'esprit*, 1^{er} avril (*ibid.*, p. 132-134).

119. E. Humeau, « Le recteur Mounier », *Arts*, 31 mars (*ibid.*, p. 92-95).

120. J. Madaule, « Emmanuel Mounier n'est plus », *Le Courrier de l'Ouest*, 23 mars ; « Emmanuel Mounier », *L'Âge nouveau*, 1^{er} juin (*ibid.*, p. 22-25 et 207-208). Cf. aussi *supra*, p. 101-103.

121. Th. Maulnier, « L'esprit d'Emmanuel Mounier », *Hommes et mondes*, 1^{er} mai (*ibid.*, p. 196-200).

122. F. Mauriac, « L'exemple d'Emmanuel Mounier », *Le Figaro*, 26 mars (*ibid.*, p. 79-81).

123. A. Miatlev, *La Tour de feu*, 1^{er} avril (*ibid.*, p. 147-148).

124. Cf. P.-A. Touchard, « Dernier dialogue », *Esprit*, décembre 1950, p. 777-787.

125. G. Altman, « La mort d'Emmanuel Mounier », *Franc-tireur*, 23 mars (*ibid.*, p. 29-30).

126. H. Beuve-Méry, « Emmanuel Mounier est mort », *Le Monde*, 23 mars (*ibid.*, p. 33-34).

127. J. de Fabrègues, « Emmanuel Mounier », *France catholique*, 31 mars (*ibid.*, p. 96).

128. Y. Farge, « Emmanuel Mounier », *Action*, 27 mars (*ibid.*, p. 77-78).

129. G. Hourdin, *La Vie catholique illustrée*, 2 avril (*ibid.*, p. 153-154).

130. L. Pauwels, « Hommage à Emmanuel Mounier », *Combat*, 24 mars (*ibid.*, p. 41-42).

131. G. Suffert, « Fidélité », *Les Mal-pensants*, 1^{er} mai (*ibid.*, p. 200-202).

132. A. Ulmann, « Emmanuel Mounier est mort », *La Tribune des nations*, 31 mars (*ibid.*, p. 107).

133. Cf. E. Mounier, « L'éveil du continent noir », dix articles parus dans *Combat* entre le 18 et le 31 mai 1947, et repris dans *L'éveil de l'Afrique noire*, Paris, Seuil, 1948.

134. Cf. Id., « Où va le IV^e Reich ? », deux articles parus dans *Le Monde* entre le 11 et le 13 mai 1947 ; « Autriche 1946 », cinq articles parus dans *Combat* entre le 8 et le 13 août 1946 ; « Notes scandinaves ou Du bonheur », *Esprit*, février 1950.

tiques, sociétaux, religieux que Mounier a pris à bras-le-corps, redonnant ses lettres de noblesse au journalisme dont l'engagement n'exclut pas l'information objective, l'exposé de ses doutes, voire le désengagement.

J'ajoute que pour ses stricts contemporains, Mounier n'était pas seulement le directeur de la revue *Esprit*, mais l'organisateur et l'animateur du *mouvement Esprit*, fondé en 1935 et composé de groupes réunis dans toute la France et à l'étranger, groupes de lecteurs de la revue à qui Mounier confiait des enquêtes de terrain, proposait des sondages, et surtout la mise en acte des propositions exposés dans la revue. Mounier passait beaucoup de temps à voyager pour visiter et encourager chacun de ces groupes :

Comment s'étonner dès lors du retentissement extraordinaire que rencontra *Esprit* : l'un y vint par la philosophie et le droit, l'autre de la musique et de l'histoire, tel autre du théâtre, du cinéma, de l'action syndicale ; tous retrouvaient au sein de leurs problèmes particuliers les questions fondamentales dégagées par Mounier et dans leur esprit et leur cœur l'orientation même qu'il proposait pour y répondre¹³⁵.

Cette dimension est particulièrement mise en valeur par des femmes et des hommes d'action à différents titres (politiques, religieux, etc.) : Antoine Dieuzayde¹³⁶, Alioune Diop¹³⁷, Geneviève de Gaulle¹³⁸, Georges Izard¹³⁹, Xavier de Landaburú¹⁴⁰, Henri Lauga¹⁴¹, Jean-Augustin Maydiou¹⁴², Michel Pablo¹⁴³, Pierre Stibbe¹⁴⁴, André Villette¹⁴⁵ (auxquels s'ajoutent les présents et représentés aux obsèques : Georges Bidault, Claude Bourdet, Henri Frenay, Francisque Gay, Edmond Michelet, Robert Schuman ou Pierre-Henri Teitgen).

Après ce panorama, je voudrais entrer dans le vif du sujet, à savoir la responsabilité de l'homme engagé, que je déclinerai en trois parties : 1. La responsabilité de Mounier ; 2. La responsabilité d'*Esprit* après Mounier ; 3. La responsabilité des amis de Mounier.

135. H. Marrou-Davenson, « Quelques jours avant sa mort, Mounier écrivait... » (*Cahiers Mounier*, n° 5, p. 104).

136. A. Dieuzayde, « Emmanuel Mounier », *Barèges*, 1^{er} avril (*ibid.*, p. 110-112).

137. A. Diop, *Présence africaine*, 1^{er} avril (*ibid.*, p. 137).

138. G. de Gaulle, « Hommage à Emmanuel Mounier », *Liberté de l'esprit*, 1^{er} avril (*ibid.*, p. 131-132).

139. G. Izard, « Un homme libre », *Le Figaro*, 23 mars (*ibid.*, p. 27-28).

140. X. de Landaburú, « Emmanuel Mounier », *Euzko Deya*, 1^{er} avril (*ibid.*, p. 116).

141. H. Lauga, « À quelques amis », *Réforme*, 15 avril (*ibid.*, p. 169).

142. J.-A. Maydiou, « Mort d'Emmanuel Mounier et Résurrection du Christ », *La Vie intellectuelle*, 1^{er} avril (*ibid.*, p. 149-150).

143. M. Pablo, « Emmanuel Mounier », *La Vérité*, 1^{er} avril (*ibid.*, p. 149).

144. P. Stibbe, « Emmanuel Mounier », *La Bataille socialiste*, 1^{er} mai (*ibid.*, p. 188-189).

145. A. Villette, « La mort de trois hommes libres », *Témoignage chrétien*, 7 avril (*ibid.*, p. 158-159).

Responsabilité de Mounier

« Le chemin sans retour » est le titre de l'article du comité directeur d'*Esprit* (Jean-Marie Domenach, Paul Fraisse et Henri Marrou-Davenson), paru en mai 1950 (donc un mois et demi après la mort de Mounier) pour faire part aux lecteurs de sa décision de poursuivre la revue¹⁴⁶. Cette formule est elle-même une citation-clé de Mounier, puisqu'elle se situe en conclusion de l'article programmatique du n° 1 d'*Esprit*, « Refaire la Renaissance » (octobre 1932) :

Notre vie spirituelle est désintéressée, sauf de l'esprit et du monde. Nous ne pouvons plus l'accepter comme un jeu égoïste devant l'objet. [...] Penser sans vivre notre pensée, où qu'elle nous mène, ce serait quelque chose comme son sacrilège. L'action auprès des hommes n'est pas pour nous une vocation occasionnelle qui se cherche des lettres de noblesse, elle est la plénitude de notre pensée et l'achèvement de notre amour. Il faut nous donner tout entiers. Nous avons choisi les chemins sans retour : ce n'est pas présomption, si, à chaque pas, nous avons nos faiblesses aussi présentes que notre bilan.

Que l'action auprès des hommes, à savoir l'engagement, soit considérée comme la plénitude de la pensée, ne nous étonne plus, nous paraît même assez banale. À l'époque, dans un contexte « de frousse morose et de pédantisme gelé¹⁴⁷ », l'être humain ne se vivait plus que comme individu entre les mains des deux matérialismes : le capitalisme et son envers le marxisme. Défendre la personne, soit l'être humain en libre relation avec autrui et avec l'univers, son souffle, son esprit, en tant qu'il est voué à s'inscrire dans les choses du monde, de la cité, était nouveau, ou redevenu soudain nouveau. Surprenante en revanche est l'insertion de l'*amour* pour nous qui sommes habitués à envisager la notion de responsabilité à partir du visage, du face-à-face tel que Levinas l'a posé dans *Totalité et infini* en 1961, ou à partir de l'impératif catégorique, prudentiel, concernant la planète édicté par Hans Jonas en 1979 dans *Principe responsabilité*. Il y a là une dimension nettement mystique, disons même christique, implicite dans les textes de jeunesse de Mounier publiés dans le premier tome des *Œuvres complètes* (Rennes, PUR, 2020). Mais si Mounier fait preuve d'autant d'assurance à ce moment-là, c'est que Bergson l'a comme autorisé à exploiter cette dimension dans la cité à travers *Les deux sources de la morale et de la religion*, parue providentiellement quelques mois avant la première livraison d'*Esprit* :

Les vrais mystiques s'ouvrent simplement au flot qui les envahit. Sûrs d'eux-mêmes, parce qu'ils sentent en eux quelque chose de meilleur qu'eux, ils se révèlent grands hommes d'action, à la surprise de ceux pour qui le mysticisme n'est que

146. *Ibid.*, p. 115-116.

147. J. Folliet, Introduction à un entretien avec E. Mounier, *L'Aube*, 30 juillet 1933 (*ibid.*, p. 101).

vision, transport, extase. Ce qu'ils ont laissé couler à l'intérieur d'eux-mêmes, c'est un flux descendant qui voudrait, à travers eux, gagner les autres hommes : le besoin de répandre autour d'eux ce qu'ils ont reçu, ils le ressentent comme un élan d'amour¹⁴⁸.

Ce qui frappe les stricts contemporains de Mounier à l'heure de sa mort, c'est combien celui-ci a tenu parole, même dans les zones les plus grises, les plus complexes, les plus obscures du monde où l'on doit malgré tout s'engager. Les auteurs de l'article « Le chemin sans retour » reprennent d'ailleurs, pour définir Mounier, la définition d'Edmond Humeau, poète, collaborateur fidèle d'*Esprit* dès ses débuts : le *recteur*, à savoir « celui qui conseille, qui redresse et qui juge, celui qui affermit ». Ils ajoutaient : « Et plus les choses semblaient se brouiller, plus on regardait vers lui, vers sa lucidité rigoureuse et souriante. »

Ici d'ailleurs une parenthèse : ses plus proches collaborateurs, ceux qui vivaient avec lui aux Murs blancs – Domenach et Marrou, ainsi que Béguin – insistent sur la relation paradoxale que Mounier entretenait avec son propre corps, qui leur semblait typique de celle du mystique précisément, soucieux de le voir agir comme un intermédiaire avec le monde charnel, et en même temps complètement oublieux de ses limites, lui imposant une incessante activité d'écriture, de lectures, de conférences de voyages. C'est ce qui explique qu'il n'ait pas pris assez au sérieux une première alerte cardiaque quelques semaines avant l'infarctus fatal, à la veille duquel il avait pris enfin rendez-vous avec le médecin pour envisager des examens approfondis. On peut s'interroger sur le sens de ce martyre, aussi beau et profond ait-il été, lorsque sa mort laisse une veuve avec trois enfants dont une handicapée et deux autres en bas âge.

1932 fut un commencement ; 1944-1945 fut un recommencement, et il n'est pas anodin que le premier article publié par Mounier après la Libération s'intitule « Responsabilité de l'écrivain¹⁴⁹ ». En voici l'introduction :

Il est évident que l'écrivain n'a déjà plus la place qu'il occupait dans la cité qui se meurt, et qu'il n'a pas encore trouvé celle que lui destine la cité qui se forme. On comprend par là ses hésitations quand il touche, par ses activités, à la chose publique ; on les excuse, au moins en partie. Ceux qui, une fois pour toutes, ont choisi de se barricader dans une tour d'ivoire n'ont guère de droits à ponctuer ces hésitations d'une ironie sans risque. Ceux qui ont choisi, une fois pour toutes, de s'embrigader sans regarder ce qu'ils écrasent, ont la position tout aussi confortable et le sarcasme tout aussi déplacé. Le choix le plus incommode, le seul qui convienne à l'intelligence, est de servir en même temps que de rester lucide. Je ne sache pas qu'il soit tellement couru.

Ces deux principes – « servir et rester lucide » – font vraiment écho aux grands principes d'engagement, douze ans auparavant, de « Refaire la Renaissance » (l'ac-

148. H. Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, PUF, 1932, p. 101-102.

149. E. Mounier, « Responsabilité de l'écrivain », *Combat*, 10 novembre 1947,

tion comme plénitude de notre pensée et l'achèvement de notre amour). Et voici comment Mounier les applique six mois plus tard, en répondant à une enquête de l'hebdomadaire démocrate-chrétien *Carrefour*, quelques semaines après l'exécution de Robert Brasillach en février 1945. L'argument de l'enquête est le suivant : « Il serait vain de nier que les condamnations infligées à plusieurs écrivains, alors que d'autres Français ne sont pas inquiétés, n'aient déterminé, dans quelques esprits, un certain malaise. *Carrefour* a pensé qu'il serait précieux d'avoir, sur le problème de la responsabilité de l'écrivain, quelques jugements qualifiés. »

Mounier répond sans fioritures :

Ce qui me semble en toute hypothèse inadmissible, c'est cette sorte de privilège d'exception que l'on semble, ici et là, demander en faveur de l'écrivain. Le pouvoir des mots est sans doute le plus spirituel des pouvoirs. Il n'en crée que de plus lourdes charges. Dans tout ce grand, ce grave débat sur la Charité, on croit parfois entendre un déplaisant murmure de mandarins. Devant l'abus des manifestes d'écrivains, je demandais naguère que l'écrivain se dégageât enfin de cet esprit de privilège que lui ont tour à tour donné le romantisme et la république des intellectuels. Celui qui frappe avec la main, une fois sur deux, obéit à des tyrannies intérieures ou extérieures qui atténuent sa responsabilité. Celui qui frappe avec des mots le fait en général de son plein gré, et doit un compte d'autant plus rigoureux de son acte que le coup est pour lui moins dangereux. L'injure à distance, le crime à longue portée, que multiplie la civilisation de l'imprimerie, n'engendrent pas moins des blessures cuisantes et des meurtres réels. Celui qui joue des sentiments antisémites dans le fauteuil confortable d'une salle de rédaction parisienne torture à Dachau et massacre à Lublin. Le Français, aujourd'hui exécuté [Brasillach], qui a écrit un jour : « Nous sommes plusieurs à avoir couché avec l'Allemagne. Il nous en reste une grande douceur¹⁵⁰ », ce Français a pu, comme on me l'écrit, se montrer courageux devant le tribunal, il est pour nous le lâche qui a poussé de très loin la main des assassins d'Oradour¹⁵¹.

Chemin sans retour, par lequel on voit que si certaines références intellectuelles ont pu vieillir dans leur formulation, leurs applications n'ont pas pris une ride.

Après cette longue mise en en situation, je voudrais présenter plusieurs aspects où la responsabilité a été interrogée positivement et négativement.

Négativement d'abord.

La responsabilité comme accès au pouvoir

Plusieurs auteurs d'articles de réaction à sa mort en effet s'interrogent sur la raison pour laquelle Mounier n'a pas endossé d'autre fonction après-guerre que celle

150. Le texte de 1944 dit exactement : « Les Français de quelque réflexion, durant ces quelques années, auront plus ou moins couché avec l'Allemagne, non sans querelles, et le souvenir leur en restera doux » (R. Brasillach, *Journal d'un homme occupé*, Paris, Les Sept Couleurs, 1955, p. 254).

151. E. Mounier, Réponse à l'enquête « La responsabilité de l'écrivain », *Carrefour*, 3 mars 1945.

de directeur de la revue *Esprit*, à savoir la même qu'avant-guerre. Comment celui qui fut jugé et condamné en 1941 comme « directeur spirituel de la Résistance » – statut que lui reconnaissaient les résistants non communistes – n'a-t-il pas pu être appelé ou aspirer à de hautes fonctions ? Le fait est que, sauf exception, les principaux postes de pouvoir après la Libération furent entre les mains de résistants, lesquels, dans leur écrasante majorité, étaient de la même génération que Mounier, à savoir nés entre 1900 et 1910. Si ce refus d'endosser un pouvoir autre que spirituel, ce qu'on appelle une « autorité », fait l'admiration de certains, il n'en donne pas moins de regret à d'autres, comme Mauriac : « Emmanuel Mounier, doucement intraitable, se tint à l'écart du marécage parlementaire où d'autres démocrates-chrétiens pataugeaient. Ce fut entre les MRP et lui l'éternelle dispute de Marie et de Marthe. Mounier, qui avait choisi la meilleure part, n'en abusa-t-il pas contre ceux qui, pour servir l'État, consentent aux besognes nécessaires et se salissent un peu les mains¹⁵² ? »

Cette question est encore peu documentée. Je n'ai pas trouvé dans les archives à notre disposition de propositions de poste adressées à Mounier ni d'aspiration de celui-ci à accéder à une charge politique ou administrative de haut rang.

La responsabilité comme masque du débauchage

Beaucoup plus documentée est en revanche la polémique qui, en 1949-1950, a opposé le parti communiste français à Mounier. D'assez nombreux historiens, dont Michel Winock, ont questionné le « philo-communisme » de Mounier et d'*Esprit* en général après-guerre. S'il est incontestable que Mounier eut un très clair positionnement anticommuniste, aussi bien qu'antifasciste, avant-guerre, dans l'après-guerre il eut tendance à mettre au soupçon ce qui ressemblait de près ou de loin à des tendances anticommunistes, surtout lorsqu'elles provenaient des milieux de droite ou du centre-droit (MRP et gaullistes), c'est-à-dire de milieux catholiques trop proches de la classe bourgeoise, comme l'écrit encore Mauriac : « Comme, selon lui, l'anticommunisme servait de ralliement à tous les bénéficiaires de l'injustice sociale, c'était son drame de ne pouvoir combattre son adversaire de gauche sans venir en aide à son adversaire de droite¹⁵³. » Raymond Vancourt, auteur de *Marxisme et pensée chrétienne* (Bloud et Gay, 1948), que Mounier recensa avec éloges¹⁵⁴, se souvient de rencontres à Lille au siège des Amis d'*Esprit* et aux Foyers de culture populaire :

Ce qui nous a chaque fois frappé en lui, c'est son extrême loyauté intellectuelle. Il voulait toujours – et presque à tout prix – expliquer, comprendre, excuser. Peut-

152. F. Mauriac, « L'exemple d'Emmanuel Mounier » (*Cahiers Mounier*, n° 5, p. 80).

153. *Ibid.*

154. Cf. E. Mounier, *Esprit*, mai 1948, p. 751 (*ibid.*, p. 74-75).

être aurait-on pu lui reprocher d'appliquer cet effort de compréhension dans un sens unique. Il y avait en effet quelque chose qu'Emmanuel Mounier ne parvenait ni à comprendre ni à excuser, c'est ce qu'il appelait, avec Bernanos, la sécurité d'esprit, le confort intellectuel et moral des « bien-pensants ». Pour eux, il était dur, très dur, trop dur parfois. Et par contraste, il nous apparaissait quelque peu naïf, lorsqu'il se mettait à apprécier les « mouvements de gauche » sous toutes leurs formes. Il souffrait un peu de ce complexe qu'on retrouve chez certains intellectuels catholiques : le besoin d'être toujours plus à gauche et une défiance quasi instinctive et malade pour tout ce qui paraît de droite et « réactionnaire¹⁵⁵ ».

Avis nuancé par le quotidien *Libération*, dirigé par le gaulliste de gauche Emmanuel d'Astier de La Vigerie : « Dans l'éventail des doctrines qui s'affrontent souvent durement, Mounier occupait une place difficile à tenir, et pourtant essentielle. Sa perte creuse un vide qu'il sera malaisé de combler¹⁵⁶. »

Il était difficile en effet et quasi impossible à l'époque de s'en prendre aux anti-communistes sans apparaître du même coup philo-communiste. C'est bien ainsi que l'ont compris les communistes eux-mêmes. Sachant qu'il ne pouvait faire de Mounier un « simple compagnon de route », voire un « idiot utile », parce que trop lucide, Maurice Thorez, lors du congrès du PCF d'avril 1949, lui demanda solennellement de « prendre ses responsabilités » en intégrant le parti de la « classe ouvrière », de la « paix » et de l'« indépendance nationale », demande relayée par ses hommes de main qu'étaient François Billoux, Laurent Casanova, Pierre Daix, Jean-Toussaint Desanti ou bien sûr Roger Garaudy. Ce à quoi Mounier crut couper court dans un article d'*Esprit* de juin 1949 : « Ne nous demandez pas de ne pas être nous-mêmes », après avoir été assez dur à l'égard du « mouvement des Chrétiens progressistes », jugés trop naïfs et dont le porte-étendard était l'abbé Boulier. « Prendre ses responsabilités » ici équivaut non seulement à un débauchage en bonne et due forme, mais surtout à un appel à l'infidélité à soi-même.

Inspirée par l'abbé André Depierre, de la Mission de France, installé dans la banlieue ouvrière de Montreuil et qui fit l'homélie des obsèques de Mounier, la position de celui-ci était assez simple et fort bien résumée par Mauriac, encore et toujours : « Là où était les ouvriers, là aussi était le cœur de ce pauvre. » Et tel est le cœur d'un des derniers articles de Mounier lui-même, intitulé « Fidélité », très souvent cité, et notamment ce passage :

Notre philosophie, qui doit une partie de sa santé aux eaux marxistes, n'en a point cependant reçu le baptême. [...] Vu de Chaillot, c'est une bête affreuse ; des diverses Sorbonnes, un système erroné ; de l'hôtel Matignon, un complot contre la sûreté de

155. R. Vancourt, « Emmanuel Mounier » (*ibid.*, p. 73).

156. E. d'Astier de La Vigerie, « Emmanuel Mounier est mort », *Libération*, 23 mars (*ibid.*, p. 32).

l'État. Vu de Montreuil ou de Clichy, c'est l'armure des réprouvés, la seule qui compte à leurs yeux, le seul espoir de leurs journées. [...] Nous refusons l'abstraction qui omet le point de vue de Montreuil. [...] Les écrans, par malheur, se multiplient devant le prolétariat ; les écrans chatoyants de l'anticommunisme, mais aussi les écrans de la scolastique, du mensonge, du caporalisme que le communisme de fait dresse chaque jour plus nombreux entre le peuple et nous. Il ne faut accepter ni les uns ni les autres ; ne pas consentir à nous laisser couper du prolétariat parce qu'une administration nous refuse le visa. [...] Il faut le nourrir enfin de réalités et non plus de dogmes fétiches, de vociférations et de paradis illusoires¹⁵⁷.

Nous parlions précédemment de mystique. On est ici dans l'ascèse la plus stricte, la plus rigoureuse, où chaque détail compte. Esprits systématiques, idéologues, s'abstenir !

Responsabilité du chrétien dans la cité

C'est ici l'angle positif de la responsabilité – sujet énorme et qui a été longuement commenté, d'autant que Mounier lui-même a interrogé cette responsabilité dans presque tous ses livres et explicitement dans *L'affrontement chrétien* et *Feu la chrétienté*.

À la fin de ce qui s'apparente à un prêche pascal, E. Keller écrit :

Un grand chrétien, Emmanuel Mounier, avait assumé la responsabilité de dévoiler toutes les hontes, tous les mensonges du monde où nous nous installons si joyeusement. Ce n'était pas pour s'amuser, c'était pour en souffrir, pour en mourir, pour que les chrétiens comprennent... Il vient de mourir en pleine bataille. Serons-nous assez vivants, assez ressuscités pour ne pas perdre une minute et construire enfin ce royaume de Dieu que le monde attend¹⁵⁸ ?

Ce qui impressionne d'autres auteurs parmi les plus jeunes, ceux nés dans les années 1920, c'est que peu avant la bataille, en avril 1940, Mounier avait clairement annoncé la couleur, désignant à nouveau un chemin sans retour :

Adsum. Présent ! le chrétien est un être qui assume. La dernière mise en garde du Christ avant sa mort est une alerte au reniement, et il l'a donnée au chef de l'Église : « Je ne connais pas cet homme », « Je ne connais pas cet acte », paroles de mort volontaire ; l'image de Dieu y renonce, avec sa responsabilité, son privilège. Plus on approfondit l'essence de la morale chrétienne, plus on y voit confirmé, au centre de tout péché, ce pharisaïsme primordial par lequel le pécheur solidaire de mille liens se décharge de son fardeau sur le voisin, sur la collectivité, sur les mythes, pour se donner le bonheur sans efforts d'une conscience satisfaite. Le chrétien est un être qui s'accuse au double sens du mot : il se sent partie dans toute faute, et il n'est pas hanté

157. E. Mounier, « Fidélité », février 1950, p. 177, 178 et 180.

158. E. Keller, « Passer par la mort », *L'Éveil alsacien*, 26 mars (*ibid.*, p. 77).

par la terreur de faire saillie, de n'être pas comme tout le monde. Il s'engage. Non pas seulement ici ou là, mais tout entier dans chaque acte¹⁵⁹.

L'impressionnant, c'est que ce qu'il affirme ici, il l'appliquera durant la guerre et jusqu'à son dernier souffle.

Un tel engagement prit une plus grande force encore lors de la parution d'un décret du Saint-Office, approuvé par le pape Pie XII le 1^{er} juillet 1949, excommuniant notamment les fidèles « professant la doctrine matérialiste et antichrétienne des communistes et surtout ceux qui la défendent ou la propagent ». À ce décret qui rendait impossible tout dialogue avec les communistes, Mounier réagit le mois suivant, et ce sont toujours les mêmes passages de l'article qui sont cités par les auteurs :

Il est temps qu'ils [les chrétiens] comprennent que chaque non comporte un oui infiniment plus exigeant que leur incertitude antérieure, il est temps, comme disait Péguy, qu'ils se décident à prendre les poteaux indicateurs comme des appels à la marche, non pas comme des défenses de bouger et d'oser. [...]

C'est à nous de lui donner [au décret] un avenir salutaire et d'en écarter des développements mortels. Ce n'est pas comme un cadavre, c'est comme un vivant, et en vivant, que le chrétien écoute la voix de son Église. Les énergies spirituelles auxquelles l'Église barre le chemin du communisme ne doivent pas refluer, mais se précipiter en avant et, selon leur tempérament, penser fortement les données politiques d'une issue possible, ou frayer la voie à un nouveau et dévorant franciscanisme. Que ces enfants fous se conduisent en enfants fidèles, qu'ils ne s'amortissent pas en enfants sages¹⁶⁰.

Comment Mounier aurait-il réagi à la parution d'*Humani generis* en août 1950 ? Aurait-il radicalisé sa filiation au Poverello, qui date de sa jeunesse ? Est-il si difficile de l'imaginer ?

La responsabilité de la revue *Esprit*

L'un des meilleurs résumés du sentiment général éprouvé à la mort de Mounier est celui de son vieil ami le jésuite Jean Daniélou, né aussi en 1905 :

En le voyant disparaître à quarante-cinq ans, en pleine maturité, nous comprenons mieux la place que Mounier tenait dans la vie intellectuelle de la France. Jamais son autorité n'avait été si grande. D'année en année, sa pensée, sans cesser d'être aiguë, acquérait plus de force. Sans doute, se voyant suivi par toute une jeunesse dont on a dit qu'il était le directeur spirituel, se sentait-il plus responsable. Et sans rien abdiquer de son inflexible liberté qui lui avait valu la confiance de tant d'esprits, pesait-il davantage le poids, dans les destinées des âmes et du monde, des paroles qu'il prononçait.

159. E. Mounier, « Personnalisme catholique », *Esprit*, avril 1940 (repris sous le titre « Personnalisme et christianisme », dans *Liberté sous conditions*, Paris, Seuil, 1946, p. 11-82).

160. Id., « Le décret du Saint-Office », *Esprit*, août 1949, p. 302 et 309-310.

Rarement mort a-t-elle paru plus déconcertante au regard humain. Mounier semble nous avoir quittés au moment où une génération avait le plus besoin de lui¹⁶¹.

À ce jugement quelque peu désespéré, le comité éditorial d'*Esprit*, on l'a dit, répond en annonçant réemprunter « le chemin sans retour », le seul qui rende libre. De l'œuvre de Mounier le comité écrit :

Pas un problème de notre vie qu'au cours de ces dix-huit ans, il n'ait débusqué, éclairci, toujours abordant de front et y revenant si l'assaut lui semblait mal conduit. Notre collection en témoigne, dont il a fait cette extraordinaire encyclopédie combattante. [...] Nous savons ce qui manque maintenant à *Esprit*. Mais nous savons aussi ce qui manquerait à ce pays, à l'espérance des opprimés, à la lutte de tous ceux qui veulent un bonheur qui se confonde pas avec l'avitissement, si le cri d'insurrection lancé en octobre 1932 n'était pas repris aujourd'hui, si *Esprit*, même amputé de son chef, venait à disparaître – nous le disons aujourd'hui sans modestie, dans le raidissement des grandes décisions, et parce que, depuis trois semaines, des centaines de lecteurs nous l'ont répété, qui ne sont pas tous d'accord sur toutes choses avec nous, mais qui savent bien qu'il se parle ici le langage des hommes libres. Notre fidélité est maintenant davantage qu'une citadelle, elle est faite de ces innombrables postes épars dans la brousse du monde qu'*Esprit* soutient et relie. C'est un genre de travail pour lequel il n'y a pas trop de volontaires, c'est une tâche qu'on n'abandonne pas¹⁶².

Qu'on nous pardonne cette longue citation, mais elle montre bien que les successeurs de Mounier, dans l'accablement, eussent pu abandonner la revue s'ils n'avaient reçu autant de signes de reconnaissance, qui étaient autant de signes de soutien pour continuer l'œuvre, continuer à prendre des risques, et l'on sait par exemple la dette de la génération née dans les années 1930 envers *Esprit* pour son engagement au sein de la guerre d'Algérie. Chaque génération de rédacteurs jusqu'aujourd'hui, et peut-être davantage aujourd'hui qu'hier, s'est référée à « Refaire la Renaissance ».

Les amis de Mounier

L'association des Amis d'Emmanuel Mounier (AAEM) s'est formée officiellement en juin 1950 pour endosser une double responsabilité : « Cette association a pour objet de grouper les personnes soucieuses : 1° De défendre et faire connaître l'œuvre et le nom d'Emmanuel Mounier ; 2° D'assurer une aide matérielle et morale à la veuve et aux enfants d'Emmanuel Mounier. »

Le premier président en fut Paul Fraisse, qui vivait aux Murs blancs, et parmi les premiers adhérents, outre ceux déjà cités, on peut mentionner Albert Camus, Jean

161. J. Daniélou, « La mort d'Emmanuel Mounier » (*Cahiers Mounier*, n° 5, p. 193-194).

162. Le Comité directeur, « Le chemin sans retour » (*ibid.*, p. 192). Cf. aussi *supra*, p. 221-222.

Cassou, Georges Duhamel, Élisabeth de Belgique, Georges Friedmann, Maurice de Gandillac, François Goguel, Georges Gurvitch, Jacques Hébertot, Jean Hypollite, Eugen Kogon, Henri de Lubac, Jacques Maritain, Adriano Olivetti, Brice Parain, Denis de Rougemont ou Charles Westphal¹⁶³.

La variété de toutes ces personnes réunies donne le tournis et montre à quel point la personne et l'œuvre de Mounier touchaient à peu près tous les champs de la culture et de la cité.

Le soutien conjoint à l'œuvre de Mounier et à la famille a pu se faire à travers la création de la Bibliothèque personnaliste qui fut animée par Paulette Mounier, avant que l'association ne la confie à l'Institut catholique de Paris il y a quelques années¹⁶⁴. Cette bibliothèque est un trésor en ce qu'elle recevait tout ce qui se publiait dans le monde entier sur Mounier de 1950 à 1990, date de la mort de Paulette. Celle-ci publiait parallèlement un bulletin comprenant des inédits, des correspondances, des études sur Mounier. Ces bulletins sont devenus depuis 2014 les *Cahiers Mounier* qui publient aussi des collectifs et des colloques. L'organisation de rencontres et de colloques est encore une des activités de l'association dès ses débuts. Je signale seulement le dernier publié sur Maritain et Mounier¹⁶⁵.

De plus, l'association a veillé à ce que les principaux ouvrages de Mounier soient disponibles en suscitant différentes rééditions et traductions (œuvres des successeurs de Paul Fraise : Guy Coq et Jacques Le Goff). À ce propos, il y a eu un tournant avec la parution des *Entretiens*, un quasi-inédit de près de 1 000 pages en 2017 (édition établie par Bernard Comte et moi-même, qui a permis de faire une fructueuse alliance avec les Presses universitaires de Rennes pour les sept volumes des *Œuvres complètes*. Cette publication est motivée de la façon suivante :

Soixante-dix ans après la mort d'Emmanuel Mounier, il est temps de renouveler notre regard sur ce penseur majeur du xx^e siècle, à la suite de la publication des *Entretiens* (Presses universitaires de Rennes, 2017).

On sait combien les quatre volumes des *Œuvres* (éd. P. Mounier, Seuil, 1961-1963) ont marqué plusieurs générations d'intellectuels, de femmes et d'hommes d'action. Certains ouvrages furent parallèlement réédités aux PUF et au Seuil, puis, à partir des années 1990, chez Parole et silence, aux Presses de la Renaissance et aux PUR. Le besoin se fait sentir à présent d'avoir accès à l'ensemble du corpus mouniérien, avec ses nombreux articles, conférences, notes, recensions... Et ce n'est pas là faire œuvre

163. « Les amis d'Emmanuel Mounier », *L'Aube et Combat*, 5 juin (*ibid.*, p. 224-227). Cf. aussi *supra*, p. 221-222.

164. *Note de 2023* : Depuis peu, les archives de l'AAEM ont été également déposées à la Bibliothèque de ce même Institut.

165. Cercle d'Études Jacques et Raïssa Maritain et AAEM (dir.), *Maritain & Mounier : une amitié entre « Primauté du spirituel » et « Esprit »*, 2020.

patrimoniale. C'est honorer un des apports majeurs de Mounier, à savoir sa constante réflexion sur les *événements* et l'attitude à adopter face à eux. Si la plupart de ses livres offrent le socle théorique d'un engagement politique, social, culturel ou religieux, ses textes publiés au fil des semaines montrent comment Mounier se confronte en personne aux faits les plus marquants de son temps et comment il cherche à en tirer les leçons avec une rare lucidité qui fait encore aujourd'hui autorité. C'est la raison pour laquelle un solide appareil critique s'avère nécessaire pour bien comprendre les enjeux de chacun de ses discernements.

Ce que ces *Œuvres complètes* mettront aussi en évidence (à partir du deuxième volume), c'est la *dimension communautaire* de la pensée de Mounier. En effet ses textes résultent, pour la plupart, d'échanges au sein de la rédaction et des groupes d'amis d'*Esprit* qu'il rencontrait dans toute la France, l'Europe et jusqu'en Afrique. Mais il y a plus : les nombreux articles et notes anonymes ou signés *Esprit* - pas forcément écrits par Mounier lui-même mais publiés dans tous les cas sous sa responsabilité - agissent comme un puissant révélateur de ce qu'il appelait le « personnalisme communautaire », autrement dit « une personne de personnes ». Il nous a donc paru crucial de publier aussi ces textes souvent négligés afin d'avoir une idée aussi complète que possible du témoignage qu'a voulu nous transmettre Mounier et d'en tirer les conséquences¹⁶⁶.

Voilà comment, quant à nous, nous prenons nos responsabilités.

166. J. Le Goff et Y. Roullière, « Les *Œuvres complètes* d'Emmanuel Mounier », *Œuvres complètes*, t. I, p. 9.

C. EMMANUEL MOUNIER À LYON (Université catholique de Lyon, 6 novembre 2021)

Ouvert en 2015, un « Espace Emmanuel Mounier » a pris place au cœur des anciennes prisons Saint-Paul/Saint-Joseph, où le fondateur du personnalisme fut incarcéré durant quelques mois en 1942 pour faits de résistance. Confié à Habitat et Humanisme, cet immeuble neuf est composé de 154 logements destinés à des étudiants ainsi qu'à des personnes convalescentes dans l'incapacité temporaire de rejoindre leur domicile. Les étudiants doivent s'engager environ deux heures par semaine à aider un patient – pour discuter, faire des courses, partager un repas, un café, etc.

Restait à dévoiler une plaque commémorative en hommage à Mounier sur la façade de l'immeuble. Ce qui fut fait en fin d'après-midi, le 6 novembre 2021, par Bernard Devert, fondateur et animateur d'Habitat et Humanisme – qui tint à expliquer les raisons du choix du nom de cet Espace solidaire –, et par Jacques Le Goff au sein d'une assemblée chaleureuse.

En début d'après-midi, nous étions réunis, presque en face de l'Espace Mounier, à l'amphithéâtre Perroux au campus Saint-Paul de l'Université catholique de Lyon pour évoquer la présence de Mounier dans cette ville. Devant une petite centaine de personnes – grâce à l'organisation conjointe en particulier de Patrick Bizot-Espiard et d'Alain-Pierre Condette –, Yves Roullière a présenté deux témoignages : l'un de Madeleine Comte (voir ci-après) et l'autre de Gérard Colomb, ancien député-maire de Lyon et ancien ministre de l'Intérieur, qui parla non sans émotion de la révélation qu'il avait eue de Mounier au Lycée du Parc par l'intermédiaire de son professeur Jean Lacroix. Après ces témoignages suivirent deux évocations historiques : l'une de Sylvain Guéna et l'autre de Max Bobichon (toutes deux reproduites par la suite), présentées par Marie-Étiennette Bély, enseignante à l'UCLy, membre du CA de l'AAEM. Jacques Le Goff a conclu.

Un témoignage

Madeline COMTE¹⁶⁷

En union avec Bernard Comte

Lorsque Jacques le Goff m'a demandé de faire de l'« égo-histoire » – grand honneur pour la modeste historienne que je suis –, j'ai demandé à y associer Bernard, Mounier ayant été plus important dans sa vie qu'il ne l'a été dans la mienne.

Bernard, qui, élève de Jean Lacroix, avait déjà lu Mounier en khâgne à Lyon, se faisait une joie, à son entrée à la rue d'Ulm en 1949, à la perspective de pouvoir rencontrer ce dernier lorsqu'il apprit sa mort. Cette lecture précoce l'a sûrement armé face à la tentation communiste si forte alors dans le milieu étudiant.

J'avais sur lui le petit avantage d'avoir entendu Mounier lors d'une conférence à Chambéry au printemps 1949. J'étais en terminale, assez analphabète dans certains domaines, mais je l'avais trouvé sympathique et sa conférence sur la société bourgeoise était un de ses classiques, fustigeant le culte de l'avoir, du donnant-donnant : repas-repas, bouquet-bouquet...

J'ai commencé alors à le lire, je me suis abonnée à *Esprit*. Ce centre d'intérêt a été renforcé par des rencontres avec des jésuites, le P. Chambre et le P. Fraisse, puis par Jean Lacroix qui m'a souvent accueillie dans sa maison de Lépin-le-Lac, proche de mon village savoyard – Lacroix qui a joué un grand rôle dans nos relations avec Mounier et par ailleurs dans notre vie. J'ai été heureuse, après sa mort, de classer sa correspondance, qui est maintenant consultable à l'Institut catholique de Lyon. C'est sur sa suggestion que j'ai créé en 1952, à l'ENS de Fontenay-aux-Roses, un groupe « *Esprit* ». Comme beaucoup d'initiatives étudiantes, ce groupe fut assez éphémère. Nous avons étudié l'histoire du mouvement ouvrier, les poètes de la Résistance et surtout, grâce à Lacroix, bénéficié de conférences de Béguin et de Beuve-Méry. Ce qui confortait l'ineffable directrice de l'École dans le regret que les Fontenaysiennes aillent « chercher leur inspiration spirituelle ailleurs » – entendez : ailleurs que chez le fondateur de l'École, l'illustre Félix Pécaud...

167. Historienne, Lyon. A publié : *Sauvetages et baptêmes : les religieuses de Notre-Dame de Sion face à la persécution des juifs en France (1940-1944)* (Paris, L'Harmattan, 2001) et *Le père Fraisse (1912-2001) : les combats d'un jésuite foudroyé* (avec B. Comte, Lyon, Laboratoire de recherche historique Rhône-Alpes, 2020).

Comme nous étions le seul groupe Esprit féminin, Jean-Marie Domenach, qui avait le projet d'un numéro de la revue sur la femme, nous voyait au centre de l'entreprise et j'ai dû le persuader que des filles de 20 à 25 ans étaient incapables d'assumer cette responsabilité...

Puis, jeunes enseignants en histoire à Chambéry, Bernard et moi nous sommes engagés dans la future CFDT et plus tard – Bernard surtout – avons choisi la deuxième gauche. J'ai pris conscience en lisant le récent livre de Jacques le Goff que l'influence de Mounier n'y a probablement pas été étrangère¹⁶⁸.

Lorsque Bernard a choisi l'École d'Uriage comme sujet de thèse, les suggestions de Lacroix et du P. Fraisse ont pesé dans son choix, et j'étais tout à fait d'accord, persuadée de l'intérêt du sujet dès 1950. Car je me souvenais de Lacroix racontant les circonstances de leur arrivée, à Mounier et lui, dans cette École. Recevant l'invitation à y intervenir, sa réaction avait été de dire : « Jamais je n'irai dans un machin pareil ! » Ce à quoi répondit Mounier : « Nous irons, nous dirons ce que nous pensons et nous verrons. » Effectivement on a vu : la mayonnaise a pris, et l'on sait le rôle qu'a joué Mounier dans l'orientation de moins en moins vichyste d'Uriage¹⁶⁹.

Le travail sur Uriage a approfondi sa connaissance de Mounier, et nous a amenés à nouer des relations d'amitié avec sa femme, Paulette. Cela explique aussi pourquoi, lorsque se développe dans les années 1980 la campagne qui, de Sternhell à Bernard-Henry Lévy (pour aller du plus au moins sérieux), met en cause les choix de Mounier en 1940, notamment la reparation d'*Esprit* et son rôle à Uriage, Bernard s'est senti responsable en tant qu'historien de contribuer à rétablir la vérité.

Bernard s'attacha à un labeur de longue haleine. Il publie des articles dans les *Cahiers Mounier* et d'autres revues. Il participe à l'activité de l'Association des amis de Mounier, recruté d'office au bureau par Paul Fraisse avec son autorité bien connue.

La pièce maîtresse de ce travail a été son rapport au colloque de l'Unesco les 5-6 novembre 2000, présidé par Paul Ricœur et Jacques Delors : « Mounier sous Vichy : les risques d'une présence en "clandestinité publique"¹⁷⁰ ». Il avait exigé, alors que les interventions étaient de vingt minutes, de disposer de trente (ce n'était pas dans ses habitudes d'avoir de telles exigences, et cela n'a pas dû faciliter la tâche de Guy Coq). Dans ce rapport, il s'efforçait de comprendre les convictions et intentions de Mounier et d'apprécier ses positions et son action, en évitant toute apologétique.

En juin 1940, Mounier est moins bouleversé que d'autres par la défaite et surtout par la mort de la III^e République dont il a beaucoup critiqué « le désordre

168. J. Le Goff, *Emmanuel Mounier d'hier à aujourd'hui*, Rennes, PUR, 2021.

169. Cf. B. Comte, *Une utopie combattante : l'École des cadres d'Uriage (1940-1942)*, Paris, Fayard, 1999.

170. Cf. *Actes du colloque de l'Unesco*, t. I, Paris/Les Plans, Parole et Silence, 2003, p. 51-92.

établi ». Il n'a pas le réflexe gaullien de résistant de la première heure : il pense que la victoire allemande est décisive et choisit donc une stratégie de la présence dans le nouveau régime pour faire de « l'armement spirituel », continuer son rôle d'éducateur pour préparer la reconstruction. C'est ce qui l'amène à demander l'autorisation de faire reparaître *Esprit* sous la censure et à participer à certaines institutions de Vichy dépendant du nouveau Secrétariat général à la Jeunesse. Ce choix est désapprouvé par une partie des collaborateurs d'*Esprit*, notamment en zone occupée.

En tablant sur le fait que si le Vichy de 1940 lui semble un régime autoritaire, il n'est pas pour autant totalitaire : de nombreuses tendances s'y affrontent. Mounier accepte de ne dire que des *demi-vérités* dans l'espoir de peser sur certains choix du régime au risque de n'être pas compris et de sembler cautionner l'inacceptable.

Quelle impression laissent les dix numéros d'*Esprit* parus de novembre 1940 à août 1941, date de l'interdiction ? Les premiers numéros sont hésitants à cause de la censure, puis lorsque celle-ci devient plus souple, Mounier sait mieux gérer la situation. L'audace de la revue augmente. Elle ferraille avec Action française, critique certains grands projets du régime (« Dieu à l'école », voulu par son ancien maître Jacques Chevalier) ou stigmatise l'antisémitisme avec des textes de Péguy. *Esprit* ne cite jamais le nom de Pétain ni ne fait la promotion d'une action ou d'un projet du régime.

Le 20 août 1941, la revue est interdite, signe évident qu'elle n'était pas perçue comme un soutien par Vichy. La nouvelle est accueillie par Mounier « sans l'ombre d'une tristesse ou d'une amertume ».

Par ailleurs, Mounier a choisi d'être présent dans certaines institutions créées sous le régime et orientées vers la formation de la jeunesse, en vue de reconstruire la France. Pour Uriage, il faut dire « fondée sous Vichy », et non « par Vichy », car l'École est née de l'initiative personnelle de Dunoyer de Segonzac. Mounier, en décembre 1940, y devient, avec Lacroix, un conférencier régulier et un conseiller proche jusqu'à ce que sa présence y soit interdite en juillet 1941.

Il participe aussi au mouvement *Jeune France*, destiné à la formation de cadres pour divers mouvements de jeunes. Il en est exclu en octobre 1941. À la fin de l'été 41, il a donc été « éliminé » de toutes les institutions officielles.

Par ailleurs, dès 1940, il a des contacts avec Chaillet et Glasberg, les grands acteurs du sauvetage de Juifs à Lyon, et avec un *Groupes de repliés* qui rassemble des personnalités favorables ou non à la repartition d'*Esprit*.

Dès le printemps 1941, Mounier est en relation avec Frenay, de Menthon, Philip, les fondateurs des trois mouvements résistants de la zone Sud. En septembre 1941, il conseille à Alban Vistel (le futur commandant des FFI de la région, futur compagnon de la Libération), à la recherche d'un mouvement de résistance, d'adhérer à

Libération qui lui semble le mieux correspondre à ses orientations politiques – ce qui montre déjà chez lui une connaissance assez fine de ces milieux. Le 10 octobre 1941, après un entretien avec Frenay, il note : « Je m'engage. » On peut donc dater de là, de façon certaine, son choix résistant. Il participe alors au comité d'experts, le *Comité général d'Études*, qui mène un travail de réflexion pour l'après-guerre. Il travaille sur une future déclaration des droits de la personne.

Enfin, son arrestation ubuesque du 15 janvier 1942 est une nouvelle preuve de l'estime que le régime lui portait...

L'historien qui se refuse à toute apologétique reconnaîtra bien là que Mounier n'était pas un politique, ce qu'il n'a cessé de répéter. Il a connu une certaine myopie dans ses jugements sur la défaite, le régime de Vichy et l'espoir qu'il a eu d'influencer certaines institutions comme le Secrétariat général à la Jeunesse, dans son désir d'être avant tout un éducateur et de participer à la reconstruction de la France. Mais on cherche toujours la personne qui a pu être conduite à Vichy et à la Collaboration par les articles d'*Esprit* ou les conférences de Mounier (ce soi-disant « ministre de la Culture de Vichy », au dire de Fumaroli), alors qu'abondent les témoignages à l'opposé.

Le travail de Bernard sur Uriage sera suivi en 2004 par la réédition, annotée par ses soins, des numéros d'*Esprit* de 1940 à 1941, afin que le public ait en main les pièces à conviction du débat¹⁷¹.

À propos du colloque, j'ajoute que j'y ai apporté ma petite pierre. Ayant découvert le numéro d'*Esprit* de 1936 : « La femme aussi est une personne », j'avais été étonnée que ce dossier reste lisible, à la différence de la plupart des textes de l'époque, catholiques notamment, sur le sujet. Là aussi, Mounier était en avance sur son temps et plaidait pour que la femme sorte du seul domaine du privé et participe à la vie sociale. Je me suis sentie d'autant plus concernée que lorsque j'ai voulu concilier maternité et vie professionnelle, j'ai entendu des réflexions dont je pourrais faire un florilège et qui sembleraient incroyables à nos filles aujourd'hui. Guy Coq, à qui j'avais parlé de ce numéro, m'a alors chargée d'animer, parmi l'un de nombreux ateliers de l'après-midi, celui sur « Mounier et la question féminine¹⁷² ». Y participèrent l'historienne Michelle Perrot, la philosophe Renée Dufourt et la sociologue italienne Giulia Paola di Nicolò, codirectrice de la revue *Prospettiva Persona*. Selon celle-ci, Mounier dénonce les stéréotypes sur la femme tentatrice, objet de plaisir au cerveau limité, qui se réfugie alors dans la « prison dorée » de la maternité dans

171. *Esprit novembre 1940-août 1941*, Paris, Esprit, 2004.

172. « Mounier et la question féminine », dans *Emmanuel Mounier : actes du colloque de l'Unesco*, t. II, Paris/Les Plans, Parole et Silence, 2006, p. 387-416.

laquelle on l'enferme, la vouant à la sphère du privé. Avec tous les risques de cette « surpuissance » pour elle et pour ses enfants.

J'étais aussi contente d'avoir obtenu la participation d'une historienne de la peinture de Michelle Perrot pour une intervention bien modeste à l'échelle du colloque. Celle-ci évoqua la distance que Mounier prend avec la doctrine traditionnelle, notamment dans l'ensemble du numéro de 1936, puis sa recension très compréhensive en 1949 du *Deuxième sexe*. On sait que Simone de Beauvoir en avait été heureusement surprise (après les diatribes qu'elle avait reçues aussi bien dans les presses communiste que catholique, notamment par Mauriac dans *Le Figaro*). Mais, pour elle, il reste en quelque sorte à mi-chemin de l'émancipation... Et j'ai regretté qu'elle maintienne la phrase où elle explique cette demi-émancipation par le fait que Mounier soit « resté trop longtemps dans les eaux saumâtres de Vichy ». Elle n'avait pas entendu Bernard et partageait la *doxa* qui continuait à régner dans certains milieux.

Renée Dufourt, philosophe lyonnaise qui se réclamait de la pensée de Mounier, était mère de cinq enfants, catholique, militante socialiste. Elle est décédée en 2012. Grâce à Gérard Collomb, elle a maintenant une place à son nom dans le nouveau quartier lyonnais de la Confluence. Elle a travaillé pour les secrétaires d'État à la Femme de 1981 à 1994 et fut nommée au Comité d'éthique en 1990. J'ai pour elle une grande admiration, ayant regretté parfois que le temps qu'elle a passé à répondre aux demandes d'interventions orales ou écrites des militantes socialistes l'ait empêchée de se consacrer à ce qui aurait pu être une œuvre personnelle. Mais j'ai compris que cette générosité manifestait la même attitude de désappropriation que celle de Mounier, qui recevait tous les visiteurs, répondait à toutes les lettres, même – et surtout – les plus modestes. Pour eux deux, la pensée doit être partagée. De l'intervention de Renée Dufourt, riche et exigeante, je retiens la difficile conciliation de l'égalité et de la différence (dans son analyse très nuancée du *Deuxième sexe*) et la dénonciation de l'antiféminisme de l'Église, étranger à l'Évangile¹⁷³.

Pour en revenir à Bernard, il y a eu enfin le travail sur les *Entretiens* de Mounier dont il a partagé la direction avec Yves Roullière¹⁷⁴. Il ne s'agit pas d'un journal intime, davantage d'un dialogue avec les personnes rencontrées, ou, pour reprendre l'expression de Jean Conilh, « d'un acte de présence aux hommes et aux événements,

173. Avec deux théologiennes lyonnaises, R. Dufourt a publié en 1982 un livre qui fut un four commercial à cause du titre trop provocateur dû à leur éditeur : *Et si on ordonnait les femmes... ?* (avec Marie-Jeanne Bérère et Donna Singles, Paris, Le Centurion), mais dont certaines analyses, par exemple celle sur « le sacré et le prêtre », prennent aujourd'hui une singulière actualité... Elles ont créé à Lyon un pôle du féminisme catholique dont je me sens tout à fait partie prenante.

174. E. Mounier, *Entretiens (1926-1944)*, Rennes, PUR, 2017.

[...] une pratique spontanée du recueillement et de la simplicité du don ». Une mine pour les historiens. Pour Bernard, ce fut presque dix ans de travail harassant, auquel se sont ajoutés des problèmes de santé. Durant ces années, j'ai été simplement l'épouse au sens traditionnel.

•

Je voudrais, en terminant, simplement dire qu'au-delà du travail intellectuel, lorsque nous avons été affrontés à un douloureux problème familial, la méditation de Mounier sur la maladie de sa fille Françoise dans les lettres à sa femme nous a aidés à vivre « le malheur innocent », pour reprendre l'expression de Georges Hourdin. Et qu'aujourd'hui, Péguy et Mounier semblent rester pour Bernard des phares, et pour ses proches un réel réconfort.

*

Mounier à Lyon (1940-1941)

De la réparation d'Esprit aux premiers contacts avec la Résistance

Sylvain GUÉNA¹⁷⁵

À Bernard Comte

On se souvient de la phrase de Mounier à Maritain, le 20 septembre 1939 : « Quelle atmosphère d'apocalypse¹⁷⁶ ! » Mobilisé comme auxiliaire dans les chasseurs alpins, à Grenoble, Mounier a décidé de poursuivre *Esprit* en formule réduite. Il a même envisagé un petit numéro où Maritain et d'autres « parleraient de la guerre où ils entrent¹⁷⁷ » ; Emmanuel a dû laisser son épouse Paulette, sans emploi (elle a été contrainte de quitter son travail d'assistante au musée du Cinquantenaire de Bruxelles), pour s'occuper de leur petite Françoise, dont l'état de santé se dégrade : « Françoise : l'épreuve continue, désespérément lente et persévérante. C'est actuellement une rechute faible, mais nette. Nous avons le cœur bien triste, tu sais...

175. Historien, membre du CA de l'AAEM et du Cercle d'Études Jacques et Raïssa Maritain. Il a édité la *Correspondance* entre Maritain et Mounier (Desclée de Brouwer, 2016) et publié *Maritain ou La libération des vérités captives : politique et société* (PUR, 2021) et *Dorothy Day et Jacques Maritain : l'activiste radicale et le philosophe* (Boleine, 2022).

176. J. Maritain et E. Mounier, *Correspondance (1929-1949)*, éd. S. Guéna, Paris, Desclée de Brouwer, 2016, p. 400.

177. *Ibid.*

Mais nous sommes guéris de l'angoisse », écrit Mounier à Paul Fraisse le 19 janvier 1940¹⁷⁸. Pierre-Aimé Touchard et son épouse, qui s'occupent de la revue *Esprit* (« Pat » à la rédaction et Angèle au secrétariat), accueillent Paulette et Françoise à Dreux. En mars 1940, le diagnostic tombe, définitif : Françoise ne peut guérir de l'encéphalopathie contractée à sept mois à la suite d'un vaccin contre la variole et se murera définitivement dans le silence. Emmanuel en fait l'image des souffrances de la France : « 11 mai 1940. Le sort de Françoise n'est plus un coup de tonnerre dans les espoirs de l'été, mais un maillon fraternel de la grande misère des hommes, sans lequel nous serions un peu trop à l'arrière¹⁷⁹. »

Replié en Charente, interné par les Allemands au camp de Surgères avec son régiment de chasseurs alpins jusqu'au 19 juillet, Mounier est démobilisé à Orange. Lui et Paulette, qui était hébergée avec Françoise dans sa belle-famille, se retrouvent à Grenoble. Après un passage chez Henri-Irénée Marrou, ils sont accueillis chez Jean Lacroix à Lyon. Françoise est placée en novembre chez Céline Marty, mère de famille, proche du Sillon, à Sainte-Foy-lès-Lyon. Charles Gouverneur Paulding, ami d'*Esprit*, rédacteur au *Commonweal*, offre alors à Mounier la possibilité d'un enseignement en université aux États-Unis, ce qu'il refuse. Pour subsister, faire vivre sa famille, il trouve un poste de professeur de philosophie à l'École Robin à Vienne et une matinée consacrée aux prépas scientifiques des lazaristes à Lyon. Il complète son budget avec quelques articles, mais, jusqu'en juillet 1941, les Mounier connaissent une grande pauvreté : au 5, rue Pizay, dans une seule pièce – grande, froide et bruyante (à cause d'un haut-parleur d'un cinéma voisin) – qui fait office de chambre, de salle à manger, de bureau d'*Esprit* et de lieu de réunion¹⁸⁰. Jehanne Allemand-Martin, secrétaire d'*Esprit*, et Marie Aubertin habitent dans deux pièces voisines.

Faire reparaître *Esprit* ?

Mounier avait, dès la fondation de la revue et des mouvements « Esprit », conçu son rôle comme celui d'un animateur d'une œuvre de salut public, comme un acte créateur sur les plans spirituel et intellectuel. Après la défaite, il eut la profonde conviction qu'il fallait poursuivre la publication. Malgré ou à cause du désarroi dans lequel la population française était plongée, il y avait une obligation de présence. Jean Lacroix a écrit qu'il n'avait jamais vu Mounier aussi « habité » que lorsqu'il fallut

178. E. Mounier, *Mounier et sa génération* (*Œuvres*, t. IV, Paris, Seuil, 1963, p. 655).

179. Id., Lettre à Jacques Lefrancq, *ibid.*, p. 664.

180. Cf. Albert Béguin, *Esprit*, décembre 1950, p. 1017.

prendre cette décision. Les *Entretiens* sont importants pour suivre la chronologie exacte de ce choix¹⁸¹. Dès le 4 août 1940, l'accord est total avec Charles Blondel, conférencier aux Semaines sociales, de sensibilité démocrate-chrétienne et fils aîné du philosophe, que Mounier présente ainsi : « Un des rares hommes de formation démocrate chrétienne qui ait le sens de l'histoire¹⁸² », et qui cite une formule-choc : « Faire de l'armement spirituel clandestin, *i. e.* profiter des similitudes de noms entre nos valeurs et les valeurs publiquement proclamées pour y introduire, à la faveur de cette coïncidence, le contenu désirable¹⁸³. » Le 12 août, Mounier fait état de toutes les rencontres qu'il a eues : le professeur de philosophie « blondélien » Gabriel Madinier ; l'économiste François Perroux, qui regarde la « Révolution nationale » d'un assez bon œil ; le philosophe Joseph Vialatoux, très opposé à Vichy ; le professeur de philosophie Charles Devivaise, correspondant d'*Esprit* à Lyon de 1935 à 1937, très hostile également à Vichy. Bernard Comte, dans la préface à l'édition d'*Esprit* entre 1940 et 1941, précise que Mounier consulte beaucoup ses amis en zone libre : Jean Gosset et les Touchard qui sont franchement opposés à la réparation d'*Esprit* ; Paul Vignaux, Étienne Borne, André Philip, Georges Zérapha qui sont hostiles ou réticents – en l'absence de plusieurs « piliers » de l'équipe d'avant-guerre qui sont prisonniers, comme Pierre-Henri Simon ou Paul Fraisse¹⁸⁴. Il rejoint à Montverdu, pendant une quinzaine de jours en août, le P. Montuclard¹⁸⁵, qui réfléchit à « restaurer le christianisme comme réalité communautaire¹⁸⁶ » et l'expérimente avec une petite équipe. C'est l'occasion pour Mounier de méditer sur l'Église, sur l'évolution de ses pratiques communautaires mais aussi sur le drame personnel de la terrible maladie de Françoise. Temps d'approfondissement, donc, avant de prendre la décision finale de réparation de la revue – précédant un passage important à Vichy du 24 au 28 septembre.

Mounier veut « prendre le pouls » de la situation consécutive à la débâcle et à l'arrivée au pouvoir du maréchal Pétain. Ces « notes retour de Vichy¹⁸⁷ » sont

181. E. Mounier, *Entretiens (1926-1944)*, éd. B. Comte et Y. Roullière, Rennes, PUR, 2017, 4 août 1940-18 novembre 1940, p. 581-650.

182. *Ibid.*, p. 581.

183. Ch. Blondel, cité par Mounier, *ibid.*

184. Cf. B. Comte, *Esprit novembre 1940-août 1941*, éd. B. Comte, Paris, Éditions Esprit, 2004, p. 115-118 [désormais éd. Comte].

185. Maurice Montuclard (1904-1988), dominicain, professeur de théologie morale, fondateur du groupe « Communauté » qui compte une quarantaine de membres en 1939. Il souhaite une rénovation de l'Église dans l'esprit de Maritain et de Mounier (qu'il a rencontré en avril 1940), en opposition aux catholiques bourgeois et à l'Action catholique.

186. E. Mounier, *Entretiens*, p. 587.

187. Cf. *ibid.*, p. 599-619.

précieuses pour cerner la nouvelle atmosphère : on y croise beaucoup de techniciens – hommes d'affaires, industriels, grands commis, technocrates – « là où il y a quelques mois on aurait côtoyé les bedaines démocratiques¹⁸⁸ ». On y voit aussi beaucoup de rosettes¹⁸⁹ et de soutanes. Il ne ménage guère plus les cadres dirigeants de la III^e République que ne le font les autorités de Vichy, ni d'ailleurs le fonctionnement des institutions – même si cette contestation n'est en aucune façon, dans son esprit, un refus de l'idée démocratique et de la république. Mais il est persuadé que nous sommes entrés dans une phase « autoritaire » de l'histoire et qu'il faut occuper le « petit réduit de libertés » qui subsiste : « L'Europe des prochaines années, et, encore une fois indépendamment des conflits qui s'y poursuivent, sera une Europe libertaire. [...] C'est à trouver la place de la liberté dans les régimes autoritaires (je ne dis pas totalitaires) que nous sommes désormais conviés, et non plus à mettre de l'ordre dans des régimes libertaires¹⁹⁰. »

Pour cela, il se décide à prendre contact avec le Secrétariat général de la Jeunesse, où règne semble-t-il une étrange atmosphère de rivalités internes, de relative pagaille sur un fond de scoutisme. Si le Maréchal y est vénéré, Laval est détesté et davantage encore Déat, Doriot et Clémenti. Mounier rencontre beaucoup de personnes qui participent peu ou prou à la politique vichyssoise sur la jeunesse. Et il y retrouve quelques connaissances : l'imprimeur lillois Gilbert de Véricourt, son frère Étienne chargé de mission au secrétariat général à la Famille et à la Santé ; Jacques Chevalier – son maître grenoblois, avec lequel il avait eu des échanges très tendus au moment de la guerre civile espagnole¹⁹¹ – qui lui conseille de changer le nom de sa revue : « Vous avez un lourd passé. Les rouges d'Espagne... [J'interromps, puis renonce à faire comprendre]. Oui, – enfin, les rouges d'Espagne. Et puis je ne veux pas de campagne pro-anglaise [Je ne veux pas : il a déjà annexé le service de presse !] Vous comprenez bien que si l'Angleterre triomphait, ce seraient tous les autres qui reviendraient. » « C'est strictement tout : un Maître somme toute¹⁹² », conclut Mounier ; Louis-Émile Galeÿ, proche d'*Esprit* en 1933, a suivi la 3^e Force, puis a tenté la création d'un

188. *Ibid.*, p. 599.

189. « Toutes les rosettes de France se sont ici tassées, comme des microbes se précipitent sur une goutte de gelée » (*ibid.*).

190. *Id.*, « Lettre de France », *Les Cahiers protestants* (Suisse), novembre 1940, p. 433 (trad. *The Commonweal*, 25 octobre 1940).

191. Cf. Jacques Chevalier et Emmanuel Mounier : *deux philosophes face à leur temps*, éd. D. Bloch, Paris, L'Harmattan, 2021, chap. VII : « Avec les républicains ou du côté de Franco », p. 115-131. Voir aussi la mise au point effectuée par Jacques Le Goff et Yves Roullière, « Réponse à un article de Daniel Bloch sur Jacques Chevalier et Emmanuel Mounier », *Cahiers Mounier*, n° 5, 2020-2021, p. 301-312.

192. E. Mounier, *Entretiens*, p. 609.

mouvement, « La Croisade », qui a échoué, pour rejoindre Izard et Bergery au Front social. Il dirige l'organisation en « provinces » du mouvement « Compagnons¹⁹³ » ; l'abbé Jean Plaquevent, animateur d'Œuvres pour les orphelins, qui avait défendu *Esprit* avec Maritain face aux autorités ecclésiastiques, « venu plaider non la cause des curés – il est même gêné d'ajouter une soutane à tant d'autres – mais la création d'une direction de l'Enfance qui centralise, de l'Intérieur, de l'Éducation, de la Santé, etc., tous les services intéressant l'enfant¹⁹⁴ » ; Bernard Laffaille, centralien, architecte, chargé de mission du SDJ, en zone occupée, qui impressionne Mounier par son projet d'établissements d'organisations de travail artisanal pour les jeunes au chômage ou sans famille. Mounier réfléchit avec lui et plusieurs autres à un numéro d'*Esprit* sur les mouvements de jeunesse ; pour cela, il fait connaissance avec des représentants de « Compagnons », contacte Radio-Jeunesse, retrouve les Scouts de France ; l'abbé René de Naurois, qui va bientôt devenir aumônier à l'École des Cadres d'Uriage¹⁹⁵ ; Pierre Schaeffer, ingénieur et musicien – associé à la création en France de la musique concrète – qui a pris la direction de Radio-Jeunesse...

Cependant, il faut déposer une demande officielle de publication, et plusieurs rencontres sont nécessaires. Pierre Corval, journaliste, démocrate-chrétien, se charge de piloter Mounier dans les arcanes de Vichy. En premier lieu, René Gillouin, secrétaire personnel de Pétain, il a collaboré à la *Revue universelle* sans être disciple inconditionnel de Maurras. Opposé à la collaboration et hostile à la politique antisémite, il critique à la fois le libéralisme économique et le collectivisme. Il est aussi favorable à un pouvoir fort et très opposé à la loi de la majorité en régime démocratique. Le mercredi 25 septembre à 10 heures, Gillouin reçoit Mounier au célèbre hôtel du Parc. L'entrevue se passe dans de bonnes conditions :

Je lui parle de la reprise de la revue, du sens que je voudrais lui imprimer, notamment pour aider le mouvement de jeunesse à trouver une armature spirituelle. Il est non seulement bienveillant, mais chaleureux, sur la nécessité et l'importance de cette reprise. C'est un esprit trop peu vigoureux pour que le maurrassisme qu'on lui attribue ait des arêtes précises ; sa formation protestante, à nuance moraliste, le fait au surplus accueillant. Il y a deux ans, sortant d'une de mes conférences chez Rivain¹⁹⁶, il m'avait déjà fait l'éloge d'*Esprit* malgré ses réserves. Il réitère¹⁹⁷.

193. « Compagnons » : mouvement de jeunesse créé par Henry Dhavernas en août 1940 dans l'optique de la Révolution Nationale. Fidèle au maréchal Pétain, il n'accepte pas l'antisémitisme et s'oppose à la collaboration. Plusieurs membres du mouvement vont peu à peu rejoindre la Résistance.

194. *Ibid.*, p. 610.

195. Cf. R. de Naurois, *Aumônier de la France Libre : mémoires*, Paris, Perrin, 2004, p. 104-116.

196. Jean Rivain, libraire d'Action Française, avait organisé à partir de 1936 des débats entre intellectuels venant d'horizons différents autour du thème de l'« Unité française ».

197. E. Mounier, *Entretiens*, p. 603-604.

L'idée de Mounier d'« armature spirituelle à donner à la jeunesse » et son accord avec Charles Blondel sur sa formule « profiter des similitudes de noms entre nos valeurs et les valeurs publiquement proclamées pour y introduire, à la faveur de cette coïncidence, le contenu désirable » nous incite à nous interroger sur ces « valeurs communes entre Vichy et la mouvance personnaliste ».

Le premier choix commun à Vichy et à Mounier est d'accepter la défaite de 1940, convaincus que la France et l'Europe sont passées, et pour longtemps, à une époque dictatoriale. Mounier veut empêcher le passage de l'autoritarisme de Vichy à un totalitarisme. Dans l'entourage du Maréchal, il y a de nombreux conflits entre les partisans d'un régime fort « à la française », une sorte de national-catholicisme, et ceux qui souhaitent aller plus loin vers le parti unique et le fascisme officiel. Mais le refus du général de Gaulle – son « non fondamental » – rencontre peu d'écho chez Mounier. En ce domaine précis, l'histoire ne lui donne pas raison, comme l'a d'ailleurs écrit Bernard Comte : « L'appréciation que font Mounier et Lacroix de la situation au lendemain de la défaite prête évidemment à contestation. La suite de l'histoire la montrera doublement erronée : à l'opposé du réflexe gaullien, ils ne donnent pas la priorité à l'idée que l'élan des dictatures peut et doit être brisé par les armes ; par suite, leur conviction que l'histoire européenne entre dans une phase autoritaire constitue une anticipation hasardée¹⁹⁸. » Dans la pensée de Mounier, la défaite française n'est qu'un événement tragique dans la terrible crise qui secoue l'Occident : il la situe au sein d'une crise plus profonde qui est celle de la civilisation. Zeev Sternhell se trompe quand il pense que Mounier souhaite profiter de la défaite pour mettre en pratique des idées longuement élaborées dans *Esprit* depuis 1932¹⁹⁹. Non : s'il accueille la défaite sans regret pour l'effondrement du régime, il ne voit là aucune « divine surprise » – ni sur la fin de la république parlementaire, ni sur l'arrivée au pouvoir du Maréchal. Il souhaite simplement œuvrer pour ce qui est digne d'être sauvé, mais reste lucide sur l'autoritarisme du nouveau régime.

Il résume parfaitement sa pensée à la fin de l'éditorial du premier numéro de « reprise » d'*Esprit* en novembre 1940 :

Par-delà tant de morts réelles et tant de morts mystiques, tant de morts méritées et tant de morts imméritées, voici venir le temps ardent de la souffrance et de la création. Nous n'avons plus désormais qu'un programme : être présents à ceux qui souffrent et ce qui se crée. Tant de boue monte autour de nous, gicle jusque sur des mains innocentes et sur des robes sacrées ? Qu'importe, quand l'Europe entière gémit d'un vaste

198. B. Comte, « Mounier sous Vichy : le risque de la présence en "clandestinité publique" », *Emmanuel Mounier : l'actualité d'un grand témoin*, t. I, Paris/Les Plans, Parole et Silence, 2003, p. 58.

199. Cf. Z. Sternhell, *Ni droite ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, Bruxelles, Complexe, 3^e éd., 2000, chap. VIII : « La tentation fasciste », p. 425-467.

sacrifice qui ne peut être vain, si nous ne voulons pas qu'il le soit. Parmi la poussière soulevée par l'effondrement d'un monde, dans la confusion souvent inextricable de ce qui naît déjà et de ce qui meurt encore, quelques formules de vie ressortent, où nous reconnaissons les traits dominants de notre héritage : lutte contre l'individualisme, sens de la responsabilité, sens de la communauté, restauration de la fonction du chef, sens rénové de la nation et sens réaliste des solidarités internationales, restauration du sens de l'État lié à la déflation de l'État, sens de l'homme total, chair et esprit, personne et membre de corps vivants. Que toutes ces formules soient encore enchevêtrées ici ou là de contre-sens, ou noyées d'à peu près, est-ce une raison pour nous écarter, nous qui les avons lancées parmi les premiers, de l'aventure vivante qu'elles vont maintenant inaugurer ? Certes non²⁰⁰.

Une autre ligne de partage entre les adeptes personalistes d'une Révolution spirituelle et les tenants de la Révolution nationale semble être l'antiparlementarisme et le désir d'un pouvoir exécutif fort. La définition de l'antiparlementarisme chez les uns et chez les autres est loin d'être identique. Pour la droite vichyste, la république déchue était celle des alliances et des combines, de la corruption et des scandales, mais aussi du Front populaire, des étrangers, des francs-maçons et des Juifs. Pour Mounier, elle est surtout gangrénée par le libéralisme économique, elle est la partie vermoulue d'un système capitaliste égoïste. La bourgeoisie a abandonné toute valeur pour l'appât du gain. Les élites, la patrie, l'honneur, la parole donnée ont été sacrifiés sur l'autel du profit. Pierre de Senarclens affirme que ce rejet du libéralisme trahit l'angoisse ressentie devant « une liberté inconsciemment vécue comme l'abandon aux instincts²⁰¹ » et le besoin d'une contrainte. La protestation véhémement de Mounier aux lendemains des accords de Munich en 1938 donne plutôt la preuve d'une lucidité adulte et courageuse : « Une bourgeoisie aux abois ; une vie politique sans foi ni loi ; un peuple usé de déceptions et de divertissements, voilà les responsables de la démission de la France²⁰². » Ne pensait-il pas sensiblement la même chose au moment de l'agonie de la France ?

Mounier prend également conscience de l'importance de la politique « de la jeunesse ». Si une révolution spirituelle, entendue en ces temps de désarroi comme une défense des valeurs personalistes et communautaires, doit se préparer, il faut la penser à long terme et donc « armer la jeunesse ». On a vu Mounier reprendre contact à Vichy avec des amis d'*Esprit* investis dans divers mouvements de jeunesse. En octobre 1940, Mounier écrit un texte sur les principes d'une politique de la

200. E. Mounier, « D'une France à l'autre », novembre 1940 (éd. Comte, p. 58).

201. P. de Senarclens, *Le mouvement « Esprit » (1932-1941) : essai critique*, Genève, L'Âge d'Homme, 1974, p. 238.

202. E. Mounier, « Lendemain d'une trahison », *Esprit*, octobre 1938, cité dans J. Maritain et E. Mounier, *Correspondance (1929-1949)*, p. 386.

jeunesse, et l'envoi au SGJ, ce qui a pu parfois accréditer l'idée qu'il avait souhaité être « un maître à penser » de la Révolution nationale, alors qu'il joue à fond la carte de la « présence », en tentant d'exercer une influence intellectuelle et spirituelle auprès de cadres des mouvements de jeunesse. Et il est logique de penser qu'il l'aurait tenté sous n'importe quel régime politique où il était possible – fût-ce à un très faible degré – de le faire. Le texte paraît dans *Esprit* en janvier 1941 et dans ses *Entretiens*, au 8 octobre, Mounier en donne un résumé. Nous y reviendrons dans la seconde partie de notre intervention, mais il semble, en tout cas, que ce document ait été utilisé par les services de la jeunesse, du moins jusqu'au printemps 1942. Retenons, pour l'instant, ce désir chez Mounier de toucher l'esprit jeune, de former la jeunesse à une révolution en profondeur des mentalités et des comportements.

Le vendredi 25 octobre 1940, Mounier reçoit de Jean Montigny – secrétaire général à l'Information, à la Presse et à la Censure – l'autorisation de reprise d'*Esprit*. Dans ses *Entretiens*, on sent Mounier sans illusion, « debout » face aux responsabilités qu'il accepte, puisqu'il les commente ainsi : « Ce matin est arrivée l'autorisation de reprendre *Esprit*, signée de Montigny. En même temps que la nouvelle des entrevues Hitler-Laval, Hitler-Pétain²⁰³ ... » En effet, la veille, Pétain avait rencontré Hitler à Montoire – rencontre précédée par celle de Laval, ministres des Affaires étrangères, avec son homologue Ribbentrop et le Führer –, scellant ainsi la politique de Collaboration. Quelques jours auparavant, la presse avait fait écho des premières lois antisémites de Vichy – adoptées le 3 octobre 1940 – qui excluent les Juifs de la société française : interdiction d'exercer des fonctions politiques, militaires, culturelles... Mounier écrit : « Ce soir vient de paraître le honteux statut des Juifs, plus dur que tout ce qui avait été dit : même les services de guerre n'entrent pas en ligne de compte pour les fonctions publiques ! Je me sens vieilli, comme par une maladie²⁰⁴. »

Cependant, Mounier, résolument opposé à la Collaboration, ulcéré par l'antisémitisme, ne choisit pas le camp du refus dans une solitude intransigeante – comme ses amis Touchard ou Borne – ou de la Résistance, encore ultra-minoritaire fin 1940-début 1941. Mais il prend le risque conscient d'une attitude de présence à l'événement.

Des risques de la « présence » : *Esprit*, Uriage, Jeune France

Une étude précise des livraisons d'*Esprit* de novembre 1940 à août 1941 – rendue possible grâce à leur réédition avec un précieux appareil critique réalisé par

203. Id., *Entretiens*, p. 632.

204. *Ibid.*, p. 630.

Bernard Comte (Éditions Esprit, 2004) – fait bien apparaître ces difficultés de la présence à l’histoire. Les ventes du premier numéro ont été très bonnes ; certains ont salué cette bouffée d’air frais, et Pierre Emmanuel, le premier, depuis Dieulefit. D’autres se sont inquiétés : Touchard, Gosset, Moré en zone occupée ; Vignaux en zone sud. Dans son éditorial intitulé « D’une France à l’autre », Mounier présente la défaite de 1940 comme « un jugement plus qu’un accident de l’histoire²⁰⁵ », condamnant la démocratie libérale et parlementaire (il va même jusqu’à rendre raison aux critiques d’Action Française), et affirme sa volonté d’être présent à « l’accouchement du monde nouveau qui peu à peu doit naître sur les ruines de l’ancien » sans attendre le salut de l’Angleterre ou de l’Allemagne. Il évoque également les « valeurs communes » avec le nouveau régime auxquelles il faut donner un véritable contenu²⁰⁶.

La seconde livraison de décembre 1940 connaît les effets de la censure. En effet, Mounier tente un véritable coup de poker, avec deux textes : le premier, « L’intelligence devant la crise », présente sa posture d’intellectuel « en semi-liberté » souhaitant se voir accepté ainsi par les autorités, et le second constitué de textes de Péguy sur les Juifs. Les deux textes sont refusés par Vichy. Il faut donc remplacer une trentaine de pages, ce qui est assuré par deux articles sur la musique et la médecine, mais, de manière incroyable, le censeur laisse des pages blanches en conservant le titre de la rubrique « La pensée engagée », là où devaient être publiées les pages de Péguy ! Pour Mounier, « un titre : la pensée engagée, et trois pages en blanc. L’effet est excellent²⁰⁷ ».

La livraison de janvier 1941 contient, en particulier, un important dossier sur le mouvement de jeunesse français, où Mounier définit les grandes lignes très péguystes de son programme²⁰⁸. Dans un pluralisme nécessaire, il affirme avec force qu’« il faut refaire la France avec toutes ses traditions²⁰⁹ ». Il en voit trois : chrétienne, républicaine et socialiste. Il la décline en douze thèmes : préparer une révolution, française, civilisationnelle, communautaire, personnaliste, intégrale, engagée, risquée et généreuse, pauvre (« Nous déclarons la guerre au monde de l’argent »), honnête et courageuse (« Nous voulons restituer le goût du travail bien fait »), disciplinée, heureuse (« Toute cette gravité nouvelle ne nous prive ni de jeunesse, ni de fantaisie »). Bernard Comte commente de manière très fine ce positionnement intellectuel et spirituel de Mounier sur la jeunesse :

205. Id., « D’une France à l’autre » (éd. Comte, p. 53).

206. *Ibid.*, p. 55.

207. « *Esprit* 1940-1941 », *Esprit*, janvier 1945, p. 103.

208. Cf. *Esprit*, janvier 1941 (éd. Comte, p. 273-301).

209. E. Mounier, « Programme pour le mouvement de jeunesse français » (*ibid.*, p. 293).

La stratégie de Mounier vise à occuper une position unique dans la configuration des organismes de jeunesse qui se met en place : en contact amical avec certains membres de l'administration de la Jeunesse sans être leur porte-parole, encore moins à leurs ordres ; fort de son expérience, sans prétendre l'imposer aux jeunes ; affirmant son identité tout en offrant un lieu de libre débat ; s'adressant à la fois aux mouvements et aux inorganisés soucieux de participer à « la plus grande révolution des temps modernes » et tentant de surmonter les clivages entre divers groupes opposés au nazisme dont les positions envers Vichy, comme la sienne, ne sont pas définitivement fixées : les uns inclinant davantage aux méthodes autoritaires pour faire la révolution en France, les autres plus attachés aux libertés et au pluralisme, mais tous encore en évolution²¹⁰.

Au même moment, Mounier entre en amitié avec Pierre Dunoyer de Segonzac, qui dirige l'École des Cadres d'Uriage. Créée avec l'accord et le soutien de Pétain, cet établissement veut former les futures élites du pays. Du 29 novembre au 3 décembre, Mounier et Lacroix sont conviés à un colloque à Uriage, parmi treize conférenciers dont des représentants du socialisme non marxiste comme le syndicaliste de la CGT (dissoute par Vichy) Robert Bothererau, l'universitaire socialiste d'origine juive Robert Mossé (révoqué par Vichy) et un représentant du maurrassisme pétainiste, Henri Massis. La conférence de Mounier – la première au matin du 29 – s'intitule « Pour un humanisme français²¹¹ ». Il revient avec force et passion sur le respect fondamental dû à toute personne et sur l'importance du recul sur toute communauté : éviter la mystique de l'entre-soi, s'ouvrir à toutes les traditions françaises (la triple tradition péguyste). Mounier est heureux de l'atmosphère qu'il sent à Uriage : « L'atmosphère de l'ensemble des invités et de l'École était saine, sympathique, prometteuse [...]. Rien de cette fièvre un peu "petit jeune homme qui se prend au sérieux" que l'on rencontre souvent aux Compagnons. Rien de ces petites histoires sur les rivalités d'influences et de chefs qui semblent aux Compagnons, aussi, d'une telle importance. Un grand accueil au problème juif [...]. Une oasis de santé dans l'effervescence du régime²¹². » Pas de synthèse doctrinale obtenue, mais il semble que ces journées aient vécu la victoire de Mounier sur Massis. Mounier devient un des conférenciers attitrés d'Uriage, au point que « le vieux chef » Dunoyer de Segonzac se réclame du personnalisme communautaire. Ils passent ensemble le réveillon du premier de l'an 1941 avec l'abbé de Naurois et échangent beaucoup d'idées importantes sur la formation des jeunes et la mise en place d'un bureau

210. B. Comte, *ibid.*, p. 344.

211. Publiée sous le titre « Pour une charte de l'unité française » dans le dernier numéro d'*Esprit* avant l'interdiction, en août 1941 (cf. *ibid.*, p. 1101-1123).

212. Id., *Entretiens*, 4 décembre 1940, p. 666-670 (cf. B. Comte, *Une utopie combattante*, p. 109).

d'études²¹³. C'est par l'entremise de Mounier qu'Hubert Beuve-Méry entre à Uriage et prend en juin 1941 la direction de l'équipe d'études. Mounier devient une sorte de « conseiller » d'Uriage, au point qu'il fait chaque mois une visite avec conférences et dialogues en tête à tête avec « le vieux chef ».

C'est également en janvier 1941 que Mounier entre dans *Jeune France* de Pierre Schaeffer. Soutenue par Vichy, dépendante du SGJ jusqu'à son interdiction en mars 1942, *Jeune France* veut aider les jeunes artistes au chômage et plus encore « donner à tous les jeunes artistes français de talent les moyens matériels et moraux de créer, isolément ou en groupe, sans contrainte ni directive ; créer ce faisant un véritable "mouvement" capable de rénover la tradition française de création artistique, et redonner à tous ces jeunes gens et à leur public écrasés par la défaite le sentiment que si le génie national ne se situe plus dans les armes, il peut encore s'exprimer sur une scène ou face à un chevalet²¹⁴ ». Il intervient en faisant des conférences aux cadres du mouvement, aide Schaeffer à l'élaboration des programmes, puis est embauché en juin comme membre salarié de la direction. Plusieurs hommes d'*Esprit* s'engagent dans l'association : Roger Leenhardt et, avant lui, Jean-Marie Soutou. Les différents domaines de la culture sont concernés : le théâtre (avec Jean Vilar), la littérature (Claude Roy, René Barjavel à Lyon, Maurice Blanchot à Paris), les arts plastiques (André Bazaine), la musique, la radio, le cinéma.

En février 1941, sort la quatrième livraison de guerre d'*Esprit*. Mounier l'a préparée avec beaucoup d'efforts dans la recherche d'informations pour présenter de la manière la plus fiable ses chroniques d'actualité. Il s'entoure de plusieurs groupes de réflexion hérités des « groupes Esprit » : les « repliés » (une vingtaine de personnes), les philosophes (Lacroix, Marcel, Landsberg...), les « interjeunes ». Il bénéficie aussi du relatif soutien de René Gillouin et de Pierre Dominique – responsable de la censure, qui vient de succéder à Montigny, le 13 décembre. Mounier parvient à publier son éditorial « Sur l'intelligence en temps de crise » précédemment censuré, qui tente de présenter sa position de « funambule » entre les partisans du refus intégral qu'il fustige, les idéologues qu'il critique, les zélateurs du pouvoir qu'il vomit et ses amis opposés à la réparation avec lesquels il affirme partager un socle de valeurs communes. Il n'hésite pas à faire étalage des divergences internes à la mouvance « Esprit²¹⁵ ». Néanmoins la conclusion présente une certaine ambiguïté : « Comprendre ces quelques vérités fondamentales est une des tâches

213. Cf. Id., *Entretiens*, p. 679-680.

214. Véronique Chabrol, « L'ambition de *Jeune France* », dans Jean-Pierre Rioux (dir.), *La vie culturelle sous Vichy*, Bruxelles, Complexe, 1990, p. 164.

215. À ce sujet, bien que placé au 30 mars, voir le compte-rendu des *Entretiens* (p. 718-722), montrant bien que les désaccords demeurent.

de la Révolution nationale, maintenant que les mesures de premier secours ont été prises. – Mais les comprendre est vital, pour elle et pour l'Europe²¹⁶. » L'autre texte précédemment censuré est publié dans la rubrique « La pensée engagée » sous le titre « Charles Péguy et le problème juif », où l'on peut tout de même lire, ce qui ne manque pas de courage en ces temps d'antisémitisme d'État à Vichy : « Il reste le problème aigu du Juif d'argent. C'est le plus visible, le plus nocif. Mais Péguy nous met en garde de le voir où il n'est pas : "Pauvre, je porterai témoignage pour les Juifs pauvres. Dans la commune pauvreté, dans la misère commune pendant vingt ans, je les ai trouvés d'une sûreté, d'une fidélité, d'un dévouement, d'une solidité, d'un attachement, d'une mystique, d'une piété dans l'amitié inébranlables." Il ne faut pas dire que tous les Juifs sont riches. "Ce qu'il faut dire, c'est qu'un État-Major de juifs et de chrétiens a trahi des troupes excellentes de juifs et de chrétiens"²¹⁷. » Il fait paraître également un dossier d'opinions à propos de la décision de Jacques Chevalier, secrétaire d'État à l'Instruction publique sur la présence obligatoire de « Dieu à l'école », dans lequel s'expriment le théologien jésuite Pierre Ganne – professeur de dogme à la Faculté catholique de Lyon, confrère d'Henri de Lubac – et le philosophe Gabriel Marcel invitant « à un travail lent qu'on ne saurait brusquer par une sorte de coup de force ; j'irai même jusqu'à dire que ce coup de force risquerait fort de jouer dans le sens même des doctrines de négation pure qu'on a le désir, en soi justifié, de réduire à l'impuissance. On ne saurait trop se rappeler que dans ce domaine, le seul peut-être où règne une liberté positive, les procédés dictatoriaux se retournent invariablement contre ceux qui les emploient²¹⁸ ». La revue des revues permet aussi de faire connaître un certain nombre d'événements ou d'articles acceptés ailleurs par la censure : c'est donc un bon procédé de détournement.

Dans la livraison de mars, Mounier tient peu de place. Hubert Beuve-Méry se charge de l'éditorial qui loue l'effort de révolution personaliste et communautaire à préciser conceptuellement et à intensifier, mais qui ménage la personne du Maréchal Pétain et critique en formules trop vagues l'esprit de la Révolution nationale²¹⁹. L'article suivant, de Jean Lacroix, veut endiguer la montée du cléricisme : « J'ai demandé à Lacroix, écrit Mounier, d'amorcer un coup de frein au cléricisme envahissant. Je lui ai fait refaire trois fois son topo : le premier était trop camouflé, insuffisamment mordant ; au second les pointes étaient trop agressives, la censure les a cassées ; au 3^e nous les avons gardées, mais de manière que la censure ne les voie

216. E. Mounier, « Sur l'intelligence en temps de crise » (éd. Comte, p. 387).

217. Id., « Charles Péguy et le problème juif » (*ibid.*, p. 430).

218. G. Marcel, Réponse à l'enquête « Dieu à l'école » (*ibid.*, p. 410).

219. H. Beuve-Méry, « Révolutions nationales, révolution humaine » (*ibid.*, p. 495-498).

plus²²⁰. » Le dangereux « jeu du chat et de la souris » entamé avec Vichy se perfectionne. Par exemple, comment la censure a-t-elle pu laisser ce passage de Lacroix :

La tendance naturelle de la politique ecclésiastique c'est le respect du pouvoir établi, de celui qui assure l'ordre, dût-elle s'accommoder exceptionnellement de la politique du moindre mal. Comment collaborer avec lui ne signifierait-il pas pratiquement le soutenir ? S'il n'y avait là que ruse politique, comme l'imaginent certains, la mise en garde serait relativement facile. Mais il y a un danger plus subtil, parce qu'il naît d'une vérité partielle, devenue prédominante chez plusieurs au contact des difficultés d'apostolat dans les masses. Comment alors celles-ci ne risqueraient-elles pas de voir dans l'Église moins la missionnaire de l'Évangile que l'alliée du pouvoir²²¹ ?

Et puis l'Action française est également assez bien assaisonnée par quelques réflexions péguystes sur la distinction entre mystique et politique, par l'éreintement en bonne et due forme de l'ouvrage d'Henri Massis *Les idées restent*²²².

Le numéro d'avril apparaît plus mordant, plus incisif par la défense du pluralisme dans les organisations de jeunesse par Mounier ; la poursuite d'articles sur « Dieu à l'école » (le protestant Roland de Pury et un instituteur laïque) et le soutien à la politique « modératrice » de Carcopino contre celle de son prédécesseur Chevalier ; la publication d'un article de Geneviève d'Aucourt sur « L'âme américaine », dans lequel est affirmée la vitalité de la démocratie américaine ; un témoignage simple et émouvant autour de la mort de Bergson, son adhésion « morale » au christianisme (Raïssa Maritain ayant annoncé par erreur son baptême dans le *Commonweal*) mais sa fidélité au peuple juif persécuté, et surtout, l'importance des extraits de presse où se mêlent notes d'espoir dans la lutte contre l'esprit totalitaire et extraits souvent grotesques de la propagande officielle²²³ – par exemple, cet extrait de l'*Émancipation nationale* du 15 mars 1941 :

En vain, les sujets les plus courageux et les plus compréhensifs de notre peuple ont-ils combattu l'Angleterre jusqu'à leur dernier souffle ; en vain, pour ne parler que de l'histoire récente, avons-nous été trompés, trahis depuis la Somme jusqu'à Versailles, Dunkerque et Mers-el-Kébir ; en vain, l'histoire des rapports entre notre pays et l'Angleterre s'est-elle révélée comme une longue suite de spoliations dont nous n'avons cessé de souffrir : la majorité de nos compatriotes est si bornée, qu'elle ne conçoit le salut du pays que grâce à la seule victoire anglaise ! La stupidité de 80 % des Français est telle qu'ils ne comprennent pas que l'Angleterre est irrémédiablement perdue, et que les États-Unis, déjà, se partagent ses dépouilles²²⁴.

220. E. Mounier, *Entretiens*, p. 715.

221. J. Lacroix, « Cléricalisme et anticléricalisme » (éd. Comte, p. 502).

222. Recension de Mounier sur H. Massis (*ibid.*, p. 551-553).

223. « Textes pour servir à l'histoire de notre temps » (*ibid.*, p. 686-694).

224. *Ibid.*, p. 691.

La livraison suivante, de mai 1940, se fait dans la même veine que la précédente. Dans l'éditorial « La France entre la fidélité et l'imagination », Mounier affirme qu'« aujourd'hui comme hier nous croyons à une Europe fédérale bâtie sur un droit international bien armé, dans le respect des cultures et des vocations nationales²²⁵ ». Le texte important de Jean Daniélou (fils de Madeleine, proche des groupes Esprit dès ses études à Fourvière, beau-frère de Georges Izard), « Culture française et mystère », permet de comprendre comment Mounier contourne la censure :

Six pages, au milieu, confrontaient le sens germanique et le sens français du mystère. La censure les fait sauter. Je les ai sauvées en remplaçant chaque fois « germanique » par « romantique », « goût de l'obscur », etc. Tout reste clair : quand ils ne voient plus certains mots, ils sont incapables de lire le sens d'un texte. L'un tiquait encore sur les citations. Je l'ai persuadé que Rilke était tchèque, qu'il n'avait pas de raison de me supprimer Scheler à côté de « admirablement » puisque Scheler est allemand. Quant à Novalis, sur qui il est passé sans sursaut, il a dû le prendre pour un poète latin²²⁶.

Au même moment, des étudiants liés au groupe interjeunes du mercredi organisent un chahut lors de la projection du film de propagande *Le Juif Süß* de Veit Harlan en scandant : « Pas de film-na-zi ! » et en distribuant des prospectus où l'on pouvait lire, par exemple : « Qu'ils [les Allemands] gardent leurs navets et nous renvoient nos pommes de terre. » Dans *Temps nouveau* du 9 mai, Stanislas Fumet parle d'un film « si antichrétien et si peu français » que sa grande bêtise risque d'être contagieuse – ce qui lui vaut une suspension de quatre semaines²²⁷.

Dans le numéro de juin, Mounier est plutôt absent. Ses *Entretiens* révèlent son inquiétude grandissante sur l'action de l'amiral Darlan, sur les victoires militaires de l'Allemagne qui pourraient entraîner une nazification du continent. Péguy est à nouveau présent dans l'article « Les fiertés de Péguy » de Roger Secrétain et dans la polémique autour de Barrès qui provoqua un article au vitriol de Pierre Boutang dans l'*Action Française*. Mounier s'avoue beaucoup plus satisfait de la livraison de juillet : « J'ai réussi un étincelant numéro de juillet. J'ai pu dire mon mot, à propos de la campagne anticommuniste, à l'égoïsme et à l'aveuglement bourgeois²²⁸. » L'éditorial, « Fin de l'homme bourgeois », place Mounier sur une ligne de double condamnation : il ne pleurerait pas la chute du sombre dictateur Staline – « délivrance pour l'Europe », « visages de l'Antéchrist » –, mais il ajoute immédiatement que si cela arrivait, subsisteraient la question mal résolue par le communisme et l'échec patent

225. *Ibid.*, p. 738.

226. E. Mounier, *Entretiens*, p. 739.

227. *Ibid.*, p. 740.

228. *Ibid.*, p. 756.

des chrétiens : l'injuste situation faite aux travailleurs, aux prolétaires. Les attaques de Mounier se concentrent alors sur « l'homme bourgeois » – « pas la classe sociale mais l'état d'esprit, le type d'humanité » :

Né de l'argent, il vit par et pour l'argent. De temps immémorial, les angoisses fiscales lui ont servi d'inquiétude métaphysique. S'enrichir est son occupation, et cerner ses richesses, quand il les a enfin acquises, avec les exclusivismes du propriétaire lui donne autant de souci que de les arrondir. Il ne connaît pas de fraternité. [...] L'individualisme, c'est lui. [...] Conservateur ou progressiste, il ne s'oriente que sur l'utilité²²⁹.

L'Histoire a retenu le texte de Marc Beigbeder, « Supplément aux *Mémoires d'un âne* ». Cette satire de Vichy et des nazis passée inaperçue à la censure a enthousiasmé Gide qui l'a lue à ses amis :

Nous avons marché longtemps, poursuivis par Bogart [Hitler] et ses chiens. Je n'en pouvais plus, j'ai buté contre une racine, je me suis effondré. Bogart m'a rattrapé. Cérède [de Gaulle] a pu s'échapper. Bogart a levé son bâton sur moi : j'ai baissé les oreilles, je savais ce qui m'attendait... Eh bien, qu'y comprendre ? Il a flatté mon museau et m'a forcé à le regarder : « Je t'estime, Cadichon [Pétain] », a-t-il dit, « je te tends une main amie. À partir d'aujourd'hui travaillons ensemble. Mais ne cherche plus à t'enfuir et rends-moi mon estime²³⁰. »

Le contexte général s'aggrave : outre l'opération Barbarossa, il y a la promulgation du second statut des Juifs du 2 juin 1941 (publié le 14). Mounier écrit dans ses *Entretiens* au 25 juin : « Chaque mois je tire un peu plus sur la corde. Elle cassera un jour. » Les ennemis d'*Esprit* s'agitent, se concertent. Massis est étrillé par Segonzac (qui n'a pas signé l'article) dans l'hebdomadaire d'Uriage, *Jeunesse... France* :

Le vieux chef se porte bien et même très bien. Des bruits fâcheux circulaient sur son état physique, colporté par un « homme de lettres » notoire, naturellement porté par un tempérament plein de sollicitude et un peu inquiet ! – si on ose dire – à se soucier de la santé de tous et surtout de celle des jeunes. En fait, on se demande si l'inquiétude – si on ose encore dire ! – du digne homme n'est pas simple feinte et s'il ne met pas quelque malice vengeresse à tant se préoccuper de son prochain. C'est qu'il a ses raisons pour ne pas aimer Uriage. Venu à une session d'études où il s'était invité, en plein hiver, le malheureux, quoique doué des plus viriles vertus, faillit périr de froid. Pour un candidat à l'immortalité, quelle terrible histoire ! Bref, on dut le placer dans une chambre surchauffée pour le ramener à la vie. Au bout de trois jours, il était plus dispos, mais avec la vie lui était revenue sa bile, et il faut bien avouer, après huit mois,

229. Id., « Fin de l'homme bourgeois » (éd. Comte, p. 981-982).

230. M. Beigbeder, « Supplément aux *Mémoires d'un âne* » (*ibid.*, p. 1015).

qu'il a une mémoire de mule du pape. Lui aussi va bien, il va trop bien. Qu'on le fourre à l'Académie, qu'on l'embaume et qu'on n'en parle plus²³¹.

Le même Massis est à la pointe de la lutte contre l'influence de Mounier, puisqu'« Uriage, c'est *Esprit* ». Louis Garrone, frère du futur cardinal, ancien élève de Chevalier, directeur de la Formation des Jeunes, interdit mi-juillet les conférences de Mounier²³².

Le numéro d'août sera le dernier, car le 20, revenant d'Uriage, Mounier apprend l'interdiction de *Temps nouveau* et d'*Esprit* : « *Esprit* est interdit par décision de l'Amiral de la flotte, ministre, vice-président du Conseil [*Darlan*], "pour les tendances générales qu'il manifeste". Signé : Paul Marion²³³. » Mounier écrit : « Pas l'ombre d'une tristesse ou d'une amertume. Le scénario se déroule comme je l'avais prévu, voulu. Il a seulement duré six mois de plus que je n'aurais cru²³⁴. » La décision de Pierre Schaeffer de céder aux pressions, et à son tour d'exclure Mounier de « Jeune France », le 25 septembre, aux réunions de Lourmarin, provoque une réaction plus forte :

Tant de faiblesse chez un garçon dont j'attendais de l'amitié, joint à l'angoisse que donne aujourd'hui cette défaillance des meilleurs ont réussi à faire ce que n'avait pas réussi l'annonce de l'interdiction d'*Esprit* : à me donner une soirée de grande tristesse. [...] En une heure, je vieillissais d'une génération. Il a suffi d'un clair matin pour balayer ces fantômes. Tout de même, cela laisse une petite ride²³⁵.

Esprit a tenté, selon le vœu de son directeur, de contenir la progression du totalitarisme à Vichy. A-t-il réussi à exprimer son aversion de l'antisémitisme ? Plusieurs textes l'attestent. Est-il parvenu à ridiculiser le culte voué au maréchal Pétain, à son évidente vanité ? C'est moins sûr. A-t-il entretenu une ambiguïté vis-à-vis du régime prônant la Révolution nationale ? Sans doute. Et de cela, les divisions au sein de l'équipe témoignent. L'étude effectuée sur les numéros de guerre ne laisse cependant aucun doute sur la lucidité de Mounier concernant les tares indélébiles de ce régime, et il faut aborder cette question dans un cadre conceptuel préétabli pour voir, comme John Hellman, une collusion entre le personalisme et l'idéologie vichyssoise, voire une matrice d'un fascisme à la française :

231. E. Mounier, *Entretiens*, p. 765.

232. Cf. B. Comte, *Une utopie combattante*, chap. XI, p. 370-419.

233. Paul Marion (1899-1954), doriote, allié de Pucheu dans l'aile collaborationniste de l'entourage de Pétain, Secrétaire général à l'information et à la propagande à partir du 11 août 1941.

234. E. Mounier, *Entretiens*, p. 769.

235. *Ibid.*, p. 778 (lire p. 776-779).

Il s'est joint à l'effort pour la Révolution nationale avec un complexe de motivations qui variaient avec ses interlocuteurs. Sa revue renaissante commence pourtant sur une note positive. Jean Lacroix décrit l'hitlérisme comme une révolution en marche, faisant partie de la « révolution du xx^e siècle », tandis que Mounier décrit la Révolution nationale comme l'aboutissement d'une décennie d'efforts personnels : « Cette nécessité d'une révolution totale, nous étions à peu près seuls à l'affirmer en 1932 [...]. Elle n'était pas pour nous une opinion parmi d'autres, elle était le sens et la vocation de nos vingt-cinq ans. [...] Toutes les formules lancées aujourd'hui en gage d'espérance à la jeunesse de France, en germe dans ce programme, nous les approfondissons et les répandons depuis des années²³⁶. »

Mounier et les premiers contacts avec la Résistance

Au moment où Mounier fait reparaître *Esprit*, des contacts commencent à se nouer avec la Résistance. Les groupes de réflexion mis en place, comme celui des « repliés », le font entrer en dialogue avec des personnalités déjà engagées dans des activités résistantes comme Robert d'Harcourt – intellectuel germanophile, anti-hitlérien de la première heure – ou François de Menthon. Ce dernier est à l'origine, avec Pierre-Henri Teitgen, René Capitant, Alfred Coste-Floret et Marcel Prélot, de la création du journal clandestin *Liberté* en septembre 1940. Diffusé abondamment en zone sud, *Liberté* essaime en des groupes plus ou moins autonomes, ménageant Pétain mais attaquant le nazisme²³⁷. Le 17 février 1941, Mounier s'en fait l'écho : « J'entends parler, et trouve bientôt dans ma boîte, un journal clandestin : *Liberté*, dont on me dit qu'il tire à 50 000, au bout de 3 semaines. L'imprimeur aurait déjà été perquisitionné sans qu'on ne trouve rien ! Non politique, uniquement anticolaborationniste²³⁸. » Il ignore que Menthon est à l'origine de *Liberté* ! C'est dans le cadre de ces rencontres que, fin janvier, il entend le père Chaillet parler de la Hongrie.

Pierre Chaillet est particulièrement sensible à la situation des Juifs en Europe. Il est connu pour avoir été, à la fin de l'année 1941, l'artisan de la mise au point des *Cahiers clandestins du Témoignage chrétien*²³⁹, qui publient des textes de Péguy, Maritain, Mauriac, Fessard, Fumet et bien d'autres, dénonçant les déportations, les camps de concentration, l'extermination des Juifs. Mounier n'écrit pas directement dans ces *Cahiers*, mais il les lit et les soutient. Il intervient, grâce à l'action de l'abbé

236. J. Hellman, *Emmanuel Mounier and the new catholic left 1930-1950*, University of Toronto Press, 1981, p. 172-173. Cf. E. Mounier, « D'une France à l'autre », *Esprit*, novembre 1940 (éd. Comte, p. 50-51).

237. Cf. Laurent Ducerf, *François de Menthon : un catholique au service de la République (1900-1984)*, Paris, Cerf, 2006, chap. V, p. 99-138.

238. E. Mounier, *Entretiens* XI, p. 707.

239. Cf. *La résistance spirituelle (1941-1944)*, éd. Fr. et R. Bédarida, Paris, Albin Michel, 2001.

Alexandre Glasberg (1902-1981) qui visite les camps d'internement français de Gurs, Argelès, Vernay, décrit les innombrables conditions de vie et informe le cardinal Gerlier. Grâce à « l'Amitié chrétienne » – dont Mounier et Fumet sont membres du comité d'honneur –, des Juifs sont aidés, des enfants secourus²⁴⁰.

Au printemps 1941, Jean-Charles Demachy fait se rencontrer Mounier et Henri Frenay dans son petit appartement de la Croix-Rousse. Mounier le met en contact avec Menthon. En avril 1941 vraisemblablement, Jean-Marie Soutou évoque une rencontre au café de la Marine, en présence de Bertie Albrecht, durant laquelle Frenay présente son action : diffusion de *Petites Ailes de France* et de *Vérités* (en zone libre) et de son réseau Mouvement de Libération Nationale. La fusion avec *Liberté* de François de Menthon en novembre 1941 donne naissance à *Combat*. Plusieurs de ses amis sont déjà entrés en résistance : Joseph Hours, Pierre Corval, André Philip.

Il semble avoir une connaissance assez précise des différents groupes de résistance, car, écrit Bernard Comte, « il est capable d'exposer en septembre à Auguste Vistel, ami d'*Esprit* venu le consulter, le caractère propre de chacun des groupes clandestins actifs à Lyon ; à cet ingénieur de gauche, il conseille de s'agréger au mouvement Libération, et il le met aussitôt en contact avec Philip²⁴¹ ». En octobre 1941, un militant du groupe *Maintenir*, André Graetz, contraint à fuir Paris pour Lyon, contacte Mounier qui le dirige vers le même André Philip²⁴². Claude Bourdet – très critique à l'égard des premiers numéros d'*Esprit* – confirme aussi ce positionnement de Mounier²⁴³.

C'est à partir du 10 octobre 1941, et d'une nouvelle rencontre avec Frenay durant laquelle ils ont « beaucoup parlé de la France », que commence l'engagement de Mounier. Il en est resté peu de traces. En 1944, Mounier avait baptisé « Nouveau Centre clandestin d'études » ces rencontres qui aboutirent à son arrestation. Ce carnet d'*Entretiens* originel, allant du 13 octobre 1941 à son arrestation le 15 janvier, a disparu. Cependant, deux notes intéressantes, saisies par la police, ont été conservées : *Pour une organisation future du syndicalisme*, issue des journées d'études des Sablettes à la fin novembre 1941, et *Projet de déclaration des droits de la personne*. Il existe des groupes d'études André Philip – dans plusieurs endroits de zone sud, Lyon, Marseille, Montpellier – et des groupes Mounier de réflexion à Lyon. Ces groupes ont sans doute participé à ce mystérieux centre clandestin²⁴⁴.

240. Cf. Madeleine Comte, « L'abbé Glasberg au secours des Juifs », dans Christian Sorrel (dir.), *Alexandre Glasberg (1902-1981), prêtre, résistant, militant*, Lyon, Chrétiens et Sociétés, 2013.

241. Alban Vistel, *La nuit sans ombre*, Paris, Fayard, 1970, cité par B. Comte dans *Esprit de novembre 1940 à août 1941*, p. 1161.

242. Henri Noguères, *Histoire de la Résistance*, t. III, Paris, Crémille et Famot, 1982, p. 254.

243. Cf. Cl. Bourdet, *L'aventure incertaine : de la Résistance à la Restauration*, Paris, Stock, 1975.

244. Cf. E. Mounier, *Entretiens*, p. 800-802.

Mounier apparaît donc comme un inspirateur intellectuel de la Résistance non communiste (autant Combat que Libération), un « Résistant de l'esprit ». C'est effectivement ce qui apparaît en mars 1947, quand lui est décernée la médaille de la Résistance française : « A apporté dès la première heure le prestige de sa pensée et de sa personne à la cause de la Résistance, a, par son action inlassable, recruté les énergies, suscité les vocations et les courages qui lui donnèrent le meilleur de ses cadres et de ses militants²⁴⁵. »

*

Le choix de faire renaître *Esprit* en pleine débâcle, sous un gouvernement dictatorial, fut un acte courageux et difficile. Mounier tenta de sauver le peu d'îlots de liberté qui subsistaient à Vichy, de toutes ses forces. Il y mit son âme et ses faibles moyens. Il s'opposa à quelques-uns de ses plus proches. Il rusa avec la censure pour parvenir à publier dix numéros. Il fut finalement contraint de cesser toute publication et connut arrestation et emprisonnement. Nous avons relu ces numéros avec le plus d'objectivité possible. Cette décision de rester présent même en situation de catastrophe du politique ne pouvait qu'entraîner des situations complexes et même parfois ambiguës. Si cette réparation a peut-être fait croire que Vichy acceptait une certaine contestation et a donc pu entretenir l'illusion d'un « Pétain sauveur et protecteur de la France », il est évident que Mounier n'a jamais été dupe, ni complice de ce régime démissionnaire, et encore moins du totalitarisme nazi.

Pour achever cet exposé, pensons au beau visage de Gilbert Dru : chrétien, personnaliste, disciple de Mounier, de Lacroix, de Marrou, exécuté par la Gestapo place Bellecour le 27 juillet 1944 à 24 ans, combattant de l'ombre et des traditions de l'humanisme français :

*Quand les blés sont sous la grêle
Fou qui fait le délicat
Fou qui songe à ses querelles
Au cœur du commun combat
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas*²⁴⁶.

*

245. Cf. *Cahiers Mounier*, n° 4, 2018-2019, p. 144.

246. Aragon, « La rose et le réséda ». Cf. Bernard Comte, Jean-Marie Domenach, Christian et Denise Rendu, *Gilbert Dru : un chrétien résistant*, Paris, Beauchesne, 1998.

Emmanuel Mounier à la prison Saint-Paul

MAX BOBICHON²⁴⁷

Grâce à la publication des *Entretiens* de 1926 à 1944 établis à partir des notes qu'Emmanuel Mounier prenait en réaction à l'événement, rassemblées et publiées par Bernard Comte et Yves Roullière avec plusieurs autres amis, en 2017, aux Presses Universitaires de Rennes, il est facile de suivre la vie du fondateur d'*Esprit*, en particulier dans la période 39-45 qui nous intéresse, et tout spécialement fin 1942 où il est emprisonné à Lyon à la prison Saint-Paul – après deux autres incarcérations : l'une à Clermont Ferrand (de janvier à février 1942), la deuxième à Vals-les-Bains (d'avril à juillet 1942). C'est d'ailleurs au cours de cette dernière détention qu'il fera avec Bertie Albrecht une grève de la faim qu'il racontera sous le titre de *Journal d'un acte fragile* (19-30 juin). Or cet acte fragile a été décidé, rappelons-le, pour exiger la reprise de l'instruction judiciaire interrompue sans motif et la levée de son internement arbitraire. À propos de cet acte de courage, dangereux pour leur vie, Mounier écrira : « Mais je sens monter autour de nous comme une fraîche verdure : l'inépuisable fécondité d'un acte²⁴⁸. »

Mais la justice retient encore Mounier pour préparer le procès qui aura lieu à Lyon en octobre 1942 et mené contre *Combat* organe de résistance, dont il est soupçonné d'être l'animateur.

Mounier arrive donc à Lyon, prison Saint-Paul, après un transport d'Aubenas à Lyon les 6 et 7 juillet 1942²⁴⁹. Le témoignage de Mounier que nous étudions sur ses prisons, rédigé la veille de sa relaxe, porte pour moitié sur les 104 jours de sa dernière prison préventive et pour l'autre moitié sur le mois occupé par le procès (19-30 octobre).

247. Historien, prêtre du diocèse de Lyon (1930-2023). On lira les entretiens qu'il a donnés à J.-D. Durand et Th. Montmessin : *Max Bobichon, un prêtre dans la cité* (préf. G. Collomb, Lyon, Libel, 2017).

248. E. Mounier, *Entretiens*, p. 857.

249. L'étape d'Aubenas est savoureuse est inattendue, *ibid.*, p. 865-866.

Première partie de l'incarcération de Mounier

1. Mounier arrive à la prison Saint-Paul fatigué par sa grève de la faim de Vals-les-Bains, mais, selon Bernard Comte, sa victoire obtenue, puis l'espoir d'un procès honnête semblent colorer ce séjour dans la prison surpeuplée (cinq personnes dans des cellules individuelles) d'une sorte de bonne humeur bienveillante pour les individus rencontrés et teinté d'humour malicieux face à la grossièreté de certains : la série de surnoms donnés aux gardiens par les hôtes de sa cellule en est une preuve : « Pisse-vinaigre », « Médor », « L'Homme Fatal », « Grand-Père », « Le Petit Voyou », « Le Jeune Lord », « Les Malheurs conjugaux » vont veiller sur eux. Et Mounier précise : « Pour ma part, j'ai passé mes journées presque entières à rédiger mon *Traité du caractère*, et j'ai, ma foi, abattu un assez considérable travail. Je me suis attelé aussi à l'allemand, vieux projet si longtemps remis²⁵⁰ ... »

Mounier énumère au début de son séjour à Saint-Paul les contrariétés horaires, l'étroitesse des lieux et la brutalité du personnel. Il en décrit les temps forts, comme la messe dominicale qui attire une partie du chahut collectif, avant que les gardiens postés à côté du prêtre obtiennent un silence qui n'a pas grand-chose à voir avec un recueillement religieux²⁵¹ ...

Mounier reconnaît l'amélioration apportée au régime des prisonniers politiques groupés dans le bâtiment C (colis plus fréquents, gardiens les traitant de plus en plus humainement, voire amicalement) ... Il note aussi le revers de ce progrès : séparés de la masse des « droits communs » voués à l'humiliation constante des sans-droits, ses amis et lui sont sans le vouloir des privilégiés, ce qui heurte son éthique de la solidarité attentive avec les « mal lotis²⁵² ».

Malgré tout, l'exiguïté des lieux et le régime très chiche d'éclairage électrique confèrent une visibilité toute relative aux échanges ou conférences appréciées entre prisonniers.

Grâce à l'aumônier François Marty et à son avocat Maître Gounod, Emmanuel Mounier changera très vite de cellule. Il se retrouvera dans celle de Maurice Guérin et de différents syndicalistes, dans laquelle il travaille avec sérénité et acharnement. Les dimensions de la cellule sont de six mètres carrés. « Cinq ou six, dans une cellule, de 3 mètres à 3m50 de côté, c'est beaucoup, d'autant que la place est rongée de trois côtés par le châlit, par le divan turc, par la tablette-écrivain où pour ma part je prends mon poste presque toute la journée, face à la fenêtre²⁵³. »

250. *Entretiens*, p. 868.

251. *Ibid.*

252. *Ibid.*, p. 866.

253. *Ibid.*, p. 869.

Après son évasion d'un stalag en 1941, François Marty (1901-1944), prêtre de la société du Prado, a été renommé aumônier des prisons de Lyon par l'évêque. Il est bouleversé par l'état des prisons. Un jour, Marty annonce qu'il « vient d'apprendre qu'il en est mort 125 en cinq mois à Riom, de janvier à juin, sur un effectif de 600²⁵⁴ ». Il commence alors à rédiger son rapport sur les prisons, en demandant à Mounier et Guérin de l'aider dans sa rédaction finale. Marty sera fusillé pour motif de résistance en 1944. Il a tant et si bien aidé les prisonniers qu'il sera dénoncé.

2. Mais qui sont les compagnons de cellule – cette cellule dont la fenêtre donne « sur ce petit coin vert du coteau Saint-Irénée », les bruits familiers de la gare de Perrache toute proche étant des échos de la liberté²⁵⁵ ?

- Maurice Guérin. Toute une génération ! La barbe fleurie et l'éloquence sentimentale, une combativité intacte à 55 ans ! Derrière tout cela, un brave type. On peut lui savoir gré, par sa proximité avec la Démocratie chrétienne, d'unir par une formule trop rare l'audace à la solidarité.

- À côté de lui, son gendre, « petit Lorrain à la caboche dure ». Tous deux forment de joyeux compagnons.

- L'humour qui manque à ces derniers est apporté par le musicien et radiesthésiste amateur, bel athlète mais qui tombe dans les pommes à la première émotion. Il est d'origine limousine.

- Un jeune étudiant prompt à parler de son mouvement léniniste, mais qui, interrogé par Mounier, se révèle finalement travailler pour l'Allemagne et la Gestapo.

- L'ingénuité rêveuse et plus astucieux qu'on ne le pense est représentée par un Alsacien, Robert Schmitt, « le meilleur compagnon de cellule », d'après Mounier. Il est « bon silence », « heureuse lenteur²⁵⁶ ».

Les occupations quotidiennes

La vie de Mounier connaît donc plusieurs phases, individuelles et collectives.

Au plan individuel

Mounier continue à nous présenter son travail intellectuel dont on ne peut qu'admirer la réalisation.

254. *Ibid.*, p. 867.

255. *Ibid.*, p. 869.

256. *Ibid.*, p. 870.

• Dans un premier temps, il présente Shakespeare à ses compagnons, grâce à un exemplaire de la Pléiade qu'il a soustrait à la fouille au moment de son entrée en prison²⁵⁷.

• « C'est vers la fin de ce temps que l'aumônier nous découvrit l'horreur de ce régime des prisons qui le hante si violemment que le pharisaïsme des Lyonnais l'a jeté dans une sorte de dépression nerveuse où il se débat encore. Il avait réuni une documentation abondante, notamment à l'occasion du premier Congrès des aumôniers de prison suscité par lui. Il ne se sentait pas la force d'en tirer un rapport d'ensemble, et bien. Il me demanda de le faire. [...] J'acceptai d'enthousiasme²⁵⁸. »

D'abord, écrit Mounier, « je passai une quinzaine à dépouiller ces dossiers qu'il fallait bien cacher pour les fouilles, et à rédiger un rapport. Il fait déjà son chemin. Il est allé au Cardinal [Gerlier] et va aboutir à faire quadrupler l'aumônier, qui est encore seul pour 2000 détenus de deux prisons. Il est tiré à 100 exemplaires par la Croix-Rouge, qui le diffuse auprès d'un certain nombre de services et de notables pour éveiller l'opinion au problème. [...] Quant à M. le ministre de la Justice Barthélémy, à qui le Cardinal allait le remettre, il s'est contenté de se prendre la tête en disant : "L'hiver dernier j'ai visité des prisons. Je n'y ai vu que des morts ou des agonisants. Ne me parlez plus de cela. Je n'y peux rien²⁵⁹." » Dont acte...

Ayant terminé ce travail de grande utilité politique et sociale, Emmanuel Mounier s'attaque à une œuvre qu'il porte en lui-même depuis longtemps. Que de complications lui aura-t-il fallu pour obtenir les documents indispensables ! Il est vrai qu'une bibliothèque ambulante est souvent assez bien fournie... Que de temps à réfléchir et à rédiger intensément dans cette cellule surpeuplée ! Voici ce qu'il écrit : « Après Shakespeare et le rapport sur les prisons, je me suis mis sans relâche au *Traité du caractère*, que j'ai presque entièrement rédigé en premier jet²⁶⁰... » L'ouvrage fera 400 pages...

Au cours de cette détention à Saint-Paul, Mounier consacre aussi beaucoup de temps à une correspondance nombreuse, comme l'écrit Bernard Comte : « Les lettres de Mounier à Maître Gounod [...] témoignent de l'ingéniosité intellectuelle et de l'opiniâtreté de ce philosophe peu familier du droit pénal, qui discerne, face à chaque pièce à conviction brandie par l'accusation, l'erreur de lecture ou d'interprétation qui la dévalue radicalement. Pour ces autres correspondants, il loue l'avocat, son dévouement intelligent et son ardeur à démontrer l'inanité de l'accusation. La confiance et l'accord sur la stratégie à suivre se sont teinté d'une estime admira-

257. Cf. *ibid.*, p. 871.

258. *Ibid.*, p. 871-872.

259. *Ibid.*, p. 872.

260. *Ibid.*, p. 873.

tive réciproque devenue amitié affectueuse qui inclut Emma [fille de Gounod], “la Consolation des affligés²⁶¹.” »

Au plan collectif

Depuis un mois [juillet], la nuit étant tombée à 8 heures, la soirée est bavarde. Chacun, venant de son travail ou de son livre, se met sur le pas de sa porte, de la porte de son jardin personnel, et la conversation commence. Nous avons fait quelques soirées dirigées. Nous avons arraché à Guérin ses mémoires sur le Sillon, sur Sangnier, sur les origines des syndicats chrétiens²⁶². J’ai parlé de Bergson le 10 octobre, et j’ai fêté en racontant mes souvenirs le dixième anniversaire du n° 1 d’*Esprit*. C’est à « la villa Saint-Paul » (aussi !) qu’en août 1932 se tenaient les assises constitutives²⁶³.

Les jeux aussi avaient leur phase. [...] Puis il y eut la période du morse où les nouvelles du parloir, les derniers tuyaux d’avocats et le Journal parlé volaient sans discontinuer d’une cellule à l’autre. Deux amendes après flagrant délit y mirent fin. Notre Alsacien commença alors des leçons d’athlétisme de courte durée. Elles ne se survécurent que dans quelques solides pugilats, sur les paillasses, à l’heure du coucher. Nous voici devenus tout à fait sérieux : il n’y a plus de jeux au programme. Les journées raccourcissent, il est vrai, et nous les utilisons au maximum²⁶⁴...

Expression de la foi de Mounier en prison

1. Nous avons déjà fait allusion à la façon dont se passait la messe chaque dimanche à la prison Saint-Paul. Avant d’y revenir, je rappelle que le curé de Vals-les-Bains refusa tous les sacrements à Mounier (en particulier la communion). Pour justifier son attitude, il s’appuyait sur l’apôtre Paul qui commande de respecter les hommes politiques ayant le pouvoir légitime. Et comme Mounier était en désaccord avec le Maréchal Pétain... Dans une lettre au P. de Lubac, Mounier exprimera sa tristesse devant ce scandale théologique et moral²⁶⁵.

Voici comment Mounier décrit la messe qui a donc lieu chaque dimanche :

La messe est accrochée tout au haut du dimanche et de l’établissement. À peine s’est-on débarrassé du sommeil, arrive la liste des communiant. Une demi-heure à l’avance [...], nous voici casés dans nos boxes en balcon, face à l’autel, qui est aussi une sorte de balcon en demi-cercle suspendu sur le vide. Vu de là-bas, au moment

261. B. Comte, présentation de la troisième détention de Mounier, *ibid.*, p. 861.

262. Guérin a aussi présenté son père spirituel l’abbé Desgranges.

263. Allusion à la villa de Font-Romeu, prêtée par Madeleine Daniélou, où s’est déroulé le premier Congrès d’*Esprit* en août 1932 (*ibid.*, p. 381-389). Dans une lettre, Mounier indique aussi à son père qu’il présente successivement Péguy et Maritain.

264. *Ibid.*, p. 873.

265. *Ibid.*, p. 845-846.

de la communion, l'hémicycle de nos cellules évoque quelque énorme ruche : dans chaque alvéole remue une tête de larve. Il y a des rangées de Goyas [...] et des rangées de Gromaires. Si l'on en croit des inscriptions peu différentes parfois de celles des vespasiennes, il y en a qui ne viennent là que pour sortir de la cellule ou communiquer avec d'autres pour se concilier les faveurs matérielles de l'aumônier. Il y en a qui commencent pour s'en gausser ensuite auprès de leurs camarades, [...] ces gardiens n'en restent pas moins casquette vissée.

Les vitres de la rotonde livrent des bouts de paysages ou des trains partant de Perrache pour la liberté : « Le hall de Perrache était une des plus exaltantes évasions de la semaine, une complicité d'espérance avec la vie²⁶⁶. »

2. Le lundi, c'est le jour des douches – joie d'une nudité complète en plein soleil. « Le mercredi, fromage, le jeudi et le dimanche, barbaque, le dimanche soupe aux nouilles : à l'échelle de la maison, tout cela compte²⁶⁷ ... »

La journée commence à 7 heures du matin jusqu'à 6 heures du soir et le couvre-feu est à 20 h 30. « Le temps mène un drôle de rythme ici. Les deux ou trois premières semaines sont les plus longues. D'autant plus longues pour nous que nous escomptions des libertés provisoires rapides [...]. Depuis [...], il nous semble que le rouleau se dévide à une vitesse accélérée²⁶⁸. »

3. Mounier écrira à ses parents : « Je suis profondément heureux d'être passé ici. Il manque à un homme de n'avoir pas connu la maladie, le malheur ou la prison. » Jacques Le Goff commente : « L'épreuve de la prison supportée avec maîtrise et sagesse se doublera avec une autre en juin 1942, celle de la grève de la faim à Vals-les-Bains²⁶⁹. »

En fait, dans ce milieu impitoyable qui aboutit très souvent à la négation de la personne, Mounier a montré ici le meilleur de lui-même. Attentif et solidaire de ses camarades de cellule, porte-parole des misérables, plein d'humour et de compassion, il est devenu « encore plus un homme libre » face à ses délateurs, face à ses amis et à sa famille.

Mounier sera libre aussi dans sa prière face à une théologie courante qu'il va dépasser. Voici la méditation qui le prouve :

Ce mois de juillet fut spirituellement un peu misérable. Nous espérions notre liberté provisoire à brève échéance. Nous comptions les jours comme des enfants impatientes. Je n'avais pas encore retrouvé le sens des choses. Le 15 août, regardant vers

266. *Ibid.*, p. 868-869.

267. *Ibid.*, p. 869.

268. *Ibid.*, p. 867.

269. J. Le Goff, *Emmanuel Mounier, d'hier à aujourd'hui : l'actualité d'une pensée*, Paris, PUR, 2021, p. 65.

ce chalet savoyard qui m'attendait [chalet promis par des amis pour ses vacances], je demandais encore cette faveur à la Vierge [...]. Et elle me la refusa et m'accorda beaucoup mieux. Elle m'accorda de me prendre par la main et de me reconduire vers ce printemps 33 qui reste la lumière de ma vie [période de fiançailles avec Paulette]. Elle me donna de réaliser à nouveau que tout ce qui arriverait serait bon, que le serviteur était bien imprudent qui ne voulait pas prendre le chemin du Maître. De ce jour j'eus par la grâce la force sereine de ne pas prier une seule fois pour ma libération ou mon acquittement mais de laisser ce soin aux amis, sans cacher les désirs qui restaient au fond de mon cœur²⁷⁰.

Ce sera un *homme libre* qui, au matin du 19 octobre 1944, partira pour son procès libérateur le 30.

270. E. Mounier, *Entretiens*, p. 872-873.

EUROPE DES CULTURES
HISTOIRES VIVANTES

15



Jacques-René Rabier

Fonctionnaire-militant au service
d'une certaine idée de l'Europe

Michel Theys



P.I.E. Peter Lang

CHRONIQUES

II - DIVERS

« CHEMINS DE RENAISSANCE ET VOIX D'HUMANITÉ »

Retour sur une soirée d'hommage à Mounier (Collège des Bernardins, Paris, 21 janvier 2022)

Patrick BIZOT-ESPIARD et Yves LE GALL¹

Rendre hommage à Emmanuel Mounier en offrant une porte d'entrée artistique et accessible à son œuvre, faire résonner ses textes avec ceux de grandes voix contemporaines, voilà un beau programme ...

Cette soirée a été conçue comme une approche artistique de la vie et de l'œuvre d'Emmanuel Mounier, à l'occasion des 70 ans de sa mort. Il s'agissait de proposer un dialogue imaginaire avec quelques grandes voix contemporaines et musicales et d'inviter à redécouvrir Mounier dans un univers qui rejoint les esprits d'aujourd'hui, afin d'y trouver, pourquoi pas, une source d'inspiration.

Le titre de la soirée, *Chemins de renaissance et voix d'humanité*, en ouvre l'horizon : faire dialoguer Mounier avec de grands « témoins de l'homme » pour accompagner la réponse qu'a donnée Mounier à la vaste crise de civilisation des temps modernes. Il fallait pour lui « refaire la Renaissance » autour d'une vision nouvelle de l'être humain : la *personne*.

La trame de la soirée rappelle ainsi les « visages des commencements » de Mounier pour en arriver rapidement à son projet de fond. Ce projet est évoqué sous les aspects de « la passion des choses éternelles et des choses humaines », puis des « vents porteurs de l'univers personnel » et de « l'alliance avec les vrais besoins des hommes ». Viennent ensuite l'appel à l'engagement (« mener les longues batailles, un optimisme tragique ») et l'horizon de l'avenir (« inspirer le monde qui vient »).

1. P. Bizot-Espiard, secrétaire général de l'AAEM, et Y. Le Gall, ancien secrétaire général de l'AAEM.

La soirée se conclut en revenant sur le moment d'effusion où, en 1932, Mounier a accueilli sa vocation tout en la remettant à Dieu.

Les artistes, trois comédiens et une pianiste, ont su remarquablement entrer dans le souffle de cette évocation de Mounier, et leur interprétation a créé avec le public une sorte de communion : Philippe Mathé était habité par ses textes et rendait vivante la voix de Mounier ; Caroline Guisset lui donnait la réplique et Pierre Fesquet animait le dialogue tout en y prenant sa part, l'une et l'autre avec grand talent. Au piano, Lydie Solomon joua merveilleusement... Le groupe, que nous avons amicalement appelé *L'éphémère Compagnie de la Loire* du fait de l'origine géographique des comédiens, avait trouvé une cohésion et des harmoniques inattendues... Tous nous ont dit avoir été touchés par les textes de Mounier.

Le public a également été touché comme en témoigne ci-après le verbatim des réactions... Retenons ici celles d'un couple assez jeune exprimant, lui, son enthousiasme pour Mounier et elle, son émotion, parfois jusqu'aux larmes... Oui, comme l'écrivait F. Mauriac, cité dans l'avant-dernier tableau : « En écoutant mon visiteur, je me disais : Péguy est vivant. Claudel est vivant. Bernanos est vivant. Emmanuel Mounier est vivant. Ils le sont en fait, en esprit et en vérité, et intercèdent en ce moment pour nous. Mais ils le sont aussi dans cette postérité née d'eux... »

La composition sous forme théâtrale et musicale de cet hommage à Mounier a mis en évidence l'intérêt d'une telle approche pour faire connaître ou redécouvrir son œuvre et sa personnalité... Sa réalisation, qui avait été, rappelons-le, différée d'une année (déjà pour cause de Covid), a nécessité un nombre significatif de réunions, de courriels et de courriers... Certains membres du CA de l'AAEM y ont contribué, et nous les en remercions, tout comme Jacques Le Goff pour son soutien.

Le cadre de l'auditorium du Collège des Bernardins où s'est tenu cet hommage confirmait une belle convergence avec le personnalisme, en dialogue exigeant et bienvenu avec la modernité. Introduite par Antoine Arjakovsky – qui représentait le Collège des Bernardins et s'est montré très ouvert à une future collaboration – et par notre ami Yves Roullière – qui représentait l'AAEM –, la soirée a accueilli un peu plus de cent personnes, malgré une cinquantaine de désistements largement liés aux incertitudes de la pandémie Covid. Elle a été diffusée en février 2022 par la chaîne de télévision KTO, avec d'importantes coupures ; elle est aujourd'hui visible dans sa quasi-intégralité via Google (chercher : « Mounier KTO youtube ») et a été visionnée à ce jour plus de 1 700 fois. Un public éloigné et élargi peut donc y avoir accès.

Parmi le public, signalons Vincent Montagne, président du groupe Média-participations et soutien financier de la soirée, qui avait tenu à être présent et a exprimé sa proximité avec Mounier ; Anne-Lorraine Bujon, directrice de la rédaction de la revue *Esprit* ; Caroline Reussner, réalisatrice du DVD sur Mounier ; Jérôme

Perrin, président de la Société de Saint Vincent-de-Paul ; Gaston Paravy et Agnès Berjon, respectivement fondateur et directrice d'Intermife...

Programme



Introduction

Piano : « Premier mouvement de la Sonate opus 110 » (Ludwig van Beethoven)

Visages des commencements

Voix en écho à Mounier : Simone Weil, Madeleine Daniélou, Charles Péguy

Piano : « Fantaisie en ré mineur » (Wolfgang Amadeus Mozart)

Refaire la Renaissance

Voix en écho à Mounier : Jacques Maritain, Georges Bernanos, Nicolas Berdiaev, Alexandre Soljenitsyne

Piano : « Premier prélude en do Majeur, Clavier bien tempéré » (Jean Sébastien Bach)

La passion des choses éternelles et des choses humaines

Voix en écho ou contrepoint à Mounier : François Mauriac, Friedrich Nietzsche, André Gide, Simone Weil

Piano : « Liebeslied » (Franz Liszt)

Les vents porteurs de l'univers personnel

Voix en écho ou contrepoint à Mounier : Paul Ricœur, Maurice Zundel, Jean-Paul Sartre, Nicolas Berdiaev

Piano : Finale de la sonate « La tempête » (Ludwig van Beethoven)

L'alliance avec les vrais besoins des hommes

Voix en écho à Mounier : Georges Bernanos, André Malraux, Simone Weil

Piano : « Harmonies du soir » (Franz Liszt)

Mener les longues batailles : un optimisme tragique

Voix en écho à Mounier : Charles Péguy, Georges Bernanos, Jacques Maritain, Nicolas Berdiaev

Piano : « Nocturne opus 48 n°1 » (Frédéric Chopin)

Inspirer le monde qui vient

Voix en écho à Mounier : Albert Camus, Alexandre Soljenitsyne, François Mauriac

Piano : « Toccata » (Maurice Ravel)

Méditation

Emmanuel Mounier

Piano : « Adagio de la Sonate opus 110 » (Ludwig van Beethoven)

Réactions

« Merci encore, vivement, de cette soirée formidable aux Bernardins autour d’Emmanuel Mounier. Bravo pour l’organisation, et pour la composition des tableaux. Un important travail.

Merci infiniment aux comédiens qui ont si bien lu ces textes. Un très grand merci à cette extraordinaire pianiste, capable d’interpréter si bien, avec grâce, autant de pièces différentes et en plus sans partition. Quels dons et quel travail incroyables ! » (Y. C.)

« Merci pour cette magnifique soirée ... Les textes de la soirée seront-ils disponibles ? Serait-il possible de connaître la date de diffusion sur KTO ? Merci et encore bravo ! » (N. C.)

« En tout cas vous pouvez être fiers de cette soirée si réussie. Vous avez vu les sourires de contentement de la plupart des gens, dont un certain nombre connaissaient peu Mounier. Le choix des textes de Mounier était fort bien équilibré entre textes personnels et textes théoriques. Plus délicat était le dialogue avec les autres auteurs, et là aussi c’était une vraie réussite qui m’a permis de faire des liens auxquels je n’avais pas encore songé [...].

Des personnes avec lesquelles j’ai pu discuter étaient également enchantées. Le fait qu’autant de personnes soient restées dans le hall après le spectacle est un signe qui ne trompe pas. Il est clair que par le biais artistique on attire un public qui ne se déplace pas aux conférences ni encore moins aux colloques. Encore faut-il que le spectacle et les artistes soient de qualité. Hier nous avons été bien servis. » (Y. R.)

« Merci pour cet excellent spectacle où nous avons découvert les talents de Lydie Solomon.

Nous étions quatre membres de la Vie Nouvelle. Est-il possible que vous nous adressiez les textes lus par les comédiens ? Merci de ce que vous pourrez nous transmettre. » (A. B.)

« Je vous remercie beaucoup de m’avoir invité à la soirée superbe au Collège des Bernardins qui m’a fait redécouvrir Emmanuel Mounier. Je me savais personaliste, mais en relisant aujourd’hui son ouvrage *Le personalisme*, je m’en suis convaincu à nouveau. » (J. P.)

« Suite à mon enthousiasme de vendredi soir dernier, je voulais vous remercier pour le travail de l’équipe !

Le choix des textes, des “lecteurs” et de la pianiste : c’est un montage qu’il faudrait pouvoir faire “tourner” tant il est révélateur de l’“époque” de la pensée de Mounier et tant il serait constructeur pour notre “époque”.

Je ne sais comment retrouver tous ces textes variés (ceux de Mounier et des autres philosophes évoqués et entendus).

Merci encore pour la proposition de participation à cette soirée hommage. » (F. P.)

« Bien sûr j'y suis allé et j'ai littéralement adoré ! C'est un travail superbement conçu et une magnifique réalisation. » (D.)

« Je voulais rapidement exprimer à la fois nos félicitations et nos remerciements tellement mérités !

E. et moi avons énormément aimé, apprécié, le choix des textes et l'alternance heureuse de la parole et de la musique. Pour nous, ce fut vraiment une totale réussite !! Et puis tant d'auditeurs dans le grand amphi, sur un sujet que l'on ne peut qualifier de "grand public", c'est une belle récompense à tous vos efforts.

Je me suis rappelé ces magnifiques années d'étudiant insouciant, lecteur passionné de Mounier et d'*Esprit*.

Merci et bravo ! » (X. et E. R.)

« Les textes étaient très intéressants, les dialogues fonctionnaient bien, fluides, les comédiens étaient parfaits et, cerise sur le gâteau, la musique prolongeait ces dialogues imaginaires. » (N.)

« J'ai bien aimé non seulement Mounier mais aussi les textes en écho : souvent, ils étaient plus explicites et cela me permettait de mieux comprendre les textes denses de Mounier. » (M.)

« Il m'a dit sa grande satisfaction : la qualité des textes et la prestation des artistes ("très professionnels") étaient à la hauteur de ses espérances. » (V.)

« J'ai partagé un vrai moment de culture. Ce fut un moment magique.

Sur la forme : quelle bonne idée de confier à des comédiens la voix de Mounier dialoguant avec les intellectuels qui lui étaient le plus proche en esprit !... Le lieu, le Collège des Bernardins, est magnifique et spirituellement vivant.

La musique qui permet un temps de réflexion et de respiration. Les œuvres : chaque pièce musicale était judicieusement choisie : l'opus 110 de Beethoven, la fantaisie en ré mineur de Mozart, la pureté du prélude de Bach, la passion de Liszt et Chopin, le monde qui vient avec Ravel.

Sur le fond : cette soirée m'a permis de comprendre la démarche de Mounier, de la replacer dans son époque et dans le "bain culturel" de la première moitié du xx^e siècle.

Dans notre société en constante évolution, il est bon de rencontrer un penseur qui se penche sur la complexité de l'homme et des sociétés, qui essaye d'éclairer les questions qui traversent notre époque. En conclusion bravo pour cette belle soirée. » (S.)

« Nous avons passé un superbe moment. Les artistes étaient magnifiques et nous avons pu, grâce à eux, avoir un aperçu de la pensée de Mounier. » (D. et E.)

« Je ne connaissais pas Mounier. Aujourd'hui, j'ai l'impression d'avoir compris un peu de son message. » (A.)

LIVRES

Jacques LE GOFF
*Emmanuel Mounier d'hier à
aujourd'hui*
L'actualité d'une pensée
Entretiens avec Jean-Yves Bouhédén.
Presses universitaires de Rennes,
2021, 222 p., 20 €.

Jacques Le Goff est à l'évidence un des grands connaisseurs de l'œuvre d'Emmanuel Mounier, mort prématurément en 1950 à 45 ans, alors que son personnalisme communautaire était la grande réponse apportée à Jean-Paul Sartre pour lequel, à l'époque, « l'Enfer, c'est les autres ».

Mounier croyait en l'homme. Non pas en l'individu replié sur lui-même, mais en la personne que peut réaliser chacun d'entre nous avec cette capacité de réflexion, de retour sur soi, articulée à son engagement solidaire avec les autres pour fonder une société plus respectueuse de la nature à laquelle son corps la relie (dès les années 1930) et appelée à se dépasser, à se sublimer, pour accomplir sa vocation, ce à quoi la vie l'appelle.

Le « personnalisme communautaire » de Mounier est une philosophie de l'engagement proposée à l'homme d'aujourd'hui, sur le constat que nous traversons non pas une simple crise politique, économique, sociale, ou une simple crise des valeurs, mais une crise

globale qui impose que nous transformions radicalement et nos modes de fonctionnement, d'organisation, et notre perception des valeurs au nom desquelles nous agissons. « Il faut refaire la Renaissance. »

Ce livre paraît à un moment où, toujours plus nombreux, des hommes et des femmes découvrent vraiment que nous sommes entrés dans une véritable crise de civilisation. La phrase de Paul Valéry résonne sourdement aujourd'hui : « Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles. » Les jeunes français entendent les alertes de Pablo Servigne : nous sommes entrés dans une phase de dangers imminents, et les boucles infernales sont sur le point de se déclencher. Aurons-nous encore le temps de les stopper ? C'est dans ce contexte que Jacques Le Goff vient rappeler la force révolutionnaire du message d'Emmanuel Mounier.

L'auteur montre comment cet idéaliste, aux penchants mystiques, est peu à peu entré dans le concret de l'action, provoqué par la brutalité de la situation politique de son temps (Front populaire, guerre d'Espagne, Munich, guerre mondiale) : « L'événement fut son maître intérieur. » Jacques Le Goff analyse très précisément l'évolution

de Mounier dans cette période troublée, à la suite des ouvrages de Jean-Marie Domenach ou d'Étienne Borne tous deux marqués par la personne de Mounier qui irradiait un fort charisme. L'auteur n'a pas eu cette connaissance directe, et cela lui évite toute complaisance. Par contre, il a tout lu de l'œuvre de Mounier, qui est considérable. Il a connu beaucoup des témoins directs et apporte de nombreux détails qui permettent d'en savoir davantage, de mieux comprendre les débats d'une époque. Il a plus facilement cette capacité à montrer les limites, à apporter ce regard critique, qui, tout en rejetant les attaques mal fondées de Bernard-Henri Lévy ou de Zev Sternhell, observe les hésitations, les questionnements, les ambiguïtés parfois de Mounier, que l'on pourra au moins partiellement retrouver chez ses héritiers.

La seconde partie du livre – « Mounier aujourd'hui, l'actualité d'une œuvre » – s'ouvre sur un terrain sur lequel l'auteur est particulièrement à l'aise. Sous le titre « L'économie est intrinsèquement subordonné », il dénonce la tare de notre système économique et de ses principaux acteurs imbus de leur science, enfermés dans leur bulle, sans référence aux valeurs qui devraient les inspirer. La vision personnaliste de l'économie est tout autre. L'économie doit être clairement orientée par des références éthiques renforçant la citoyenneté et l'intérêt général, sous peine de quoi elle se

dévoie au service des intérêts des plus forts. Ce positionnement porté à son époque par Emmanuel Mounier trouve heureusement des échos puissants en France, à travers les apports de la fin du xx^e siècle, les progrès de la politique contractuelle et de la formation permanente inspirées particulièrement par des personnalistes comme Jacques Delors ou Michel Rocard, puis au XXI^e siècle à travers l'évolution du droit du travail ouvrant des nouveaux espaces d'expression à la représentation des salariés, à la reconnaissance de la dignité de la personne dans son emploi... La lecture de ces évolutions – particulièrement pointue sous la plume de Jacques Le Goff, auteur de plusieurs livres sur ces sujets – s'inscrit ici comme le continuateur des réflexions personnalistes de son inspirateur.

Pour prouver l'actualité d'une pensée, on ne peut éviter d'aborder l'écologie. Ici l'auteur n'entre pas vraiment au cœur du sujet. Mounier accordait pourtant une place très importante à notre lien avec la nature, ce lien étant pour lui une des quatre composantes de base de la définition de la Personne. Il est vrai que son époque n'avait pas identifié l'urgence climatique, l'urgence environnementale, qui nous menace si immédiatement aujourd'hui. Jacques Le Goff retient surtout son approche nuancée, qui ne condamnait pas le progrès humain mais considérait – et c'est prophétique – qu'il doit s'inscrire dans la sobriété, voire accepter une certaine

pauvreté. La croissance n'est pas une fin en soi et l'important est de trouver le bonheur.

Nous sommes aujourd'hui à la croisée des chemins de la nécessaire transition écologique, et l'on aurait aimé que puissent être évoquées les réflexions des porteurs de la transition, en particulier celles de Jeremy Rifkin, inspireur des politiques européennes en la matière, en partie des politiques chinoises, et depuis peu de la nouvelle politique américaine, tant les accents prophétiques de celui-ci – annonçant la fin de la domination de la civilisation capitaliste du « tout carbone » et l'avènement possible à court terme d'une société décentralisée propre à faire sa place à l'initiative individuelle et à celle des collectifs citoyens – peuvent faire écho aux aspirations d'Emmanuel Mounier. « L'optimisme tragique » réunit Mounier et Rifkin tout comme la foi dans le progrès au service de l'intérêt général. L'intérêt de l'un pour les « communaux » renvoie à l'intérêt de l'autre pour les « communs ».

Le juriste Jacques Le Goff va ensuite préciser comment, face aux défis de la biomédecine, de la biotechnologie, des manipulations génétiques, du transhumanisme, « la notion de personne est centrale dans le dispositif juridique de régulation de la bioéthique », la notion de personne étant installée au cœur de ses principaux articles, « sous-tendus par une philosophie qui peut être qualifiée de foncièrement personnaliste ». Thèse abondamment illustrée. Pour autant,

la notion de personne, si elle donne un cadre à la réflexion, n'empêche pas le débat et surtout ne tranche pas automatiquement sur la PMA, la contraception, la fin de vie. L'auteur s'engage néanmoins en rejoignant Jean-Michel Besnier : « La conjonction des neurosciences, du numérique, de la robotique et des biotechnologies qui fonde le rêve transhumaniste correspond à un "idéal d'humanité" qui sera forcément un idéal de sortie de l'humanité... Le processus est déjà engagé par le brouillage des frontières entre l'Homme et la machine, l'Homme et l'animal, et au sein de l'humanité entre les genres... Et c'est là que l'on mesure la contribution décisive d'une pensée comme celle de Mounier pour fonder la résistance à des processus de dénaturation de l'humanité de l'Homme. »

Pour conclure, Jacques Le Goff entre sur le terrain politique français pour souligner l'importance du rôle de trois hommes politiques dont l'action a fait d'eux – par l'absolue fidélité aux principes, par les attitudes parfois hésitantes et en même temps déterminées face aux appels de l'Histoire, par le refus de subordonner l'intérêt général à une stratégie ou à l'intérêt d'un groupe – les héritiers d'Emmanuel Mounier : le grand syndicaliste Edmond Maire, le premier ministre Michel Rocard et le plus grand président de la Commission européenne, Jacques Delors. Belle postérité, mais qui reste quand même repré-

sentative d'une génération de la fin du xx^e siècle.

On referme le livre en se disant qu'on a rencontré là une forte réflexion engagée, étayée d'une foule de citations, de Mounier bien sûr, mais aussi de chercheurs, d'universitaires, de leaders d'opinion, favorables ou opposés à la perception de l'auteur quant aux problèmes contemporains de la personne. Mais a-t-on bien affronté tout le problème du personnalisme aujourd'hui ? Les mouvements, les associations personnalistes se sont effondrés depuis des décennies. Dès après la mort de Mounier, Jean-Paul Sartre et de nombreux courants existentialistes ont proclamé la mort de Dieu. Vingt ans plus tard, le structuralisme a annoncé le décès de l'Homme. L'avancée des sciences réduit chaque jour davantage, et dans tous les domaines, l'espace de notre liberté, et si le débat philosophique s'est rouvert, Yuval Noah Harari et bien d'autres ne nous parlent plus de la personne mais de Sapiens destructeur de la planète et grand « génocideur » du monde animal. Le regard sur l'Homme a changé...

La pensée personnaliste, à certains égards, évoque ce bateau ivre après sa descente du fleuve dont le jeune capitaine fut, avec les haleurs, bien trop tôt cloué au mât. Vieux grément, il fait aujourd'hui des ronds dans l'eau à l'embouchure, les voiles déchirées, la coque fatiguée. Les beaux visages que nous offrent les albums de ses cérémonies commémoratives respirent la bonté mais

accusent un âge avancé. La violence de l'Océan attend notre navire aux vagues de haute mer. Il lui faut des marins aux mains fortes capables d'affronter tempêtes et orages. Les quelques « poissons roses » pêchés dans l'eau du port n'y suffiront pas. Poursuivre l'envoi des barques philosophiques aux eaux claires de la source ? L'Histoire est là, l'Histoire attend. Mais s'il faut un moteur, fini le carboné. Les énergies nouvelles seront la solution. Le personnalisme a-t-il fait sa transition ?

Roland Bourglan

Cyril DUNAJ

Penser la relation

avec Emmanuel Mounier.

Préface Marie-Étiennette Bély.

Parole et Silence, 2019, 100 p., 10 €.

Comme le souligne Marie-Étiennette Bély dans sa préface au livre de Cyril Dunaj, jeune philosophe slovaque, la relation interpersonnelle est au cœur de la pensée vivante d'Emmanuel Mounier : « Grâce à la relation que j'édifie avec autrui, je suis révélée à moi-même et c'est ainsi que se crée le "nous", source de toute communauté. Mais pour qu'une communauté permette l'accomplissement de chaque personne, encore faut-il repérer ce qui fonde toute vraie relation interpersonnelle et permet son rayonnement : c'est l'amour-*agapé*, l'amour donné et reçu

qui ouvre à chacun et à tous un horizon de créativité. »

L'auteur explore les différents aspects de la relation à autrui en soulignant ce fait primordial, développé par Mounier, selon lequel nous n'existons que par l'autre. On connaît la formule : « On pourrait presque dire que je n'existe que dans la mesure où j'existe pour autrui et, à la limite : être, c'est aimer » (*Le personnalisme*, 1949).

Cette approche, note Dunaj, rejoint d'ailleurs les réflexions de saint Augustin quand il écrit : « Aime et fais ce que tu veux. Si tu te tais, tais-toi par amour, si tu corriges, corrige par amour, si tu pardonnes, pardonne par amour. Aie au fond du cœur la racine de l'amour : de cette racine, rien ne peut sortir de mauvais. »

Ce petit livre nous offre une lecture très pertinente d'un aspect important de la personne selon Mounier : sa relation à autrui.

Yves Le Gall

Dorothy DAY

La longue solitude

Autobiographie. Traduction Francine Robet, revue par Myriam Ardoin.

Préface Foucauld Giuliani.

Cerf, 2018, 428 p., 20 €.

« Je suis journaliste et non biographe ou écrivain. » C'est ainsi que Dorothy Day (1897-1980) s'excuse des lacunes de son autobiographie. Mais son

talent d'écriture journalistique, indéniable, renforce la vision aiguë qu'elle a d'un événement et de la personne qui lui est associée. Dorothy est née aux États-Unis dans une famille épiscopaliennne qui a connu des hauts et des bas, sous la houlette d'une mère attentive, bienveillante, et d'un père journaliste hippique. Très jeune, elle découvre la solidarité lors du tremblement de terre de San Francisco. Dans le même temps, elle est sensible au « sens du bien et du mal », particulièrement en ce qui concerne les atteintes au droit à la propriété qu'elle associe d'une façon originale à la sexualité. Avec son frère Donald, journaliste, elle se passionne pour les luttes du mouvement des travailleurs et le syndicalisme. Grande lectrice (la lutte pour la justice sociale ne peut être séparée de la culture), elle dévore Jack London (ses essais sur la lutte des classes) et Upton Sinclair notamment. Et déjà elle visite les quartiers pauvres de Chicago.

C'est la lecture de Kropotkine et des anarchistes russes (à 15 ans) qui lui fait pressentir que sa vie devait être liée aux pauvres. « J'avais reçu un appel, une vocation. » D'où son adhésion au Parti socialiste (à l'université de l'Illinois). Elle se lie alors avec Rayna Simons issue d'une famille juive aisée et cultivée. Cette amitié fut l'occasion de découvrir l'antisémitisme régnant dans les associations d'étudiants universitaires. Déjà attirée par le catholicisme, elle explore le marxisme dont le dogmatisme la rebute, tout en déplorant l'absence des chrétiens

dans les luttes sociales, alors qu'ils sont présents dans le secours aux pauvres ou dans l'éducation. Bientôt elle multiplie son action auprès des pauvres en écrivant dans la presse d'extrême-gauche, en participant aux combats des suffragettes, des paysans, des pacifistes.

C'est lors d'une grève de la faim en prison qu'elle redécouvre la Bible : « Ses mots trouvaient un écho dans mon cœur. Je priais sans le savoir. » Elle rapproche son expérience de journaliste de celle de son travail d'infirmière : « Il était impossible de souffrir longtemps des tragédies que l'on rencontrait chaque jour. On en était trop près pour avoir du recul. » À l'hôpital, elle constata que le malade (le miséreux) voulait être respecté en tant que personne, et que son travail et celui de ses collègues pouvaient être considérés comme un acte d'adoration (au sens religieux du terme).

Dorothy Day a mené une vie amoureuse agitée et passionnée, mais reste très discrète sur ce plan. L'amour de sa vie fut un chercheur, Forster Batterham, dont elle aura une fille : Tamar. Elle qualifie cette période de sa vie de « bonheur naturel ». Elle prend alors conscience que « cette vie pouvait offrir un bonheur plus grand ». Habitant au bord de la mer à State Island, non loin de New York, elle côtoie écrivains, artistes, journalistes, et continue à faire ses enquêtes de terrain en collaborant à une publication catholique. Forster rompra avec Dorothy Day après sa conversion. Pour assurer son existence, Dorothy travaille un temps à

Hollywood, un producteur ayant acheté les droits de son premier roman.

La rencontre avec Peter Maurin sera décisive. Français émigré aux États-Unis, il lui fait connaître des penseurs français, notamment Emmanuel Mounier et sa revue *Esprit*, dont il a retenu que sa pensée sur la personne est indissociable d'une réflexion sur la communauté. Dès lors, avec Maurin, le « troubadour de Dieu », elle crée un journal pour l'homme de la rue : *The Catholic Worker*, vendu un cent. Parallèlement, ils lancent les maisons de l'hospitalité qui, à la ville comme à la campagne, accueillent les laissés-pour-compte de la société. Quelques principes forts articulent ces actions. Pour être proche des miséreux, l'esprit de pauvreté est indispensable : « Il faut changer les cœurs et les esprits des hommes, [...] leur donner une vision, la vision d'une société où il leur serait facile d'être bon. » Mais en même temps que Dorothy Day aime « l'Église parce qu'elle me rendait le Christ visible », « elle était souvent un scandale à ses yeux ». Maurin prônait l'anti-étatisme et l'autogestion, faisant confiance aux capacités des miséreux pour organiser leur existence.

Les combats dans l'entre-deux-guerres se poursuivent : contre le nazisme et les persécutions dont sont victimes les juifs, contre la « croisade de Franco », contre les interventions des États-Unis en Amérique latine, tout en maintenant un pacifisme rigoureux qui lui sera repro-

ché. Plus tard elle visitera Cuba, soutiendra les immigrants mexicains. Comme l'a écrit Lucien Fraisse, « le *Catholic Worker* est monté sur toutes les bonnes barricades » (*Le Monde*, 14-15 juillet 1974). Sa longue solitude a été supportée grâce à la communauté mais surtout à la prière : « Si je prie, c'est parce que je suis heureuse. »

Deux papes (Jean-Paul II et François) ont souligné le caractère prophétique de la vie de Dorothy Day.

François Denoël

Sylvain GUÉNA

Maritain ou la libération des vérités captives. Politique et société.

Presses universitaires de Rennes, 2021, 320 p., 26 €.

Dorothy Day et Jacques Maritain.

L'activiste radicale et le philosophe.

Boleine, 2022, 245 p., 18 €.

Sous un très beau titre, Sylvain Guéna – historien, membre du Cercle d'Études Jacques et Raïssa Maritain et de l'AAEM – nous offre le résultat de ses réflexions sur Jacques Maritain qui, d'une certaine manière, combla les attentes du post-soixante-huitard qu'il était, complètement désorienté entre un catholicisme chevillé au corps, un idéal communiste en débandade, un attachement à l'anarchisme kropotkinien, au sein d'une Bretagne marquée par la lutte de Logoff et le désastre de l'Amoco Cadiz.

La découverte conjointe de Léon Bloy (anarchiste et catholique en diable) et de Maritain permit à l'auteur de recoller bien des morceaux et de donner une puissante armature à ses aspirations.

Dans sa remarquable introduction, il distingue trois Maritain : le premier, antibourgeois, socialiste, dreyfusard ; le deuxième, converti disciple de Bloy, tentant de concilier maurrassisme et thomisme ; le troisième, auteur de la *Lettre sur l'indépendance* et d'*Humanisme intégral*, concevant une exigeante philosophie sociale et politique. C'est ce troisième Maritain qui intéresse surtout Sylvain Guéna, et il se trouve que c'est aussi celui avec lequel dialogua surtout Emmanuel Mounier. Deux chapitres sont d'ailleurs consacrés à la relation entre les deux hommes dont l'un, pénétrant, est consacré à la « primauté du spirituel », à la manière dont chacun en tira les principes de son action : « Si Mounier agit en éclaircur, par coups de sonde, Maritain est davantage l'homme des synthèses. » Positionnements qui impliquent cependant des temporalités distinctes dans l'engagement : Mounier se fie presque toujours à son second mouvement face à l'événement, quitte à se retrouver en équilibre instable, en situation délicate, périlleuse – et pour autant, il s'est rarement égaré ; Maritain, lui, tend à la perfection : il suspend tout mouvement avant de se prononcer, prenant le temps d'assurer ses arrières – et de même il s'est rarement égaré.

Un point que l'auteur n'aborde pas assez ici, et qui, selon nous, explique bon nombre de leurs réactions, c'est que Mounier ne saurait être séparé de la « communauté » comme « personne » à part entière qu'il formait à *Esprit* – alors que Maritain, même au sein du Salon de Meudon, était avant tout un penseur « solitaire », une « personnalité ».

Il n'en reste pas moins que les « grands principes » sur lesquels s'est fondé Maritain – le fédéralisme européen et la « pauvreté évangélique » – pourraient aussi bien s'appliquer à Mounier. Tout comme l'influence de Péguy, l'« idée de révolution », la séparation des sphères politiques et religieuses remise en cause lors de la guerre d'Espagne, le combat contre l'antisémitisme et la défense des persécutés...

Emblématique de cette défense – et propos du second livre présenté ici – est l'amitié qui lia Maritain à Dorothy Day (1897-1980), ainsi qu'à Peter Maurin (1877-1948), d'origine française. On sait qu'en 1933 – en réaction à la grande dépression consécutive au krach boursier de 1929 – tous deux créent un « mouvement social et sociétal basé sur une primauté du spirituel : les transformations et les luttes sociales devaient être mûries dans une médiation spirituelle avant leur application ». Ainsi proposent-ils quatre volets à leur action : 1. Informer le monde ouvrier sur les enseignements de l'Église (*The Catholic Worker* sera leur organe de presse) ;

2. Créer un apostolat laïc par des discussions, tables rondes, conférences, etc. ; 3. Fonder des maisons d'accueil pour les laissés-pour-compte ; 4. Créer des communautés agricoles où pourraient travailler des chômeurs...

Le lien avec le « personnalisme communautaire » saute aux yeux : Dorothy et Peter ne s'en cacheront jamais, et ce jusqu'à la fin de leurs jours. Même s'il ne faut pas oublier l'influence de la philosophie politique de Maritain, qui, durant ses séjours puis son exil aux États-Unis, fréquenta et aida le mouvement à structurer théologiquement son approche des « questions actuelles ». On en aura une idée à travers les riches correspondances croisées (reproduites en fin d'ouvrage) entre Maritain, D. Day, Maurin et certains de leurs proches.

Nous ne saurions trop recommander ces deux livres où Sylvain Guéna allie érudition et simplicité de style, humilité et reconnaissance envers ces personnes qui ont bouleversé le cours de si nombreuses vies et de la sienne propre.

Yves Roullière

Amin ÉLIAS

Le Cénacle libanais (1946-1984)

Une tribune pour une science du

Liban. L'Harmattan, 2019, 333 p.,

35 €.

1946, au lendemain de l'indépendance du pays de Cèdre, Michel Asmar (1914-1984) crée le Cénacle liba-

nais qui fut à la fois « tribune, centre de réflexion, forum de rencontres et d'échanges et maison d'édition ». 1946 marque le début de cette enquête ; 1984 – l'année du décès de son fondateur –, la fin.

Amin Élias, lui-même libanais et enseignant à l'université, a soutenu sa thèse sur cette période sous la direction de Dominique Avon à l'université du Maine en 2013. Les données sur lesquelles il a bâti son ouvrage sont impressionnantes : 451 conférences publiées dans la revue *Les Conférences du Cénacle* (20 volumes, 597 conférences pour 413 orateurs), une soixantaine d'ouvrages (en français, en arabe, parfois en anglais) sortis aux Éditions du Cénacle libanais, et enfin les archives de Michel Asmar. À partir de ce fonds, l'auteur poursuit deux buts : dégager les traits principaux de la « libanologie » et tracer « la petite histoire » de cette « tribune ». Si le terme « libanologie » peut laisser soupçonner une vision particulariste du pays, elle est assumée, car le Liban peut apparaître exemplaire pour nos sociétés devenues aujourd'hui multiconfessionnelles.

Le développement de la « libanité », de l'identité libanaise, se trouve donc au centre de la première étape du livre : de la création de la « tribune » (1946) jusqu'à la première guerre civile libanaise (1958). La « philosophie politique » de cette époque consiste à formuler l'identité libanaise comme un « entre-deux », entre Méditerranée et

Montagne, entre Orient et Occident, entre islam et christianisme.

Après la guerre civile, le cénacle est au centre des grands débats entre « libanistes », plaidant pour une orientation plus nationaliste ou occidentale, et « arabistes », favorables à l'idéologie panarabiste et orientés vers l'Égypte et la Syrie. C'est aussi le moment où le Cénacle adopte le personnalisme d'Emmanuel Mounier et du groupe « Esprit » comme sa philosophie politique par la médiation de René Habachi, philosophe d'origine égyptienne, responsable du secteur philosophique au sein de l'Unesco à Paris. Le personnalisme fut arabisé par Khalil Ramez Sarkis et Fouad Kanaan, devenant moteur, sous la présidence de Fouad Chéhab, pour la modernisation du pays.

La deuxième partie du livre présente les vifs débats au sein du Cénacle pour promouvoir le « chéhabisme », cet effort de la modernisation, incluant aussi le dialogue interreligieux et la sortie d'une vision trop confessionnaliste de l'État. Comme le montre Amin Élias, les discussions de cette période n'ont pas perdu de leur actualité. Mais elles sont brusquement interrompues par la « guerre de six jours » en 1967, puis par l'éclatement de la guerre civile en 1975. Le Cénacle essaie alors de soutenir les initiatives pour sortir de cette catastrophe nationale et de traduire son engagement intellectuel dans l'espace public (à travers, par exemple, le « Mouvement du Cénacle libanais » de

1977, soutenant les réformes envisagées par le président Élyas Sarkis). Mais cette dernière étape de 1967 à 1984 montre un Cénacle libanais déjà affaibli.

Ce livre invite à redécouvrir la « personne » comme concept-clé d'une nouvelle « pensée méditerranéenne » qui voit en elle « le meilleur trait d'union » (Habachi) entre Orient et Occident, islam et christianisme. Une pensée pour laquelle se sont engagés des personnalistes comme Jean-Marie Domenach, Jean Lacroix, Denis de Rougemont, Mohamed Aziz Lahbabi (tous présents dans le livre). L'œuvre de Michel Asmar et d'autres engagés dans le Cénacle pour le « vivre ensemble » au Liban fait sentir un élan d'initiatives qui ressemble beaucoup à celui qui animait les fondateurs de la revue et du mouvement *Esprit* au début des années 1930. Comme le dit Jean-Marie Domenach en 1963, le Cénacle est « une sorte de laboratoire du personnalisme ».

Markus Kneer

Signalons :

- L'introduction de notre ami Giorgio Campanini à la réflexion de Mounier sur la propriété (1934) qui vient de paraître en Italie sous le titre : *Dalla proprietà capitalista alla proprietà umana* (Ed. Medusa).

- Raoul Pinel, *Caractérogie : philosophes* (Heymans, *Le Senne, Berger, Mounier*), avec un développement de 120 pages consacré à Mounier (sans éditeur, disponible sur Amazon).

- Michel Theys, *Jacques-René Rabier : fonctionnaire-militant au service d'une certaine idée de l'Europe* (Peter Lang, 2017).

- Philippe Dautais, Michel Fromaget, Jean-Marie Gourvil et Igor Sollogoub (dir.), *Nicolas Berdiaev (1874-1948) : un philosophe russe à Clamart* (Mercure dauphinois, 2019).

ÉCHOS DE LA VIE DE L'ASSOCIATION (2022-2023)

- 1) Le séminaire doctoral Mounier à l'Institut Catholique de Paris a repris depuis 2022, avec le soutien de l'AAEM et du doyen de la faculté de philosophie, Camille Riquier. Dirigé par Gérard Lurol, Jean-François Petit et Yves Roullière, il se déroule chaque année en douze séances de janvier à avril, et est réservé principalement aux doctorants et aux membres de l'AAEM. En voici la présentation : « Depuis une dizaine d'années, la pensée d'Emmanuel Mounier (1905-1950) a été réinvestie par une nouvelle génération, intéressée en particulier par la philosophie de l'action et le personnalisme communautaire qu'elle développe. Ce séminaire entend contribuer à cette redécouverte en explorant les multiples pistes proposées par le premier tome de ses *Cœuvres complètes* (Presses universitaires de Rennes, 2021), qui regroupent ses textes écrits entre 1922 et 1932 – de ses dissertations de terminale à ses grands textes préparatoires du mouvement et de la revue *Esprit*. Après la présentation générale du séminaire, proposition sera faite aux participants du Séminaire de prendre en charge un des exposés sur un sujet-phare du premier tome. »
- 2) Après l'inauguration de deux plaques, à Grenoble et à Lyon, l'AAEM a eu le plaisir d'inaugurer la « place Emmanuel Mounier » à Aix-les-Bains le 31 mai 2022. Entouré du maire de la ville, Renaud Beretti, de notre ami Gaston Paravy, ancien maire adjoint et fondateur des MIFE (Maisons de l'information sur la formation et l'emploi), et d'une partie du Conseil municipal, notre président Jacques Le Goff a dévoilé la plaque de cette place et présenté l'action de Mounier. Nous avons pris des contacts avec les villes comme Brest ou Quimper pour une opération semblable, avec un écho favorable.
- 3) Le 14 octobre 2022 a paru dans *La Croix l'hebdo* un dossier intitulé : « “La révolution sera spirituelle” : relire Emmanuel Mounier, philosophe engagé ». Notre amie Élodie Maurot expliquait ainsi « pourquoi elle l'avait fait » : « Au printemps 1994, je découvre l'œuvre d'Emmanuel Mounier à Sciences Po, au cours de ce qui s'appelait alors un “enseignement d'ouverture”... et qui portait bien son nom. Dans une salle que je revois fenêtres grandes ouvertes – peut-être un souvenir reconstruit ? –, je rencontre la pensée d'un chrétien sans faux-fuyants, dont la foi n'amoindrit pas le combat pour la justice. Un philosophe radicalement questionné par ceux qui ne pensent et ne croient pas comme lui. Un esprit libre, qui renouvelle le rapport du christianisme au politique et à l'action, sans raisonnements de citadelle, ni nostalgie impérialiste. L'enseignant s'appelait Jacques Rollet, et c'est à la République laïque que je dois cette rencontre. Par ce cours, j'ai expérimenté que la République peut faire découvrir à un croyant ce que son Église aurait dû lui transmettre. Je ne l'ai jamais oublié. Il faut dire que l'œuvre de Mounier, hospitalière dans toutes ses fibres, suscite les interlocuteurs les plus divers. C'est aussi une leçon. Par la suite, j'ai un peu perdu de vue Mounier, sans l'oublier. Pour préparer ce dossier à l'occasion des 90 ans de la revue *Esprit*, j'ai relu beaucoup de ses textes. J'y ai retrouvé l'élan que donnent sa pensée si créative et sa vue si cohérente. Cohérence, créativité : n'est-ce pas ce dont nous avons vraiment besoin aujourd'hui ? »

Après un excellent portrait biographique et intellectuel de Mounier, Élodie Maurot propose « 5 clés pour libérer l'action », car « confronté à un temps de crise et à de violents antagonistes, Emmanuel

Mounier a su déjouer bien des pièges de la pensée et de l'action. Son œuvre demeure précieuse pour s'orienter aujourd'hui » : 1. « Mener la révolution de l'esprit » ; 2. « Dénoncer le détournement du spirituel » ; 3. « Articuler le "je" et le "nous" » ; 4. « Chercher le bonheur ne suffit pas » ; 5. « Être engagé et ouvert à l'événement ». Pour mener à bien ce dossier, Anne-Lorraine Bujon, Jacques Le Goff et Yves Roullière ont été interviewés. À mettre en toutes les mains !

- 4) Le 20 octobre 2022, pour les 90 ans de la revue *Esprit*, la Maison de la Poésie, à Paris, faisait salle comble sous le titre : « Quels engagements pour les intellectuels d'aujourd'hui ? Rencontre autour de la revue *Esprit* ». Animée par la directrice d'*Esprit*, Anne-Lorraine Bujon, la rencontre réunissait Nadia Yaka Kisukidi (co-éditrice de *La pensée de Charles Péguy* de Mounier) et Camille Riquier.
- 5) Le 30 octobre 2022, Yves Roullière est intervenu à Metz en l'église Saint-Maximin, haut-lieu culturel de la ville, devant une petite centaine de personnes. Accueilli par le maître des lieux, Robert Scholtus, et accompagné à l'orgue par Philippe Delacour qui joua des préludes, fugues et variations de César Franck, compositeur aimé de Mounier, il a présenté celui-ci sous l'angle de « la responsabilité de la personne engagée ».
- Le 13 mars 2023, avec le philosophe Arnaud Corbic, l'historien Michel Canet et notre ami Didier Da Silva, Y. Roullière est également intervenu, comme chaque année, à l'Institution Sainte-Marie à Antony devant toutes les terminales de cet établissement (350 jeunes). Thème : « Le respect pour la personne selon Emmanuel Mounier ».
- 6) Signalons deux traductions du *Personnalisme* de Mounier : l'une en arabe parue au Liban grâce à Amin Élias ; l'autre en allemand, parue chez Tredition GmbH, par Sibylle Schulz. Dans les deux cas, l'AAEM a fourni une aide financière substantielle.
- 7) Présidé par Jacques Le Goff, assisté d'Yves Le Gall, Gérard Lurol et Patrice Obert, un « fonds de dotation » a été créé par l'AAEM afin de financer les six volumes restant à publier des *Œuvres complètes* de Mounier dirigées par Yves Roullière, ainsi que sa biographie en cours d'écriture par Sylvain Guéna. Tout apport et toute suggestion de financement sont bienvenus.
- 8) En septembre 2022, la bibliothèque de l'Institut Catholique a accueilli les archives de notre association de 1950 à 2010 environ. Elles contiennent tous les livres de comptes (de l'AAEM et de la SCI des Murs blancs), la correspondance croisée des chercheurs avec Paulette Mounier dans le cadre de la Bibliothèque personaliste de Châtenay-Malabry, ainsi que tous les papiers de Guy Coq à l'époque où il présida l'Association. Merci au vice-recteur à la Recherche de l'ICP, Vincent Holzer, et à la directrice de la Bibliothèque du même Institut, Marie-Françoise Pape, d'avoir bien voulu accueillir ces documents qui trouveront place auprès de la Bibliothèque personaliste de Mounier et de l'AAEM.

LA CROIX L'HEBDO



PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE
Annie Ernaux en six livres

LA CROIX L'HEBDO

#ME TOO POLITIQUE S'en remettre à la justice suffit-il ?

bayard

UNES CONVERSATION / ANNE ERNAUX / EXPLORER / RELIRE EMMANUEL MOUNIER, PHILOSOPHE ENGAGÉ

N° 1231 | Semaine du 14 octobre 2022. CPPI 102409-0003. ISSN 2280-4891 / F. 4,50 €

« LA RÉVOLUTION SERA SPIRITUELLE »



Relire Emmanuel Mounier, philosophe engagé

Rencontrer / Explorer / S'inspirer / Ra lentir



M 01762 - ISSN - F. 4,50 €